EPB SUPP B 60544/B VOL 1

REVUE

HOMŒOPATHIQUE

DU MIDI,

PUBLIÉE A MARSEILLE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

Similia similibus curantur.
(HAHNEMANN).

TOME PREMIER.

MARSEILLE.
TYPOGRAPHIE BARLATIER-FEISSAT ET DEMONCHY,
RUE CANEBIÈRE, 19.

1848.

INTRODUCTION.

L'Homœopathie a jeté de profondes racines dans les deux hémisphères, et cependant elle gémit encore sous le poids de préventions absurdes ou ridicules, de calomnies odieuses et de perfides insinuations.

C'est au besoin rendu impérieux de dissiper ces préventions, de rendre les calomnies impossibles devant l'évidence des faits et de maintenir la science constamment élevée au-dessus de ces insinuations mensongères, que devra son origine la *Revue homœopathique du Midi*.

Son but est de faire connaître l'Homœopathie telle que nous l'a donnée le génie de Hahnemann, telle que l'a fécondée l'étude persévérante de nos honorables devanciers.

Elle s'adressera également aux médecins et aux gens du monde.

Aux médecins : parce qu'elle espère que le délire des passions qui ont aveuglé jusqu'à ce jour nos confrères dissidents, finira par céder la place à un sentiment d'équité et qu'alors ils voudront bien prêter l'oreille aux explications que nous nous proposons de leur donner d'une manière franche et pacifique.

Aux gens du monde : parce que, dans l'état des esprits, la justice ne permet pas que les médecins soient seuls juges dans leur propre cause ; et d'ailleurs pourquoi se refuser à admettre les gens du monde dans le jugement à porter sur une question de fait et de pratique médicale? Nous soutenons, nous, au contraire, que les gens du monde se prononcent à

bon droit en pareille matière, quand ils le font avec connaissance de cause et que leur appréciation est toujours plus impartiale, souvent plus juste que celle des médecins.

Toute méthode curative demande à être jugée, quant à son degré d'utilité, par les résultats; or, il ne faut pas une grande somme de connaissances spéciales pour constater des résultats, les compter, les comparer. Il faut avoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et on fera bien, aux gens du monde, l'honneur de leur accorder ces facultés précieuses, il est vrai, mais après tout, légitimes. Si au moins ils n'étaient pas intéressés à la solution de la question, mais ils ont leur vie à défendre, ils sont eux-mêmes le sujet de l'expérimentation et partant, ils ont le plus grand intérêt à bien observer.

On peut donc se fier, jusqu'à un certain point, aux gens du monde pour juger de la valeur d'une méthode de traitement.

Encore une considération : tandis que les médecins attachent trop souvent leur amour-propre et leur fortune à faire prévaloir une hypothèse vieille ou moderne, les malades, eux, n'épousent aucun système, voient les choses telles qu'elles sont, et jugent de l'efficacité des remèdes d'autant mieux, qu'ils en jugent moins par l'autorité qui les prescrit que par le succès qui les accompagne.

Quelles seront les ressources de la *Revue* ? Examinons :

Pour se promettre de vivre d'une assez longue vie, toute publication scientifique doit satisfaire à deux conditions premières, essentielles. L'une, de compter un assez grand nombre de travailleurs qui se vouent à son existence ; l'autre, d'avoir à sa disposition une source jamais tarie où les travailleurs soient libres de puiser à pleines mains.

Telle est la position privilégiée de la *Revue*.

Tous les médecins homœopathes de Marseille et du Midi se réunissent dès aujourd'hui en un faisceau bien étroitement

uni, pour opposer une seule et même résistance aux tempêtes soulevées contre eux. Leur nombre, hélas! n'est pas à comparer avec celui de leurs adversaires, mais il augmente tous les jours et, si petit qu'il soit, les homœopathes n'en sont pas à s'arrêter devant l'inégalité apparente de la lutte, ils sentent trop bien qu'ils ont dans le combat une armure solide, et derrière elle, un cœur dévoué. — Leur cause est si riche de vérités qu'au besoin elle trouverait en elle seule assez de force pour ne rien emprunter à ceux qui la défendent.

Les médecins homœopathes du Midi ont déjà plus d'une fois payé leur tribut, et dans des circonstances difficiles on les a vus ne manquer ni de courage ni de persévérance; aussi peut-on affirmer que leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait vains, puisque l'homœopathie a forcément pris droit de domicile partout, et que tous ont une pratique fort étendue dans laquelle ils sont sûrs de rencontrer d'intéressantes observations. Mais, sans compter les travaux projetés dont les éléments surabondent, beaucoup sont accomplis et, nous ne craignons pas de le dire, il s'agit seulement de les publier pour en faire ressortir tout le mérite.

A Marseille, par exemple, depuis longues années les médecins homœopathes réunis par une pensée commune, l'amour du bien, soutiennent avec un zèle qui ne se dément jamais et presque exclusivement à leurs frais, un dispensaire spécial homœopathique qui, par année, a toujours reçu une moyenne de 500 malades. Quelle source féconde d'expérimentations! quelle mine inépuisable de richesses cliniques!

D'autres diront un jour ce que la création de ce dispensaire assure à ses fondateurs de distinction honorable et ce que prouve en faveur de l'utilité pratique de l'homœopathie ce nombre toujours plus considérable de malades qui, sans avoir été jamais séduits par l'appât des annonces publiques ou officielles ni par l'autorité des noms, affluent à ce dispen-

saire uniquement attirés par la connaissance positive des guérisons obtenues.

On est bien fort avec un pareil levier !

Faudra-t-il nommer les médecins de Marseille qui seront les rédacteurs-nés de la *Revue*? Mais le nom de la plupart d'entr'eux est dans toutes les bouches, tant il est inséparable de celui d'homœopathie. Ce qu'il faut dire, c'est la joie qu'ils ont ressentie à voir prendre place à côté d'eux les docteurs Taxil et Turrel. Ce dernier a embrassé depuis un an à peine la vérité Hahnemanienne, mais il marche dans la voie nouvelle d'un pas ferme et assuré, parce qu'il est doué d'une intelligence peu commune et d'une force de volonté qui honore son caractère. Son âme ardente et généreuse, son esprit nourri des meilleures études et riche de beaux succès à l'école navale de Toulon, sont de précieuses acquisitions que notre doctrine est fière d'enregistrer. Quant au docteur Taxil, il est depuis long-temps reconnu dans le Midi comme une des pierres angulaires de l'homœopathie, et toute la justice que nous rendrions ici aux qualités qui le distinguent, n'ajouterait rien à l'estime de tous ceux qui le connaissent. Il est seulement utile de faire savoir qu'il a renoncé à sa position de chirurgien en chef des hospices civils de Toulon et à la chaire de professeur d'accouchements, toutes fonctions honorables dont il était revêtu depuis 12 ans, et que lui avait méritées le concours, pour venir se fixer à Marseille et se vouer tout entier à la pratique de l'homœopathie près de ses collègues qui l'aiment. La *Revue* trouvera chez lui un ferme et noble soutien.

En dehors de Marseille, dans un rayon peu étendu, se pressent en foule des praticiens d'un mérite incontestable et dont les sympathies pour nous ne sont pas équivoques. Les uns, en tête desquels il nous faut placer le docteur Béchet, d'Avignon, ont assuré à la *Revue* l'éclat de leur talent; les autres se réveilleront du long sommeil où les avait jetés leur

isolement, et ne voudraient pas avoir essuyé de si cruelles épreuves pour que leur nom ne fût pas inscrit sur la base de l'édifice,

Ici ce sont des professeurs d'une faculté voisine qui donneront à la *Revue* des encouragements flatteurs; là des écrivains bien connus qui détacheront à son profit quelques-unes des pages de leurs manuscrits.

Nous manquera-t-il des éléments de succès ? — Mais ce que se propose surtout la *Revue homœopathique du Midi* c'est de réunir, en une même famille, tous les médecins homœopathes du midi de la France et des pays qui nous avoisinent, tels que l'Italie, le Piémont, la Sicile, l'Espagne, etc.; elle dotera la France de renseignements précieux et trop souvent ignorés sur toutes les phases que l'homœopathie a déjà traversées ou qu'elle est appelée à subir encore dans ces contrées; elle publiera les travaux de nos amis les plus recommandables de Nice, de Gènes, de Milan, de Florence, de Naples, de Turin, de Rome, de Palerme, de Barcelone, de Madrid, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous nos amis.

Paris aussi ne voudra pas que nous soyons toujours réduits à nous féliciter de ses joies et à nous enorgueillir de ses succès; il laissera tomber sur nous quelques témoignages d'estime, ne serait-ce que pour le courage que nous apporterons à l'œuvre.

Paris, avec ses deux sociétés et ses deux journaux, fournira souvent à nos colonnes des aliments puissants avec lesquels nous retremperons nos forces. Entre nos collègues les plus habiles et nous, il n'y aura pas de place pour une supériorité dédaigneuse, parce que les liens d'une vieille amitié nous unissent à la plupart d'entr'eux et que ceux-là même qui nous sont moins connus comprendront aisément qu'il suffit à chacun de combattre dans la mesure de ses forces pour qu'il ait une part au triomphe.

Inutile d'ajouter que la *Gazette homœopathique de Bordeaux*, le *Bulletin de Madrid*, le *Journal de la médecine homœopathique de Bologne*, les *Annales de Palerme*, la *Gazette de Leipsick*, les *Travaux de la société de Vienne*, le *Journal Homœopathique de Londres*, etc., etc., sont à notre disposition et que nous puiserons dans leur sein autant de fois que nous le jugerons convenable pour le bien de notre œuvre toute de propagation.

Maintenant, un dernier mot :

Les rédacteurs de la *Revue* ne se sont rien dissimulé des peines, des angoisses, des difficultés dont sera inévitablement semée la route nouvelle qu'ils frayent aujourd'hui devant eux, mais toute considération personnelle de repos et d'intérêt s'est effacée devant la pensée de pouvoir être plus utiles ; si longs et si pénibles que soient les sacrifices qui les attendent, ils ne reculeront pas; ils trouveront assez d'hommes d'élite pour applaudir à leurs généreuses intentions et pour assurer, par leur concours, le triomphe de la vérité.

C.

A TOUS.

Nous nous sommes ouvertement déclaré, il y a plus de dix ans, disciple de la nouvelle école et, plus que jamais, nous avons la certitude d'avoir fait notre devoir.

L'esprit et le cœur sont également satisfaits :

L'un, parce qu'il a vu se combler des lacunes que la science lui avait révélées, impuissante à les remplir ;

L'autre, parce qu'il a la satisfaction de servir la vérité.

La vie nous était douce et facile ; élève des mêmes écoles, disciple des mêmes maîtres, façonné à la même pratique, nous pouvions, à l'exemple du plus grand nombre de nos confrères, fournir commodément une carrière honorable ; rien ne nous manquait de tous les éléments ordinaires de succès ; déjà même nous avions vu se réaliser la plus haute part de nos espérances, et le présent était assez beau pour nous faire attendre sans impatience, un avenir qui, pour être plus fécond, n'aurait pas exigé de nouvelles sueurs.

Mais, Dieu merci ! le soin de notre repos ne devait pas présider à notre destinée ; notre vue s'étendait au-delà de nos besoins matériels, et si l'amour dont nous nous sentions animé pour nos semblables avait décidé du choix de notre profession ; devenu médecin, le salut des malades était notre plus vif désir, notre premier besoin.

Le salut des malades ! Il fut le but constant de notre ambition, comme il sera toujours le dernier mot de notre lutte,

Jetons un coup d'œil en arrière.

Quand nous avons commencé l'exercice de la médecine, nous avons abordé nos pénibles fonctions avec une confiance pleine et entière dans les leçons qui nous avaient été données, et nous ne demandions pas mieux que cette confiance ne s'évanouît jamais. Malheureusement, il ne pouvait pas en être ainsi long-temps.

Les déceptions de la pratique nous fixèrent bientôt sur les incertitudes de notre thérapeutique. Les maîtres n'étaient plus là pour nous soutenir par la puissance de leur parole et par l'autorité de leur nom, et placé face à face de la maladie, nous fumes trop souvent effrayé de la nullité de nos ressources.

Que fallait-il faire? Le mal était réel, nos angoisses légitimes. Détourner la tête pour ne pas voir, ou persévérer froidement dans la route la plus large, la plus facile, ainsi l'aurait voulu le sentiment de l'égoïsme; mais assurément, le devoir nous tenait un tout autre langage.

Pour fortifier notre faiblesse et relever notre espérance abattue, nous appelâmes avidement à notre secours les plus habiles, les plus expérimentés, ceux qui jusque-là nous avaient ébloui par l'étendue de leur savoir, et auxquels nous reconnaissons encore aujourd'hui des droits impérissables à la réputation d'hommes supérieurs; mais le plus douloureux spectacle vint attrister nos yeux, nous pûmes approcher des savants qui fesaient bon marché de leur science, à l'endroit de l'art de guérir; des médecins qui niaient la médecine, des praticiens qui, dans les cas les plus décisifs, se croisaient les bras et se riaient de ce qu'ils appelaient notre inexpérience.

Quelle série de déceptions devait donc être notre partage, puisque des hommes éminents en étaient réduits, après une longue pratique, à des aveux aussi désespérants? Engagés dans la même voie, pouvions-nous espérer mieux qu'eux?

Le scepticisme nous fait horreur, nous l'avons toujours considéré comme frappant de stérilité tous ceux qui se don-

nent à lui et, comme dévorant au profit du néant, les intelligences même les mieux douées ; aussi cet abîme sans fond ne menaçait pas de nous engloutir de sitôt, mais l'exemple était contagieux, le péril imminent, et nous en fûmes sauvé par une circonstance heureuse dont nous rappelons le souvenir avec fierté, parce qu'il n'est peut-être pas sans honneur d'avoir su en profiter.

Un homme honorable de cette ville que nous avions traité inutilement pendant un an d'une paralysie de vessie, et qui, malgré tous nos soins, aidé des conseils d'un chirurgien fort habile, en était réduit à se sonder chaque fois qu'il avait besoin d'uriner, quitte Marseille et revient trois mois après dans mon cabinet me conter tout joyeux la merveille de sa guérison par l'homœopathie.

Incrédule, ou mieux ignorant jusque-là, nous accueillîmes cette communication avec le sourire sur les lèvres et peut-être avec quelques paroles de dédain, mais ce fait répété tant de fois par un homme sérieux, et étudié par nous avec plus de soin, mettait hors de doute que cette paralysie qui avait résisté un an à la médecine allopathique, avait été guérie non par le voyage, non par la distraction, non par les satisfactions de la famille, toutes choses qui se prêtaient admirablement à fournir de la guérison une explication satisfaisante, mais bien par cinq doses d'un médicament homœopatique et uniquement par ces cinq doses, puisque jusqu'à elles la maladie avait subsisté tout entière, et qu'aussitôt après la dernière, elle avait immédiatement cessé pour ne plus revenir.

Nous voilà initié à l'homœopathie par ceux-là même qui en ont ressenti les bienfaits. Pouvions-nous, sans mentir à notre conscience, sans manquer même aux règles les plus ordinaires de la probité médicale, rester indifférent devant une pareille révélation, nous qui déjà étions si découragé de notre insuffisance, et qui avions appris à nos dépens ce

qu'il fallait croire des prétendus oracles de la science ? Non, non, l'indifférence eût été un crime.

Puisque l'enseignement glorifié de l'école était si pauvre en résultats pratiques, l'homœopathie délaissée pouvait bien être une vérité.

Ce doute une fois admis (et comment ne pas l'admettre sans courber la tête sous le poids d'une prévention aveugle que rien ne justifiait?), il fallait en sortir, et pour cela, besoin était d'une décision, d'un jugement ; or, il ne peut y avoir de décision exacte, de jugement vrai, sans, au préalable, un examen sérieux. Tels sont les enseignements de la morale et de la logique ; pourquoi faut-il qu'ils soient le plus souvent étouffés par de mauvaises passions?

Jusque-là notre science en homœopathie s'était réduite à l'adoption pure et simple de l'opinion portée contre elle par les illustrations allopathiqnes, et à l'assimilation que nous nous étions faite de toutes les plaisanteries ridicules dont elle avait été l'objet.

C'était là, d'une part, la science des feuilletons qu'il ne nous avait pas coûté grand peine de nous approprier ; de l'autre, une condamnation à laquelle nous nous étions associé, sans que notre esprit et notre jugement eussent été pour rien dans les débats.

Nous eûmes honte d'une pareille position scientifique dans une question qui touche aux intérêts les plus chers de l'humanité et à la solution de laquelle tous les médecins sont moralement obligés de concourir, sans être libres de se soustraire à cette obligation, sous quelque prétexte que ce soit. — En effet, la doctrine médicale homœopathique ne se présente pas à nous comme la continuation de la science, que nous avons déjà ; on serait peut-être excusable d'en négliger l'étude ; elle est une science nouvelle qui se flatte d'être solidement établie sur un principe général adopté par la logique et confirmé par l'expérience ; elle se vante de démontrer les effets funestes

de ce que nous avons appris à considérer comme de sages préceptes, elle discerne avec une infaillible rigueur le vrai du faux, le douteux du certain ; elle repousse à jamais de son domaine *les conclusions trompeuses et les annonces décevantes* (1) ; a-t-elle tort ou raison? Il vaut bien la peine de s'en préoccuper !

Quant à nous, dépouillant le vieil homme, nous nous mîmes sérieusement à l'étude sans enthousiasme et sans appréhension, avec la ferme volonté de chercher la vérité et de proclamer le résultat de nos recherches ; car ce résultat, quel qu'il fût, importait peu à notre intérêt personnel ; pourvu qu'il fût conforme à la vérité, il devait suffire à notre conscience et à notre amour-propre de l'avoir cherché et trouvé.

Les ouvrages de Hahnemann furent scrutés par nous avec soin, et cet immortel *Organon* que personne n'a jamais combattu et qu'on a essayé de flétrir, sans doute, par le désespoir de le vaincre, vint nous enseigner ce principe si largement étayé par la logique et par l'expérience des siècles qu'il existait *un moyen de guérir les maladies avec certitude*, d'une manière prompte et durable, et que ce moyen était trouvé.

Jamais goutte d'eau ne vint plus à propos rafraichir les lèvres desséchées du voyageur ; jamais grain de semence ne fut jeté sur un terrain plus avide de le recevoir, plus apte à le féconder !

Le moyen de guérir avec certitude était trouvé ! Oh ! pour nous plus de repos que nous n'eussions soumis cette observation à l'épreuve, et l'épreuve n'était que trop facile. Elles surabondent les maladies chroniques dans lesquelles on est trop heureux d'avoir à essayer quelques moyens nouveaux,

(1) La matière médicale est encore une collection de conclusions trompeuses, d'annonces décevantes, plutôt qu'une véritable science.
Barbier, *Traité de Matière Médicale*, tom. 1, pag. 184.

tant on a du dégoût à persévérer dans la continuation des mêmes procédés toujours plus inutiles et plus infailliblement suivis de la mort.

Ici c'est une jeune fille que consume la fièvre hectique avec sueurs nocturnes, diarrhée colliquative, toux, marasme, etc., etc. L'allopathie a épuisé toutes ses formules, tous ses sirops et tous ses loochs; elle a vainement labouré la poitrine avec ses cautères, elle en est réduite à ses opiacés pour arrêter quelques heures à son passage un sommeil qui fuit; et elle se venge de n'avoir pas guéri, en lisant dans cette poitrine, par avance et sans crainte d'être démenti, un arrêt de mort sans appel : eh bien, chez cette jeune fille, nous essayons de l'homœopathie et la vie semble aussitôt revenir sur ses pas, tant l'amélioration est prompte; les symptômes s'effacent, l'équilibre se rétablit et la jeune fille devient mère plus tard, à trois fois, pour être long-temps encore la joie de sa famille et la preuve vivante de l'efficacité de la nouvelle doctrine. Le 21 avril 1836, il avait été décidé, dans une consultation, que cette jeune fille ne vivrait pas au delà de quinze jours.

Là c'est une carie des vertèbres lombaires qui a fait le désespoir de plusieurs praticiens et des plus habiles; l'homœopathie exalte ses ressources dans les maladies des os, pourquoi ne pas s'en assurer? Les désordres sont avancés, profonds, l'individu est réduit à l'état de squelette, mais il ne nous appartient pas de poser des limites à la puissance conservatrice et réparatrice des remèdes choisis conformément à la loi de la nature; d'ailleurs on nous accorde que l'allopathie n'a plus rien à tenter, rien à espérer; nous essayons, et dans 59 jours le malade est debout, parfaitement guéri.

Tels furent nos premiers essais, telles les conséquences; mais allons plus loin. Le choléra sévit au milieu de nous pour la troisième fois, le choléra, ce mal qui frappe comme la foudre et qui prompt comme l'éclair envahit avec une instantanéité électrique tous les organes; que fera contre lui l'homœopathie?

Elle se flatte d'en triompher et, à l'appui de son assertion, elle déroule, comme faits accomplis, des chiffres nombreux de guérisons attestés par des praticiens recommandables de France, d'Italie, d'Allemagne, de Pologne et de Russie. L'hésitation n'est plus possible et d'ailleurs le choléra autorise, sollicite même toutes les expérimentations. A son égard, tout a été dit en théorie, contre lui, tout a été fait en pratique; quelles raisons alléguer pour nous interdire d'essayer de sauver, à notre manière, quelques malheureux cholériques.

Nous conserverons éternellement le souvenir des angoisses et des terreurs que nous avons refoulées en nous-même, alors que, pour la première fois, nous nous décidâmes à lutter avec la mort, dans le choléra, seulement armé des moyens homœopathiques; mais aussi quel monde nouveau s'ouvrit devant nous, quand nous vîmes ces atômes si malicieusement ridiculisés, receler assez de puissance pour triompher, en quelques heures, d'une maladie que jusque-là nous avions vue à Paris, à Toulon et à Marseille, toujours inaccessible à nos agents médicamenteux et presque constamment mortelle.

Ainsi l'expérience fidèlement et scrupuleusement interrogée nous fit une seule et même réponse dans des cas extrêmes et d'une nature différente; à nos premiers efforts elle donna pour récompense des succès souvent inespérés.

Il n'en fallait pas tant pour aviver notre âme. Nous étions trop jeune et trop ardent pour ne pas nous embraser au soleil de la vérité nouvelle, et trop impérieusement soumis au sentiment du devoir pour rester muet devant l'évidence et pour ne pas protester désormais de toutes nos forces contre un arrêt de condamnation que l'expérience nous avait démontré être aussi injuste qu'irréfléchi.

Nous eûmes besoin de nous répandre et l'on nous vit publier l'origine de nos convictions nouvelles, offrant à tous nos collègues de leur fournir la preuve de nos affirmations.

Une telle conduite nous parut devoir maintenir en harmo-

nie et notre repos et les progrès de la science. Il n'en fut rien, notre jeunesse inexpérimentée avait beaucoup à apprendre: nous l'avons appris depuis : un orage survint qui nous étonna sans nous épouvanter.

Des insinuations malveillantes dénaturèrent nos intentions, des dénégations gratuites accueillirent seules la déclaration des faits que nous avions observés, et notre caractère d'honnête homme fut méconnu ou publiquement injurié.

Effacer la question de personnes pour ne sauvegarder que les intérêts de la vérité, étouffer tout ressentiment pour travailler avec plus de calme et de persévérance , nous parut le parti le plus digne et ce fut aussi le nôtre.

Plus tard nous publiâmes (1) notre profession de foi dans laquelle, les mains jointes, nous demandions à nos confrères de nous sauver de l'erreur, s'il était vrai que, dans leur conviction, l'erreur fut notre partage. On ne nous a pas répondu.

Dans nos *Études médicales*, en tête desquelles nous nous sommes reproché plus tard de n'avoir pas inscrit le nom d'homœopathie, et cela dans le fol espoir d'effaroucher moins nos confrères dissidents, nous avons relevé une à une toutes les accusations portées contre la doctrine médicale homœopathique. On ne nous a pas répondu.

Dans le but de ne pas éparpiller nos forces, nous avions eu le soin de séparer les vérités principes dont notre doctrine est en possession, de ses moyens d'application, livrant ainsi à la discussion tout ce qui pouvait être discuté, ne nous montrant jaloux que de sauver l'intégrité du drapeau , *similia similibus*. On ne nous a pas répondu, et dans les attaques ultérieures dont nous avons été l'objet, on ne nous a su aucun gré de notre sage réserve.

Enfin, après avoir placé la question sur son véritable terrain, nous l'avons traitée avec dignité , avec bonne foi; notre

(1) Les honneurs de la première publication homœopathique sont dus au docteur Sollier : *La vérité sur l'Homœopathie*, 1837.

plume s'est constamment refusée à trouver les synonymes des mots grossiers et injurieux dont on s'était servi pour chercher à salir notre conduite et notre personne ; on ne nous a tenu compte de rien et la même véhémence, la même colère nous ont assailli de nouveau. Nous ne disons pas assez, la calomnie a retrempé ses traits dans un fiel toujours plus amer. Mais qu'est-ce à dire? Ne voit-on pas qu'on n'a rien prouvé par là et que nous serons en droit de soutenir que notre vérité principe est inattaquable tant qu'on la laissera inattaquée. Mieux eût valu pour tous que nos adversaires se fussent livrés à des études sérieuses, ils se seraient épargné le ridicule d'avoir entonné des chants de victoire quand ils n'avaient pas même le mérite d'avoir accepté le combat.

La passion est une mauvaise conseillère, nous la laissons tout entière à nos confrères dissidents, à eux d'en supporter le poids et la responsabilité.

Des soins plus importants nous réclament et nous déclarons ici que, pénétré de reconnaissance pour l'immense service qu'a rendu à l'humanité le puissant génie de Hahnemann, nous considérons comme un impérieux devoir de renoncer à toute discussion oiseuse, pour conserver avec plus de soins sa doctrine au dessus de toute atteinte sérieuse, pour lui donner, dans la mesure de nos forces et de notre capacité, le développement dont elle est susceptible, pour augmenter le nombre de ses prosélytes et pour hâter par tous les moyens irréprochables son triomphe complet.

Aujourd'hui que nous sommes plus fort de notre expérience, que nous sommes sûr de parler avec connaissance de cause de tous les progrès accomplis, que nous avons vu et touché la puissance de l'homœopathie ; aujourd'hui que nous avons visité les hôpitaux qui sont exclusivement de son domaine et que nous avons pu constater ses succès dans la pratique particulière de collègues éminents, en France, en Belgique, en Westphalie, en Hanovre, en Prusse, en Saxe, en

Bohème, en Autriche, en Italie, etc. Nous n'hésitons plus, en raison même de ces priviléges, à agrandir notre tâche et à rompre un silence qui, prolongé, pourrait être taxé de faiblesse.

Nous travaillerons à cette revue avec un zèle soutenu, parce que nous avons tout à gagner à mettre au grand jour nos actes et nos principes. Les temps sont venus où le procès scandaleux de deux médecines rivales ne peut et ne doit rester pendant plus long-temps. L'humanité réclame qu'il soit au plus tôt instruit et jugé. Cette solution est dans nos vœux, nous venons la hâter par des travaux sérieux.

Qu'on ne se flatte pas de nous faire perdre un temps précieux à défendre notre personne; nous ne sommes plus assez jeune pour nous arrêter à toutes les pierres et à toutes les épines qui embarrassent notre marche, dussent-elles ensanglanter nos pieds ! Nous sommes faits à la douleur et nous laissons à Dieu, et sur la terre à l'influence des plus habiles, le soin d'aplanir les difficultés de la route.

Amis, vous tous qui êtes avec nous en communion de travaux et de pensées, qui avez dans la vie, le même but, le même intérêt, la même volonté, soit que vous nous ayez suivi ou précédé dans la carrière, comprenez l'étendue de vos devoirs. Une revue mensuelle en province est une entreprise hardie, mais elle n'est pas sans honneur et vous êtes assez forts pour son succès.

Il n'est pas à craindre que la tiédeur ou le découragement s'empare d'aucun de nous, parce que nous ajouterons à l'amour de l'humanité, l'aiguillon de la gloire.

La gloire la plus pure résulte du devoir accompli.

Dr Chargé.

Études historiques et médicales sur l'Homœopathie,

PAR LE Dr TAXIL.

—

> L'Homœopathie s'offre à nous comme une médecine très-simple, toujours la même dans ses principes et dans ses procédés. Elle forme un tout à part parfaitement indépendant et se refuse à toute association avec la pernicieuse routine de l'ancienne école.
> (Hah., org., préf., p. 5).

Quinze ans sont à peine écoulés depuis que l'Homœopathie a été introduite en France, et déjà, frappant de sa lumière éclatante une foule d'esprits avides de la vérité scientifique qui leur manquait, cette doctrine a groupé autour d'elle et sur tous les points un nombre d'adeptes dévoués et fidèles ; elle a ses chaires, ses cours, ses tribunes, ses journaux, et la *Revue homœopathique du Midi* vient aujourd'hui mêler ses efforts à tant de travaux déjà accomplis. Elle s'impose la mission de propager, de vulgariser la loi des semblables et de démontrer, comme l'a prouvé si irrésistiblement le docteur Scott, de Glascow (1), qu'une base définitive de thérapeutique est trouvée en théorie et en pratique, puisque celles-ci, ramenées à l'unité, reconnaissent une loi identique.

Enoncer en quoi consiste cette doctrine, semblerait devoir être le point de départ de notre travail ; mais disons d'abord un mot de son fondateur. Son humble origine nous démontrera, encore une fois, que c'est aux petits que Dieu a confié le mandat d'accomplir les plus grandes choses. Après avoir étudié l'homme, nous nous engagerons dans les voies qui l'ont conduit au but glorieux qu'il a atteint ; c'est de sa naïve bou-

(1) Voyez l'intéressant mémoire de ce médecin, couronné par la Société homœopathique de Paris.

che que nous l'apprendrons, espérant que la simplicité de sa parole, le laisser-aller, la suave bonhomie de son langage porteront plutôt la conviction dans les esprits, que ne pourraient le faire les formes oratoires les plus élevées, le plus en rapport avec la hauteur du sujet qui nous occupe.

C'est au fils d'un modeste peintre en porcelaine du fameux établissement de Meissen (Saxe) qu'était réservé la gloire d'arracher la médecine à la funeste influence des hypothèses et des systèmes, de la ramener dans le cercle des lois de la création qui, toutes harmoniques, président si merveilleusement à la gravitation des mondes.

S'il est vrai, comme l'a si bien dit M. Léon Simon (1), que l'heure ne soit pas encore venue de rendre à Hahnemann cette éclatante justice, que les siècles futurs lui doivent; si les passions qui s'ameutèrent contre lui, soit pendant qu'il enfantait son grand œuvre, soit lorsque, l'ayant accompli, il le livra à l'admiration des uns, aux discussions des autres, à la fureur de ceux-ci, au dédain, à l'indifférence de ceux-là, empêchent une appréciation calme de ses travaux, qu'il nous soit permis de redire, après tant d'autres, ce qu'était Samuel Hahnemann; d'étudier, dès son plus bas âge, ses heureuses dispositions, son aptitude, son activité intellectuelle, son amour de la science et de l'humanité, seule base d'une foi religieuse solide et vraie, et après avoir rapidement parcouru les phases de cette laborieuse existence, nous ouvrirons l'Organon, ce trésor inépuisable de vérités doctrinales, et faisant alors un appel à tous les hommes de science, nous leur dirons avec son auteur :

« Réfutez-les ces vérités, si vous le pouvez, en faisant « connaître une méthode curative plus efficace encore, plus « sûre et plus agréable que la mienne; ne la réfutez pas par

(1) Organon, dernière édition, notice historique et médicale sur la vie et sur les travaux de Samuel Hahnemann, par M. le docteur Léon Simon.

« des mots dont nous n'avons que trop déjà. » (HAHNEMANN, Organon, dernière édition, *Lettre à un Médecin d'un haut rang*, page 431).

Né le 10 avril 1755, à Meissen (Saxe), de parents peu fortunés, Hahnemann fut élevé sous l'inspiration des meilleurs exemples, source si précieuse et si rare d'une bonne éducation ; son intelligence, son extrême docilité, son ardeur pour le travail le firent admettre gratuitement, à l'âge de douze ans, dans l'Ecole provinciale, dirigée par le docteur Muller, qui, appréciant les belles qualités de son jeune élève et ses tendances morales, le laissa libre dans le choix de ses études, dans le choix des classes qu'il voulait suivre, lui confia les répétitions des élèves de son âge. A quatorze ans il remplaçait quelquefois le professeur de la langue grecque dans ses leçons.

Que cette atmosphère de liberté devait convenir au génie réformateur de notre maître! Aussi à peine avait-il atteint sa dix-huitième année que déjà, à la connaissance des sciences exactes, il joignait celle de l'allemand, du latin, du grec, de l'italien, de l'espagnol, du français, de l'anglais, de l'arabe, de l'hébreu. Il fallait choisir une profession; Hahnemann voulut être médecin; son père, qui préférait le commerce comme une carrière plus sûre pour arriver rapidement à la fortune, le laissa, pendant dix-huit mois, chez un négociant de Leipsick, mais la volonté ferme du fils l'emportant, il fut autorisé, à l'âge de vingt ans (1775), à entrer dans l'Université de Leipsick, ne possédant que vingt ducats dont son père avait pu seulement disposer. Comment, avec une si légère somme, pourra-t-il subvenir à tous ses besoins? Son génie y pourvoira. C'est ici que vont commencer ses rudes travaux, ses laborieuses veilles ; il faut que par ses seules ressources il vive... La traduction des ouvrages français, anglais, en lui ravissant un temps précieux à ses études, lui offrait à peine les moyens de continuer celles-ci

et de pourvoir chétivement à son existence ; il ne dormait qu'une nuit sur deux et, grâces à l'excellence de sa constitution, à la sobriété, à la modération de ses goûts, sa santé ne se ressentit nullement de l'excès de ses fatigues.

Mais l'Université de Leipsick manquait de clinique médicale; Hahnemann, toujours plus désireux de s'instruire, se rend à Vienne, va de là à l'hôpital de Léopoldstadt où, sous la direction du docteur Quarin, il acquiert, par son instruction précoce, comme notre Bichat l'avait fait de Dessault, la confiance de ce célèbre médecin, au point que, quoique dépourvu de titre légal, il voyait ses malades et il pouvait pratiquer la médecine en ville.

Le baron de Bruckental, gouverneur de la Transylvanie, l'appela bientôt à Hermannstadt en qualité de médecin, de bibliothécaire et de conservateur de numismatique. Peu de temps après, voulant régulariser sa position, Hahnemann va à Erlangeen, et le 10 août 1779 une thèse latine intitulée : Coup-d'œil étiologique et thérapeutique des affections spasmodiques (1), lui fait obtenir le titre de docteur en médecine et en chirurgie. Il avait vingt-quatre ans. Le besoin de plus en plus pressant d'accroître la masse de ses connaissances le force à habiter successivement Hettstadt, Dessau, où il se livre avec beaucoup de succès à la chimie et à la minéralogie ; de là il passa à Gommern, près de Magdebourg, où il devint *médecin public* ; il s'y maria en 1785 avec Henriette Kuckler, fille d'un pharmacien de la ville, passa ensuite à Dresde, où la considération publique et l'estime particulière des Adelung, des Dasdorfs, des Wagner, premier médecin de la ville, l'accueillirent. Ses intéressants travaux sur une foule de points scientifiques, furent la source de ces flatteurs témoignages de bienveillance et de l'appel que firent de lui, dans leur sein, la Société économique de Leipsick et l'Académie des sciences de

(1) Conspectus affectuum spasmodicorum œtiologicus et therapeuticus.

Mayence. Hahnemann n'habita que quatre ans la ville de Dresde. Il revint à Leipsick où ses premiers pas si pénibles, si durs, avaient été faits. Alors tout était changé; aux privations avaient succédé l'aisance, le bien-être ; ce n'était plus le pauvre élève méconnu, ignoré, mais un savant recommandable, doué d'une érudition profonde sur tous les points de la médecine ; familier avec toutes les doctrines anciennes, il en avait étudié l'esprit dans les livres originaux, et de cet immense trésor de connaissances, qui devait faire d'Hahnemann le plus habile médecin du globe, il résulte pour lui l'intime conviction que la médecine manque de base, qu'elle ne repose sur aucun principe positif, sans lesquels l'instruction est inutile, l'érudition vaine, la science impuissante. Aussi brise-t-il avec le passé, il renonce d'une manière absolue à la pratique médicale ancienne, à tous les avantages qui l'entouraient pour revenir à sa pauvreté première, pour reprendre sa mesquine plume de traducteur...

Voilà l'homme de cœur qu'une religion sainte éclaire, qu'une conscience droite dirige et que le sentiment du vrai et du beau pousse. Alors, Hahnemann, chargé d'une nombreuse famille, avait vu ses besoins cruellement s'accroître, et c'est en ce moment, qu'il se voue à une si grande misère, qu'il est contraint de façonner de ses mains un vêtement pour l'hiver.

A tant d'abnégation était réservé sans doute une grande gloire ; oh ! oui, si le bonheur, mesuré à l'inappréciable satisfaction d'être utile à ses semblables, était arraché au cercle étroit et mesquin du sale égoïsme où on l'enserre aujourd'hui! C'est ainsi que ton âme généreuse l'entendait, ô notre maître! Aussi rien ne t'arrête, tu braves tous les obstacles, sourd aux justes plaintes d'une épouse qui ne te comprend pas, aux cris déchirants de tes enfants, que tu sacrifies aux scrupules de ta conscience; les insultes, les menaces, les pertes d'amitiés chères, le dédain, le mépris, tu as

tout enduré, et, fidèle à ta sublime mission, tu n'as cessé de marcher d'un pas ferme vers ton but; tu l'as atteint. C'est à nous, qui te suivons de si loin, que tu as remis le soin précieux d'enseigner ta doctrine, de proclamer ses principes, de les suivre invariablement au lit des malades. Ta puissante voix a retenti à nos oreilles, captivé nos esprits, et, docile à tes préceptes, aussi bien que soumis à tes enseignements moraux, nous sommes prêts à tout pour la défense de notre foi médicale.

Examinons maintenant par quelle voie la providence guidait notre maître dans sa pénible, dans sa difficile route. Nous l'avons déjà dit : instruit profondément de toutes les théories médicales et de tous les systèmes antérieurs à lui, et huit années de pratique exercée avec la plus scrupuleuse attention, lui ayant fait connaître le néant des méthodes curatives ordinaires: « Je ne savais que trop, écrivait-il à « Huffeland en 1808, par ma triste expérience ce qu'on « devait attendre des préceptes de Sidenham et de F. Hoff- « mann, de Boerrhaave et de Gaubius, de Stoll, de Quarin, « de Cullen et de de Haen. » Cependant la médecine existe, *pur se muove*, et nouveau Galilée, en se frappant le front, alors qu'étreint par la misère, digne pendant des chaînes de l'inquisition, il élève son esprit vers celui « que nul « nom ne pourrait désigner d'une manière digne de lui; « non, non, dit-il, lui, le père de tout ce qui est, ne pour- « rait voir de sang-froid le martyre auquel les maladies con- « damnent la plus chérie de ses créatures, il n'aurait pas « empêché le génie de l'homme, qui rend tout possible, de « trouver une manière facile et sûre d'envisager les maladies « sous leur véritable point de vue et d'interroger les médi- « caments pour arriver à savoir dans quel cas chacun d'eux « peut être utile, peut fournir un secours réel et assuré.

« Mais pourquoi ce moyen n'a-t-il point été trouvé depuis « vingt ou vingt-cinq siècles, qu'il y a des hommes qui se « disent médecins ?

« C'est parce qu'il était trop près de nous et trop facile, « c'est parce qu'il ne fallait pour y arriver ni brillants so- « phismes ni séduisantes hypothèses. » (Hah., Organ., nouv. édit., pages 421-422).

Voilà le piédestal debout; voyons comment Hahnemann érigera sur lui un monument digne de sa grandeur, de sa haute magnificence. D'abord il évitera toutes les fausses routes qui, depuis vingt-cinq siècles n'ont conduit qu'à l'illusion et jamais à la certitude. Il recherchera pour la première fois, et d'une manière suivie, l'action des médicaments sur le corps de l'homme, quand celui-ci se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les changements qu'ils déterminent, dira-t-il, n'ont pas lieu en vain et doivent certainement signifier quelque chose, car sans cela pourquoi s'opèreraient-ils? comment enfin les médicaments pourraient-ils produire ce qu'ils accomplissent dans les maladies, autrement qu'en vertu de cette propriété.

Mais pour atteindre à la solution de ces hauts problèmes, il fallait que l'esprit d'Hahnemann, se dépouillant de son enveloppe matérielle, réfléchît un instant à sa nature propre, se rappelât la philosophique maxime que le paganisme avait inscrite sur le fronton du temple de Delphes, que se dégageant des liens terrestres qui l'asservissaient, il trouvât dans le sein de Dieu son origine première et qu'alors cette étincelle de la Divinité, cet *aura* qui, impérissable comme la source d'où il émane, et inhérent au corps, s'occupât de procurer à ce corps des moyens de conservation, de garanties, de défense et de bien-être supérieurs à tous ceux que les créatures les plus favorisées peuvent se vanter d'avoir reçu immédiatement de la nature; il fallait enfin qu'il tirât l'espèce humaine de la classe des brutes où on l'avait, avec impiété, imprudemment jetée pour la restituer à une nouvelle catégorie d'êtres, à l'espèce hominale.

C'est en vertu de cette énergie de l'esprit humain qu'Hah-

nemann est parvenu à découvrir des ressources propres à détourner et à guérir les maladies.

Tant qu'on a suivi les lois brutales de la nature organique, on n'a enfanté que des systèmes chimériques ; en imitant ses mouvements grossiers on n'a pu arriver, pour guérir les maladies, qu'à provoquer la sueur, les selles, les vomissements, les urines, etc., etc. Mais ces efforts de l'organisme, dont on s'est laissé si mal à propos inspirer, ne sont tentés en désespoir de cause par lui que vu notre impuissance thérapeutique. Nous ne pouvons pas nous-mêmes y suppléer par des moyens artificiels.

La chirurgie seule le fait avec succès dans les opérations auxquelles elle recourt, soit pour extraire des chairs une esquille, dont l'expulsion n'aurait lieu par les voies naturelles, qu'après de graves dangers ; soit en détruisant l'étranglement d'une hernie, rebelle aux salutaires moyens homœopathiques, et évitant par là une gangrène et une suppuration mortelles, soit en comprimant, en tordant, en liant une artère coupée, etc., etc.

De ce haut point de vue, Hahnemann, jetant les yeux sur la médecine, il l'appelle, comme on l'avait fait déjà, *la science de l'expérience, ayant pour but de détruire les maladies par les moyens qu'elle leur oppose*. Trois éléments essentiels la constituent : 1° la connaissance de la maladie ; 2° celle des remèdes propres à la combattre ; 3° celle de la manière dont on doit user de ces remèdes.

Telle est la sphère de l'art médical. Cet art si nécessaire doit être près de nous, tout près de nous. Vainement on a voulu, pour y atteindre, rechercher la cause première, l'essence intime des maladies. Ces notions sont au-dessus de notre portée. Malgré ses nombreux, ses magnifiques travaux, l'anatomie pathologique n'a presque réalisé aucune des espérances fondées sur elle ; la connaissance du siége de la nature du mal ne suffit pas, il faut encore celle des moyens

propres à le guérir ; or, dans la majeure partie des cas, les deux premières conditions nous manquent et pour la troisième elle n'existe pas, non, non, elle n'existe pas....., car nous refusons à la thérapeutique ancienne tout caractère scientifique.

Mais si ces changements intérieurs du corps ne peuvent être appréciés par nous, il n'en est pas de même des causes qui les produisent ; les maladies ne sont que des effets ; et leurs causes, sauf celles que nous pouvons nommer miasmatiques, qui engendrent toujours les mêmes formes morbides, ne variant entr'elles que par quelques nuances, qui ne changent rien au fond ; leurs causes sont si dissemblables dans leur action, que les maladies qui en résultent sont variables à l'infini, que chaque maladie ne s'observe qu'une seule fois, et que chaque cas morbide qu'on rencontre doit être considéré et traité comme une maladie individuelle, qui n'a encore jamais paru, telle qu'on la voit aujourd'hui chez telle personne, dans telle circonstance, et qui jamais non plus se reproduira exactement pareille. On le voit, c'est l'individualisation la plus large qui se substitue à la généralisation. Hahnemann ne trouvait pas de figure plus propre à nous dépeindre la diversité des maladies, que les formes si variées et si fantastiques que les nuages revêtent.

L'essence intime de chaque maladie, de chaque cas morbide isolé, en tant que nous avons besoin de le connaître pour guérir, s'exprime par les symptômes, dont le véritable observateur étudie l'ensemble, l'intensité individuelle, les connexions et la succession. Ce n'est pas tout : Hahnemann indique ensuite au médecin la marche à suivre pour recueillir fidèlement tous les symptômes existants et appréciables de la maladie. Ils sont, dit-il, toute la maladie, ils constituent tout ce qu'il y a à guérir en elle (1).

(1) Hahnemann mettait souvent des heures entières à interroger les malades qui le consultaient. Si grand était, pour lui, le besoin d'étudier les maladies, par les symptômes qui les traduisent.

Il est donc bien évident que non-seulement la médecine homœopathique n'exclut pas la symptômatologie, mais qu'elle la déroule largement et y puise les notions les plus utiles au traitement.

Nous voici arrivés au nœud de la question : en effet, on aurait laissé passer toutes les modifications, quelles qu'elles fussent, apportées par la doctrine Hahemanienne à la théorie des maladies, mais oser créer une théorie de traitement ; oser donner une base à cette matière médicale qui, quoique vacillante et mal étançonnée, supporte encore tout le poids de l'édifice et satisfait, tant bien que mal, et les médecins qui l'emploient et les pauvres malades qui s'y confient, c'était aller trop loin, c'était toucher à l'Arche sainte. Halte-là, ont crié les princes de la science et la foule a répété ce cri d'alerte.....

Mais cette matière médicale dont vous vous enorgueillissez tant, savez-vous ce que c'est? Ecoutez Bichat, cette brillante lumière de notre époque : « Incohérent assemblage d'opi-« nions elles-mêmes incohérentes, elle (la matière médicale) « est peut-être de toutes les sciences physiologiques celle « où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain; « que dis-je, ce n'est point une science pour un esprit « méthodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, « d'observations souvent puériles, de formules aussi bizar-« rement conçues que fastidieusement assemblées (1). » Quel est le médecin qui, après un anathème aussi vigoureusement formulé par un des juges les plus compétents, ne sentira pas l'indispensable nécessité d'une réforme en médecine? Faudra-t-il que, continuant la lecture du même paragraphe, il lise : « On dit que la pratique de la méde-« cine est une chose rebutante; je dis plus, elle n'est pas, « sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, « quand on en puise les principes dans la plupart de nos « matières médicales. » Plus bas, nous rencontrons Bichat

sur le point de s'engager dans la route de *l'appropriation*, tant le génie a d'attrait pour le vrai. Il obéissait incontestablement à une impulsion vitaliste, lorsqu'il disait : « Sans doute, il « est extrêmement difficile de classer encore les médicaments « d'après leur manière d'agir ; mais certainement il est « incontestable que tous ont pour but de ramener les forces « vitales au type naturel dont elles s'étaient écartées dans les « maladies. Puisque les phénomènes morbifiques se réduisent « sont tous en dernière analyse à des altérations diverses de « ces forces, l'action des remèdes doit évidemment se réduire « aussi à ramener ces altérations à l'ordre naturel. D'après « cela, chacune de ces propriétés a son genre de remèdes « appropriés. »

Que manquait-il à Bichat de savoir? Ce que l'expérimentation pure a dévoilé à notre maître, les propriétés thérapeutiques de chaque médicament, propriétés jusqu'à lui complétement ignorées. Si Bichat les eût connues, il les aurait appropriées à l'écart fait par les forces vitales (là était, à son point de vue théorique, la maladie), dans l'intention de ramener ces dernières au type naturel.

Qu'est-ce autre chose que nous conseille notre maître? Tous les jours cependant on jure par Bichat, et Hahnemann, lui, est traité de rêveur, c'est parce que le premier s'est contenté de signaler le vague, l'incertitude de la matière médicale en la respectant, et que l'autre, après s'être profondément convaincu de sa nullité, pour ne rien dire de plus, l'a renversée d'une main hardie, et l'a réédifiée sur ses bases naturelles.

(*La suite au prochain numéro*).

(1) Anatomie générale de Xavier Bichat. Considérations générales, tom. 1er, pag. 46.

DE LA GRIPPE QUI A RÉGNÉ A MARSEILLE EN 1847,

PAR LE Dr SOLLIER.

La population de notre ville vient de subir naguère la fâcheuse influence d'une constitution catarrhale épidémique, assez grave pour avoir doublé et même triplé le chiffre de la mortalité.

Grand a été le nombre des malades, parmi lesquels l'homœopathie a eu à traiter son large contingent composé de sujets de condition, de sexe, d'âge différents, présentant tous les degrés de la maladie régnante, depuis le simple rhume que le repos et un régime convenable suffisaient à dissiper, jusqu'à la congestion pulmonaire, cause trop fréquente d'une mort souvent rapide. Placés, comme nous le sommes, sous le poids d'inqualifiables préventions, que rien ne justifie, c'est pour nous un devoir, c'est une obligation de proclamer bien haut que, dans le traitement de la grippe, soit simple, soit compliquée d'inflammation pulmonaire, la doctrine des semblables n'a eu jusqu'ici que des succès à enregistrer.

A notre avis, rien ne milite autant en faveur d'une doctrine, rien n'est plus propre à démontrer sa prééminence sur les doctrines adverses, que le nombre imposant des résultats heureux obtenus durant le cours d'une épidémie. C'est que tandis que, dans les temps ordinaires, la guérison des maladies isolées peut toujours être attribuée, par la malveillance et la mauvaise foi, soit à la force conservatrice de la nature, soit à l'excellence du régime suivi, voire même à la

puissance de l'imagination; dans une épidémie qui sévit sur une population nombreuse, compacte, les points de comparaison sont assez multipliés pour faire ressortir le mérite de chacune des doctrines rivales, et établir la prévalence de celle qui se montre apte à procurer le plus grand nombre de guérisons.

Nous ne nous arrêterons pas à rechercher quelles modifications météorologiques ont présidé au développement de notre maladie. Que les variations atmosphériques y aient eu une large part, nul ne songera à le contester, quoique, suivant la remarque de M. Raige-Delorme, on ait vu la grippe se développer également dans toutes les saisons, sous tous les climats, par toutes les températures et dans toutes les conditions atmosphériques possibles; mais les variations de la température ne sauraient expliquer d'une manière quelque peu satisfaisante, les modifications que la constitution médicale a imprimées à l'affection catarrhale épidémique et qui l'ont fait se distinguer de la bronchite ordinaire, autant dans ses manifestations pathologiques que par le traitement qu'il a fallu lui opposer. Pour ne pas nous égarer dans le dédale des conjectures plus ou moins hasardées, qui ont été émises sur les causes probables de notre maladie, force nous est de recourir, à l'exemple de nos plus célèbres épidémologistes : Hippocrate, Boerrhaave, Sydenham, Pringle, Huxham, etc., à l'influence de ce quelque chose d'ignoré, de mystérieux, d'insaisissable ; à ce *quid divinum*, commun à toutes les épidémies, et qui échappe à toute explication.

L'homœopathie professe qu'une maladie n'est bien connue que par une juste appréciation de tous les phénomènes morbides ; aussi tient-elle un compte égal, indépendamment de ses causes occasionnelles, des lésions de tissus, de fonctions et de sensations qui la constituent et la caractérisent. Si, pour elle, l'étude des altérations anatomiques et des désordres

fonctionnels, dans laquelle se laisse complaisamment absorber l'ancienne médecine, est indispensable pour baser le diagnostic, en d'autres termes, pour établir ce qui est à guérir dans un état morbide, ce sont les lésions de sensations, jusqu'ici trop négligées par nos confrères, qui lui fournissent la principale indication dans la recherche des moyens propres à amener la guérison. Cette différence notable dans la manière de procéder des deux écoles, a exercé une influence trop marquée sur le diagnostic et le traitement du catarrhe épidémique, pour que nous n'ayons pas cru devoir la signaler.

Si, dans la grippe, les phénomènes locaux dépendants des lésions de texture et de fonctions, ont présenté avec ceux de la bronchite de nombreux traits de ressemblance ; si, dans l'une comme dans l'autre, l'affection de la muqueuse qui tapisse les voies respiratoires a laissé remarquer dans son développement, trois degrés assez distincts, suivant que la maladie se bornait aux grosses bronches, atteignait à leurs dernières ramifications, ou bien, envahissant les vésicules bronchiques, donnait lieu aux manifestations pathologiques particulières à la pneumonie ; ce qui surtout caractérisait la grippe et ne permettait pas de la confondre avec le catarrhe ordinaire, c'est l'intensité, nous dirons même la ténacité des lésions de sensations, qui décelaient un trouble profond de l'appareil de l'innervation.

Ainsi, dès le début, outre le malaise, les alternatives de frisson et de chaleur, le dégoût pour les aliments, une soif plus ou moins vive, les individus frappés de grippe, offraient un état de tristesse, d'anxiété, d'abattement qui, chez plusieurs, était poussé jusqu'à la prostration, au fur et à mesure que l'irritation se fixait sur la muqueuse bronchique ; tous accusaient une sensation de brisement dans le dos et les membres. Bientôt survenaient des vertiges, une céphalalgie pressive ou déchirante dans le front et l'occiput, s'accompagnant

souvent d'élancements ou de serrements d'une tempe à l'autre, avec chaleur et rougeur de la face et froid des parties inférieures, yeux larmoyans, coriza plus ou moins intense, d'abord sec, puis fluent, sensation de grattement, d'âpreté fort incommode à la gorge, respiration anxieuse, pénible, toux opiniâtre, ébranlante, revenant ordinairement par quintes, dont chaque secousse répondait à l'épigastre et à la tête, expectoration d'abord rare, difficile, ensuite de plus en plus abondante, de mucosités épaisses, filantes, parfois sanguinolentes ou même sanglantes, douleur aiguë, pongitive, tantôt sous-sternale, d'autrefois inter-costale, s'étendant fréquemment sous les clavicules et les omoplates. A cet état se joignaient des malaises gastriques, avec nausées ou même vomissements, souvent de la constipation, plus rarement de la diarrhée; pouls petit, dur, serré, parfois intermittent.

Tels sont, dans leur ensemble, les symptômes caractéristiques que la grippe nous a présentés ; rarement tous ces symptômes se trouvaient réunis chez les malades soumis à notre observation ; ils se groupaient, au contraire, différemment chez la plupart, et exigeaient l'emploi des moyens appropriés à chaque cas particulier. C'est que, pour la grippe, de même que pour toutes les maladies à phénomènes variables, il ne saurait y avoir de spécifique général, mais seulement des spécifiques de tel ou tel groupe de symptômes.

Lorsque la grippe s'offrait à nous sous la forme d'un rhume ordinaire, avec ou sans symptômes nerveux, le repos, des boissons chaudes, un régime plus ou moins sévère en faisaient aisément justice, et, dans les cas plus opiniâtres, avec peau sèche, brûlante, force et fréquence du pouls, quelques doses *Acon.* suffisaient pour abattre l'éréthisme et provoquer une transpiration salutaire.

Dans la forme catarrhale, la plus fréquente de toutes, *Acon.* demandait à être suivi d'une ou deux doses de *Nux vom.*; médicament précieux qui s'est montré fort utile dans la

presque généralité des cas de grippe, parce que les symptômes principaux tels que céphalalgie intense, coriza sec ou fluent, ardeur et grattement à la fossette du cou, toux correspondant à la tête et l'épigastre, douleurs lombaires et sous-sternales, malaises gastriques, constipation, etc., etc., se retrouvent en entier dans sa pathogénésie.

Bell. convenait quand la céphalalgie était intense, sans être aggravée par une toux sèche, spasmodique, avec tendance à l'assoupissement et aux rêvasseries, surtout chez les femmes et les enfants.

Lorsque, au contraire, la toux était violente, râlante, plus forte le soir et la nuit, avec expectoration copieuse de mucosités tenaces, *Puls.* était donnée avec succès.

Dans quelques cas de coriza avec écoulement abondant de matières corrosives, brûlantes, découragement profond, douleurs névralgiques irradiant du front aux tempes et même à la face, *Metal. alb.* s'est montré efficace.

Il en a été de même de *Merc. sol.* contre certaines grippes opiniâtres avec selles fréquentes et grand abattement des forces.

Enfin la forme pneumonique, à laquelle tant de malades ont succombé, a toujours cédé, entre nos mains, à l'administration répétée de *Bry.* précédée et suivie d'*Acon.*; l'alternation de ces deux médicaments nous a constamment réussi dans le premier degré de la pneumonie, c'est-à-dire, dans la période de splénisation ou d'engouement pulmonaire, la seule qui se soit présentée à nous.

Tous nos malades ont guéri dans un, trois, cinq et tout au plus sept jours, pour les cas les plus graves.

On le voit; dans le traitement de la grippe, l'homœopathie a obtenu des succès réels, incontestables; constamment elle a réussi là où souvent la médecine de l'école a échoué; cela devait être. Basée sur une loi thérapeutique invariable, parce qu'elle est puisée dans la nature; riche de la connaissance

des véritables propriétés des médicaments, qui lui ont été dévoilées par l'expérimentation sur l'homme sain et confirmées par l'observation au lit des malades, toujours il lui est possible de déterminer *à priori* quel médicament est approprié à tel ou tel état pathologique donné; tandis que la médecine prétendue rationnelle, dépourvue de toute loi thérapeutique propre à la diriger, habituée à ne voir dans les médicaments que des propriétés très-générales, partant hypothétiques, qu'elle induit exclusivement de leur administration *ex usu in morbis*, source trop fréquente d'erreurs, est forcément condamnée à des tâtonnements toujours pénibles, alors qu'ils ne sont pas dangereux.

Il y a plus: pendant que l'homœopathie ne voit dans chaque état morbide qu'un cas individuel, et n'accorde aux noms collectifs de maladies aucune valeur thérapeutique, ne les utilisant d'ordinaire que comme de simples moyens de repère, uniquement propres à soulager la mémoire; l'école, par un véritable abus de la synthèse, tend sans cesse à généraliser, et se livre trop souvent à ce que Hahnemann appelait avec tant de justesse la cure du nom des maladies.

Et qu'on ne vienne pas nous objecter que ce reproche par nous adressé à l'allopathie porte à faux; aisément nous pourrions démontrer le contraire. Peut-on croire de bonne foi que sous le règne de la pathologie en *ite*, ainsi que l'a qualifiée plaisamment M. le professeur Cayol, il soit indifférent, pour la plupart des praticiens de l'ancienne école, de donner à la maladie qui nous occupe la dénomination de *grippe* ou celle de *bronchite*? Nullement; car si la première a le défaut d'être par trop vague, de ne rien dire à l'esprit, elle a du moins le mérite de ne pas préjuger la nature de la maladie et de n'influer en rien sur le traitement à lui opposer. Le mot de *bronchite*, au contraire, pèche par sa trop grande précision, en ce que, en préjugeant, comme il le fait, le caractère inflammatoire de l'affection morbide, il conduit nécessairement à

l'emploi à peu près exclusif des prétendus agents antiphlogistiques, et peut entraîner ainsi le praticien dans de graves erreurs thérapeutiques. Il est dans notre nature une tendance tellement irrésistible à mettre les mots à la place des choses, que nous finissons volontiers par attacher plus d'importance au signe qu'à la chose signifiée. Cette vérité trouve ici son application. Les mots *inflammation*, *antiphlogistique*, par exemple, se présentent si naturellement à la suite l'un de l'autre, que l'idée que le premier traduit à notre esprit, conduit invinciblement à l'emploi des moyens que le second sert à désigner, tout comme l'expression assez vague de *spasme*, amène forcément en nous celle non moins indéterminée d'*antispasmodique*, etc., etc. Ces appellations prêtent trop à l'arbitraire, de même que tous les termes généraux, pour qu'il ne soit pas urgent de s'entendre une bonne fois sur leur véritable signification. « Une des plaies de notre science, a dit « avec beaucoup de sens M. le professeur Forget, est sans « contredit la confusion qui règne dans le langage médical « et, par suite, le défaut d'accord sur la valeur qu'il convient « d'attribuer aux termes en usage. »

Que, dans le cours de sa durée, et chez certains sujets, la grippe ait présenté des signes évidents de congestion sanguine, nous sommes loin de le contester. Mais est-on autorisé par là à soutenir que son caractère a été franchement inflammatoire, dans le sens que l'école attache à cette expression ? Non ; et pour preuve, il nous suffira, je crois, de rappeler à nos adversaires le peu de succès qu'ils ont obtenu dans le traitement de cette affection, par l'emploi des antiphlogistiques, des saignées principalement. Or, ici, pas de milieu : ou il leur faut nous concéder que les émissions sanguines ne sont pas le remède nécessaire, indispensable de tout ce qu'ils appellent si complaisamment une inflammation, ou bien ils doivent convenir avec nous que la maladie qui résiste avec tant d'opiniâtreté aux saignées multipliées, n'est

pas une inflammation comme une autre. Ce dilemme, aussi pressant que logique, auquel nous les défions d'oser produire une réponse quelque peu catégorique, nous autorise à conclure, jusqu'à preuve du contraire, que la grippe est une inflammation, si l'on veut, mais une inflammation spéciale, *sui generis*, une inflammation modifiée par la constitution épidémique, qui, pour être combattue avec avantage, réclame impérieusement l'emploi de moyens spécifiques, c'est-à-dire, en rapport d'appropriation avec elle.

Il est d'ailleurs si vrai que la diminution de la quantité du sang, cette chair coulante de Bordeu, n'a pas répondu à l'attente de nos confrères que, peu confiants dans l'efficacité de ce moyen trop souvent reconnu infidèle, et auquel la plupart des malades se refusaient obstinément, les plus sages parmi eux et les plus hauts placés dans l'estime de tous, y ont à peu près renoncé dans le traitement de la grippe, même compliquée de pneumonie, et l'ont remplacée ou fait suivre par l'administration des préparations antimoniales (tartre stibié, kermès minéral, oxide blanc d'antimoine), qui, hâtons-nous de le dire, se sont montrées d'autant plus utiles qu'on les a données à des doses plus faibles. Or, si, au lieu de chercher à expliquer ces guérisons de pneumonie au moyen des antimoniaux, par la théorie ultramontaine d'un agent hyposthénisant opposé à une diathèse hypersthénique, nos confrères dissidents voulaient bien se rappeler que M. Magendie a produit, chez des animaux bien portants, tous les degrés de la pneumonie, en leur administrant ces mêmes préparations antimoniales à l'aide desquelles ils la combattent souvent avec un plein succès ; s'ils pouvaient se dépouiller assez de toute prévention pour se livrer à une juste appréciation des faits, ils seraient bientôt forcés d'avouer qu'en guérissant une maladie par un agent thérapeutique qui a puissance de la produire chez un individu sain, ils obéissent involontairement, il est vrai, au principe *similia similibus curantur*, ils font de l'homœopathie sans s'en douter,

En accusant (c'est le mot) nos adversaires, surpris en flagrant délit d'homœopathisme, de sacrifier souvent sans le savoir à la doctrine des semblables, c'est nous exposer, nous le sentons d'avance, à être taxé d'outrecuidance par ceux en fort grand nombre qui, profondément ignorants des principes de notre doctrine, l'a font, encore aujourd'hui, consister uniquement dans l'administration des doses infinitésimales, et nous prêtent bénévolement la ridicule prétention de vouloir, par exemple, provoquer la purgation ou le vomissement à l'aide d'une minime fraction de grain de rhubarbe ou d'ipécacuanha; à ceux-là nous n'avons rien à répondre; ils ne nous comprendraient pas. Mais aux hommes de science et de conscience, que l'étude ne rebuta jamais; qui, pleins de force et de verdeur, mais désillusionnés de tout esprit de système dont, il faut l'avouer, on a beaucoup trop abusé dans ces derniers temps, se tiennent éloignés de nous, bien moins peut-être par défiance que par lassitude, par découragement, à ceux-là nous disons avec pleine confiance : Etes-vous tellement satisfaits de l'état actuel de vos connaissances médicales, pour ne vous surprendre jamais à désirer de pouvoir faire mieux? Ou bien, les attristants souvenirs du passé vous feraient-ils désespérer sans retour de l'avenir de la science? Telle ne peut être votre pensée. Pourquoi donc repousseriez-vous sans cesse la lumière que Hahnemann a fait briller à tous les yeux? Vous le savez; elles manquent de loi principe vos doctrines, dont on pourrait à bon droit dire qu'à l'inverse du cercle de Pascal, la circonférence est partout et le centre nulle part, essayez un moment de la loi des semblables; de votre propre aveu, votre matière médicale ne repose sur aucune base solide, remplacez-la par la pathogénésie que nous fournit l'expérimentation sur l'homme sain; et si l'étrangeté apparente de notre posologie répugne encore trop à vos habitudes, dosez comme vous l'entendrez, jusqu'à ce que l'expérience vienne vous démon-

trer, ce que nous ne cessons de vous répéter depuis tantôt quinze années, que les petites doses sont une conséquence forcée, mais rien qu'une conséquence du principe homœopathique, et ne constituent pas, à elles seules, toute la doctrine.

PROFESSION DE FOI,

PAR LE Dr TURREL.

—

Lorsqu'une idée nouvelle est livrée à la publicité, c'est avec un sentiment de réserve philosophique, de paresseuse indifférence ou de curiosité malveillante qu'elle est accueillie. Peu d'hommes ont le courage de dégager leur esprit de tous préjugés et de suivre sans prévention, l'initiateur dans la voie qu'il a parcourue pour arriver au résultat énoncé. Il y a donc peu de probabilité pour que l'idée triomphe du vivant de son propagateur, et les couronnes dont sa tombe est ornée ne le dédommagent guère du long martyre de son existence.

En France, pays d'initiative généreuse et d'ardente propagande, il y a cependant plus que partout ailleurs une défiance très-grande, exagérée peut-être, des idées nouvelles et surtout des mots nouveaux. Il en est devant lesquels l'examen, l'expérimentation qui sont l'esprit de l'époque actuelle semblent reculer, et l'on accepte avec un complaisant abandon tout ce qui dispense d'une investigation que l'on regarde sommairement comme inutile.

Jusqu'ici, l'on ne ferme volontairement les yeux que par incuriosité, par indifférence, et les esprits paresseux aiment à se faire ainsi un doux et commode oreiller.

D'autres ont la prétention d'être plus consciencieux, ils ne veulent pas accepter une opinion toute faite, et pour cela, ils se forment une opinion originale, et se font un mérite d'avoir ajouté aux préventions calculées, aux répulsions instinctives, les rêves plus ou moins aventurés de leur imagination.

D'autres enfin, par faiblesse ou par calcul, viennent grossir la phalange ennemie, les premiers parce qu'il ne convient pas à leur impuissance d'abandonner, pour des études nouvelles, les erreurs dont ils ont eu tant de peine à s'imprégner. Les autres manquent de courage d'une autre manière. Ils ne veulent pas sacrifier une position acquise à une idée qui n'a pas encore pour elle l'opinion de la majorité, leur fût-il même demontré que cette idée est l'expression de la vérité. Cette préoccupation mesquine qu'ils apportent dans une affaire de conscience, ils en font preuve à plus forte raison dans leurs appréciations des tendances plus généreuses qui se manifestent autour d'eux. Guidés seulement par le flambeau de l'intérêt égoïste auquel ils sacrifient, ils ne peuvent voir dans l'abandon d'une position pleine d'avenir qu'un calcul plus ou moins habile de la même nature que le leur, mais dans une direction différente.

Telle a été la position de la nouvelle doctrine médicale qui dans le commencement de ce siècle, est venue protester contre les longues erreurs de la thérapeutique des continuateurs d'Hippocrate. Telle est vis-à-vis de ses confrères, la position du médecin qui a le courage d'ouvrir les yeux et d'examiner critiquement ce qu'on lui avait appris à considérer comme l'expression la plus avancée de l'art de guérir.

Et que l'on ne pense pas qu'une conversion entière et complète soit l'œuvre d'un jour et d'une lecture ; il faut de lon-

gues épreuves et des luttes ardentes entre la vérité nouvelle et les erreurs d'autrefois, il faut de fréquentes démonstrations pratiques des théories en opposition avec la doctrine régnante, pour les adopter, sans regrets d'abord, avec bonheur ensuite. Tout ce que nous avons dit des sentiments peu bienveillants qui ont accueilli l'homœopathie à son début, le praticien homœopathe à ses essais, nous l'avons dit sans aigreur et sans colère ; nous avons été simplement historien. Nous savons, en effet par expérience, quel courage il faut avoir pour se défaire de vieux préjugés, pour faire comme Descartes, table rase de tout ce que l'on avait appris, et pour se défier de son propre jugement, quand il a la prétention de prononcer *à priori* sur des idées qui n'ont été ni étudiées ni soumises à l'expérimentation. Nous n'avons pas oublié qu'il y a un an à peine, nous comptions dans les rangs que nous venons de passer en revue ; il y a un an à peine nous n'avions aucun parti pris d'opposition systématique, nous appelions la vérité de toutes les forces de notre âme, et cependant, nous plaisantions quand l'occasion s'en présentait, sur les rêveries de l'école allemande, sur le mysticisme Hahnemannien.

Tout ce que nous savions de cette doctrine, c'est qu'elle se fonde sur un principe : *similia similibus curantur*, mais sur la foi de nos maîtres, nous condamnions ce que nous appelions « un emprunt aux vieilles doctrines, un lambeau des idées régnantes dont Hahnemann avait eu la prétention de faire un vêtement complet. » Notre connaissance n'allait pas au-delà ; ce n'est que poussé par une heureuse circonstance, vaincu par la nécessité de demander à d'autres procédés une confiance que l'ancienne thérapeutique était loin de nous donner, indigné de l'incertitude et de l'arbitraire qui règnent dans l'ancienne école, que nous sommes entré avec hésitation d'abord, puis avec confiance dans la voie nouvelle où nous marchons aujourd'hui.

Comment avons-nous été conduit à adopter l'idée thérapeutique due au génie de Hahnemann? C'est ce que nous voulons exposer synthétiquement à nos adversaires et à nos amis.

L'homme est une admirable machine dont tous les rouages fonctionnent en vertu de lois préexistantes, établies par l'intelligence universelle, par Dieu. Cette machine est le moyen de manifestation d'un principe immatériel, l'âme. Créé dans un but providentiel, qu'il n'a pas encore atteint, avec une admirable économie de ressorts, l'homme offre dans l'unité, la plus étonnante variété de formes organiques et de manifestations psychologiques.

La connaissance de cet être si complexe embrasse donc : 1° l'étude des organes, c'est le but de l'anatomie ; 2° l'étude des fonctions ou la physiologie ; 3° l'analyse psychique qui est du domaine de la philosophie. Nous ne parlons que du point de vue médical, car il nous faudrait, pour avoir une notion intégrale de l'espèce, l'envisager aussi dans ses rapports métaphysiques et sociaux. Comme corollaires de ces études, on a considéré séparément : 1° les anomalies d'organisation ou les monstruosités ; 2° les déviations d'un type physiologique conventionnel ou les tempéraments; 3° les variétés infinies des passions et leurs anomalies ou les caractères. Tous ces degrés, toutes ces déviations s'enchaînent cependant, et ce serait une étude fructueuse que d'examiner les lois qui président à ces modifications qui sont l'objet des recherches de l'hygiène, de la tératologie et de la morale. C'est au point de vue de la thérapeutique que nous indiquons ces divers éléments d'études.

Sur un être aussi complexe que l'homme, les puissances physiques et psychiques agissent d'une manière plus ou moins compliquée, l'organisme reçoit les impressions, les élabore pour ainsi dire, et répond plus ou moins énergiquement à l'action reçue. Si l'agent est doué d'une grande éner-

gie, si l'organisme n'est pas animé d'une force supérieure, il en résulte des faits pathologiques définitifs; si l'agent au contraire n'a pas une force suffisante, l'organisme résiste à la cause de trouble; il en résulte même, pour lui, plus d'énergie plus de puissance contre de semblables attaques. Cette force de résistance constitue ce qu'on appelle la *réaction*. Le trouble plus ou moins durable qui résulte de l'effet primitif de l'agent nuisible, et la lutte consécutive s'appellent la *maladie*.

Pour donner une idée de ce que peut la résistance de l'organisme à une cause de trouble lorsqu'il parvient à la surmonter, nous citerons l'effet produit par un bain froid pendant un temps très-court. Au sortir de l'eau où l'on avait le frisson, une douce chaleur se déclare et s'augmente jusqu'aux limites physiologiques. C'est sur la connaissance de ce fait qu'est fondée l'hydrothérapie, et bien des médecins prescrivent les bains de mer à la lame, qui se composent d'immersions brusques dans l'eau froide.

Si la réaction ne se fait pas, il y a production d'un état morbide dont les symptômes varient suivant les rapports entre la cause et le support de la maladie; celle-ci peut durer un temps plus ou moins long; tantôt l'organisme à l'aide d'une lutte violente ou modérée, triomphe de la cause de trouble, ce qui est indiqué par l'apparition de certains symptômes tels que le vomissement, la diarrhée, les sueurs; d'autrefois la nature est impuissante, et la lutte se continue pendant un temps variable, quelquefois sous des formes diverses pendant toute la vie.

Entre le simple et passager malaise que nous présente l'observation de chaque jour sur nous-mêmes, et l'état pathologique le plus compliqué, le plus riche en symptômes, il n'y a qu'une différence de degrés et d'intensité : l'analogie est rigoureuse, et l'esprit le plus réfractaire ne saurait nier que cet état passager dont la nature triomphe si aisément au moyen d'un symptôme, la diarrhée, les sueurs, le vomisse-

ment, ne soit analogue aux états morbides les plus rebelles à la *force médicatrice*. Le bon sens populaire a saisi admirablement un des côtés de cette vérité que Hahnemann a fécondée avec tant de puissance et de bonheur ; les peuple sait que dans certaines maladies chroniques, il y a danger à faire rentrer, suivant son expression, l'éruption quelconque qu'il appelle *la maladie*. Les médecins de l'ancienne école eux-mêmes, ont longuement enregistré les accidents auxquels peut donner lieu la répercussion des dartres, d'un exanthème; c'est que savants et ignorants, médecins et gens du peuple ont vu que souvent, dans le cours d'une maladie grave, apparaît un symptôme qui efface tous les autres, et qui, comme une menace permanente, sauvegarde cependant la santé du malade dont il compromettrait, s'il disparaissait, la vie et le repos. Ici la nature a fait quelques frais pour la guérison, elle a pu au moyen d'une éruption, neutraliser des phénomènes plus graves sur des appareils importants, mais elle n'a pas pu se débarrasser entièrement de la cause morbide, ni guérir d'une manière certaine et durable.

Il nous est facile maintenant de donner une définition de la maladie, qui sera pour nous : « l'ensemble des manifestations symptômatiques par lesquels l'organisme essaie de rejeter ou de neutraliser une cause de troubles. » Prenons acte de cette définition, et recherchons quelle a été, vis-à-vis de la maladie jusqu'à Hahnemann, la conduite des médecins.

Dans les premiers âges des sociétés, les maladies étaient simples, et la réaction était suffisante pour en triompher. L'homme n'avait pas abandonné la culture des champs, la vie active en face du ciel, et par l'exercice de toutes ses facultés qu'il utilisait intégralement, il arrivait à équilibrer harmonieusement ses fonctions. *Mens sana in corpore sano*. Quand des agglomérations d'hommes s'établirent dans les

villes, lorsque ces individualités groupées modifièrent, suivant leurs besoins, la surface du sol, sans idée d'ensemble ni de solidarité, sans préoccupation de l'avenir, d'autres causes morbifiques prirent naissance, En même temps que des vents impétueux se déchaînaient, des eaux torrentielles coulaient à la surface des monts dénudés, et s'assemblaient dans les bas fonds d'où s'élevèrent des exhalaisons pestilentielles.

D'autre part, des professions exclusivement sédentaires se formaient au sein des villes, et la misère, cette lèpre que la civilisation ne veut pas guérir et qui la dévorera si elle n'y prend garde, naissait à côté du luxe et de l'accumulation des richesses. La malpropreté, la nourriture malsaine, insuffisante, l'habitation humide, les vêtements mal appropriés produisaient des virus, des germes morbides qu'une étincelle allume, que l'ignorance entretient.

Ainsi fut envahie l'humanité; ainsi les organismes s'imprégnèrent de germes morbifères qui, se transmettant par la génération, produisirent des manifestations pathologiques infiniment variées, et qui créent tous les jours de nouveaux fléaux dont ne savent pas se garantir même les classes privilégiées. Admirable leçon de justice providentielle et de solidarité que ce dégagement de miasmes qui s'élèvent incessamment de leurs foyers producteurs vers ceux qui ne savent ou ne veulent pas en tarir la source.

En présence de ces maladies si variées dans leur étiologie, si mobiles dans leurs manifestations, si insidieuses dans leur marche, la médecine de toutes les époques dut multiplier ses recherches et ses efforts. Instinctivement les peuples avaient cherché dans la nature des remèdes à leurs maux, et l'expérience des propriétés des simples et des pierres forma tout le bagage scientifique des premiers guérisseurs. Malheureusement cette voie féconde de l'empirisme, de l'expérimentation si l'on aime mieux, fut bientôt abandonnée; dédaignant cette

nent curieusement la marche de la maladie et n'interviennent que très-rarement : ils font de l'expectation.

Et cependant la médecine est une science aussi rigoureusement constituée que les sciences physiques et mathématiques, et fortement assise sur une base inébranlable. Le rapport d'analogie ou de similitude, l'expérimentation des agens médicamenteux sur l'homme physiologique. Telles sont les données acquises depuis Hahnemann, dont le génie outragé, méconnu, quand il était de cette terre, commence à illuminer le monde médical et à éclairer même la conscience de ses détracteurs systématiques, de ses ennemis les plus obstinés.

La nature, l'observation patiente et attentive de ses actes, de ses manifestations, tel est le point de départ de Hahnemann comme d'Hippocrate ; seulement, au lieu d'accuser (comme ceux qui revendiquent l'héritage du médecin de Cos) les forces naturelles d'être aveugles et inintelligentes dans leurs opérations, Hahnemann croit que leurs manifestations sont toujours les plus efficaces possibles, et qu'elles sont insuffisantes, seulement lorsque la cause de trouble est plus forte par sa nature ou son énergie. Les allopathes régentent la vie, et du haut de leur infaillibilité, ils désignent comme voies d'élimination de la substance morbifique, tantôt le système circulatoire, tantôt les premières voies, tantôt enfin l'appareil tégumentaire externe. Pour triompher du mal, ils mettent en jeu toutes les sympathies, ils ébranlent toutes les cordes qui vibrent discordantes sous leurs doigts inexpérimentés, ils tendent démesurément tous les ressorts, et épuisent la force vitale. De là, l'incertitude de leurs médications et la longueur de leurs convalescences.

La maladie n'étant pour Hahnemann qu'un ensemble de manifestations symptômatiques indiquant les tendances naturelles de l'organisme à triompher d'une cause de trouble, il s'ensuit que le rôle du médecin doit être de diriger ces manifestations, de les aider à s'accomplir, et par conséquent

de prêter à cet organisme une force auxiliaire de celle qui ne saurait suffire.

Le rapport entre le médicament et la maladie est donc un rapport de similitude, *similia similibus curantur*.

Le praticien homœopathe n'est donc jamais embarrassé pour le choix du médicament, et jamais il ne se trouvera en dissentiment avec ses collègues, puisque l'observation des symptômes de la maladie le conduit au choix du remède que l'expérimentation a démontré développer chez l'homme sain un ensemble de symptômes le plus semblables possible avec ceux qu'il a notés.

Il est facile de comprendre maintenant pourquoi les médecins qui ont adopté la doctrine de Hahnemann ne donnent qu'un médicament à la fois, cet agent devant développer un certain effet qu'un autre remède simultanément donné pourrait atténuer ou neutraliser. D'autre part, le médicament devant agir parallèlement à la maladie et dans le même sens, il devra être donné à petites doses, car les doses massives pourraient, dans certains cas, développer des symptômes nouveaux, en produisant des aggravations médicamenteuses, et retarder la guérison en fatiguant le malade en pure perte. Aussi l'action de ces petites doses passe inaperçue, et le malade est guéri sans troubles, sans accidents, sans le cortége des douleurs occasionnées par les violentes perturbations que développent les médications allopathiques.

Du reste, en dehors de ces considérations, la question des doses est infiniment secondaire, et l'on fait de l'homœopathie avec les substances en nature comme avec les dilutions élevées. C'est parce qu'on n'a pas voulu aborder sérieusement l'esprit de la doctrine qu'on s'est jeté avec acharnement sur ces petites doses, et qu'on a épuisé à leur sujet les traits de la plus inintelligente moquerie.

Si nous avions à discuter cette question, nous ne manquerions pas d'exemples de l'extrême divisibilité de la ma-

nent curieusement la marche de la maladie et n'interviennent que très-rarement : ils font de l'expectation.

Et cependant la médecine est une science aussi rigoureusement constituée que les sciences physiques et mathématiques, et fortement assise sur une base inébranlable. Le rapport d'analogie ou de similitude, l'expérimentation des agens médicamenteux sur l'homme physiologique. Telles sont les données acquises depuis Hahnemann, dont le génie outragé, méconnu, quand il était de cette terre, commence à illuminer le monde médical et à éclairer même la conscience de ses détracteurs systématiques, de ses ennemis les plus obstinés.

La nature, l'observation patiente et attentive de ses actes, de ses manifestations, tel est le point de départ de Hahnemann comme d'Hippocrate ; seulement, au lieu d'accuser (comme ceux qui revendiquent l'héritage du médecin de Cos) les forces naturelles d'être aveugles et inintelligentes dans leurs opérations, Hahnemann croit que leurs manifestations sont toujours les plus efficaces possibles, et qu'elles sont insuffisantes, seulement lorsque la cause de trouble est plus forte par sa nature ou son énergie. Les allopathes régentent la vie, et du haut de leur infaillibilité, ils désignent comme voies d'élimination de la substance morbifique, tantôt le système circulatoire, tantôt les premières voies, tantôt enfin l'appareil tégumentaire externe. Pour triompher du mal, ils mettent en jeu toutes les sympathies, ils ébranlent toutes les cordes qui vibrent discordantes sous leurs doigts inexpérimentés, ils tendent démesurément tous les ressorts, et épuisent la force vitale. De là, l'incertitude de leurs médications et la longueur de leurs convalescences.

La maladie n'étant pour Hahnemann qu'un ensemble de manifestations symptômatiques indiquant les tendances naturelles de l'organisme à triompher d'une cause de trouble, il s'ensuit que le rôle du médecin doit être de diriger ces manifestations, de les aider à s'accomplir, et par conséquent

de prêter à cet organisme une force auxiliaire de celle qui ne saurait suffire.

Le rapport entre le médicament et la maladie est donc un rapport de similitude, *similia similibus curantur*.

Le praticien homœopathe n'est donc jamais embarrassé pour le choix du médicament, et jamais il ne se trouvera en dissentiment avec ses collègues, puisque l'observation des symptômes de la maladie le conduit au choix du remède que l'expérimentation a démontré développer chez l'homme sain un ensemble de symptômes le plus semblables possible avec ceux qu'il a notés.

Il est facile de comprendre maintenant pourquoi les médecins qui ont adopté la doctrine de Hahnemann ne donnent qu'un médicament à la fois, cet agent devant développer un certain effet qu'un autre remède simultanément donné pourrait atténuer ou neutraliser. D'autre part, le médicament devant agir parallèlement à la maladie et dans le même sens, il devra être donné à petites doses, car les doses massives pourraient, dans certains cas, développer des symptômes nouveaux, en produisant des aggravations médicamenteuses, et retarder la guérison en fatiguant le malade en pure perte. Aussi l'action de ces petites doses passe inaperçue, et le malade est guéri sans troubles, sans accidents, sans le cortége des douleurs occasionnées par les violentes perturbations que développent les médications allopathiques.

Du reste, en dehors de ces considérations, la question des doses est infiniment secondaire, et l'on fait de l'homœopathie avec les substances en nature comme avec les dilutions élevées. C'est parce qu'on n'a pas voulu aborder sérieusement l'esprit de la doctrine qu'on s'est jeté avec acharnement sur ces petites doses, et qu'on a épuisé à leur sujet les traits de la plus inintelligente moquerie.

Si nous avions à discuter cette question, nous ne manquerions pas d'exemples de l'extrême divisibilité de la ma-

tière qui possède ses propriétés intégrales bien que morcelée à l'infini. Un morceau de musc répand son parfum si pénétrant pendant de longues années, sans que toutefois sa masse ait diminué d'une quantité appréciable à nos instruments les plus délicats.

Nous comprenons avec quelle défiance notre méthode doit être accueillie par ceux qui n'ont pas passé par la série des raisonnements que nous venons de donner. Ce qui frappe surtout les gens du monde, c'est la petitesse des doses; habitués qu'ils sont à tout ce que l'ancienne médecine a d'apparent et de plus ou moins douloureusement tangible dans ses procédés, ils se défient de ce qui n'impressionne pas leurs sens. Aussi, le patient de la médecine allopathique n'a-t-il pas été guéri? du moins a-t-il été purgé, saigné, sangsué. Cela se voit, se sent, se touche. Il est sorti du corps beaucoup de choses; ce sont les humeurs, la matière peccante. Il aurait fallu en soustraire une plus grande quantité. On tient compte au médecin comme d'autant de dangers dont il a délivré le patient, de ces vives douleurs, de ces redoutables symptômes qu'il a développés si souvent par sa thérapeutique. Cela est si vrai, que bien de nos malades étonnés de se voir débarrassés presqu'à leur insu des maux dont ils souffraient, sont disposés à faire au hasard, ou à des circonstances insignifiantes les honneurs de leur guérison.

L'homœopathie est donc la science de la thérapeutique, elle procède du connu à l'inconnu, en n'employant jamais que des remèdes bien étudiés indépendamment de toute théorie. Elle marche régulièrement dans la voie féconde de l'expérimentation et chacune de ses découvertes est un progrès qui se relie naturellement aux connaissances acquises. Voilà ce qui nous a décidé à adopter la doctrine de Hahnemann, car notre plus importante préoccupation a toujours été la recherche de la vérité; car pour nous la médecine ne saurait être un métier.

UN MOT SUR LES HÉMORRHOÏDES,

PAR LE Dr GILLET.

Les hémorrhoïdes doivent-elles être considérées comme une affection purement locale ou sont-elles dues à une cause générale? Pour élucider cette question fondamentale, qui la première se présente à notre examen en abordant l'étude des hémorrhoïdes, nous allons exposer quelques considérations relatives aux conditions ordinaires de leur développement, à leur marche et aux accidents plus ou moins fâcheux qui peuvent résulter de leur suppression.

1° *Le cours d'une hémorrhagie habituelle à périodes régulières ou irrégulières étant interrompu, les hémorrhoïdes en sont quelquefois la conséquence.*

Une hémorrhagie habituelle ne peut être considérée que comme le terme d'un acte éliminatoire opéré par la force vitale, et dont le résultat est le maintien de l'harmonie générale des fonctions. Si, par une cause interne qu'il n'est pas toujours facile d'apprécier, ou si, par des moyens thérapeutiques intempestivement employés, le cours ordinaire de ce *processus hemorrhagicum* est interrompu, et que les hémorrhoïdes se manifestent, peut-on mettre en doute le caractère supplémentaire de cette nouvelle affection? Non sans doute, les hémorrhoïdes ne sont, dans ce cas, que la manifestation d'un changement de direction dans les efforts opérés par la force médicatrice de la nature; les considérer comme une maladie toute locale et indépendante de l'état général de l'organisme, ce serait vouloir se refuser à l'évidence des faits.

2° *On a reconnu que plusieurs maladies avaient été jugées par des hémorrhoïdes.*

Hippocrate qui régnera éternellement sur tous par le mérite d'une constante et fidèle observation, a consigné dans ses aphorismes le passage suivant : *Si les hémorrhoïdes surviennent chez les mélancoliques, c'est un avantage*; et plus loin : *Si les hémorrhoïdes surviennent chez les maniaques, elles font cesser la manie.* Plusieurs auteurs après lui, tant anciens que modernes, ont constaté des résultats analogues dans différentes affections appelées névroses, dans des douleurs articulaires rhumatismales ou goutteuses, enfin dans quelques affections des organes principaux. Eh bien! s'il existe une telle connexion entre la fluxion hémorrhoïdale et les diverses lésions morbides, peut-on soutenir que les hémorrhoïdes ne sont qu'une altération locale indépendante d'un état général de l'organisme? Ne sont-elles pas dans ce cas une manifestation du triomphe de la force vitale médicatrice? La chose est évidente pour nous, comme elle doit l'être pour les auteurs qui ne reconnaissent que des maladies primitivement locales; mais un aveu de ce genre, pouvant contribuer à la ruine de leur doctrine, il leur a paru plus convenable de négliger l'appréciation des faits que nous venons de citer et dont eux-mêmes ont servi à établir l'authenticité.

3° *La fluxion hémorrhoïdale est souvent précédée de symptômes généraux.*

Les symptômes qui précèdent la fluxion hémorrhoïdale sont du même ordre que ceux que l'on observe au début d'une infinité de maladies, *malaise général, horripilations, lassitude des membres, pesanteur et chaleur à la tête, douleurs vagues abdominales, flatuosités intestinales, etc.*; de telle sorte, qu'à la première apparition de ces phénomènes, il est assez difficile de caractériser la maladie qui va se développer. Si les hémorrhoïdes étaient une maladie toute locale, il n'y

aurait point de symptômes précurseurs d'invasion, mais des symptômes consécutifs qui dépendraient de l'intensité de l'affection locale. L'on pourrait faire ici l'application de tous les arguments qui furent fournis contre la doctrine de Broussais qui considérait tous les exanthèmes fébriles ou non fébriles comme maladies locales, et qui expliquait les symptômes précurseurs de l'éruption par l'existence d'une phlegmasie interne, tout de même locale. Le fanatisme pour la localisation des maladies fut porté si loin à cette époque, que des auteurs osèrent avancer que la syphilis n'était point une maladie générale. Pour ne point entrer dans des détails qui nous conduiraient trop loin, nous nous bornons à signaler la présence de quelques phénomènes généraux avant l'irruption hémorrhoïdale comme une des preuves les plus irrécusables que cette affection n'est que le terme d'un mouvement général dans l'organisme, d'une lésion primitivement vitale.

4° *La marche de la maladie est intermittente.*

Une maladie qui se perpétue par des accès successifs, arrivant à des époques plus ou moins éloignées, et toujours composés des mêmes phénomènes tant précurseurs que caractéristiques donne nécessairement l'idée de quelque chose de plus qu'une simple affection locale.

En effet, après la disparition des symptômes qui constituent ce que l'on appelle une attaque d'hémorrhoïdes, l'individu qui en a été atteint reste dans des conditions favorables au renouvellement de cette attaque. Si la maladie était tout-à-fait locale et indépendante d'un état général de l'organisme, elle ne reparaîtrait plus avec cette espèce de régularité qui lui est particulière, il en serait d'elle comme d'une infinité d'autres affections produites par des causes accidentelles qui disparaissent avec ces mêmes causes, mais il y a ici un principe inhérent à la constitution qu'on ne saurait nier et dont l'existence est seulement révélée par cette apparition périodique d'une même série de phénomènes morbides.

5° *Il est établi par des faits que l'affection hémorrhoïdale peut être héréditaire.*

L'on trouve dans quelques auteurs des observations curieuses eu égard au caractère héréditaire des hémorrhoïdes. De la Roque rapporte dans son traité qu'il a vu une famille entière composée de huit à neuf personnes tant hommes que femmes se plaindre plus ou moins des hémorrhoïdes. Nous avons connu aussi plusieurs hémorrhoïdaires dont le père ou la mère avaient eté atteints de la même affection. Une femme nous a dit en avoir été atteinte à l'époque de la première apparition de ses règles; sa mère avait été dans le même cas. Quoique toutes les observations publiées à ce sujet ne soient pas concluantes, néanmoins, des faits incontestables sont assez nombreux pour faire reconnaître le caractère héréditaire des hémorrhoïdes dans quelques cas. Plusieurs auteurs n'admettent qu'une prédisposition héréditaire, mais cette prédisposition est-elle autre chose qu'un état morbide latent qui, pour se manifester au dehors n'attend seulement qu'une cause déterminante? Comme rien ne saurait infirmer ce principe, nous concluons que le caractère héréditaire que présente quelquefois l'affection hémorrhoïdale est une preuve que celle-ci n'est point simplement une maladie locale indépendante d'un état général de la constitution.

6° *On ne doit pas chercher à supprimer les hémorrhoïdes anciennes, il pourrait en résulter des inconvénients graves.*

Les auteurs citent un grand nombre d'observations qui prouvent la nécessité de ne pas chercher à guérir les hémorrhoïdes, parce que cette fluxion qui avait l'habitude de se faire vers le rectum pourrait se porter sur des organes internes et compromettre la vie; mais comment la guérison d'une maladie locale séparée d'un état général de l'organisme pourrait-elle entraîner des accidents fâcheux? Et s'il y a un rapport entre les phénomènes hémorrhoïdaux locaux, et un

état pathologique quelconque qui pourra survenir, de telle sorte qu'il y ait déplacement de l'affection, ou si l'on veut métastase, l'on sera nécessairement obligé d'admettre que les hémorrhoïdes constituent une affection générale de l'organisme.

L'on objectera, sans doute, que cet état général est dû à l'influence de l'affection locale qui par son ancienneté est devenue une voie de décharge, et que l'organisme habitué à cet émonctoire éprouve nécessairement, par sa suppression, un trouble quelconque dont le résultat doit se faire sentir sur un autre organe, en un mot, que la constitution hémorrhoïdaire n'est que consécutive. A cela nous répondrons que les hémorrhoïdes sont très-difficiles à guérir même dès leur début, et qu'après une première attaque les récidives sont plus ou moins fréquentes. Les soins les plus assidus, les précautions les plus minutieuses, pour éviter l'action des causes qui ont pu concourir à leurs manifestations, n'empêchent pas toujours la maladie de suivre sa marche et de devenir ainsi une affection habituelle. Si la maladie à son début n'était que locale ; après sa disparition, le sujet qui en aurait été atteint ne porterait pas avec lui le germe d'une récidive la possibilité seule de ces récidives prouve irrévocablement que la maladie tout entière n'a pas disparu avec les symptômes locaux.

En passant en revue ces divers points de l'histoire pathologique des hémorrhoïdes nous croyons avoir fourni de nouvelles preuves à la confirmation de cette vérité que les hémorrhoïdes tiennent essentiellement et primitivement à un état anormal de tout l'organisme, à une lésion vitale générale, soit qu'elles se montrent comme critiques dans le cours d'une maladie aiguë, soit qu'elles deviennent supplémentaires d'une autre lésion vitale, soit enfin qu'elles se développent spontanément. Nous devons seulement excepter les cas où les hémorrhoïdes sont évidemment produites par des causes lo-

cales directes dont les effets peuvent se faire sentir sans la nécessité d'une prédisposition antérieure, mais alors aussi, elles disparaissent d'elles-mêmes par la soustraction des causes qui les ont produites. *Sublatâ causa tollitur effectus.*

Maintenant il est facile de se rendre compte de la difficulté extrême que l'on a rencontrée jusqu'à ce jour, toutes les fois qu'on a voulu guérir radicalement l'affection hémorrhoïdale dans toutes ses variétés, et détruire la tendance aux récidives. Pour la science des écoles l'énigme était sans mot et ce mot, Hahnemann seul nous l'a donné en faisant connaître l'étiologie des maladies chroniques.

Oui, l'affection hémorrhoïdale tire son origine d'une infection miasmatique, acquise directement ou reçue par voie d'hérédité. Elle est une manifestation extérieure et toujours mobile d'un principe interne qui a jeté de profondes racines dans toute l'économie et on ne peut espérer de la guérir qu'à la condition d'agir directement sur ce principe.

Ainsi l'ont pensé long-temps les maitres de la science et il est à regretter que de tels enseignements aient été perdus, mais comme toutes les vérités écloses à grands frais sous la protection bienveillante d'une observation patiente et impartiale, ils ont été balayés par les doctrines médicales modernes qui n'ont reculé devant aucun sacrifice pour ériger leur trône, hélas ! éphémère, sur la localisation des maladies.

Ce n'est point ici le lieu de développer la théorie des maladies chroniques de Hahnemann, d'en démontrer la vérité et de faire ressortir les précieux bienfaits qui découlent de son application dans la pratique, mais nous affirmons que c'est à elle que nous devons de pouvoir guérir, d'une manière sûre, l'affection hémorrhoïdale, et nous ferons mieux que de l'énoncer, nous le prouverons par des faits.

Seulement, avant d'en venir à la thérapeutique homœopathique, nous nous proposons de jeter un coup-d'œil rapide sur le traitement que l'allopathie a opposé jusqu'à ce jour à l'affection qui nous occupe.

Cette petite excursion critique aura le double avantage de motiver le peu de confiance que l'on doit avoir dans la thérapeutique des écoles, et de prouver à nos confrères dissidents que l'étude de l'homœopathie, ne nous a rien fait oublier de ce que nous avions appris avec eux et en même temps qu'eux.

Traitement allopathique des Hémorrhoïdes.

La médecine rationnelle ne nous indique aucun moyen propre à guérir radicalement l'affection hémorrhoïdale quand elle est récente et supposée locale, à plus forte raison reste-t-elle impuissante lorsque l'affection est ancienne et constitutionnelle ; les seuls préceptes qu'elle donne sont : 1° l'éloignement des causes qui ont paru décider la manifestation de la maladie ; 2° l'application la plus rigoureuse possible des règles hygiéniques ; 3° enfin, l'emploi de divers moyens thérapeutiques locaux lorsque les symptômes sont trop intenses, ou que des complications surviennent. Sous l'influence de ce traitement on a vu quelquefois des hémorrhoïdes récentes, s'effacer et ne plus reparaître de long-temps, ou même pas du tout ; mais la preuve que les auteurs n'ont pas considéré ces guérisons comme radicales, c'est qu'ils recommandent aux individus qui ont été atteints une seule fois d'hémorrhoïdes, de ne point s'écarter des règles hygiéniques qui leur sont spécialement applicables, s'ils ne veulent pas s'exposer à voir renaître cette affection. Il nous est donc permis de soutenir que si la condition prédisposante de l'organisme existe toujours, les symptômes locaux ont pu être effacés, mais la maladie n'a pas été détruite.

Parmi les médecins allopathes qui ont écrit sur les hémorrhoïdes, *Hufeland* est celui qui, à notre connaissance, s'est le plus rapproché de la vérité. Aussi a-t-il été conduit à l'emploi d'un médicament spécifique et dont nous examinerons plus tard la valeur. « La maladie hémorrhoïdale,

« dit *Hufeland*, est l'état morbide intérieur qui fait le fond « des hémorrhoïdes, celles-ci n'en sont que les phénomènes « locaux, les symptômes. » Et en parlant du traitement, il dit : « Le soufre est le véritable spécifique des hémor- « rhoïdes ; il a incontestablement la propriété d'agir sur les « vaisseaux hémorrhoïdaires, d'en accroître l'action, et de « dissiper les congestions de sang stagnant qui s'y sont pro- « duites ; ce qui lui donne une grande efficacité dans toutes « les affections provenant de cette source, même dans celles « des parties éloignées et de l'économie entière. »

D'autres auteurs, parmi lesquels nous citerons *Montegre*, ont aussi admis un état maladif constitutionnel, mais au lieu de conclure de là qu'il faut employer un traitement général, capable de modifier l'ensemble de l'organisme et de détruire ainsi les conditions de l'existence de la maladie ; ils posent en principe qu'il faut respecter l'affection locale devenue un émonctoire naturel ; ils exposent ensuite le régime de vie le plus convenable aux hémorrhoïdaires, et conseillent les moyens locaux, propres à pallier l'intensité trop grande de la congestion rectale, et combattre les accidents qui peuvent se présenter ; enfin, ceux qui pensent que l'affection est toujours locale à son début, recommandent de la combattre au plus tôt, pour éviter qu'elle ne devienne par la suite un besoin pour l'économie ; mais les moyens qu'ils proposent n'ont rien de spécifique et sont pris dans la classe générale des palliatifs, tels que les sangsues appliquées à l'anus, les bains, le régime, etc.

Cet aperçu suffit, il nous semble, pour confirmer l'opinion que nous avons émise, c'est-à-dire, que la *médecine rationnelle ne connaît aucun moyen de guérir radicalement l'affection hémorrhoïdale*.

L'impuissance dans laquelle se trouvent les médecins allopathes à l'endroit de la maladie dont nous nous occupons, provient de trois causes : 1° Ils ne tiennent pas compte de cette

infection miasmatique de l'organisme dont nous avons déjà parlé ; 2° la manière dont ils étudient la matière médicale ne leur permettant pas de connaître toutes les propriétés médicamenteuses de diverses substances, ils se trouvent ainsi privés d'une infinité d'agents thérapeutiques ; 3° enfin la doctrine médicale qui les dirige, les met dans l'impossibilité de faire une bonne application des médicaments ; en d'autres termes, pour me servir des expressions du célèbre *Hahnemann*, « ils ne savent pas tout ce qui est à guérir chez le sujet malade, ils ne connaissent pas tout ce qui est curatif dans les médicaments, de sorte qu'ils ne savent pas faire, de ce qu'il y a de curatif dans les médicaments à ce qu'il y a de malade chez l'individu, une application telle que la guérison du malade s'ensuive. »

De tout cela il résulte que les médecins allopathes, n'ayant aucun agent spécifique à opposer à chaque cas individuel d'affection hémorrhoïdale, et connaissant d'ailleurs les conséquences quelquefois fâcheuses de la supression des symptômes locaux, sont réduits à satisfaire aux indications suivantes :

1° Combattre la trop grande intensité de l'état fluxionnaire et les accidents qui viennent le compliquer ;

2° Maintenir les hémorrhoïdes ou les rétablir lorsqu'elles sont supprimées.

Passons en revue quelques-unes des circonstances qui, au point de vue de la médecine dite rationnelle, réclament ces indications, et nous pourrons voir ainsi jusqu'à quel point les médecins allopathes sont d'accord entr'eux sur le choix et le mode d'agir des moyens palliatifs qu'ils proposent, et apprécier en même temps la valeur réelle de ces mêmes moyens.

Trop grande turgescence et inflammation des tumeurs hémorrhoïdales.

La saignée du bras est indiquée lorsque la turgescence excessive des vaisseaux hémorrhoïdaux est accompagnée de

phénomènes généraux tels que la fièvre, etc. ; on la répète en raison directe du degré d'inflammation et des forces du malade, mais elle est loin de remplir le but que le médecin se propose; l'inflammation suit le plus souvent sa marche ordinaire et se termine assez fréquemment par un dégorgement naturel des vaisseaux hémorrhoïdaires. Les applications de sangsues au pourtour de l'anus ont été très-souvent conseillées afin d'empêcher ou de modérer l'intensité de l'inflammation locale. « La détuméfaction de la « partie inférieure du rectum qui en résulte et le soula- « gement qu'elles procurent, dit *Valleix*, prouvent que ce « moyen ne manque pas d'efficacité. » *Montegre* est d'un avis contraire : « Une faute, dit-il, que j'ai souvent vu « commettre, que j'ai commise moi-même avant que l'expé- « rience m'eût appris à la connaître, c'est de faire appliquer « des sangsues autour de l'anus dans l'espérance de dégorger « les parties par cette évacuation locale; l'effet en est ordi- « nairement tout contraire, la fluxion est presque toujours « considérablement augmentée ainsi que les accidents qu'elle « détermine. » Que l'on tâche d'accorder ces deux opinions s'il est possible.

On a souvent proposé les bains chauds et les fumigations chaudes sans préciser le degré de chaleur convenable; *Montegre* dit avoir vu l'augmentation de l'engorgement des tumeurs hémorrhoïdales être la conséquence de l'usage de ces divers moyens, il veut que l'eau dont on se sert soit à peine tiède. M. Récamier a vu l'emploi des vapeurs trop chaudes être suivi de la gangrène des parties tuméfiées.

Nous ne parlerons pas des autres moyens, complément obligé de la médication dite antiphlogistique, nous avons seulement voulu donner un exemple frappant de l'anarchie qui existe dans la doctrine médicale régnante.

Douleurs hémorrhoïdales.

On observe souvent des crises violentes vers les hémorrhoïdes avec ou sans congestion locale bien prononcée et dont

le caractère principal est une douleur intolérable; que fait alors la médecine allopathique? Indépendamment de la médication antiphlogistique elle emploie à l'intérieur ou sous forme de topiques la plupart des substances qu'elle qualifie de narcotiques, telles que l'*opium*, la *belladona*, la *jusquiame*, la *morelle*, etc., ou bien elle a recours à des substances médicinales qu'elle classe parmi les moyens empiriques, parce qu'elle se trouve dans l'impossibilité d'expliquer leur mode d'action, mais que la tradition vulgaire et celle des médecins anciens ont indiquées comme pouvant être très-utiles pour calmer les douleurs et même guérir les hémorrhoïdes; de ce nombre sont la *scrofulaire aquatique*, la *mille feuille*, la *grande valérianne*, la *petite chelidoine* appelée l'herbe des *hémorrhoïdaires*, la *pomme épineuse*, le *sœdum telephium*, la *linaire* et le *soufre*, ou bien encore elle se sert d'autres moyens plus récemment préconisés, tels que l'*ellebore* noir, le poivre cubèbe, le baume copahu, enfin le poivre noir qui entre dans la composition de la pâte de *Ward*, qui jouit en Angleterre d'une telle réputation qu'on la prescrit à peu près dans tous les cas sans distinction.

Il serait inutile de demander aux médecins qui ont introduit ces médicaments dans le traitement des douleurs hémorrhoïdales, quelle est la loi thérapeutique qui les a déterminés; nous savons très-bien que c'est le hasard qui leur a ouvert la voie, aussi ne soyons pas surpris si dans l'application générale qu'ils en ont fait ils ont eu à décompter sur les avantages qu'ils s'étaient promis d'en obtenir; ne connaissant pas, par l'expérimentation directe sur l'homme sain les propriétés caractéristiques de chacune de ces substances médicamenteuses, ils n'ont pas pu en faire une application convenable à chaque cas morbide individuel, et alors l'insuccès a été la conséquence de la non appropriation du remède à la maladie.

Nous ne voulons pas dire que tous les médicaments dont

nous avons fait l'énumération aient réellement une efficacité dans les douleurs hémorrhoïdales et que quelques inexactitudes dans la manière d'observer n'aient pas contribué à accréditer des erreurs à cet égard; mais, nous le répéterons encore, l'expérimentation pure est là pour juger la question. Nous reviendrons sur la plupart de ces substances dans l'aperçu que nous donnerons du traitement homœopathique.

Il résulte de ce que nous venons de dire que la médecine allopathique, reconnaissant dans plusieurs circonstances l'insuffisance de sa thérapeutique rationnelle, se trouve dans le cas de recourir à des moyens qu'elle nomme empiriques et que les avantages qu'elle peut en retirer dans le traitement des douleurs hémorrhoïdales, ou de l'affection elle-même, est une preuve de plus que ses succès les plus incontestables sont obtenus à l'aide des moyens dont elle ne sait pas expliquer le mode d'action.

Constipation.

Cet état, soit comme condition déterminante, soit comme effet, accompagne fréquemment les hémorrhoïdes. Il contribue beaucoup à l'aggravation des douleurs, entretient la congestion locale, et la provoque quelquefois en dehors des époques où elle a coutume de paraître; il devient donc important de la combattre.

Lorsque le régime diététique auquel les malades sont soumis devient insuffisant, les auteurs recommandent l'usage des laxatifs; parmi ceux-ci, il est deux substances auxquelles on a attribué presque une vertu spécifique : ce sont le calomel et le tartrate de potasse.

Le calomel est principalement prescrit en Angleterre et en Amérique; *Montegre* cite un cas de guérison, par cette substance, d'hémorrhoïdes douloureuses avec flux sanguin considérable; cet auteur pense que le calomel a agi autrement que comme laxatif.

Le tartrate de potasse est spécialement recommandé par *Hildebrant* qui a cru reconnaître quelque chose de spécifique contre les hémorrhoïdes, quoiqu'il dise ignorer sa manière d'agir.

M. Valleix met complétement en doute tout ce qui pourrait faire considérer ces médicaments autrement que comme purgatifs.

L'usage long-temps prolongé des substances laxatives finit par rendre les intestins moins sensibles à l'action de ces dernières ; de plus, l'obstacle apporté par les tumeurs hémorrhoïdales et les douleurs qui surviennent lors de la défécation, retiennent les malades de se présenter à la garde-robe, ce qui contribue aussi à rendre les intestins paresseux.

Il devient alors nécessaire de recourir à des purgatifs plus actifs, mais qui alors sont susceptibles d'augmenter l'irritation et l'engorgement des parties affectées. De sorte que, par l'influence réciproque de ces deux états morbides les malades sont sans cesse exposés à de cruelles douleurs; conséquence qui résulte de ce que la médecine allopathique ne sait employer aucun médicament qui agisse d'une manière dynamique générale sur l'ensemble de ces deux affections.

Il est un moyen assez généralement en usage non-seulement contre la constipation, mais aussi contre les douleurs hémorrhoïdales, l'écoulement sanguin trop long-temps prolongé et l'engorgement des tumeurs: c'est l'eau fraîche employée en lotions, en lavements et douches ascendantes. *Montegre* raconte en avoir retiré les plus heureux effets, cependant il reconnaît certaines contre-indications à son emploi, telles qu'une tendance à des mouvements fluxionnaires dangereux, l'affection de quelque organe principal et l'inflammation vive des tumeurs hémorrhoïdales. *Hufeland* restreint son emploi au cas où les hémorrhoïdes devraient leur naissance à une *débilitation locale du rectum*. Voici ses propres expressions :

« Une telle méthode, dit-il, est à la fois irrationnelle et « dangereuse; irrationnelle, en ce qu'elle attaque seulement « le symptôme sans toucher à la cause, à peu près comme « si l'on croyait avoir guéri l'affection scrofuleuse, parce « qu'on aurait enlevé les tumeurs qu'elle provoque; extrê- « mement dangereuse, en ce qu'il est certain que, comme « la pléthore abdominale persiste, cette congestion sanguine « refoulée au-dedans choisira d'autres voies, se jettera sur « d'autres organes et y déterminera des maladies graves. Il « ne convient d'y recourir qu'après avoir acquis la certitude « que la maladie est purement locale, *due à une débilitation* « *locale du rectum* et qu'il n'existe ni raptus hémorrhoïdal, « etc. »

L'eau froide, employée comme nous venons de le dire, favorise certainement la défécation, mais son action n'étant que momentanée, son inefficacité finit par se faire sentir à la suite de son usage plus ou moins prolongé, et la constipation redevient alors ce qu'elle était auparavant. Si en outre nous tenons compte des contre-indications qui ont été mentionnées, nous conclurons que son emploi doit être singulièrement restreint.

Les eaux minérales ont été aussi employées, soit en douches, soit en boisson, non-seulement contre la constipation, mais encore contre l'affection hémorrhoïdale elle-même, et cela d'après les seuls indices fournis par le hasard et dont l'expérience a pu plus tard constater les résultats, mais jamais d'après la connaissance *à priori* de leurs effets pathogénétiques. Quant à nous, qui les considérons comme des médicaments dynamisés, nous concevons les avantages qu'elles peuvent produire quand il y aura appropriation entre leurs éléments et la maladie contre laquelle on les emploie.

En voilà assez sur le traitement palliatif; voyons maintenant les moyens dont la médecine allopathique se sert pour rappeler les hémorrhoïdes supprimées lorsque l'indication lui

en est parfaitement connue. Les deux principaux sont les sangsues et les purgatifs.

« Les sangsues, dit *Montegre*, indépendamment de la dé-« plétion du système sanguin et du dégorgement des vais-« seaux capillaires, ont de plus un effet dérivatif très mar-« qué et agissent en ce sens à la manière des exutoires.» On les applique à l'anus, aux cuisses, aux lombes; c'est pour attirer le sang vers les parties où la congestion avait coutume de se faire que l'on a recours à ce moyen. Si nous rapprochons cette dernière opinion de *Montegre* de celle que nous lui avons empruntée en parlant de l'inflammation des hémorrhoïdes, nous verrons que cet auteur est conséquent dans son principe, c'est-à-dire que si les sangsues doivent produire une congestion dérivative là où elle n'existe pas, il ne faut pas les appliquer sur une partie déjà congestionnée. Mais que dirons-nous de ceux qui les conseillent dans ces deux conditions différentes? Elles sont leur moyen de prédilection pour la turgescence trop grande des tumeurs hémorrhoïdales et alors ils les appliquent sur les tumeurs ou du moins au pourtour de l'anus, et c'est encore là qu'ils les appliquent pour rappeler le sang à l'extrémité du rectum. Ainsi, non-seulement les médecins allopathes ne sont pas d'accord entr'eux, mais encore souvent ils ne le sont pas avec eux-mêmes. Les ventouses agissant de la même manière que les sangsues, sont appliquées dans la même intention. Quelques médecins font précéder ces moyens d'une saignée du pied.

Les purgatifs sont fréquemment employés pour rappeler les hémorrhoïdes. L'aloës et la rhubarbe ont la préférence sur les autres, parce qu'il a été observé qu'ils avaient une action particulière sur l'extrémité du rectum. Le sulfate de soude est placé sur la même ligne par *Hildebrandt*, et M. *Trousseau* dit avoir réussi à rappeler les hémorrhoïdes par l'emploi d'une pommade dans laquelle entrait le *tartre stibié*.

Les bains locaux à une température assez élevée et les fumigations chaudes sont aussi recommandées pour rétablir la fluxion; enfin nous mentionnerons un dernier moyen, qui consiste à provoquer l'irritation d'une manière directe, c'est l'introduction dans l'anus des suppositoires irritants.

Cette méthode d'agir directement sur le rectum pour rétablir la fluxion hémorrhoïdale ne donne pas toujours le résultat que l'on désire, et les évacuations sanguines artificielles sont loin de remplacer les avantages du flux naturel. Nous citerons à ce sujet Jean-Pierre *Franck* :

« Pour remédier aux suites de la suppression des hémor-
« rhoïdes habituelles, il faut, dit-il, rechercher scrupuleu-
« sement les causes primitives du flux hémorrhoïdal, celles
« de la suppression même, ce qui n'est pas toujours facile,
« et employer une méthode de traitement adaptée aux unes
« et aux autres. Il n'est pas aisé de remplacer par des éva-
« cuations artificielles les avantages attachés à un flux établi
« spontanément dans une partie ; d'un autre côté, *nous*
« *ne possédons pas de remèdes qui aient la propriété de diri-*
« *ger le sang vers les vaisseaux hémorrhoïdaux plutôt que vers*
« *d'autres organes.* »

Cet aveu de la part d'un auteur des plus recommandables appartenant à l'école allopathique justifie pleinement notre opinion.

Conclusions.

Les tumeurs hémorrhoïdales ne sont que le symptôme local d'une affection générale, par conséquent le traitement, pour être curatif, doit s'adresser à l'ensemble de l'organisme et détruire les conditions de l'existence de la maladie.

La médecine allopathique dite rationnelle ne possède aucun agent thérapeutique qui puisse remplir cette indication. Elle n'applique convenablement que les règles de l'hygiène.

Son traitement est toujours palliatif et souvent insuffisant pour procurer aux malades un soulagement même momentané.

Les médecins allopathes sont loin d'être unanimes sur l'emploi de leurs agens thérapeutiques à l'endroit des hémorrhoïdes, et ceux-là même qu'ils emploient quelquefois avec succès leur sont totalement inconnus dans leur mode d'agir.

(*La suite au prochain numéro*).

274

OBSERVATIONS PRATIQUES

PAR LE Dr RAMPAL.

—

Mme Ripert, âgée de 23 ans, demeurant au grand chemin d'Aix, 48, de tempérament lymphatique, nerveux, impressionnable et, de plus, affaibli profondément, est accouchée heureusement le 20 mars 1842 d'un enfant bien portant.

Quatre jours après l'accouchement les lochies se suppriment, des coliques sans fièvre se manifestent, et le médecin qui donne ses soins à la malade prescrit un lavement d'assa-fœtida dont on se hâte d'exalter les résultats; mais cinq jours après ces coliques, des douleurs de tête surviennent; elles se prolongent plusieurs jours, sans intervalle de repos, devenant par moment intolérables. On considère ces douleurs comme névralgiques et, à ce titre, on leur oppose une potion dont le castoréum est le principe actif. L'effet en reste nul; les douleurs de tête continuent à arracher des cris à la malade, et se

reproduisent par intervalle avec un haut degré d'acuité. Déjà la famille n'est pas sans inquiétude, mais le 5 avril on est effrayé, avec raison, d'un nouveau cortége de symptômes qui se déclarent instantanément après un accès de vives souffrances.

La malade devient immobile dans son lit, elle est couchée sur le dos, les traits du visage sont contractés et expriment les plus cruelles angoisses, la faiblesse est grande, l'intelligence et le mouvement sont perdus, l'embarras de la langue est extrême, quelques cris confus sont à peine proférés à de longs intervalles. Indifférente à tout ce qui l'entoure, le bras droit, le membre inférieur du même côté, sont paralysés; les urines coulent involontairement; le ventre conserve sa souplesse, mais il n'y a pas de selles. A cette nouvelle phase de la maladie, on croit devoir ne pas méconnaître une congestion cérébrale qui exige une déplétion sanguine, et des sangsues sont appliquées en assez grand nombre sur les parties latérales du cou. Le sang coule en abondance; mais l'état de la malade, loin de s'améliorer, empire, et à midi se déclarent des mouvements convulsifs dans le bras gauche non paralysé.

C'est alors que je suis appelé à visiter cette malade; sa position était des plus alarmantes; indépendamment des symptômes relatés, je trouvai un pouls faible, petit, filiforme (eu égard à ses forces, elle venait de perdre beaucoup de sang), la face pâle, la physionomie éteinte, la perte du sentiment et du mouvement presque absolue. Apprenant, à cette première visite que la malade était soignée par un confrère, je m'appliquai seulement à relever ses forces par des synapismes promenés sur divers points et je pris rendez-vous pour 5 heures du soir.

A 5 heures, même état : mais cette fois, à mon confrère qui partageait toutes mes craintes relativement à l'issue de la maladie, je proposai l'emploi de la belladone, comme ayant

un haut degré d'homœopathicité avec l'ensemble des symptômes et douée à ce titre du caractère de spécificité. Ma proposition fut rejetée, et les synapismes furent continués sans autre prescription que quelques tasses de bouillon, tant il était urgent de ranimer les forces si prêtes à s'éteindre.

Le lendemain, 6 avril, nuit agitée ; de minuit à 1 heure, plaintes continuelles, les membres du côté gauche ont été, à diverses reprises, le siége de divers mouvements convulsifs ; pour le reste, même état que la veille.

Autorisé plus que jamais à douter de l'issue heureuse de cette maladie, si on ne venait enfin au secours de la force vitale, j'insistai vivement sur la nécessité de recourir à la belladone ; mon collègue fit une opposition moins vive, mais toujours fort de la pensée que la maladie était nerveuse, il voulut encore essayer d'un moyen anti-spasmodique et prescrivit un lavement d'assa-fœtida. Ce lavement fut pris à 9 heures du matin, sans être suivi d'autre résultat que de ramener de nouvelles plaintes et des gémissements plus aigus. A une heure, de nouveaux mouvements convulsifs éclatèrent dans les membres gauches.

A 5 heures, mon confrère, bien convaincu de l'impossibilité de recourir à une nouvelle évacuation sanguine, de l'inutilité des révulsifs, dont on avait trop long-temps continué l'usage, désespérant enfin d'obtenir rien de plus de ses anti-spasmodiques, se résigna à accepter comme dernière ressource le moyen homœopathique que j'avais proposé et, par égard pour des considérations de voisinage, nous prescrivîmes d'un commun accord un quart de grain d'extrait de belladone dissous dans 6 onces d'eau distillée, légèrement édulcorée avec du sirop simple. Une seule cuillerée de cette potion fut donnée le soir à la malade.

La nuit du 6 au 7 fut plus calme, il n'y eut pas de crise, seulement un peu de rougeur à la face qui suivit l'administration du remède. A notre visite du matin, nous ne consta-

tâmes pas de changements bien notables, mais tous ses alentours reconnurent que la physionomie de la malade offrait une expression moins anxieuse, les traits de la face étaient moins tiraillés.— 2 cuillerées de la potion dans la matinée, à 4 heures d'intervalle. Le soir, au ravissement de tous, la malade a fléchi d'elle-même et sans le secours d'une main étrangère la jambe droite à plusieurs reprises. Elle est moins indifférente à ce qui se passe à son entour, elle donne des signes non équivoques d'une conception plus facile et, sur notre demande réitérée, elle sort la langue de la bouche avec facilité. Une 4me cuillerée de la potion est prescrite pour 6 heures du soir et une 5me à 6 heures du matin.

Le 8, sommeil tranquille et réparateur. On remarque dans la journée quelques mouvements convulsifs légers, le pouls est régulier, peu fréquent et plus développé qu'il n'a jamais été. — Une seule cuillerée de la potion, — 3 petits bouillons.

Le 9, état très-satisfaisant. Les symptômes graves s'effacent de plus en plus ; la malade articule distinctement quelques mots, répond avec justesse aux questions qu'on lui adresse. — Bouillons de 4 en 4 heures. — Pas de remède.

Le 10, amélioration croissante; les idées sont nettes, la physionomie est naturelle, le membre supérieur exécute quelques légers mouvements, sans pouvoir être relevé. L'émission involontaire de l'urine seule persiste encore. — Une seule cuillerée de la potion. — Potage gras.

Le 11, la main droite a complétement repris sa force, elle est tout-à-fait libre ; bien-être général; la malade rend compte de ses sensations, elle prend avec plaisir les aliments qu'on lui donne, deux potages et le matin une dernière cuillerée de la potion.

Dès ce moment la malade n'a plus besoin que de réparer ses forces, ses fonctions s'accomplissent plus librement de jour en jour; la vessie a recouvré son énergie ; en un mot, l'amélioration est telle que je cesse mes visites : seu-

lement je dois ajouter que j'ai eu l'occasion de m'assurer plusieurs fois que le rétablissement des forces de Mme Ripert avait eu lieu d'une manière complète.

Réflexions. — On s'étonnera peut-être de ce que, après plus de dix ans de pratique homœopatique, je choisisse précisément pour mettre en tête de mes observations cliniques une de celles où l'effet curatif a été obtenue complétement par une préparation autre que celles dont je fais habituellement usage, ainsi que tous les médecins homœopathes, mais j'agis ainsi à dessein et je vais donner le motif de ma préférence.

Cette observation prouve une fois de plus que nous avons mille fois raison de dire et de répéter à nos confrères obstinés que l'homœopathie n'est pas dans ces globules qui sont l'éternel pivot, autour duquel viennent se ranger tous leurs arguments et toutes leurs plaisanteries, mais qu'elle est tout entière dans le rapport d'analogie entre les symptômes de la maladie et les effets pathogénétiques du médicament, autrement dit dans son principe général.

L'homœopathie est aussi vieille que le monde, et elle se distingue des autres doctrines médicales, qui tour à tour se sont succédé dans la science, par cela seul qu'elle *n'a rien inventé, rien imaginé*, mais qu'elle a tout simplement trouvé la loi de guérison émanée de Dieu et obscurcie par l'orgueil de l'homme.

Nous disons donc que cette loi est trouvée et notre maître l'a formulée par ces mots *similia similibus curantur*. Que les adversaires qui ont à cœur de combattre cette doctrine, que ceux qui désirent la mettre au néant, essayent de renverser cette vérité principe, et leur triomphe est assuré.

En supposant, ce qui est inadmissible, que nous nous fussions tous fait illusion sur les bienfaits que nous retirons journellement des médicaments dynamisés et reproduits sous forme de globule ou de gouttes, il suffirait encore, pour que

l'homœopathie fût debout, que la guérison des maladies s'obtînt en proportion du degré de l'homœopathicité du remède administré. Or, nous soutenons que le rapport d'homœopathicité est le seul qui puisse amener des guérisons dans toutes les maladies, et nous défions nos adversaires de citer une seule exception.

Pourtant qu'on ne dénature pas notre affirmation. Il n'est pas vrai qu'aucun de nous ait jamais dit qu'il n'y avait pas eu et qu'il n'y avait pas encore tous les jours des malades guéris en dehors de la loi homœopathique. Nous savons trop bien qu'il suffit aux malades de ne pas mourir pour se dire guéris par la médecine qu'ils ont faite, quoique pour avoir raison en dernier ressort, il faudrait au préalable démontrer la part que la médecine a droit de revendiquer dans leur guérison; mais je ne veux pas en ce moment aborder ce grave sujet, j'aurai plus tard l'occasion de démontrer quelles conditions doit remplir une médication pour être appelée curative, je veux seulement insister pour le moment sur ce fait, à savoir: qu'il n'y a jamais eu guérison d'une maladie par un remède et un seul remède, sans que ce remède fût homœopathique à la maladie. Peu importe la préparation pharmaceutique mise en usage, si l'analogie la plus parfaite existe entre les symptômes de la maladie et les symptômes du médicament expérimenté à l'état sain, la guérison qui en résulte est une guérison homœopathique.

Or, pour revenir à notre observation, tout le monde peut s'assurer que la belladone, dans ses symptômes rapportés dans la matière médicale de Hahnemann, sous les numéros 30, 35, 40, 45, 65, 75, 80, 85, 105, 125, 449, 450, 452, 453, 456, 762, 765, 912, 914, 971, offre une image parfaite de la maladie de Mme Ripert; aussi la guérison de cette maladie grave suit immédiatement l'administration de cette substance; en faut-il davantage pour que tous les honneurs en soient dus à l'homœopathie.

De ce fait découle encore un enseignement au moins aussi important, c'est que la médecine, jusqu'à ce jour, a perdu un temps précieux à chercher à préciser la connaissance des changements survenus dans l'intimité de nos organes; de tous ces travaux glorieux, au point de vue anatomique, rien d'utile n'a surgi au profit de la thérapeutique, et, s'il est vrai, comme personne n'essayera de le contester, que les médecins doivent avoir surtout pour but définitif de leurs recherches, l'amélioration de la médecine, on sera bien forcé de regretter avec nous que tant de labeurs et tant de veilles soient inutilement perdus. On connaît de la maladie tout ce qu'il est possible de connaître, quand on possède le tableau complet de ses symptômes. Il ne nous en a pas fallu davantage pour arracher à la mort la dame Ripert; tandis que la médecine rationnelle, puisant ses indications tantôt dans le diagnostic anatomique et tantôt dans la prétendue connaissance de la nature de la maladie, avait eu pour résultat unique d'ajouter, à la maladie, l'épuisement des forces.

Celui de nos confrères qui a été, avec moi, témoin de ce fait, a-t-il pris la peine de réfléchir sur l'efficacité des spécifiques en médecine, et sur le mot que l'homœopathie lui a donné de l'énigme toujours plus indéchiffrable pour lui et pour la science de l'école, de la spécificité? Hélas non! Il dit avec le poète : *Video meliora..... deteriora sequor.*

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'HOPITAL HOMŒOPATHIQUE DE GUMPENDORF A VIENNE (AUTRICHE).

L'hôpital est dans une position saine et assez élevée. La façade regarde l'Orient. Au rez de chaussée sont placés, à gauche, la loge du portier, la salle à manger, une vaste cuisine et une petite chambre sans destination particulière; à droite, les appartements du châtelain, une galerie couverte où mangent chaque jour cinquante pauvres; une salle de consultation précédée d'une antichambre où le docteur Fleischmann, médecin en chef de l'hôpital, donne, deux fois par semaine, sans rétribution, des conseils et des médicaments à 30, 50 et même 60 adultes et enfants pauvres atteints de maladies chroniques; un laboratoire et une salle de bains. Au premier et au second étage sont situées deux vastes salles bien aérées, une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les fenêtres sont pourvues de ventilateurs.

Les bois de lit sont verts, les salles sont parquetées et cirées. Chaque lit se compose d'une paillasse, d'un matelas de crin qu'on fait laver toutes les fois qu'un malade est mort dessus atteint d'un exanthème ou d'une fièvre typhoïde; de deux oreillers, de draps en toile, et d'une légère couverture en laine; le linge de lit et de corps est changé chaque semaine et plus souvent même, s'il le faut. Chaque malade a, à côté de son lit, un coffre qui renferme une garde-robe et un vase de nuit, et sur lequel sont posés un verre et un crachoir.

Vis-à-vis de la salle des hommes est une pharmacie homœopathique complète, sous la surveillance d'une sœur qui a subi ses examens et reçu son diplôme, puis la salle de

réception, les appartements de la supérieure, le secrétariat et la lingerie.

En sortant par la galerie vitrée on entre dans une cour assez spacieuse dont la moitié a été convertie en jardin et où se trouve le second bâtiment, joint au premier par des galeries. Au rez de chaussée est une jolie chapelle et à côté la salle à manger des sœurs. Le premier et le second étage sont occupés par les dortoirs, la chambre des novices et celle des candidats. A ce corps de logis est attenant un jardin dont une partie, plantée d'accacias, sert de promenade aux convalescents, tandis que le reste fournit des fruits et des légumes à l'hôpital. On arrive enfin dans la métairie où se trouvent les étables, la basse-cour, le bûcher, la buanderie, les chambres des valets, la salle des morts et celle d'anatomie.

On peut dire que les malades sont traités avec tous les soins possibles. Deux sœurs au moins restent jour et nuit dans chacune des salles; en cas de nécessité il y en a 4 ou 5. La nourriture est fort bonne, mais les portions ne sont pas fixées; on se règle d'après la nature de la maladie. Chaque mois un compte détaillé doit être rendu au gouvernement sur le nombre des malades admis, sur la nature de leurs maladies, et à la fin de l'année on doit lui présenter le résumé de tous ces comptes-rendus.

Les visites du médecin ont lieu deux fois par jour.

Cet hôpital de Gumpendorf a été ouvert au mois de juillet 1832, à l'époque du choléra; le docteur Maierhoffer en fut le premier médecin ordinaire, et le docteur Schœffer le premier directeur. Aujourd'hui, et depuis 14 ans, M. le docteur Fleischmann en est le médecin en chef, et le docteur Rothanzel le médecin adjoint.

180 cholériques y furent traités jusqu'au 1er novembre 1832; de ce nombre 105 guérirent et 88 succombèrent.

On n'admet que les affections aiguës qui offrent un certain degré de gravité et d'intérêt pratiques : les vieilles cachexies,

les éruptions cutanées. Toutes les maladies qui n'obligent pas à garder le lit sont reçues certains jours dans un local annexé à l'hôpital.

On lit dans le *Bulletin de la société Hahnemanienne de Madrid*, octobre 1847 :

« Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que S. M. la reine Isabelle II, extrêmement satisfaite (*sumamente satisfecha*) de l'homœopathie et des services rendus par notre digne président, a daigné, en témoignage de sa satisfaction, décorer le docteur Nunez de la grand-croix de l'ordre royal de Charles III et l'a choisi en même temps pour son médecin ordinaire (*su medico de camara.*)

« Si nous ne craignions pas d'être taxés de partialité à cause de l'amitié qui nous unit étroitement au docteur Nunez, nous saisirions cette occasion pour payer ici à ce savant distingué le tribut d'éloges qui lui est dû pour le zèle et le talent qu'il a mis à propager l'homœopathie en Espagne, où, nous ne craignons pas de le dire, elle est aussi profondément enracinée et aussi hautement placée que dans les contrées les plus avancées de l'Europe.

« Sans doute il sera rendu justice au mérite de notre digne ami, et l'impartialité de l'histoire lui réservera une place distinguée au milieu des hommes éminents qui auront travaillé avec le plus grand succès à la propagation de notre doctrine, la plus sainte des vérités. »

Que peuvent faire les petites doses des médicaments homœopathiques ? — On est tellement habitué à ne voir agir les remèdes qu'à des doses énormes, qu'on se figure qu'à très-petites dilutions ils ne produiraient rien ; eh ! bien, on est complétement dans l'erreur, et si on voulait être juste et observer attentivement autour de soi, on trouverait fréquemment des cas où les plus grands effets naissent des plus petites causes.

Ainsi, ne sait-on pas que ce n'est pas par leur *quantité* mais bien par leur *qualité* que les choses acquièrent de la valeur? N'est-ce pas à l'aide de la vapeur d'eau comprimée que flottent nos bateaux à vapeur et roulent nos waggons, au grand ébahissement de nos aïeux, s'ils pouvaient assister à pareil enchantement? Quand on vaccine un enfant pour le préserver toute sa vie d'un miasme délétère, d'une maladie affreuse, lui fait-on prendre une bien grande dose du virus vaccin, ou ne lui donne-t-on pas plutôt ce que peut contenir à peine la pointe d'une épingle? Connait-on la dose du principe galeux que prend un homme en touchant un malade, un gant imprégné de la gale? La dose du virus rabique ou syphilitique qu'absorbe un hydrophobe ou un vénérien, explique-t-elle suffisamment la rage dont le premier est atteint et frappé mortellement, ainsi que la cruelle maladie dont le second est infecté? Nos chimistes ont-ils pu découvrir, enfin, le miasme invisible, mais trop réel, hélas! qui produit le choléra, et qui, se jouant de tous les cordons sanitaires, traverse les pays, monte du midi au nord, passe de l'est à l'ouest, contagionne partout les populations, et sème sur son passage l'épouvante et la mort?

Certes, voilà bien des effets immenses, terribles, produits par de petites doses, et celles-là, on ne songe pas à les nier!! on les accepte, on les trouve très-naturelles et faciles à comprendre. Etrange bizarrerie de l'esprit humain, qui ne veut avoir de la foi, de la confiance que pour les choses qui nous sont aussi évidemment funestes! Non, l'action des petites doses n'est plus un problème, car la science peut nous prouver facilement, à l'aide de la physique et de la chimie, combien la puissance énergique de certains atomes est étonnante; que plusieurs corps n'agissent réellement que lorsqu'ils sont ramenés à une division extrême, et que tous, enfin, opèrent beaucoup mieux à l'état divisé, infini, gazeux, qu'à l'état brut.

La chimie enseigne que la matière est inerte, c'est-à-dire impuissante par elle-même et qu'elle ne doit son activité qu'à la présence d'une certaine force inhérente à ses molécules ou parties. Elle démontre que l'activité, la propriété des corps, leur force particulière est d'autant plus développée, plus apparente, plus énergique, que les parties ou molécules de ces corps sont plus séparées, plus mobiles; en d'autres termes, que la force active des corps, leur propriété est en raison directe de la mobilité de leurs molécules et en raison inverse de leur cohésion ou rapprochement. Enfin, en langage plus vulgaire et plus intelligible pour tous, un corps quelconque, soit un remède, est d'autant plus actif, plus puissant, qu'il est plus divisé, réduit en plus de parties, plus de volume, plus d'étendue, qu'il occupe enfin plus d'espace.

En effet, si toutes les propriétés d'un médicament sont dues à la présence d'une force distincte de la matière, qui lui est inhérente, il est clair que chacune des molécules, infiniment petites, qui le composent, doit avoir une force, une vertu médicinale égale. Or, il tombera sous les sens que, si on augmente la cohésion, c'est-à-dire le rapprochement des molécules du corps, de manière à le resserrer autant que possible, il est bien évident qu'on empêchera le développement d'action de chaque molécule; tandis que si on éloigne, sépare, divise à l'infini ce même corps, on multipliera dès lors ses molécules ainsi séparées, et on augmentera d'autant la propriété de chacune qui aura, en effet alors, son entier dégagement.

Ainsi, l'arsenic métallique, donné à plusieurs grammes à un animal, ne produira aucun phénomène d'empoisonnement, parce que, sous cette forme, ce poison est à l'état brut, et ses parties sont trop resserrées pour donner jour à la propriété occulte, vénéneuse qu'elles renferment; mais si on expérimente avec l'*acide arsénieux*, c'est-à-dire avec une préparation plus divisée et différente du premier, on obtiendra des phénomènes toxiques effrayants.

Il est donc permis de dire que plus les corps se rapprochent de leur état brut, matériel, moins ils agissent, et plus, au contraire, ils sont déliés, réduits en gaz et arrivés ainsi à une division extrême, plus, au contraire, leurs propriétés se développent et prennent de l'intensité.

Si on place un oiseau sous une cloche renfermant un litre d'air, il suffira de 1/1500e de litre d'hydrogène sulfuré gazeux pour amener la mort ; il en faut 1/200e pour produire le même effet sur un cheval. L'acide cyanhydrique (acide prussique) injecté en quantité presque impondérable dans les veines d'un animal, le frappe comme un coup de foudre. Cet acide est liquide mais il entre en vapeur à 26°, et dans le corps humain il trouve une température de 36°. Alors, non seulement il est vaporisé, mais sa *vapeur dilatée acquiert une force expansive plus grande qu'à l'état liquide.*

Ces expériences démontrent assez évidemment, j'espère, combien les corps acquièrent de force d'action, par la division extrême de leurs molécules; donc, l'extrême divisibilité, la préparation si infiniment ténue, gazeuse, des remèdes homœopathiques est une preuve de plus en faveur de leur action, puisqu'il est démontré, par la science, que les corps *n'ont une action puissante qu'à ce degré de préparation*. Pour être logique et vrai, il faudrait en conclure que ces remèdes seuls peuvent agir, puisque, seuls, ils sont ainsi préparés ; tandis que, dans l'autre médecine où ils sont moins dilués, dynamisés, ils devraient moins agir que les nôtres, mais comme ils sont donnés à fortes doses, à contre sens, et plusieurs à la fois, ils ont encore trop d'action et font encore trop de mal.

Qu'on ne s'étonne donc plus de la préparation ainsi atténuée de nos remèdes, puisqu'il est démontré qu'ils ont à ce degré une action plus puissante qu'à l'état brut.

(Perrussel, de Nantes.— Extrait de son dernier ouvrage: *La vérité en médecine*).

SOUSCRIPTION

Pour élever une statue à Hahnemann.

Rendre hommage à tout ce qui est grand, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est utile, c'est s'élever soi-même, c'est prendre part au mérite de celui qu'on honore, c'est propager les bons exemples en encourageant à les suivre.

Personne ne mérita mieux que Hahnemann un monument impérissable qui témoignât hautement de la reconnaissance de tous, parce qu'il a accompli le plus grand œuvre que réclamât jamais l'humanité souffrante, et cet œuvre il l'a accompli jusqu'au bout avec une admirable persévérance qui sut résister aux tortures de la persécution et aux angoisses de la misère.

Toute l'Allemagne n'a qu'une voix sur Hahnemann ; il a su être pauvre, disons mieux, il a voulu être pauvre, et le temps est venu de proclamer que cette pauvreté, subie avec une sainte résignation, est le plus beau fleuron de sa couronne, parce qu'elle était volontaire, parce qu'elle était préférée par lui à de lâches concessions faites au mensonge.

C'est peu que de passer sa vie à combattre des erreurs aussi vieilles que le monde, à lutter contre des préventions, des calomnies, des haines, des colères; quand l'esprit est suffisamment éclairé par les rayons d'une lumière nouvelle, mais pure, éclatante, il dissipe tôt ou tard les ombres amoncelées autour de lui ; mais travailler sans relâche au bien de l'humanité sans se souvenir de ses propres besoins, sans détourner la tête aux cris de ses enfants qui vous demandent les jouissances matérielles de la vie, c'est l'acte le plus glorieux que puisse concevoir et exécuter le plus noble cœur.

Aussi, gloire à Hahnemann !

Dès 1845 une souscription a été ouverte en Allemagne par le congrès central des médecins homœopathes pour ériger une statue à Hahnemann ; je tiens de Rummel, de Magdebourg, que la somme recueillie s'élève à plus de 20,000 francs aujourd'hui.

J'ai promis à ce digne collègue de faire un nouvel appel aux médecins homœopathes de France, et à tous ceux qui ont retiré quelque bien de l'homœopathie : je tiens parole.

Je recevrai avec reconnaissance toutes les offrandes qui me seront adressées, en ayant le soin de publier le nom du souscripteur et le chiffre de la souscription. Dr Chargé.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE DE PARIS.

PRIX DÉCERNÉS ET PROPOSÉS.

La société ayant bien voulu accueillir favorablement les deux demandes qui lui furent adressées, l'une, le 18 octobre 1845 par le docteur Chargé de Marseille ; l'autre le 20 du même mois, par M. le comte des Guidi, D.-M., de Lyon, avait proposé pour sujets de prix à décerner en 1847, les questions suivantes :

1er PRIX fondé par le dr CHARGÉ.

1° FAIRE L'HISTOIRE DE LA PLEURO-PNEUMONIE AIGUE CHEZ LES ENFANTS, CHEZ LES ADULTES ET CHEZ LES VIEILLARDS.

2° DÉCRIRE AVEC SOIN TOUTES LES NUANCES DES SYMPTÔMES PAR LESQUELS CETTE AFFECTION SE MANIFESTE, ET A TOUTES CES INDIVIDUALITÉS PATHOLOGIQUES OPPOSER LES AGENTS HOMOEOPATHIQUES QUE COMMANDE *à priori* LA MATIÈRE MÉDICALE PURE.

3° OBSERVATIONS PRATIQUES A L'APPUI DU TRAITEMENT PROPOSÉ.

D'après le rapport de la commission nommée pour juger les mémoires qui ont concouru, aucun mémoire n'ayant parfaitement rempli les conditions du programme, le prix du docteur Chargé est resté ajourné à l'année 1848.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

Les mémoires rédigés en français, latin, allemand, anglais, italien ou espagnol, devront être adressés francs de port avant le 1er novembre 1848 à M. le dr Arnaud, secrétaire de la société, 22, rue Pinon.

Chaque mémoire portera une épigraphe qui sera répétée dans un billet cacheté où doit se trouver le nom de l'auteur.

Les membres titulaires de la société sont seuls exclus du concours.

2e PRIX fondé par M. le comte DES GUIDI. (1)

DÉMONTRER PAR LA LOGIQUE ET PAR LES FAITS QUE LA SCIENCE ET L'ART DE GUÉRIR N'ONT ÉTÉ DÉFINITIVEMENT FONDÉS DANS LEUR PRINCIPE ET DANS LEURS MOYENS D'ACTION QUE PAR L'HOMOEOPATHIE.

Ce deuxième prix a été vaillamment disputé par un grand nombre de mémoires allemands, italiens, français, anglais et de cette glorieuse lutte est sorti vainqueur le docteur G. M. Scott, de Glasgow (80 Bath Street).

Ce mémoire couronné a été publié en entier dans le bulletin de la société, texte anglais, avec la traduction française à la suite.

C'était justice ; il fallait que tous les médecins homœopathes pussent connaître *in extenso* le beau travail dont il est impossible de détacher un extrait sans en altérer le mérite, tant il est lié dans son ensemble par une logique pressante et serrée; mais si nous renonçons au plaisir de faire connaître même en partie, à nos lecteurs, le mémoire de

(1) Par suite de circonstances bien regrettables mais inutiles à rappeller ici, la Société a dû se réserver le soin de décerner ce prix de ses propres fonds, et c'est ce qu'elle a fait avec un honorable empressement. C.

notre collègue écossais, nous ne pouvons du moins nous empêcher de transcrire le jugement porté sur lui par la commission.

Nous nous associons de tout notre cœur aux éloges donnés au docteur Scott.

« Un nombre inespéré de mémoires nous est parvenu « pour disputer ce prix et le plus grand nombre de ces mé- « moires est d'une telle valeur, d'une si grande richesse « d'érudition et de science, que nous éprouvons un vif re- « gret de n'avoir pas plusieurs prix à décerner. (1)

« Dans ce grand embarras de richesses, le choix devient « très-difficile et ce n'est que l'originalité tout exceptionnelle, « la nouveauté des aperçus, sortant tout-à-fait des limites « ordinaires, qui caractérisent un des mémoires, qui nous « ont permis de faire notre choix et de décerner la palme.

« Nous avons la haute satisfaction de voir déjà que » la moitié du monde civilisé, l'Allemagne, l'Italie, la « France, l'Angleterre, nous a envoyé de doctes repré- « sentants de notre doctrine à peine naissante. Honneur à « tous ces valeureux défenseurs de la grande vérité médi- « cale ! honneur à tous ces travailleurs remplis d'émulation « et d'abnégation ! Triple honneur à leur fraternel concours « dans la recherche du bien-être de l'humanité souffrante.

« L'Italie nous a fourni l'occasion de faire la con- « naissance d'écrivains d'élite, de médecins murs par la « science.

« La savante et philosophique Allemagne nous a ho- « noré de trois mémoires remarquables au moins par la « plus haute érudition.

(1) J'ai eu l'honneur de faire partie de la commission juge du concours, et à ce titre, j'affirme que les éloges donnés ici aux mémoires, autre que celui de M. Scott, n'ont rien d'exagéré; si j'exprimais un regret, ce serait certainement celui d'une trop grande réserve à l'égard de quelques-uns.

C.

« Un seul mémoire français nous a été adressé ; enfin « la sévère et puritaine Ecosse s'est mise également sur les « rangs du concours. *Quis desiderio sit pudor aut modus « tam cari capitis!* se trouve inscrit à la tête de ce mémoire. « Entré le dernier dans l'arène, il en sort le premier. « Nous proclamons le dr G. M. Scott, de Glascow, vain- « queur dans la noble lutte. Pour apprécier la valeur du « mémoire couronné, la lecture seule suffira ; il n'a besoin « ni de nos commentaires, ni de notre encens. Mais ce que « nous croyons nécessaire d'exposer, c'est le motif qui nous « l'a fait préférer à plusieurs autres mémoires qu'il n'égale « pas en recherches d'érudition, qui lui sont supérieurs en « étendue matérielle et qui ne lui cèdent en rien en « vraie science. Un des mémoires allemands réunissant « toutes ces qualités, a même encore l'avantage d'un style « très-brillant. Le travail du dr Scott, intitulé modeste- « ment, *Essai*, est court, d'un style clair, mais peu éblouis- « sant ; nous lui avons accordé la préférence, parce que « les auteurs des autres mémoires, en se montrant érudits, « savants, pensant bien et habiles à exprimer leur pensée, « nous ont démontré qu'ils avaient beaucoup travaillé, « beaucoup appris, mais le dr Scott, en discutant l'idée fon- « damentale de l'homœopathie a mis à nu des parties qu'au- « cun anatomiste de la pensée n'avait remarquées avant lui ; « il n'a pas fondu dans un nouveau moule des pensées « émises par Hahnemann ou par d'autres sur la valeur de « l'homœopathie ; il a fait mieux, il a trouvé des idées, « des aperçus tout nouveaux ; il a *inventé*.....

« Les mémoires que nous avons à juger ont tous révélé « un grand savoir chez leurs auteurs, une absorption com- « plète des travaux antérieurs qu'ils ont savamment trans- « formés, augmentés, épurés ; mais le travail du Lauréat « porte le signe sacré du génie créateur (mauvaise locution « car l'homme ne crée rien), du génie inventeur. Son *Essai*

« est court, grand mérite dans ce temps où le verbiage et « l'arrogance du ton, veulent s'ériger en maîtres; il est « court, parce qu'il n'offre que des idées nouvelles, ori- « ginales et celles-là ne se moissonnent pas à foison; il » est court et simple, parce que l'originalité n'a pas be- « soin des oripeaux de la rhétorique. Nous, le rapporteur, « considérons cet *Essai* comme le meilleur mémoire, non « pas seulement de ceux qui ont concouru pour le prix « de la société, mais comme un des meilleurs qui soient « jamais sortis de la plume d'un médecin homœopathe.....

« Nous ne saurions non plus oublier les vaillants con- « currents du Lauréat, et comme nous n'avons pas plu- « sieurs prix à décerner, il ne nous reste qu'à leur ex- « primer notre gratitude pour leur coopération. »

Dr Roth, *rapporteur*.

SOCIÉTÉ HAHNEMANIENNE DE PARIS.

PRIX PROPOSÉS.

Le programme des questions mises au concours pour l'année 1848, comprend les questions suivantes :

1° PRIX fondé par M. le comte DES GUIDI.

TRACER LA MÉTHODE QU'IL CONVIENT DE SUIVRE POUR FAIRE UNE DÉTERMINATION EXACTE DES PROPRIÉTÉS CARACTÉRISTIQUES DES MÉDICAMENTS EXPÉRIMENTÉS SUR L'HOMME A L'ÉTAT PHYSIOLOGIQUE. APPLIQUER LA MÉTHODE DONT IL S'AGIT AUX QUATRE MÉDICAMENTS SUIVANTS : *Calcarea Carbonica*, *Lycopodium clavatum*, *Silicea*, *Causticum*.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

2° PRIX fondé par M. le dr M. G. DANSI, de Milan.

A QUEL DEGRÉ DE DYNAMISATION LES MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES JOUISSENT-ILS DE LA PLUS GRANDE EFFICACITÉ DANS LE TRAITEMENT DES MALADIES, TANT AIGUES QUE CHRONIQUES? FIXER LES CARACTÈRES DES ÉTATS MORBIDES INDIQUANT L'EMPLOI D'UNE DYNAMISATION DONNÉE DE PRÉFÉRENCE A TOUTE AUTRE DYNAMISATION.

QUE FAUT-IL PENSER DE LA RÉPÉTITION DES DOSES HOMOEOPATHIQUES?

Le prix consiste en une médaille d'or de la valeur de 500 francs.

Pour ces deux prix, les mémoires devront être remis au secrétariat de la Société hahnemanienne avant le 1er juillet 1848. Ce délai est de rigueur.

Aucun mémoire ne sera reçu s'il n'est adressé dans les formes académiques.

3° PRIX fondé par M. le dr LÉON SIMON.

A L'AIDE DE QUELLE MÉTHODE PEUT-ON ARRIVER A CONSTITUER UN SYSTÈME DE PATHOLOGIE HOMOEOPATHIQUE?

QUEL RÔLE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE EST-ELLE APPELÉE A JOUER DANS CE SYSTÈME?

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

Les mémoires relatifs à ce concours devront être remis, toujours dans les formes académiques, au secrétariat de la Société hahnemanienne (110, rue du Temple), avant le 1er novembre prochain. Ce terme est de rigueur.

Une visite à M. le dr C. de Bönninghausen à Munster,

PAR LE Dr CHARGÉ.

S'il est vrai que la physionomie soit le miroir de l'âme et qu'il y ait avantage à connaître l'extérieur de l'homme pour pénétrer plus sûrement dans son esprit et dans son cœur, je voudrais, avant de faire l'histoire de l'honorable vieillard de Munster, pouvoir donner une image fidèle de sa physionomie si pénétrante et si douce, qui séduit à première vue, et qui éveille tant de sympathie chez tous ceux qui savent la comprendre.

Jamais conscience pure ne se traduisit au dehors avec plus de noblesse, et jamais intelligence d'élite n'eut à son service une érudition plus profonde.

Comment dire l'affabilité de ses manières et la distinction de son caractère? Il faut avoir serré la main de ce digne collègue pour apprécier à sa juste valeur la confraternité qui rallie entr'eux des hommes divers de pays et d'habitudes, mais en communion de travaux et de pensées; une première journée passée près de lui est une journée d'intimité; tant son âge met de soin à s'effacer; on dirait que de ses longs travaux il n'ambitionne qu'une récompense, celle d'en partager le fruit; ses convictions, il ne les dicte à personne, mais il les expose avec netteté, avec fermeté, parce qu'il a la conscience de leur valeur et du bien qu'il en retire; ce n'est jamais un maître, c'est un ami qui double le prix de ses confidences par un abandon plein de charmes, et qui descend, j'en suis témoin, jusqu'au plus humble visiteur, pour agiter avec lui les points les plus difficiles de notre doctrine.

M. de Bönninghausen était conseiller de régence, appelé par sa naissance et son éducation, à prendre une part active dans l'administration des affaires de son pays, quand son avenir fut changé par des circonstances imprévues sans doute, mais qui, toutes, furent soulevées par de nobles impulsions. De tout temps il avait cultivé avec passion l'étude des sciences naturelles; la zoologie et la botanique avaient été surtout l'objet de ses prédilections. Jeune encore, la direction du jardin des plantes de Munster lui fut confiée, et ce jardin que j'ai visité avec un soin minutieux parce qu'il était l'œuvre de notre confrère, est devenu depuis long-temps, grâce au zèle de son directeur, remarquable entre tous par le nombre et la variété de ses richesses.

Mais, ce ne devait pas être là pour l'activité de M. de Bönninghausen un aliment suffisant; l'ardeur toujours croissante de son esprit le poussait incessamment et malgré lui à de nouvelles conquêtes, dans le domaine surtout des connaissances qui ennoblissent le cœur et qui, en l'épurant, agrandissent l'intelligence.

Les travaux de Hahnemann arrivèrent jusqu'à lui et leur première action fut électrique; en effet :

Le naturaliste familiarisé avec les prodiges de la création, ne s'étonne de rien et humilie constamment sa raison pour s'en tenir à l'observation exclusive et à la simple constatation des faits, ce qui déjà établit un précédent qui dispose admirablement à l'étude de l'homœopathie.

Le botaniste habile et réfléchi qui voit se dérouler devant lui une si prodigieuse quantité de plantes toutes diverses de formes et de structures, accepte volontiers que la main de Dieu n'a pas été si féconde seulement pour distraire nos yeux et nous attacher à un plaisir stérile; il sait d'ailleurs que pour un grand nombre de ces plantes la question est jugée, que les unes sont salutaires à l'homme, les autres funestes; or, naturellement, plus que tout autre, le botaniste doit

regretter que l'efficacité des premières n'ait pas été suffisamment étudiée, et pour les plantes dites vénéneuses, toxiques, on admettra bien qu'il puisse être amené à se demander si ces effets toxiques même ne recèleraient pas le secret d'une action curative : dans les deux cas, se présente, comme unique moyen de résoudre la question, une expérimentation sérieuse, l'expérimentation sur l'homme, pierre angulaire de la doctrine de Hahnemann.

Enfin, quand on se rappelle à quel chaos furent condamnées les sciences physiques jusqu'au moment où Newton vint révéler au monde étonné la grande loi, la loi de Dieu, la loi d'attraction universelle ; quand on est convaincu par les leçons de la logique et de l'expérience, que là où il n'y a pas une vérité principe, peut bien se trouver accumulé un faisceau de connaissances isolées, mais non une science fixe, réelle, positive, par la raison bien simple que tout édifice a besoin pour s'élever, de reposer sur une base solidement établie.

Quand on sait tout cela (et M. de Bönninghausen le savait depuis long-temps), on ne peut rester indifférent devant la loi de guérison formulée par Hahnemann ; on s'exalte à la pensée de ne plus voir la santé et la vie des hommes livrées aux caprices d'une science vaine et stérile ; avec méfiance, si l'on veut, puisque la méfiance est aujourd'hui le sublime du doute philosophique, mais avec un zèle proportionné à la grandeur du but que l'on poursuit, on examine la découverte nouvelle, on la soumet au jugement de l'expérience, et si l'expérience la confirme, on l'embrasse, on l'étreint, on brise les liens du passé pour être plus libre et plus fier de la répandre.

Tel est le noble exemple que M. de Bönninghausen a transmis à notre vénération.

Quand des études sérieuses l'eurent convaincu de la vérité de la loi révélée par Hahnemann, il se rendit auprès de

ce praticien si éminent, qui poursuivait avec de si louables efforts ses utiles et pénibles recherches; il travailla sous sa direction, s'assimila la pensée et la volonté du maître, puis il retourna chez lui à Munster où il se consacra, nuit et jour, à l'étude et à la pratique de l'homœopathie. Sainte ambition que celle de vouloir être utile aux autres!

On ignore trop généralement ce qu'il faut de courage et d'élévation pour remplir un devoir, quand l'accomplissement de ce devoir appelle sur soi le sarcasme et l'ironie; on ne sait pas les angoisses et les battements de cœur qui oppressent, dans son isolement, tout homme qui sort de l'ornière et qui, à chaque pas, rencontre une nouvelle borne affermie par le temps. Né d'hier, il lutte contre le passé, et cette lutte est rude toujours quand elle n'use pas complétement et sa force et sa vie.

M. de Bönninghausen eut au plus haut degré le courage de ses convictions, et le premier hommage qu'il rendit à la vérité fut un sacrifice matériel, ce qui n'est pas le dévouement le plus facile au temps où nous vivons. Sans fortune et père d'une nombreuse famille, il n'avait d'autre ressource pour satisfaire à ses besoins et à ceux de ses enfants que sa place de conseiller; de plus, il lui manquait alors le titre de docteur qui le mît à l'abri des tracasseries officielles dans l'exercice de la médecine: de si justes considérations ne l'arrêtèrent pas et pour se vouer tout entier à ce qu'il regardait comme un devoir, il donna sa démission de conseiller. — Folie sublime, sans laquelle la science et l'humanité auraient couru grand risque de perdre une de leurs plus précieuses conquêtes!

Après avoir été un des premiers disciples de Hahnemann, M. de Bönninghausen mérita bientôt d'être compté par Hahnemann lui-même, au nombre de ses collaborateurs les plus habiles et les plus féconds. Il publia, il y a seize ans, un répertoire aidé d'un manuel de matière médicale

qui devait servir puissamment à la propagation de notre doctrine, en rendant surtout son application plus facile ; aussi ce livre se trouva-t-il bientôt et se trouve-t-il encore aujourd'hui entre les mains de tous. M. Jahr n'a fait que suivre les traces de notre confrère de Westphalie dans la composition de son manuel, en y ajoutant toutefois le fruit de nouvelles recherches ; or, l'accueil empressé qui a été fait aux éditions successives de cet ouvrage devenu si populaire en France comme partout, est une preuve nouvelle des services rendus par celui qui le premier eut la pensée d'un pareil travail et qui le premier l'exécuta.

Par les soins du docteur Rapou de Lyon, nous avons pu, dès 1834, jouir des avantages du *Tableau des effets pathogénétiques des remèdes antipsoriques* que M. de Bönninghausen avait publié peu de temps auparavant, et qui servit encore notre cause en rendant la matière médicale pure, facilement accessible au plus grand nombre des praticiens.

Enfin, M. le docteur Roth a dernièrement enrichi notre littérature de la traduction du *Manuel de thérapeutique homœopathique*, ouvrage de longue haleine, dont la rédaction seule a coûté à son auteur plus de trois ans de travail, et qui est le résumé, la déduction rigoureuse d'un grand nombre de faits particuliers observés pendant vingt-cinq ans d'une pratique fort étendue.

Ajoutons à tout cela un ouvrage sur les affinités des remèdes, publié en 1836, une collaboration soutenue aux *Archives* de Stapff, etc., et nous aurons énuméré des titres plus que suffisants pour assurer à M. de Bönninghausen la reconnaissance de tous ceux qui comme lui, suivant son expression, ont formé le dessein de consacrer entièrement leur vie à l'homœopathie et à l'humanité souffrante.

Le talent de M. de Bönninghausen est essentiellement pratique : il ne faut demander ni à lui, ni à ses livres le

développement régulier des dogmes fondamentaux de notre doctrine ; tout occupé à édifier, il s'élève constamment au faîte de la science et craindrait avec raison de perdre un temps précieux en regardant en arrière ; il est sourd aux clameurs de ses adversaires ; aussi, rarement il discute, jamais il n'argumente contre personne ; il laisse à d'autres le soin de critiquer le passé de la science et de poursuivre l'enseignement des vérités nouvellement démontrées ; lui guérit et apprend à guérir. Sa mission est toute là, il le sait, il le veut ainsi, et il s'en acquitte assez dignement pour mériter qu'on n'exige rien de plus.

Arracher à la matière médicale ses secrets les plus intimes est le but constant de ses longues veilles et de ses travaux sans exemple ; aussi ce but, il l'a atteint avec une rare perfection.

Les effets pathogénétiques des médicaments sont gravés dans sa mémoire avec une précision et une clarté telles que, si prévenu que l'on soit en sa faveur, il faut encore en le voyant à l'œuvre s'étonner et l'admirer. — L'admirer, sans doute, l'expression n'est pas trop forte et je ne la retire pas, parce que si, au talent rare déjà de discerner dans toutes ses nuances l'individualité morbide soumise à son observation, on ajoute le talent plus difficile encore de puiser sûrement dans la matière médicale le médicament le mieux approprié dans l'ensemble de ses symptômes aux symptômes de la maladie, on applique l'art de guérir dans toute sa perfection ; et je n'hésite pas à le dire, M. de Bönninghausen m'a paru en être arrivé à ce point, tant il possède au plus haut degré le diagnostic différentiel des maladies, et le diagnostic différentiel des médicaments.

Pour mon instruction et ma satisfaction personnelle je dus lui demander comment il était parvenu à s'assimiler si parfaitement la matière médicale que j'étudie, moi, depuis longues années avec tant de persévérance, et toujours avec

le regret de rencontrer à chaque pas de nouvelles difficultés. Sa réponse ne se fit pas long-temps attendre.

Il est arrivé à cette connaissance exacte de la matière médicale par l'étude comparative des médicaments entr'eux, et par l'examen approfondi de la sphère d'action de chacun d'eux, non-seulement eu égard à nos organes pris isolément, mais sur l'ensemble de nos appareils, sur la totalité de la vie.

En effet, ce parallèle constant entre tous les médicaments est la seule voie qui nous conduise sûrement à distinguer, avec netteté, les résultats de l'expérimentation physiologique; son premier avantage est de séparer les symptômes généraux, symptômes qui embarrassent notre marche, parce que, de même qu'ils se représentent à peu près dans tous les médicaments, ils sont aussi communs à presque toutes les maladies, d'où il suit que leur valeur est très-contestable; puis, il nous conduit à grouper ensemble les médicaments qui ont entr'eux de l'affinité, ce qui est rendu manifeste par la similitude de quelques-uns de leurs symptômes et des plus saillants, enfin par des éliminations successives, il ne laisse plus à chacun pour symptôme dernier que le symptôme caractéristique; or, ce caractéristique est le plus précieux, et le posséder pour chaque médicament en particulier, isolément, sans mélange, c'est posséder dans toute sa pureté le trésor de la matière médicale.

Mais ce n'est pas là l'œuvre d'un jour! Que de peines, que de patience, que de veilles! Preuve nouvelle que la science ne s'acquiert jamais qu'à force de labeurs! Gardons-nous de l'envier à ceux qui la possèdent, accusons plutôt notre faiblesse ou notre lâcheté à ne suivre nos maîtres que de si loin. Comme eux, nous serons habiles un jour, si nous sommes capables de payer notre habileté des mêmes sacrifices.

J'ai vu tous les malades de M. de Bönninghausen; j'ai

constaté, *de visu*, les résultats heureux de sa pratique et je voudrais bien ne pas garder pour moi seul tout le bien que j'ai retiré de ce que j'ai vu. A l'occasion de malades placés sous nos yeux, un praticien aussi éclairé et aussi généreux ne pouvait s'empêcher de se livrer à des considérations du plus haut intérêt, soit sur les symptômes des maladies, soit sur les symptômes des médicaments. Ces considérations pratiques, je les ai toutes recueillies avec soin, parce que j'étais bien convaincu qu'elles me seraient tôt ou tard d'un grand secours ; les consignerai-je ici ?

Détachées des individualités morbides qui leur ont donné naissance, elles perdront nécessairement beaucoup de leur valeur, et pourtant je cède au plaisir de les transcrire, parce que les notes les plus brèves peuvent avoir un certain degré d'utilité, quand elles ont été écrites sous la dictée d'un maître tel que M. de Bönninghausen.

Bell. et *hyosc.* alternés toutes les 24 ou 28 heures suffisent à eux seuls dans le plus grand nombre des cas, pour la guérison des hydrocéphales aigus ou chroniques.

Dans les affections chroniques de l'estomac, on abuse de la noix vomique en ce sens qu'on lui demande plus que ne comporte sa sphère d'action. *Cocc. ars. colchi. phos-ac.* et *sep.* sont d'une application fréquente. *Colch.* est le premier remède contre la sensation de froid à l'estomac quand cette sensation est isolée ; *phos-ac.* contre le froid à l'estomac avec borborygmes ; *sepia* contre le froid à l'estomac avec symptômes divers et alternants.

L'amélioration par les aliments chauds réclame *nux* et *cocc*; l'aggravation par les aliments froids, *ars.*

Contre l'impuissance, *selen.* et *lycop.*

Bell. et *calc.* alternés dans l'épilepsie.

J'ai vu une femme qui depuis 10 ans portait aux parties latérales et inférieures du visage des croûtes épaisses et prurigineuses; *sepia* et *causticum* pris à 15 jours d'intervalle

avaient déjà produit un bien remarquable ; les croûtes étaient tombées et la peau, sur divers points, reprenait sa couleur naturelle.

Dulc. a été beaucoup trop vanté contre les refroidissements humides, *rhus-tox.* lui est infiniment préférable.

Kal-carb. se recommande par un symptôme spécial qui ne se retrouve dans l'étude d'aucun autre médicament, un gonflement et une bouffissure au-dessus des yeux, entre les sourcils et les paupières, mais le même gonflement au-dessous des yeux est un des caractéristiques de *phosph.* — Effets alternants de *phosph.*, sueurs et sécheresse de la peau; dans les deux cas, *phosph.* éminemment utile.

Contre les rougeurs de bord libre des paupières *mezereum* et *digit.*

Graphites dans l'aménorrhée avec chatouillement entre les doigts. Tout le monde sait l'utilité de ce médicament contre les dartres dont le siége est entre les doigts.

Dans les ophthalmies scrofuleuses, *puls.* et *nit.-ac.* alternés. *Ars.* ne convient que dans les cas où il y a des ulcérations à la face interne des paupières.

Un teint de cire, froid aux jambes et aux bras ; au toucher, les membres sont froids : telles sont les indications les plus caractéristiques pour *silic.*

Plumb et *cupr.* contre le rhumatisme et la paralysie des muscles extenseurs, tandis que *natr-m.* et *caust.* embrassent seulement les muscles fléchisseurs dans leur sphère d'action.

J'ai été témoin des services que peuvent rendre dans les maladies organiques du cœur, *spig.* et *natr-c.*

Dans un ictère avec douleur au foie et à l'épigastre *aurum* est donné, avec cette annotation, que si la douleur avait été fixe au foie, *sepia* eût été préférable.

Sepia guérit très-bien le pissement au lit, *dans le premier sommeil*, mais à la condition d'être répété; dans le

pissement au lit chez les enfants dont le réveil est surtout difficile, *kreosotum*.

Etudiés dans les modifications particulières qu'ils impriment à l'économie, suivant le temps, le lieu et les circonstances, les médicaments fournissent encore des données essentielles. Ainsi: dans la fièvre typhoïde *rhus* est surtout réclamé par l'amélioration du matin, *bryonia* par l'aggravation du soir; dans les maladies scrofuleuses, *calc.* sera préféré, si c'est le matin que le malade accuse le plus de souffrances, *lycop.* si le pire est le soir. *Kreosotum* utile dans la leucorrhée de la nuit; *sepia* quand le malade est baigné de sueur, *étant assis après avoir marché*.

Un homme a été guéri, il y a un an, d'un ulcère fétide aux jambes par *hep.* et *silic.*; aujourd'hui il réclame de nouveau des soins pour un anasarque général. M. de Bönninghausen repète *hep.* et *silic.*, parce que, fidèle aux préceptes de Hahnemann, dont l'exactitude est pour lui toujours rigoureuse, il tient un compte exact dans le traitement des maladies chroniques des formes morbides antécédentes et des médicaments qui les ont dissipées. L'utilité de ces médicaments, dans le premier cas, dénote une application exacte de leur actualité contre le génie de la maladie, contre la cause morbide fondamentale. Or, quelle que soit la forme de la seconde manifestation morbide soumise à l'observation du praticien, la cause fondamentale restant la même, il y a avantage, assure-t-il, à répéter les mêmes médicaments.

J'avais un vif désir de connaître l'opinion de notre éminent confrère sur le traitement de la gonorrhée, mais ici mon espérance a été déçue par une observation à laquelle j'étais loin de m'attendre, c'est qu'à Munster il n'y a pas de maladies vénériennes, ou du moins si peu que M. de Bönninghausen m'a déclaré n'avoir traité qu'un trop petit nombre de gonorrhées pour être fixé sur les meilleurs

moyens à diriger contr'elles. *Puls.* et *thui.* alternés seraient donnés par lui avec des chances très-probables de succès. Hélas ! il ne nous est pas permis de partager cette espérance.

Nous savions tous que le *calc.* était le médicament par excellence de l'enfance, mais le plus grand nombre ignorait qu'il convenait également chez les femmes, à l'époque de la cessation des règles ; alterné avec *sepia*, il répond à presque toutes les incommodités de la grossesse ; j'ajoute, moi, que *sabina* mérite au moins autant d'être noté.

Sepia et *caust.* exigent la préférence contre les affections provenant d'une gale récente, traitée allopathiquement et guérie, c'est-à-dire, effacée par le soufre à l'intérieur, et le mercure à l'extérieur. Dans ces cas, le soufre donné en premier lieu est sans action, ou fait du mal.

Bar-c. est après le soufre le premier antipsorique.

Dans le traitement des hernies, *nux v.* en première ligne, *sulf-ac.* préférable à *sulf.*

Thuia offre bien dans sa pathogénésie ces deux symptômes saillants de *gonflement du bout des doigts et du bout des orteils*, mais à première vue, chez un enfant amené pour une affection de la bouche, reconnaître ce gonflement, et sur la valeur de ce symptôme, prononcer que l'enfant est infecté de sycose héréditaire, comme l'a fait M. de Bönninghausen, c'est être doué d'une finesse d'observation bien remarquable, c'est avoir pénétré dans les replis les plus cachés de la matière médicale.

Comme j'estime que rien n'est petit de tout ce qui intéresse la vie des hommes, je mentionnerai ici que M. de Bönninghausen croit avoir trouvé quelques avantages à imprégner ses globules autrement qu'on a l'habitude de le faire. Généralement, après les avoir laissé tremper plus ou moins long-temps, on fait sécher les globules, soit

dans une capsule de verre, soit sur du papier sans colle qui bientôt a absorbé l'excédant du liquide ; mais dans l'une ou l'autre de ces opérations, il est toujours un moment, si court qu'on veuille le supposer, où les globules sont exposés au grand air et où il y a évaporation d'une portion du liquide médicamenteux dont on a voulu les imprégner. M. de Bönninghausen préfère verser dans un flacon à demi plein de globules quelques gouttes de liquide, quantité suffisante pour mouiller la totalité des globules, fermer aussitôt le flacon, le secouer et le conserver ainsi, en laissant au temps seul le soin de sécher les globules.

Le fait est que les globules imprégnés de cette manière conservent toujours une odeur alcoolique bien prononcée; or, il serait bien possible que la présence d'une plus grande quantité d'alcool nous assurât une force médicamenteuse plus active et plus soutenue.

En ayant la précaution de laisser le flacon à demi plein et de le secouer fortement, on n'a pas à craindre que les globules se prennent en masses ; ils restent parfaitement isolés, leur préparation est plus facile, moins sujette à erreur, nous l'avons adoptée.

Les globules dont se sert M. de Bönninghausen sont assez gros ; il reproche aux petits globules d'être trop durs et de se laisser mal imprégner.

J'arrive à la question des dilutions. Je ne me dissimule pas de quelle importance doivent être nécessairement pour nous à ce sujet l'opinion et la pratique de l'homme supérieur dont j'ai pris à tâche de faire ressortir l'habileté ; aussi sans prévention, comme sans timidité, je vais en dire tout ce que je sais.

M. de Bönninghausen raconte que le premier mot des hautes dilutions a été dit par lui dans sa correspondance avec Hahnemann, Gross et Stapff et que ce mot consigné dans *les Archives* est celui-ci : au lieu d'agir comme nous le fesons,

c'est-à-dire, de faire dissoudre un ou plusieurs globules dans un verre d'eau et de passer de ce premier verre à un second, à un troisième, etc., il serait plus simple et plus commode d'élever plus haut le chiffre de la dilution. Hahnemann approuva ; Gross, Stapff et de Bönninghausen essayèrent et réussirent à se convaincre que le chiffre de 30 posé ouvertement au moins par Hahnemann était arbitraire et que bien au dessus de lui, la plupart des médicaments connus, jouissaient, dans des conditions déterminées, d'une action curative au moins égale et même supérieure.

On continua ces recherches et plus tard, il en résulta l'explosion de Gross, trop bien connue de tous les homœopathes pour que je veuille appeler sur elle la discussion.

Je reviens à M. de Bönninghausen. Depuis le mois de février 1844, il ne se sert presque plus que des 200es dilutions et il s'en loue beaucoup; il affirme de vive voix, comme par écrit, que les résultats de sa pratique sont devenus encore plus satisfaisants et qu'avec ces hautes dynamisations il lui est souvent arrivé de guérir des maladies qu'il avait en vain combattues avec les dilutions basses des mêmes remèdes.

Cette affirmation est non équivoque, positive. Or nous estimons le jugement et le caractère du praticien qui nous la donne ; donc, il nous faut l'accepter et nous l'acceptons en effet; mais plus cette affirmation est destinée à peser dans la balance, plus aussi il devient nécessaire d'en déterminer avec soin la nature et la portée.

M. de Bönninghausen se loue des 200es dilutions, mais de là résulte-t-il nécessairement que son témoignage puisse être invoqué dans tous les cas en faveur des hautes dilutions plus modernes dont quelques-uns ont fait tant de bruit? On s'est trop hâté de l'affirmer ; et en étudiant davantage M. de Bönninghausen, on arrive à cette conclusion que non-seulement il n'approuve pas les très-hautes dilutions, mais encore qu'il fait peser sur elles et sur les travaux entrepris pour les

accréditer un jugement sévère et réprobateur. Pour le prouver, j'affirme les paroles suivantes que j'ai entendues sortir de sa bouche: *Je me sers des* 200es *dilutions, mais je ne vais jamais au delà: quelle que soit l'estime profonde que je conserverai pour Gross, je dirai franchement que dans la question des hautes dilutions, il est allé trop loin, il est* EXAGÉRÉ. Voilà donc une ligne de démarcation bien tranchée ; ne confondons plus Gross avec M. de Bönninghausen, il y a entre ces deux hommes, un abîme, l'abîme de l'exagération.

J'étudie toujours M. de Bönninghausen. Je lui ai vu donner à tous ses malades des médicaments à la 200e dilution, c'est vrai, mais j'ai noté ceci que tous ses malades étaient atteints d'affections chroniques, vivant sobrement, la plupart au grand air et vierges de ces médications si usitées parmi nous qui pervertissent la sensibilité, et altèrent toujours plus ou moins profondément la normalité de nos organes. Or, une pratique exceptionnelle pose nécessairement des limites étroites à l'enseignement qui en découle, et pour tout dire, en un mot, il pourrait bien se faire que M. de Bönninghausen eût parfaitement raison de traiter tous ses malades par des 200es dilutions et que nous eussions tort, nous, de l'imiter, parce qu'il existe, entre nos malades et les siens, de trop notables différences.

Pour être vrai, pour sauvegarder de toute imprudence fatale la dignité de la science et les intérêts les plus chers des malades, il faut donc convenir, même devant la pratique heureuse de M. de Bönninghausen, que les 200es dilutions, et seulement les 200es, exercent une action non équivoque, souvent plus complète et plus étendue; ce qui permet de les employer dans des conditions qui ne sont pas encore déterminées, avec des avantages plus marqués que les basses dilutions.

Ainsi formulée la bonne opinion qu'on doit avoir et que nous avons des hautes dilutions, trouvera peu de

contradicteurs parmi les médecins homœopathes praticiens. Mais il eût été à désirer que l'on procédât toujours avec ce ménagement dont je n'ai pas voulu me départir; on eût avancé la question, au lieu de la reculer; on l'eût éclaircie, au lieu de l'obscurcir.

J'ai dit que depuis un certain temps, M. de Bönninghausen donnait à tous ses malades des médicaments à la 200ᵉ dilution. Ici même, dans l'intérêt de la vérité, une restriction est nécessaire. J'ai vu un malade dont la feuille d'observation portait *ars.* 2/30, et de cette prescription il y avait à peine 15 jours. Donc, M. de Bönninghausen n'est pas exclusif, donc, il ne dédaigne pas, à l'exemple de quelques-uns, d'un petit nombre heureusement, les dilutions moyennes, celles-là précisément, disons-le en passant, qui ont fourni les résultats heureux dont l'homœopathie est fière de montrer, à ses amis comme à ses ennemis, la glorieuse moisson.

Non-seulement il ne les dédaigne pas, mais il les conserve précieusement sans vouloir s'en défaire, parce qu'il ne lui est pas démontré que, dans les maladies aiguës, elles ne soient pas préférables et, dans le doute seul, il m'a donné le sage conseil de ne pas m'en séparer (1).

Ainsi par l'excellence de l'esprit et du jugement de M. de Bönninghausen se trouvent conciliées les richesses du passé et les espérances de l'avenir; les améliorations progressives de notre art et les certitudes acquises par nos devanciers.

(1) J'ai dit et je répète que M. de Bönninghausen ne se prononce pas en faveur des 200ᵉˢ dilutions dans les maladies aiguës, et il faut lui savoir gré d'avoir su résister à l'entraînement de ses amis les plus intimes qui sont Gross et Stapff. Modifiera-t-il encore son opinion? je ne le pense pas; parce que les hautes qualités qui le distinguent me sont un sûr garant qu'il ne se prononcera qu'avec connaissance de cause et que les maladies aiguës qu'il est appelé à visiter, vu son âge avancé, ne sont plus en nombre suffisant pour lui permettre d'asseoir un jugement définitif.

Pourquoi faut-il que des savants du premier ordre, que des praticiens dont je vénère le caractère, mais dont je déplore le fol entraînement, aient été conduits à des exagérations capables de compromettre nos conquêtes, et d'élever contre nous de nouvelles et trop légitimes appréhensions? — La hardiesse est une mauvaise conseillère quand elle n'est pas tempérée par une haute raison.

Il n'est pas vrai que M. de Bönninghausen ait jamais expérimenté les préparations de M. Iœnichen de Wismar. Cette illustration de fraîche date lui est totalement inconnue. Ses médicaments, il les tire tous de la pharmacie de M. Muhlenbein de Schœningen, près Brunswick, aujourd'hui tenue par M. Lehrmann qui, comme son devancier, se recommande à tous les homœopathes par la pureté de ses préparations. Comme ces 200es dilutions exigent une patience peu commune, comme la durée même des opérations qu'elles réclament peut exposer involontairement à mille erreurs, il n'était pas sans importance pour moi de m'approvisionner de celle-là même dont je constatais les bons effets dans la pratique de M. de Bönninghausen, et c'est ce que j'ai fait. Tous ceux de nos amis qui voudraient en avoir pourraient, en toute confiance, s'adresser à notre pharmacie homœopathique de Marseille.

Les doses de M. de Bönninghausen varient peu ; elles sont de 2 à 4 glob. donnés à sec ou au moins en une seule fois. Il donne rarement les médicaments dissous dans l'eau à doses répétées et seulement quand les malades sont très-affaiblis. Dans ces cas, il recommande à ses malades de tenir le plus long-temps possible le liquide dans la bouche, parce qu'il a cru remarquer que l'impression du remède sur les papilles nerveuses de la langue, se fesait avec une grande rapidité.

Un mot sur la répétition des doses et des médicaments.

Ce point de pratique est d'une si haute importance, que je ne voudrais pas laisser ignorer à son sujet la pensée de M. de Bönninghausen. Cette pensée, je la dirai d'autant plus volontiers qu'elle est entièrement conforme au précepte de Hahnemann, de *laisser aux médicaments le temps d'exercer toute l'action curative dont ils sont capables*; mais quelle doit être la durée de ce temps, voilà le nœud de la question, et le trancher n'est pas chose facile.

Tous les médicaments n'ont pas la même durée d'action, et de plus, chacun d'eux présente encore des variétés bien grandes suivant que la maladie qui réclame son emploi est aiguë ou chronique, source inépuisable de difficultés !

Règle générale : il faut répéter un médicament aussi long-temps qu'il embrasse dans sa sphère d'action l'ensemble des symptômes, et renouveler les doses toutes les fois que l'amélioration produite par la dose précédente demeure stationnaire.

Dans les maladies aiguës, toute amélioration est prompte à se manifester, quand elle doit suivre l'emploi d'un remède, mais en raison même de cette promptitude elle est de courte durée; donc, il faut, dans le plus grand nombre de cas, de quelque manière que l'on ait donné le médicament, soit à sec, soit dans l'eau, en répéter la dose à des intervalles rapprochés, tandis que dans les maladies chroniques, pour obéir aux lois de Dieu qui règlent la marche des maladies, aussi bien qu'elles président au développement d'action des médicaments, toute amélioration est lente, progressive, ce qui exige nécessairement que le temps de la répétition de la dose soit plus ou moins éloigné.

Quinze à vingt jours sont ordinairement indispensables pour apprécier l'action d'une première dose d'un médi-

cament, mais ce terme est loin d'être de rigueur. Si à cette époque l'amélioration est toujours croissante, si lente qu'elle se produise, il faut la respecter pour ne pas troubler les efforts salutaires d'une réaction qui seule amène la guérison des maladies.

Il faut savoir attendre, c'est là en homœopathie le précepte le plus fondamental, et comme il n'est pas le plus facile à suivre, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que Hahnemann lui même et après lui, selon son exemple, ses plus habiles disciples ont fourni les preuves d'une soumission inouïe à ce précepte, soumission couronnée de succès inattendus, toutes les fois qu'elle était légitime. M. de Bönninghausen m'a cité le fait d'une maladie de poitrine qu'il avait guérie dans un an, seulement par phosphore répété tous les trois mois.

D'un autre côté, tous les praticiens sont unanimes à confirmer les dangers d'une répétition fréquente, soit de médicaments divers, soit de plusieurs doses du même médicament; donc il n'est plus permis d'avoir le moindre doute à cet égard et il ne reste plus qu'à se bien pénétrer des conditions dans lesquelles il faut se placer pour ne pas courir le risque de perdre un temps précieux. La première de toutes, celle qui résume toutes les autres, est celle d'avoir choisi réellement le médicament vrai, le médicament le mieux approprié à l'état actuel du malade et de la maladie. Mais pour être apte à remplir cette première indication, il faut déjà une grande habileté et c'est cette habileté même que nous devons ambitionner, car sans elle la patience ne serait plus qu'une faute quand elle ne serait pas un crime.

Je le repète avec intention, pour pratiquer l'homœopathie avec tout le succès désirable, il faut avant tout se familiariser avec la matière médicale: je crois avoir tout dit pour mettre au grand jour cette grande et utile vérité.

M. de Bönninghausen alterne souvent deux médicaments, mais cet exemple, peut-il être suivi avec avantage? je ne le pense pas. Il faudrait connaître, comme lui, les affinités des remèdes, et cette étude est trop peu avancée chez la plupart des médecins homœopathes, pour que cette pratique, si elle était posée en précepte, ne fût suivie d'une grande confusion et ne prolongeât la durée des traitements.

D'autres sujets animèrent encore nos conversations, et ce ne furent pas les moins intéressants. J'ai écouté volontiers notre confrère disserter sur les inconvénients graves de la vaccine telle qu'elle est pratiquée. Il la considère comme une des grandes voies de propagation des maladies chroniques, miasmatiques; et ici, toutes mes sympathies lui étaient doublement acquises, parce que depuis long-temps je partage ses opinions sur ce point. Je déplore avec lui les sources impures auxquelles on va puiser ce préservatif d'un des fléaux les plus terribles; préservatif admirable quand il est tel que nous l'a donné la divine Providence, mais qui en passant par une longue série d'individus malades a dû nécessairement subir des modifications dans sa nature, par une combinaison intime avec les principes miasmatiques que nous savons être si généralement répandus dans l'état actuel de la société.

D'un préservatif ainsi modifié, il ne faut plus attendre, avec raison, que des effets incertains ou des effets dangereux, et ce que la logique nous portait à redouter, l'expérience le confirme tous les jours. Ici des enfants vaccinés ne sont pas à l'abri de la petite vérole, là des enfants nés de parents sains donnent peu de temps après leur vaccine, des preuves non équivoques d'une

infection miasmatique capable d'engendrer plus tard les maladies chroniques les plus graves et les plus rebelles.

Aux temps les plus mémorables de la science, les hommes qui présidèrent à sa destinée, étudièrent avec un intérêt tout particulier les constitutions médicales; c'est que dans ces formes de maladies diverses suivant le temps et l'espace, mais dominées toutes par un même génie qui en est le véritable principe engendreur, ces grands maîtres reconnurent tous l'importance qu'il y aurait à saisir le caractère différentiel de ce principe: dans ce but ils firent de nobles efforts suivis de conséquences heureuses, nous sommes loin de le contester.

L'homœopathie est assez riche de son propre fonds pour n'avoir besoin des dépouilles de personne, et d'ailleurs pourquoi voudrait-elle même essayer de rayer d'un trait de plume l'expérience des siècles, quand toutes les vérités médicales convergent vers elle pour lui tresser sa plus belle couronne? Il est aussi barbare que dénué de fondement, le reproche si souvent adressé aux homœopathes, de renier le passé; nous protestons ici de toutes les forces dont nous sommes capables et nous ne demandons pas mieux qu'on veuille s'assurer de la sincérité de notre protestation. — Renier le passé! mais nous aurions trop à perdre à cet acte de vandalisme, et l'intérêt le plus cher de notre doctrine nous le défend. Nous avons, au contraire, la prétention et (plus tard nous aurons mille fois l'occasion de le démontrer) de remettre surtout en honneur l'enseignement de cette expérience dont on parle à chaque page de nos livres, mais que les savants ont trop souvent dédaigné pour se donner la satisfaction de demeurer rationnels; oui, mieux que nos adversaires nous embrassons tous les faits les plus avérés,

nous relevons avec orgueil toutes les vérités acquises. Que fait-on, par exemple, de ces guérisons par des remèdes spécifiques, observées mille fois et dans tous les siècles? Elles sont des enfants perdus, sans nom, que la science de l'école repousse avec dédain, la marâtre qu'elle est! Pourtant ces guérisons sont vraies, personne n'ose les contester; on les rejette, mais on ne détruit pas leur authenticité. L'homœopathie, qui n'a plus à rougir devant elles, les réclame comme lui appartenant, elle les légitime, elle les explique par son principe et, bienfait plus précieux encore, elle nous fournit les moyens de les reproduire à volonté.

J'ai dit que les constitutions médicales avaient été étudiées sérieusement et non sans fruit, avant l'homœopathie, mais il me faut ajouter qu'à l'homœopathie seule il était réservé de rendre cette étude plus féconde en lui enlevant toutes ses incertitudes.

Sydenham écrivait, je plains les premiers malades que je traite dans une épidémie; Hahnemann sur le tableau qui lui fut envoyé des symptômes du choléra, détermina avec une assurance justifiée par le succès, le traitement de cette affection dans toutes ses périodes. Quel exemple plus frappant appellerai-je à mon secours pour faire sentir la différence qui sépare les deux médecins et les deux médecines?

En homœopathie, il est toujours possible de trouver, *à priori*, dans la matière médicale, la similitude des symptômes caractéristiques d'une maladie régnante; aussi cette étude ne doit-elle être jamais négligée. M. de Bönninghausen affirme avec tant de vérité qu'une fois qu'on a trouvé le médicament qui convient au caractéristique de la constitution régnante, on guérit toutes les maladies avec le même remède, tant que dure la même constitution.

On me pardonnera d'avoir fait à M. de Bönninghausen une si large part dans la relation de mon voyage; tout ce que j'ai dit est vrai, et en retraçant mes souvenirs j'ai joui une seconde fois du bonheur que m'a fait éprouver la connaissance de cet excellent homme, une des gloires de l'homœopathie.

On me pardonnera d'avoir essayé si complaisamment de faire connaître un praticien habile et muri par une longue expérience, que nul médecin français n'avait encore visité et qui mérite tant de l'être. Mon digne ami le docteur Malaise, de Liége, m'a poussé fortement à me détourner de ma route projetée pour aller à Munster; il m'a rendu service et je lui en exprime ici toute ma reconnaissance. Lui aussi, et avant moi, avait apprécié l'excellence de M. de Bönninghausen, je le prends à témoin de tout ce que j'ai écrit.

Plus qu'un mot. Après avoir servi si puissamment la cause de l'homœopathie par ses écrits et par la pratique, M. de Bönninghausen a la douleur de n'avoir pu trouver dans aucun médecin de Munster les qualités requises pour embrasser la continuation de ses travaux. Il serait isolé sans l'assistance du docteur Luttebeck déjà octogénaire qui, à l'exemple de son maître, son ami, consacre avec un zèle vraiment touchant le reste de sa vie, au culte de la vérité. Espérons qu'un des fils de M. de Bönninghausen remplira cette lacune à jamais regrettable, en se montrant digne d'un tel père.

Ce n'est pas que M. de Bönninghausen n'ait formé des élèves, et des élèves fort habiles, mais peut-être même à cause de l'éclat du maître, ces élèves se sont tous répandus au dehors où ils exercent avec une honorable distinction.

Il lui reste pour toute récompense une vieillesse honorée et respectée de tous, amis et opposants de l'ho-

mœopathie; il lui reste l'estime de ceux qui le connaissent et qui, dans les circonstances les plus difficiles de la vie, ont pu apprécier la noble fermeté de son caractère, l'admiration des savants qui peuvent sonder la profondeur de ses connaissances ; il lui reste le concours toujours plus nombreux des malades qui viennent avec confiance réclamer de ses soins des prodiges souvent réalisés.

Puisse-t-il trouver une compensation suffisante à ses pénibles labeurs, dans le bien qu'il fait à tous, même aux médecins de son pays qui ne se souviennent, hélas ! des liens qui l'unissent à lui, que quand ils sont malades.

Études historiques et médicales sur l'Homœopathie,

PAR LE Dr TAXIL.

—

(*Suite.* (1)

—

Depuis Bichat quels pas a fait la matière médicale ? N'est-elle pas aujourd'hui ce qu'elle était alors? Voici ce qu'Hahnemann écrivait en 1808 à Hufeland :

« Depuis dix-huit ans je me suis écarté de la route battue « en médecine ; c'était un supplice pour moi de marcher tou- « jours dans l'obscurité avec nos livres, lorsque j'avais à « traiter des maladies et de prescrire d'après telle ou telle « hypothèse sur les maladies des choses qui ne devaient, non « plus qu'à l'arbitraire, leur place dans la matière médicale;

(1) Voir notre numéro de janvier.

« je me faisais un cas de conscience de traiter les états mor-
« bides inconnus de mes frères souffrants par des médica-
« ments inconnus qui, en leur qualité de substances très-
« actives, peuvent, quand ils n'ont pas le cachet d'une rigou-
« reuse appropriation, que le médecin ne saurait leur don-
« ner, puisqu'on n'a point encore examiné leurs effets pro-
« pres, peuvent si facilement, dis-je, faire passer de la vie
« à la mort ou produire des affections nouvelles et des maux
« chroniques souvent plus difficiles à éloigner que ne l'était
« la maladie primitive. »

Les tentatives de notre grand réformateur sont désormais comprises. Hippocrate, depuis long-temps, l'a dit: de deux maladies (*laboribus*), simultanément développées sur des points différents, la plus forte obscurcit (*obscurat*) la plus faible. L'expérience journalière confirme la vérité de cet axiome. Combien de fois la rougeole, déjà établie, a-t-elle cédé le pas à la variole et a attendu la fin du cours de celle-ci pour reprendre sa marche ordinaire. Larrey assure que la peste (la peste, entendez-vous) s'arrête dès que la variole parait, pour recommencer après la cessation de l'épidémie variolique.

Voilà une première proposition fondamentale fournie par l'ancienne école. Il était question ici de deux états morbides différents dans leur nature, et n'ayant nul rapport analogique, dans leur manière d'être.

Mais si les deux stimulus ont une grande analogie entr'eux, l'un des deux, le plus faible, est entièrement éteint et anéanti lui et ses effets, par la puissance analogue de l'autre, qui est le plus fort.

Voilà une deuxième proposition fondamentale aussi absolue que la première. La variole, en effet, n'annule-t-elle pas la vaccine? et la vaccine vraie ne préserve-t-elle pas de la petite vérole?

Or, si l'unité de la vie des organes et leur concours dans

un but commun ne permettent pas que deux effets produits par des stimulations générales contre nature puissent exister ensemble dans le corps de l'homme, sans que la plus forte obscurcisse la plus faible et que celle-ci reparaisse ensuite sans avoir été nullement modifiée; et d'une autre part, si ces excitations étant analogues se détruisent, s'anéantissent, se guérissent enfin l'une par l'autre, sans qu'il ne reste, d'aucune d'elles, nulle trace; il doit en être de même du traitement des maladies par les médicaments.

Où trouver des fondements plus solides? Est-ce vrai que la théorie et la pratique découlent d'une loi unique, simple, primordiale, *similia similibus*.

La doctrine homœopathique est donc trouvée, et cette doctrine entière, complète, se lie par une tradition ininterrompue aux doctrines les plus anciennes. Par là, elle échappe à tous les reproches d'étrangeté, de singularité qu'on s'est plu si gratuitement à lui prodiguer et elle acquiert des droits sacrés à l'attention de tous.

Mais il reste encore beaucoup à faire; d'après ce que nous avons dit, la théorie de l'action des substances médicamenteuses consiste dans l'appropriation de ces substances aux phénomènes morbides, qu'elles sont appelées à combattre. Ceux-ci nous les connaissons, puisqu'ils constituent la maladie elle-même; il faut maintenant rechercher les vertus positives et appréciables des médicaments, en étudier l'action particulière et individuelle, pour en faire l'application thérapeutique aux nombreuses variétés morbides auxquelles elles répondent par leur pathogénésie.

C'est ici qu'Hahnemann recourt à l'expérimentation pure, « pensant, avec raison, que les modifications et les sensa-« tions que les médicaments produisent dans l'organisme de « l'homme en santé, où leur voix n'est point étouffée par « celle des symptômes morbides, est la seule manière dont « ils puissent révéler à l'observateur sans préjugés leur ten-

« dance spéciale, l'énergie positive et pure en vertu de la-
« quelle ils agissent sur le corps, c'est-à-dire, détruisent
« l'harmonie qui constitue la santé, et la rétablissent quand
« elle est troublée par la maladie (1). »

C'est au milieu de la misère, du dénûment le plus complet, que notre maître se livre à ce laborieux travail. Oui, pendant quarante ans de sa vie, se soumettant aux privations les plus dures, à tout ce que la haine des médecins a de plus amer, aux insultes, aux menaces d'une populace ameutée qui, plus tard, tombant à ses genoux, le saluera du nom de bienfaiteur de l'humanité, Hahnemann élabore sa magnifique matière médicale pure et ouvre une immense voie à la puissance thérapeutique, en l'asseyant sur une base inébranlable, sur son *similia similibus*.

Si tous les ouvrages de matière médicale, avant Hahnemann et ceux venus après lui, mais faits en dehors de lui, ne nous enseignent rien de vrai touchant l'action médicamenteuse des substances qu'ils étudient, c'est que leurs auteurs ne se sont jamais écartés des errements anciens qui, transmis de générations en générations, depuis Dioscoride, contemporain de l'empereur Néron (66 ans après J.-C.), ont tous été entachés de la même imperfection originelle. Aucun d'eux n'a compris l'utilité du lien qui existait entre la maladie et le médicament qui la guérit. Il leur manquait ce principe d'unité, ce fil d'Ariane qui devait les guider dans le labyrinthe des souffrances humaines.

Ainsi pour guérir, Hahnemann n'a besoin que d'opposer au travail morbide un médicament approprié qui, par cette appropriation aussi parfaite que possible, mettra un terme à la maladie sans s'y *Substituer* (2).

(1) Organon, page 423.

(2) Substituer, d'où substitutif, substitutive, signifie (voyez le Dict. de l'Académie), remplacer une chose, une personne par une autre. Or, reste-

Pour notre auteur, les médicaments (1) sont à la maladie ce que les aliments sont à la santé. Mais les médicaments, au lieu de nourrir, sont des excitants contre nature destinés uniquement à modifier notre corps sain ; à troubler la vie et les fonctions des organes, faire naître des sensations désagréables, en un mot à déranger la santé et à provoquer des maladies. Toute substance qui ne possède pas ces qualités n'est pas un médicament. Chaque substance a sa manière, exclusivement propre, de modifier notre état de santé. Les médicaments ne manifestent jamais leur véritable puissance absolue, d'une manière plus pure que chez les hommes en pleine santé, pourvu qu'on ait soin de les donner purs et sans mélanges.

« En procédant ainsi, on se procure une suffisante quan-
« tité de médicaments ou excitants artificiels pour avoir la
« faculté de choisir lorsqu'il s'agit de traiter une maladie
« naturelle. Le résultat de cette méthode, conforme à la
« nature, est infaillible ; il est tellement certain, sans excep-
« tion, et sa rapidité dépasse à tel point toute attente, que
« nulle autre manière de traiter les maladies ne saurait rien
« offrir d'analogue (2).

Restera-t-on toujours froid devant des affirmations empreintes de cette foi religieuse, qui, écho de la vérité, devrait animer toutes les âmes. Non, non, le temps viendra où la raison, subjuguant et théories et systèmes, ralliera les esprits

t-il autre chose après la guérison homœopathique, que la santé qui auparavant existait? Donc, jamais la substitution ne pourra être synonime de l'homœopathie, quelque puissants efforts que tentent MM. les auteurs de thérapeutique et de matière médicale.

(1) Quæ corpus merè nutriunt alimenta, quæ verò sanum hominis statum (vel parvâ quantitate ingesta) in ægrotum et ægrotum in sanum mutare valent medicamenta appelantur. *Hahnemann*, *De viribus medicamentorum*, Leipsick, 1805.

(2) Organon, page 345.

à la loi des semblables, à la loi d'unité et d'harmonie. Continuons :

En expérimentant les médicaments sur l'homme dans l'état de santé, on remarque des phénomènes primitifs provoqués spécifiquement par les substances (action) auxquels succèdent des phénomènes négatifs ou opposés consécutifs (réaction).

Si l'on oppose maintenant à une maladie un médicament dont les symptômes primitifs aient la plus grande analogie avec les siens, c'est là un traitement positif ou curatif. La deuxième proposition expérimentale est réalisée, c'est-à-dire, qu'une amélioration prompte et durable arrive.

Que suivant la médecine des contraires, on s'adresse à un médicament dont les effets pathogénétiques seront directement opposés aux phénomènes morbides, par lesquels la maladie se dessine ; par exemple, qu'on veuille vaincre une constipation opiniâtre par ce qu'on appelle vulgairement des purgatifs ; l'effet primitif de ces médicaments amène un résultat heureux, mais qui cesse avec l'action de ces symptômes primitifs, pour donner lieu à une réaction qui, s'exerçant en sens inverse de l'action primitive et venant coïncider avec les phénomènes primitifs de la maladie, les aggravera.

Si jusqu'ici l'homœopathie n'avait pas été condamnée sans être entendue, si elle avait trouvé des juges et non des ennemis, elle aurait été écoutée, elle aurait été entourée de toute la faveur qu'elle mérite. Mais, qu'on le sache bien, les tortures qu'on lui inflige sont la mesure de sa puissance, de sa valeur. Elle recèle dans son sein une vérité qui, comme celles qui l'ont précédée, ne peut se produire que par le sacrifice ; aussi espérons-nous que les données expérimentales qu'elle enseigne arriveront un jour à toutes les intelligences. Mais beaucoup diront, même aujourd'hui, tous ces faits nous sont connus, ils tombent sous nos yeux tous les jours, et tous les jours, entraînés par l'habitude ou par la

routine, vous saignez, vous purgez, vous évacuez non plus les humeurs peccantes, depuis Molière, votre langage s'est épuré, vous êtes, non tous, mais le plus grand nombre, sortis de la fange humorale, mais vous tenez à dériver, à révulser suivant les idées remises en honneur par les systèmes modernes. Poursuivant notre tâche, nous voyons la constipation renaître durant la période de la réaction ; alors, en accusant l'insuffisance présumée du remède, vous le réitérez ou vous en augmentez la dose, jusqu'à ce que la maladie primitive, vaincue ou masquée par les accidents que renouvellent sans cesse vos doses toujours croissantes, le cède enfin à une autre nouvelle et au moins aussi grave maladie médicinale (1).

C'est évident, toute l'erreur consiste en ce qu'on n'a pas tenu assez de compte de l'effet réactif du médicament. Erreur majeure, erreur capitale de laquelle nous a tirés à jamais, quoi qu'on en dise, notre illustre maître.

Les palliatifs, pour être utiles suivant Hahnemann, ont besoin d'opérer en peu d'heures et d'être dirigés contre un état morbide peu soutenu, parce que dans ce cas l'action primitive du palliatif est anéantie par le jeu des fonctions, la force vitale ayant repris tous ses droits.

« Je ne méconnais pas la grande utilité des palliatifs. Dans « les maladies qui se développent et tendent à marcher « rapidement, non-seulement ils suffisent quelquefois, « mais encore, ils méritent la préférence toutes les fois « qu'il n'y a une heure, une minute à perdre pour venir

(1) Ces maladies, que l'allopathie engendre de toutes pièces avec ses doses massives si souvent répétées, en en rejetant le tort sur la pauvre nature, qui n'a ni parole ni plume pour se défendre, méritent une attention particulière ; nous les signalons à Messieurs nos confrères de l'ancienne école.

N'aurait-il démontré que cette vérité, Hahnemann, qu'on lui devrait des autels !

« au secours du malade. Là, mais là seulement ils ont de l'utilité (1). »

Dans les maladies aiguës le traitement positif curatif sera toujours préférable, parce qu'il abrège la durée de l'affection, la guérit réellement avant qu'elle ait parcouru ses phases. Ainsi, dans l'épidémie catarrhale (*influenza grippe*) qui vient de sévir sur Marseille, on a pu observer toutes les nuances de l'affection muqueuse, séreuse et parenchimateuse des organes thoraciques ; dans le premier cas, et toujours guidés par le caractère dominant de l'épidémie, que les symptômes traduisaient, *aconit et nux vomica* ont mis un prompt terme au catarrhe simple, s'escortant de la fièvre aiguë, de la céphalalgie et de tous les phénomènes d'une courbature ; si la maladie réveillait des accidents pleurétiques, alors *aconit et bryone* enrayaient la maladie qui, poussée jusqu'à la pneumonie ou la pleuropneumonie, réclamait l'adjonction du phosphore et, sans autre auxiliaire que la diète et l'eau froide édulcorée, que les malades appétaient généralement, nous avons toujours eu des convalescences rapides et franches.

Est-ce avec le même bonheur que la médecine dite rationnelle s'est conduite? Qu'on nous réponde sans colère, car notre demande est franche et loyale.

Si on recourt aux palliatifs moins dangereux, comme nous l'avons dit, dans les affections aiguës légères dont le cours rapide ne laisse pas à l'organisme le temps de ressentir les effets consécutifs ou de réaction, on verra la maladie nullement entravée suivre son cours, et cela parce que leur action n'embrasse pas l'ensemble des symptômes morbides, qu'elle n'attaque ces derniers que les uns après les autres et toujours d'une manière partielle et incomplète.

D'où vient cependant que ce mode de traitement n'a pas changé encore depuis l'origine de la médecine et que les médecins de toutes les écoles ont guéri des malades? A une

(1) Organon, page 498.

question si importante laissons répondre Hahnemann lui-même.

« L'objection n'est que spécieuse, car depuis qu'il y a une « médecine, les maladies qui, réellement, ont guéri d'une « manière prompte et durable par des médicaments, et « dont le rétablissement n'a pas été l'effet du temps, de » l'écoulement complet du terme assigné aux maladies ai- « guës, ou de la prépondérance insensible et graduelle de « l'énergie du corps, ont guéri, quoiqu'à l'insu du méde- « cin, d'après la méthode que je viens d'exposer, c'est-à- « dire, par l'action curative d'un médicament (1). »

Tout ne consiste pas dans la connaissance de la pathogénésie des médicaments, il faut encore en déterminer les doses. Il est incontestable que, vu la faculté qu'a le remède de produire la maladie qu'il est appelé à combattre, si on l'administrait à doses massives, on ajouterait à la maladie et par conséquent on nuirait ; l'eau froide soulage palliativement une partie qui a été brûlée, mais si l'on y appliquait sur le champ de la glace, la partie tomberait en gangrène. Qu'une personne excitée, échauffée par un violent exercice, prenne un peu de thé chaud auquel on a ajouté une petite quantité de liqueur spiritueuse, elle se rétablira d'une manière prompte et durable. Que serait-il arrivé si on lui avait fait prendre un grand verre d'eau-de-vie?

En ne perdant pas de vue que la susceptibilité du corps, à l'égard des excitations médicamenteuses appropriées, devient d'autant plus intense que la maladie est plus grave, on ne sera pas étonné, comme nous l'avons observé nous-même à Toulon en 1837 dans le traitement du choléra asiatique par les semblables, de voir des malades dans la période algide asphyxique, sans pouls, sans chaleur et sans voix, respirant avec anxiété l'air qui leur arrivait par les fenêtres largement

(1) Organon, pages 355.

ouvertes, passer de la mort à la vie en moins de deux heures après avoir reçu sur leur langue glacée quelques globules de *charbon végétal* ou d'*arsénic*. De là, l'indispensable nécessité de ces divisions infinitésimales dont on s'est tant permis de rire, sans en comprendre ni l'importance ni la portée, sans concevoir que ces atténuations, formes possibles de la matière puisqu'elle est divisible à l'infini, ainsi que nous l'apprend la saine physique, sont des conséquences rigoureuses forcées de la loi des semblables; pour démontrer l'inanité de ces doses, commencez par détruire cette loi que Dieu a partout écrite de son doigt éternel.

Quelques substances médicamenteuses qui pourraient se ranger, relativement à leur mode d'agir, parmi les opérations la plupart mécaniques de la chirurgie, comme le tannin, qui condense également et la fibre vivante et la fibre morte; les graisses, qui la ramollissent en diminuant sa cohésion, etc., etc., exercent une action purement matérielle, physique; mais toutes les autres agissent sur l'organisme dynamiquement, c'est-à-dire, que cette action, suivant Hahnemann, qui l'explique sans réserve, est entièrement spirituelle comme la vitalité elle-même, qui se réfléchit sur l'organisme, et à cause de cette admirable analogie notre maître avait le droit de la croire susceptible de modifier la vie, ce principe immatériel que l'homme possède si largement.

En exprimant la pensée d'Hahnemann, peut-être ne verrons-nous pas tout le monde se ranger à notre avis. On dira, pour nous combattre, que jusqu'à cette heure, les agents médicamenteux modifiaient bien la vitalité des organes, mais que c'était par l'intermédiaire de leur matérialité et par conséquent d'une façon purement physique, comme si cela était possible, et non point en vertu d'une vie propre que tout leur dénie. Prenez garde, la vie est une comme Dieu. Un grand poète a dit :

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra ;
Spiritus intus alit; totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet (1).

Et si vous voulez prendre la peine d'examiner jusqu'à quel degré les longs frottements, les longs broiements auxquels nous soumettons nos substances sont capables de déployer leur propriété thérapeutique, peut-être ne serez-vous pas loin d'admettre que nos doses infinitésimales jouissent de facultés animiques qui, cachées sous la masse, sont mises en relief par la désagrégation des molécules qui composaient cette masse.

Il y aurait à discourir longuement sur la participation de tout ce qui est à la vie générale, mais nous devons nous borner, pour le moment, aux modifications apportées aux substances, dont nous usons, par la division extrême des parties qui les composent.

Pour que l'action thérapeutique se produise il n'est besoin que de la mise en contact du remède avec la fibre vivante et sensible. L'épiderme, cet enduit corné qui recouvre la peau, peut seul apporter quelque obstacle à cette action ; dans certains points où il est plus mince, comme au bas ventre, au creux de l'estomac, aux aînes, aux creux des aisselles, etc., l'action médicamenteuse est possible, surtout si le sujet est malade. Ainsi on a vu la poudre de quinquina, étalée sur le

(1) Au commencement l'esprit (la vie) alimente intérieurement le Ciel, la terre, les campagnes liquides, le globe brillant de la lune, le soleil et les astres; et l'âme, se versant dans tous les membres, vivifie toute la nature et s'unit à tout le grand corps.

En invoquant Virgile, ce poëte théologien, suivant M. Pierre Leroux, que les premiers chrétiens regardaient comme inspiré, qu'ils plaçaient parmi les prophètes, nous n'avons pas reculé devant sa qualité de païen tant, le 6me livre de sa sublime épopée, est la synthèse la plus complète des opinions de toute l'antiquité sur la vie future.

bas ventre, guérir la fièvre intermittente, que ce médicament a la propriété de guérir, lorsqu'on l'administre, d'une manière appropriée, à l'intérieur. Il suffit également d'une petite quantité de teinture d'*ipécacuanha*, versée sur le pli du bras, pour faire cesser la tendance à vomir, chez les personnes très-malades.

Le frottement, en augmentant la sensibilité de la peau et en donnant plus d'impressionnabilité à la fibre, favorise l'impression médicamenteuse. La chaleur et le froid, l'électricité sont des puissances dynamiques très-diffusibles; on peut y rallier l'action du barreau aimanté et du galvanisme.

Personne ne pourra contester que la nature n'emploie que des moyens très-simples et très-faibles pour produire les plus grands effets. Imitons donc son exemple; aussi sera-ce toujours à un seul moyen simple, exempt de tout mélange, qu'il appartiendra de produire les effets les plus salutaires, pourvu qu'il soit le plus approprié et donné à dose convenable; jamais il n'est nécessaire d'employer simultanément deux de ces moyens, à moins qu'on ne veuille s'engager dans un dédale d'incertitudes et d'obscurités.

Ce sera difficile, nous le comprenons, de renoncer à ces longues formules composées, qui n'ont pas toujours eu seulement en vue l'intérêt spécial du malade et dont le mélange des médicaments, qui les constituent, donne lieu à des combinaisons qui, décomposant les substances les plus héroïques, expliquent leur innocuité aux doses auxquelles on les administre.

Tout cas morbide quelconque n'exige donc jamais, pour être détruit, qu'un seul médicament simple et approprié. Aussi le médecin ne doit-il jamais prescrire qu'une seule substance qui, étant bien choisie, ne peut manquer de guérir la maladie d'une manière douce et durable.

Les médicaments ont une durée d'action déterminée que l'expérience a démontrée. Si leur action est positive ou cura-

tive, leur influence amène une amélioration subite et prompte. Il est en effet merveilleux de voir un malheureux écrasé sous le poids d'une phlegmasie parenchymateuse franche des poumons (fluxion de poitrine, pneumonie) revenir à la santé, à la vie, en deux ou trois jours sous l'influence de quelques globules d'*aconit* et de *bryone*, ou de tel autre médicament approprié, le malade n'usant pour toute boisson que de l'eau froide de sa caraffe; et ce cholérique, que les déjections alvines ont presque anéanti, que déjà le froid de la mort saisit, n'est-ce pas miraculeux qu'à l'aide de *veratrum album* (hellébore blanc (1) et de cuivre alternés toutes les heures et donnés à doses infinitésimales, la diarrhée, les vomissements, les crampes s'amendent, cessent enfin, que le pouls renaisse, que l'algidité de la peau cède à une douce chaleur, que la voix reprenne peu à peu son timbre, sa sonorité, et que, dans un laps de temps très-court, comme un nouveau Lazare, le malade soit rendu à la vie? Les yeux ne peuvent y croire, si éclatante est la merveille, et cependant partout où la loi des semblables a rencontré le choléra, partout elle l'a terrassé....

Voilà de quoi se vante l'homœopathie, et ses succès, que des statistiques exactes ont publiées, justifient ses prétentions; cependant, dédaignée, méprisée par ceux qui, devant ce désolant fléau, n'ont su trouver que des moyens incertains,

(1) L'auteur du Traité des épidémies, attribué à Hippocrate, livre 8, parle d'un choléra-morbus rebelle à tous les remèdes, qu'il guérit uniquement au moyen de l'hellébore blanc, substance qui cependant excite par elle-même le choléra, comme l'ont vu P. Forcest, Ledel, Reimann et plusieurs autres. Tant il est vrai, ajoute Hahnemann, que la médecine homœopathique aurait pu être trouvée avant moi. (Organon, p. 57, guérisons homœopathiques dues au hasard.)

Et on ne conviendra pas que cette remarquable coïncidence prête merveilleusement à la consécration de l'homœopathie.

Que ceux qui ont des yeux voient, que ceux qui ont des oreilles entendent, c'est l'empirisme du vieil Hippocrate élevé par l'Hippocrate moderne jusqu'à la hauteur de la science.

inefficaces, elle n'a point encore obtenu le droit de bourgeoisie, elle ne fait pas encore partie de l'enseignement universitaire, et tous les jours on entend, dans le monde, des gens qui ont été témoins ou qui ont profité de ses bienfaits, vous dire indifféremment, tant l'homme est de glace aux vérités, si l'homœopathie était si puissante, qu'on le dit, tout le monde l'accepterait, les médecins les premiers; oui comme l'Evangile, qui n'est parvenu à être incomplétement compris qu'à travers des siècles d'atroces persécutions. C'était cependant la loi des lois, la vérité principe.

Faut-il répéter les doses? Question importante dont la solution se trouve dans la loi des semblables. La répétition des doses est la réiération de l'action médicamenteuse; on devra donc s'en abstenir avant la fin de la période d'activité connue de la substance qu'on a administrée.

Voilà le principe général. Cependant dans les cas très-aigus on retire d'excellents effets de l'administration réitérée, toutes les heures et par cuillerées à bouche, d'une longue dissolution, d'un remède très-atténué, noyé, par exemple, dans cent vingt, cent cinquante grammes d'eau distillée. On dirait que ces coups médicamenteux redoublés sont nécessaires pour renverser l'édifice morbide; au reste ils se prêtent entr'eux un mutuel appui, ne laissent aucun relâche à la maladie et la modifient en peu de temps heureusement. Aussi, lorsque pendant le cours de l'administration du remède on s'aperçoit d'un amendement notable on en interrompt l'usage ou on laisse s'écouler un plus long intervalle de temps entre chaque prise. Si, au contraire, tout s'aggravait, ce serait un signe de surcroît d'action et la suspension absolue du remède serait indispensable.

Mais dans le cas où cette aggravation serait marquée par des phénomènes dangereux étrangers à ceux bien connus, par l'expérimentation pure, du médicament donné, il faudrait alors relever de nouveau l'ensemble des symptômes et obéir

aux indications. En pareille circonstance il est évident que le médicament choisi n'était pas approprié au cas morbide contre lequel on l'a dirigé. C'est là une erreur du médecin et non de la doctrine.

Une pareille méprise, due à l'inhabileté homœopathique de l'expérimentateur, a cependant servi de base à un rapport sur lequel, malgré les observations de quelques membres recommandables, MM. Husson, Itard, Pariset, la savante Académie royale de médecine de Paris conclut au rejet de l'homœopathie à cause de sa nullité. N'est-ce pas aussi la savante Académie des Sciences de Paris qui en avait dit autant de la vapeur; c'était, je crois, en 1808, et en 1816 un bateau remontait la Seine à l'aide de ce puissant moteur qui, prédit dès le treizième siècle par un moine anglais, Roger Bacon, porte dans son sein, à l'égal de notre doctrine, les plus brillantes espérances.

TRAITEMENT MÉDICAL D'UN ABCÈS,

PAR LE Dr TURREL.

—

Lorsqu'après un examen sérieux des principes de l'homœopathie, un esprit honnête et droit sent s'ébranler en lui les bases des préjugés anciens, et se déchirer le voile des illusions d'autrefois, il se rattache encore par un effort désespéré, à l'impossibilité de nos petites doses, faisant quelquefois l'honneur des guérisons que le hasard met sous ses yeux par ces doses microscopiques, à des circonstances insignifiantes, à des causes inertes, et abusant ainsi du doute

scientifique qui doit avoir pour limites l'expérimentation. L'un de nos plus honorables confrères dissidents avait vainement essayé, par les moyens allopathiques, d'arrêter un vomissement qui durait depuis plusieurs jours et qui menaçait d'emporter sa malade. — Une seule dose *arsenic* à la 30e dil. arrêta le vomissement. La malade était tourmentée par une soif ardente, et le médecin homœopathe qui avait triomphé du symptôme alarmant par le moyen que nous venons d'indiquer, lui permit de sucer quelques fragments de glace ; lorsque justement heureux d'un succès obtenu sous les yeux de son collègue impuissant, il voulut le faire servir au triomphe de la doctrine de Halnemann, voici la réponse qui lui fut faite : « Je serais convaincu de l'efficacité de votre remède, si vous n'aviez pas donné de la glace. » Mais, lui objecta son spirituel contradicteur, la glace est de toutes les médecines, pourquoi ne l'avez-vous pas ordonnée?

La réplique était écrasante et le sarcasme mérité.

Il est donc important, en présence de ces réserves que nos adversaires font au profit des circonstances les plus accessoires, et qui n'ont pas leur source, nous aimons à le proclamer, dans un sentiment de malveillance, de leur présenter des observations entièrement dégagées de ces moyens auxiliaires qui pourraient être revendiqués comme causes essentielles de la guérison. C'est ce qui nous a décidé à publier le fait pratique qui nous a suggéré ces réflexions.

M. G..., gérant d'un établissement horticole à Marseille, est âgé de 30 ans, d'une constitution assez robuste, doué d'un tempérament sanguin ; il a eu dans son enfance des croûtes à la tête et des engorgements des glandes cervicales ; il croit avoir eu la gale à 16 ans et a contracté des maladies syphilitiques, guéries par un traitement spécifique. Il habitait les environs de Chambéry, dans un pays sain où le goître ne se rencontre pas spontanément.

14 décembre 1847, le malade est retenu au lit par une tumeur phlegmoneuse développée depuis 6 jours au-dessous de la malléole externe du pied gauche.

Il m'apprend qu'au mois de septembre dernier, un abcès s'était formé au même endroit pendant un voyage qu'il fesait de Chambéry à Lyon, probablement par la pression de la chaussure et par la fatigue de courses assez longues. L'abcès développa de la fièvre et de douleurs très-vives, il perça dans la voiture, et força notre malade à s'aliter. La suppuration fut abondante pendant 8 jours, et continua en diminuant pendant deux semaines. Retenu au lit pendant 22 jours, M. G... eut recours, pour obtenir une cicatrisation déjà trop long-temps attendue, à la pommade camphrée de Raspail qui le guérit en 2 ou 3 jours.

Aujourd'hui la tumeur occupe le même point que celle d'il y a 3 mois; elle s'est développée sans cause appréciable, et le malade n'avait plus senti de douleurs dans le pied gauche ; la tumeur est rouge, circonscrite, du volume d'un œuf de pigeon, dure à la circonférence, offrant au centre un empâtement mou qui indique une suppuration commençante, le pied est douloureux; tous les soirs après la fatigue de la journée, une rougeur érysipélateuse avec gonflement douloureux s'étend jusqu'à mi-jambe; le malade est inquiet de la perspective d'un séjour au lit de 2 ou 3 semaines. Je le rassure et lui prescris une potion avec *hepar sulfuris calc.* 3/12 aq. stil. 150 grammes à prendre par cuillerées matin et soir; je lui permets de descendre au magasin, en lui recommandant toutefois de se fatiguer le moins possible.

Le 18 le malade m'apprend que depuis qu'il a commencé sa potion, il ne souffre plus, il n'a plus le soir la rougeur érysipélateuse avec gonflement qui s'étendait jusqu'à mi-jambe ; il a terminé sa potion hier soir ; je lui en prescris une nouvelle avec le même médicament à une dilution

plus basse, *hepar sulf. calc.* 3 gouttes ij aq. stil. 150 grammes. Je lui avais annoncé que son abcès s'ouvrirait spontanément et se guérirait beaucoup plus vite qu'en restant au lit et en mettant des cataplasmes ; aussi je m'informai seulement si l'abcès s'était ouvert sans songer à l'examiner de nouveau ; je ne demandai à voir la partie malade que le 21, parce que j'étais étonné de n'avoir pas encore le résultat que j'avais annoncé. Ma surprise et ma joie furent grandes, car voici quels changements s'étaient produits.

Une grosse vésicule formée par l'épiderme soulevé occupait l'emplacement de l'abcès dont elle avait les dimensions; on aurait dit d'une ampoule produite par un vésicatoire. Seulement l'épiderme d'une nuance terne révélait un liquide plus compliqué que la sérosité; le malade m'apprend que cette vésicule s'est développée dès le 18 et que d'abord tendue et rénitente, elle est comme je la vois aujourd'hui à demi-flétrie, ce qui prouve qu'il y avait résorption du liquide; il n'y a autour de la vésicule ni rougeur ni douleur, ni empâtement. Ne voulant pas confier à la résorption, la guérison qui aurait été trop retardée, je coupe l'épiderme et je donne issue à une demi-cuillerée d'un liquide jaunâtre séro-purulent. Je conseille de couvrir la vésicule ouverte d'un linge cératé pour empêcher l'adhérence des vêtements.

Le 28, l'épiderme enlevé, laisse voir à nu le derme complétement recollé aux parties sous-jacentes. L'endroit qui correspondait au centre de la tumeur offre une petite ouverture qui, au témoignage du malade, est la même que celle de l'ancien abcès et qui a dû donner passage aux produits morbides ; cette ouverture donne encore issue à un petit suintement séro-purulent.

Prescription : Silice 3/200 1 cuill. bis aq. stil. 150.

Le 2 janvier l'ouverture est complétement cicatrisée.

Ce fait nous semble intéressant à plus d'un titre :

Un abcès dans des conditions semblables avait précédem-

ment retenu pendant trois semaines le malade dans son lit, et la guérison n'avait pas été définitive puisqu'une récidive avait eu lieu.

L'abcès actuel a été guéri en deux semaines (il l'aurait été plus rapidement sans une absence de quelques jours qui m'empêcha de suivre plus activement les progrès de la cure) et le malade a pu continuer à se livrer aux occupations très-actives de son commerce et à marcher même hors de chez lui sans souffrir aucunement de cet exercice. Nous trouvons donc ici, chez le même sujet, la démonstration de la supériorité du traitement homœopathique, sur le traitement allopathique, et nous supplions nos confrères dissidents, d'essayer de nos moyens dans des circonstances analogues, et d'user d'un peu plus de sobriété à l'endroit du bistouri.

Des causes qui s'opposent à la propagation de l'Homœopathie,

PAR LE Dr BÉCHET, D'AVIGNON.

> Toute vérité nouvelle a le sort des premiers ambassadeurs que les états civilisés envoient à une cour barbare. VOLTAIRE.

L'importance pratique de la doctrine d'Hahnemann peut se démontrer par des faits aussi palpables que le sont ceux que je viens d'exposer (1), et cependant on s'étonne par-

(1) Ce que nous publions ici est extrait d'un travail de longue haleine que notre ami le docteur Béchet va publier très-

fois de ce que la majorité du corps médical, de ce que les facultés, les académies de médecine n'ont pas encore solennellement reconnu et proclamé le progrès que l'école homœopathique a imprimé à l'art de guérir.

Si l'histoire de toutes les découvertes opérées par le génie de l'homme n'avait surabondamment prouvé que les masses sont de glace pour la vérité et de feu pour le mensonge, la conduite du corps médical eu égard à l'homœopathie serait un problème sans solution possible ; mais le progrès, même quand il n'est pas en opposition directe avec ce qui était avant lui, impose toujours des notions qui paraissent étranges, parce qu'elles sont neuves et l'esprit de l'homme toujours *laudator temporis acti*, comme au temps d'Horace, apprécie ce qu'on veut lui apprendre par ce qu'il a appris, juge l'inconnu par le connu, et s'obstine ainsi à envisager la vérité nouvelle à travers le prisme de l'erreur qui, à son insu, est seule son partage. De là surgissent ces iniques jugements que les générations de tous les temps ont portés sur les plus éclatantes manifestations de la perfectibilité humaine; de là cette affligeante mais incontestable maxime que les grands hommes vraiment utiles ne sont jamais reconnus tels par leurs contemporains.

La vérité dont le principe est en Dieu illumine cons-

prochainement, et dont le but essentiel est de faire connaître et d'appuyer sur des preuves irréfragables les bienfaits de l'homœopathie dans le traitement de l'épidémie désignée sous le nom de méningite cérébro-spinale, qui a fait à Avignon, surtout parmi les militaires de la garnison, un si grand nombre de victimes. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que nous avons pris connaissance de l'ouvrage de notre collègue avignonais, et que les faits nombreux qu'il renferme nous ont paru de nature à lui assurer un beau succès. C.

tamment le monde, mais ce n'est qu'à de longs intervalles qu'apparaissent certains génies privilégiés et capables de supporter l'éclat de ses rayons; les masses vivent tête baissée et de longs ménagements sont nécessaires pour habituer leurs yeux à la lumière.

Tels sont les enseignements de l'histoire.

Les découvertes qui, dès leur apparition, peuvent se traduire en belles et bonnes machines agissantes, enlèvent tout prétexte à l'appréciation ennemie, parce que la facilité de se convaincre de leur utilité pratique est un puissant levier contre la paresse ou les positions acquises, mais en médecine tout progrès est lent à s'accomplir. Il s'agit de vérifier des faits et ces faits on les présente à ceux-là même qui ont intérêt à les nier.

L'homœopathie n'a pas épuisé encore la première phase de son développement, période de lutte; jusque-là elle ne peut rencontrer dans le corps médical, au lieu de juges, que des adversaires.

Pourquoi des adversaires? Examinons.

Par l'heureuse interprétation de l'expérience des temps passés, par de nombreuses observations dirigées avec sagacité et continuées avec cette persévérance que seul peut soutenir le génie qui a déjà entrevu une grande vérité, Hahnemann a doté l'art de guérir d'une loi fondamentale qui donne la raison de l'action sur l'organisme de tous les médicaments. Par cette découverte, qui arrache la thérapeutique à l'influence décevante des hypothèses, Hahnemann a rompu presque avec tout le passé de l'art de guérir. Jusqu'à lui cet art, que les esprits les plus droits avaient appelé conjectural, s'était alimenté de suppositions mobiles selon les doctrines, mobiles selon les individus dans chaque doctrine. Jusqu'à Hahnemann, le praticien n'a procédé dans l'art difficile et important de guérir son semblable

qu'à la faveur de deux hypothèses capitales ; hypothèse sur la nature réelle ou présumée de l'affection à détruire, hypothèse sur la vertu de la substance employée. Hahnemann a démontré que la Providence n'avait pu imposer au médecin des conditions que le médecin ne pourra jamais remplir ; que, puisque la santé est impénétrable dans son essence, la maladie l'est aussi ; que, puisque la santé ne se révèle à nous que par sa manifestation, la maladie ne peut être connue que par les symptômes qu'elle fait naître. Il a démontré en outre que toute voie pour connaître l'action propre de chaque substance sur l'économie vivante était trompeuse, si ce n'est la voie de l'*expérimentation pure*, qui consiste à observer l'effet des médicaments sur l'homme bien portant. Ces deux points de doctrine établis, et la loi des semblables prouvée par la clinique, l'art de guérir a subi une révolution intégrale.

Faut-il s'étonner alors des persécutions qu'a subies le fondateur de l'homœopathie? Les conceptions de son génie n'ont-elles pas dû éblouir tout le corps médical qui a voulu juger l'inconnu par le connu et le plus par le moins ? La somme de vérité que venait apporter à la génération médicale l'illustre Hahnemann, pouvait-elle trouver place dans des cerveaux qui croyaient en posséder assez, ou espéraient la conquérir par la voie battue jusqu'alors? Nullement ; parce que l'homœopathie, basée sur la vérité, constitue un grand progrès dans l'art de guérir, il faut à l'homœopathie une longue et laborieuse incitation, afin que les esprits se modifient peu à peu et puissent l'accepter sans se faire violence. Hahnemann n'a pu prétendre à une destinée exceptionnelle; tous les grands *novateurs* de tous les siècles ont rencontré des persécuteurs, ainsi que leurs idées. La vérité dans ses manifestations a été accueillie avec indifférence quelquefois, et le plus souvent avec aigreur. Faire ici l'historique de son long martyrologe serait un travail hors de ma portée. De

la coupe de Socrate et de la prison de Galilée, il y aurait de grandes infortunes à décrire pour arriver au lit d'hôpital de la fille de Jean Althen (1), ou aux métiers brisés en éclats du pauvre Jacquard, ou aux répulsions sans nombre qu'eut à surmonter Christophe Colomb. J'aurais bien d'amères déceptions à dépeindre avant de parler du froid accueil que reçut Fulton de l'empereur et de la répulsion dont il fut l'objet de la part du premier corps savant de France, etc.

Dans un savant mémoire sur *les découvertes en médecine*, le professeur d'Amador a prouvé, avec la logique et la science qui distinguent tous ses écrits, qu'il n'avait pas été fait un progrès en anatomie, en physiologie et en thérapeutique qui n'eût rencontré de puissantes oppositions. L'histoire a des enseignements très-accusateurs contre le corps médical, que la fable aurait dû placer sous les auspices du Dieu Terme. La circulation, la vaccine, le quinquina qui n'ont intéressé que des points isolés de l'art de guérir, ont été repoussés à leur origine; l'homœopathie qui doit modifier tout le domaine de la thérapeutique, ne peut échapper à l'influence stationnaire de l'école, qui ne conçoit et ne veut de progrès qui ne sorte de ses tendances propres.

L'essence éminemment progressive de l'homœopathie est donc une cause qui rend raison du retard de son adoption générale; cette proposition recevra de plus amples développements lorsque je ferai l'examen des circonstances qui éloignent les médecins de la doctrine d'Hahnemann.

Mais les formes par lesquelles l'homœopathie se traduit dans la pratique lui sont plus nuisibles encore; elles choquent les idées généralement reçues depuis la plus haute

(1) L'introducteur de la garance dans le Comtat vécut misérablement; sa fille est morte à l'hôpital d'Avignon, et au moment où j'écris ces lignes, on inaugure la statue de Jean Althen sur la promenade du Rocher.

antiquité ; elles ne contentent point les malades et elles lèsent les intérêts d'une classe très-influente dans l'exercice de la médecine, celle des pharmaciens.

Bien des détracteurs de l'homœopathie trouvent une plausible raison pour expliquer l'enthousiasme qu'elle inspire, dans l'étrangeté de ses moyens et dans sa nouveauté.

Il y a quinze ou vingt ans que l'homœopathie pouvait s'appeler une nouveauté ; mais aujourd'hui où elle compte plus d'années d'existence que n'en ont compté tous les systèmes en vogue, il est vraiment dérisoire que l'on veuille représenter ses prosélytes comme une foule emportée par le caprice de la mode ; il faut être bien pauvre de preuves pour en invoquer d'aussi mesquines.

Quant à l'étrangeté de la médication homœopathique, comme moyen de propagation, j'avoue que je ne la crois pas plus propre à la favoriser que le vernis de nouveauté dont je viens de parler ; car l'homœopathie est plus ambitieuse qu'on ne le suppose ; elle n'aspire pas seulement à conquérir la confiance de quelques originaux hypocondriaques qui rechercheraient une dilution homœopathique, de même qu'ils seraient très-heureux de se couvrir d'un vêtement tellement extravagant que personne n'oserait porter le pareil. Cette classe d'êtres, il est vrai, est assez nombreuse par le temps qui court ; mais lorsque la santé est sérieusement engagée, si l'homœopathie n'était qu'étrange, elle éprouverait de telles désertions que bientôt elle ne serait plus à même d'en éprouver. Chaque jour, dans le monde, de très-honorables adhésions prouvent assez que la doctrine de Hahnemann n'est pas seulement étrange, pour que j'insiste à réfuter une aussi inepte supposition.

L'étrangeté de la médication homœopathique est au contraire un obstacle à sa profusion dans les masses ; car pourquoi paraît-elle étrange? C'est parce qu'elle est en op-

position presqu'avec tout ce qui a été pensé et pratiqué jusqu'à elle dans l'art de guérir. La pensée qu'un bateau chargé de lourdes marchandises pourrait un jour remonter le cours des fleuves sans câble et sans chevaux fut une pensée étrange qui révolta le sens commun, et aujourd'hui l'expérience a refait le sens commun, pour me servir de la pensée du professeur d'Amador, et le sens commun trouve tout naturel ce que le sens commun avait trouvé étrange, absurde et impossible. La démonstration pratique de la puissance de la vapeur a rapidement modifié la conviction des masses ; mais dans l'art médical une semblable démonstration est impossible, et il faut de longues années avant que le sens commun ne trouve plus l'homœopathie absurde et impossible.

Car parmi les intelligences, il en est un grand nombre qui ont l'habitude de n'envisager les questions que par leur face la plus apparente ; pour celles-là l'homœopathie n'est autre chose qu'une rêverie médicale qui prétend faire le plus avec le moins; elles s'inquiètent peu de savoir si les deux écoles partent du même principe ou d'un principe opposé, elles ne voient qu'une chose, c'est que l'homœopathie prétend triompher avec des atômes, lorsque l'allopathie emploie des doses pondérables, tangibles et que tous les sens peuvent apprécier. Ces esprits ignorent que l'atôme est semblable à la goutte de liquide qui suffit à fair verser un vase plein, tandis que les doses massives ressemblent à du liquide jeté à côté du vase qu'il ne pourra faire verser qu'à la condition de le submerger.

Doctrinalement et pratiquement l'homœopathie est essentiellement vitaliste et dynamique : qu'y-a-t-il de plus répandu et de plus commode en médecine que le matérialisme? Avec lui, les humeurs, le sang, la bile, les saburres gastriques sont des idées concrètes que tous les esprits peuvent s'approprier ; aussi chaque maison est plus ou moins pour-

vue de gens qui s'entendent très-bien à la médecine ; le malade est-il rouge? il faut le saigner ; a-t-il des fluxions il faut des vésicatoires ; est-il jaune ? il faut évacuer la bile par un purgatif ; a-t-il la langue sale ? il faut le faire vomir ; et alors ces docteurs improvisés sont flattés de voir la docte faculté allant sur leurs brisées. Leur amour-propre est cruellement froissé par l'homœopathie qui attribue tous ces désordres matériels à un trouble de la vitalité et qui agit sur celle-ci pour les faire disparaître : leur science est réduite à néant. Comment voulez-vous donc qu'ils acceptent une doctrine qui les fait ainsi descendre du trépied qu'un grossier métérialisme leur avait élevé ?

Dans la méningite, par exemple, j'ai souvent entendu des gens du monde se récrier de ce que je ne saignais pas des malades que le sang paraissait étouffer, dont le visage était très-rouge et les yeux très-injectés ; elles se récriaient aussi de ce que je n'appliquais pas de vastes vésicatoires aux jambes pour attirer en bas le mal qui était dans la tête ; ou bien de ce que je ne donnais pas de fortes doses d'*opium* à des malades qui étaient dans une agitation extrême. Ces bonnes gens m'adressaient des reproches sur ce que je ne fesais pas ce qui leur paraissait si raisonnable : c'est là ce que fesaient d'ailleurs les allopathes les plus accrédités.

Pour réussir au milieu des masses, il faut respecter les idées dans lesquelles ces masses ont été élevées. Eh bien, l'homœopathie les détruit toutes. Comment, une mère n'aurait plus le droit de droguer de mille manières son jeune enfant ? On l'a droguée elle-même de la même façon. Ce jeune adulte fort et pléthorique ne serait pas saigné ? mais son père a été comme lui, et on le saignait. Un accident a arrêté les menstrues de cette jeune fille, et on ne la saignerait pas? mais sa mère a été comme elle, et elle fut saignée. Des purgatifs et de nombreux lavements ne seraient pas administrés à cette jeune dame qui est constipée ? mais la

grand'mère a été comme elle, et on la purgeait et elle recevait de nombreux lavements. Il en est de même dans tous les cas ; et si Hahnemann a voulu faire la cure aux malades avec sa thérapeutique pour déguiser l'expectance, il a été bien maladroit, car il n'a pas respecté les idées et les pratiques des masses.

J'ai dit que les formes de l'homœopathie ne contentaient pas le malade. En effet, un petit paquet de poudre, ou quelques globules, ou une fiole sans odeur, sans saveur et sans couleur, voilà tout le bagage du praticien homœopathe. Comment avec si peu de chose satisfaire les exigences d'un malade qui veut que toute sa maison soit occupée pour lui ? A l'œuvre, que l'on prépare de la tisanne, qu'on lui applique des emplâtres que l'on renouvellera plusieurs fois dans le jour ; que l'on compâtisse à ses souffrances causées par les plaies qui lui sont faites ; qu'on le console des dégoûts que provoque cette potion nauséeuse ; qu'on le plonge dans le bain ; qu'on le secoure en toute hâte pendant la défaillance qui suit la saignée, et le malade recevra un dédommagement à ses maux : on lui donnera de nombreux témoignages d'intérêt. S'il guérit, sa reconnaissance s'élèvera à la somme de souffrances que la maladie et l'art lui auront occasionnées ; parce que ces souffrances mêmes sont à ses yeux la mesure de la gravité de l'affection à laquelle il a échappé ; il parlera souvent et longuement des péripéties par lesquelles il aura passé ; ses entourages bruniront les couleurs du tableau. S'il meurt, on n'aura que des éloges à donner au médecin qui a tant fait de choses, mais qui, évidemment, a été vaincu par l'excessive violence de la maladie.

Par le traitement homœopathique rien de cela n'arrive ; le malade et ses entourages n'ont rien qui frappe leurs sens ; ils sont obligés de s'en rapporter à la médication que j'appellerai *contemplative* ; sans cesse le médecin doit ré-

veiller leur confiance qui s'évanouit en face des moyens dont ils ne comprennent pas l'action. Si le malade guérit, il est porté à croire qu'il a été atteint d'une légère indisposition, car il lui répugne d'accorder le mérite d'une guérison réelle à des riens qui lui ont été ordonnés. S'il meurt, les mille et une récriminations sont formulées contre le médecin qui n'a rien fait pour prévenir l'issue fatale.

Les pharmaciens, que l'école allopathique a de tout temps engraissés par sa polypharmacie meurtrière, ont poussé le cri d'alarme en apprenant qu'un novateur avait osé dire que tous les médicaments sont des poisons ; qu'il ne faut les administrer à l'être vivant qu'avec une excessive réserve et à de très-faibles doses. Ils ont cru que leur officine allait s'écrouler devant ses préceptes, et aussitôt comme un seul homme, ils ont juré la ruine de la grande réforme. Cependant elle ne vient pas les détruire, mais elle vient en faire des hommes de science, tandis qu'ils n'étaient que des marchands de drogues. Cela est si vrai, que la législation les a classés parmi les négociants.

Que les droguistes se fussent plaints, je le conçois; mais les pharmaciens, c'est presque incroyable. S'ils connaissaient l'homœopathie, ils la salueraient avec bonheur, car elle vient les unir au médecin d'une manière tellement intime, que celui-ci ne peut dans aucun cas se passer de leur ministère. L'homœopathie ne vient pas annihiler leur profession, mais elle vient la relever ; elle lui demande tout ce qu'elle a de science et de probité ; ce ne sont plus des manipulations grossières que le médecin réclamera à ses laboratoires, mais de consciencieuses et savantes épurations de substances; les bénéfices des pharmaciens ne sont pas menacés, mais ils seront en rapport du savoir et de la rigoureuse fidélité qu'ils apporteront à l'accomplissement de leur devoir.

Dans l'art de guérir, les pharmaciens sont toujours à

la remorque du corps médical ; ils ont donc pris conseil des médecins, et tout aussi ignorants que leurs conseillers sur l'homœopathie, ils ont usé de toute leur influence pour combattre l'adoption de sa thérapeutique.

Leur antagonisme nous a créé de pénibles embarras ; les lois s'opposent à la libre dispensation des remèdes ; d'ailleurs un médecin très-occupé en homœopathie peut-il accepter le soin des médicaments ? De là viennent ces difficultés pour tout praticien de la nouvelle école, qui le livrent à un pharmacien ou le mettent en opposition avec notre législation. S'il est assez heureux pour trouver un pharmacien sur lequel il puisse compter, tous les autres de la même ville se voyant dépossédés d'une partie de leur clientèle redoublent de zèle pour discréditer l'homœopathie.

Bien que je n'eusse qu'à me louer de mon pharmacien M. Borelly, il y a environ trois ans que j'accueillis quelques propositions qui me furent faites par quelques-uns de ses confrères ; je m'engageai, puisqu'on me promettait d'excellentes et fidèles préparations, à envoyer à chaque pharmacie suffisamment pourvue des médicaments homœopathiques, les malades qui en étaient les clients. Bientôt quelques faits m'apprirent que j'avais eu tort d'oublier cette maxime, *timeo Danaos et dona ferentes* ; une circonstance me servit admirablement pour juger ma nouvelle position.

Un coiffeur, atteint de névralgie faciale que *nux vomica* devait infailliblement guérir, tellement cette substance était indiquée, me signifie qu'il ne veut pas changer de pharmacien ; j'accède à son désir et lui ordonne deux gouttes de *nux*, teinture-mère. Le lendemain le malade m'apprend que son paroxysme névralgique est revenu comme la veille; je refais la même ordonnance, que je lui fais soigneusement lire, et le prie de la faire exécuter par son pharmacien habituel. Le lendemain, il me fait la même réponse et il m'as-

sure que son médicament n'avait aucun goût, si ce n'est celui de l'eau sucrée. Deux gouttes de *nux* de la teinture lui sont prescrites, et je lui fais lire l'ordonnance qu'il convient être en tout pareille à celle de la veille; cette fois j'exige qu'elle soit portée chez mon pharmacien ; il en rapporte un liquide auquel il trouve *un goût d'amertume très-prononcé* et qui guérit sans retour sa névralgie intermittente dont il est atteint. Ce coiffeur a qualifié la conduite de son pharmacien comme elle méritait de l'être ; et moi, j'ai appris par là à juger à leur valeur les promesses qui m'avaient été faites. Si je n'avais été dans l'habitude de prescrire en substance les médicaments que j'ordonne chez les malades qui exercent une profession qui les plonge dans une atmosphère très-odorante, bien des fois encore mes malades et moi aurions été victimes d'une indélicatesse peu qualifiable.

L'absence de conviction chez les pharmaciens sur l'efficacité de l'homœopathie les rend à jamais incapables de dispenser convenablement nos médicaments. D'un autre côté, bien peu sont disposés à faire les frais convenables pour isoler absolument la pharmacie homœopathique de l'officine de l'ancienne école, cependant ils ne cessent de nous accuser violemment d'éloigner leurs anciens clients ; j'ai reçu à cette occasion des lettres anonymes dont j'ai fait le cas qu'elles méritent ; mais il n'en reste pas moins démontré que cette classe d'adversaires use de tous ses moyens pour discréditer les praticiens homœopathes et leur conviction scientifique.

Ainsi que je viens de l'exposer sommairement, l'homœopathie porte en elle-même tous les éléments convenables pour la faire repousser des masses ; elle y pénètre néanmoins, et ce n'est que par la force de la vérité sur laquelle elle repose.

Mais si elle n'était animée d'un principe de vitalité impérissable, elle aurait infailliblement succombé sous l'in-

fluence de l'opposition qu'elle a rencontrée dans le corps médical. Quels sont les juges naturels de toute innovation médicale? Ce sont assurément les facultés de médecine, les académies et la foule des praticiens. Eh bien, de tous côtés, l'homœopathie a été rejetée. Un pareil accord est évidemment pour le plus grand nombre des profanes un véritable arrêt de mort. Mais une répulsion aussi unanime a accueilli diverses découvertes médicales qui non-seulement ont survécu à ce prétendu arrêt de mort, mais qui sont aujourd'hui du domaine public. Rappellerai-je ici les scandaleux débats sur la circulation du sang, sur la vaccine, etc.? Harvey, Jenner n'ont pas été plus maltraités que Hahnemann; si Harvey et Jenner ont eu raison contre les doctes académies, les jugements de ces mêmes académies sur le fondateur de l'homœopathie, seront-ils sans appel (1)? Les progrès envahissants de cette doctrine prouvent assez que les anathèmes lancés contre elle n'ont pas égaré l'esprit public; ils ont pu l'enchaîner un instant, mais leur puissance s'évanouit devant l'évidence des faits. Ici les malades devancent les médecins; ils usurpent le droit de ceux-ci et jugent l'homœopathie. Voyons donc quelles sont les causes qui ont pu amener un tel changement de rôles.

Bien que l'indifférence éloigne de nous le plus grand nombre des médecins, je n'en parlerai pas; je me borne à rappeler aux indifférents ces paroles du célèbre professeur Buffalini : « En médecine, la négligence des bonnes études « n'est pas une faute légère, au contraire, il s'en faut de « peu que ce ne soit une chose impie et scélérate. »

La paresse et la routine en éloignent beaucoup d'autres;

(1) L'académie française à peine formée se ligua pour humilier le grand Corneille, et étouffer sa réputation dans son berceau. Il en résulta *les sentiments de l'Académie sur le Cid*. Ce monument peut faire le pendant du jugement de l'Académie de médecine sur le fondateur de l'homœopathie. (Voyez l'*Histoire de l'Académie*, par Pelisson, p. 3 et suiv.)

mais la singulière position que le corps médical s'est faite par rapport à l'homœopathie provient surtout de la précipitation dans le jugement qu'il en a porté, de l'amour-propre et des positions acquises.

Depuis Hippocrate jusqu'à nous, l'art médical a présenté un tel flux et reflux d'opinions tour à tour délaissées et remises en vogue, que l'homme le moins versé dans l'histoire de la médecine, s'il est prudent, ne doit accueillir qu'avec une excessive réserve les innovations qui sont faites dans cette branche importante des connaissances humaines. Il n'est pas de médecin qui, arrivé au milieu de sa carrière, n'ait vu s'évanouir plusieurs fois auprès des malades, des illusions que tel ou tel ouvrage avaient fait naître dans sa pensée. D'ailleurs jusqu'à Hahnemann, tous les prétendus progrès médicaux ont pu se résumer en quelques changements dans le mode d'exposer ou d'envisager le problème thérapeutique ; les écoles n'ont jamais rien innové qui ait changé la voie battue. Chaque esprit systématique après avoir fait l'oraison funèbre de presque tout ce qui l'a précédé, après avoir montré la science dans toute sa stérilité, s'est borné à élever un édifice scientifique sur les mêmes bases que ceux qu'il avait renversés; il croyait avoir fait mieux parce qu'il avait changé des mots, ou mis en plus grande évidence telle ou telle face de l'édifice, qui n'avait pas été vue de ses prédécesseurs. Depuis le rationalisme hippocratique jusqu'à l'irritation de Broussais, rien au fond n'a été changé dans les études médicales par rapport à la thérapeutique, qui en définitive est le seul fruit de l'arbre médical. Tout homme qui a médité sur l'art de guérir, a souvent gémi sur cet apparent mouvement, qui n'est qu'une morne immobilité; de là le scepticisme s'est élevé, tarissant la source de toute espérance, et bien des hommes, éminents d'ailleurs, en sont arrivés au doute absolu en médecine. Le scepticisme a enfanté la paresse et la rou-

tine, et quoique ce soit bien honteux à dire, pour bien des praticiens, la noble profession de médecin est devenue un métier!! Pour reposer leur tête appesantie sous cette dégradante conviction, ils se font un commode chevet de tout le passé de la science. Afin de les arracher au funeste sommeil qu'ils goûtent avec lâcheté, existe-t-il une voix qu'ils puissent entendre? Celle de Hahnemann, qui leur vient annoncer de laborieuses études, ne sera pour eux qu'un pénible cauchemar qu'ils chasseront par ces mots : *Nous faisons ce que fesaient nos pères, notre temps d'études est passé.*

Il est des sentiments qui ne s'arrachent que difficilement du cœur de l'homme : celui de la patrie est de ce nombre. Pour s'être adonné aux sciences, un sentiment analogue et aussi vivace l'attache à ses professeurs, à sa faculté. Apparaît-il une innovation qui froisse ce sentiment du *clocher* scientifique, et aussitôt sans examen, sans réflexion, un jugement réprobateur est prononcé contre la malencontreuse innovation. C'est là ce qui est arrivé aux productions immortelles d'Hahnemann. Une fois enchaîné par cette sentence précipitée ; voué à la tyranie de l'opinion, cette *maîtresse d'erreur*, selon l'expression de Pascal ; le corps médical, s'est constitué en hostilité permanente avec l'homœopathie? En effet, n'est-il pas absurde d'admettre que des hommes de science qui croient avoir raison, puissent descendre à étudier péniblement pour convaincre leurs adversaires qu'ils avaient raison? Si les savants étaient tels qu'ils devraient être, sans doute ils le feraient, mais chacun s'adonne spécialement à un sujet d'études de position ou de prédilection ; en dehors de cette sphère, il se contente de connaître des choses tout juste ce qu'il faut pour ne pas les ignorer. Dans cette voie, peu d'esprits arrivent à ce degré de supériorité qui apprend au savant qu'il a encore beaucoup à apprendre. Ceux-là seulement, si nulle circonstance

ne les enchaîne, peuvent aborder franchement une découverte, la comprendre et la proclamer hautement. Mais *apparent rari nantes in gurgite vasto.*

L'art médical n'est point à l'abri de cette plaie sociale qui fait tant de mal dans les sciences et surtout en religion. Dans la famille d'Hippocrate il y a beaucoup *d'esprits forts* qui ne craignent pas d'assigner au possible les bornes de leur étroite intelligence ; ils n'admettent que ce qu'ils comprennent, rejetant pour les esprits crédules tout ce qu'ils ne peuvent traduire par deux et deux font quatre. Valent-ils la peine que je leur prouve que chaque jour, chaque instant apporte un démenti formel à leur doctrine ? Savent-ils comment une tranche de bœuf se convertit en sang, bile, salive, urines, larmes, etc. ? et cependant ils mangent ! Savent-ils mieux comment le cowpox de la vache peut préserver de la petite vérole ? et cependant ils vaccinent ! Notre organisme fournit un vaste champ à leur dédaigneuse raison qui doit les conduire à se renier eux-mêmes. Dans cette ruine de toutes choses, l'homœopathie ne peut rester debout, car trop souvent elle exige du médecin une humilité qui lui fait admettre que le créateur a beaucoup réservé au-dessus de l'intelligence humaine.

Peu soucieux de la supériorité de ces *esprits forts*, je leur dirai avec La Bruyère, qu'on ne les appelle ainsi que par *ironie*.

L'amour-propre est bien certainement le péché mignon des hommes de sciences, et plus spécialement celui des médecins. C'est ce vice qui a élevé une si haute barrière entre nos adversaires et nous. L'indifférence, la paresse, le scepticisme même, peuvent être vaincus par un fait, mais l'amour-propre résistera à des milliers de faits pratiques. L'amour-propre commente, interprète tout dans ses intérêts, et c'est avec raison qu'un grand penseur a dit que l'amour-propre est le premier des vices, quand on ne sait

le régler. Les allopathes se sont en général si singulièrement prononcés contre l'homœopathie, qu'ils ne peuvent aujourd'hui, sans un éminent sacrifice de leur amour-propre, reconnaître qu'ils se sont trompés. En effet, il n'est pas un médecin allopathe qui n'ait dit publiquement que l'homœopathie *n'est qu'une mystification germanique, qu'une absurde rêverie, ou un coupable charlatanisme*. Après de tels aveux, est-il raisonnable d'espérer que jamais ils portent sur la doctrine d'Hahnemann le jugement équitable qu'elle est en droit d'en attendre? Et, d'ailleurs, n'est-ce pas l'imperfection de leur art qui leur fait renier sa perfectibilité; et n'est-ce pas la conscience de leur propre valeur, qui les porte à en accorder aussi peu aux autres? Car, ainsi que l'a dit De Lavigne :.

> Nous mesurons autrui sur ce peu que nous sommes,
> Et le dégoût de soi mène au mépris des hommes.
> Louis XI.

Les positions acquises, ce rempart inexpugnable qui de tout temps a arrêté le triomphe de toute vérité, se sont présentées devant la profusion de l'homœopathie avec toute leur brutale force. Académiciens et professeurs, ce serait trop exiger de vous que de vous demander de descendre de vos fauteuils et de vos chaires pour aller apprendre. Si l'homœopathie ne vous eût point éblouis, vous ne l'auriez point repoussée d'abord, et elle nous serait venue de vous. Mais de même que les docteurs de la Synagogue ne comprirent pas la sublime doctrine de Jésus, vous n'avez pas compris le langage du messie médical. D'ailleurs, bientôt des médecins obscurs vous ont précédés, et vous auriez cessé d'être les premiers : alors pour conserver votre priorité de rang, vous avez crié *tolle*. Tous les praticiens, soit qu'ils aient aussi un premier rang à garder, ou qu'ils jurent *in verba magistri* ont répété un *tolle* unanime.

Plus les progrès de l'homœopathie se sont multipliés,

plus cette répulsion est devenue instructive et obligée de la part de nos adversaires. Chaque jour voyait de *nouveaux pêcheurs* se réunir aux premiers pour écouter la parole d'Hahnemann ; cette école si dédaignée dès son berceau, ne cessait d'amener à elle d'honorables convictions : il fallait un jugement pour anéantir cette séditieuse ; et l'autorité a choisi pour juges nos adversaires mêmes, et le *crucifigatur* a été prononcé par l'académie; elle a cru attacher l'homœopathie au pilori du mépris public en inscrivant sur sa tête le mot *charlatanisme*.

(*La suite à un prochain numéro.*)

SUCCÈS DE L'HOMŒOPATHIE EN AUTRICHE ET EN FRANCE.

Autriche. — En 1836, lors de la seconde invasion du choléra à Vienne, du 1er juillet au 4 octobre, on traita à l'hôpital homœopathique de Gumpendorf 732 cholériques, *sous la surveillance d'un médecin allopathe, président du Conseil suprême de santé.* D'après les documents officiels qui furent publiés à cette époque, de ces 732 cholériques, il n'en mourut que 244 et 488 guérirent. Si l'on songe que beaucoup de malades furent apportés mourants à l'hôpital, on trouvera que les résultats du traitement homœopathique ont surpassé toute attente.

15 jours après la publication du rapport qui faisait connaître ce chiffre de guérisons, une ordonnance impériale

permit, dans l'empire d'Autriche, l'exercice de la médecine homœopathique qui était défendue auparavant. Depuis ce temps, l'homœopathie fait chaque jour de nouveaux progrès. Les médecins homœopathes ont été autorisés à dispenser eux-mêmes les médicaments. Un organe spécial, le *Journal de médecine homœopathique d'Autriche* s'est fondé, et sous ce rapport l'homœopathie est sur un pied d'égalité avec l'ancienne médecine qui n'a, elle aussi, qu'un journal. Enfin, la nouvelle méthode a obtenu, l'année passée, l'autorisation d'établir une académie, faveur dont jouit depuis peu d'années seulement sa sœur aînée. C'est à ses succès contre le choléra que l'homœopathie doit tous ses progrès. Près de cent médecins homœopathes exercent avec succès leur art au milieu de la portion la plus éclairée de la population. La polypharmacie allemande a reçu le coup mortel comme, il y a 20 ans en France, les médecins se sont jetés avec désespoir dans les bras de l'anatomie pathologique.

UN PROFESSEUR DE MATIÈRE MÉDICALE A L'ACADÉMIE MILITAIRE JOSÉPHINE, LE DOCTEUR ZLATAROWICH, A PASSÉ PUBLIQUEMENT A L'HOMOEOPATHIE ; les autres, ébranlés dans leur confiance à l'ancienne doctrine, ne savent plus quel système suivre. C'est ainsi que s'approche le jour d'une réforme générale et du triomphe de l'homœopathie, jour dont l'aurore a été signalée par les succès du traitement homœopathique contre le choléra.

(Docteur ROTH, *Bull. de la S. hom. de Paris*, janvier 1848).

France. — THOISSEY, département de l'Ain.

Il est un hôpital qui depuis plus de dix ans jouit des bienfaits de l'homœopathie sous la direction du docteur Gastier, un des doyens les plus justement estimés de l'homœopathie française.

Or, le docteur Gastier, en raison même du bien qu'il a

fait, et qu'il continue à faire, a été plus d'une fois assailli par de lâches calomnies; entre mille nous choisirons celle-ci, parce qu'elle a au moins le mérite de n'être pas anonyme.

M. Carteron, médecin à Mâcon, publia le 11 novembre 1845, dans *la Mouche*, journal de Mâcon, un article injurieux qui avait surtout pour but d'établir que Messieurs les Administrateurs de l'hôpital de Thoissey avaient interdit, à M. le docteur Gastier, la pratique de l'homœopathie dans leur hôpital, sans doute *à cause du nombre effrayant de morts que l'on avait eu à déplorer jusqu'à ce jour*.

Nos confrères dissidents ne se lasseront donc jamais de répéter les mêmes mensonges, mille fois confondus par l'évidence des faits.

L'article de M. Carteron, médecin à Mâcon, ne demeura pas long-temps sans réponse, et cette réponse, publiée dans le même journal, n° 21, 6 janvier 1846, écrite de la main même des Administrateurs, prouve deux choses également précieuses à constater: 1° que Messieurs les Administrateurs de l'hôpital de Thoissey savent allier, à une grande dignité dans le caractère, une connaissance parfaite de leurs attributions; 2° que l'homœopathie est la médecine la moins dispendieuse, en même temps qu'elle guérit le mieux.

Voici quelques passages de la lettre de Messieurs les Administrateurs.

« Les Administrateurs des hospices ont été établis pour régir les biens et les revenus de ces établissements, pour veiller à leur bonne tenue, et à ce que chaque personne qui y est employée fasse exactement son service, mais non pour diriger les médecins dans la pratique de leur art, auquel les Administrateurs sont complétement étrangers par leurs études.

« Il serait donc tout au moins fort ridicule de notre part que nous nous fussions permis d'interdire au médecin de notre hôpital un moyen pratique quelconque de l'art de guérir, qu'il croit bon et juge à propos d'employer.

« La médecine est un art libéral, et en même temps, parfaitement libre dans son application. Jamais, et c'est ce qui prouve la considération dont il a joui, jamais dans aucun temps, dans aucun pays, sous aucun régime, les pouvoirs publics les plus absolus ne se sont avisés d'interdire, ou de prescrire aux médecins tel ou tel mode de traitement ou de prononcer entre telle ou telle des doctrines médicales opposées entre elles, que l'on a vu se succéder ou régner simultanément, se disputant la confiance publique. . .

. . . « En démentant le fait que, par une erreur impossible à expliquer, M. Carteron a avancé dans son écrit, nous déclarons que lors même que nous eussions le droit qu'il suppose, nous n'aurions été nullement disposés à en user. Nos registres attestent, en effet, que depuis l'entrée en fonctions de M. Gastier, le nombre des décès, relativement au nombre des malades admis à l'hospice, a été moindre qu'auparavant; que les dépenses en remèdes ou frais de pharmacie ont été presque nuls; et que le service, devenu plus simple, plus facile, a été sensiblement allégé.

Les Administrateurs de l'hospice de Thoissey :

MAGAT, Maire, Président de la Commission administrative; CHALLAND, adjoint; LORIN, membre du Conseil général; DUCREST, curé; Billioud aîné; AILLAUD. »

Nous remercions M. Carteron, médecin à Mâcon, d'avoir été l'occasion d'une déclaration aussi importante en faveur de l'homœopathie et émanée d'hommes aussi compétents.

Grâces à lui, les amis des pauvres auront appris encore une fois que la médecine homœopathique, en guérissant plus vite et plus sûrement, satisfait au besoin le plus impérieux de leur cœur, celui de pouvoir multiplier leurs bienfaits.

C.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Deux thèses homœopathiques ont été soutenues devant l'Ecole de médecine, à la fin de l'année scolaire; la première, par M. Molin fils, ayant pour titre : *des Spécifiques en médecine*; la deuxième, par M. Simon fils, traitant cette question : *Comparer les effets du mercure sur l'homme sain avec ceux que produit la syphilis.*

Nous en empruntons le compte-rendu au *Journal de la Société hahnemannienne.*

« La séance a été ouverte par M. Barthe, qui, ainsi que ses collègues, a été de la plus exquise politesse. Les objections de tous ont été fréquemment entremêlées de paroles flatteuses pour le candidat.

« Voici le sujet de la thèse : *Comparer les effets du mercure sur l'homme sain avec ceux que produit la syphilis.*

« Comme on le pense bien, M. Barthe n'a pas manqué de demander des preuves de ce qu'avançait l'auteur, à savoir : que le *mercure produit sur l'homme sain des symptômes semblables à ceux qu'il a la propriété de guérir et par conséquent à ceux de la syphilis.* L'examinateur a demandé à M. L. Simon s'il avait lui-même éprouvé ces effets ; et, sur sa réponse négative, il l'a assez vertement blâmé d'avancer un fait sur la foi d'autrui; affirmant que « si, un jeune homme aussi intelligent et instruit, dont la bonne foi lui est connue, » était venu dire: *j'ai constaté ce fait sur moi-même*, il (M. Barthe) l'admettrait sans hésiter ; mais qu'il ne pouvait y croire sans cette condition. Nous nous permettrons de demander à M.

Barthe si, à l'âge de 25 ans, il avait expérimenté tous les faits auxquels il croyait ou croit encore.

« C'est pourtant la plus forte objection qui ait été faite au candidat et sur laquelle l'examinateur a insisté à plusieurs reprises.

« M. Blandin s'est à peu près contenté de disserter sur les mots. Il a prétendu que *semblable* est plus fort qu'*identique*. Nous lui demanderons la permission de n'être pas de son avis.

« Arrive le tour de M. Marchal, qui félicite le candidat d'avoir traité la question des spécifiques et de la soumettre à l'épreuve d'une discussion solennelle. Il regrette seulement que la question, au lieu d'être spéciale à un médicament, n'ait pas été posée d'une manière générale. Il aurait désiré lui voir discuter celle de savoir *si la loi des semblables est l'expression fidèle et absolue du fait de spécificité*. Il fait des vœux pour que d'autres candidats fournissent à la Faculté l'occasion de discuter souvent ces questions si importantes pour la thérapeutique; car, il s'empresse de le reconnaître, *on ne trouve rien de satisfaisant sous ce rapport dans l'enseignement officiel*; puis il ajoute : *Sur les spécifiques et sur leur action, tout ce que nous savons, nous le devons aux travaux des homœopathes; dans ceux des médecins que vous me permettrez d'appeler légitimes, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, on ne trouve absolument rien.*

« Nous ne saurions dire ici avec quelle chaleur et quelle verve M. Marchal s'est franchement posé, nous ne dirons pas en homœopathe pur, mais en partisan des travaux homœopathiques. Cette chaleureuse improvisation a produit sur l'auditoire une vive impression.... »

L'épreuve de M. Molin a eu ses épines, et la position du candidat a été rendue pénible et délicate par un mode d'argumentation inusité. MM. Fleury et Tardieu ont sans doute

regretté, de sens rassis, les écarts de leur fougue irréfléchie.

M. Molin avait à démontrer les conclusions suivantes de sa dissertation inaugurale :

1° Un médicament administré à certaines doses et pendant un temps plus ou moins long, peut produire des lésions pathologiques analogues à celles qui caractérisent certaines maladies.

2° Ce même médicament administré à l'homme sain, toujours d'après les mêmes principes, produit les symptômes caractéristiques des maladies dont il a fait naître les lésions pathologiques.

3° Ce médicament devient spécifique de ces mêmes maladies.

4° La spécificité n'est donc pas un fait isolé mais bien la loi qui doit régir la médecine.

5° C'est donc avec raison que Hahnemann a posé son axiome de *similia similibus* comme la boussole qui doit guider la médecine dans le traitement des maladies.

Ne se bornant pas aux faits d'intoxication et aux résultats thérapeutiques qu'il emprunte à l'école allopathique, le candidat expérimente sur des animaux, il expérimente sur lui-même, et formant un faisceau de toutes ces preuves, il pose devant l'école le principe homœopathique, dans les conditions de la plus rigoureuse logique et de la vérité la mieux constatée.

A cela qu'objecte M. Fleury ? « Je ne dis pas que vos expériences ne soient pas vraies, mais je n'y crois pas. » — Or, ceci est péremptoire, et dans la position du candidat (j'allais presque dire du prévenu) devant son juge, que répondre? sinon qu'une telle négation, pour avoir quelque valeur, devait au moins s'appuyer d'expériences contradictoires que M. Fleury n'a point faites et dont il ne pouvait arguer. Et c'est en effet ce qu'a répondu M. Molin, avec calme et convenance....

M. Tardieu, dont la voix mal assurée trahissait l'émotion, a parlé en homme passionné ; déplaçant la question ou plutôt introduisant une question étrangère au débat, il a *sommé* le candidat de s'expliquer sur la posologie homœopathique. Vainement M. Molin, luttant contre l'entraînement d'un mauvais exemple, restait calme, rappelait l'examinateur au principe homœopathique et repoussait la perfide question des moyens, piége sans raison et sans excuse, le fougueux antihomœopathe n'en démordait pas. « L'école de Paris est disposée à accueillir tous les progrès ; mais nous connaissons les prétentions de l'homœopathie et leur vanité. Quand on ose déployer son drapeau devant l'école, il faut avoir le courage d'accepter toutes les conséquences du principe.— J'ai posé ce principe et je le défends.— Acceptez ou repoussez les doses. — La question n'est pas là. — Les doses ! les doses ! »

Mais le sablier fut renversé et la séance levée. Il y a là pour nous une énigme : le temps de l'épreuve était-il réellement expiré ? ou en faveur de qui le président l'aurait-il abrégé ? Le candidat souffrait évidemment d'une insistance inconvenante. Le juge perdait de plus en plus le calme ; quand on parle haut, on s'excite, on s'emporte, on peut, tête baissée, se jeter dans des écarts regrettables. Béni soit donc le sablier ou l'heureuse fraude du président !

Quelle expiation, quelle amende honorable vous vous êtes préparées, monsieur Tardieu, pour le jour de votre conversion ; car la vérité luit pour tous, et vous ne serez point frappé, nous l'espérons, de cécité incurable. Mais auparavant vous devrez attiédir votre passion, car elle couvre l'esprit d'épaisses ténèbres, et vraiment vous étiez passionné.

Le vénérable M. Adelon a nié que l'arnica fût le spécifique des fractures, et le candidat a été forcé de convenir que, dans ce cas, l'extension, la contre-extension et la coaptation n'étaient pas à négliger.

Nous sommes heureux d'avoir à offrir à M. Trousseau un tribut d'éloges, sans restriction, pour le tact parfait et le bienveillance avec lesquels il a rempli la fonction paternelle de président.

L'illustre professeur a renouvelé, à cette occasion, sa profession de foi homœopathique, qu'il persiste, nous ne savons ou plutôt nous savons trop pourquoi, à appeler méthode substitutive. Pourquoi donc vous arrêter à moitié course? Manqueriez-vous de résolution, de confiance en vous-même? Méconnaîtriez-vous les besoins de la science et le rôle auquel vous êtes appelé? Ne sentez-vous pas que vous pouvez être le lien du présent et du passé; qu'il dépend peut-être de vous d'intervenir avec autorité, avec l'influence de votre nom et l'appui des hommes, plus nombreux qu'on ne suppose, qui veulent relier la tradition médicale au principe qui assurera ses destinées? Telle est, depuis long-temps, notre conviction et notre espérance personnelle : M. Trousseau sera l'homme éminent qui résoudra le problème difficile de la transition, qui intronisera le principe homœopathique dans la chaire officielle et qui ramènera l'homœopathie de l'écart absolu qui ajourne son avénement.

L'honorable président a argumenté. Évidemment il faut lui savoir gré de l'excellence de son intention. Aussi n'avons-nous pas à insister sur ce point. Que des poisons mortels pour l'homme soient innocents pour certains animaux, que le tartre stibié donné à très-hautes doses dans l'hydrarthrose n'ait jamais produit de pneumonie ou même de notable congestion pulmonaire, cela ne prouve pas que les expériences sur les animaux ne puissent être une source précieuse d'études pour compléter, par les lésions organiques, les effets pathogénétiques observés sur l'homme sain; cela ne démontre rien non plus contre l'action des médicaments, administrés dans les conditions formulées par le candidat, c'est-à-dire, quand l'organisme peut les absorber et se les assimiler, au

lieu de s'en débarrasser, comme il advient dans la méthode dérivative ou révulsive, comme l'a justement observé le candidat.

Nous ne finirons pas sans féliciter M. Molin de la modération et de la fermeté dont il a fait preuve dans ces discussions. Nous le féliciterons spécialement d'avoir largement ouvert une voie d'expérimentation précieuse, et nous espérons que sa thèse ne sera que l'heureux prélude d'autres travaux poursuivis avec persévérance dans la même direction.

A.

(*Bull. de la S. hom. de Paris*).

EFFETS DE LA SAIGNÉE DANS LES MALADIES INFLAMMATOIRES

DÉMONTRÉS PAR L'AUTORITÉ ET PAR LES FAITS.

—

M. le professeur Chomel, dans son *traité des fièvres* (p. 67) s'exprime ainsi : « Souvent, après cinq ou six saignées, les symptômes de la fièvre inflammatoire persistent encore pendant 7 ou 8 jours ou même plus avant de céder. » Ce médecin, à propos d'un sujet atteint de pneumonie qui à la suite de quatre saignées du bras, d'une application de ventouses scarifiées et d'une autre de sangsues (faites dans l'espace de trois jours), offrait néanmoins une recrudescence des symptômes généraux, avec extension de l'inflammation à des parties du poumon jusque-là saines, a professé à sa leçon clinique du 9 janvier 1840 que les faits de ce genre sont fréquents et « que l'on voit bien des pneumonies et d'autres inflammations » se développer et s'é-

tendre de proche en proche *malgré le traitement* antiphlogistique. Il a tenu le même langage au sujet de l'érysipèle, à sa leçon de clinique du 13 décembre 1846.

« J'ai observé à l'hôpital de la Pitié, un grand nombre de « malades atteints de pneumonie, d'érysipèle de la face ou « d'angine gutturale et bien que dans les phlegmasies du pa- « renchyme pulmonaire, j'ai assez fréquemment fait faire « des saignées de vingt à vingt-cinq onces et au-delà, ou jus- « qu'à la syncope; je n'ai vu ces phlegmasies jugulées dans au- « cun cas. Je crois même que les émissions sanguines, quoi- « que généralement plus larges que celles qui étaient d'usage à « l'hôpital de la Charité, à l'époque où j'y observais, n'ont « pas eu un succès beaucoup plus marqué. » (Louis, médecin de l'hôpital de la Pitié. *Recherches sur les effets de la saignée*, 1835. Chap. II, p. 33.

Déjà dans un premier mémoire publié dans les *Archives génér. de méd.*, T. 18, p. 331, M. Louis avait dit : « il « résulte des faits exposés que la saignée n'a eu que peu d'in- « fluence sur la marche de la pneumonie, de l'érysipèle de la « face et de l'angine gutturale, chez les malades soumis à « mon observation; que son influence n'a pas été plus « marquée dans les cas où elle a été copieuse et répétée, que « dans ceux où elle a été unique et peu abondante; qu'on « ne jugule pas les inflammations, comme on se plaît trop « souvent à le dire; que dans le cas où il paraît en être « autrement, c'est sans doute ou parce qu'il y a eu erreur « de diagnostic ou parce que l'émission sanguine a eu lieu à « une époque avancée de la maladie, quand celle-ci était « voisine de son déclin. »

A propos de l'erysipèle à la face : « On pensera peut-être « que si au lieu de recourir à la lancette, on eût appliqué des « sangsues dans le voisinage de la partie enflammée, ou sur « cette partie même, on aurait obtenu, des émissions san- « guines, des succès plus marqués. Mais les faits ne s'accor-

« dent pas avec cette hypothèse, car chez 6 sujets auxquels « on appliqua des sangsues près de la partie malade, les « deuxième, troisième et quatrième jours de l'affection (trois « d'entr'eux furent encore saignés le lendemain, et l'un d'eux « le jour même du début), chez ces sujets, dis-je, la durée « moyenne de l'érysipèle fut de huit jours un quart, plus « considérable par conséquent que chez les autres. . . . . « Aux conséquences qui me paraissent découler rigoureu- « sement des faits, on objectera peut-être que les malades « atteints d'érysipèle de la face éprouvent assez ordinaire- « ment un soulagement réel, ont le visage beaucoup moins « rouge, pendant la saignée ou immédiatement après qu'a- « vant. Ce soulagement et cette pâleur de la face ont effec- « tivement lieu quelquefois ; mais ils sont momentanés, et « les sujets qui les éprouvent ne guérissent pas plus rapi- « dement que les autres. »

M. le professeur Andral (*Anat. pathol.* t. I, p. 25.) « En tirant du sang, on dégage mécaniquement la partie conges- tionnée, mais par les saignées, soit locales, soit générales, on ne détruit en aucune façon cette autre cause inconnue sous l'influence de laquelle un organe s'est congestionné. Vainement alors multiplierait-on les émissions sanguines ; il ne resterait qu'une seule goutte de sang dans l'économie, qu'en dépit des saignées, elle fluerait là où l'appelle la cause stimulante.

Ailleurs (*Cliniq. Méd.*, t. III, p. 152) « Quand même « il ne resterait qu'une seule goutte de sang dans l'écono- « mie, elle fluerait vers le point irrité. C'est là, pour le dire « en passant, une des grandes objections qu'on peut faire à « la méthode généralement adoptée en France, qui consiste à « ne combattre tout travail inflammatoire que par des émis- « sions sanguines plus ou moins abondantes. Il est bien « certain que si, par ce moyen, on opère un dégorgement « momentané dans la partie enflammée, on ne détruit en

« aucune manière la cause inconnue sous l'influence de la-
« quelle le sang, soustrait aux lois de la circulation, tend à
« s'accumuler sans cesse dans le point où existe le travail
« inflammatoire. »

M. le professeur Magendie (*Leçons sur le sang*, 2me leçon):
« Vous connaissez déjà un grand nombre de causes qui mo-
« difient le sang et par là donnent lieu à des maladies; eh
« bien! que direz-vous si, au moyen d'un agent thérapeu-
« tique des plus en vogue aujourd'hui, la saignée, je pro-
« duis les mêmes altérations du sang, et par suite les mêmes
« désordres dans l'économie que ceux survenus chez les
« animaux que nous avons privés de boissons ou d'aliments
« solides? Ceci paraîtra peut-être hasardé à quelques-uns
« d'entre vous; mais nous ne parlons pas à la légère; nous
« avons par devers nous des garants de la véracité de nos
« paroles; l'expérience les confirmera. Ainsi donc, je le dis
« hautement et je ne crains pas de l'affirmer, les saignées
« amènent dans le sang et dans nos tissus des modifications,
« des phénomènes pathologiques qui rappellent, jusqu'à un
« certain point, ceux que nous avons vus se développer
« lorsqu'on prive un animal ou de l'oxigène de l'air ou des
« boissons, ou des aliments solides. En voulez-vous des
« preuves matérielles? » etc., etc.

Ailleurs, le même professeur, membre de l'Institut (*Dis-
cours d'ouverture au Collége de France*, 1846) : « Depuis plus
« de dix ans, je n'ai pas eu besoin de recourir à des sai-
« gnées plus copieuses (60 à 80 grammes); en d'autres
« termes, je me suis plutôt proposé d'agir sur l'esprit du
« malade que sur la circulation du sang, et je ne crains pas
« d'avancer que ma pratique n'en a pas été plus mal-
« heureuse. »

M. de Larroque, médecin de l'hôpital Necker (1839, *Mé-
moire sur la fièvre typhoïde*) : « Dans la fièvre typhoïde, les
« évacuations sanguines sont indifférentes, presque toujours

« inutiles ou nuisibles. » P. 146. « M. le professeur An-
« dral a voulu faire l'essai de cette méthode (les saignées) et
« bientôt il a eu la conviction qu'elle était tellement meur-
« trière, qu'il n'a pas osé faire connaître à l'Académie les
« résultats qu'il avait obtenus chez de malheureux élèves en
« droit et en médecine ; il s'est contenté de dire, à l'occasion de
« son rapport sur mes mémoires, que ces résultats étaient
« EFFRAYANTS. On ne peut se faire une idée de l'impression
« profonde que fit sur les assistants un langage aussi grave,
« que lorsqu'on a vu soi-même l'honorable rapporteur te-
« nant ses bras croisés sur sa poitrine, et déclarant haute-
« ment qu'il avait été excessivement malheureux en saignant,
« coup sur coup, jusqu'à six fois, ses jeunes malades. On
« ignore le nombre de ceux qui guérirent; mais il est à
« présumer qu'il fut bien petit, si toutefois il y eut des gué-
« risons ; car, sans cela, M. Andral aurait été bien loin
« d'avouer qu'il avait été saisi d'épouvante. »

Etc., etc., etc.

FAITS AUTHENTIQUES QUI ÉMANENT DES SOMMITÉS DE L'ALLOPATHIE.

Rasori, dans un tableau numérique des péripneumonies traitées par les saignées, et fait pour frapper d'étonnement, puisqu'on les poussait jusqu'au nombre de seize chez un même malade, donne le résultat suivant : Clinique civile : 652 malades, dont 505 guérisons et 147 morts; clinique militaire, 180 malades parmi lesquels 154 guérisons et 26 décès. (*Archiv. génér de méd.*, t. IV, p. 300-415).

M. Alfred Becquerel raconte que, sur 46 pneumoniques, 40 sont morts dans un hôpital de Paris, du 1er avril au 16 octobre 1838. Tous ces malades furent soumis aux saignées générales et locales par les sangsues, auxquelles on fit succéder les vésicatoires. Il est extrêmement difficile d'exprimer, dit l'auteur, même d'une manière générale, l'influence

des émissions sanguines dans la pneumonie simple ou compliquée des enfants; on peut dire seulement, ajoute-t-il, qu'elles ont été au moins inutiles, plutôt nuisibles et fâcheuses. (*Archiv. gén. de Méd. avril* 1839.)

M. Bouillaud a fait un résumé de 178 cas de pneumonies observés à la clinique et publiés par MM. Pelletan, Dourné, Raciborski, etc. Il résulte de ce relevé que M. Bouillaud a perdu 21 malades sur 178, c'est-à-dire, 1 sur 8 à 9, et dans 26 cas la guérison fut extraordinairement lente, très-peu de malades purent quitter l'hôpital avant la quatrième ou même la sixième semaine.

M. Louis compta 28 décès sur 78 malades de pneumonie. Des cinquante sujets qui ont guéri, trois furent saignés dès le premier jour de l'affection, autant le deuxième, six le troisième, onze le quatrième, six le cinquième, cinq le sixième, six le septième, autant le huitième, quatre le neuvième, et la durée moyenne de la maladie fut, dans l'ordre indiqué, de 12, 10, 18, 19, 22, 20, 17, et 23 jours. (Louis. *Recherches sur les effets de la saignée, pag.* 9.)

Broussais traita en 1838, en son hôpital à Paris, 219 pneumoniques par les émissions sanguines; il en mourut 137, les autres traînèrent une convalescence lente et tombèrent dans des maladies consécutives, graves. (*Gazette méd. de Paris*, 1839, *vol. V., pag.* 173.)

Il résulte des chiffres que Laennec a donnés et des corrections qui y ont été faites par M. Mériadec Laennec que la mortalité des pneumoniques a été d'environ 1 sur 18. (Valleix, *tom.* 11, *p.* 307.)

Sur 27 pneumonies traitées à l'hôpital civil et militaire de Genève par les saignées, on compte 16 guérisons et 11 décès. (H.-C. Lombard. *Gazette méd., 24 oct.* 1835.)

La moitié des pneumoniques succomba à l'hôpital de la Charité de Berlin dans l'année de 1837. (*Hygea, tom. XVI, p.* 200.)

A Vienne, 8 pneumoniques sur 12 succombèrent durant l'hiver de 1840. Tous avaient été traités par les émissions sanguines abondantes et répétées. (Buchner. — *Hygea.*)

Pour mettre nos lecteurs à même d'apprécier tout le mérite des chiffres de guérison obtenus surtout par les saignées dans les divers services publics des premiers maîtres de l'allopathie, nous allons placer sous leurs yeux des résultats également authentiques de l'homœopathie.

A l'hôpital des Sœurs de la charité, à Vienne, où tous les malades sont traités homœopathiquement, il mourut, du 1er novembre 1832 au 1er novembre 1834, 3 pneumoniques sur 25 et 1 sur 25 pleurétiques (*Hygea*, t. VIII, 301-203). Et d'après le tableau statistique dressé par le médecin principal, Fleischmann, il conste que 300 individus atteints de pneumonie y furent reçus du 1er janvier 1835 au 1er décembre 1840, et qu'il en mourut 19; durant le même espace de temps il y eut 9 décès sur 224 pleurétiques. Tous les sujets frappés d'endocardite guérirent (*Hygea*). Du 1er janvier 1844 au 31 décembre on reçut dans le même hôpital 47 individus atteints d'inflammation de poumons, 44 guérirent, 1 mourut et 2 restaient encore en traitement à cette époque. (*Œst. guts.* 169.)

Le Dr Steph Horner, médecin de l'hôpital homœopathique de Gyongyos, en Hongrie, y traita, du 16 septembre 1838 au 30 juin 1843, 20 pneumoniques et 11 pleurétiques dont aucun ne mourut. (*Archiv. für die Hom. Heilkunst.* bd. XVIII, bd. XIX, bd. XX.) On se rend compte du petit nombre de pneumonies reçues dans le service du Dr Horner quand on sait que l'hôpital de Gyongyos a été exclusivement fondé par les dons de quelques bienfaiteurs des pauvres.

Le Dr Bless ne perdit aucun des 32 pneumoniques et des 19 pleurétiques qu'il reçut du 1er janvier 1833 à la fin de décembre 1842, à l'hôpital de Guns, en Hongrie, où tous les malades sont soumis au traitement homœopathique. (*Archiv. für die hom. Heilkunst.* — *Allgem. hom. Zeitung* n. 24, s. 186.)

A l'hôpital des Sœurs de la Charité, à Linz, dirigé par les médecins Reiss et Pleninger, où règne exclusivement la doctrine de Hahnemann, il entre, du 1er janvier au 31 décembre 1840, 11 pleurésies et 14 pneumonies; tous les malades en sortent guéris. (*Œst. Zeit. für hom. bd.* 1.)

L'hôpital homœopathique de Leipsick perdit 2 malades sur 34. (*Elivert. die homœop. und allopath. auf des roage der praxis. s.* 165.)

Dr CHARGÉ.

(*La suite au prochain numéro.*)

Nous cédons au désir de notre ami M. Turrel en publiant la lettre suivante :

A Messieurs les Membres du Comité anonyme de rédaction de la REVUE MÉDICALE DE MARSEILLE, *bi-mensuellement annexée au journal politique et commercial*, LE COURRIER DU SOIR.

Messieurs,

En coopérant à la *Revue homœopathique du Midi*, nous poursuivons un but honorable, animés que nous sommes du désir de propager ce que nous croyons être la vérité.

Pour une pareille œuvre nous ne saurions employer que des démonstrations de principes, que des faits authentiques et irrécusables. Nous repoussons par conséquent jusqu'au soupçon d'intentions hostiles contre les personnes, et à plus forte raison contre tout un corps dont nous ne nous séparons que par la doctrine thérapeutique. L'arme que vous voudriez mettre entre nos mains est, vous le savez, trop dangereuse, elle ne blesse que ceux qui s'en servent.

Lorsque nous avons écrit que : *Pour nous la médecine ne saurait être un métier*, nous avons voulu répondre à des insinuations malveillantes qui tendaient à ne faire voir dans nos convictions nouvelles qu'un calcul plus ou moins habile. La lecture plus attentive de *ma profession de foi* aurait dû vous éclairer suffisamment à cet égard.

Je proteste donc de toutes mes forces contre l'interprétation *peu charitable* que vous avez donnée à une phrase de mon travail et je vous prie de vouloir bien accorder à ma lettre la publicité dont vous disposez.

Recevez, Messieurs, mes salutations bien empressées.

L. TURREL, D. M. P.

Marseille, le 27 janvier 1848.

Thérapeutique et matière médicale.

PAR LE Dr TURREL.

ARNICA MONTANA.

(Arnique, Arnica, Tabac des Vosges, Bétoine des montagnes.)

L'examen des erreurs et des préjugés dont semblent fatalement imprégnées certaines branches des connaissances humaines; l'histoire de la féodalité intellectuelle qui se forme au sein de quelques-unes de ces sciences, et qui, chargée d'enseigner les doctrines et de hâter le progrès en le régularisant, représente la tradition immobile et repousse la vérité parce qu'elle est nouvelle, sont une source féconde de graves et utiles enseignements pour ceux qui savent dégager d'un fait des corollaires rigoureux. C'est particulièrement à la médecine que nous faisons allusion comme entachée de plus d'erreurs et d'incertitudes que les autres sciences, ce sont les académies et les sociétés médicales que nous avons en vue, parce que plus que toutes autres assemblées savantes, elles méritent l'accusation d'avoir manqué à leur mission en enrayant le char du progrès.

Ceux de nous qui se sont occupés de littérature médicale, savent (pour n'aborder qu'une partie d'un sujet trop vaste) quelle opposition violente eurent à subir, de la part de l'an-

cienne académie de médecine dès leur apparition dans la thérapeutique, les deux médicaments les plus infaillibles de l'école allopathique, le mercure et le quinquina. Repoussés par les médecins rationnalistes, flétris du nom de remèdes empiriques, anathématisés du haut des chaires d'enseignement, proscrits de par l'infaillibilité des savants de l'époque, mais administrés en secret, et débordant la science par l'opinion publique qui les imposait même à leurs détracteurs, ces remèdes furent d'abord tolérés, puis accueillis, enfin recherchés par ceux qui les voulaient bannir de la thérapeutique. Aujourd'hui, ils ont pris rang dans les formulaires officiels et ils constituent la plus précieuse ressource des héritiers de leurs adversaires.

Ce fait si remarquable et si concluant n'a été cependant d'aucune utilité pour nos collègues dissidents. C'est qu'au lieu d'attribuer à la doctrine dont ils sont imprégnés, l'injuste répulsion dont ils s'étonnent eux-mêmes, au lieu de ne voir dans ce mauvais esprit des académies anciennes que la source du mauvais esprit des sociétés médicales contemporaines, ils attribuent ces lourdes erreurs de jugement à l'infériorité relative des médecins de cette époque ; au lieu de constater que ces remèdes n'étaient repoussés que parce qu'ils ne se prêtaient pas aux interprétations et aux prévisions de la théorie, que parce qu'ils étaient spécifiques ou, pour mieux dire, homœopathiques (car Hahnemann venu bien long-temps après n'a rien *inventé* en formulant la loi des semblables, mais seulement il a trouvé l'expression fidèle et absolue du fait de spécificité), ils ont préféré lancer du haut de leur piédestal le dédain et la moquerie à leurs devanciers auxquels cependant ils ressemblent trait pour trait.

L'histoire des luttes qu'ont eu à subir le mercure et le quinquina est encore de l'histoire contemporaine : comme ses devanciers l'*arnica* est adopté peu à peu et à petit bruit par les médecins allopathes qui l'ont combattu, qui l'ont repoussé

comme entaché d'homœopathie, mais qui l'acceptent et qui l'emploient, vaincus par la confiance publique. Ces emprunts anonymes, dont nous sommes loin de nous plaindre, ne se borneront point là, nous l'espérons, dans l'intérêt des malades, et nous assistons avec plaisir aux transformations souvent involontaires et instinctives que subit, par le contact des médecins homœopathes, la pratique de l'allopathie. Nous avons constaté avec bonheur qu'elle devient moins prodigue de sang humain, après avoir vu dans une récente épidémie les effets mortels des évacuations sanguines et les succès de notre pratique. Mais tout en applaudissant à ce progrès nous tenons à le constater, parce qu'il n'est pas avoué, parce qu'il est bon de se faire justice quand on ne la reçoit pas.

L'Arnica des montagnes, *Arnica montana*, appartient à la classe des composées qui fournit à notre matière médicale de si précieux médicaments; il est rangé par Jussieu dans la tribu des corymbifères, par de Candolle dans celle des sénécionées. Il forme le genre Arnica et présente pour caractères distinctifs :

Capitules grands radiés, fleurs radiales uni-sériées ligulées femelles. La ligule est très-longue, orangée, oblongue, tridentée au sommet, fleurs du disque hermaphrodites à corolle poilue, involucre égal aux fleurs du disque, formé d'écailles isomètres, foliacées, pointues, bi-sériées; réceptacle presque plan, pubescent, nucules sub-cylindracées; aigrettes poilues, longues, persistantes. Plante vivace, haute de 0 10 à 0 50; racine presque horizontale, noirâtre, garnie de longues fibres filiformes. Tige simple, grêle, dressée, cylindrique; rameaux toujours simples, uni-céphales, presque nus; feuilles pubérules aux deux faces, minces, d'un vert gai, les inférieures longues de 0 08 à 0 25, elliptiques, oblongues; les supérieures ovales, lancéolées, *opposées*, ce qui le distingue des doronics proprement dits.

Cette plante, connue sous les noms de doronic d'Allemagne, de bétoine des montagnes, de tabac des Vosges, se trouve dans les pâturages des Alpes et des Vosges, en Bohême et en Laponie. La fleur d'un jaune d'or exhale une odeur balsamique ; toutes les parties de la plante ont une saveur âcre et amère. Elle n'a pas été jusqu'ici cultivée.

Les propriétés vulnéraires de l'arnica sont connues dès la plus haute antiquité. Plutarque, dans la vie de Périclès, rapporte avec des détails miraculeux une guérison due à cette plante. « Un événement merveilleux, dit-il, arrivé pendant qu'on bâtissait les Propylées, fit connaître que la déesse (Minerve) loin de s'opposer à leur construction, l'approuvait et voulait même y concourir. Le plus habile et le plus laborieux des artistes ayant fait un faux pas, se laissa tomber du haut de l'édifice, et se blessa si dangereusement que les médecins désespéraient de sa vie. Périclès en était très-affligé, lorsque la déesse lui ayant apparu en songe, lui indiqua une plante à fleurs d'or qui procura à cet homme une prompte guérison. En reconnaissance de ce bienfait, Périclès fit faire en bronze la statue de Minerve Hygiée. »

Pline le naturaliste, liv. XXII, chap. 17, rapporte le même fait dans les termes suivants ; il parle de l'arnica :

« Un architecte aimé de Périclès, prince d'Athènes, étant tombé du faîte d'un temple, fut guéri par cette herbe que Minerve indiqua en songe à Périclès (1). »

Reléguée par les commentateurs de Galien au rang des médicaments empiriques, cette plante est souvent recom-

(1) On lit dans les œuvres anatomiques et chirurgicales d'*Ambrogio Bertrandi*, de Turin, t. III, p. 59, édition de 1787 :

Da alcuni e laudatissima l'infusione di arnica. Un architetto (scrive Plinio il naturalista, lib. XXII, cap. 17) amato da Pericle, principe d'Atene, essendo caduto dalla sommita di un tempio fu sanato con quest'erba monstrata Pericli somnio a Minerva. — La stessa storia, ajoute l'auteur dans une note, *e racontata da Plularco nella vita di Pericle.*

mandée par les médecins des XVIIe et XVIIIe siècles. Fehrius en a le premier conseillé l'usage à la suite des chutes violentes, il l'appelait la *Panacée des blessés*. Au rapport de Joseph Roques, les médecins de Berlin et de Breslaw ont confirmé ses vertus dans des cas semblables. Meisner, cité par Mérat et de Lens, l'appelait *Panacea lapsorum*. Vogel et Cartheuser ont écrit que l'Arnica a la propriété de résoudre le sang extravasé à la suite des contusions, de diviser l'humeur épanchée, de la dissoudre et de l'évacuer, soit par les urines, soit par les émonctoires de la peau, de la manière la plus prompte et la plus efficace. Collin de Vienne a fait sur cette plante héroïque une longue dissertation, dans laquelle il indique des effets surprenants obtenus par lui dans la curation de la paralysie et de l'amaurose. Haller l'a recommandée dans les maladies convulsives. Kœmpf, dans son *Enchiridion medicum*, en fait l'éloge pour le traitement des paralysies avec atonie, de la phthisie ulcéreuse et du catarrhe chronique. Il le préconise pour le traitement des affections goutteuses froides et du rhumatisme aigu après la cessation de la période inflammatoire. On a vanté son efficacité dans l'engorgement des viscères à la suite des fièvres intermittentes rebelles. Desbois de Rochefort opposait l'Arnica aux maladies laiteuses. Stoll s'en servait avec avantage sous forme de décoction des fleurs dans les fièvres putrides. Il l'a vu souvent produire le vomissement ou une douleur violente à l'épigastre qui n'apparaissaient pas lorsqu'on la donnait à doses moindres. Il pensait que l'action favorable que produisait l'arnica dépendait de cette impression vive qu'il portait sur le système gastrique.

Le docteur Collin donnait aussi la décoction de racine d'Arnica dans la dyssenterie bilieuse avec atonie.

Nous retrouverons dans la matière médicale de Hahnemann la plupart de ces indications empiriques et leur raison d'être. Pénétrés de la doctrine du maître, nous pourrons

nous rendre compte des succès obtenus, des mécomptes enregistrés, déterminer la cause d'un engouement momentané, de l'injuste oubli qui pèse sur l'Arnica et sur d'autres médicaments non moins précieux, et rappeler la loi d'expérimentation des substances curatives, formulée par le père de la médecine moderne.

L'opinion publique, d'accord cette fois avec les données de la médecine, a depuis long-temps confirmé par une faveur méritée les éloges qui ont été donnés à l'Arnica. Le fameux baume Chiron, si cher aux Marseillais, est essentiellement composé avec les sucs de l'Arnica. C'est ce qui explique pourquoi on le fait venir de préférence de Genève où l'on emploie à sa confection l'Arnica des Alpes le plus efficace et le plus justement estimé de tous. Comment se fait-il que l'expérience populaire ait prononcé affirmativement, tandis que l'expérimentation médicale a décrété négativement, et que l'Arnica est banni du traité le plus récent de thérapeutique et de matière médicale? C'est que le public avait entre les mains des teintures d'Arnica faites avec les racines de la plante comme dans les eaux vulnéraires, ou des préparations homœopathiques contenant toutes les parties actives du médicament, tandis que les médecins prescrivant seulement des infusions ou des décoctions, tantôt des fleurs, tantôt des racines, et dénaturant les sucs médicamenteux par l'action de la chaleur et par la dessication préliminaire de la plante conservée dans les officines, ne pouvaient pas obtenir des effets médicamenteux irrécusables ou constants. Une autre raison de l'insuccès des médecins et des résultats heureux obtenus par les gens du monde, c'est que ceux-ci se bornaient à employer le remède pour les cas de contusions ou de commotions qui en réclament incontestablement l'usage sans exceptions, tandis que les médecins, sur la simple indication de leurs devanciers, et sans guides certains pour établir la relation homœopathique, la seule qui puisse être

efficace, entre la maladie et le remède, ont expérimenté sur des maladies qui n'avaient de commun que le nom avec les maladies dont *Arnica*, homœopathiquement indiqué, aurait amené la guérison. Ces résultats négatifs n'ont par conséquent aucune valeur, et nous avons particulièrement en vue, en portant ce jugement, une expérience du professeur Vacca Berlinghieri consignée dans la thérapeutique d'Alibert, par laquelle on peut juger la légèreté avec laquelle les propriétés médicamenteuses sont déduites, et la matière médicale constituée. Le professeur de Pise cite l'exemple d'une jeune dame attaquée d'une maladie convulsive, à laquelle s'était unie une fièvre intermittente légère et où les fleurs d'Arnica ne procurèrent pas la guérison. Jh. Roques dit avec raison qu'une pareille expérience n'a rien de concluant, et il persiste à mettre l'Arnica, qu'il appelle une plante précieuse, au nombre des meilleurs médicaments employés par la thérapeutique.

Jusqu'ici nous n'avons vu que des opinions plus ou moins favorables appuyées sur des faits plus ou moins bien observés, mais la formule thérapeutique de ce médicament, à part une application bien restreinte et encore contestée, n'a pas été découverte, mais la loi qui doit coordonner ces indécisions et ces tâtonnements n'a pas encore été formulée. Hahnemann paraît, et la lumière se fait dans ce chaos de la matière médicale où se complaisent encore, hélas! des esprits prétendus sérieux. Les indications de l'Arnica se précisent et se justifient, un champ immense lui est ouvert dans le domaine de la médecine, de l'art de guérir, et le doute n'est plus permis pour ceux qui savent observer.

La pratique de la médecine homœopathique est semée de difficultés qui découragent bien vite les âmes lâches et les esprits paresseux ou indifférents. Aussi ne sommes-nous pas étonnés que des tentatives *infructueuses* aient été faites par nos confrères dissidents pour vérifier les propriétés de l'Arnica

dans d'autres circonstances que les coups, chutes et contusions. Ici l'indication est objective, elle saute aux yeux, mais quand il faut établir le rapport homœopathique entre le médicament que nous étudions et certaines hémoptysies, diverses paralysies et d'autres affections du ressort de sa sphère d'activité, la difficulté se présente, elle effraie les paresseux, rebute les indifférents, et c'est ce qui fait qu'entre les mains de nos contemporains allopathes, l'arnica n'est encore que le *panacea lapsorum*, tandis qu'il est pour nous l'ancre de salut dans une infinité d'affections graves et rebelles à tous autres moyens de traitement.

Etudions-le surtout à ce point de vue et voyons comment il répond à nos espérances et à notre attente.

La matière médicale homœopathique puise ses éléments dans l'expérimentation sur l'homme bien portant : c'est dans l'étude des effets purs des médicaments qu'elle trouve ses indications les plus sûres et ses moyens de guérison les plus efficaces; mais elle ne néglige point pour cela les résultats cliniques, et l'induction met souvent le praticien homœopathe sur la voie du traitement le plus convenable. L'on comprend en effet que l'expérimentation d'une substance médicamenteuse sur l'homme, ne saurait être poussée trop loin et qu'une certaine limite ne saurait être franchie. Ce qui supplée à ces lacunes forcées ce sont, d'une part, les toxications accidentelles ou volontaires, dont abondent les recueils de médecine légale, et d'autre part les faits de guérison de maladies graves, obtenue par l'emploi empirique ou raisonné de divers médicaments. Ces réflexions sont applicables à tous les agents de notre matière médicale.

Dans ses études sur l'Arnica, Hahnemann a remarqué (et cette observation a été confirmée par d'autres expérimentateurs et par les résultats cliniques) que ce médicament développait plus énergiquement ses effets pathogénétiques chez les personnes pléthoriques, à face rouge, à système

vasculaire prédominant, et à un degré moindre, mais encore très-marqué, chez les individus épuisés à constitution lymphatique, à face pâle, jaunâtre ou terreuse.

Lorsqu'on parcourt le tableau des symptômes pathogénétiques de l'Arnica, l'on est frappé de la ressemblance qui se révèle avec les symptômes développés à la suite d'une chute ou d'une commotion plus ou moins violente. C'est ce que nous allons essayer de faire ressortir par le rapprochement et le groupement de certains phénomènes.

Nausées (193) (1) ; nausées sans vomissements ni selles (195); soulèvement de cœur 197 Stoll); violents efforts pour vomir (198); vomissement (199; Murray, Collin), vomissement de sang caillé (200) ; coups violents au-dessous de l'estomac (204); l'estomac est comme plein, satiété accompagnée de dégoût (207); douleur mordicante dans l'estomac (210) ; pression douloureuse au-dessus du creux de l'estomac avec oppression de la respiration (216); spasme à la région des fausses côtes à gauche (217. Collin); élancements sous les fausses côtes du côté gauche qui coupent la respiration en se tenant debout (222. Homburg); violente douleur sécante dans le côté gauche du bas-ventre qui se porte comme un lancement jusqu'au sommet de la tête de manière à faire tressaillir le sujet (232); ténesme vésical (280); élancements dans l'urètre (285); toux qui amène du sang (331); toux qui excite le vomissement (332); gêne de la respiration, rapidité de l'expiration et de l'inspiration (337); anxiété et douleur dans la poitrine (338); oppression de poitrine avec anxiété, douleurs dans le bas-ventre et mal à la tête (339); difficulté de respirer (340): oppression au cœur (361); douleur comme de luxation dans les articulations des parties de la poitrine et du dos (365); douleur dans le sacrum comme après un fort coup

(1) Ces chiffres sont les numéros d'ordre des symptômes pathogénétiques de l'Arnica, tirés de la matière médicale pure de Hahnemann.

ou une chute 375); douleur arthritique dans le dos et dans les membres (379); douleur contusive dans le dos (380); à l'omoplate droite du côté du dos douleur comme à la suite d'un grand coup ou d'une chute (392); les bras sont fatigués comme brisés de coups de poing, de sorte qu'il ne pouvait fermer les doigts (400); fourmillement dans les bras (408); rampement et fourmillement dans les mains (422); tremblement dans les membres inférieurs (435); douleurs comme de luxation dans les hanches, le dos, la poitrine, le poignet (439); en marchant douleurs aux cuisses comme à la suite d'un coup ou d'un choc (446); douleur de luxation dans l'articulation du pied (473); çà et là dans les membres, élancements sourds qui pénètrent profondément (495); en parlant, se mouchant, se remuant, et même au moindre bruit, les douleurs augmentent (506) (Baehr); sensibilité douloureuse de toutes les articulations et de la peau au moindre mouvement (513); sensibilité douloureuse du corps entier (514); douleur comme de contusion dans tous les membres pendant le repos et le mouvement (521); lassitude et brisure qui obligent à se coucher (523); en marchant il est pris comme de syncope, mais revient à lui en s'arrêtant (525); pesanteur des membres (531); chute générale des forces, il croit à peine pouvoir remuer un membre (535); fréquents bâillements (539); beaucoup de sommeil (544); sommeil plein de rêves (545); sursauts pendant le sommeil (550); insomnie jusqu'à 2 ou 3 heures après minuit avec point lancinant et cuisant en diverses parties du corps (559); sopeur (562); froid intérieur continuel dans tout le corps en s'éveillant (581); en bâillant un violent frisson lui parcourt le corps (582); soif sans chaleur extérieure avec pupilles peu dilatables (590); froid fébrile secouant sans soif (599); fortes anxiétés (608); mauvaise humeur (632); caprices (627); état vertigineux en marchant (2); tête embarrassée (6); pesanteur dans le front (9); céphalalgie pres-

sive dans les tempes (21); élancements sourds qui se dirigent vers les tempes (46); céphalalgie lancinante par saccades en se baissant comme si le cerveau allait sortir par le front; en même temps envies de vomir (47); le nez fait mal de haut en bas, comme si on avait fait une grave chute dessus (110), (Homburg); gonflement du nez (112); sécheresse de la bouche sans soif (149); avec soif (150).

On ne saurait méconnaître dans cette énumération de quelques symptômes développés par l'Arnica, le tableau presque complet des troubles produits par une chute, un choc violent ou une commotion. Nous y retrouvons aussi les principaux symptômes de la fièvre traumatique, et dès lors, éclairés par la vive lumière que Hahnemann a portée dans le chaos de la matière médicale, nous comprenons pourquoi les sucs de l'Arnica guérissent si sûrement les maladies provenant de violences extérieures, et nous dégageant de l'empirisme plus ou moins heureusement inspiré de l'ancienne médecine, nous arrivons à la conception de ce médicament que nos confrères dissidents emploient sans savoir à quelle cause ils doivent leur succès, comme ils font pour le mercure et le quinquina. Ne bornant plus les indications de ce précieux médicament aux contusions et aux chutes, nous les étendons à toutes les causes traumatiques, et nous en conseillons l'emploi dans toutes les opérations chirurgicales, depuis la simple avulsion d'une dent jusqu'à la désarticulation scapulo-humérale ou coxo-fémorale les plus graves des amputations, et aux opérations de ligature de vaisseaux et d'oculistique les plus délicates de la médecine opératoire. Nous savons d'une manière certaine que, dans notre ville, un chirurgien fort habile et heureusement conseillé par l'homœopathie se sert avec un succès constant, pour prévenir l'inflammation après l'opération de la cataracte, de lotions avec l'eau arniquée. Avant lui, à notre connaissance, un ophthalmologiste qui

ne manque pas d'une certaine réputation, a dû ses succès dans les opérations qu'il pratiquait sur les yeux aux lotions avec l'Arnica. L'on voit de suite quel champ nouveau et inexploré s'ouvre devant la médecine opératoire et quels succès peuvent, grâces à l'homœopathie, remplacer les trop fréquents mécomptes des praticiens placés à la tête des services chirurgicaux.

L'orchite traumatique, l'hydrocèle consécutive à une violence extérieure se guérissent au moyen de compresses imbibées d'eau arniquée, *loco dolenti*, et par une dilution d'Arnica 6e ou 12e à l'intérieur. Les engorgements du sein dus à une contusion se dissipent de la même manière. L'Arnica est indiqué dans l'inflammation des parties génitales par suite d'un accouchement laborieux, il devrait être habituellement employé pour l'usage externe chez les femmes en couches. L'on s'en est servi avec succès contre des accidents dus à une piqûre, tels que convulsions épileptiformes, trismus et tétanos. A l'île de France, par exemple, dans la saison chaude, il est presque sans exemple qu'un individu blessé au pied par un corps piquant, n'ait pas succombé à des attaques d'un tétanos foudroyant. Combien ne serait-il pas à désirer que l'Arnica fût essayé contre de si terribles accidents ! Ce vœu, du reste, est sur le point de se réaliser, car l'un de nos clients, capitaine du commerce à destination pour Maurice, s'est proposé de conseiller ce médicament pour les cas de tétanos traumatique qui se présenteraient à son observation.

Une maladie qui bien que constituant une légère incommodité en apparence, fait cependant le désespoir de la médecine allopathique, et des mères qui remplissent les plus nobles devoirs de la maternité, cède facilement à l'Arnica ; nous voulons parler de l'excoriation et de la gerçure du mamelon. Par la pression des gencives du nourrisson il se développe souvent sur le mamelon une ulcération très-superficielle qui détermine des douleurs insupportables par la

succion de l'enfant. M. le professeur Paul Dubois recommande, contre cette grave incommodité, le repos, quelques cautérisations avec le nitrate d'argent, et enfin l'interdiction de l'allaitement, arrêt terrible pour beaucoup de mères, mais que l'Arnica nous permet de ne pas sanctionner.

Les accidents de paralysie dus à une commotion de l'organe cérébral, ceux de paraplégie produits par une lésion traumatique ou par une commotion de la moelle épinière, les pleurésies par cause traumatique, les épanchements de sang par cause extérieure dans les cavités naturelles, trouvent encore, dans l'Arnica, une guérison assurée.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la plus humble des industries exercées par les plus modestes des chirurgiens sans diplôme, qui ne dût à l'Arnica un précieux moyen curatif. L'application de ce remède sur les cors après leur extirpation fait cesser les douleurs quelquefois intolérables déterminées par ces hôtes si incommodes et souvent si tenaces.

Avant d'entrer dans le détail de quelques observations tirées de notre pratique ou communiquées, nous devons donner des indications sur la préparation homœopathique et sur le mode d'administration de l'Arnica.

L'expérience a prononcé sur l'efficacité plus grande de l'Arnica récolté sur les pâturages des Alpes au moment de la floraison en juin ou juillet. Hahnemann préparait la teinture mère avec 2,50 grammes de racine récemment pulvérisée, et mille gouttes d'esprit de vin. Lorsqu'on peut se procurer la plante entière, il vaut mieux, comme le pratique M. Trichon, notre pharmacien, préparer la teinture avec racine, feuilles et fleurs.

Pour l'usage externe l'eau arniquée se prépare avec dix gouttes de teinture mère pour un verre d'eau. Il est important de ne pas trop dépasser cette dose, parce que l'on a vu souvent, quand l'eau était chargée d'une plus grande quan-

tité d'arnica, survenir une rougeur érysipélateuse dont le plus léger inconvénient était de retarder la guérison.

A l'intérieur, pour les cas aigus, on peut administrer une goutte de teinture mère dans 150 grammes d'eau par cuillerée toutes les heures ; mais on se sert plus habituellement des 6e, 12e et 30e dilutions par gouttes ou par globules pour la même quantité d'eau.

1e *Observation.*

Entorse guérie en une nuit (communiquée par le malade lui-même).

M. B..., notaire à Lorgues, posa son pied à faux sur une pierre en courant sur la promenade ; il tomba, et lorsqu'il voulut se relever, il sentit au pied gauche une violente douleur qui l'empêcha de marcher. Il ne put rentrer chez lui que soutenu par le bras d'un ami et en éprouvant chaque fois qu'il mettait son pied en contact avec le sol, de cruelles souffrances. Cet accident le contrariait d'autant plus qu'il avait pris jour pour aller le lendemain à la campagne d'un de ses amis. Mme. B... initiée par une expérience constamment heureuse, aux propriétés de l'Arnica, fut le médecin de son mari. Elle entretint pendant toute la nuit autour du pied des linges humectés avec de l'eau arniquée. En se couchant le malade avait déjà senti ses souffrances décroître, et il put s'endormir vers minuit d'un sommeil paisible. Le lendemain il essaya de se lever, aucune douleur ne se fesait sentir même pendant la marche, dans l'articulation naguère encore si malade. Convaincu qu'il pourrait donner suite à son projet d'aller à la campagne, M. B... s'essaie d'abord avec quelque appréhension, puis avec confiance, et enfin, il finit par se mettre en route et atteint à pied, sans éprouver de douleurs, la maison de campagne située à quelque distance de la ville.

2e *Observation.*

Hydarthrose traumatique du genou, large ecchymose

sous la peau qui recouvre le ligament rotulien. Epanchement considérable de synovie, symptômes inflammatoires très-intenses. — Arnica. — Guérison en 6 jours. (Communiquée par M. le docteur Chargé.)

Virginie Flandrin, lessiveuse (Vieux Chemin de Rome, n. 98), âgée de 20 ans, de constitution lymphatique, a, depuis son enfance, des croûtes à la tête dont elle n'est pas encore débarrassée. Elle a passé toute la matinée du mercredi 22 mai 1844, agenouillée pour laver du linge, mais ayant omis la précaution habituelle de protéger ses genoux avec un coussin.

A midi, quand elle rentre chez elle, elle accuse une vive douleur au genou droit qui n'a point encore augmenté de volume, et dont la peau est seulement très-rouge. La douleur augmente dans le reste de la journée, et oblige la malade à se coucher. Pendant la nuit qui se passe sans sommeil, il survient de la fièvre, et le genou se tuméfie.

Le 23. — Douleur très-vive qui n'est point calmée par des cataplasmes émollients. Le gonflement augmente, nuit sans sommeil.

Enfin le 24, à 5 heures du soir, appelé auprès de cette fille, je la trouve couchée, la jambe à demi fléchie, soutenue par un coussin, et ne pouvant imprimer au genou le moindre mouvement sans ressentir à l'instant des douleurs intolérables. Gonflement énorme de l'articulation; fluctuation manifeste en bas, sur les côtés du ligament rotulien, et se propageant en haut 0,10 centim. au moins au-dessus des surfaces articulaires entre le fémur et le muscle triceps crural qu'elle soulève. Rougeur vive de toute la peau qui recouvre le genou; épanchement de sang sous-cutané au-devant du ligament rotulien; sensibilité au toucher; douleur très-aiguë à la moindre pression; la manœuvre nécessaire pour apprécier la fluctuation arrache un cri à la

malade. Je fais enlever les cataplasmes et prescris *Arnica* à l'extérieur et à l'intérieur.

Le 25.—La malade a dormi; la tuméfaction du genou est moindre.

Le 26.—Sommeil paisible; la douleur persiste cependant au toucher et au mouvement. La fluctuation n'est plus appréciable. *Même prescription.*

Le 27.—Mouvements libres et sans douleurs dans le lit. Toute tuméfaction a disparu; le genou a repris son volume ordinaire. *Même prescription.*

Le 28.—Il ne reste plus que quelques traces de sang extravasé au-devant du ligament rotulien.

Le 30.—La malade marche librement et n'a plus besoin d'être visitée par nous. Elle vaque sans gêne aucune à ses occupations habituelles.

3° *Observation.*

Kératite ulcéreuse par cause traumatique.—Guérison en 7 jours.

Le nommé Cheillant, âgé de 56 ans, fermier sur la propriété de M. Mabire, dite Tamagnon, sur la route de Toulon à Hyères, vient, le 5 juillet 1847, à la campagne où je me trouvais alors, me consulter pour son œil droit dont il ne peut plus se servir depuis près de 15 jours. Il m'apprend que lors des premières moissons, il y a trois semaines, il a reçu dans l'œil malade la barbe d'un épi de blé. Le corps étranger ne s'est pas attaché à la partie souffrante qu'il a lavée immédiatement avec de l'eau fraîche, mais peu à peu cet œil est devenu rouge, les objets ne sont perçus que par leurs formes les plus grossières, et c'est à peine s'il peut aujourd'hui distinguer avec cet organe le jour de la nuit.

La cornée présente dans le centre optique une ulcération creuse à bords irréguliers de la largeur d'une lentille. A la

circonférence de la cornée, dont la transparence est troublée, existe sur la conjonctive une injection fine du réseau anastomotique ciliaire, le reste de la conjonctive offre une injection rouge considérable sans tuméfaction, larmoiement et photophobie ; il n'y a sur l'organe visuel aucune trace de corps étranger.

Prescription : Lotions avec l'eau arniquée, matin et soir, 1 cueill. bis d'une potion avec Arnica teinture-mère gtte. j, eau 150 grammes.

Le 12 le malade vient me voir entièrement guéri. Pendant son traitement il n'a pas cessé de travailler sur les aires. Aujourd'hui la cornée de l'œil droit n'offre pas de différences avec celle de l'œil gauche, et la vision s'exerce aussi bien d'un côté que de l'autre.

Nous ne voulons pas terminer l'énumération des indications de l'Arnica dans les lésions traumatiques, sans mentionner les excoriations et les plaques gangréneuses des malades alités, si fréquentes à la suite des longues et graves maladies médicales ou chirurgicales. Abordons maintenant, toujours à l'aide de l'analyse homœopathique, le champ non moins important de quelques autres indications de l'Arnica.

Etat vertigineux en marchant (2) ; tête embarrassée (6) ; il est assis comme plongé dans ses pensées, mais ne pense réellement à rien (10) ; défaut de mémoire, les mots lui manquent au moment de s'en servir (11) ; distraction de l'esprit ; il ne peut arrêter long-temps ses pensées sur aucun objet (12) ; il tombe aisément dans des rêves quoiqu'éveillé (15) ; chaleur dans la tête, le reste du corps étant frais ou du moins n'étant pas chaud (19) ; grande chaleur à l'extérieur et à l'intérieur de la tête (52) (Baëhr) ; mal de tête qui n'est supportable que dans la situation couchée, mais qui devient insupportable en se redressant et s'asseyant sur le lit (56) ;

les traits de la face sont fort affaissés (64); rétrécissement des pupilles avec obnubilation de la tête (70) ; dilatation des pupilles au bout de 26 heures (73) ; yeux fixes annonçant l'anxiété (68); diminution notable de l'ouïe (92) ; ouïe beaucoup plus délicate qu'à l'ordinaire au bout de 10 heures (93); bourdonnement d'oreilles (94) ; bruissement dans les oreilles (96) ; tintement dans l'oreille gauche (95) ; la tête est si lourde qu'elle la laisse toujours tomber de côté (139) (Baëhr); lèvres sèches (124); dents enduites de mucus au bout d'une heure (143) ; bruit en avalant (161) ; goût putride et muqueux dans la bouche (164) ; défaut d'appétit le soir (170) ; du sang est mêlé avec la salive qu'il crache au bout de 2 jours (176); grands désirs vénériens et érections prolongées, chez un vieillard faible (304) ; fétidité de l'haleine (315 et 319); l'épine du dos cause la même douleur que si elle ne pouvait supporter le poids du corps (388) ; pression et douleur de crampe dans le milieu de la nuque avec des élancements sourds de dehors en dedans (394) ; les bras sont fatigués comme brisés de coups de poing, de sorte qu'il ne pouvait fermer les doigts (400) ; fourmillement dans les bras (403) ; tiraillement lancinant dans les poignets, dans le gauche surtout (421) ; crampe dans les doigts de la main gauche (426) ; tremblement dans les membres inférieurs (435) ; douleur tractive, pressive à l'articulation de la hanche gauche quand on étend la cuisse étant assis (442 ; en se tenant assis, pression tractive, semblable à une crampe dans les muscles de la cuisse gauche (447) ; sensation de rampement, de fourmillement dans les pieds (465) ; agitation de tout le corps sans inquiétude d'esprit, mobilité exagérée qui dégénère en tremblement de tout le corps (511) ; rêves désagréables, terribles cris en dormant et se réveille en criant (547, 548, 549) ; sursaut pendant le sommeil (550) ; sopeur (562) ; froid intérieur continuel par tout le corps, en s'éveillant, le jour et la nuit mais sans frisson (581) ;

sensation comme s'il avait froid par tout le corps, quoiqu'il ait réellement chaud comme à l'ordinaire (592) ; petits accès répétés d'anxiété avec bouffées de chaleur partout le corps (600) ; le soir la tête étant étourdie, ébullition dans le sang, il sent le pouls partout le corps (602) ; anxiété hypochondriaque (617) ; indifférence pour les affaires (622) ; opiniâtreté excessive (633) ; suffisance dédaigneuse et disposition à donner des ordres (634 ; pleurs (636).

Dans ce groupe de phénomènes, il est facile de reconnaître les traits des prodrômes d'une attaque d'apoplexie et les symptômes d'une congestion cérébrale, ainsi que d'un accès de fièvre intermittente. La sphère d'activité du médicament que nous étudions, s'agrandit par conséquent de tous les symptômes qu'il développe, et nous n'avons plus un spécifique dans l'étroite acception du mot, mais un agent médicamenteux d'une efficacité certaine lorsqu'il est appliqué à l'état morbide dont il représente le plus complétement possible l'ensemble des symptômes dans ses effets pathogénétiques.

L'un des écueils de la pratique homœopathique contre lequel viennent échouer souvent les débutants encore imprégnés des idées de la thérapeutique ancienne, et que par conséquent nous tenons à signaler, c'est de chercher des spécifiques dans notre matière médicale, et d'attacher à un nom de maladie ou à l'un des symptômes les plus saillants et les plus constants d'une maladie, l'idée d'un remède qui répond essentiellement à ce symptôme en relief. C'est là une erreur grave et dont ne savent pas se défendre assez dans certaines circonstances des praticiens éprouvés déjà par un long exercice de leur art et à plus forte raison les débutants. Un symptôme quelque caractéristique qu'il soit, n'a de valeur que lorsqu'il est entouré d'autres symptômes en apparence moins importants mais d'un caractère décisif pour indiquer le médicament, c'est l'ensemble des symptômes qui

est diagnostique du remède, et cette vérité sur laquelle Hahnemann a tant insisté, doit être notre guide constant au lit du malade, et nous mettre en garde contre des tendances qui seraient infailliblement suivies de graves et douloureux mécomptes.

Nous avons dit que l'Arnica développe des effets de paralysie ; l'observation suivante que nous empruntons au Dr Rupprich, montrera comment cet agent morbifère développe quand il est homœopathiquement indiqué des effets médicamenteux.

Paraplégie guérie par Arnica. (*Bulletin de Thérapeutique, novembre* 1845).

Une femme de 71 ans, grasse, sanguine, fut attaquée dans l'automne de 1844, d'une fièvre gastrique qui la fit maigrir à vue d'œil, comme elle disait. Elle eut ensuite un ictère auquel se joignit une fièvre tierce avec douleurs pressives dans l'hypochondre droit ; elle ne guérit que lentement, et resta faible et souffrante pendant l'année 1845. Au mois de février, on me fit appeler en toute hâte. Je trouvai la malade au lit, à demi-paralysée, sans connaissance ; le côté droit de la face pendant, flasque; la bouche tordue à droite et ouverte ; la langue ne suivait plus les pensées ; elle devait recommencer plusieurs fois ce qu'elle voulait dire, et exprimait tout de travers ; la main et le pied droits flasques et immobiles, pouls plein et lent, sécrétions supprimées.

Arnica 4e 1 goutte dans eau distillée 90 gram. 1 cueillerée à bouche 3 fois par jour.

Le troisième jour, la sensibilité revint dans la main ; elle y ressentait une espèce de fourmillement ; la face reprit une forme plus régulière ; parole lente, mais intelligible ; selle.

Répétition d'Arnica 10e 1 gtte dans eau distillée 90 gram. 1 cuillerée à bouche trois fois par jour.

Le sixième jour la malade pouvait porter la main à ses

lèvres pour les essuyer, le pied redevenait un peu mobile.

Arnica fut continué.

Le onzième jour, j'eus le plaisir de voir la malade manger d'une soupe avec une cuillère ; elle se rétablit bientôt.

Cette observation quoique bien incomplète, et sans commémoratifs, nous a paru cependant digne d'être citée, parce que Arnica seul a fait tous les frais de la guérison.

Hahnemann a écrit (traité de matière médicale) qu'il faut se garder d'employer l'Arnica dans les maladies aiguës purement inflammatoires avec chaleur générale, en grande partie extérieure, non plus que dans les diarrhées où on le trouvera toujours très-nuisible.

L'examen de quelques effets pathogénétiques nous rendra compte de l'efficacité de l'Arnica dans certaines hémoptysies.

Tussiculation sèche comme par l'effet d'un chatouillement au bas de la trachée-artère, tous les matins après avoir quitté le lit (322) ; toux pendant le sommeil (326) ; toux avec douleur d'écorchure dans la poitrine et grattement dans le larynx (330) ; toux qui amène du sang (331); toux qui produit une sensation de brisure dans toutes les côtes (333); expectoration sanguinolente (335) ; anxiété et douleur dans la poitrine (338); difficulté de respirer (340) ; élancements sourds dans la poitrine à travers le sternum (346); douleur dans le côté gauche de la poitrine, qui ressemble à des coups d'épingle (347); douleur lancinante dans les deux côtés de la poitrine avec une toux brève qui augmente la douleur au milieu d'une oppression continuelle de poitrine (350); douleur semblable à des coups d'aiguille dans le côté droit de la poitrine (352); élancements sourds dans le côté droit le long des côtes (354); élancements des deux côtés sous les côtes comme produits par des vents (356); il a la poitrine comme attaquée, comme à vif, en même temps il crache plusieurs fois du sang avec sa salive, surtout en marchant (358);

toutes les articulations des os et cartilages de la poitrine causent une douleur comme de brisure pendant le mouvement et la respiration (359) ; élancements dans le cœur, du côté gauche au côté droit (360); oppression au cœur (361); à la région du cœur, douleur comme si cet organe était comprimé ou comme s'il recevait un coup (363); au milieu du côté gauche de la poitrine, sensation constrictive, non douloureuse, qui oppresse la respiration, avec douleur au creux de l'estomac, quand on y touche, qui coupe la respiration (369); sensation de tension sur la poitrine jusqu'au cou, qui diminue en se couchant sur le dos, augmente par la marche et devient douloureuse en se tenant debout (370); douleur de contusion dans le dos (380); à chaque inspiration, élancement au côté droit du dos, qui remonte les dernières côtes jusqu'au creux de l'aisselle (383) ; larges élancements aigus sous l'aisselle de dehors en dedans (398).

N'y a-t-il pas dans ce tableau la plupart des éléments d'une pleurodynie et d'une hémoptysie avec des symptômes de prostration générale ? L'observation suivante, qui nous a été communiquée par M. le docteur Chargé, est confirmative de ce point de vue, et nous paraît digne du plus grand intérêt.

Le 20 mai, à huit heures du soir, M. M.., après une conversation animée, fit un grand effort du bras gauche et ressentit immédiatement une vive douleur dans le côté correspondant de la poitrine.

Le 21, crachats sanguinolents, puis, à la suite de la fatigue de la journée, expectoration de sang pur, et le soir expulsion d'un énorme caillot de sang, suivie d'une longue syncope.

Un médecin allopathe fut appelé et pendant huit jours il épuisa toutes les ressources de la thérapeutique, sans pouvoir arrêter l'hémorrhagie qui se reproduisait après avoir cessé momentanément et devenait de plus en plus menaçante.

Enfin le 28 le malade allait s'affaiblissant ; dans la prévision d'une fin prochaine, il mit ordre à ses affaires et témoigna le désir de lutter contre la mort, qu'il sentait s'approcher, avec les ressources de l'homœopathie. Un ami dévoué se chargea de la mission délicate de faire accepter un malade *in extremis*, et ce n'est que sur ses instances pressantes que M. le docteur Chargé se rendit auprès de lui à onze heures du soir ; il le trouva dans l'état suivant :

Amaigrissement considérable, face jaune, terreuse avec une expression vive de souffrance, décubitus dorsal, grande prostration de forces, compresses froides sur la région du cœur, respiration haletante et courte, toux quinteuse provoquée par un chatouillement au gosier, retentissant douloureusement dans le côté gauche de la poitrine et suivie de vomissement d'un sang rouge vif. Quelquefois l'expectoration n'amène que des caillots de sang isolés ; sensation de brisement dans les membres ; le malade ne peut pas s'asseoir sur son séant, pouls petit et fréquent, 120 puls., moral assez bon, mais prévision d'une fin prochaine, constipation opiniâtre et du reste habituelle depuis quelques années ; un peu de ténesme vésical ; deux bols d'un sang écumeux et rutilant avaient été rendus dans la journée.

L'ensemble des symptômes, les circonstances qui avaient précédé l'hémoptysie indiquaient Arnica ; c'est le médicament auquel s'arrêta notre honorable confrère. Il prescrivit deux globules de la 6e dil. dans 125 grammes d'eau distillée, à prendre par cuillerée d'heure en heure.

Dès la deuxième cuillerée, la toux n'amena plus que des crachats d'un sang noir ; la nuit fut moins mauvaise que les précédentes, et le malade put dormir. Le lendemain et le surlendemain, la respiration se régularisa, la toux n'amena plus que des crachats à peine colorés ; les forces revinrent et le malade put se lever un peu le troisième jour. Le septième jour il pouvait s'asseoir à la table de la famille. Il

restait de l'ancienne maladie une constipation opiniâtre qui céda à Lycopode et à Soufre.

M. M..... se porte aujourd'hui mieux qu'il n'a jamais été.

Cette cure a eu quelque retentissement à Marseille et a excité quelque amertume chez nos confrères dissidents. Ils ont objecté que l'effet des remèdes administrés par leur collègue malheureux s'était fait sentir juste au moment où l'Arnica venait d'être donné. Cette argumentation est commode, mais un peu usée, et nous n'avons qu'à dire, pour la mettre à néant, que le médecin qui avait commencé le traitement, était revenu après avoir essayé diverses substances médicamenteuses à la médication première. Nous tenons ce fait du malade lui-même. Or chacun peut se demander ce que l'on pouvait attendre, alors que le malade était de plus épuisé par la souffrance, des mêmes remèdes qui une première fois avaient été si complétement inutiles.

Ici se termine l'œuvre que nous avons entreprise en commençant cet article. Nous nous estimerions heureux si nous étions parvenu à démontrer :

1° Que l'Arnica est un médicament employé dès la plus haute antiquité contre les accidents qui sont développés par une cause traumatique : chutes, coups, contusions.

2° Que ce médicament préconisé contre d'autres maladies, telles que la paralysie atonique, quelques fièvres intermittentes, la dyssenterie bilieuse avec atonie, est tombé depuis dans un oubli qui semblerait inexplicable au premier abord, si nous ne savions que c'est là le partage de presque tous les agents de la matière médicale allopathique.

3° Que Hahnemann a seul trouvé la formule thérapeutique de ce médicament, en démontrant qu'il guérit par voie homœopathique non-seulement les contusions et les suites de chutes, mais encore toutes les maladies qui présentent un ensemble de symptômes semblable à un certain groupe des effets pathogénétiques de l'Arnica.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

PAR LE Dr SOLLIER.

« C'est parmi les prêtres d'une religion
« qu'il est le plus difficile d'opérer des
« conversions, et c'est parmi les médecins
« que la lumière de l'homœopathie péné-
« trera en dernier lieu. »

(DESGUIDI.)

L'homœopathie se meurt ! *L'homœopathie est morte* ! Voilà, depuis quinze ans, le thème favori que nos adversaires ne cessent de répéter à tous propos, de moduler sur tous les tons ; ils essayent ainsi de donner le change à l'opinion publique, en s'efforçant de substituer ce qu'ils désirent à ce qui est réellement. L'homœopathie, ils la repoussent sans vouloir la connaître ; elle est pour eux comme une lettre morte; et s'il arrive parfois que le bruit importun de ses succès vienne troubler la douce quiétude dans laquelle ils aiment à se prélasser, ils les nient avec une superbe assurance, en prétendant sérieusement qu'on ne peut admettre comme vérité démontrée ce que leur intelligence, à eux, est impuissante à comprendre, sans un examen préalable auquel ils refusent de se livrer avec une coupable opiniâtreté.

Heureusement pour la science et pour l'humanité, ces insinuations malveillantes, pour ne pas dire autrement, ont jusqu'ici trouvé peu de crédit auprès d'un public trop éclairé sur ses véritables intérêts, pour n'avoir pas confiance en l'avenir d'une doctrine qu'il voit chaque jour guérir, au moyen de ses petites doses tant ridiculisées, beaucoup plus sûrement, promptement, doucement, *tutò, citò, jucundè*,

que ne le fait l'allopathie avec ses doses massives dont elle se montre si fière, nous ne savons pourquoi. Aussi, nos confrères ont beau se démener et déblatérer contre la doctrine des semblables; ils ont beau redoubler d'irrévérences envers son vénérable fondateur, dont les impérissables travaux ont, quoi qu'ils en disent, doté le monde médical d'importantes vérités jusqu'à lui méconnues ou ignorées, vérités qui nous donnent l'espérance justement fondée de voir la médecine, desormais affranchie du joug énervant des hypothèses, sortir enfin de ce vague désolant qui la déprécie aux yeux des gens du monde, et l'a fait classer, non sans raison, parmi les sciences conjecturales; malgré l'opposition virulente, acharnée qu'elle rencontre, l'homœopathie, forte de ses succès, marche, marche toujours, jetant à ses adversaires, en échange de leurs sarcasmes, d'utiles enseignements qu'ils savent fort bien mettre à profit dans l'occasion, tout en feignant de les dédaigner (1).

Ce serait une curieuse et longue énumération que celle des nombreux emprunts que, journellement et sans lui en tenir aucun compte, l'allopathie fait à sa sœur cadette. Ce

(1) S'il nous était permis de céder ici à une réminiscence de rhétorique, qui a le mérite de l'opportunité en ce que, sauf l'énergie des expressions, elle rend toute notre pensée au sujet de l'influence incontestable, bien que toujours contestée, que l'homœopathie exerce sur son ingrate rivale, nous ferions volontiers à Hahnemann et à ses détracteurs l'application de ces vers, si connus, de Lefranc :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu poursuivant sa carrière
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

travail, nous n'y renonçons pas, ne serait-ce que pour ajouter une page de plus à la triste histoire des aberrations de l'esprit humain ; nous l'ajournons seulement, désireux que nous sommes de répondre, pour notre part, à l'appel qui nous est fait de tous les côtés, car amis et adversaires semblent s'accorder en ce point que, les uns et les autres, ne cessent de nous répéter : des faits, des faits ; donnez-nous donc des faits; rien de plus brutalement convaincant que les faits ! Comme si les faits manquaient dans la science ! Comme si, outre les cinq mille et quelques observations rassemblées dans les neuf volumes dont se compose la clinique de Beauvais, qui a paru de 1836 à 1840, il était un seul ouvrage parmi les nombreuses publications homœopathiques qui n'en contienne plus ou moins ! Eh bien ! nous le demandons, qu'est-il advenu pour la propagation de notre belle doctrine de la publicité donnée à cette masse imposante d'observations pratiques? Rien ou presque rien ; nos adversaires, pour la plupart, les ignorent, ou, ce qui est plus grave, ils feignent de les ignorer.

Nous le disons avec franchise : dans notre pensée, autant les guérisons obtenues par l'homœopathie sont propres à démontrer aux hommes dégagés de toute prévention, que la doctrine des semblables est pleine de vie, de force, d'avenir, autant elles sont impuissantes à faire passer notre conviction dans l'esprit de nos confrères dissidents. Ceci est tellement vrai, que les hommes d'élite parmi eux (il en est et beaucoup, nous nous plaisons à le reconnaître), les hommes de cœur et d'intelligence qui ne craignent pas de voir et de juger par eux-mêmes, quelque fortement ébranlés qu'ils soient par les faits dont le hasard ou leur volonté les a rendus témoins, hésitent pourtant à se prononcer, par la raison toute simple que, dans une science telle que la médecine, on ne peut bien voir sans s'être fait au préalable une manière de voir ; en d'autres termes, parce que les plus belles

guérisons, les cas les plus probants, n'ont de valeur réelle qu'autant qu'il est possible à celui qui les observe de les rattacher aux principes qui en découlent et qui, seuls, peuvent en donner la mesure et la règle. Que nos confrères, procédant désormais en sens inverse de ce qu'ils ont fait jusqu'ici, veuillent bien se plier une fois pour toutes à étudier sérieusement notre loi fondamentale, considérée en elle-même et dans ses conséquences ; qu'ils appliquent cette étude à l'appréciation des faits particuliers, et nous pouvons leur prédire sans craindre de nous tromper, qu'ils ne tarderont pas à venir se ranger sous les bannières de l'homœopathie, à prendre place au milieu de nous.

Quant à ceux en beaucoup plus grand nombre qui, se condamnant à une cécité volontaire, s'obstinent à fermer les yeux pour ne pas voir, à ceux-là que peuvent faire toutes nos observations de guérisons ? Fidèles à leur vieille tactique, aujourd'hui comme par le passé, ils s'efforceront de les annihiler en cherchant à les expliquer à leur manière, à l'aide de leur éternelle supposition d'une intervention toujours favorable pour nous, de la nature, du régime, de l'imagination, etc. Il est vrai que ces armes, émoussées par un long usage, tant ils en ont abusé, restent impuissantes entre leurs mains; aussi les plus habiles se sont-ils avisés d'un moyen aussi adroit que facile qui, pour ce double motif, a été et devait être accueilli avec empressement. Ce moyen, le voici :

Supposez qu'un malade éprouve, à la suite d'un refroidissement, fièvre, douleur plus ou moins vive dans un point de la poitrine, respiration précipitée, anxieuse, toux avec expectoration de matières visqueuses, sanguinolentes ; que la percussion donne de la matité, l'auscultation du râle crépitant sec puis humide, auquel succède le souffle tubaire, etc. ; jadis il n'est pas un médecin qui, à première vue, n'eût diagnostiqué, dans ce cas, une pneumonie passant

du premier au deuxième degré, de la splénisation à l'hépatisation rouge ; aujourd'hui il n'en est plus tout-à-fait ainsi; nos adversaires ont trouvé le moyen de mettre ordre à cela, de soutenir à la fois le pour et le contre, de dire oui et non, suivant le traitement employé, suivant aussi l'issue favorable ou funeste de la maladie. Exemple : Le médécin appelé se trouve-t-il entaché du vice d'homœopathisme, si son malade vient à succomber, oh ! alors c'était une belle et bonne pneumonie, il n'y a pas à en douter; mais si par malheur il guérit, cette même pneumonie se transformera tout à coup, pour eux, en une légère inflammation bronchique, prise tout bonnement pour une grave inflammation pulmonaire, par ce pauvre médecin homœopathe, auquel ils délivrent ainsi libéralement un brevet d'incapacité, pour n'en être pas réduit à suspecter sa bonne foi.

Si, par contraire, il arrive qu'un autre malade atteint également de pneumonie bien et duement contatée par un confrère de l'ancienne école, très-compétent, comme on le sait, pour ce genre d'exploration, voyant son état empirer au fur et à mesure du nombre des saignées auxquelles on l'a soumis, s'adresse en dernier ressort à l'homœopathie, et que celle-ci vienne à le rétablir à l'aide de ses médicaments spécifiques, certes on ne pourra pas nier, dans ce cas, l'existence de la pneumonie, non; mais croyez-vous pour cela qu'on se décidera à accorder l'honneur de la cure aux remèdes homœopathiques? Allons donc ! vous n'y êtes pas. Avant de recourir à la doctrine des semblables, ce malade n'avait-il pas été saigné, sangsué, ventousé à outrance? Eh bien ! Quoique chaque soustraction de sang eût paru aggraver son mal au lieu de le guérir ; quoique le mieux ne se soit prononcé qu'après l'administration des moyens homœopathiques, nos adversaires vous soutiendront avec un aplomb imperturbable, que, puisque nos prétendus médicaments sont pour eux des substances absolument inertes, et que le malade

n'est pas mort de sa pneumonie, ce sont les saignées seules et rien que les saignées qui l'ont guéri. Si cette étrange conclusion n'est pas puissamment logique, on conviendra qu'au moins elle est passablement commode.

Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Est-ce à dire que nous devions renoncer désormais à publier nos résultats pratiques, alors surtout qu'il nous est si facile de rapporter une foule d'observations choisies parmi les cas rebelles à tout l'arsenal d'une médecine qui affiche la folle prétention de se croire et de se dire la seule rationnelle? Telle n'est pas notre pensée. Un philosophe de l'antiquité, pour réfuter l'assertion erronée du sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher devant lui. Cette réponse était péremptoire ; c'était bien là ce qu'on appelle une démonstration par le fait, et pourtant le sophiste, loin de s'avouer vaincu, n'en persista pas moins dans ses dénégations. Que faire en pareil cas? Imiter ce philosophe; continuer, pour toute réfutation, à guérir nos malades, en dépit des sophistes qui, parce qu'ils veulent demeurer immobiles, refusent de croire au mouvement.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Délire chantant.

Le 1er octobre 1847, je fus appelé, à huit heures du soir, à la Vilette, pour y visiter madame R...., jeune femme de vingt-cinq ans, à peau blanche, à cheveux blonds, nourrissant elle-même son premier-né, âgé d'environ cinq mois. Alitée depuis plusieurs jours pour une irritation gastro-intestinale, que l'on avait combattue par la diète et une application de sangsues à l'épigastre, la malade, pressée par son appétit, avait fait dans l'après-midi un repas assez copieux pour occasionner beaucoup de malaises, suivis du

vomissement des aliments ingérés ; depuis ce moment elle tenait maints propos incohérents qu'elle débitait avec une incroyable volubilité.

A part ce phénomène singulier, l'état de Madame R.... ne m'offrit rien d'anormal; le pouls lui-même conservant un calme parfait, je ne crus pas devoir me permettre aucune prescription en l'absence de M. P..., son médecin, à qui je fis dire que je retournerais le lendemain.

La nuit se passa sans sommeil, ainsi, du reste, que les précédentes ; vers le matin, un mutisme complet avait remplacé la loquacité de la veille, lorsque tout à coup la malade se prend à chanter des paroles sans suite, élevant de plus en plus la voix au fur et à mesure qu'on lui fait des remontrances pour l'engager à se tenir tranquille; indifférente à tout ce qui l'entoure, elle paraît uniquement occupée du soin de saisir les objets à sa portée.

Réunis auprès d'elle à dix heures du matin, je proposai à mon confrère l'emploi de la belladonne, seul moyen qui me parût en rapport d'appropriation avec l'état de madame R....; il s'y prêta de bonne grâce ; nous le prescrivîmes à la dose de 3/24 en solution dans 150 grammes d'eau distillée, à prendre une cuillerée toutes les trois heures, avec injonction expresse de les éloigner dès qu'il surviendrait de l'amélioration.

Je fus rappelé à minuit. Quoique la malade eût été plus calme vers la fin de la journée, on avait, en l'absence de M. P..., continué mal à propos et contrairement à ce qui avait été prescrit, la potion belladonnisée ; aussi madame R... chantait-elle plus que jamais. Sûr que j'étais de l'appropriation du médicament et ne voyant là qu'une aggravation médicinale, je me hâtai de le supprimer et rassurai les parents effrayés, en leur annonçant, pour le lendemain, une guérison qui s'est réalisée et depuis ne s'est pas démentie.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Erysipèle à la face suivi de délire loquace.

Monsieur R..., âgé de quarante-quatre ans, demeurant aussi à la Vilette, était malade d'un érysipèle à la face, auquel on avait opposé des saignées et des révulsifs sur les extrémités inférieures. Le sixième jour, au moment où la desquammation commençait à s'opérer, M. R... est pris, sans cause connue, d'un délire loquace très-gai, qui durait depuis deux jours lorsque je fus appelé.

C'était le 12 janvier dernier. Le malade ne présentait aucun symptôme morbide autre que le délire, et un léger boursoufflement des téguments de la face et du front qui avaient été envahis par l'érysipèle. Dans ce cas, comme dans le précédent, nul moyen ne convenait mieux que *Bellad.* Il me suffit de rappeler à mon confrère, M. P..., le succès récent qui avait suivi presque instantanément son administration chez madame R..., pour le décider à l'employer dans le cas actuel. La potion n'était pas achevée que M. R... me témoignait sa reconnaissance en des termes qui prouvaient son entier rétablissement.

TROISIEME OBSERVATION.

Névralgie temporale.

Madame R..., âgée d'environ vingt-quatre ans, était accouchée depuis deux jours de son deuxième enfant. Après un léger refroidissement, il survint une douleur à la fois élançante et pressive, qui occupait la tempe droite et s'étendait au front ainsi qu'à tout le côté droit de la face ; la douleur procédait par paroxismes irréguliers. Après de courtes et rares rémissions pendant lesquelles madame R... n'accusait qu'une sorte d'engourdissement dans les parties

affectées, la douleur reparaissait avec une nouvelle intensité, surtout le soir et la nuit, et désespérait la malade en la privant de tout repos.

Tous les moyens que possède la médecine de l'école contre ce genre d'affection, furent tour à tour, et toujours vainement, mis en usage par le docteur R..., auquel s'adjoignit bientôt le docteur G..., ami de la famille. Le mal ne s'amendait pas, il augmentait au contraire. L'emploi de l'acétate de morphine par la méthode endermique fut alors proposé ; madame R... s'y refusa nettement, ne pouvant se faire à l'idée de l'application d'un vésicatoire sur la tempe, qu'il faudrait au préalable dépouiller de ses cheveux, et manifesta le désir de recourir à l'homœopathie. Ces messieurs ayant bien voulu me désigner, je fus appelé le 15 septembre 1847, à neuf heures du soir, pendant un paroxisme des plus violents.

La journée avait été fort mauvaise, malgré ou peut-être bien à cause de neuf pillules de Mèglin, c'est-à-dire de 45 centigrammes d'extraits de valériane et de jusquiame noire et autant d'oxide de zinc sublimé, qui avaient été administrées depuis le matin. Dans cet état de chose, et la malade se trouvant plus tranquille quand j'arrivai auprès d'elle, je dus ne rien conseiller pour le moment, persuadé que j'étais que le médicament le mieux approprié ne pourrait convenablement développer son action pendant le trouble organique provoqué par d'aussi fortes doses de ces substances énergiques, et me bornai à prescrire une prise de *Bellad.* 1/30 pour le lendemain.

D'abord ce médicament parut soulager ; la journée fut assez bonne ainsi que la nuit ; mais le lendemain les souffrances recommencèrent tout aussi vives que les jours précédents. Je crus devoir répéter *Bellad.* 1/30, mais cette fois en solution dans 150 grammes d'eau, à prendre par cuillerées.

La malade souffrait toujours. Etonné de cet insuccès, je l'attribuai avec raison à une erreur dans le choix du médicament. Un nouveau relevé des symptômes m'apprit en effet que Mᵉ R..., d'un caractère assez doux et point trop mélancolique, pleurait cependant avec la plus grande facilité pour le moindre sujet, et que la pâleur bien prononcée de la face, que j'avais attribuée à la suite des couches, dépendait d'un état chlorotique déjà ancien, pour lequel on avait eu souvent recours aux ferrugineux. Ces nouvelles données m'indiquaient la *Pulsatilla*; elle fut administrée en une seule fois à la dose de 2/30, et la névralgie cessa pour ne plus revenir.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Névralgie faciale.

Madame S..., âgée d'environ quarante ans, fille et sœur de pharmaciens distingués de cette ville, a souffert pendant long-temps d'une névralgie qui faisait le tourment de sa vie. La douleur affectait à la fois ou tour à tour la tête, la face, la poitrine. Vainement lui opposa-t-on les saignées générales et locales répétées, les prétendus calmants qui ne calmèrent pas le moins du monde, le sulfate de quinine à hautes doses, etc., etc. Madame S... continua de souffrir jusqu'à ce qu'une grossesse, survenue en 1843, suspendit pour quelque temps la névralgie, qui reparut à la face peu après l'accouchement.

On revint à la quinine; sous l'influence de ce médicament, la douleur acquit un tel degré d'intensité que, depuis lors, la malade se refusa à tout traitement; puis, en désespoir de cause, voulant essayer de l'homœopathie, sur la recommandation de son frère, elle me fut *amenée* le 3 juin 1844.

La douleur occupait tout le côté droit de la face en suivant plus particulièrement le trajet du nerf sous-orbitaire;

plus vive d'ordinaire vers l'après-midi et le soir, elle était tantôt incisive, élançante, brûlante, tantôt pressive, crampoïde. La malade était à faire pitié, tant ses traits exprimaient la souffrance ; pâle, amaigrie, défaite, les paupières supérieures voilaient en partie les globes oculaires auxquels de fréquentes contractions spasmodiques donnaient une apparence de strabisme ; la vue était double ; la bouche et même le nez étaient déviés et tirés vers l'oreille droite ; la langue à demi-paralysée n'articulait que des sons confus ; de violents vertiges rendaient la démarche chancelante au point que madame S... n'osait s'aventurer seule sur le pavé, tous les objets paraissant tourner autour d'elle.

Je donnai *Bellad.* 3/12 dans 200 grammes d'eau, à prendre par cuillerée le matin et le soir, en recommandant bien de s'arrêter aussitôt qu'il surviendrait quelque changement un peu notable.

Quatre jours à peine écoulés, c'est-à-dire le 7, madame S... put se rendre *seule* dans mon cabinet. Elle me dit en plaisantant, et sans aucune gêne dans la parole, qu'elle était redevenue grande fille puisque elle pouvait de nouveau marcher sans aide, et m'annonça avec une vive satisfaction que, depuis la veille, elle jouissait d'un calme qu'elle ne connaissait plus depuis bien long-temps. Je fis immédiatement suspendre le médicament, dont la moitié tout au plus avait été employée. Depuis lors, madame S... n'a plus souffert de sa névralgie.

Il est bon, je crois, de noter ici, pour l'édification des contempteurs des doses infinitésimales, que madame S..., qui a été guérie avec une aussi incroyable rapidité d'une névralgie déjà fort ancienne, par quelques globules de *Bellad.*, homœopathiquement préparée, avait pris antérieurement cette même substance à doses allopathiques sans aucune espèce de succès. *Qui aures habet audiendi audiat.*

(*La suite à un prochain numéro.*)

OBSERVATION PRATIQUE,

PAR LE Dr VESPIER, DE NIMES.

—

M. G..., vétérinaire à St.-Remy, sentit le 3 septembre dernier un fort prurit à la face dorsale du poignet gauche; il remarqua au point d'où partait cette sensation un petit bouton environ comme une grosse tête d'épingle. Quoiqu'il eût traité peu de jours avant plusieurs bêtes dont le contact aurait bien pu être une cause d'infection septique pour lui, il ne pensa pas tout d'abord à une pustule maligne.

Le siége de ce petit bouton et les parties environnantes s'enflèrent, le malade y ressentit une douleur et une ardeur pénibles, il continua pourtant son travail jusqu'au 5, époque à laquelle les symptômes généraux se joignant aux symptômes locaux qui s'étaient aggravés considérablement, il fut obligé de s'aliter.

Des doutes inquiétants étaient venus à l'esprit du malade en se rappelant les maladies qu'il avait traitées et surtout l'autopsie d'une vache, faite quelques jours avant, qui avait succombé à une affection gangréneuse. Son docteur fut appelé; ne partageant pas ses appréhensions, il s'efforça de le rassurer et prescrivit des frictions mercurielles qu'on continua 48 heures, pendant lesquelles la maladie continua toujours à s'aggraver.

Le 7, le gonflement rouge foncé, comme œdémateux, présenta autour du petit bouton, dont le centre était devenu noirâtre, un certain nombre de petites granulations vésiculaires. Il n'y eut plus de doute alors sur la nature de la maladie; une incision cruciale superficielle fut

faite avec la lancette et on cautérisa avec le beurre d'antimoine; les frictions mercurielles furent suspendues.

La cautérisation au lieu de circonscrire le mal au point de la peau où son apparition avait eu lieu, sembla activer l'infection gangréneuse; les souffrances locales furent toujours en augmentant, leur retentissement sur l'ensemble de l'organisme augmenta aussi, les nuits étaient surtout mauvaises.

Le 8 au soir, l'état paraissait toujours plus grave, et le médecin qui le soignait s'étant absenté depuis le matin, un de ses confrères fut appelé auprès du malade. Vu la gravité du cas, il demanda un autre médecin, deux lui furent adjoints le lendemain ; il ordonna, en attendant, des embrocations sur tout le membre malade, de fortes décoctions de quina ; une décoction moins forte de la même substance fut donnée à l'intérieur. Le même soir une lettre alarmante fut écrite à Nîmes pour informer un des frères du malade de sa triste position. L'un d'eux avait, trois ans auparavant, été traité et guéri par l'homœopathie d'une maladie considérée comme devant être mortelle, dont les symptômes principaux étaient fournis par le cœur et par les organes digestifs. Dans l'espoir d'obtenir une seconde fois le même bienfait de la doctrine des semblables, celui-ci me pria de me rendre au plutôt auprès du malade.

Le 10 au matin, j'arrivai à St.-Remy entre 8 heures 1/2 et 9 heures. La nuit, quoique très-mauvaise avait été pourtant un peu moins agitée que l'avant-dernière, le pouls était très-fréquent et extrêmement petit et faible; cependant celui des médecins qui vit le malade avec moi, cette fois, me dit que la veille au soir le pouls avait été encore plus mauvais. Le facies annonçait une grande anxiété. Des nausées quasi continuelles et des vomissements bilieux et fréquents existaient depuis douze heures, et semblaient être plutôt exaspérés que calmés par des pilules de sulfate de quinine et de camphre qu'on avait commencées depuis le 9 au matin, et

que, pour cette raison, on avait cessées. Le membre affecté était énormément gonflé, de couleur rouge un peu violacée, parsemé, surtout en dedans, de nombreuses et larges phlyctènes, l'engorgement s'étendait à toute la partie gauche de la poitrine et jusqu'à l'articulation coxo-fémorale.

Les élancements brûlants qui s'étendaient du siége de la pustule aux autres parties du membre, étaient horribles au dire du malade. L'escarre non encore limitée occupait environ un tiers du dos de la main et de l'articulation du poignet, quelques autres escarres étroites existaient aussi aux parties environnantes.

Depuis la veille, le patient était vu par trois médecins ; à celui des trois que je rencontrai, je proposai *arsenic*, dont la pathogénésie embrassait l'ensemble des symptômes contre lesquels nos collègues allopathes avaient été impuissants. Je donnai *ars.* 0/30 dans 4 cuillerées à café d'eau 1 c. tt 1/2 heure; peu d'instants après la première cuillerée, il y eut encore des efforts de vomissement, mais ce fut la dernière fois, les nausées cessèrent aussi. On put reprendre bientôt des petites doses de bouillon qui avaient été administrées toutes les 2 ou 3 heures, pendant la journée du 9, pour soutenir les forces que l'infection septique menaçait d'éteindre.

Le pouls, un peu relevé à midi, l'était quasi complétement à une heure, au moment de mon départ ; il y avait eu un globule et 1/2 de pris, j'en laissai la même dose fondue dans 6 cuillerées d'eau à prendre, en mettant de 3 à 6 heures d'intervalle. Je laissai autres deux globules non fondus, en cas que le remède dissout ne suffit pas pour soutenir la réaction vitale qui me paraissait en très-bonne voie. L'arsenic dissous ne fut pas même fini, et la force de la réaction obligea de suspendre, le lendemain 11, l'administration du bouillon que l'on avait fait cependant beaucoup plus léger et que l'on ne put reprendre que le 13, ce que j'appris le 14 à ma deuxième et dernière visite.

Cette fois, les souffrances, pourtant bien diminuées, étaient encore violentes et toujours de même nature ; le gonflement du côté gauche du tronc quasi complétement disparu, celui du bras diminué, mais surtout ramolli, le dessous des phlyctènes violacé mais pas noir ; les petites escarres isolées étaient dans le même état que le 10 ; l'escarre principale, stationnaire depuis deux jours, s'était étendue à peu près aux deux tiers du dos de la main et à toute la surface dorsale du doigt médius. Le pouls bon n'avait pas faibli depuis arsenic; du bouillon très-léger était pris en petite quantité depuis la veille. Un écoulement de sang plus fétide et plus noir que d'habitude avait lieu presque continuellement, depuis 24 heures, par la narine gauche, et résistait à tous les répercussifs locaux et les dérivatifs qu'on emploie ordinairement en pareille circonstance. J'administrai: belladon. 3/30 dans 8 cuillerées à café d'eau; 1 c. de demi-heure en demi-heure, après la deuxième cuillerée, l'hémorrhagie s'arrêta pour ne plus reparaître: le malade ne prit guère que la moitié du remède.

Le 19, une lettre du fils du malade m'annonçait qu'il y avait encore d'assez vives souffrances, quoiqu'elles eussent bien diminué en même temps que le gonflement de la moitié supérieure du membre. On m'informait qu'aucun travail d'élimination ne s'annonçait encore autour des escarres ; que, d'ailleurs, le malade digérait bien des petits potages qu'il prenait depuis une couple de jours. J'envoyai *secale cornutum* 3/30 à prendre en trois fois. Le premier globule secoua tellement le malade qu'il n'en prit pas davantage, d'autant plus qu'une partie des symptômes provoqués par ce remède persista bien des jours. Outre de grandes chaleurs dans le ventre accompagnées de coliques avec diarrhée et ténesme, symptôme qui persista le plus, il éprouva en même temps une excitation extraordinaire du côté des organes génitaux.

Sept ou huit jours après l'usage du *seigle ergoté*, le malade en m'écrivant lui-même pour me demander mon avis sur la proposition que lui avaient faite ses médecins, d'appliquer quelques sangsues à l'anus, pour le débarrasser d'un reste encore considérable de ses souffrances dyssentériques, me demandait si ce n'était pas des *cantharides* que je lui avais envoyées dans ma dernière lettre. Quelques cuillerées d'une solution de merc. v. 2/30 dans 8 cuillerées à café d'eau arrêtèrent promptement la dyssenterie sans l'intervention de sangsues. Dans la même lettre il m'annonçait que l'élimination des escarres avait commencé avec les symptômes occasionnés par la substance qu'il avait cru fermement être des cantharides.

Le 26 octobre, il vint à Nîmes passer quelques jours pour faire amputer son médius dont les trois faces dorsale et latérales étaient le siége d'une plaie avec végétations énormes qui avaient résisté à des cautérisations fréquentes avec l'alun et le nitrate d'argent. La plaie du dos de la main marchait rapidement vers la cicatrisation, mais elle retirait les doigts, surtout les médius et annulaire, dans une extension forcée. Le doigt médius était dans un si mauvais état que, lorsque deux chirurgiens des plus renommés de Nîmes le virent, tous deux crurent que l'amputation devrait en être faite ; l'un la voulait de suite, l'autre conseillait d'attendre un peu plus. Celui-ci prescrivit des lotions de chlorure de chaux comme pouvant modifier peut-être encore l'état de cette plaie qui lui paraissait d'une nature suspecte. Des lotions avec l'Arnica furent faites d'abord, ensuite on en fit avec le chlorure de chaux; ni les unes, ni les autres ne firent un bien qui parût se soutenir; et le malade hésitait de revenir à Nîmes pour se faire amputer ce doigt, lorsque allant voir ses parents à Châteaurenard, le docteur Rollande à qui il fit voir cette plaie, lui conseilla l'application de la teinture d'iode, 40 à 50 gouttes par litre d'eau, qui,

après avoir procuré une grande suppuration les deux premiers jours, réduisit les fongosités avec une telle rapidité que le 7 décembre, dix ou onzième jour de l'emploi de ce topique, les 7/8 de la plaie, au moins, étaient cicatrisés. Le tissu cellulaire de la face palmaire du doigt et de la main, considérablement engorgée, avait été bien diminuée. La guérison allait être complète dans deux ou trois jours, sauf le tiraillement et une grande raideur des doigts, surtout médius et annullaire, par la cicatrice de la plaie principale qui est complète depuis le mois d'octobre.

Ce fait me paraît fort remarquable sous plusieurs rapports: 1° la rapidité avec laquelle chacun des quatre remèdes homœopathiques administrés a modifié l'état du malade ; 2° les symptômes des organes génitaux provoqués par le *seigle ergoté* et qui seraient à ajouter à la pathogénésie de cette substance où ils ne figurent pas ; 3° et la rapide cicatrisation par les lotions iodées, d'une plaie qui jusque-là paraissait devoir nécessiter l'amputation du doigt.

Une circonstance qui n'est peut-être pas moins digne de fixer tristement l'attention, c'est l'incrédulité des médecins, qui ont été témoins de ce qui s'est passé chez ce malade, à l'action des remèdes dynamisés qui ont été administrés. Impitoyable logique des préjugés! Elle aveugle des hommes fort estimables d'ailleurs, au point de leur faire nier ce qui, je l'espère, paraîtra de la dernière évidence à tout lecteur impartial...

Des causes qui s'opposent à la propagation de l'Homœopathie,

PAR LE Dr BÉCHET, D'AVIGNON.

(*Suite*).

Je ne puis entrer dans les détails que nécessiteraient ici les explications convenables à propos de ce jugement de l'académie, qui n'a agi qu'en vertu de prétendues expériences faites soit à Paris ou à Lyon. Je me contenterai de dire que, dans toutes les expériences tentées jusqu'à présent, on nous a toujours fait comparaître sinon devant des ennemis, au moins devant des juges prévenus. Ces juges ont apporté contre nous la puissance de leur position; et je le demande à l'esprit le plus impartial, la raison a-t-elle jamais pu lutter contre la puissance? Oui, mais elle a lutté, avec désavantage, d'abord, ensuite avec incertitude, et plus tard, avec succès. Les serfs ont eu long-temps raison contre les seigneurs leurs oppresseurs ; combien n'a-t-il pas fallu de siècles de lutte, pour faire triompher cette banale vérité que tous les hommes naissent égaux.

Mais, me direz-vous, que faut-il penser des notabilités médicales que les gouvernements ont chargées de l'examen de la valeur de l'homœopathie? Elles auraient agi avec passion, avec ignorance et perversité : oh ! c'est inadmissible. Des hommes aussi éminents par leur savoir et leur position sociale ne peuvent s'être rendus coupables d'un tel crime ; je vous l'accorde.

Mais, vous dirai-je à mon tour, les seigneurs de l'ancien régime, ces satellites de la vieille monarchie, ces hommes qui portaient tous le mot d'honneur sur leur blason, ont cependant agi sous l'influence de passions diverses, puisque pendant si long-temps ils ont refusé à l'humanité la réhabilitation d'une loi naturelle, émanée de Dieu même.

Dans l'un et l'autre cas, d'un côté est le droit et la faiblesse de position, de l'autre l'erreur et la puissance.

J'ai dit que nous avons été jugés avec ignorance et prévention : la prévention ne sera contestée par personne ; je vais prouver que l'ignorance était à son comble chez tous nos juges.

Il n'est pas un docteur allopathe haut placé, sauf quelques exceptions, soit dans l'enseignement, soit dans la pratique, qui ne se targue de n'avoir jamais ouvert un livre d'homœopathie ; c'est comme une espèce de mérite qu'ils se donnent, en affirmant avec dédain qu'ils ont mieux que cela à faire. Il suffirait de ce simple énoncé, contre lequel personne ne réclamerait certainement, pour établir que nous avons été jugés avec ignorance. Mais recherchons parmi les rares écrits qui ont été publiés par eux sur l'homœopathie, et nous verrons jusqu'à la dernière évidence que leur sublime mépris a sa source dans la plus coupable et la plus absolue négation de tout savoir en doctrine homœopathique.

Un dictionnaire de médecine, dû à la collaboration des principaux professeurs des diverses facultés, est évidemment l'inventaire le plus complet de la science : celui en 30 volumes, dont la publication s'est terminée, il y a environ quatre ans, a daigné consacrer un article au mot homœopathie, dans le tome 15me, page 345. Le docteur Guérard, auquel est due cette appréciation de notre doctrine, après un exposé plus ou moins tronqué des idées d'Hahnemann, s'exprime ainsi : « Nous avons terminé ici

« l'exposé de la doctrine homœopathique (en cinq pages), « si tant est que l'on puisse appeler *doctrine* un assemblage « bizarre d'assertions fausses, dans lesquelles le ridicule le « dispute à l'absurde, etc. »

Certainement, si l'homœopathie n'était que ce que le docteur Guérard veut en apprendre à ses lecteurs, je conviens qu'elle serait passablement absurde. Se plaçant au point de vue du docteur Guérard, jugeant toujours ce qu'il ne croit pas par ce qu'il croit, ce qu'il ignore par ce qu'il sait, le lecteur ne peut manquer de considérer Hahnemann comme un échappé des petites maisons. Si la rédaction du dictionnaire en trente volumes croit pouvoir faire connaître dans cinq pages décorées de quelques citations, prises dans les plus grandes excentricités d'Hahnemann, toute la portée scientifique de l'homœopathie, elle est d'une bonhomie qui ressemble singulièrement à de la mauvaise foi. Au reste, si, me reportant en arrière d'un demi-siècle, j'écrivais ce qu'on va lire, on ne manquerait pas de dire que le ridicule le dispute à l'absurde dans ces quelques phrases : il faut des chevaux, des chariots, des harnais, des hommes intelligents pour transporter en plusieurs jours des marchandises d'Avignon à Marseille; c'est là le résultat de la routine : ayez au contraire du charbon, de l'eau, du fer et du feu, et vous transporterez en quelques heures beaucoup plus de marchandises sans le secours des chevaux et de lourds chariots. Le docteur Guérard, tout le premier, trouverait que nos assertions sont fausses, absurdes et ridicules, et cependant l'expérience aujourd'hui lui prouverait que je n'étais ni absurde, ni ridicule.

Mais voyons quelles conséquences critiques le docteur Guérard tire de l'exposé qu'il a fait de l'homœopathie, avant d'entrer dans les détails de cette exposition ; je dois établir un fait.

Hahnemann, dans sa réforme, n'a eu qu'un but, but

immense et bien suffisant pour alimenter l'intelligence la plus relevée. Dans les amères critiques qu'il a faites de la science allopathique, ainsi que dans ses autres productions, il ne s'est occupé spécialement que de la thérapeutique ; tout ce qui peut nuire plus ou moins à cet acte important et unique du médecin praticien, il l'a élagué : l'anatomie, la physiologie, l'anatomie pathologique, la chimie ont tour à tour reçu ses anathèmes, parce que ces sciences qui aident à la thérapeutique quelquefois, lui nuisent très-souvent dans l'ancienne doctrine allopathique. A l'aide d'hypothèses plus ou moins hardies, Broussais a pu localiser toutes les maladies, et subordonner leur traitement à cette localisation ; le *rationalisme* a pu invoquer l'anatomie et la physiologie pour expliquer les sympathies morbides ; la chimiatrie a pu long-temps raisonner sur la prédominence des acides et des alcalis dans notre organisme; mais tous ces efforts ont-ils amené un progrès d'ensemble en thérapeutique? Est-il résulté de ces tendances raisonneuses un corps de doctrine thérapeutique solide? A peine quelques faits isolés que l'éclectisme a conservés rappellent à la science allopathique les résultats de l'application systématique des sciences accessoires à la thérapeutique. Hahnemann n'a point dit, n'a point écrit que ces sciences fussent inutiles au médecin ; il s'est borné à constater combien étaient peu brillants ces flambeaux que l'on signalait comme toujours capables de guider le médecin praticien. Il est facile, au contraire, de se convaincre, par la lecture des livres d'Hahnemann et de ses disciples, que l'anatomie, la physiologie, la chimie, etc., sont indispensables au praticien homœopathe. Si l'espace me le permettait, je prouverais surabondamment que quoique nous ne fassions pas le même usage de ces sciences, elles nous sont plus utiles qu'à nos adversaires.

Mais, me dira-t-on, on voit tous les jours des gens du

monde qui, avec des manuels d'homœopathie opèrent ou croient opérer des guérisons. Je ne nie pas ce fait, mais je réponds que tous les jours, non-seulement des gens du monde, mais de bonnes femmes, font transpirer un malade qui a éprouvé un refroidissement; qu'elles s'appliquent un vésicatoire parce qu'elles ont une fluxion, etc., etc.; est-ce à-dire, pour cela que ces bonnes femmes connaissent les fonctions de la peau, ou l'anatomie du système lymphatique? Je ne le pense pas. Puisque des intelligences grossières peuvent imiter la pratique allopathique, suis-je en droit de conclure que l'allopathie méprise l'anatomie, la physiologie, etc., et c'est cependant ainsi que raisonnent les allopathes, quand il s'agit de nous combattre.

Ce point important étant éclairci, voyons quelles conséquences le docteur Guérard croit devoir tirer de son exposition de l'homœopathie? Je ne citerai pas le texte pour être moins long, mais en substance voici ses conclusions: 1° Les sciences accessoires sont écartées de l'art médical; 2° le diagnostic disparaît; 3° l'observation est à néant; 4° l'homœopathie ne tient nul compte de l'influence de l'âge, du sexe, de la constitution, des habitudes, etc. Ensuite le même docteur Guérard s'exprime ainsi: « Je demande pardon à mes lecteurs d'avoir traité aussi sérieusement de pareilles rêveries. » *Sérieusement*! ce mot est précieux, car dans la bouche d'un savant, il exclut toute pensée d'injustice, de partialité, surtout il exclut l'ignorance. Voyons, avec quelques détails, quels ont été les fruits des dispositions renfermées dans ce mot.

Le raisonnement seul suffirait pour démontrer que le docteur Guérard ignore complétement la doctrine homœopathique; mais aidé de quelques exemples, il démontrera plus clairement que l'homœopathie, loin d'amener le praticien aux conclusions du dictionnaire de médecine, l'entraîne au contraire dans des études plus solides et plus nombreuses.

La fièvre intermittente et la syphilis sont évidemment les exemples que recherchent les médecins allopathes, quand ils veulent prouver la puissance de l'art de guérir, et le *quinquina* et le *mercure* sont les substances qu'ils invoquent pour rehausser leur profession. Or, je le demande, quelle part l'anatomie, la physiologie, l'anatomie pathologique, la chimie, l'observation, ont-elles eue dans l'heureuse découverte du quinquina ? Les inductions rationnelles de l'anatomo-physiologisme ont-elles révélé le siége de la fièvre intermittente ? L'eussent-elles fait, quelle corrélation y a-t-il entre ce siége connu et la vertu anti-périodique de la racine du Pérou? L'observation a-t-elle été plus efficiente dans cette circonstance ? Nullement ; les médecins ont entassé des observations cliniques sur la fièvre intermittente, et des sauvages ont découvert l'application du quinquina. La chimie a-t-elle été plus heureuse par la découverte de l'*alcalinité* ou l'*acidité* des humeurs dans la fièvre intermittente? Point du tout. Donc la thérapeutique allopathique, dans ce fait éclatant de l'efficacité du quinquina, ne doit rien aux sciences accessoires, elle doit tout au hasard. En ce qui concerne le *mercure*, les sciences accessoires sont tout aussi dépourvues de mérite. Parlerai-je de l'action sédative de l'*opium*? Les mêmes réflexions naissent d'elles-mêmes.

Supposons un instant que la question de l'action fébrifuge du quinquina, celle de l'action du mercure contre la syphilis, soit à résoudre par l'école homœopathique.

Elle n'invoquera d'abord que l'observation pathologique de la fièvre intermittente et de la syphilis, ensuite par de nombreuses expériences sur l'homme sain, elle observera avec soin la vertu pathogénétique de plusieurs substances. Celles du quinquina et du mercure présenteront une grande analogie avec les pathologies intermittente et syphilitique, et la science dotera la thérapeutique de deux remèdes héroïques. La science aura remplacé le hasard, cette aveu-

gle divinité qui est venue en aide à nos adversaires. Comment la science homœopathique aura-t-elle atteint ce résultat ? Par l'observation pathologique d'une part, et par l'observation pathogénétique de l'autre. Voilà comment l'homœopathie vient détruire l'observation. Mais ce n'est pas tout : l'observation vient révéler que les substances exercent une double action sur l'organisme ; celle qui est physico-chimique qu'il faut utiliser dans certains cas et une autre purement dynamique, nerveuse, ou vitale. La chimie, l'anatomie, la physiologie sont tour à tour invoquées, et le quinquina et le mercure seront employés à des doses qui puissent ne pas produire d'action physico-chimique sur les tissus organiques.

Nos adversaires nous font l'honneur de croire que le praticien homœopathe ne fait autre chose qu'opposer matériellement, et comme un ouvrier inintelligent, des symptômes produits sur l'homme sain à des symptômes pareils qu'il faut détruire chez le malade. En ce cas, savoir lire, ou avoir une très-bonne mémoire, résume tout le savoir de l'homœopathe. Cette supposition aussi heureuse que tant d'autres sur notre compte, ressemble très-bien à celle-ci : pour être un Raphaël, par exemple, il suffit d'avoir une toile, un pinceau et toutes les couleurs ; pour être un Praxitèle, il faut un bloc de marbre, un maillet et un ciseau.

Un autre exemple prouvera combien est absurde une semblable opinion, qui annonce que nos adversaires sont dans la plus complète ignorance de la science qu'ils repoussent.

Une épidémie de *meningite cerebro spinale* avait régné dans Avignon en 1841-1842. Le Dr Chauffard, médecin de l'hôpital, publia ensuite un mémoire sur les résultats obtenus; sur 31 cas traités selon la médication *rationnelle*, il a 30 décès; sur 28 cas traités par l'*opium* (empiriquement

donné), il obtient 27 guérisons. Une semblable épidémie revient en 1846-1847; on la traite par l'*opium*, et sur cent cas, il y a à déplorer 72 décès.

Sans m'arrêter à rechercher combien peu les sciences accessoires et l'observation ont amené ce praticien à l'adoption de l'opium dans la deuxième période de la première épidémie, je demanderai à quoi est bonne l'observation allopathique, puisque, dans une affection qu'elle dénomme de la même manière, elle obtient d'abord un aussi beau succès, et ensuite un aussi déplorable résultat. Si ce sont là les fruits de l'observation, il y a certes du mérite à la négliger.

L'homœopathie procède différemment : dans la première épidémie, l'observation exacte des symptômes caractéristiques de la méningite et de ceux produits par l'opium sur l'homme sain, a démontré entre eux la plus grande analogie, et en 1842 j'ai soigné des méningitiques; j'en ai sauvé le plus grand nombre en leur donnant spécialement l'opium. En 1846-47, la même observation des symptômes de la maladie et des symptômes des divers médicaments que je croyais propres à la combattre, m'a convaincu que l'épidémie n'était pas absolument la même, et que les effets de l'ipécacuanha et de la jusquiame présentaient la plus grande analogie avec cette nouvelle forme de la méningite. Les résultats cliniques ont prouvé si j'avais eu raison.

L'observation chez les homœopathes est complète, celle des allopathes ne l'est pas, c'est là la cause de sa stérilité.

L'observation en homœopathie n'est efficace qu'à la condition d'être parfaite, c'est-à-dire, qu'il faut que les phénomènes *caractéristiques* de l'affection à guérir soient appréciés dans leur corrélation avec la même rigueur que le sont les symptômes *caractéristiques* des divers médicaments étudiés sur l'homme sain. Peut-on admettre alors

que cette appréciation soit une œuvre purement mécanique de juxtaposition ? Cette appréciation peut-elle être fructifiante, si elle n'est aidée de l'anatomie, de la physiologie, et même de l'anatomie pathologique? Nullement. Et cependant le docteur Guérard ne craint pas de dire : « Au lieu « de recueillir scrupuleusement auprès des malades un « grand nombre d'observations détaillées sur chaque mala- « die, de les comparer entre elles et avec celles dont sont « remplis les auteurs, de se consumer dans une étude « toujours longue et pénible; n'est-il pas plus commode « de se borner à noter les symptômes offerts dans chaque « cas particulier, et de chercher ensuite, sur sa feuille de « médicaments, ceux qui donnent lieu à des phénomènes « semblables? Il suffit de savoir lire pour avoir autant de « science que le plus grand praticien du monde, dont les « réminiscences ne seraient pas d'ailleurs sans danger pour « les malades! »

Un dernier exemple complètera, j'espère, la réfutation des opinions erronées que les adversaires de l'homœopathie professent contre elle; loin d'être le principe, comme ils le pensent, de la ruine des sciences médicales, la doctrine d'Hahnemann les appelient toutes, mais ne demandant à chacune d'elles que ce qu'elles peuvent légitimement accorder à la thérapeutique.

Le 1er juin 1842, je fus prié d'aller visiter M. Lautard, Auguste, aujourd'hui marchand de fer, rue Rape, n. 4. Le tableau que l'on me fit de sa position me porta d'abord à lui refuser mes soins, les supposant complétement inutiles. M. Lautard est alité depuis 93 jours; sa maladie a dégénéré en fièvre lente, et les trois docteurs allopathes qui lui donnent des soins assignent un terme très-prochain à toutes ses souffrances.

Mais un ami commun étant venu me prier de nouveau, je me rends auprès de M. Lautard; je le trouve dans l'état

suivant : amaigrissement considérable ; la peau est chaude ; le pouls est à 120 pulsations, il est concentré et dur ; le visage est rouge et animé ; la respiration est laborieuse, accélérée et diaphragmatique ; la toux est très-fréquente, elle se manifeste par quintes et quelquefois par tussiculations ; les crachats sont composés d'une mucosité visqueuse, quelquefois striés de sang, et quelquefois tenant en suspension une matière épaisse et blanchâtre, ressemblant à du pus. Les crachats d'ailleurs sont petits et rares, et sont rendus avec peine ; les parois de la poitrine sont le siége de diverses douleurs, lancinantes surtout, que le mouvement augmente ; la parole est pénible et augmente l'oppression, ainsi que tout mouvement corporel ; decubitus dorsal ; il ne peut se coucher sur les côtés.

La tête est de temps en temps le siége d'une céphalalgie peu intense.

L'abdomen n'offre rien de remarquable, si ce n'est que les légers aliments que prend le malade ne sont pas parfaitement digérés ; il a fréquemment des selles non liées.

De temps en temps M. Lautard entre en transpiration, la nuit surtout, pendant le sommeil assez courts que la toux interrompt souvent ; il a également des frissons dans l'après-midi.

Ayant recueilli ces divers symptômes le soir, je les ai retrouvés à peu près les mêmes le lendemain matin.

Désirant les apprécier tous avec exactitude, j'auscultai le malade : dans bien des points, le tissu pulmonaire est imperméable à l'air. Divers bruits se font entendre çà et là, et à divers degrés. Bref, les plèvres me paraissent saines ; le tissu pulmonaire a été le siége de ce que l'allopathie appelle une *pneumonie lobulaire* double, qui a passé à l'état chronique. L'examen attentif des râles me donne la conviction que la résolution de l'affection s'était opérée en

partie, mais que l'hépatisation existait par points isolés dans les deux poumons.

Cette conviction acquise, je cherchai dans la pathogénésie homœopathique des médicaments qui pussent remplir les indications qui se présentaient. La *bryone* et le *mercure* me parurent évidemment propres, d'après leurs symptômes sur l'homme sain, à combattre efficacement l'affection qui entraînait M. Lautard au tombeau.

Je les lui administrai effectivement : *bryonia* depuis la quinzième dynamisation jusqu'à la sixième, et *mercurius* depuis la troisième trituration jusqu'à la première. Diverses doses de ces substances, alternativement prises selon l'occurrence, ont permis à M. Lautard d'aller le 22 juin assister à une messe d'actions de grâces à l'église St.-Pierre, et il jouit depuis lors de la plus florissante santé.

Pendant trois mois, les évacuations sanguines sous toutes les formes; les exutoires à tous les degrés, les pectoraux et les adoucissants de toutes sortes avaient combattu avec un insuccès désespérant cette maladie qui aurait dû d'autant mieux se guérir, qu'elle existait sur un sujet d'une constitution irréprochable. L'état voisin du marasme, auquel il était arrivé, s'aggravait de jour en jour, et la famille, d'après ce qui m'a été rapporté, avait été clairement informée de l'issue fatale que les médecins allopathes prévoyaient et déclaraient inévitables (1).

Ai-je besoin de longs commentaires pour prouver à nos lecteurs que toutes les sciences accessoires dont l'allopathie s'enorgueillit, quoiqu'elle n'en reçoive que des bienfaits très restreint, ont été invoquées ici par l'homœopathie avec un succès éclatant? Si on veut connaître la cause de la différence des résultats, que l'on médite la LOI DES SEMBLABLES et toutes ses conséquences.

(1) Ce fait a passé inaperçu pour l'un d'eux; les deux autres ont redoublé de haine contre l'homœopathie.

En voilà assez, je pense, pour prouver que nos adversaires nous jugent sans nous connaître. Les doses infinitésimales qui leur répugnent si fort, sont le prétexte de eur inqualifiable injustice. Ils veulent, pour modifier leurs malades, des substances que les balances et tous leurs sens puissent apprécier ; qu'ils réfléchissent à l'impondérabilité d'une foule d'agents dont ils admettent l'action ; qu'ils n'oublient pas que les instruments les plus parfaits et les sens les plus exercés ne peuvent apprécier la cause qui produit toutes les épidémies ; qu'ils nous apprennent quelles sont les qualités appréciables par les sens de la cause du choléra, par exemple, et ils seront en droit d'exiger la connaissance de celles des agents que nous proposons pour le guérir.

Mais le soleil qui s'est levé sur l'horizon thérapeutique féconde déjà l'art de guérir ; malgré elle, l'allopathie est modifiée par son influence. Les amalgames pharmaceutiques se simplifient ; la *belladone*, l'*aconit*, le *datura stramonium*, l'*arsenic* et bien d'autres substances, sont souvent employées pour combattre des phénomènes qu'ils produisent sur l'homme sain ; les doses même sont atténuées ; il faudrait de vastes pages pour signaler tous les larcins furtivement faits à l'homœopathie, que les publications allopathiques révèlent à leurs lecteurs attentifs. De temps en temps de nouvelles adhésions, franches ou dissimulées, grossissent les rangs des disciples d'Hahnemann, qui suffisent à peine aux nombreux malades qui réclament leurs soins. Il y a peu de jours, deux thèses, dans les idées Hahnemaniennes, ont été présentées à la Faculté de Paris et reçues par elle. Malgré les forces brutales que mettent en jeu les plus intéressés, la vérité se manifeste par sa vertu expansive, et l'homœopathie poursuit sa marche sans cesse envahissante.

UNE PROMENADE EN BELGIQUE,

PAR LE Dr CHARGÉ.

—

Première lettre à M. le Dr Molin.

Mon ami,

Au mois de septembre dernier, je vous pressai la main pour la dernière fois, et désappointé, je ne dis rien de plus, de n'emmener ni vous ni votre fils comme compagnon de voyage, je vous quittai fort tristement pour aller retremper mes forces auprès de nos collègues de Belgique et d'Allemagne, collègues vieillis dans la lutte, dont les travaux, sans doute, sont à peu près tous parvenus jusqu'à nous, ce qui n'empêche pas qu'on ne retire encore de leur connaissance personnelle plus d'agréments et plus d'avantages.

Vous me fîtes promettre de vous donner le récit de mon voyage et de m'appesantir plus spécialement sur les hommes remarquables que j'aurais rencontré sur mon passage, et sur les progrès publiquement accomplis par nos doctrines. Si j'ai tardé à vous obéir, ce n'est pas que j'aie la moindre velléité de manquer à ma parole; mais le temps fuit si rapide et les occupations incessantes de chaque jour me pressent vous savez à quel point!

Je viens m'exécuter: seulement vous me permettrez de mettre nos lecteurs dans la confidence; de cette manière, ma causerie avec vous n'aura rien perdu pour moi de son attrait, et dans mes récits je me piquerai de plus de soin et de fidélité.

Votre ami le docteur Varlez, de Bruxelles, est le premier collègue dont j'ai à vous entretenir, et j'insisterai peu sur l'accueil obligeant et empressé que j'ai reçu de lui, parce que vous connaissez l'homme et que vous avez apprécié avant moi la libéralité de ses manières et sa franche cordialité.

Dans quelques moments de loisir arrachés, en mon honneur, à ses travaux, Varlez, homœopathe depuis plus de quinze ans, a bien voulu se souvenir d'un passé déjà assez éloigné et me raconter l'impression profonde que fit sur lui la guérison d'un de ses amis par l'*arnica*; précieuse substance qui, par la certitude de ses effets curatifs aussi bien que par la simplicité des indications qui réclament son emploi, semble doublement appelé à fortifier les convictions acquises et à éveiller de plus en plus, en faveur de nos doctrines, de nouvelles sympathies; il me dit aussi de quelle reconnaissance il fut pénétré lors de la première guérison qu'il obtint chez une personne qui lui était chère, de quel enthousiasme il fut ravi à la vue d'un enfant malade du croup et guéri par *aconit*, *iode* et *phosphore*.

Toutes les conversions à l'homœopathie se ressemblent à leur origine; on commence à l'aimer par le bien qu'elle fait, le cœur commande, l'esprit obéit aux impulsions de la conscience; et enfin, quand on est suffisamment éclairé, on finit par se complaire infiniment dans ce qu'on a compris et jugé être la vérité.

A nos détracteurs qui, au mépris d'honorables exceptions moins rares qu'on ne le pense, telles que vous, Petroz, Desaix, Rapou, etc., s'obstinent à présenter les médecins homœopathes comme de jeunes néophytes sans antécédents dans la science, et sans racines dans la pratique, il faut, entre mille, opposer encore Varlez, qui, avant l'homœopathie, avait su s'élever par de longs et honorables services au grade de médecin en chef d'un hôpital militaire, et

jouissait d'une haute position dans la pratique civile. Il était de plus inspecteur des prisons et médecin consultant du roi. A l'époque de sa transformation, ses amis hésitèrent peut-être à le suivre, il en est toujours ainsi ; mais cette hésitation fut de courte durée, et notre digne collègue sut bientôt, par l'énergie de son caractère, la droiture de sa conduite et la démonstration des faits, conserver sa clientèle, la retenir et l'étendre toujours davantage. Il travaille à faire pâlir le plus intrépide, et c'est à peine si ses forces peuvent suffire à tout.

L'homœopathie s'est mesurée avec le choléra à Bruxelles, lors de sa dernière invasion, et malheureusement pour la science, l'épreuve ne pouvait pas être décisive, parce que, suivant l'expression loyale de notre ami Varlez, le mal n'offrait pas une grande gravité ; toujours est-il que comparé au chiffre des guérisons obtenues par l'allopathie, celui des homœopathes avait une grande supériorité.

Il est une autre maladie non moins redoutable dans le traitement de laquelle les succès de l'homœopathie ne sont douteux pour personne à Bruxelles, c'est le typhus, et le médicament dont Varlez exalte le plus les bienfaits est le *phosphore*.

Varlez est Hahnemanien dans sa pratique : il emploie le plus ordinairement les dilutions 24 et 30. Très-rarement et seulement par exception, il a recours aux gouttes ; les globules lui suffisent aussi bien pour les maladies aiguës que pour les maladies chroniques ; avec cette différence que, dans les maladies très-aiguës, il rapproche les cuillerées du médicament dissous dans l'eau, toutes les 2 ou 3 minutes. Ceci me rappelle le fait d'un enfant atteint de croup qui me fut confié 12 heures environ après l'invasion de la maladie et qui suffoquait, malgré des sangsues appliquées autour du cou en très-grand nombre. Je lui donnai, sans discontinuer pendant une heure, de l'aconit à des in-

tervalles très-rapprochés, une ou deux minutes, plutôt par impatience que par calcul, mais je m'en trouvai bien, puisque l'enfant fut sauvé dans quelques heures, et je me souviens encore si parfaitement de l'ensemble des symptômes, qu'en vérité je doute que j'eusse aussi bien réussi si j'avais perdu plus de temps dans l'intervalle des doses du médicament.

Varlez n'a aucune antipathie raisonnée contre les assertions de Gross, mais il s'abstient des très-hautes dilutions, parce qu'il n'a pas en leur faveur des preuves concluantes. Il en a essayé bien des fois, mais il n'a pas remarqué qu'il ait eu à s'en féliciter. Le *drosera* seul fait exception pour lui à la règle, il l'a trouvé très-efficace à la 60e, tandis que, à 24 et 30, il l'a souvent trouvé en défaut.

Un essai d'expérimentation sur l'homme sain a révélé à notre collègue l'appropriation du chlorure de zinc dynamisé dans le gonflement du bord libre des paupières, et une note que j'ai prise avec empressement, parce que, dans la pratique, elle peut mettre un terme à de bien longues angoisses, c'est l'utilité dévoilée encore par l'expérimentation à l'état sain, de l'iode dans les ophthalmies purulentes, les otorrhées et les leucorrhées. Une particularité sur laquelle j'appelle la sanction d'une plus longue expérience est celle-ci : notre collègue affirme que, dans tous ces cas, l'iode administré seulement à l'intérieur est inefficace, tandis que si le remède est directement appliqué sur les parties malades, quelques gouttes de la première dilution suffisent, étendues dans une pinte d'eau. Ainsi, à l'aide des injections de cette nature répétées trois fois par jour, il a très-souvent réussi à effacer en quelques jours de vieilles leucorrhées, exemptes de lésions matérielles, et vous savez comme moi de quelle ténacité désespérante sont presque toujours ces écoulements, même quand ils ne sont pas liés à une lésion organique.

Que si on réfléchit aux services que nous ont déjà rendus l'*euphrasia*, le *thuja*, l'*arnica*, la *silice*, étendus d'eau et appliqués directement sur les surfaces malades, on s'étonnera moins de l'assertion de notre collègue de Bruxelles, et il viendra toujours un moment où chaque praticien voudra vérifier le fait.

J'ai visité le docteur Carlier et dans le peu d'instants que j'ai passés près de lui, j'ai pu m'assurer par moi-même combien était méritée la bonne opinion que vous aviez conçue de cet éminent confrère, et tout le bien que m'en avait dit son ami Varlez. Comme médecin praticien et comme savant, l'estime de tous lui est acquise à Bruxelles. Je vous le répète ici, au risque de lui être désagréable; mais pourquoi est-ce le seul bruit qui soit venu me frapper sur son compte?

M. Carlier est aussi une vieille conquête de l'homœopathie et pour rendre un éclatant témoignage au jugement et au talent d'observation qui paraît être de notre collègue le caractère distinctif, il n'est pas sans intérêt de mentionner ici que dès long-temps dans sa pratique allopathique il avait été frappé de la guérison des diarrhées avec coliques chez les enfants, par le jalap; il avait encore constaté bien des fois que des fièvres intermittentes se prolongeaient indéfiniment sous l'action de doses répétées de sulfate de quinine, tandis que celles-là même disparaissaient sans retour par la suspension seule du remède; par tous ces faits d'une vérité irrécusable, que son expérience personnelle lui avait révélés, son esprit était tout disposé à accepter sans contrainte que les maladies pouvaient guérir et guérissaient en effet par les remèdes capables de produire, à l'état sain, des maladies analogues; aussi la lecture de l'*Organon* acheva bientôt de le convaincre, et ses progrès furent rapides dans la voie nouvelle parce qu'il était avide de vérités, autant qu'il était habile à saisir et à goûter l'enseignement du

maître. Les faits l'obligèrent ensuite à accepter les dilutions homœopathiques qui d'abord avaient soulevé chez lui une très-vive répugnance ; mais il était trop intelligent pour ne pas comprendre que l'action des médicaments homœopathiques était une question à résoudre par les faits et seulement par les faits ; l'expérience l'ayant suffisamment éclairé, il avait trop de droiture et de respect pour la vérité pour ne pas se soumettre : il se soumit.

M. Carlier regarde comme superflues les hautes dilutions; il se félicite beaucoup des dilutions hahnemanniennes et déclare n'avoir pas besoin d'aller chercher plus haut ce qu'il a sous la main. Il ne les a pas même essayées.

Entre deux médecins également désireux de s'instruire, il ne saurait s'établir long-temps une conversation sérieuse sur les points les plus élevés de la thérapeutique, sans que l'opportunité ou les dangers des évacuations sanguines viennent se présenter tout naturellement comme un sujet nécessaire d'examen et de discussion.

Discussion, — le mot est mal choisi, j'aurais dû dire seulement un sujet de réflexion; car les médecins homœopathes ont au moins cet avantage sur leurs confrères des autres écoles, qu'il ne leur est pas possible d'être divisés entr'eux par d'éternelles dissidences, et cela parce que tous acceptent, comme vérité principe, une loi fixe, précise, la loi d'analogie, et que dès lors la pratique la plus habile de leur art est celle qui fait l'application la plus exacte des moyens que cette loi désigne *à priori* par l'expérimentation à l'état sain, et dont l'expérience clinique confirme en tous points l'efficacité sur l'homme malade.

Tandis que vingt systèmes opposés se partagent le monde médical ; tandis que dans l'étroite enceinte d'une même ville, d'une même académie, siégent à côté les uns des autres des savants divisés par des idées médicales essentiellement différentes et souvent opposées ; tandis que

ces divisions théoriques se traduisent au lit des malades par le spectacle douloureux de combattans isolés, sans drapeau, en face d'un ennemi commun, les homœopathes, eux, marchent comme un seul homme, éloignés des spéculations systématiques qui ont égaré trop long-temps la médecine pratique, et soumis également tous à une règle invariable et suprême. On les voit à St.-Pétersbourg comme à Paris, à Berlin, à Bruxelles, à Marseille, etc., diriger contre une même maladie les mêmes moyens de défense, toujours forts de l'appui de cette loi qui préside aux guérisons des maladies, et qui leur permet de les reproduire dans les mêmes conditions et avec la même vérité.

A l'endroit de la saignée comme sur toutes les questions suffisamment éclairées par le temps et par l'observation, l'école homœopathique est unanime. Elle professe que la saignée, surtout quand elle est abondante ou répétée, est inutile et dangereuse.

Inutile, parce que toute maladie étant à son origine dynamique, reconnaissant pour cause un trouble dans la force vitale, c'est à remédier à ce trouble par des agents directs que doit tendre l'art de guérir. Dégager mécaniquement une partie congestionnée, alors même qu'il serait démontré (ce qui ne l'a jamais été) que le sang est absolument ou relativement en excès; c'est s'adresser à l'effet et non à la cause sous l'influence de laquelle l'organe s'est congestionné, et la preuve que dans ce cas la saignée est inutile, c'est que les maîtres de l'allopathie en sont à enseigner encore aujourd'hui (Andral), qu'il ne resterait qu'une seule goutte de sang dans l'économie qu'en dépit des saignées, elle fluerait là où l'appelle la cause stimulante.

La saignée est dangereuse, parce que la guérison d'un état morbide quelconque ne pouvant s'obtenir qu'à l'aide d'une réaction salutaire de la force vitale, tout ce qui tend

à épuiser, à affaiblir cette force, oppose un retard, un obstacle à la guérison. Il faut ajouter que les émissions sanguines jettent l'organisme dans un état d'épuisement qui l'expose à des récidives plus graves que la maladie première et qui favorise soit le développement de maladies chroniques, soit de nouvelles inflammations ou autres maladies.

Exemples : « Au mois de février 1839, j'ai vu entrer « dans le service de M. le professeur Rostan une négresse « de vingt-cinq à trente ans ; elle avait un épanchement « pleurétique avec réaction fébrile ; on lui fit plusieurs « saignées; à la CINQUIÈME saignée qu'elle se laissa faire « après plusieurs instants de résistance, elle fut frappée « d'apoplexie. » (*Essai sur les émiss. sang.* par le docteur Guibert, 1840).

« M. le professeur Paul Dubois nous a souvent dit dans « ses leçons d'accouchements que la saignée générale est, « le plus souvent, funeste aux femmes en couche ; que « les affections puerpérales s'exaspèrent souvent sous l'in- « fluence des antiphlogistiques qui sont *mortels*. Ce pro- « fesseur nous a plusieurs fois cité l'exemple remarquable « d'une jeune fille qui, ayant une affection puerpérale « commençante, tomba après une première application de « sangsues, dans un collapsus très prononcé, et qui, à la « seconde application de sangsues, *fut frappée de mort.* » (*Eod. loco,* pag. 54).

« Je sais qu'il se trouve des malades qui après avoir « été épuisés par des saignées faites mal à propos, gué- « rissent *quelquefois* par un usage convenable des cor- « diaux, et qu'on peut remettre le sang en état de se « réparer. Mais il valait mieux ne pas faire le mal que « d'être obligé à le guérir. » (Sydenham, *Ed. de l'Encyclop. méd.*, p. 33). Etc., etc., etc.

Donc, à l'aide de la logique et de l'expérience, les dangers

de la saignée demeurent démontrés, et l'homœopathie a mille fois raison de s'élever contr'elle, vis-à-vis surtout du plus grand nombre des médecins qui en abusent avec une effrayante prodigalité.

Mais pour être inutile comme étant sans action sur le trouble dynamique qui précède ou mieux qui constitue toute maladie à son début, pour être dangereuse quand elle est abondante ou répétée, parce qu'elle ruine l'organisme qui, pour réagir avec succès contre toute maladie a besoin d'un certain degré de force et souvent d'une force vitale énergique; est-ce à dire pour cela que la saignée soit dans l'état actuel de nos connaissances à jamais bannie de la pratique médicale?

S'il fallait en croire nos adversaires, telle serait la conséquence que nous déduirions des principes précédemment émis, mais avec un peu de réflexion, il est facile de voir que si, en dépit des saignées, une seule goutte de sang qui resterait la dernière dans l'économie, est capable de fluer là où l'appelle la cause stimulante, il ne s'en suit pas nécessairement qu'il ne puisse pas y avoir avantage, dans un certain nombre de circonstances restreintes, il est vrai, à dégager mécaniquement une partie congestionnée, à vider, par exemple, un vaisseau qui menace rupture par suite d'une trop grande quantité de sang qui momentanément l'emplit, etc.

Pour cesser d'avoir aucun droit à être considéré comme moyen curatif, la saignée ne mérite pas moins d'être conservée dans la pratique comme moyen auxiliaire, palliatif et, à ce titre, je la défends.

Mais, mon ami, qu'allez-vous penser de moi? A quelle occasion, me direz-vous, vous échauffez-vous tant à défendre la saignée, quand votre plaidoyer se réduit à de si minces proportions que personne de nous ne voudra vous le contester.

Je n'ai pas à me faire pardonner d'avoir cédé jamais à un moment de découragement, qui ait eu pour résultat de me faire préférer un palliatif toujours facile à employer, à un remède dynamique dont le choix peut être difficile, sans doute, mais dont l'action directe est toujours plus efficace, plus prompte, plus sûre, parce qu'elle s'exerce sur la force vitale même à laquelle chacun des organes doit sa raison d'être et de fonctionner ; depuis longues années j'ai à peine pratiqué (et je m'en réjouis par les résultats) quelques rares, très-rares saignées, et la dernière fois, il y a deux ans peut-être, j'ai eu recours à ce moyen extrême dans une apoplexie que j'avais avec raison jugée infailliblement mortelle (pronostic confirmé par le plus habile des médecins allopathes, et justifié par la mort quelques heures après) et encore dans ce cas j'y ai eu recours, parce qu'il était de mon devoir de prévenir, dans une famille qui m'est chère, des regrets qui m'eussent été fort pénibles, alors même que j'aurais été bien certain qu'ils n'étaient pas fondés ; mais mon devoir sans nulle autre considération, m'avait déterminé à en agir ainsi et ce que j'ai fait, je suis prêt à le faire encore toutes les fois que ma raison et mes lumières m'en donneront le conseil.

Il faut donc bien, une fois pour toutes, motiver notre conduite, car la malveillance, qui ne nous épargne aucune perfidie et qui use à espionner la conduite des médecins homœopathes un temps qu'il serait plus utile et plus honorable de consacrer à l'étude de nos véritables principes, la malveillance, dis-je, a souvent mal compris et plus souvent mal interprété à haute et intelligible voix une saignée faite par un homœopathe, se targuant de ce fait pour conclure à notre mauvaise foi et à la contradiction de nos actes avec nos principes.

Je proteste contre de pareilles insinuations; ce n'est pas que j'aie besoin de me défendre, en face je ne suis pas atta-

qué et les coups portés par derrière ne sauraient m'atteindre, mais dans l'intérêt de la vérité, je veux faire ma profession de foi eu égard à la saignée et à d'autres moyens palliatifs.

La médecine est l'art de guérir les maladies curables et de soulager les maux qu'elle ne peut guérir. Or, pour guérir, je repousse la saignée, parce qu'il m'est démontré par les résultats cliniques que l'on peut remplir plus sûrement par des agents dynamiques, directs, spécifiques, toutes les indications que l'on m'avait appris à considérer comme réclamant la saignée; je m'abstiendrai toujours plutôt que d'agir contrairement à mes convictions, mais aussi je rougirais de m'interdire d'avance tel ou tel moyen de soulagement même momentané, par cela seul qu'on pourrait me reprocher de l'avoir emprunté à l'allopathie; il est des moyens auxiliaires qui appartiennent à toutes les doctrines, et que nous devons tous connaître et mettre à profit. La saignée est dans ce cas; je réduis son emploi à un très-petit nombre de circonstances graves, exceptionnelles, mais enfin je ne la proscris pas d'une manière absolue; je laisse volontiers la lancette se rouiller entre mes mains, mais je ne la brise pas.

Ceux de nos confrères qui ont émis la même opinion que moi sur la convenance de la saignée (bien entendu dans des cas extrêmement rares) ont prétendu que, en diminuant l'imminence du danger, la saignée donnait le temps aux médicaments ingérés dans l'estomac d'agir, soit par leur absorption, soit par leur action plus directe sur le système nerveux; d'autres ont cru remarquer, et M. Carlier est de ce nombre, que dans les maladies très-aiguës l'*aconit* agissait mieux et plus vite après une saignée. Ce fait, M. Carlier s'en rendrait compte par des expériences tentées par un médecin allemand, et qui tendraient à démontrer que, chez les individus voisins de la pléthore, les effets primitifs

de l'aconit se prolongent pour ne faire place que tardivement aux effets secondaires, les seuls curatifs, tandis que chez les personnes dont le sang est moins riche et moins abondant, les effets de réaction qui suivent l'emploi de l'aconit arrivent plus promptement ; or, la saignée en mettant les malades dans ces dernières conditions, préparerait à l'*aconit* un succès plus rapide.

En supposant que ces expériences, dont je n'ai entendu parler qu'à M. Carlier, fournissent constamment et sûrement les résultats annoncés, je n'en conclurais pas, moi, à l'utilité de la saignée dans un plus grand nombre de cas que ceux que j'ai laissé pressentir, elles me conduiraient seulement à me servir de l'*aconit* à des doses plus fortes chez les personnes dont le sang est appauvri, plus faibles chez les jeunes sujets exubérants de vie dont l'appareil circulatoire est plus riche et mieux fourni.—Déjà, n'est-ce pas là la conduite que nous tenons et que nous devons tenir pour obéir à ce précepte si sage et si fécond dans la pratique, que plus un remède est approprié à l'ensemble des symptômes, et plus aussi il est nécessaire de diminuer la dose pour faire arriver le malade à la guérison, sans orage, sans aggravation ?

MM. les docteurs Carlier et Varlez appartiennent tous deux, comme membres résidants, à l'académie de Bruxelles, qui réunit en son sein toutes les illustrations de la Belgique. Le moment n'est pas encore venu de faire comparaître l'homœopathie à la barre de cette académie, parce que le nombre des opposants y domine encore dans de telles proportions, que la voix de deux membres serait sûrement étouffée; mais quand on connaît la valeur de nos deux collègues, on ne peut s'empêcher de faire des vœux pour que le moment arrive bientôt d'une discussion solennelle ; les intérêts de la science ne peuvent être que noblement défendus par eux. Il faut les féliciter

de s'être abstenu jusqu'à ce jour de démonstrations qui, pour être plus tardives, ne commanderont que mieux plus de respect et plus d'attention; mais nous devons aussi leur rendre cette justice que leur prudence n'est point entachée de faiblesse. On peut lire dans les annales de l'académie une dissertation remarquable dans laquelle Varlez, à propos d'une discussion sur le typhus, a réduit à sa juste valeur les prétentions outrées de l'école anatomo-pathologique.

M. Carlier revendique lui aussi à bon droit une belle part de succès dans le traitement du typhus.

Trois autres médecins homœopathes exercent à Bruxelles, à côté de MM. Carlier et Varlez; ce sont les docteurs Dittenbourg, Dugniolle et Vanmeerbeck. Je regrette de ne pouvoir que vous les nommer.

Maintenant, un mot à l'amitié. Laissez-moi vous dire, parce que je sais que l'homœopathie vous intéresse même dans ses espérances, tout ce que j'ai trouvé d'aimable dans le fils Varlez, dont l'intelligence développée par une instruction solide et distinguée, n'a besoin que de persévérer avec énergie dans la voie que lui a tracée son père, pour assurer à la défense de nos doctrines un vaillant et vigoureux athlète.

Le nom du docteur Moor est inséparable en Belgique de celui d'homœopathie; aussi, quoique pressé par le temps, je ne me sois pas détourné de ma route pour aller à Alost presser la main de ce digne collègue que tout le monde connaît aujourd'hui, et par l'héritage scientifique que lui a légué son père et par ses propres travaux; je ne veux pas moins vous entretenir de lui. Comme moi, vous avez lu avec plaisir ses travaux les plus récents; sa monographie de la pneumonie, son mémoire sur le croup, etc., etc.; mais ce que vous ne savez peut-être pas et ce que je suis heureux de vous apprendre, parce que je tiens le

fait d'hommes dignes de foi ; c'est qu'il a adressé à l'académie de Gand, dont il était déjà membre correspondant, un travail fort étendu sur cette dernière maladie, corroboré par de nombreuses observations de guérisons. Or, l'académie de Gand a eu le mérite de se montrer inaccessible à la contagion du mauvais exemple ; elle a consacré plus d'une séance à l'examen sérieux de ce mémoire, elle l'a consigné dans ses archives, a adressé des remercîments à son auteur et a déclaré que la question de doctrine serait remise à la discussion, quand les membres qui la composent se seraient plus familiarisés avec elle.

Exemple mémorable de juste impartialité, capable de faire ressortir davantage l'odieux d'une conduite opposée, mais malheureusement insuffisant pour guérir la plaie qui nous a été faite.

Je ne vous dirai pas qu'un professeur distingué de l'université de Louvain, témoigne hautement toutes ses sympathies pour nos doctrines, je ne suis pas autorisé à le nommer et vous m'opposeriez qu'un anonyme est sans valeur ; mais le dr Evrard, médecin du roi de Hollande, ami et compatriote de M. le dr Carlier, est une conquête trop précieuse pour que je la passe sous silence. Homme de cœur et d'action, il pratique aujourd'hui ouvertement l'homœopathie à la Haye. Toute doctrine a une valeur indépendante du mérite et du rang de ceux qui l'adoptent, mais il n'en est pas moins vrai que suivant la position plus ou moins élevée de ses partisans, toute doctrine a aussi des chances plus ou moins favorables de se faire connaître et d'arriver à se faire juger ; c'est sous ce point de vue surtout que la conversion du dr Evrard mérite de fixer notre attention et de nous réjouir, nous, qui apelons de tous nos vœux les hommes d'intelligence qui occupent un rang *légitime* dans la société actuelle, ne voulant d'autre gloire que de leur avoir montré le chemin.

J'arrive à Liége et ici je constate avec bonheur une preuve

nouvelle mais éclatante de l'efficacité de notre thérapeutique, sur la personne du dr Malaise, qui depuis longues années a su mériter à nos doctrines un rang élevé au milieu de la population intelligente et laborieuse qui l'entoure.

Né frêle de constitution et doué d'une âme ardente, d'une sensibilité exquise, le dr Malaise, absorbé qu'il était par le travail de cabinet et par une soumission aveugle et dévouée aux exigences de sa profession, s'était oublié au point de donner à tous ses amis de légitimes inquiétudes sur sa santé. L'homœopathie et l'homœopathie seule a dissipé toutes ces craintes et a donné un démenti formel au pronostic fâcheux porté par tous les médecins allopathes de Liége, et pronostic porté avec connaissance de cause, puisqu'ils avaient ausculté la poitrine du malade.

Fort heureusement, ils se seront trompés encore une fois et cette erreur nous vaudra la conservation d'un bon ami, homme de bien, et praticien aussi habile que consciencieux.

Il ne serait pas juste en s'entretenant de l'état actuel de l'homœopathie en Belgique, de taire le mérite du premier volume de clinique homœopathique qui tomba sous nos mains, qui contient des faits si concluants et dont l'heureuse influence sur la propagation de notre doctrine ne saurait être contesté, surtout quand on se reporte à l'époque de son apparition. Il y a de cela dix ans.

Son auteur, le dr Malaise, aurait beaucoup à faire si, à la seconde édition de cet excellent livre, il voulait ajouter tous les faits que lui a fournis depuis sa pratique. Espérons pourtant qu'il ne reculera pas devant ce travail si pénible et si étendu qu'il doive lui paraître au premier abord; il a dans ses cartons des matériaux si nombreux et recueillis avec tant de soin.

Comme déjà je vous l'ai dit ailleurs, c'est au dr Malaise que je dois l'envie si pressante qui s'empara de moi de me

rendre auprès de M. de Bönninghausen, il m'en avait dit tant de bien et avec l'accent d'une conviction si profonde.

Depuis le 23 juillet 1847, époque du retour de son voyage à Munster, le dr Malaise expérimente les médicaments à la 200e dilution. Je ne dis rien des convictions que la pratique de deux mois avait commencé à jeter dans son esprit ; j'aime mieux vous faire espérer, suivant sa promesse, que bientôt les colonnes de la *Revue* reproduiront ses propres idées écrites de sa main. Vous aurez tout à gagner à ce que je me taise pour le laisser parler.

Hélas! j'ai peur d'avoir laissé prendre à ma lettre des dimensions fatigantes, mais aussi pourquoi me semblait-il que vous étiez là à m'écouter ? Si le cœur vous en dit, je vous emmenerai une autre fois à Hanovre et en Prusse, je n'attends que votre permission.

Pardonnez-moi aujourd'hui en faveur de mes conclusions :

En Belgique, comme partout, l'homœopathie a été accueillie à son début avec dédain, avec colère ; mais des hommes d'élite ont levé la tête pour protester contre les égarements de la passion ou d'un jugement trop précipité. Ces hommes disséminés sur divers points, ont travaillé et travaillent encore avec courage et grâces à eux notre doctrine a jeté dans tous le pays de profondes racines. Le jour du grand combat peut venir ; à de nouveaux efforts sont réservées de nouvelles conquêtes.

Adieu, tout à vous.

QUELQUES RÉFLEXIONS D'UN HOMME DU MONDE SUR L'HOMŒOPATHIE.

Il est peu d'hommes qui ayant atteint la maturité de l'âge, n'aient perdu ces illusions de jeunesse qui, dans les doctrines d'Hippocrate, leur montraient la source d'une infaillible guérison. L'expérience leur a appris que cette science qui est chargée de veiller sur notre existence, en procédant presque toujours par conjectures, n'aboutissait le plus souvent qu'à de déplorables erreurs ; tout en respectant ses ministres, parmi lesquels il a peut-être compté des parents et des amis, gens de cœur et de dévouement, il s'est promis de douter désormais du mérite de leurs prescriptions. Le vieillard de Cos, en dépit des 23 siècles qui le séparent de nous, est apparu à ses yeux couvert encore des langes qui enveloppaient son enfance.

C'est alors qu'il tourne ses regards vers ces hommes qui, rompant avec la routine, se sont frayés des routes nouvelles dans les champs que leurs devanciers avaient si peu fécondés : ce premier mouvement n'est le résultat ni de la foi ni de l'espérance. La foi naît de la conviction, l'espérance de la foi, et comment avoir foi, comment espérer en ces hardis novateurs dont il y a vingt ans à peine, on ignorait encore le nom ? L'attention qu'ils attirent, ils ne la doivent qu'à la répulsion qu'inspirent désormais les anciennes doctrines médicales ; et, dans de pareilles conditions, l'impression qu'ils produisent ne saurait être de longue durée ; elle s'efface devant le souvenir de ces épigrammes sanglantes, de

ces dérisions amères, de ces propos moqueurs lancés contre eux avec tant de prodigalité. On se représente cette dose infinitésimale qui tombe dans un verre d'eau sans altérer sa pureté ; ce même verre d'eau répandu dans une rivière, et cette rivière nous envoyant ensuite la santé, avec une cuillerée de liquide puisé dans ses flots. On croit entendre encore tel célèbre médecin allopathe raconter que, dans un hôpital où régnait sans partage l'homœopathie, quarante militaires furent guéris en un seul jour avec un litre d'eau dans lequel l'infirmier négligent avait oublié de jeter le globule, source de vie ; et bientôt on se surprend à rougir d'avoir un instant dirigé sa pensée vers les disciples d'Hahnemann, tout en déplorant de se voir encore exposé à subir l'effet des anciennes doctrines, au fond desquelles on n'a trouvé que le désespoir.

Cependant les mois s'écoulent, et chaque jour, à travers les plaisanteries, les attaques, les injures jetées aux homœopathes, on apprend les cures qu'ils ont faites, les services qu'ils ont rendus à l'humanité ; on sait qu'ils n'ont pas craint de s'approcher de la couche de ces malades réputés incurables et que les docteurs allopathes avaient abandonnés ; on apprend qu'ils sont plusieurs fois sortis victorieux de cette éclatante épreuve : sur son chemin on rencontre des gens qui, après les avoir considérés d'abord comme des empiriques, les entourent maintenant d'une respectueuse estime ; il n'est même pas rare d'entendre la voix de ceux qu'ils ont soulagés, monter vers eux comme un hymne de reconnaissance.

Et alors on fait un nouveau retour sur soi-même : surmontant toutes les répugnances, on se décide à réfléchir : on se promet de ne plus se laisser décourager par ces vains propos, sots outrages, ridicules plaisanteries, qui, après tout, ne peuvent éclaircir une question : on se dit que la raison ne peut rester éternellement l'esclave du

préjugé et de l'ignorance, et, en dehors de toute espèce de connaissances médicales, on lui demande de vous conduire dans la recherche de ce qui est vrai, utile et bon.

Une idée ne tarde pas alors à surgir dans l'esprit : il n'est pas encore bien loin de nous, le temps où les allopathes attaquaient la fièvre avec de fortes doses de quinquina : dans ce même temps, on nous purgeait avec de copieuses et nauséabondes médecines que notre enfance redoutait à l'égal d'une maladie : et aujourd'hui, nous voyons le même allopathe qui nous prescrivait ces médicaments, remplacer le quinquina par la quinine et quelquefois la manne, la casse, le séné, par les sels de mercure, poudres légères administrées à si faibles doses, qu'on les tiendrait inaperçues entre le pouce et l'index. De là, on est forcément conduit à conclure que la vertu d'un remède ne réside pas essentiellement dans son volume et dans sa pesanteur : que les doses infinitésimales peuvent bien ne pas être dignes de mépris.

Mais on va plus loin : on sait que le globule presque imperceptible dans la composition duquel l'homœopathie a fait entrer l'essence médicamenteuse, n'est autre qu'un sucre extrait du lait de chèvre ou de brebis ; sucre parfaitement inoffensif, dont on pourrait par conséquent s'administrer des doses plus ou moins copieuses, sans qu'il en résultat aucuns inconvénients. On sait aussi qu'il ne tiendrait qu'aux homœopathes de teindre cette cuillerée d'eau dans laquelle se trouve délayée la substance curative d'une teinte rouge, jaune, verte ou bleue sans nuire à aucun de ses effets : ces observations servent à vous convaincre de plus en plus que le mérite du remède peut être indépendant de la forme sous laquelle il se produit, et que si l'homœopathie, pour faire cesser les risées qu'excitent ses doses infinitésimales, ne produit pas les siens sous un volume et un aspect se rapprochant à peu près des anciennes doses

pharmaceutiques, c'est que, dans la mission qu'elle s'est donnée, elle a voulu se garder de tout charlatanisme.

Ainsi, la comparaison, la réflexion finissent par vous réconcilier avec ces doses presqu'imperceptibles qui, il faut en convenir, sont le texte ordinaire et à peu près le seul texte des railleries que les gens du monde adressent à l'homœopathie.

Mais dès qu'on est entré dans cette voie, des considérations plus graves appellent vos méditations. Vous vous souvenez qu'une personne qui vous était chère, fut atteinte d'un mal soudain ; qu'à la première visite d'un docteur allopathe vous recueillîtes ces mots tombés de ses lèvres : « Nous ne connaissons pas encore la maladie, attendons « qu'elle se déclare : nous agirons ensuite. » Et vous vous souvenez aussi que trois jours, quatre jours plus tard, vous entendîtes cette terrible sentence : « La maladie est « connue : le malade est perdu, il n'y a plus rien à faire. » Et vous rapprochez ces tristes souvenirs de ceux que vous a laissés l'homœopathie au début d'une maladie : vous l'avez vue du moment qu'un désordre quelconque s'est produit dans le système organique, combattre les symptômes qui l'ont décélé, et tenter ainsi de prévenir ses développements, ses ravages, au lieu d'attendre, pour le combattre, le moment plus ou moins éloigné où l'on pourra lui donner un nom.

Plein de ces pensers, il vous semble alors que les doctrines qui, dès la naissance de la maladie, cherchent à arrêter ses progrès, en opposant à ses symptômes une force curative, sont bien plus rassurantes que celles qui la laissent se développer pour ne la combattre que lorsqu'elle s'est définitivement classée dans les nomenclatures de l'école, c'est-à-dire et dans bien des cas, lorsqu'elle est devenue incurable.

Mais après avoir comparé, les anciennes doctrines aux

nouvelles, eu égard à leur manière respective d'agir au début d'une maladie, on les compare ensuite, en les plaçant les unes et les autres, en présence des symptômes qui semblent révéler l'agonie.

Les signes indicateurs de ce terrible moment ne sont rien moins que certains : la preuve en est dans cette triste vérité que peu d'années s'écoulent sans que quelque homme cru mort ne soulève les planches de son cercueil : or, si l'on ne s'était pas trompé sur la nature des symptômes que l'on a pris pour ceux de l'agonie, ces funestes erreurs ne se seraient pas produites.

De cette observation, on tire la conséquence qu'un médecin ne doit jamais abandonner son malade : que tant qu'il trouve en lui un souffle de vie, il doit sans s'arrêter devant les symptômes, employer contre le mal toutes les ressources que lui suggère la science. Et voilà précisément ce que l'on a vu faire à l'homœopathie : elle ne s'est pas éloignée de ces corps pâles et glacés, mais qui respiraient encore. Elle a continué à les entourer de ses soins parce qu'elle n'a pas cessé d'espérer, parce qu'elle a eu une foi constante en elle-même : et, quelquefois, les symptômes trompeurs de l'agonie se sont évanouis, vaincus par le médicament qui a ranimé la nature expirante.

L'allopathie peut-elle se flatter d'avoir fait de pareilles cures ? je ne sais, mais on l'a vue bien souvent ordonner la potion cordiale et la cuillerée de bouillon de quart d'heure en quart d'heure, puis se retirer pour ne plus reparaître ! Et ne croyez pas qu'en parlant ainsi, nous l'accusions, le moins du monde, de manquer à ce qu'exige d'elle l'humanité : ne croyez pas que nous entendions lui adresser un reproche quelque faible qu'il soit : loin de nous, mille fois, cette pensée. Sa conduite s'explique naturellement par le sentiment qu'elle a de son impuissance, lorsque le mal est parvenu à un certain degré : de la certitude où elle est que tous les

médicaments dont elle connaît l'usage ne peuvent rien sur lui : en s'éloignant du chevet du malade, elle ne trahit donc aucun de ses devoirs.

Ainsi, dans la première phase de la maladie, l'homœopathie agit, l'allopathie attend : dans la dernière phase, l'homœopathie agit encore, l'allopathie désespère.

Poursuivant ses observations et ne les rattachant qu'à ce qui tombe sous l'appréciation du simple bon sens, l'homme du monde dirige ensuite sa pensée vers la lancette et les sangsues. Il a lu Molière, et il a appris que vers le milieu du XVIe siècle on pratiquait la médecine en purgeant et en saignant ; il a lu Le Sage, et il a su qu'environ un siècle après, on saignait encore, mais que les purgatifs avaient été remplacés par l'eau de fontaine ou, si l'on aime mieux, par une tisane quelconque. Il a trouvé dans les biographies, qu'après Le Sage parut Jean Brown dont le système d'*excitabilité* n'excluait pas l'emploi de la saignée. S'il a vécu sous le Directoire ou l'Empire, il a vu les copieuses médecines dont nous avons déjà parlé, prescrites presque dans tous les cas et les saignées ordonnées encore, quoique avec plus de réserve. Mais dans les premières années de la Restauration, les journaux de Paris lui ont révélé le système d'*irritation* de Broussais ; de nombreux articles publiés par ces feuilles lui ont appris que ce célèbre réformateur expliquait tous les symptômes pathologiques par l'inflammation des tissus et que, dans tous les cas, il conseillait l'application des sangsues : plus tard, il a vu se développer les principes de la médecine expectante, cette médecine pratiquée encore de nos jours et qui, lorsqu'elle n'attend plus, nous livre si souvent aux sangsues de Broussais, à la lancette de Sangrado.

Ce qui frappe surtout l'homme du monde dans cette succession de systèmes, c'est qu'en définitive, ils ont tous, plus ou moins, fait usage des évacuations sanguines, et cependant combien de fois n'a-t-il pas entendu parler des terribles

effets de la saignée ? Combien de fois, par exemple, ne lui a-t-on pas dit qu'une telle personne était morte parce qu'une indigestion avait présenté à l'œil du médecin les symptômes de l'apoplexie ? Et s'il habite Marseille, n'a-t-il pas, durant les mois d'hiver qui viennent de s'écouler, entendu bien souvent la voix du peuple s'écrier que plus de malades ont succombé sous la lancette que sous l'affection de la grippe? Cette voix n'a cependant pas accusé les docteurs allopathes d'avoir manqué de prudence : la grippe et ses suites leur présentaient tous les symptômes qui portent avec eux l'indication de la saignée : en saignant ils appliquaient exactement, consciencieusement les théories enseignées dans les livres de leurs bibliothèques : ils ne se trompaient point eux, mais leur science les trompait.

Sous l'empire de ces réflexions, on s'étonne de cette pratique qui, dans une infinité de cas, demandant notre guérison à la perte d'une partie de notre sang, n'obtient qu'un résultat extrême : on se dit que le sang est le ressort de la vie matérielle ; que si on le répand, on ébranle tout le système sur lequel repose notre existence, on retranche un anneau de cette chaîne à laquelle on ne peut impunément toucher ; qu'autant vaudrait nous étendre sur le lit de Procuste. Et interrogeant alors les nouvelles doctrines médicales, on reconnaît avec joie qu'elles ne vous menacent pas d'un pareil danger. Ces poisons subtils dont le nom seul fut longtemps un sujet d'effroi, elles les considèrent comme un bienfait de la Providence : leur action refroidit, glace le sang, suspend sa circulation et appelle la mort. Eh bien ! avec ces nouvelles doctrines, adoptez-les à la dose infinitésimale : votre sang, dont vous n'aurez pas perdu une goutte, se calmera : votre cœur ne cessera pas de battre, et vous aurez obtenu votre guérison sans avoir compromis votre existence.

En partant de ces considérations qu'il a puisées dans les lumières de sa raison et dans quelques connaissances très-su-

perficielles, l'homme du monde est bien près de se rendre à l homœopathie ; cependant il lui faut encore une épreuve. Il compte ses parents, ses amis qui réclament les soins de l'allopathie et il compte aussi ceux qui réclament les soins de l'homœopathie, il les étudie les uns et les autres dans les tristes jours où la santé les abandonne. Deux, trois ans après, il reconnaît que, dans des cas semblables, les disciples de Hahnemann ont eu bien souvent moins de pertes à déplorer que les apôtres des vieilles doctrines; et si les pertes ont été égales de part et d'autre, du moins il est forcé de se dire que ceux qui ont traversé sans secousses la maladie, sous l'influence des remèdes homœopathiques, sont cent fois moins à plaindre que ceux qui ont succombé, noyés en quelque sorte dans leur sang ou déchirés, tourmentés incessamment par les caustiques que l'ancien système médical traîne dans son bagage. Et, dès ce jour, l'homme du monde n'hésite plus : sa raison est suffisamment éclairée : désormais c'est aux disciples de Hahnemann que sa santé altérée demandera des soins et l'espérance.

Celui qui, à force d'examen et de réflexions, s'est ainsi éloigné des vieilles doctrines, vous ne le verrez pas rétrograder plus tard : sa conversion sera durable, parce que sa conviction est profonde. Que lui importe désormais le bourdonnant essaim des incrédules? Il a vaincu ses propres préjugés : il saura bien s'élever au-dessus des préjugés des autres.

Et, lorsqu'il entend les disciples d'Hahnemann se plaindre d'être méconnus et raillés, il leur crie : « Dans tous les « âges, chez tous les peuples, les hommes qui ont voulu « faire briller la vérité aux yeux de leurs semblables, ont « été persécutés : vous seriez indignes de votre noble mis- « sion, si votre courage fléchissait sous les vaines cla- « meurs. Le progrès est le mot et la loi de notre époque. « Honneur à vous ! car vous n'avez pas voulu que la médecine

« restât seule immobile dans son impuissance. Continuez à « vous diriger d'un pas assuré vers le nouvel horizon que « le maître vous a indiqué : il s'agit pour vous de surpren- « dre, en quelque sorte, les secrets de la création par la « connaissance approfondie et l'emploi mesuré de tous les « agents mystérieux qui peuvent améliorer et prolonger « l'existence. L'humanité vous observe ; n'épargnez ni « veilles, ni travaux pour satisfaire à ses espérances : saints « et glorieux seront vos efforts ! Christophe Colomb ne « marchait pas vers un si noble but ; il ne tentait que la « découverte d'un monde. »

VARIÉTÉS.

—

On lit dans la *Gazette des Hôpitaux* (22 janvier 1848.)

Morve aiguë contractée par le maniement des crins.

« Une femme de 40 ans, qui n'avait jamais eu de rapport avec des chevaux sains ni malades, présente les symptômes de la morve la mieux caractérisée. Elle succombe; et l'examen du cadavre ne permet pas de méconnaître les altérations organiques propres à cette maladie. Le pus renfermé dans les pustules développées au visage est inoculé à un cheval qui succombe lui-même de la morve. — La profession de cette femme consistait à carder les matelas et à détresser le crin que l'on tord dans les abattoirs. Il paraît extrêmement probable qu'elle avait manié des crins ayant appartenu à un cheval morveux et que ceux-ci lui avaient communiqué la maladie, comme les toisons d'animaux

morts de charbon transmettent cette grave affection aux ouvriers qui les travaillent. »

Nous livrons ce fait à la méditation de ceux qui s'obstinent à vouloir peser et mesurer un corps, avant d'admettre chez lui la possibilité d'une action quelconque sur le corps de l'homme.

— Il n'y a pas de raison pour rejeter les plus hautes dilutions homœopathiques, lorsque, laissant de côté la notion d'une division moléculaire, on admet le fait de l'infection médicamenteuse analogue à celle des autres forces toxiques miasmatiques.

— Comment concilier avec les idées matérielles que l'on s'est faite jusqu'à ce jour de l'action des médicaments et de leur pouvoir curatif, ce fait, qu'une étincelle impondérable, tirée de la bouteille de Leyde, ébranle l'homme le plus robuste, sans qu'il y ait eu cependant aucune substance pondérable communiquée à son corps?

— Ce que les observations sur l'emploi empirique ou rationnel des médicaments sur l'homme ont de remarquable, c'est que tous les effets curatifs observés se trouvent être l'expression précise de la loi homœopathique, constatée par l'expérience directe; il est facile de s'en convaincre par les nombreux symptômes qui représentent parfaitement toutes les nuances de souffrances dans lesquelles ils ont été utiles.

— La loi homœopathique est une vérité de fait. L'exemple de l'inoculation, celui bien plus remarquable de la vaccine et tant d'autres encore prouvent d'une manière péremptoire que le principe de l'homogénéité est celui dont se sert la nature pour arriver à la guérison des maladies; nous demandons qu'on veuille nous citer une seule exception.

— L'expérimentation pure enrichit la matière médicale et de plus elle fournit, seule, les moyens de préciser les cas morbides nombreux dans lesquels telle substance peut être employée avec succès.

— On se souvient de la réprobation dont Bichat a frappé la matière médicale telle qu'elle est enseignée dans les écoles; il nous faut ajouter pour la plus grande édification de nos lecteurs : « Ce jugement sévère infligé par Bichat fut « toujours, est encore une vérité. »

(Forget, professeur à la faculté de médecine de Strasbourg : *Des obstacles au progrès de la thérapeutique positive.*)

— On oppose trop souvent aux médecins homœopathes la réputation dont leurs adversaires sont dès long-temps en possession. La logique la plus ordinaire repousse de pareilles objections. Si l'on veut prononcer avec connaissance de cause entre deux médecins, il faut avant tout s'assurer, sans prévention, quel est celui qui défend le mieux les jours des malades. Il est plus sage de fonder la réputation d'un homme sur sa doctrine que de juger sa doctrine par sa réputation.

A TOUS LES MÉDECINS HOMŒOPATHES DE FRANCE.

Marseille, le 15 mars 1848.

Confrères et Amis,

La République est appelée à donner à la France toutes les conditions de développement qui lui ont été contestées jusqu'à ce jour.

Hâter ce développement et le mener à bonne fin en le régularisant, tel est le but que doivent se proposer d'atteindre tous les bons citoyens.

Et pour cela que faut-il à la France, à l'heure qu'il est?

En dehors de l'intérêt général et du salut de la patrie auxquels nous devons tous veiller avec un soin égal; il faut à la France, que chacun dans sa sphère sauvegarde, défende et consolide toute vérité dont il est en possession.

Eh! quelle vérité plus féconde que celle que nous avons entre les mains, puisque ses bienfaits sont applicables à tous et qu'elle a pour objet l'amélioration physique et morale de l'homme.

Médecins homœopathes! le moment est venu de prouver que nous aimons l'humanité avec passion; achevons notre œuvre et que l'énergie de notre conviction retrempe assez fortement nos âmes, pour ne plus former qu'un faisceau d'hommes de cœur et de pensées, inébranlables dans leur foi, inattaquables dans leurs sympathies.

Nous ne pouvons rester froids et immobiles, comme étrangers à la grande rénovation qui s'opère quand nous avons au cœur la certitude de pouvoir contribuer puissamment à l'accomplissement des destinées de paix et de bonheur que l'humanité se propose d'atteindre.

Liberté, Égalité. Voilà la devise qui résume notre dernière conquête.

Mais, est-ce à dire que ces mots doivent être seulement inscrits sur notre drapeau politique ?

Non, il faut que toutes nos institutions soient marquées à la même empreinte ; il faut qu'à tous il nous soit désormais assuré une franche participation aux libertés publiques.

La Liberté pour nous — c'est de pouvoir exercer notre profession sans entraves, et sans crainte de heurter à chaque pas des bornes que dresse devant nous une législation imprévoyante et arriérée.

La Liberté ! — C'est de pouvoir enseigner nos doctrines, nos convictions, nos résultats pratiques si péniblement obtenus, si patiemment élaborés ; et pour que cette liberté d'enseignement ne soit pas illusoire, il faut que notre enseignement ne se fasse plus si loin de l'enseignement officiel seul pourvu de tous les droits et de toutes les prérogatives.

L'Égalité, pour nous médecins homœopathes ! — c'est de n'être plus exclus des services publics et que ceux de nous qui sont à la tete d'un hôpital ou d'une infirmerie, puissent librement et sans contrainte, travailler au soulagement des malades qui leur sont confiés ainsi que l'exigent leur conscience et leurs lumières.

L'Égalité — c'est de n'être plus stygmatisés comme nous l'avons été jusqu'à ce jour sans que l'on nous ait fourni, avec impartialité, avec loyauté, les occasions de nous montrer tels que nous sommes, victorieux dans la lutte avec nos confrères dissidents.

L'Égalité — c'est le niveau entre des hommes qui offrent

à la société les mêmes garanties d'instruction et de probité, qui paient à la loi le même tribut de respect et de soumission.

Donc, il nous faut veiller à ce que nous ne soyons pas déshérités des bénéfices de cette double conquête,— conquête d'autant plus précieuse pour nous qu'elle était l'objet unique de notre ambition.

Je propose :

1° Qu'une pétition exprimant tous nos droits et tous nos vœux soit immédiatement rédigée et soumise à l'appréciation de l'élite de nos collègues pour être plus tard adressée et soutenue devant l'assemblée nationale.

2° Que cette pétition soit disséminée par un grand nombre d'exemplaires dans toutes les villes de France, pour y être recouverte, non-seulement de la signature de tous les médecins homœopathes, mais encore de la signature de tous ceux qui ont déjà reçu les bienfaits de l'homœopathie et qui, j'espère, dans cette circonstance décisive, se feront un devoir de hâter par leur concours le triomphe de la vérité.

Déjà, notre dévouement constaté et nos services dans les nombreux dispensaires que notre zèle et notre charité seuls ont soutenus, ont attiré sur nous le regard et l'amour du peuple, malgré la force brutale du plus grand nombre qui pèse sur nous de tout son poids, sans jamais avoir pu concevoir l'espérance légitime de nous écraser.

Déjà nous avons fait nos preuves et le nombre de ceux qui nous soutiendront par reconnaissance est trop considérable pour que leur voix, unie à la nôtre, ne soit pas entendue et pour que justice ne nous soit pas faite.

Nos droits sont légitimes, pourquoi négliger de les montrer au grand jour ; notre foi est vive, éclairée, résolue ; pourquoi nous refuserait-on de pouvoir la justifier? Notre but est le bien de tous, comment une assemblée nationale ne voudrait-elle pas nous écouter ?

On nous écoutera, quand nous dirons bien haut, avec des preuves à l'appui, que l'homœopathie a arraché la science médicale aux doutes, aux incertitudes, aux caprices des théories pour la doter d'une vérité-principe, ce dont elle était dépourvue jusqu'à ce jour.

On nous écoutera, quand nous affirmerons avec de nombreux témoignages et avec la proposition de le démontrer, que la convalescence des maladies aiguës, cette plaie véritable des classes pauvres, parce que c'est elle qui entraîne presque toujours à sa suite la misère et ses désastres, est effacée par l'homœopathie qui n'a pas besoin d'aller tarir la vie dans sa source et par les émissions sanguines et par les méthodes perturbatrices.

On nous écoutera, soyez en sûrs, et si nous ne portons pas la conviction dans les esprits, du moins saurons-nous séduire le cœur assez pour que les amis vrais du pauvre se montrent impatients de voir se réaliser tous les bienfaits que nous promettons, et qu'ils se hâtent de nous mettre en demeure de prouver ce que nous avons avancé.

Nous en faudra-t-il davantage pour enrichir l'humanité d'une vérité de plus, vérité immuable, éternelle, féconde, parce qu'elle vient de Dieu ?

Il y a des jours qui commandent de s'abstenir de toute expression amère; ces jours sont venus pour tous; aussi devons-nous espérer que la devise de Liberté, Égalité et Fraternité sera prise au sérieux par nos confrères dissidents, et qu'ils ne voudront pas la scinder à notre détriment, ou mieux au détriment de la vérité.

Fraternité. — N'est-ce pas là une ère nouvelle de probité, d'union et d'harmonie; nous l'acceptons, nous, dans toute sa pureté, franchement, loyalement; pourquoi faire l'injure à nos frères des autres écoles de croire que ce mot de Fraternité sera de leur part un mensonge ? Rapprochons-nous dans une sainte union, travaillons avec émulation sans

doute, mais sans rivalité et pour arriver à la solution éclatante et solennelle du problème qui nous sépare ; nous demandons seulement à nos amis la force qui vient de l'union, et à nos détracteurs la justice sans laquelle il n'y a pas de véritable et solide triomphe.

Dr CHARGÉ.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE ET PRATIQUE DE L'HOMŒOPATHIE

ET

SUR L'ORGANISATION

D'UNE SOCIÉTÉ MÉDICALE NOUVELLE,

PAR LE Dr PERRUSSEL, DE NANTES.

Lettre à M. le Dr CHARGÉ,

Directeur de la *Revue Homœopathique du Midi.*

Très-honoré Confrère et Ami,

Pour me rendre à votre désir et sans me laisser arrêter par le sentiment de ma faiblesse dans la coopération que vous me priez d'apporter à votre œuvre, je me hasarde à vous adresser quelques considérations que je ne crois pas sans intérêt pour ceux de nos confrères qui songent à l'unité de pensées et de travaux qui doit présider à la création et au succès de notre école.

Et d'abord, permettez-moi, avant de commencer, de

donner un libre cours à l'ardente sympathie que vous m'avez inspiré par vos travaux et par le courage avec lequel vous venez d'aborder, si généreusement, une aussi grande et aussi noble tâche ; je suis heureux et fier de l'amitié que vous me témoignez, et je sens bien vivement tout ce qu'a de digne et d'honorable pour notre profession le dévouement qui anime ainsi plusieurs de nos confrères, et qui fait contraste avec l'immobilisme et l'insouciance des intérêts les plus chers de l'humanité qui caractérisent bon nombre de nos confrères dissidents.

Courage donc, ami, joignez-vous à cette phalange d'hommes de sciences et de cœur, qui, dans toutes les réformes, savent consacrer leurs heures de repos à la méditation et à la propagande des vérités nouvelles; marchez hardiment dans cette voie sainte, aidez-nous de vos lumières, relevez nos esprits quelquefois accablés de dégoûts et d'injustices, montrez-nous le but, l'horizon d'un avenir meilleur, et, votre part de gloire, croyez-moi, ne sera ni la moins belle, ni la moins enviée de toutes.

Considérations synthétiques et générales.

« L'ORDRE : c'est *l'attraction*
« combinée avec la *série*.

« FOURIER. »

Sans ATTRAIT il n'y a pas de bonheur possible, de même que sans ORDRE, il n'y a, pour les hommes et les choses, que *malheur* et *confusion*.

Or, chercher à établir l'ordre dans les sociétés des hommes ou dans les sciences, c'est donc vouloir y faire naître le bonheur et la lumière ! Cette tâche toute surhumaine qu'elle paraisse, peut-elle être coupable, doit elle être condamnée ?

Les vérités une fois acquises, il reste à les coordonner

pour qu'elles produisent toute la somme de bien qu'elles ont été appelées à fournir ; mais quel plan, quelle méthode faut-il suivre, pour ce nouveau travail destiné à jeter plus de jour qu'on ne le croit sur les connaissances variées qui composent la richesse intellectuelle de l'homme ?

Dieu, suprême intelligence, ordre infini, se révèle à nous par les merveilles de son inépuisable providence, de son incontestable justice, de son admirable économie de ressorts. Prenons donc sur son univers l'exemple d'ordre que nous devons adopter dans nos créations journalières, pour arriver, comme lui, à l'unité, à l'harmonie sur l'immense et splendide domaine dont il nous a donné la souveraine investiture.

Voyons comment l'ordre s'établit autour de nous, et s'il est vrai, comme le dit l'Écriture, que l'*isolement* emporte avec lui la nécessité de l'erreur et du mal.

Un esprit observateur en jetant un regard sur les faits et les phénomènes qui se multiplient autour de nous, arrivera bientôt à reconnaître que tout est étroitement lié dans le monde, et qu'il en est des sciences comme des êtres et des sociétés humaines.

Il verra avec quelle étonnante régularité tout s'enchaîne, se solidarise dans notre univers, des infiniment grands aux infiniment petits, sans qu'on puisse remarquer dans la gradation de cette autre échelle de Jacob, la moindre lacune, la plus petite erreur !

D'abord apparaissent des éléments qui, sous l'influence de certaines lois, s'attirent, s'associent, se groupent, pour former des corps d'une variété et d'une puissance infinies. Les phénomènes se compliquent dans les divers et prétendus règnes de la nature, depuis le minéral qui nous montre la vie *simple*, naissante, dans la superposition de ses molécules, jusqu'à l'homme, jusqu'à la société humaine qui est le type de la vie *composée*.

Partout, dans l'état isolé, comme dans un groupe d'êtres, préside la même loi dans la distribution des molécules pour former des corps, comme dans la hiérarchie des corps pour former des groupes, des mondes, des univers.... De là cet *ordre immuable* devant lequel nous nous inclinons pour rendre hommage à l'intelligence suprême du grand ordonnateur et qui a dû inspirer Moïse, comme Socrate; Galilée, comme Colomb; Newton, comme Fourier, dans la conception de leurs œuvres sublimes. Aussi, c'est à l'aide de cet ordre perpétuel que rien ne périt au sein de cette admirable variété d'êtres, que lie si étroitement la même *loi-principe* qui tient tout sous la magnétique attraction de sa puissance infinie! L'ordre s'y formule en tout lieu, avec des caractères, il est vrai, bien différents, mais l'UNITÉ vient résumer, d'une manière continue, l'ensemble si divers de tous ces mouvements hiérarchisés qui composent le panorama éblouissant de la vie universelle!

Et si les sociétés humaines semblent être les seules encore en dehors de cet accord parfait qui produit l'harmonie dans la création..... si chez elle, rien ne ressemble dans leur essence, dans leur agglomération, dans leur hiérarchie, à cette *spontanéité*, à cette *liberté* d'action qui entraîne tous les autres êtres à l'*unité*; c'est que l'homme, destiné par le privilége de sa nature à trouver *lui-même* la loi directrice qui doit lui servir de guide, est resté long-temps sans comprendre d'abord, le but de sa destinée et sans découvrir la voie qu'il devait suivre pour l'atteindre; et si les tâtonnements par lesquels il a dû passer, les souffrances inouïes qu'il a dû subir, ont souvent arrêté les élans de son âme et jeté son esprit dans le désespoir ou dans le doute; si des générations entières, comme les éléments, les molécules du composé *social* qu'il fallait créer, ont dû être englouties, sacrifiées dans l'immense creuzet de cette chimie *humaine*,....qu'on se rassure du moins, rien ne sera perdu

des angoisses et des tortures sans nombre qui auront présidé à ce glorieux enfantement.... Dieu est juste, et dans l'admirable *universalité* de sa Providence, il a réservé d'immenses compensations pour toutes les douleurs ! !

Or, pour les sciences, l'homme, suprême intelligence et acteur, doit faire ce que Dieu a fait et réalisé pour les êtres et les mondes. Après avoir produit les éléments de la création, Dieu a procédé successivement à l'organisation et à la classification des êtres..... L'homme, après avoir trouvé les sciences, doit donc arriver à son tour à les coordonner en séries, en familles pour leur donner une valeur dernière.

D'abord, pour aborder ce sujet avec quelque fruit, distinguons deux classes de sciences sur lesquelles pivote sans cesse l'intelligence de l'homme : soit celles extra-naturelles ou *métaphysiques* et celles *naturelles*, positives, c'est-à-dire, plus particulièrement en rapport avec nos sens.

Dans le passé, les sciences métaphysiques devaient nécessairement être entourées de ténèbres ; les connaissances acquises étaient en trop petit nombre pour fournir quelques lumières à leur étude. Ainsi, l'idée de Dieu, de l'autre vie ; celle qu'on cherchait à se faire sur les astres, sur la cosmogonie, etc., ouvrait un vaste champ à l'imagination, aux conjectures dont se servaient avec adresse les Moralistes et les Philosophes qui tenaient à exercer sur les masses une certaine domination. Mais depuis plusieurs siècles les progrès opérés dans tous les sens ont bien contribué à soulever *le voile d'airain* qui couvre la nature, et l'heure approche où devra finir le règne des sciences obscures et des hypocrites intéressés à mettre la lumière sous le boisseau. Les lois qui président aux destinées passées, présentes et futures de l'univers, heureusement découvertes par un génie moderne, sont venues apporter au monde l'éclat vivifiant de leurs lumières, et montrer Dieu avec ses œuvres dans toute la

splendeur de sa magnificence. — Ici désormais le savant pourra donc exercer son intelligence à l'étude des phénomènes que l'ordre le plus harmonieux produit avec tant d'éclat, et son âme s'élèvera à la hauteur de ce majestueux spectacle sous les inspirations de grandeur et d'harmonie, de paix et de bonheur qu'il éprouvera dans de semblables méditations.

Dans les sciences naturelles, il était plus facile de retrouver les voies de Dieu et de constater la justice distributive, l'ordre hiérarchique qu'il avait adoptés dans l'immense variété des êtres ; là du moins toutes les choses frappaient les sens et pouvaient être facilement étudiées, car il était permis à l'esprit de s'élever du connu le plus atomistique aux phénomènes naturels les plus haut placés dans l'échelle de la création, et cependant, malgré l'existence réelle d'une gradation positive, d'une distribution bien ordonnée, d'une loi directrice dans tout l'univers, combien de temps n'a pas duré l'obscurité de méthode, l'incertitude de doctrines, l'ignorance même au sujet des œuvres les plus simples, les plus visibles du suprême architecte ! Qui peut se douter des retards apportés par certains philosophes, des écarts occasionnés par d'autres savants dans les voies de lumières et de bonheur que Dieu a placées dans la connaissance de ses desseins ? Faut-il s'en étonner aujourd'hui qu'il est démontré, pour la plupart, que l'antiquité et même les écoles modernes n'ont jamais su que chercher à rebours les plans de la Providence, et n'ont abouti dès lors qu'à multiplier des erreurs et à fourvoyer l'humanité dans l'impasse où elle semble à tout jamais acculée ?

Cependant douter que nous puissions jamais arriver à la connaissance de nos destinées, à la conception des desseins de Dieu, serait un blasphème ; et ce crime de désespoir ou d'insouciance dans lequel sont tombés tous les hommes qui nient le progrès ou le voient s'accomplir autour d'eux sans

se passionner pour lui, n'est qu'une monstruosité déplorable qui n'empêche pas l'humanité de marcher à la conquête de sa formule définitive. Dieu gouverne les mondes par l'attrait; l'homme seul semble dévier de cette loi primordiale; il n'obéit qu'à la contrainte; il s'est fait une telle habitude de la souffrance, qu'il en est venu à adopter la notion de la nécessité du mal et à glorifier hypocritement la privation... Mais la lumière se fait peu à peu au fond des consciences les plus réfractaires; le plus grand philosophe des temps modernes, en proclamant que l'attraction est la loi de l'ordre moral aussi bien que de l'ordre matériel, a fait entrer les esprits dans des voies magnifiques et inexplorées jusqu'à lui; il a réussi à donner à l'homme et à l'humanité la place qu'ils doivent occuper dans l'ordre général.

Or, ce n'est pas à l'aide de la voie simpliste suivie par ses prédécesseurs que notre révélateur est arrivé à ses hautes conceptions sur l'homme, sur l'univers et sur Dieu; c'est en étudiant la nature, c'est par une analyse complète des facultés primitives de l'homme, c'est en embrassant par une méthode composée le double aspect des passions, qu'il est arrivé à reconnaître comment elles devaient être dirigées et servir à l'organisation des sociétés, pour les conduire à l'ordre, à l'harmonie.

Or, le succès philosophique que cet homme extraordinaire a obtenu dans les sciences morales et physiques par la supériorité de sa méthode, nous engage à l'imiter dans nos travaux.

Mais la méthode ne suffit pas pour réussir, il faut encore le concours d'autres intelligences qui vous aident de leurs lumières et de leur énergie. *Væ soli*, malheur à celui qui est seul, dit l'Ecriture. Et ne trouvons-nous pas, en effet, la réalisation de cette fatale sentence, dans l'accomplissement de toutes les œuvres de l'homme? Une découverte peut bien naître dans le cerveau d'un seul, mais la conception *intégrale*

de son idée-mère, son application au domaine de la pratique, son étude enfin en mode *composé* et seul profitable, appartiennent à tous ou du moins à un groupe spécialement appelé à comprendre l'œuvre et à tirer de la mine toute la richesse possible. C'est là le travail des générations suivantes.

La philosophie n'est que la recherche de la sagesse, de la vérité ; l'esprit philosophique est non-seulement cette tendance de l'esprit, mais il est encore *sa méthode* vers le côté véridique de telle ou telle doctrine.

Toute vérité est UNE, c'est vrai, mais l'est, non pas en mode *simple*, mais en mode *composé*, c'est-à-dire : toute vérité, toute chose, toute doctrine est d'abord *elle-même*.... puis est encore le contraire de tout ce qui n'est pas elle.

Et qu'on y songe bien, ce n'est qu'en procédant ainsi, qu'on approfondit chaque chose, ce n'est qu'en l'étudiant d'abord dans ce qu'elle est, puis dans ce qu'elle n'est pas, qu'on acquiert sur elle et en même temps sur les autres qui l'avoisinent le plus, un degré *philosophique* certain, une conviction mathématique qui fait qu'on avance réellement et toujours, tandis qu'autrement tout est vague, incertain, et d'une vérité trop souvent contestée.

Hélas! il faut bien l'avouer, c'est là le cachet trop réel des sciences acquises jusqu'à ce jour, dont la plupart ne nous montrent d'ébauché qu'un seul côté de leur question, et ne nous donnent encore, au lieu de l'ordre et de la vérité, que l'exemple de l'incohérence et du doute....

Oui, malgré l'immense richesse de nos connaissances *positives*, bien peu ont été étudiées ; ainsi, toutes presque pourraient passer encore, en s'y modifiant, sous ce niveau philosophique dont nous parlons.

De nos jours, il est trop facile de constater le reproche que nous adressons, en tout bien et tout honneur, presque à toutes les sciences, en considérant les travaux actuels des hommes qui se distinguent sur le terrain ardu des plus rudes

épreuves. De tous côtés, en effet, nous arrivent, sur les sciences, et de la part de sommités compétentes pourtant, des données, des conclusions bien différentes les unes des autres et tendant toutes à se détruire, quoique s'appuyant sur des travaux identiques, sur des expériences analogues.

Faut-il en chercher la cause ailleurs que dans le mode d'isolement dans lequel se renferme, avec une rivalité égoïste, chaque savant, chaque expérimentateur ?

Qu'est-ce donc en effet qu'une académie, une société scientifique, médicale, etc.? Sinon une réunion d'hommes tous animés de dispositions différentes, d'intérêts variés dans un seul but, celui de leur glorification personnelle ?..

Ne s'agit-il pas de la réputation, de la fortune particulières à chacun ?..... et trop souvent obtenues aux dépens de la cause générale?

Qui pourra répondre de la probité scientifique, de la conscience des recherches, en face de l'éternel aiguillon de l'intérêt et de l'amour-propre personnels ?

Que sommes-nous avant d'être médecin, avocat ou ministre ?..... Homme d'abord, c'est-à-dire, doté des mille subtilités, des facultés variées, des dispositions morales, que nous a imprimées le milieu social dont le caractère dominant, sous les dehors d'un dévouement menteur, est l'égoïsme le plus prononcé.. . Or, avec de pareils instruments, qu'ils s'appellent : Cuvier, Geoffroy St-Hilaire, etc., ou dans un autre ordre, n'importe de quels noms.... organisez donc une société complète, véridique ? .... Nous le demandons, sera-ce jamais possible? L'établissement des sociétés scientifiques, comme celle des sciences même, repose donc tout entière sur l'organisation des sociétés humaines qui, à leur tour, réclament, pour cette dernière opération, le concours d'efforts incessants, d'études sérieuses, nouvelles, basées sur la connaissance première du cœur humain, de ses tendances natives et du mode le plus convenable à leur rôle naturel.

En dehors de cette organisation sociale définitive, en dehors du ralliement des hommes par groupes, par sociétés co-intéressées, il n'y aura jamais pour l'humanité, comme pour les sciences, que malheur et confusion, et pour preuve voyons ce qui se passe dans le domaine des sciences.

Rien n'est plus curieux et en même temps plus désolant que la critique des travaux consignés et étiquetés de nos grands noms, dans n'importe quelle branche des connaissances humaines.

« Ainsi, pour les sciences positives, expérimentales, celles où la vérité semblerait devoir être si facile à reconnaître, nous voyons, par la plus complète divergence d'opinion, par exemple, entre MM. Rudberg et Gay-Lussac, au sujet de la dilatation de l'air..... et entre MM. Despretz et Magnus, sur sa compression. La chimie qui se vante d'avoir mis au rebut tant de vieilleries inutiles, a, en ce moment, au moins, quatre systèmes différents représentés chacun avec une valeur égale par MM. Berzélius, à Stockholm; Dumas, à Paris; Liebig, à Giessen; Laurent, à Bordeaux.

« Qui de nous n'a pas lu, avec un sentiment de douloureuse compassion pour l'isolement du savant, les discussions mémorables vraiment, de nos chimistes modernes, au sujet de la formation de la graisse dans les animaux? L'académie des sciences n'a été long-temps occupée que des contradictions et des réfutations que s'adressaient, tour à tour, les physiologistes modernes?

« En zoologie, c'est le grand Cuvier attaqué par Lamark, sapant les bases mêmes de l'édifice : *le principe de la fixité de l'espèce*. En botanique, c'est Gœthe opérant, dans son livre sur les métamorphoses des plantes, le même travail qu'Oken, Carus, Geoffroy St.-Hilaire ont fait en zoologie... mais de Candolle, au lieu de faire dériver toutes les parties de la feuille par *métamorphose*, les voit *retourner* toutes à la feuille par dégénérescence, et se met ainsi en opposition avec eux tous.

« En anatomie, même opposition de la part d'hommes aussi éminents.

« En physiologie, la question de la formation des os, a donné lieu à des conclusions bien différentes de la part de MM. Flourens et Serres.

« Enfin, on demande encore quelle est la densité de l'oxigène : Berzelius et Dulong disent 1,1026; MM. Dumas et Boussingault 1,1057.

« La densité de l'azote est-elle toujours de 0,9760, ou bien de 0,972 ?

« Le poids atomique du même gaz est-il 177,0,4 ou 174,4074 ?

« L'air est-il un composé chimique, ou un mélange ? Est-il composé de 21 d'oxigène, pour 79 d'azote ? ou de 20 d'oxigène pour 80 d'azote ?

« Y a-t-il ou n'y a-t-il pas d'arsenic normal dans le corps humain ?

« La gélatine est-elle ou n'est-elle pas nutritive ?

« Que faut-il penser de la théorie de la formation centripète des organes, proposée par M. Serres, admise par les uns, rejetée par les autres et dernièrement encore combattue par MM. Edwards, Duvernoye et Laurent ?

« On demande lequel on doit préférer des systèmes anatomiques de Carus, Geoffroy St.-Hilaire, de Blainville ou d'Oken ?

« On demande : quel est le mérite relatif des classifications de Jussieu, de Richard, de de Candolle, de Raspail, pour la botanique; que faut-il penser de la phrénologie, du magnétisme, de l'homœopathie.....? »

Nous pourrions (s'écrie, avec trop de raison, un jeune savant auquel nous empruntons ces réflexions, M. Victor Meunier) nous pourrions faire un million de questions semblables.

Mais pour nous, arrêtons-nous là et reconnaissons que

même pour des sciences expérimentales, la solution de chacune est encore sujette à bien des contestations.

Nous pouvons donc le démander avec force de preuves. Est-ce là le résultat auquel arriverait un groupe de savants étudiant avec accord et exerçant sur leurs travaux un contrôle réciproque ? Est-ce bien là cette précision mathématique vers laquelle doivent tendre les découvertes de chaque jour ? Et à quoi faut-il attribuer pareille divergence d'opinions, pareilles incertitudes, sinon à la manière dont a opéré chaque travailleur qui, enfermé dans l'enceinte étroite de son individualité, y a apporté tous les rêves que lui a brodés son imagination égarée, et qu'il a décorés ainsi du beau nom de *découverte* ou de *science*.

Entouré d'émules et de collègues dignes de lui, aidé de leur concours, éclairé de leurs lumières, l'expérimentateur serait-il aussi exposé à se tromper et à entraîner la société dans les conséquences fâcheuses de ses erreurs ?

Les mêmes incertitudes n'existent-elles pas dans les sciences médicales, jusqu'à Hahnemann ? Quel chaos plus sombre, quelle science plus conjecturale, quels systèmes plus nombreux, plus divers ? Et pourtant il s'agissait de la vie, de la santé, de l'art providentiel accordé à l'homme pour les embellir et les prolonger ; n'était-ce pas lui donner ici bas le rôle d'un créateur, et Dieu aurait-il trop préjugé de son amour et de nos forces ?

Où trouver donc la cause de cette continuelle divergence d'opinions, de cette déplorable contradiction dans les expériences de la part des hommes éminents et si dévoués qui ont consacré leur vie à tous les travaux, à toutes les conquêtes, opérés dans le domaine des sciences ?

Cette cause si flagrante de résultats si contradictoires, alors que les hommes avaient de si grands intérêts à des découvertes positives, faut-il la chercher et la voir ailleurs que dans cet esprit de division et d'égoïsme qui s'est incarné

dans les sociétés, au lieu des tendances généreuses vers l'UNITÉ, qui devaient seules guider l'esprit humain ?

Que l'art de gouverner, que la politique, la diplomatie aient été et soient encore l'objet d'opinions opposées, de systèmes divers et nous présentent toujours, jusqu'à l'heure de la rédemption intégrale de l'humanité, le triste spectacle sur notre globe, de l'impuissance de leurs théories,... on pourrait presque en tolérer les résultats funestes, sans trop en gémir, quoique cependant la solidarité qui fait de l'univers, des êtres et de leurs lois, une collective et admirable famille, un seul et même organisme, aux *fonctions variées*, mais *au même physiologisme*, ne permette pas à l'intelligence la plus ordinaire d'assister sans douleur à la continuation d'un désordre pareil ;.... mais que dans les sciences, les arts et les lettres, dans cette république des esprits, dans cette *communauté* de sentiments, de besoins, de devoirs; dans ce champ immense, ouvert à tous les travailleurs intéressés ; dans les opérations et découvertes de toute nature qui doivent diminuer les douleurs, éteindre les haines, centupler les joies, distribuer le pain de vie et conduire l'humanité de son état de morcellement et d'antagonisme dans une voie d'association et d'amour; que là, dis-je, on ne rencontre encore qu'incertitudes et d'incalculables maux : oh ! voilà ce qui doit accabler de douleur toute conscience honnête, soulever d'indignation le cœur le moins sensible et animer d'un désir insatiable de découvrir la vérité, toute intelligence généreuse, toute créature humaine chez laquelle survivent encore, au milieu de la corruption générale, le feu sacré de l'amour, et une foi sainte en une destinée meilleure !

Esprit philosophique de l'homœopathie.

Quelques sciences marchent sur la voie de leur salut, et déjà brille pour elles le flambeau divin de la vérité. Ainsi la philosophie de l'art médical est trouvée, Hahnemann l'a for-

mulée par la *Loi homœopathique* qui est le pivot sur lequel roule toute la doctrine nouvelle de l'art de guérir.

Ici du moins les conjectures, les systèmes, les incertitudes ne sont plus possibles ; cependant le grand œuvre n'est pas achevé, et pour le finir il reste à opérer un second travail qui doit constituer l'intégralité scientifique de cette découverte; un nouvel esprit philosophique devra donc désormais diriger les efforts de tous vers la recherche positive du rang que doit occuper cette vérité dans le cercle des vérités connues; et si la loi des semblables est bien la solution réelle du problème médical, il reste alors à faire la preuve mathémathique de cette première solution.

En effet, il ne peut pas suffire aux savants modernes de savoir que la loi des semblables est une vérité. Il faut encore, et surtout, que cette loi soit reconnue liée par une étroite parenté avec les lois existantes qui toutes irradient d'un même centre qui est Dieu, vers une même circonférence qui est l'humanité, l'univers. C'est-à-dire, enfin, que la méthode à suivre désormais, dans l'étude des sciences médicales et autres, ne doit plus être une voix *simpliste* qui se contente de l'étude de la doctrine en elle-même, mais bien encore doit être une voie *composée* qui embrasse à la fois et la question mise en cause et toutes les doctrines avec lesquelles elle se rattache par quelque point.

C'est donc vers ces nouvelles études que nous appelons avec confiance les hommes sérieux de notre école, persuadé que de leurs recherches sur le domaine des sciences , notre doctrine ne pourra qu'acquérir plus de richesses et plus d'éclat, et les élèves futurs plus de lumières et de facilité.

(*La suite au plus prochain numéro*).

OBSERVATIONS PRATIQUES,

PAR LE Dr SOLLIER.

(*Suite*).

CINQUIÈME OBSERVATION.

GASTRALGIE.

Pendant l'été de 1840, mon confrère, le docteur B...., se trouvant retenu chez lui par une légère indisposition, me pria de visiter un de ses amis, M. P...., fonctionnaire public, malade depuis long-temps d'une gastralgie qui l'obligeait fréquemment à garder le lit.

Ce malade, âgé d'environ quarante-cinq ans, était doué d'une belle constitution, quoique minée par la souffrance. J'appris de lui que se trouvant à Bordeaux, vers l'année 1830, il y contracta la gale; que, pressé de s'en débarrasser, il s'adressa à un pharmacien qui, ne voyant là qu'une affection locale, se borna à conseiller des frictions avec une pommade dont l'effet fut tellement prompt qu'en peu de jours il ne resta plus trace de l'éruption. M. P.... s'applaudissait de ce beau résultat; mais sa satisfaction fut de courte durée; car, bientôt après, l'appétit devint variable, les digestions se dérangèrent, il y eut de fréquentes alternatives de constipation et de diarrhée; plus tard survinrent, surtout après les repas, des crampes d'estomac avec forte chaleur et sensation comme de brûlure qui s'étendait jusque dans la poitrine, soif prononcée, rapports tantôt nauséabonds, tantôt

ayant le goût des aliments ingérés, nausées fatigantes, régurgitation de matières acides ou amères, flatuosités intestinales, etc.

Dire tous les moyens qui avaient été employés dans le cours de dix années contre cet état morbide, ce serait vouloir énumérer la longue kyrielle des agents que l'ancienne médecine a décorés des noms aussi prétentieux que mensongers d'*antiphlogistiques*, *antispasmodiques*, *calmants*, *anodins*, etc.; bornons-nous à signaler ici que ces moyens, inappropriés qu'ils étaient tant à la cause de la maladie qu'à ses symptômes caractéristiques, se montrèrent tout à fait impuissants à amener une guérison radicale, et ne produisirent qu'une palliation passagère, quand toutefois ils n'aggravèrent pas le mal. Aussi, M. P...., renonçant à toute médication active, avait-il fini par passer une sorte de compromis avec ce qu'il appelait son ennemi, en se condamnant à vivre de régime ; mais chaque fois qu'il s'oubliait à table, ou que l'exercice de ses pénibles fonctions réclamait de lui une fatigue soutenue, des veilles répétées, ou une forte contention d'esprit, il survenait une exacerbation avec frisson, fièvre, embarras de la tête, chaleur à la face, etc., état qui ne se dissipait que peu à peu à l'aide du repos, de la diète et des bains domestiques prolongés.

Evidemment il y avait là quelque chose à faire, quelque chose autre que ce qu'on avait fait jusques alors. J'ai déjà dit que M. P.... était l'ami plutôt que le client du docteur B...., dont au reste le désintéressement m'était bien connu; aussi ne balançai-je pas à lui promettre que dès que son médecin serait relevé de son indisposition, nous tenterions de concert une cure que j'espérais pouvoir amener à bien.

Au bout de peu de jours, j'étais avec mon confrère B..., chez son malade, devant qui je fis dissoudre *Sulph.* 3/30 dans un demi-verre d'eau. Il me regardait faire ébahi, puis: « Quelle mauvaise plaisanterie, s'écria-t-il, et c'est avec

« cela que vous prétendez me guérir ? » Sur ma réponse affirmative, il nous dit qu'à Bordeaux, il avait vu le docteur Mabit donner de ces *babioles* là à ses malades, mais qu'au *dire* de ses confrères, il les perdait presque tous, ces prétendus remèdes ne pouvant faire ni bien ni mal. Ce langage, loin de me rebuter, me fit insister vivement auprès de M. P...., pour l'engager à faire un essai dont, avec ses idées préconçues, il ne devait avoir rien à craindre; il finit par y consentir bien plus par complaisance que par conviction.

Le succès dépassa mon attente. Après la quatrième cuillerée, M. P.... éprouva de vives démangeaisons, particulièrement à la partie antérieure des cuisses et aux jarrets, là où jadis avait dominé l'affection psorique ; après la sixième, apparut à ces mêmes parties une éruption psoriforme que je conseillai d'abandonner à elle-même, en suspendant l'usage du médicament ainsi que des bains domestiques. L'éruption se prolongea pendant près d'un mois en diminuant petit à petit. A dater du moment de son apparition, la santé de M.P.... s'améliora tellement, qu'il put bientôt digérer sans difficulté aucune les aliments les plus indigestes. Il n'a quitté Marseille que deux ans après, et pendant tout ce temps, il ne s'est en rien ressenti de sa vieille gastralgie.

SIXIÈME OBSERVATION.

SCIATIQUE.

D...., cultivateur au quartier du Cannet, homme grand et robuste, âgé de quarante-six ans, sujet à de fréquentes coliques avec forts gargouillements, vint me consulter en août 1836, pour une sciatique qui le tourmentait depuis environ six mois, malgré l'emploi de diverses embrocations et

l'application de trente sangsues, ainsi que d'un vésicatoire *loco dolenti*, qui lui avaient été conseillés par M. D...., son médecin.

D.... accusait une vive douleur élançante, tiraillante à la partie postérieure de l'extrémité pelvienne droite, suivant le trajet du nerf sciatique, et une sensation d'engourdissement et de pression dans les articulations fémoro-tibiale et tibio-tarsienne du même côté; il lui semblait que ces articulations étaient serrées comme dans un étau, avec cette circonstance notable que l'engourdissement pressif dominait dans le genou pendant le mouvement, tandis que, au contraire, le repos l'augmentait dans le pied. *Coloc.* 3/12 pris en une seule fois le guérit en quelques jours.

Croira-t-on que, malgré la disparition rapide d'une affection qui durait depuis six mois et menaçait de se prolonger encore, il me fut impossible de persuader à D.... que son prompt rétablissement était dû au médicament que je lui avais donné? C'est pourtant ce qui arriva. Il convenait bien volontiers que, peu après l'ingestion de *Coloc.*, il avait cessé de souffrir, mais il persistait à me soutenir que ma petite poudre n'avait rien fait, attendu qu'elle n'avait provoqué chez lui ni vomissements, ni selles, ni sueurs, etc. Qu'on vienne après cela, nous vanter la puissance de l'imagination sur des organisations aussi matérielles!

SEPTIÈME OBSERVATION.

MÉNOPAUSE; HABITUDE DES SAIGNÉES.

Parvenue à l'âge critique, Mme A...., d'une constitution vigoureuse quoique lymphatique, demeurant dans une petite commune des environs d'Aix, éprouva de fréquents vertiges avec forte coloration de la face, bouffées de chaleur,

lassitudes, pesanteur, oppression au moindre mouvement ; une saignée du bras et l'application de deux vésicatoires calmèrent ces malaises pendant quelques mois, après lesquels ils reparurent et nécessitèrent l'emploi des mêmes moyens ; mais cette fois le calme fut de moins longue durée. Bref, au bout d'environ deux années de cet étrange régime, Mme A.... en était arrivée au point d'être obligée de recourir à la saignée et aux vésicatoires tous les huit ou, au plus tard, tous les quinze jours.

Elle vint me consulter le 14 mai 1843. A ses malaises habituels s'était joint un affaiblissement marqué de la vue, sans doute occasionné par les pertes répétées de sang auxquelles elle avait été soumise ; aussi, malgré la saison et quoique le pouls dur et plein fut, comme on dit, à la saignée, je lui ordonnai de s'abstenir désormais de toute évacuation sanguine et prescrivis *Acon.* 6/3 en solution à prendre par cuillerée le matin et le soir ; puis, après un repos de huit jours, *Calc. carb.* 3/24 dans deux cents grammes d'eau, une cuillerée chaque matin.

Au moyen de ces deux médicaments alternés jusqu'à cinq fois à d'assez longs intervalles, du 14 mai au 14 décembre suivant, non-seulement Mme A.... a pu, depuis lors, se passer des saignées et des vésicatoires, mais elle a recouvré toute sa vigueur première, malgré les sinistres prédictions de M. G...., son médecin, qui la menaçait sans cesse d'une prochaine attaque d'apoplexie, suivant lui, imminente.

HUITIÈME OBSERVATION.

EXANTHÈME CHRONIQUE ; ANASARQUE.

M. O...., âgé d'environ quarante ans, propriétaire, habitant à quatre lieues de Marseille, a eu force gourmes

dans son enfance. En 1826, il lui survint une irruption générale, plus forte cependant aux membres inférieurs, consistant en de petites vésicules très-prurigineuses à la chaleur du lit principalement, d'où s'échappait, en les grattant, une sérosité corrosive qui, par la dessication, formait des croûtes d'un jaune sale, se détachant par plaques plus ou moins épaisses.

Cet état durait depuis quatorze années, pendant lesquelles M. O.... avait consulté divers médecins tant chez lui qu'à Marseille et à Aix, sans avoir pu se débarrasser de l'affection qui le tourmentait; aussi avait-il cessé tout traitement et s'était résigné à supporter son mal avec patience, lorsqu'il me fut présenté par un de mes clients, le 27 janvier 1840.

Je débutai par une potion contenant *Sulph.* 6/30, dont l'action prolongée donna lieu à une assez forte aggravation de l'exanthème, mais surtout du prurit. Cet état s'apaisa peu à peu jusqu'au 17 février que je donnai *Tinct. sulph. gutt. j.*, à prendre en une seule fois. Sous l'influence de ce médicament, il s'opéra un changement notable; les vésicules devinrent moins nombreuses, les croûtes se détachèrent et le prurit cessa presqu'entièrement.

Le 10 mars, M. O...., s'étant imprudemment exposé à un courant d'air froid après un exercice assez violent, fut pris d'anasarque active avec perte de l'appétit, soif prononcée, diminution de la sécrétion urinaire, dureté, force et fréquence du pouls, ce qui m'obligea à lui donner *Dulc.* 3/12, suivi de plusieurs doses *Acon.* à différentes dilutions.

Le 6 avril, l'anasarque avait disparu; il ne restait qu'un léger empâtement aux extrémités inférieures et quelques symptômes gastriques, tels que faim avec répugnance pour les aliments, goût acide après avoir mangé, constipation, etc., qui cédèrent à une dose *Nux vom.* 3/24.

Pendant ce temps, de nouvelles vésicules étaient survenues aux jambes avec prurit et légère infiltration des pieds,

que le malade ne pouvait parvenir à réchauffer, surtout la nuit au lit, ce qui me fit lui donner, le 2 mai, *Graph.* 3/18.

Le 5 juillet, l'état s'étant considérablement amélioré, je répétai *Graph.* à la dose de 3/24.

Le 3 août, il ne restait que quelques petites vésicules éparses çà et là, qu'une dernière dose *Graph.* 3/30 enleva en quelques jours.

L'exanthème ne s'est plus reproduit.

NEUVIÈME OBSERVATION.

SCROFULES, ULCÈRES FISTULEUX A LA RÉGION CERVICALE.

C...., journalier, âgé de quarante-cinq ans, vint me consulter le 22 décembre 1843.

Doué d'un tempérament éminemment lymphatique, ce malade me dit avoir été sujet, dans son enfance, à des croûtes à la tête et à l'engorgement strumeux des ganglions cervicaux, dont plusieurs se sont successivement tuméfiés, ramollis, puis ont suppuré, en laissant à leur suite des cicatrices caractéristiques. En ce moment, C.... porte autour du cou, particulièrement aux parties latérales, un véritable chapelet de ganglions engorgés à différents degrés; il a de plus, entre les attaches inférieures du muscle sterno-cléido-mastoïdien du côté droit, ainsi qu'au bas de la fossette du cou, deux pertuis fistuleux d'où s'échappe une sérosité purulente; ils sont le résultat d'abcès dont l'ouverture spontanée remonte à un et deux ans. C.... m'assure s'être soumis, d'après le conseil de divers médecins, à plusieurs traitements qui toujours sont restés inefficaces; lassé de ces insuccès multipliés, depuis long-temps il a cessé de réclamer des conseils.

Sous l'influence de six prises *Calc. carb.* 6/24 ou 30 administrées depuis le 22 décembre jusqu'au 7 février suivant, les ganglions commençaient à se ramollir en diminuant de volume, lorsque C.... fut obligé de s'absenter.

A son retour, 28 juin, toute trace d'engorgement avait disparu; il ne restait que les points fistuleux qui rendaient beaucoup de pus séreux. Je donnai *Silic.* 3/24.

Le 22 juillet, l'ulcère situé au-dessus du sternum était cicatrisé, l'autre en voie de cicatrisation. Pas de médicament.

Le 7 août, je répétai *Silic.* 3/30.

A la fin du mois de septembre, C.... était et est resté guéri.

DIXIÈME OBSERVATION.

ULCÈRE FISTULEUX AVEC CARIE A LA TUBÉROSITÉ INTERNE DU TIBIA.

Le 13 août 1847, Pierre Roux, ouvrier boulanger, âgé de trente ans, demeurant rue Belzunce, 27, se présente à ma consultation pour un ulcère fistuleux qu'il porte à la partie inférieure de la tubérosité interne du tibia du côté gauche. Voici les détails qu'il me fournit.

Né à Réalon (Hautes-Alpes), il n'a jamais eu d'autre maladie que la gale dont il fut atteint à l'âge de cinq ou six ans. A douze ans, il reçut un violent coup de pied à la partie qui est aujourd'hui le siége de l'ulcération. Il y survint beaucoup de gonflement auquel succéda un abcès volumineux, que le malade ouvrit lui-même. Un mois après, il était guéri, sauf qu'à chaque changement brusque de température, il a toujours ressenti depuis, à cette partie, des douleurs plus ou moins aiguës.

Dans le mois de juillet 1846, ces douleurs devinrent tellement intenses, que Roux finit par ne pouvoir plus marcher qu'en se soutenant sur un bâton. Il eut alors recours aux conseils de M. le docteur D..., médecin d'une société de prévoyance dans laquelle il s'était fait recevoir depuis quelques mois ; ce médecin lui ordonna une application de sangsues et l'emploi de divers emplâtres et liniments qui ne procurèrent aucun soulagement.

Après un mois passé dans son pays natal, Roux revint à Marseille vers la fin d'octobre ; son état avait alors beaucoup empiré, et malgré l'apposition réitérée de sangsues au nombre de 280, il se forma une tumeur qui vint à suppuration ; l'ouverture en fut faite par M. le docteur D... à la fin de novembre ; elle donna lieu à l'issue d'une assez grande quantité de matière purulente, qui petit à petit fut remplacée par une sérosité rousseâtre.

La cicatrisation tardant à s'effectuer, la petite plaie fut sondée à plusieurs reprises, et l'on put constater la présence d'une esquille dont on tenta d'opérer l'extraction. Malgré l'emploi successif de mèches de charpie, de morceaux d'éponge préparée, de trochisques, malgré l'incision du trajet fistuleux, on ne put y parvenir. M. le docteur D... déclara alors (d'après le dire du malade), qu'il ne restait d'autre ressource, pour éviter une grave opération, que de découvrir largement la partie de l'os affecté et de le cautériser avec un fer rougi à blanc. Sur le refus formel de Roux de se soumettre à ce moyen énergique, intervint, le 16 juin 1847, une décision de l'administration de la société dont il était membre, qui l'en déclarait exclu pour s'y être fait admettre alors que déjà il était atteint d'une maladie que l'on affectait de considérer comme incurable. Cette décision ayant été transmise, suivant l'usage, au grand conseil, celui-ci convoqua une consultation composée de MM. les docteurs A..., B... et D..., dont le résultat fut la sanction pure et simple de la première décision.

Par une singulière coïncidence, la délibération du grand conseil parvint à Roux le 15 septembre, juste au moment précis où, grâce à l'homœopathie, il venait de reprendre son travail depuis si long-temps interrompu. Il avait suffi, en effet, de cinq potions contenant chacune une goutte *Silic.* 24 ou 30, employés *intrà* et *extrà*, du 13 août au 10 septembre, pour cicatriser le trajet fistuleux et enlever toute douleur.

Enivré de ce succès inespéré, Roux ne tint pas assez de compte du conseil que j'avais dû lui donner de ne travailler qu'avec modération. Vers les fêtes de la Noël, époque de rude fatigue pour les boulangers, l'impatience de faire montre de la belle santé qu'il venait de recouvrer si inopinément, lui fit commettre l'imprudence de pétrir huit fournées, travail énorme qui fit rouvrir l'ulcère d'où s'échappa une petite esquille de consistance friable; après quoi, la cicatrisation se fit rapidement au moyen de deux doses de *Silic.*, et d'un repos de quelques jours.

Depuis trois mois, Roux n'a pas discontinué de travailler comme par le passé; il ne souffre plus, et sa santé ne laisse rien à désirer.

Nous nous bornerons, pour le moment, à ces quelques observations, qu'il nous eût été bien facile de rendre plus nombreuses. Telles qu'elles sont, elles suffisent à notre objet si, comme nous le croyons, elles portent avec elles leur enseignement. Aussi les livrons-nous avec une égale confiance, d'une part, à l'appréciation de tout médecin qui, jaloux de se faire, par lui-même, une opinion raisonnée sur la valeur pratique de notre loi des semblables et des principes secondaires qui en découlent, ne craindrait pas de se condamner à une étude longue, pénible, avec le désir sincère de chercher et de trouver la vérité; d'autre part, à l'interprétation malveillante de cette critique haineuse, passionnée, dont on nous donne le pitoyable spectacle; critique de parti pris, qui n'ar-

gumente qu'en se bouchant les oreilles, quand toutefois elle consent à argumenter, décidée qu'elle est à flétrir par avance ce qu'elle s'obstine à ne vouloir comprendre pas.

La médication par nous employée dans chacune des observations que nous venons de relater, ayant été constamment couronnée d'un plein succès, il nous serait peut-être permis de nous en prévaloir pour établir d'ores et déjà la prééminence du traitement homœopathique sur les moyens précédemment mis en usage par les confrères auxquels nous avons succédé; ce serait là, pour nous, l'occasion d'un facile triomphe; nous n'en voulons pas, nous n'en voudrons jamais. Les faits ainsi présentés, dépouillés de toutes données propres à démontrer les indications qui ont motivé le choix de tel ou tel médicament plutôt que celui de tel ou tel autre, pourraient tout au plus piquer un moment la curiosité, provoquer même une sorte d'étonnement, mais ils ne sauraient entraîner la conviction, et c'est là, nous l'avons dit, ce sera toujours là que tendront nos efforts.

Que les hommes sérieux auxquels nous nous adressons plus particulièrement, et que nous supposons quelque peu familiarisés avec les principes de notre école, ne dédaignent pas, non de feuilleter, mais de lire attentivement, de méditer la matière médicale pure de Hahnemann, cette œuvre colossale qu'il est du bon ton de dénigrer, impuissant que l'on est à la combattre avec quelque chance de succès, ils ne tarderont pas à acquérir la preuve des avantages immenses que l'homœopathie nous fournit dans le traitement des maladies. Ainsi, dans la pathogénésie de la belladone, ils verront que si cette substance a guéri avec tant de promptitude et de sûreté Mme R... et M. R... (1re et 2e observ.), c'est que les symptômes 455, 1164, 1348-56, 1361 qu'elle fait naître chez l'homme bien portant, correspondaient parfaitement au verbiage loquace, au mutisme, au délire chantant de Mme R... (1re observ.), tout comme ses symptômes 180, 207, 1335,

1348, 1353, offraient la plus grande analogie avec l'érysipèle et le délire gai de M. R... (2me observ.). Ils pourront aisément se convaincre que si chez Mmes R... et S., (3e et 4e observ.), atteintes l'une et l'autre de ce qu'on appelle banalement une névralgie, dénomination qui, d'après les habitudes de l'ancienne école, devait entraîner l'emploi de moyens à peu près les mêmes, la belladone qui a guéri si rapidement Mme S... (4e observ.), à cause de l'extrême ressemblance qui existait entre les symptômes de sa maladie et les symptômes pathogénétiques 1–5, 160, 170, 171, 213, 290, 296, 303–309, 379–81, 449, 453, n'a exercé qu'une action seulement palliative chez Mme R... (3e observ.), par la raison que, malgré la similitude que semblaient présenter au premier abord les symptômes 86, 91, 108, 116, 134, 171, cette similitude n'était pourtant qu'apparente, attendu qu'elle ne concordait ni avec le moral de Mme R..., ni avec son état chlorotique, ce que fesait très–bien au contraire la pulsatille qui, à l'avantage de présenter toutes les conditions d'une parfaite homœopathicité, joignait encore celui d'être un très–bon antidote des malaises que fait naître l'usage prolongé des préparations ferrugineuses trop fortement dosées.

La 5e observation nous présente une gastralgie vainement combattue pendant dix ans par tous les moyens dont dispose l'allopathie, qui a cédé presque instantanément à une minime dose de soufre, médicament en complet rapport d'appropriation avec l'état morbide de M. P..., par les symptômes compris dans sa pathogénésie entre les chiffres 185 à 262 et 290 à 385, mais surtout par le symptôme 621 qui signale une éruption semblable à la gale dont la rétropulsion intempestive avait occasionné le triste cortége des désordres fonctionnels qui n'ont cessé qu'alors que l'organisme, convenablement sollicité par un agent spécifique, a pu reproduire une éruption psoriforme dont la durée a été passagère comme l'est toute action médicinale curative.

Le succès rapide qui a suivi l'administration de la coloquinte chez M. D... (6e observ.), s'explique facilement par l'exacte ressemblance qu'offraient les symptômes inscrits sous les numéros 16, 18, 73, 118, 169, 182, dans la pathogénésie de cette substance, tant avec les coliques et les borborygmes auxquels M. D... était sujet, qu'avec les douleurs d'élancements, de tiraillements le long du nerf sciatique, mais surtout l'engourdissement pressif au genou et au pied, qui s'aggravait ou s'améliorait alternativement par le mouvement ou le repos.

Il en est de même pour les 7e, 8e, 9e, 10e observations. Sans nous astreindre à un fastidieux étalage de chiffres, nous nous bornerons à conseiller de comparer les symptômes morbides offerts par les sujets de ces observations avec la symptomatologie fournie par l'expérimentation physiologique des médicaments employés tels que *Acon.*, *Calc. carb.*, *Dulc.*, *Graph.*, *Nux vom.*, *Silic.*, *Sulph.* ; leur parfaite concordance donnera la raison suffisante de la guérison qui devait suivre et a suivi en effet l'application qui en a été faite d'après les principes professés par la doctrine des semblables.

Hâtons-nous de le dire, pour prévenir toute fâcheuse interprétation ; on se tromperait étrangement si de nos paroles on voulait conclure que l'homœopathie consiste uniquement dans une comparaison mécanique de symptômes. Elle a bien une autre portée cette doctrine qui, à côté du diagnostic différentiel de l'affection morbide, a toujours soin de placer le diagnostic du médicament ; ici, il ne s'agit pas, comme le fait trop souvent l'allopathie, d'opposer à un nom collectif de maladie, qui ne saurait en aucun cas faire la base d'une indication thérapeutique rationnelle, dans la véritable acception de ce mot, un ou plusieurs médicaments pris indistinctement parmi une foule de substances dont l'action physiologique n'est que peu ou point connue, et que la manie des classifications a groupés arbitrairement sous certaines dénominations très-générales ; loin de là, le médecin homœopathe doit de toute

nécessité interroger soigneusement l'organisme du patient, pour parvenir à faire un relevé exact de tous les symptômes en tenant un compte égal des lésions soit de texture, soit de fonctions, soit de sensations; comparer attentivement cet ensemble de symptômes, avec la pathogénésie de tous les médicaments expérimentés sur l'homme sain; choisir parmi eux celui qui présente le plus de similitude ou d'homœopathicité; l'administrer toujours seul, attendu que du mélange de plusieurs substances médicinales qui se neutralisent réciproquement, il résulte inévitablement un composé doué de propriétés nouvelles, partant inconnues du praticien; le donner enfin à des doses telles que, sans perturber violemment l'organisme, il ait puissance de provoquer dans la partie malade, une réaction curative, c'est-à-dire, propre à ramener dans un juste équilibre la force vitale désaccordée.

Voilà comment procède l'homœopathie, cette médecine des riens, ainsi qu'on affecte de l'appeler. Si nous ne nous abusons pas, les faits que nous venons de rapporter répondent victorieusement à cette ridicule assertion, en démontrant aux esprits les moins clairvoyants que la doctrine des semblables sait et peut guérir, dans l'occasion, beaucoup mieux et plus promptement que la médecine de l'école. Tous nos malades ayant été d'abord et sans succès traités par des confrères allopathes, on aurait mauvaise grâce à vouloir invoquer une erreur de diagnostic, pour pouvoir nier l'existence ou amoindrir la gravité de leur maladie; et si l'on prétendait arguer contre nous de cette circonstance même pour soutenir que la guérison est due aux traitements antérieurs, nous nous verrions forcés de rappeler que Mme S.... (4e observation) et MM. P...., O.... et C.... (5e, 8e et 9e observations), avaient depuis bien long-temps renoncé à toute médication. Que si, changeant de tactique, on voulait attribuer au *régime* l'honneur de la cure: nous répondrions que nous n'avons jamais prescrit que des ali-

ments sains, dénués de toute action médicinale: si à l'*imagination*, nous demanderions quelle sorte d'influence l'imagination peut exercer sur des affections telles que celles mentionnées aux trois dernières observations, ainsi que sur des sujets aussi prévenus que l'étaient MM. P.... et D.... (5e et 6e observations) ; si à la *nature*, il serait par trop étrange que la nature pour guérir des maladies dont quelques-unes duraient depuis dix (5e observation) et même quatorze ans (8e observation), ait attendu patiemment le moment où ces malades se sont décidés, en désespoir de cause, à recourir à l'homœopathie.

Il est une dernière objection que nous n'abordons qu'avec une certaine hésitation, tant elle est délicate. Par un respect des convenances que chacun appréciera, nous avons dû ne désigner la plupart de nos malades que par leurs initiales ; voudrait-on nous en faire un sujet de reproche, nous n'osons dire un motif de doute ? Eh bien ! comme nous ne redoutons aucune espèce de contrôle, nous prévenons ceux qui seraient tentés de nous les demander, que nous tenons à leur disposition les noms et demeures des confrères que nous avons remplacés, et dont nous ne craindrions pas au besoin d'invoquer le témoignage, assuré que nous sommes qu'il ne nous ferait pas défaut.

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES HÉMORRHOÏDES,

PAR LE Dr GILLET.

Les indications thérapeutiques dans le traitement des hémorrhoïdes se tirent : 1° de la nature de l'infection miasmatique de l'organisme ; 2° des symptômes locaux et propres à l'affection hémorrhoïdale ; 3° des diverses lésions fonctionnelles concomittantes.

L'infection de l'organisme peut dépendre d'un vice dartreux, scrofuleux, sycosique, vénérien, dont aura été atteint le malade à une époque plus ou moins éloignée ; une investigation minutieuse est d'autant plus nécessaire, que la plupart des individus qui ont éprouvé l'une ou l'autre de ces affections, se croient à l'abri de tout accident consécutif, lorsque un temps assez long s'étant écoulé depuis la disparition des symptômes locaux, effectuée d'elle même ou sous l'influence d'un traitement externe, aucun phénomène nouveau n'est venu révéler la recrudescence de la maladie, c'est ainsi qu'ils se croient guéris de la *gale ou des dartres* par la suppression de l'exanthème cutané opérée à l'aide de quelques frictions ou bains médicamenteux ; de la *syphilis*, après la cicatrisation des chancres, obtenue au moyen de la cautérisation, ou après la résolution des bubons, uniquement due à l'application d'emplâtres ou d'onguens dits fondants ; *des scrofules* par la disparition des tumeurs et la guérison des ulcères obtenues seulement par un traitement local ; *de la sycose* par l'excision ou la cautérisation des verrues ou autres excroissances présumées vénériennes ou non. La sécurité des malades est encore plus grande, si à la médication externe a été joint l'usage de quelques médicaments à l'intérieur, les purgatifs entre autres que le vulgaire emploie

fréquemment, croyant se débarrasser ainsi du vice des humeurs.

Il arrive très-souvent que les symptômes locaux d'une infection générale ont été si peu prononcés qu'ils ont passé inaperçus ; nul doute alors que leur véritable caractère ayant été méconnu, les malades ne déclarent avec assurance qu'ils n'ont jamais contracté n'importe laquelle de ces affections.

Le médecin doit aussi porter son attention sur les divers états morbides que les hémorrhoïdaires ont offert dans leur enfance. Les affections humorales du cuir chevelu, des yeux, des oreilles, du nez, du cou, etc., assez communes à cet âge, et s'effaçant d'elles-mêmes le plus souvent (que la santé des enfants en soit ou non altérée), sont toujours la manifestation d'une infection héréditaire, ou provenant générale, acquise, qui plus tard révèle son existence par l'apparition d'une maladie chronique dont le genre et la forme sont déterminés par des circonstances accidentelles. Il s'ensuit donc que, pour bien apprécier la nature de l'infection de l'organisme chez les hémorrhoïdaires qui, dans le cours de leur vie passée, n'ont point contracté directement *la psore ou la syphilis*, le médecin devra faire des recherches sur les diverses maladies que les parents auront éprouvées, il y trouvera à coup sûr des éléments pour son diagnostic, et la source d'une indication thérapeutique.

Une fois fixé sur les conditions morbides de l'organisme antérieures à l'apparition des hémorrhoïdes, le médecin homœopathe fait un tableau complet de tous les symptômes locaux qui caractérisent cette affection ; non-seulement il tient compte des tumeurs plus ou moins volumineuses qui se manifestent, du flux sanguin qui apparaît assez fréquemment, mais il note avec soin les diverses sensations douloureuses que le malade ressent, telles que sentiment de pesanteur, de tension avec élancements dans le rectum, sensation de cuisson, de chaleur, de brulûre, de prurit à l'anus, etc.

Aucun phénomène ne doit échapper à son observation, et malgré cela son diagnostic resterait incomplet, s'il n'embrassait pas les diverses circonstances qui provoquent, aggravent, améliorent ou accompagnent tel ou tel symptôme, et les moments de la journée où les divers phénomènes se présentent le plus souvent.

Tous ces détails paraîtront peut-être exagérés, mais si l'on considère que la guérison sera d'autant plus prompte et plus assurée, qu'il y aura une plus grande analogie entre les effets pathogénétiques des médicaments et les symptômes que l'on aura à combattre, l'on sera convaincu de l'utilité d'observer rigoureusement les caractères distinctifs des uns et des autres ; ainsi, parmi les médicaments qui donnent lieu aux mêmes effets, les uns les produisent le matin, les autres le soir, d'autres le matin et le soir; pour les uns il y a aggravation des symptômes pendant le mouvement, pour d'autres cette aggravation a lieu pendant le repos, le mouvement semble au contraire procurer du soulagement. Tantôt les phénomènes sont indépendants les uns des autres. D'autres fois, l'un ne se présente qu'accompagné de tel autre : toutes ces différences établissent la nécessité, non-seulement de constater tous les symptômes, mais encore d'apprécier les différentes particularités que chacun d'eux présente dans sa manifestation.

Après avoir acquis les notions les plus exactes sur les caractères locaux de l'affection hémorrhoïdale, il est indispensable de passer en revue les appareils d'organes afin de connaître les diverses lésions fonctionnelles, permanentes ou temporaires, périodiques ou non qui peuvent exister, et que l'on rencontre d'ailleurs assez fréquemment chez les hémorrhoïdaires. Ce sont des douleurs de tête, des vertiges quelquefois, une toux plus ou moins fatigante avec ou sans expectoration, le plus souvent des souffrances abdominales; les fonctions digestives sont plus ou moins troublées, il y a de la

constipation, quelquefois de la diarrhée ; chez les femmes l'on observe des dérangements dans les fonctions menstruelles, tantot les règles sont hâtives, d'autres fois et le plus souvent, elles sont tardives, ou même supprimées; elles sont plus ou moins abondantes qu'à l'ordinaire , le sang est pâle ou noir, etc. Voilà tout autant de phénomènes que le médecin homœopathe prend en considération, parce que tous ont un certain degré d'importance dans le choix du remède.

Cet examen général conduit aussi à s'assurer s'il n'existait pas une affection antérieure dont la suppression aurait favorisé le développement des hémorrhoïdes ; dans ce cas tout en reconnaissant que ces deux états morbides peuvent avoir une origine commune, le médecin devra autant que possible employer des médicaments dont les effets pathogénétiques correspondront, en même temps, aux symptômes de l'affection antécédente.

Chez quelques hémorrhoïdaires , le moral subit une telle modification , qu'il est très-important d'en tenir compte. L'appréciation des divers changements qui,dans ce cas,se manifestent, a suffi, dans plus d'une circonstance , pour établir la préférence entre deux médicaments également applicables sous bien des rapports, mais dont le résultat n'eût pas été à coup sûr également le même.

Après avoir ainsi pris connaissance de l'ensemble des souffrances du malade, et des causes qui les ont engendrées , le médecin doit chercher dans la matière médicale le médicament dont les symptômes pathogénétiques ont le plus de ressemblance avec ceux de la maladie, et comme l'affection hémorrhoïdale a communément pour origine première une infection miasmatique *psorique*, *syphilitique* ou *sycosique*, c'est parmi les médicaments propres à anéantir cette infection que l'on devra choisir celui qui est le plus en rapport avec la totalité des symptômes. Les antipsoriques le plus généralement employés sont *sulfur*, *causticum*, *kal-carb.*, *nitri acid.*, *am-*

monium-carb., *natrum-carb.*, *graphites*, *lycopode*, *hepar*, *ars*, *calcarea*, *phosphorus*, *sepia*, *muriat-acidum*, *carb. veg.*; dans le cas de syphilis *mercur.*, *nitri acid.*, et dans la sycose, *thuya* en première ligne.

D'autres substances telles que *nux vom.*, *hellebor niger*, *acconit.*, *belladona*, *pulsatilla*, *hyoscyamus niger*, etc. peuvent être utiles, sinon pour détruire l'infection miasmatique, du moins pour combattre certains phénomènes généraux ou locaux permanents ou accidentels, auxquels ne correspondrait pas le médicament anti-psorique le plus approprié à l'état général; dans ce cas, l'on peut faire alterner celui de ces médicaments que l'on aura jugé le plus convenable, avec l'anti-psorique primitivement choisi.

Tous les agents thérapeutiques que nous venons d'énumérer, expérimentés sur l'homme sain produisent des phénomènes propres aux hémorrhoïdes ; que l'on ne soit donc pas surpris si les médecins allopathes ont obtenu quelques résultats avantageux de l'emploi de quelques-uns d'entre eux. Le *soufre*, par exemple, recommandé à titre de laxatif, mais que Hufeland désigne comme le spécifique contre l'affection hémorrhoïdale, elle-même, expérimenté sur l'homme sain donne lieu à des hémorrhoïdes. L'*ellébore noir* employé par M. Burne sous forme de topique pour calmer les douleurs hémorrhoïdales, expérimenté aussi sur l'homme sain, dispose aux hémorrhoïdes et provoque des douleurs brûlantes à l'anus. Et une preuve de plus que cette substance n'agit qu'en vertu de la loi homœopathique, c'est l'observation faite par M. Burne lui-même que l'application de l'ellébore sur les tumeurs hémorrhoïdales est promptement suivie d'une augmentation de la douleur, mais dont la disparition a lieu au bout d'une demi-heure. La *belladone* et la *jusquiame* qui entrent dans la composition de l'onguent *populeum* dont l'emploi est si fréquent, produisent aussi chez l'homme sain divers phénomènes hémorrhoïdaux tels que flux sanguin,

pléthore et contraction douloureuse de l'anus, prurit et élancements dans le rectum.

Nous croyons ces citations suffisantes pour nous donner le droit de soutenir que les succès obtenus par la médecine allopathique ne sont dus qu'à l'emploi de moyens qui, à son insu, agissent en vertu de la loi de spécificité.

Chaque individu atteint d'hémorrhoïdes pouvant offrir des différences dans l'ensemble des symptômes, nous dépasserions de beaucoup les limites que nous nous sommes imposées, si nous voulions préciser les substances médicamenteuses qui sont dans le cas de remplir toutes les indications éventuelles; nous nous bornerons à exposer quelques caractères distinctifs des principaux médicaments par rapport aux hémorrhoïdes proprement dites, et aux symptômes qui les accompagnent le plus fréquemment dans l'état ordinaire.

Sulfur., très-efficace dans les hémorrhoïdes anciennes, est le médicament le plus souvent employé, parce qu'indépendamment de sa propriété anti-psorique il correspond à presque tous les symptômes hémorrhoïdaux, tels que sentiment de plénitude et de déchirement dans le rectum, prurit, ardeur, cuisson, élancements à l'anus, hémorrhoïdes fluentes ou non, constipation ou diarrhée, prolapsus du rectum. Le malade allant à la selle, souffrances des organes de la poitrine et de l'abdomen liées à l'affection hémorrhoïdale. Son indication est d'autant plus fréquente, que les conditions de ces symptômes pathogénétiques concordent, dans la majorité des cas, avec celles qui accompagnent le plus ordinairement les symptômes morbides.

Calcarea convient particulièrement lorsque le flux hémorrhoïdal est très-abondant, que les tumeurs sortent pendant la marche en même temps qu'elles deviennent très-douloureuses, ces phénomènes cessant lorsque le malade s'assied; si, pendant que le malade va à la selle les tumeurs et le rectum sortent en forme de bourrelet; s'il y a constipation, enfin

dans tous les cas où il y aurait disposition à des congestions cérébrales par suite d'anomalies dans l'état ordinaire des hémorrhoïdes, ou par suite de la suppression d'une hémorrhagie habituelle. Ce médicament est encore très-utile chez les femmes hémorrhoïdaires dont les règles seraient trop hâtives et trop abondantes.

Kali-carbonicum est indiqué lorsque la constipation qui accompagne les hémorrhoïdes dépend de l'inactivité du rectum, et que la sortie des excréments est très-difficile à cause de leur volume, si les tumeurs hémorrhoïdales se gonflent et qu'elles saignent pendant les selles, mais surtout si l'écoulement de sang a lieu lors de *l'émission des urines*.

Muriat.-acidum correspond aux symptômes suivants: hémorrhoïdes gonflées, bleues, très-douloureuses au toucher et chute du rectum *en urinant*.

Phosphor convient lorsque les hémorrhoïdes coïncident avec un état chronique de relâchement du bas ventre, selles molles ou liquides et même involontaires, écoulement de mucosités par l'anus constamment ouvert.

Nitri acidum est un puissant médicament contre les hémorrhoïdes anciennes, il correspond aux symptômes les plus ordinaires de l'affection hémorrhoïdale, mais il est particulièrement indiqué lorsque le malade a fait abus du mercure; ou bien s'il existe des traces d'une syphilis invétérée, des fics, des condylomes, etc.

Thuya occid. spécialement applicable dans tous les cas d'hémorrhoïdes avec coïncidence d'excroissances sur la peau, ou d'une affection sycosique dont les symptômes extérieurs se seraient effacés d'eux-mêmes ou auraient été supprimés par des moyens locaux, il a pour caractères distinctifs pression sur les hémorrhoïdes avec sentiment d'étranglement des parties, les vaisseaux hémorrhoïdaux gonflés et fortement poussés au dehors, avec ténesme, prurit et cuisson à l'anus.

Carbo vegetabilis lorsqu'un écoulement de sang a constam-

ment lieu pendant les selles avec démangeaison et douleurs brûlantes à l'anus, et si les tumeurs hémorrhoïdales fortement gonflées et volumineuses sont accompagnées de douleurs lancinantes aux reins.

Causticum. — Si à la constipation se joignent des envies fréquentes d'aller à la garde-robe sans résultat, si les tumeurs se présentent à l'anus et sont un obstacle à l'évacuation des matières, enfin si les douleurs hémorrhoïdales sont fortement aggravées par la marche et surtout par la méditation.

Graphites est indiqué lorsqu'il existe une sensation de pesanteur dans le bas ventre, constipation chronique avec dureté dans la région du foie, selles dures et noueuses accompagnées de mucosités et de sang, douleurs dans les tumeurs hémorrhoïdales, chutes du rectum sans efforts pour aller à la garde-robe comme si l'anus était paralysé, et de plus chez les femmes aux règles tardives, avec leucorrhée blanche, liquide comme de l'eau. Ce médicament est employé avec avantage dans les hémorrhoïdes anciennes, et correspond à beaucoup de symptômes qui, dans ce cas, tiennent à cette affection.

Sepia convient également dans la disposition constitutionnelle aux hémorrhoïdes sans constipation, lorsque les selles sont molles ou diarrhéiques surtout après avoir pris du lait, et que le malade éprouve un tenesme de la vessie surtout le matin avec sensation comme s'il s'échappait quelques gouttes d'urine sans que l'effet ait lieu ; lorsqu'il y a des douleurs contractives au rectum s'étendant tout le long du périnée avec suintement par l'anus d'une humeur fluide, chute du rectum en allant à la selle, induration des tumeurs hémorrhoïdales.

Arsenic est particulièrement applicable lorsque les tumeurs hémorrhoïdales sont le siége d'une douleur brûlante surtout la nuit, s'il y a diarrhée et flux sanguin hémorrhoïdal accompagnés d'une forte chaleur brûlante.

Nux vomica, très-utile pour combattre les mouvements

fluxionnaires abdominaux qui précèdent les accès; l'est aussi dans les hémorrhoïdes fluentes ou non, avec constipation et rétrécissement spasmodique du rectum. Ce médicament convient surtout aux malades qui ont fait abus du café ou des liqueurs spiritueuses.

Pulsatill a est de toutes les substances non anti-psoriques celle qni correspond le plus aux symptômes hémorrhoïdaux, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de diarrhée muqueuse et de ténesme vésical, caractère doux et tendre.

Aconit convient dans tous les cas d'inflammation des hémorrhoïdes avec ou sans symptômes de réaction fébrile générale, il remplace avec grand avantage les saignées et les sangsues, sans avoir les inconvénients que peuvent présenter ces derniers moyens.

La matière médicale nous offre bien d'autres médicaments qui peuvent être d'une utilité incontestable dans le traitement des hémorrhoïdes, mais dans ce court exposé notre but a été de signaler le plus grand nombre des circonstances qui doivent être prises en considération pour établir les indications dans chaque cas individuel, et de faire connaître sommairement les médicaments les plus propres à les remplir; il nous reste à citer quelques observations à l'appui de la doctrine que nous défendons.

1re Observation.

M. . . . ., 42 ans, atteint d'hémorrhoïdes depuis huit ans, était assez fréquemment tourmenté par des accès caractérisés par un gonflement douloureux des tumeurs hémorrhoïdales, des élancements à l'anus et un flux sanguin qui, le plus souvent, terminait la crise. Tous les moyens thérapeutiques de l'ancienne école, tentés à diverses reprises, n'avaient produit que des effets palliatifs de très-courte durée.

Le 24 avril 1845, une violente attaque hémorrhoïdale décide le malade à réclamer nos soins.

État.— Deux tumeurs volumineuses, rouges, dures, sensibles au toucher, existaient au pourtour de l'anus et donnant lieu à des douleurs lancinantes et cuisantes très-intenses, avec sensation d'un corps volumineux qui dilacéraient l'anus au point de le déchirer. Région hypogastrique douloureuse, besoin fréquent d'uriner avec émission des urines, difficile et douloureuse, très-vives souffrances en allant à la garde-robe; pouls dur et fréquent. *Aconit*, sixième dilution, deux gouttes dans 200 grammes d'eau distillée à prendre par cuillerée à bouche, d'heure en heure; le lendemain la fièvre avait presque cessé, les douleurs étaient bien moindres, l'excrétion des urines se faisait bien plus facilement; le surlendemain l'accès était terminé sans qu'un écoulement de sang eût eu lieu. La durée des paroxysmes précédents avait toujours été de cinq à six jours.

Jusque-là le traitement n'avait été que palliatif; il s'agissait de guérir l'affection hémorrhoïdale elle-même, et nous dûmes à cet effet prendre connaissance des antécédents.

Le malade avait eu, dans son enfance, des glandes volumineuses au cou; un traitement fort long ne produisant aucune amélioration, fut abandonné; plus tard, les tumeurs disparurent d'elles-mêmes, mais il survint une ophtalmie puriforme, qui dura plusieurs mois, et reparut plusieurs fois dans le courant de l'année. L'on se rendit maître de cette affection par des purgatifs et des vésicatoires répétés. A l'âge de 20 ans, une dartre vive occupait une grande partie de la joue droite; des frictions médicamenteuses, patiquées pendant cinq mois environ, la firent disparaître. Enfin, à l'âge de 34 ans, les hémorrhoïdes se déclarèrent; pendant quelque temps, elles n'occasionnèrent qu'un peu de gêne sans douleur, mais ensuite des paroxysmes presque toujours plus intenses se manifestèrent, la constipation s'établit et les selles n'eurent lieu ordinairement que tous les trois jours.

Dans l'intervalle des accès le malade éprouvait de temps à autre de légères cuissons avec élancements à l'anus; des lotions d'eau fraîche suffisaient pour les faire disparaître.

Les divers états morbides qui s'étaient succédé ne laissaient aucun doute sur l'existence d'un vice général psorique, et le soufre, dont les effets pathogénétiques justifient l'emploi dans l'affection hémorrhoïdale, était ici à plus d'un titre d'une indication formelle. Il fut prescrit à la dose *d'une goutte de la douzième dilution* dans 150 grammes d'eau et dont le malade devait prendre une cuillerée à soupe le matin seulement, deux heures avant le déjeuner. Huit jours après que cette potion fut achevée, répétition du même médicament, mais à la quinzième dilution; pendant ce temps la constipation cessa, le volume ordinaire des tumeurs hémorrhoïdales diminua, les légères douleurs habituelles disparurent. Continuation du même traitement, en changeant seulement *la dilution* à chaque fois que la potion était répétée.

Deux mois étaient à peine écoulés, qu'il ne restait aucune trace d'hémorrhoïdes; cependant le malade prit toujours une dose de soufre de loin en loin, jusqu'à ce que la non apparition des accès nous eut démontré que la guérison était radicale; en effet, le malade n'a plus éprouvé aucun symptôme de son ancienne affection.

2me Observation.

M. ...., âgé de 41 ans, a été atteint fréquemment, jusqu'à l'âge de 20 ans, de dartres qui furent remplacées à cette époque par des érysipèles qui se renouvelaient assez souvent, en même temps il s'établit une affection hémorrhoïdale qui a toujours persisté et dont l'existence était révélée de temps à autre par l'apparition de petites tumeurs au pourtour de l'anus, avec douleur cuisante pruriante, et quel-

quefois écoulement de sang. Le malade éprouvait habituellement des flatuosités et des borborygmes dans les intestins, une pression légèrement douloureuse à la région épigastrique, surtout après avoir mangé, et parfois un sentiment de plénitude à la tête et de lassitude dans les jambes; une constipation très-opiniâtre existait depuis la première apparition des hémorrhoïdes. Le malade ne se rappelle pas laquelle de ces deux affections a été la première.

De tout temps M. R.... a observé les règles hygiéniques les plus sévères; à diverses époques il a fait usage des divers moyens thérapeutiques que l'allopathie prescrit en pareil cas, et jamais l'affection hémorrhoïdale n'a pu être modifiée d'une manière absolue, la constipation a résisté à tous les moyens, les selles n'avaient lieu qu'à l'aide des lavements.

Commémoratifs.—L'aïeul a été hémorrhoïdaire, le père l'est aussi depuis son enfance, il a de plus contracté la gale étant au service militaire, et porte aujourd'hui de nombreuses varices aux jambes.

Il est évident que nous avions à combattre un vice psorique, dont les hémorrhoïdes n'étaient qu'une manifestation extérieure. Le 30 mars 1846, nous prescrivîmes la potion suivante : — Soufre 6/30, eau distillée 150 grammes à prendre par cuillerée tous les jours, une le matin seulement; trois doses du même médicament, prises à huit jours d'intervalle de l'une à l'autre, suffirent pour faire cesser les souffrances de la tête et des organes de l'abdomen; les hémorrhoïdes disparurent, mais la constipation, quoique moindre, persista. Le traitement fut continué, et vers le milieu de juillet M. R.... jouissait de la plus parfaite santé. Depuis lors il a abandonné le régime de vie qu'il suivait, et n'a jamais éprouvé aucune récidive de sa maladie.

3me Observation.

M. ...., 52 ans, ayant plusieurs fois contracté la syphilis et saturé de mercure se plaint à nous, le 10 octobre 1846, de porter à l'anus diverses tumeurs hémorrhoïdales qui le font habituellement souffrir en allant à la selle, gonflement, écoulement de sang, prurit, suintement, constipation alternant parfois avec diarrhée, etc.

Les antécédents enlevaient tout équivoque dans le choix du remède, *acide nitrique* fut prescrit, une goutte douzième dilution dans 150 grammes d'eau distillée, une cuillerée par jour. — Le même médicament répété à la quinzième, dix-huitième et trentième dilution amena bientôt une amélioration très-marquée. Enfin, après quatre mois de traitement, il a dissipé jusqu'au dernier vestige de la maladie.

Lycopode termina la cure en régularisant les fonctions digestives.

4me Observation.

M. C...., âgé d'environ 36 ans, négociant à Nîmes, nous fut présenté par un ami commun, dans les premiers jours de septembre 1838. Voici les détails qu'il nous donna :

Sujet aux humeurs dans son enfance, il eut, à 25 ans, des hémorrhoïdes qui fluèrent plus ou moins pendant 5 ou 6 ans, puis, se supprimèrent sans cause connue vers 1832. Depuis lors, il lui est survenu une rougeur au nez, sur lequel apparaît fréquemment un petit bouton qui s'enflamme, suppure et disparaît en quelques jours ; de fortes bouffées de chaleur à la face à la moindre émotion, mais surtout de violentes tranchées déchirantes qui, du bas-ventre, gagnent les hypocondres, l'épigastre et même la poitrine, avec nausées, sentiment de défaillance, et besoin de se te-

nir courbé en avant, position qui lui procure quelque soulagement. Ces douleurs reviennent par accès irréguliers tous les huit ou, au plus tard, tous les quinze jours. L'abdomen est alors ballonné, tendu, sensible à la plus légère pression; il y a de fréquents borborygmes, des envies pressantes d'aller à la selle, avec évacuations insuffisantes de matières très-dures. Dans cet état, cinq ou six lavements pris coup sur coup, en procurant des évacuations, calment la violence des douleurs du ventre, où il ne reste alors qu'une sensation de plénitude qui se dissipe en quelques jours.

Le malade mit sous nos yeux différentes consultes de médecins de Montpellier et de Lyon. L'un, n'a vu dans cet état qu'une névralgie, une enthéropathie intermittente, et a conseillé l'usage des antispasmodiques, des anti-périodiques; un autre, fixant principalement son attention sur la douleur des hypochondres, diagnostique une colique néphrétique, et prescrit en conséquence les bains généraux et les diurétiques; un troisième croit à une affection humorale; il ordonne les dépuratifs, un cautère au bras, etc... Pas un, parmi eux, ne s'occupe de l'affection hémorrhoïdale.

Guidé par l'ensemble des symptômes, et tenant compte de l'état psorique et de la suppression brusque du flux hémorrhoïdal, nous prescrivîmes une dose *sulph.* à différentes dilutions, à prendre de quinze en quinze jours, en ayant soin d'intercaler quelques prises de *nux vom.* A dater de la première dose homœopathique et quoique, vu l'éloignement, ce traitement par correspondance n'ait pas été suivi avec la régularité nécessaire, et se soit prolongé au delà du terme ordinaire, M. C.... ne s'est plus ressenti des coliques qui le tourmentaient depuis si long temps.

REVUE DES JOURNAUX ALLOPATHIQUES.

PAR LE Dr BÉCHET.

La solidité des bases de l'homœopathie et l'ignorance absolue de cette science de la part de nos adversaires, ont placé notre école à l'abri de toute attaque sérieusement scientifique : nos confrères ne sont pas restés cependant dans une oisiveté complète qui nous ait permis de nous répandre sans obstacles, et de vulgariser en paix une méthode médicale dont les bienfaits sont inappréciables. Je n'ai pas la pensée d'énumérer tous les moyens qui ont été dirigés contre nous, et de les signaler aux lecteurs de notre *Revue*; ne voulant nous occuper que de la science médicale, nous laissons volontiers à d'autres le soin de la surcharger de questions qui lui sont étrangères. Je ne viens donc pas rechercher dans les publications allopathiques ce qu'elles peuvent présenter par rapport à leurs auteurs, mais ce qu'elles contiennent de singulier par rapport aux vrais principes de l'art de guérir. Les citations que je vais faire prouveront que souvent nos adversaires agissent à leur insu par la loi des semblables, et que toujours leurs déterminations thérapeutiques manquent d'une base véritablement scientifique.

Une collection de faits plus ou moins dissemblables, qu'aucun grand principe ne domine, ne peut être décoré du nom de science, et telle se présente à nous l'allopathie, pour peu que nous la soumettions à un examen sérieux. Raisonneuse sur les affections morbides, raisonneuse sur les vertus curatives des médicaments, voulant tout s'expliquer

l'allopathie est mobile comme la pensée des individus qui la représentent, et jamais on n'en pourra dire : *c'est une grande science que celle qui sait ignorer*. L'homœopathie, au contraire, consent à ignorer quelle est la cause intime des maladies, et quelle est la cause intime de l'action des substances médicinales, mais elle possède une loi principe, fondée sur la nature de notre organisation, découverte par le génie de Hahnemann, et démontrée par l'expérience qui donne la raison des rapports véritables qui existent entre les maladies, et les modificateurs que la providence nous a donnés pour les détruire.

Mais, me dira-t-on, avant Hahnemann, la médecine a opéré de véritables guérisons : c'est incontestable. ... Hahnemann a formulé une loi vieille comme le monde, faut-il s'étonner que le hasard ait quelquefois dirigé les médecins à leur insu, sous l'inspiration de cette loi ? et ce sont précisément ces faits dont le hasard a fait tous les frais qu'il nous est agréable de signaler, parce qu'ils témoignent de la vérité impérissable de la science homœopathique.

Le Bulletin de Thérapeutique du mois de novembre 1847 rapporte que le professeur Trousseau traite, à l'hôpital Necker, le muguet chez les enfants par le mélange suivant : miel rosat, 10 grammes ; borax, 10 grammes ; avec un pinceau de charpie on en induit les surfaces malades cinq ou six fois par jour.

Quelle peut être la raison qui a amené ce professeur à traiter ainsi cette intéressante affection qui fait tant de victimes chez les jeunes enfants ? Est-ce la notion intime de cette maladie ? Il me serait facile de prouver que la science ne possède rien de positif sur cette question. Est-ce la notion exacte de l'action du sous borate de soude ? La matière médi-

cale est également muette à ce sujet. C'est donc une expérience lente et pénible, ou le tact médical qui ont amené ce praticien à cette heureuse application. Mais combien l'expérience a dû lui coûter de temps et de mécomptes ! Il n'a pas sans doute commencé ses recherches sur ce sujet par l'emploi du borax, ou bien eût-il été assez heureux pour débuter par cette substance, la première expérience n'a pas été sans incertitude et sans dangers. Faut-il invoquer son tact pratique seul? Alors où est la science ?

Mais il existe un livre intitulé *Matière médicale pure* où les effets du *borate de soude* sur l'organisme sain sont parfaitement notés ; cette substance provoque sur la muqueuse buccale la formation d'aphtes très-analogues à ceux qui constituent le muguet chez les enfants, éclairé par la loi des semblables, sans autre tentative et sans invoquer le tact pratique d'un professeur, le médecin qui connaît la *matière médicale pure* pourra traiter efficacement le muguet des enfants.

Mais le borate de soude ne guérit pas toujours ; en ce cas le professeur Trousseau conseille la cautérisation par une solution de nitrate d'argent. Il est fâcheux que la science de ce professeur ne lui ait pas appris que d'autres substances produisent sur l'organisme sain des aphtes dans la bouche, entre autres le *mercure soluble*, car il épargnerait à ses jeunes malades de pénibles et difficiles cautérisations, certainement moins efficaces que ne le serait le *mercure soluble* de Hahnemann.

Le même journal, dans son numéro du mois d'août, page 105, contient un travail sur les expérimentations de l'alcoolature d'*aconit* contre diverses affections, par le docteur Teissier, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Cet article commence par cette phrase, laquelle est d'ailleurs applicable à tous les médicaments allopathiques : « Il est peu d'agents « thérapeutiques sur les propriétés desquels on ait émis plus « d'opinions contradictoires que sur l'*aconit*. » Comment

l'école régnante n'est point encore parvenue à connaître au moins les principales propriétés d'une substance sur laquelle elle expérimente depuis plus d'un siècle? L'*aconit* a été cependant préconisé contre les affections les plus graves ; Antoine de Stoerk le prescrivait aux fébricitants, aux goutteux; il l'a trouvé efficace contre les gonflements glandulaires, contre les exostoses syphilitiques , contre la gangrène. Adolphe Boelmer et Georges Schenkbecher et d'autres habiles observateurs ont confirmé, par des faits, les expériences de Stoerk, et un siècle s'étant écoulé, l'école allopathique ne sait encore rien de positif sur les vertus de cette précieuse plante ! Elle est donc organiquement stérile cette école pour laquelle un siècle est à peine un jour, et qui laisse toujours en question les problèmes dont elle ne cesse cependant de s'occuper.

Mais Hahnemann a expérimenté l'*aconit* sur l'organisme sain ; la loi des semblables venant fructifier ses laborieuses recherches, il n'est plus permis d'émettre des *opinions* contradictoires sur l'efficacité de cette substance. Si le docteur Teissier avait voulu profiter des travaux de notre maître et de la découverte de ce régénérateur de l'art de guérir, il aurait pu épargner à ses malades de dangereuses expériences, et à sa pratique de bien pénibles incertitudes. Il aurait su *à priori*, que « dans le *rhumatisme articulaire* aigu, l'*aconit* « exerce une double action sur l'état général et sur l'état lo- « cal, en modérant le mouvement fébrile et en apaisant les « douleurs articulaires (pag. 108). » Les lignes suivantes, page 109, confirment également ce que Hahnemann avait dit bien avant le docteur Teissier, qui se garde bien de le citer : « Il est une autre maladie dans le traitement de laquelle l'al- « coolature d'*aconit* nous a paru agir d'une manière avan- « tageuse, c'est l'*érysipèle* de la face. Chez plusieurs malades « auxquels ce médicament a été donné, nous avons vu le « mouvement fébrile présenter une diminution sensible 24 « ou 48 heures après l'administration de la première dose.»

Et plus loin : « *Angine, bronchite, coqueluche* : l'action de « l'alcoolature d'*aconit* est encore très-évidente dans ces trois « maladies, etc. » Et enfin la *fièvre typhoïde*, cet éternel problème de l'allopathie, trouve également un adversaire dans l'*aconit* ; mais citons les paroles du bulletin : « Nous devons « dire que plusieurs fois, dans cette dernière maladie, nous « avons vu après l'administration de l'*aconit*, le pouls deve- « nir moins fréquent, la peau moins sèche et moins chaude, « en un mot le mouvement fébrile diminué. » Voilà des faits qui peuvent étonner les allopathes, mais depuis long-temps la clinique les a révélés aux disciples de Hahnemann dont les expériences ont précisé l'efficacité de l'*aconit*.

La préparation dont s'est servi le docteur Teissier est la suivante : 500 grammes d'*aconit napel* (racines, tiges et feuilles fraîches) broyés ensemble et mélangés à partie égale d'alcool, en macération pendant 15 jours. Faut-il faire observer que cette préparation ressemble singulièrement à celle que recommande Hahnemann, qui cependant mélange le suc de la plante fraîche à partie égale d'alcool. Je ne me permettrai pas de dire que le docteur Teissier a ajouté à dessein toute la plante afin que sa préparation étant moins active, il pût en prescrire des doses qui ne pussent pas le faire accuser d'*homœopathisme*, mais je ne puis m'empêcher de signaler que sa préparation contient infiniment moins de principe actif que celle usitée dans l'école homœopathique. Aussi prescrit-il de 1 à 10 grammes d'alcoolature d'*aconit*.

La question des doses est incontestablement celle qui a valu le plus d'opposition à l'homœopathie : je n'ai pas l'intention de la traiter ici : je vais me borner à citer un passage du travail dont je m'occupe : « Rarement l'alcoolature d'*aconit* a produit des effets narcotiques, *et c'est seulement à faible « dose qu'elle nous paraît pouvoir déterminer un semblable « résultat.* » Cette phrase est précieuse sous la plume de nos adversaires. L'*aconit* est rangé par tous les toxicologues

parmi les poisons *narcotico-acres* : sa puissance narcotique est donc caractéristique et son action sur les centres nerveux est, sinon la plus immédiate, au moins nécessaire. D'après les nombreuses expériences du docteur Teissier, et sa position donne de la force à ses assertions, *une plus faible dose d'aconit paraît plus propre à la manifestation de sa puissance pathogénétique sur l'organisme*. Je laisse à l'appréciation de mes lecteurs toute liberté pour juger la partie pratique de l'observation du docteur Teissier, qui certes, au soin qu'il a mis à taire le nom de Hahnemann dans ses études sur l'*aconit*, ne peut être pris pour un des nôtres.

Enfin, pour faire ressortir davantage combien les meilleurs esprits et les meilleurs travaux sont frappés de stérilité, lorsqu'aucun principe, immuable et compréhensif, ne les dirige, je vais rapporter les dernières lignes qui terminent cette étude sur l'action de l'*aconit*.

« En somme, nos propres observations et les résultats « obtenus par d'autres médecins nous ont convaincu que les « effets produits sur les malades par l'*aconit* en dehors de « l'action thérapeutique qu'il exerce sur les symptômes, « étaient très-variables et souvent contradictoires, et qu'il « serait fort difficile, sinon impossible, d'après ces phéno- « mènes, d'assigner une place convenable à ce médicament « dans un des groupes admis dans les traités modernes de « matière médicale. » Elle est vraiment bien admirable la *science* qui amène à de semblables conclusions, après de longues et laborieuses recherches !

La *Revue médico-chirurgicale de Paris*, dans son numéro de décembre dernier rapporte, page 348, une observation de *paralysie étendue à presque tout le corps*, traitée avec succès par le *rhus toxicodendron*. Il n'entre pas dans le but de cet article de la rapporter en entier, je me bornerai à constater

l'heureux résultat de l'administration de cette précieuse substance. Si le médecin traitant en avait connu les effets sur l'organisme sain, il aurait pu épargner à son malade les longues et périlleuses tortures qu'il lui a fait éprouver avant de le soumettre à l'action de ce médicament. D'abord il en fut prescrit chaque jour trois dixièmes de grain de l'extrait. Voilà une dose peu forte pour des allopathes ; il faut ensuite considérer que la préparation en extrait est loin de conserver toute l'action des substances ; faut-il s'étonner alors que nos confrères allopathes, qui en ce cas ne considèrent que le jugement d'une balance, soient portés à mépriser nos faibles doses, ignorants qu'ils sont de l'excellence des préparations que nous prescrivons en homœopathie ? Au reste, il est bon de faire remarquer que le *rhus*, ainsi que l'*aconit* dans le travail que je viens de critiquer, ont été prescrits sans addition d'aucune autre substance active. Cette simplification des formules allopathiques est un résultat évident de l'influence que l'homœopathie a déjà exercée sur sa rivale, et le retranchement de ces dégoûtants et pernicieux mélanges, tant usités naguère, n'est pas le moindre bienfait de l'homœopathie.

Si je demandais au dr Teissier et au dr Mianowski quelle est la raison scientifique qui les a portés à prescrire l'*aconit* et le *rhus* dans les cas précités, leur réponse serait fort difficile. Ayant successivement invoqué l'induction, l'expérience clinique, l'analogie, ou telle théorie plus ou moins ingénieuse, ils seraient forcés de convenir qu'ils ont agi en aveugles empiriques, s'ils ne voulaient reconnaître la loi des semblables : *similia, similibus.*

Le journal de *Médecine et de Chirurgie pratiques,* dans son numéro de décembre dernier (page 559), annonce un ouvrage sur l'hydrothérapie, par le docteur Lubanski. N'ayant

pas à m'occuper de cette médication, je m'arrête au préambule de ce compte-rendu, dont je transcris les lignes suivantes : « Malgré d'assez nombreux écrits qui ont paru « sur le traitement hydrothérapique, nous ne sommes « pas encore suffisamment éclairés sur la valeur de cette « médication nouvelle. Il ne faut pas s'en étonner, l'hy- « drothérapie a pris rang dans la science depuis quelques « années à peine, et *nous disputons encore sur le mérite de « tel médicament qui figure depuis des siècles dans la ma- « tière médicale* ; mais, quels que soient les services que « doive rendre un jour cette médication, il faut bien conve- « nir que plusieurs circonstances lui ont été défavorables. « D'abord la médication nouvelle nous est arrivée du pays « de Mesmer et d'Hahnemann, et immédiatement après ce « dernier. C'est dire assez, qu'aux yeux de bien des prati- « ciens, elle pouvait être confondue avec ses sœurs aînées. »

Oui, Messieurs, de l'allopathie, l'hydrothérapie, née d'hier, a déjà pris rang dans la science. Chaque faculté, chaque ville, peut-être, possède déjà des médecins hydrothéropathes. Souhaitant à cette innovation une meilleure destinée qu'à tant d'autres, aussi heureuses qu'elle à leur naissance, qui ne venaient point du pays d'Hahnemann, mais de l'Écosse ou de la France, je n'ose la féliciter de l'enthousiasme qu'elle a fait naître, et qui témoigne de l'imperfection de votre école. Radicalement incapable de satisfaire les esprits sévères et avides du progrès, vos facultés s'ouvrent à deux battants devant toute découverte facile à connaître et qui ne force point à de pénibles études. Que de médicaments, que de médications qui ont été reçues ou préconisées par elles et dont on ne parle plus aujourd'hui ! Mais les fortes et importantes découvertes demeurent longtemps dans vos anti-chambres, parce qu'elles se dérobent à votre orgueilleux rationalisme doctrinal. L'histoire de

votre passé donne la mesure de la valeur de vos ovations éphémères, et de vos honorables dédains.

Au reste, la médication du *pâtre* de Grœffenberg peut avoir d'heureux résultats, je les admets aussi importants que possible. Eh bien ! qu'a à y prétendre votre école raisonneuse qui, privée de tout principe fructifiant, en est réduite à attendre le progrès du génie d'un pâtre, après avoir reçu le quinquina, votre gloire, de la main des sauvages du nouveau monde ? En attendant que l'expérience ait prononcé sur la valeur réelle de l'hydrothérapie, qui me paraît être, à défaut de l'emploi des anti-psoriques, la confirmation d'une grande découverte d'Hahnemann, je n'ose vous complimenter d'avoir osé écrire que ce grand homme a pu nuire à la découverte de Prietsniz. Depuis un demi-siècle, l'œuvre du vieillard de Cöthen n'a cessé de grandir; son influence réformatrice pénètre malgré vous dans vos journaux, dans vos livres et dans vos facultés, et vous ne craignez pas d'afficher votre stérile mépris, sous le moindre prétexte, contre cette force qui vous subjugue.

Le *Répertoire de Pharmacie*, publié par le dr Bouchardat, contient, dans son numéro d'août dernier, un article de M. Simon, de Lyon, sur la mortalité dans cette ville. Les états qu'il publie établissent pour l'année dernière, premier semestre, un accroissement de mortalité. L'auteur attribue cette fâcheuse circonstance à trois causes que je vais signaler, bien que l'homœopathie s'y trouve en fort mauvaise compagnie : « 1° Par la présence des somnambules et charlatans, dits *guérisseurs*, de tous les genres qui infectent « notre ville; 2° par l'extension qu'a prise, dans notre ville, « le système homœopathique, un grand nombre de personnes ont eu en leur possession des médicaments homœopathiques et en distribuent à leurs amis et parents, sans

« avoir le discernement nécessaire pour connaître les causes « qui les font souffrir ; 3° enfin, si l'on considère qu'il s'est « vendu à Lyon un grand nombre d'exemplaires du traité « Raspail, et que, dans la plus forte maison de droguerie de « Lyon, il s'est vendu dans un an autant d'aloës qu'il s'en « était vendu dans les quatre années précédentes, il est « impossible de ne pas attribuer la plus grande partie « du mal à ce système, qui prend de l'extension tous les « jours. »

Par cette dernière phrase, l'auteur atténue singulièrement l'accusation qu'il paraîtrait porter contre l'homœopathie; lui pardonnant volontiers la prévention ignorante qui l'a engagé à nous classer parmi les *charlatans de tous les genres*, je me borne à lui exprimer toute ma gratitude pour son aveu franc et loyal *de l'extension qu'a prise, dans la ville de Lyon, le système homœopathique*. Comment, M. Simon, il y a seize ans que le docteur Des Guidi a importé l'homœopathie dans votre ville, et le bon sens public n'a point encore fait justice de ce *guérisseur*; bien mieux, vous avouez que ses idées médicales ont pris *une extension* considérable, sans qu'elles aient été modifiées soit au fond, soit dans leur forme. Prenez garde, M. Simon, les *charlatans*, les *guérisseurs* ont rarement un succès aussi long : la deuxième ville du royaume, si richement dotée en intelligence, n'a pu laisser grandir un système, et voir augmenter ses représentants, si des faits bien contrôlés n'avaient puissamment servi les hommes honorables que vous avez l'audace de confondre avec ce que la société a de plus vil. Au reste l'*extension* dont vous vous plaignez a été progressive, et vos états de mortalité sont loin d'être, pour les années précédentes, ce qu'ils sont pour l'année écoulée.

Mais vous paraissez vous préoccuper surtout de l'emploi que font les gens du monde des remèdes homœopathiques : ici vous avez raison, car la médecine d'*amateurs* manque

trop souvent de précision, mais de grâce, respectez-vous assez pour ne pas diriger vos flétrissantes imputations contre des hommes dont les services, les talents et la conviction font une cuirasse invulnérable.

M. Kemmerer, docteur en médecine à l'Isle de Rhé, a préconisé, dans le *Journal des Connaissances medico-chirurgicales*, un topique qui lui a souvent réussi dans le traitement du rhumatisme : ce sont des cataplasmes faits avec la *bouse de vache* ! C'est dans un hôpital de Paris que M. Kemmerer apprit d'un malade la propriété de ces cataplasmes. Ce fait a paru de quelque importance aux yeux de quelques allopathes émérites, puisqu'il est signalé aux lecteurs du *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques* ainsi qu'à ceux de la *Revue Médico-chirurgicale de Paris*. Je n'ai pas la pensée de déverser du ridicule sur cette *découverte* du *malade* de M. Kemmerer ; tout remède qui guérit, quel qu'il soit, est digne de l'attention des médecins. Cette vérité cependant ne protègerait pas les observations remarquables de guérison par le traitement homœopathique que pourrait publier notre école; les journaux allopathiques ne les accueilleraient pas, et cependant leurs colonnes acceptent avec empressement la *découverte* de la bouse de vache, comme possédant une efficacité grande contre le rhumatisme. Mais la vieille médecine ne possède donc aucune médication fructueuse contre cette affection ? La thérapeutique anti-rhumatique est donc à faire, puisque LA BOUSE DE VACHE fixe l'attention de la SCIENCE allopathique. Voyons ses plus récents travaux sur cette intéressante matière.

M. Briquet traite le rhumatisme par le sulfate de quinine à haute dose. Cet *agrégé de la faculté de Paris, médecin de l'hôpital Cochin* a, en 1843, occupé l'Académie de Médecine des heureux résultats qu'il a obtenus contre le rhumatisme

aigu par cinq ou six grammes de sulfate de quinine, prescrit chaque jour à peu près à pareille dose, de telle sorte que chaque rhumatique avalait de 25 à 30 grammes d'une substance dont on donnait, il y a peu d'années, 12 ou 15 grains seulement.

Aussi faut-il peu s'étonner du danger de cette médication, révélée par un fait livré à la publicité par le professeur Récamier dans la *Gazette des Hôpitaux* du mois de décembre de la même année. Au reste, le docteur Monneret avait déjà lu, à l'Académie de Médecine, un mémoire dont voici les conclusions : « 1° Le sulfate de quinine exerce une action « locale sur l'élément douleur de la maladie désignée sous « le nom de rhumatisme articulaire; 2° cette action n'est « ni constante, ni durable; 3° l'emploi du sulfate de quinine « ne prévient pas les complications qui peuvent survenir du « côté du cœur et de son enveloppe ; 4° le sulfate de quinine « n'est pas un anti-phlogistique; 5° s'il a cette apparence « c'est par les troubles nerveux qu'il occasionne et qui peu- « vent masquer, mais d'une manière très-fugace, les phéno- « mènes d'inflammation; 6° il détermine un empoisonne- « ment. (*Journal de méd. et de chir. pratiq.* 1843, p. 371).»

Dans le courant de la même année, M. Requin, également *agrégé de la faculté de Paris*, signale à l'Académie les bons effets qu'il a obtenus contre le rhumatisme aigu par l'*opium* à haute dose.

Dans la même année encore, le docteur Martin-Solon, également *agrégé à la faculté de Paris*, préconise le nitrate de potasse à haute dose contre le rhumatisme articulaire aigu, et beaucoup de succès sont cités à l'appui de sa médication.

Encore pendant la même année, le docteur Peraire de Bordeaux, ressuscite la poudre de Gayac ; voici en quels termes le *Journal de Médecine* annonce ce fait : « Il est peu de « maladies contre lesquelles on ait tour à tour tenté autant « de moyens de traitement que contre le rhumatisme aigu.

« Les saignées modérées, les saignées coup sur coup, l'o-
« pium, le sulfate de quinine, le tartre stibié, le nitre,
« l'iodure de potassium, les onctions mercurielles, les
« bains de vapeur : que de médications préconisées avec
« chaleur et rejetées avec non moins de précipitation et de
« ferveur! (P. 212). »

L'année 1844 a été moins fertile : le *Journal de Médecine* signale seulement les alcalins du docteur Turnivall, qui a remarqué que, dans le rhumatisme, les sécrétions de la salive, de la sueur, des urines, sont très-acides, et qui pense que les alcalins doivent détruire cette acidité et partant le rhumatisme.

En 1845 on revient sur ces richesses acquises et le docteur Legroux, *médecin de l'Hôtel-Dieu annexe, agrégé de la Faculté de Paris*, accepte le sulfate de quinine : « mais, dit-il,
« averti par quelques accidents assez sérieux, toutefois de
« courte durée, éprouvés par mes malades, et surtout par
« de déplorables événements arrivés dans quelques hôpitaux,
« je persistai dans mon expérimentation, mais en réduisant
« le médicament, des doses toxiques auxquelles il avait été
« primitivement administré, à des doses thérapeutiques (1).»
Voici quelles sont les raisons qui l'ont amené à cette médication : « Les émissions sanguines (saignées coup sur
« coup de M. Bouillaud), ont d'incontestables avantages;
« mais elles ont aussi leurs inconvénients et ne sont pas ap-
« plicables à tous les cas....., et je me suis demandé si
« des émissions sanguines répétées ne favoriseraient pas les
« congestions internes, cardiaques, pleurales ou autres.
« J'avais été conduit à cet état de doute, en voyant, chez
« des malades abondamment, libéralement saignés, les
« congestions internes augmenter, se multiplier sous l'in-
« fluence des déplétions vasculaires.... J'avais vu expéri-

(1) *Journal de Médecine*, 1845, page 12.

« menter, et j'avais expérimenté moi-même le tartre stibié « à haute dose, et la maladie, qui m'avait paru fléchir les « premiers jours, avait semblé s'aggraver ensuite, et sa « durée augmenter. Le nitrate de potasse ne m'avait pas « non plus fourni les résultats avantageux qu'il a eus depuis « entre les mains de M. Martin-Solon. L'opium, la tein- « ture de colchique ne pouvaient être considérés que com- « me des palliatifs, etc., etc. »

Peu de temps après, le docteur Lepiez, *membre du Jury médical de Seine-et-Oise*, arguant de l'efficacité du sulfate de quinine contre le rhumatisme aigu, revient sur la nature de cette maladie. Le passage suivant de ses mémoires prouvera que, s'il y a peu d'accord dans sa thérapeutique, il n'y en a pas davantage sur sa pathologie. « Rangé dans la classe « des phlegmasies générales par les uns; considéré par « d'autres comme l'inflammation du système fibro-séreux « articulaire, et conséquemment constituant une maladie « locale; envisagé, enfin, comme secondaire et dépendant « d'une affection du cœur, le rhumatisme pour le plus « grand nombre appartient au solidisme, et les praticiens « ont presque tous basé son traitement sur cette manière « de voir. Est-elle exacte? C'est ce que je me propose de « nier, etc. »

Voici les singulières conclusions de ce travail qui appelle les vésicatoires en aide au sulfate de quinine.

« En dernière analyse, la médecine expectante, ou ne « prouve rien, ou laisse les malades exposés au danger. « Le traitement anti-phlogistique local ne conjure pas les « cas graves, abrège peu la durée de la maladie et par « la soustraction du sang artériel, dont les sangsues « retirent autant que de sang veineux, laisse les malades « dans une interminable convalescence. Le traitement par « les saignées coup sur coup, renouvelé de Guy Patin, de « Bosquillon, etc., guérit parfois d'une manière très-heu-

« reuse; mais, parfois aussi est suivi d'accidents qui vont « jusqu'à produire la mort. Le traitement par les vésica- « toires et le traitement par le sulfate de quinine n'ont jus- « qu'à présent amené aucun accident fâcheux, et ont tou- « jours plus sûrement et plus promptement guéri la fièvre « rhumatismale. (1). »

Je respecte trop mes lecteurs pour leur signaler tout ce qu'il y a de prodigieux dans ces citations, soit du point de vue doctrinal, soit du point de vue thérapeutique. Je les supplie cependant de ne pas oublier comment en allopathie on gorge les pauvres malades des drogues les plus actives, à des doses effrayantes. Quant aux motifs scientifiques qui guident les praticiens dans ces *innocentes* prescriptions, je ne pourrai mieux les qualifier que ne le fait le journal de *Médecine et de chirurgie pratique*: c'est, à la vérité, dit-il, une médecine un peu empirique que celle qui consiste à combattre la podalgie par les frictions mercurielles et le rhumatisme articulaire par le nitrate de potasse, etc. (1). »

Ai-je besoin de faire ressortir la déplorable pauvreté thérapeutique que cachent les prétendues richesses que je viens d'étaler? Est-il un esprit assez peu clairvoyant pour se méprendre sur la valeur réelle de ces incessantes et coupables tentatives dans l'emploi de moyens que l'on connaît très-mal contre une maladie qu'on étudie plus mal encore? Comment après avoir réfléchi avec conscience sur le vague désolant qu'offre l'allopathie dans toutes les graves questions de pratique, est-il un médecin qui puisse encore se traîner dans la vieille ornière? Mais semblables à des aveugles-nés, il en est qui sont portés à nier la lumière et qui se plaisent dans ce triste état de choses : « Il faut admirer, dit le journal que je viens de citer (à propos de l'*uva ursi*), avec quelle facilité

(1) Même journal, même année, p. 177.

(2) 1846, p. 489.

un médicament prend place dans la thérapeutique et combien il tombe promptement dans l'oubli (2). » *Il faut admirer* !!! si ce n'était une naïveté, se serait un blasphème.

Je viens de formuler une accusation grave contre l'allopathie, contre la médecine dite *rationnelle*, en disant qu'elle emploie des agents dont elle ignore les propriétés contre le rhumatisme qu'elle étudie fort mal. Du double point de vue pathologique et thérapeutique, l'allopathie montre dans cette question combien est grande sa stérilité scientifique. Quelques rapides considérations donneront à mon assertion la valeur d'une démonstration péremptoire.

Les diverses citations que j'ai rapportées plus haut suffisent pour démontrer que les médications anti-rhumatiques de l'allopathie sont dénuées des caractères propres aux conséquences stables d'une science, et sont enfantées par l'empirisme le plus grossier. Irai-je puiser dans l'histoire de la médecine des documents qui établiront que tout ce que fait aujourd'hui l'école allopathique n'a rien de nouveau et que le quinquina, par exemple, a été délaissé plusieurs fois comme agent anti-rhumatique? Un tel étalage d'érudition n'ajouterait rien à la signification des paroles des médecins que j'ai cités ; tous préconisent un nouvel agent, *parce que les médications connues ne leur ont accordé que des mécomptes*, mais non, parce que *en vertu de tel principe immuable et de la notion de telle propriété d'un médicament*, ils sont autorisés à conclure que ce médicament doit être efficace. Evidemment si l'allopathie procédait avec cette rigueur, on ne verrait pas éclore chaque jour une nouvelle médication anti-rhumatique. Chaque fait acquis demeurerait incontestable et deviendrait l'enseignement de tous les praticiens.

Examinée du point de vue pathologique, l'allopathie est dans cette question également dénuée des caractères scientifiques. Qu'est-ce que le diagnostic? Le professeur Chomel

(1) Novembre 1847, p. 491.

répond: « Le diagnostic est la partie de la médecine qui a pour objet de distinguer les maladies (1). » Cette distinction, très-importante pour le traitement, doit être établie avec toute la précision dont le médecin est capable; sans cela son diagnostic sera imparfait ainsi que le traitement qu'il opposera à l'affection qu'il n'aura pas suffisamment distinguée.

Comment se comporte l'allopathie en présence d'un rhumatisme? Elle constate son siége sur une ou plusieurs articulations, s'il est ou non compliqué de fièvre; la douleur n'est appréciée que par rapport à son intensité. Mais qui ne sait que dans le rhumatisme la douleur offre des variétés infinies? que tantôt elle est contusive, tantôt lancinantes; que tantôt elle s'exaspère la nuit, tantôt le jour; que quelquefois la fraîcheur la soulage, tandis que la chaleur l'adoucit le plus souvent; que tantôt l'immobilité absolue la rend insupportable, et que dans la majorité des cas le mouvement la réveille; que souvent le plus léger contact la rend plus vive, tandis que quelquefois une légère pression la fait disparaître, etc., etc. Ces nuances nombreuses de la douleur articulaire, qui est le principal phénomène du rhumatisme, sont absolument négligées par l'allopathie. Donc, son diagnostic est imparfait; faut-il s'étonner si ses médications le sont également? L'incessante agitation où elle est, ainsi que je l'ai montré en signalant ses plus récents travaux, témoignent hautement des deux vices radicaux qui la rendent impuissante à produire quelque chose de durable, de stable ainsi que l'a fait l'homœopathie par *l'expérimentation* pure et par l'application de la loi *similia similibus curantur*.

Les faits qui démontrent la vérité de cette *loi admirable* sont sans doute fort nombreux et fort concluants; il ne sera cependant pas sans intérêt de recueillir le suivant qui émane

(1) *Dict. de Médecine*, t. VI, p. 543.

d'un praticien haut placé dans l'estime du monde médical. M. Bretonneau a publié, dans le *Bulletin de Thérapeutique*, un travail reproduit par la *Revue médico-chirurgicale* (1). Sur l'efficacité de la douce-amère pour combattre les effets d'un traitement mercuriel prolongé. On y lit les lignes suivantes : « Dans une série de recherches et d'expériences faites sur des « animaux, j'ai constaté qu'on pouvait, par une administra- « tion exagérée des diverses préparations mercurielles, dé- « terminer des altérations *en tout semblables à celles que* « *fait naître la syphilis constitutionnelle*. J'ai pu produire « ainsi, non-seulement des altérations, soit des os, soit du « périoste, mais aussi des ulcérations à la surface des mem- « branes muqueuses, que leur simple aspect ne permettait « pas de distinguer des ulcérations syphilitiques. »

Hahnemann a dit cela bien avant Bretonneau ; notre maître a également établi il y a déjà bien des années que la douce-amère est un excellent antidote du mercure. Ce génie a été méconnu et persécuté ; on trouve cependant très-bon de s'emparer de ses travaux.

Les sauvages ont doté l'allopathie du quinquina ; un malade a appris au docteur Kemmerer l'efficacité de la *bouse de vache* contre le rhumatisme. Voici une nouvelle source très-scientifique à laquelle puise un autre médecin allopathiste : le docteur Blackburn a publié, dans un journal étranger, un article sur les propriétés anti-dyssentériques de la feuille du fraisier. La *Revue médico-chirurgicale* en rapporte un extrait (2) dans lequel on lit le passage suivant : « Le hasard, « c'est le docteur Blackburn qui parle, m'avait engagé dans

(1) Janvier, p. 39.

(2) Janvier, même page.

« cette voie, après avoir vu un chien qui paraissait souffrir « de cruelles douleurs, se mettre à avaler les feuilles de « cette plante; et qu'il me soit permis d'ajouter ici que si les « médecins jetaient plus fréquemment un regard observa- « teur sur la conduite des animaux dans leurs maladies, ils « pourraient découvrir ainsi des remèdes vainement cher- « chés jusqu'à ce jour. »

Bien des médecins accueilleront peut-être le conseil de leur confrère d'outre-mer, et comme lui préféreront demander à la brute ce que la science véritable, *l'expérimentation pure*, pourrait noblement leur accorder.

CORRESPONDANCE.

(*Extrait d'une lettre du* Dr Perrussel *au* Dr Chargé).

Nantes, le 28 février 1848.

Frère et ami, c'est encore moi; mais depuis ma dernière lettre, les événements ont tellement marché et grandi, que l'esprit doit aussi se hâter pour les suivre et les étudier.

En face de l'élan sublime qui a dirigé notre héroïque population de Paris, contre le triste ordre de choses établi au XIXe siècle par une politique aussi arriérée, est-il possible que nous dévoués aux progrès, aux libertés des sciences, nous restions froids et passifs spectateurs des merveilles qui vont se multiplier!

Non, le règne du privilége, du favoritisme et de l'erreur vient de finir! C'est l'ère, maintenant, de la justice et de la vérité qui s'ouvre . . . . . .

. . . . . Qu'il marche et marche donc encore, ce peuple infatigable dans la voie de ses destinées; que plus rien ne l'arrête dans son œuvre sublime, ni l'écho des terreurs passées, ni les perfides projets des ambitions personnelles.

Plus de combats, ni de haines; que l'amour et la concorde unissent les soldats de la nouvelle armée pacifique et confondent dans les mêmes rangs les opinions les plus diverses sous la bannière unique et sainte de la FRATERNITÉ.

Savants de toutes les écoles, écrivains de tous les journaux, oubliez vos dissidences, ralliez-vous au droit de *libre examen*, faites place à toutes les intelligences, à toutes les idées, pourvu qu'elles aient la science pour moyen, l'humanité pour but.

Médecins homœopathes, vous que la providence par le génie de Hahnemann a éclairés d'une vérité nouvelle, voici l'heure de vous grouper sous l'égide du glorieux nom de votre maître, de vous entendre sur des moyens à employer pour présenter à l'Assemblée Nationale le manifeste de votre école.

Il faut : 1° que votre vérité qui a déjà conquis ses droits par de nobles services soit *reconnue* et *incorporée* dans l'Université;

2° Qu'un représentant digne de vous et de sa mission, soit nommé et adjoint au Doyen de la faculté de médecine;

3° Que son enseignement dans toutes les écoles soit organisé;

4° Que les hôpitaux, les ambulances lui ouvrent leurs portes;

5° Qu'aux élections prochaines tous vos confrères et amis arrivent à l'Assemblée Nationale pour y défendre vos droits;

Que les deux sociétés de Paris se réunissent donc dans ce noble but en adressant aux provinces des demandes sur la formule à adopter dans ce manifeste qui devra, par la preuve scientifique de la doctrine et par la noblesse des sentiments, se montrer digne de notre école et de sa glorieuse mission....

— Le docteur P. Morello, secrétaire perpétuel de l'Académie homœopathique de Sicile, auteur de l'*Histoire de la Médecine en Italie*, un des écrivains les plus habiles et les plus féconds de l'école italienne homœopathique, a bien voulu faire hommage à *notre Revue* d'un travail manuscrit fort important et de longue haleine qui embrasse un cours complet de *Médecine homœopathique au point de vue de la morale et de la civilisation*. Cette publication a dû être retardée jusqu'à ce jour par les soins que nous avons voulu apporter à sa traduction.

Notre prochain numéro contiendra sûrement la première leçon qui sert d'introduction à ce cours, et nos lecteurs se réuniront à nous pour payer à notre confrère un juste tribut d'éloges et de reconnaissance.

POLÉMIQUE,

PAR LE Dr SOLLIER.

Je hais la dispute et je dédaigne toute controverse qui se traduit par de perfides insinuations et de méchantes calomnies. Aux adversaires qui se cachent à mes yeux sous le voile prétendu honorable, de l'anonyme, je ne réponds pas et je ne répondrai jamais, mais j'appelle de tous mes vœux des débats scientifiques, et quiconque voudra descendre dans l'arène le visage découvert, est sûr de me rencontrer prêt à le combattre toujours dans le droit chemin et toujours avec courtoisie.

Ceci dit, une fois pour toutes, j'aborde mon sujet franchement et sans préambule.

Le deuxième et dernier numéro des *Annales Médico-Chirurgicales* du Midi, contient un article de M. le dr Giraud, sur l'épidémie de grippe qui a régné à Marseille, etc.; sujet auquel j'avais moi-même consacré quelques pages dans le numéro de janvier de notre *Revue homœopathique*.

Il n'est pas besoin de le dire, le travail de mon honorable confrère n'est ni une critique, ni une réfutation de mes opinions; M. le dr Giraud s'est contenté, en faisant à mon travail une allusion impossible à méconnaître, de lancer çà et là à la doctrine homœopathique et à ceux qui la professent de vagues déclamations, de dédaigneuses boutades qui, dans aucun cas, et mon confrère le sait bien, ne sauraient avoir la moindre valeur scientifique. Mieux eût valu, ce me semble, aborder franchement la discussion de principes que je soulevais, pour en finir, si faire se pouvait, avec une doctrine que, depuis quinze ans, on promet sans cesse d'écraser, d'annihiler, sans qu'on ait jamais osé tenter de le faire quelque peu sérieusement.

C'est ce que M. Giraud n'a pas fait, et pourtant l'occasion était belle. Moi, chétif, sans autre mérite que celui de préférer la ligne droite à la ligne oblique, pour la vingtième fois peut-être, je venais de jeter hardiment le gant à l'allopathie?

Pourquoi M. Giraud ne l'a-t-il pas relevé!

Au lieu de suivre cette marche scientifique, de prendre corps à corps l'homœopathie, de la broyer dans ses puissantes mains, M. Giraud, emporté par le besoin de dire autrement qu'un homœopathe, a mieux aimé se mettre en contradiction flagrante avec les vérités qui sont du domaine commun, en avançant les hérésies les plus insoutenables dans l'appréciation des causes de la grippe. Je cite textuellement:

« Dans ces conjonctures (les brusques changements de la « température), les fonctions perspiratrices de l'enveloppe

« cutanée ont dû perdre de leur activité. Chez beaucoup de « gens, elles ont dû même cesser entièrement, et par cette « rétrocession vitale de l'extérieur à l'intérieur, les surfaces « exhalantes internes du corps durent être augmentées « dans leurs fonctions, dans leurs *sécrétions*. Cet accroisse- « ment exagéré de fonctions sur les surfaces muqueuses « pulmonaires, qu'en bonne physiologie l'on regarde aussi « comme surface exhalante, dut y attirer *une fluxion qui « s'est traduite en symptômes morbides*. Et ces *symptômes « morbides*, malgré la négation facile de gens qui se plaisent « à tout remettre en question, *a constitué la grippe de toute « pièce*.

« Tout ici s'explique par les connaissances anatomiques « et physiologiques; il n'est pas jusqu'à l'endolorissement « éprouvé dans la face, les yeux, les oreilles, le front, la « tempe, qui ne vienne se ranger comme à plaisir sous « l'*intuition de l'homme qui sait observer*.

« En considérant que le coryza et l'angine sont venus se « joindre à la bronchite, on ne peut pas se refuser à ad- « mettre que les replis membraneux qui s'étendent de la « pituitaire dans les sinus frontaux, sphénoïdaux et jusques « *aux cellules des angles externes du bord inférieur du coronal*, « n'aient participé à la phlogose. On ne peut pas plus se re- « fuser à admettre que le replis membraneux, qui de cha- « cune des fosses nasales vient pénétrer dans le sinus maxil- « laire qui lui est respectif, n'ait participé plus ou moins à « la fluxion établie sur la pituitaire ethmoïdale. Comme en- « core on ne pourrait rejeter l'idée que le repli membraneux « dont le trajet est de l'ouverture inférieure de la trompe « d'Eustache à l'oreille interne n'ait eu également à jouer un « rôle concomitant à l'angine pharyngo-palatine : or, toutes « les fois qu'il sera possible à la science de faire des démons- « trations claires et pleines de vérité, nous nous abstien- « drons, dans la crainte de *blasphémer*, d'appeler à notre

« aide le *quid divinum* auquel on eut si souvent recours *dans* « *les temps d'ignorance anatomico-physiologique*, etc., etc.. « (Page 38). »

La prétention de M. le docteur Giraud n'a rien qui nous étonne. C'est uniquement par la science du cadavre que l'école anatomo-pathologique veut expliquer les phénomènes de la vie à l'état de santé ou à l'état de maladie. C'est au moyen de ces données insuffisantes que la médecine allopathique veut déduire la thérapeutique comme s'il suffisait de connaître le mal pour le guérir, comme s'il y avait une relation scientifique et nécessaire entre l'altération pathologique et la propriété curative des médicaments.

Mais d'abord, qu'on me permette de rappeler que, dans toute irritation des membranes muqueuses, il y a d'abord diminution marquée de leur sécrétion, laquelle ne devient plus abondante que par un effet réactionnaire; qu'on m'explique cette singulière locution d'*une fluxion qui s'est traduite en symptômes morbides, lesquels symptômes ont constitué la grippe de toute pièce*... Que dirai-je de ces *cellules à l'angle externe du bord orbitaire* du coronal, cellules tapissées par une membrane muqueuse dont la phlogose explique les douleurs frontales! Ces douleurs, dans la grippe, ne sont pas continues, tantôt elles apparaissent le matin, et tantôt elles ne sont appréciables que le soir; donc pour être conséquent il faudra recourir à l'existence si contestée des phlogoses intermittentes telles que Mongellaz en avait admis pour l'honneur de la théorie de Broussais...

Eh! pourquoi cet étalage de connaissances anatomo-pathologiques,....pour arriver, par une contradiction flagrante avec les écrits des plus célèbres médecins hippocratistes, à nier le *génie épidémique* et à traiter de *blasphémateurs* les médecins qui, comme moi et à l'exemple des plus habiles épidémologistes Boërhaave, Sydenham, Pringle, Huxham reconnaissent

dans toute épidémie l'influence du *quid divinum* si souvent invoqué par le père de la médecine.

Vous affirmez que les brusques changements survenus dans l'atmosphère donnent la raison suffisante des phénomènes observés dans l'épidémie de grippe. Mais pour que vous eussiez raison il faudrait : 1° que les conditions météorologiques signalées fussent constamment suivies d'une épidémie de grippe, et nous savons tous que ces mêmes conditions donnent lieu indifféremment à la bronchite, à la pneumonie, au rhumatisme, etc. ; 2° que la grippe n'arrivât jamais qu'à la suite des aberrations exagérées de température, ce qui n'est pas, ainsi que je l'ai dit d'après M. Raige-Delorme, et d'autres auteurs aussi recommandables qui ont vu la grippe se développer également dans *toutes* les saisons, sous *tous* les climats, par *toutes* les températures, et dans *toutes* les conditions atmosphériques possibles.

Je ne dirai rien de la symptomatologie donnée par M. Giraud si ce n'est qu'on y chercherait en vain ces lésions caractéristiques de sensation qui décèlent ce trouble profond de l'appareil de l'innervation signalé par tous les auteurs, et qui n'aurait pas dû échapper à *l'intuition d'un homme qui sait si bien observer*. J'ai hâte de passer à la thérapeutique.

Comme toujours, celle-ci ne repose sur aucune base solide; on y voit entassés pêle mêle les émissions sanguines générales et locales, le tartre stibié, les vomitifs, les purgatifs, les calmants, les sédatifs, les narcotiques, les révulsifs, etc., etc. Je cite volontiers une observation que M. Giraud nous donne comme un *specimen* des faits « qui peuvent faire honneur à « la médecine rationnelle et au médecin qui en est l'inter- « prète fidèle.

« Le sujet était un jeune enfant de huit à dix mois, d'un « tempérament lymphatique ; il était allaité par sa mère qui « jouit d'une bonne constitution, mais qui était sous l'in-

« fluence d'un profond chagrin occasionné par la perte toute « récente de son fils aîné.

« Dans cette réunion de circonstances fâcheuses qui, de la « mère, ne pouvaient manquer de refluer sur le nourrisson, « cet enfant est pris des premiers symptômes de grippe : « anxiété, toux opiniâtre, fièvre, agitation, plaintes conti- « nuelles, dypsnée, coryza, bronchite, étouffement pendant « deux jours; puis prostration, mouvements respiratoires « fréquents, pouls d'une accélération extrême. Le malade, « qui d'abord se livrait à des mouvements continuels, tombe « dans un état d'affaissement dans lequel il n'y a de mou- « vement que ceux qu'on lui imprime. Les sirops de « *guimauve* et d'ipécacuanha avaient été mis en usage; mais « il était évident qu'ils devenaient insuffisants, et le médecin « vient employer des moyens propres à opérer une révulsion « puissante sur la surface cutanée. Il applique simultané- « ment des vésicatoires aux bras et aux jambes, la pommade « d'Autenrieth sur la poitrine; la nature se prête à ses vues « et cet état l'un des plus dangereux de la maladie, l'un des « plus dangereux que l'on ait eu à constater dans le cours de « l'épidémie, cède promptement à l'énergie et à l'activité du « traitement indiqué et mis en œuvre par le docteur F..., « l'un de nos confrères les plus estimables comme les plus « instruits.

« Combien il y a loin, s'écrie M. Giraud, de cette médica- « tion pleine d'énergie et de sens à celle pleine d'oiseuse ex- « pectation dont l'empirisme se fait un trophée ! (p. 43) » Il y a loin en effet !.... M. Giraud voudrait-il bien nous dire comment il s'est fait que sa *médication pleine d'énergie et de sens* ait laissé périr un assez grand nombre de malades, alors que *celle pleine d'oiseuse expectation* n'en a perdu aucun?

M. le docteur F... est mon ami; j'ajoute que, sans être partisan déclaré de l'homœopathie, il ne lui est nullement

hostile; pour ce double motif, je m'abstiendrai de toute réflexion sur l'observation qui précède; seulement qu'il me soit permis d'adresser à M. Giraud le reproche de ne nous avoir donné qu'une relation incomplète de ce fait. Car, immédiatement après l'emploi de cette médication énergique « il n'a « pas été donné à la pauvre mère éplorée de jouir encore des « tendres regards et des caresses consolantes de son fils bien-« aimé, » ainsi qu'il le dit en style quelque peu élégiaque; nous croyons être certain qu'après un calme de courte durée, il est survenu une affection périodique qu'il a fallu combattre par le quinquina, médicament spécifique, c'est-à-dire homœopathique, que la médecine dite rationnelle connaît, par hasard, et emploie très-empiriquement, puisqu'elle ignore complétement son mode d'action.

J'estime le caractère et le talent de M. Giraud et je l'invite à renoncer à de mesquines tracasseries pour discuter franchement le mérite respectif de nos doctrines; à ce débat, du moins, nous nous élèverons tous deux et de quelque côté que soit la victoire, la vérité y gagnera.

CHRONIQUE LOCALE.

—

On nous annonce que les *Annales médico-chirurgicales du Midi*, qui avaient pris naissance au mois de janvier dernier, et dont le second numéro avait été trop long-temps en retard, ont cessé de paraître.

Nous aimons à croire que nos amis sont mal informés.

Que si les *Annales* devaient avoir le même sort que les *Archives*, la *Clinique*, et que bien d'autres journaux de médecine qui ont vu le jour à différentes époques à Marseille, ce serait une preuve de plus à nos yeux que pour se promettre une certaine durée d'existence, toute publication scientifique a besoin, avant tout, d'être soutenue par des principes bien arrêtés et par une conviction profonde.

— Les Médecins et Pharmaciens de Marseille se sont réunis en comité politique, et leur premier soin a été de provoquer, dans leur rang, quelques candidatures pour l'Assemblée Nationale.

M. le docteur P.-M. Roux s'est présenté, dès la première séance, aux suffrages de ses collègues, et il fut décidé qu'il ferait sa profession de foi à la séance suivante.

Attaqué vivement sur l'allure timide de son manifeste, sur le manque d'idées fermes et arrêtées qui se fesait sentir dans la déclaration de principes d'un candidat à l'Assemblée Constituante qui n'est pas un postulant de fauteuil académique, M. P.-M. Roux, aux mérites duquel nous nous plaisons, au reste, à rendre hommage, sembla écarté de la candidature qui, sur la proposition du dr de Grand-Boulogne, fut offerte à M. Joachim Beullac, à la suite d'une chaleureuse allocution de ce dernier.

A la troisième séance, notre ami, le dr Turrel, répondant à un reproche qui avait été fait à l'assemblée, d'être avare de dévouement, vint poser sa candidature, en apportant à la discussion des idées généreuses d'organisation et de science sociale. Il parut obtenir la sympathie de l'assemblée par sa profession de foi, par ses réponses aux interpellations, par son attitude ferme et modérée à la fois ; mais lorsqu'il s'agit de manifester leur opinion par le vote, la plupart des membres présents se retirèrent et le nombre des votants se trouva réduit à 74. Nombre évidemment trop réduit pour que le chiffre de la majorité absolue, qui est de 38, obtenu après un premier tour de scrutin annulé, par M. P.-M. Roux, autorise ce dernier à se poser comme le candidat du corps médical.— Nous citons seulement le fait pour mémoire.

M. Turrel est sorti de cette épreuve avec une rare distinction; nous ne le flattons pas, nous disons la vérité.

Sa candidature improvisée dans le comité médical et qui, j'espère, sera soutenue ailleurs et appuyée plus tard, a été pour nous une occasion nouvelle d'apprécier l'excellence de quelques rares collègues qui, oubliant les dissidences de principes scientifiques, ont rendu une éclatante justice au talent et au caractère de notre ami. Pourquoi faut-il que le plus grand nombre ait refusé de voter ou ait voté contre lui, par cela seul qu'il est homœopathe? (Nous l'avons entendu répéter autour de nous).

Ce n'est pas là une manière digne d'interpréter le sentiment large et chrétien qui a inspiré la République, quand elle a inscrit sur son drapeau :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

SOCIÉTÉ NATIONALE DE MÉDECINE DE MARSEILLE

Il y avait à Marseille, depuis longues années, deux Sociétés de médecine qui portaient les noms, l'une de *Société Royale de Médecine*, l'autre de *Société Académique*. De bons esprits avaient inutilement, à plusieurs reprises, tenté le rapprochement de ces deux sociétés composées d'hommes également honorables et divisés sans motifs sérieux ; on en était à regretter que de si louables intentions eussent toujours échoué quand la devise sainte de la République à peine proclamée a entraîné les deux corporations dans les bras l'une de l'autre. Les deux sociétés réunies, confondues, ne forment plus qu'une seule et même société désignée désormais sous le nom de Société Nationale de Médecine de Marseille.

Séparé, par principe, de toute société de médecine dont les travaux ne sont pas en harmonie avec nos convictions médicales, nous n'avons pas oublié pour cela que les suffrages de nos confrères nous avaient élevé jadis au secrétariat, à la vice-présidence, à la présidence de l'une de ces sociétés et lié par le cœur à plusieurs des membres qui forment aujourd'hui la *Société Nationale*, nous ne nous réjouissons pas moins sincèrement de la fusion qui s'est opérée, parce qu'elle avait été long-temps dans nos vœux.

La présidence de la *Société Nationale* est échue à notre ami et collaborateur le docteur Sollier qui jouit de cet honneur, pour la troisième fois au moins. Une pareille distinction n'a rien qui doive étonner personne, parce que M. le docteur Sollier est un homme de cœur et de science, vieilli déjà dans une laborieuse pratique. Mais comme M. le docteur Sollier est aussi homœopathe depuis quinze ans, et homœopathe résolu à ne jamais se laisser aller à de coupables concessions sous quelque prétexte que ce soit, nous aimons à faire ressortir la position élevée qu'il occupe parmi les médecins de Marseille. L'espérance nous dit que quand on rend un témoignage aussi éclatant au caractère d'un homme, on n'est pas bien éloigné, au fond du cœur, d'adopter ses principes scientifiques.

C.

NÉCROLOGIE.

Un vétéran de la médecine marseillaise, le docteur P. Vernet a succombé; et sur sa tombe, au milieu de tous ses collègues qui l'avaient accompagné à sa dernière demeure, le docteur Sollier, président de la Société Nationale de médecine de Marseille, a prononcé le discours suivant :

« Pourquoi faut-il qu'à peine reconstituée sur de nouvelles bases, la Société Nationale de médecine ait été sitôt appelée à rendre les derniers devoirs à l'un de ses membres honoraires? Pourquoi, à peine installé, votre bureau a-t-il à vous faire entendre des paroles de douleur? Combien grande est l'ins-

tabilité des choses humaines! Le confrère vénérable autant que vénéré, dont la dépouille mortelle est là, froide, insensible, devant nos regards attristés, naguère encore saluait avec bonheur la restauration de ces nobles, de ces généreux principes de liberté dans l'ordre, d'égalité devant la loi, de fraternité entre tous les enfants d'une seule et même famille; trinité sublime, qui jadis avait souri à sa jeunesse, et dont son cœur de vieillard gardait un long, un précieux souvenir.

« Pierre-Joseph Vernet, né à Moustiers (Basses-Alpes), vint fort jeune se fixer à Marseille. Passionné pour l'étude de la médecine, il la pratiquait avec succès, lorsque éclata la grande révolution de 1789. Bientôt la confiance publique dont il était entouré, le fit nommer aux honorables fonctions d'officier municipal à la commune du nord; notre digne confrère s'y distingua par un zèle, un dévouement à toute épreuve jusqu'en 1792, époque où les dangers de la patrie appelant sous les drapeaux tous les hommes de bonne volonté, Vernet demanda et obtint du service dans la marine de la République en qualité de chirurgien-major.

« Rendu à la pratique civile en 1795, reçu membre de la Société de médecine peu après sa fondation, Vernet n'a pas cessé d'assister assiduement à ses séances, de prendre une part active à ses travaux; et lorsque, en 1825, se fit sentir, pour lui, le besoin d'un repos bien mérité, retiré à la campagne, séparé de vous par la distance, toujours il vous est resté uni par le cœur; car, même au lit de mort, à ce moment suprême où l'âme, se détachant de ses liens terrestres, s'apprête à s'élancer vers un séjour meilleur, vous occupiez encore sa pensée; il vous léguait une marque de son bon souvenir.

« Après une courte maladie, Vernet est mort de la mort du juste, à l'âge de 85 ans.

« Adieu, cher et digne confrère, adieu! que tes cendres reposent en paix! »

Extrait de l'article Humeur, *Grand Dictionnaire des Sciences médicales, par Adelon* (1).

Certaines substances introduites dans le sang, même à petite dose, modifient ce fluide trop promptement, pour qu'on puisse attribuer ces modifications à une action chimique, une fermentation, une putréfaction, ou à une influence que les solides, modifiés eux-mêmes par ces substances, auraient exercée sur lui; et par conséquent, il faut admettre que ces substances ont agi immédiatement sur la vitalité du sang; c'est ainsi que Boërhaave et Van-Swiéten disent qu'un peu de scammonée a entraîné soudain la coagulation du sang; que Fontana ayant injecté le venin de la vipère dans les vaisseaux d'un animal vivant, vit l'animal périr aussitôt, et le sang se coaguler soudain, effet qui n'avait pas lieu si on faisait l'expérience sur un animal mort. C'est ainsi que dans la pratique de la médecine, l'on voit les médicaments astringents, altérants, anti-phlogistiques, même administrés à petite dose, entraîner des effets si prompts et si supérieurs à leur dose, qu'on ne peut attribuer ces effets qu'à une action directe exercée sur la vitalité des humeurs. Quelques grains de nitre, par exemple, ajoutés à une boisson, rafraîchissent beaucoup l'économie, et cependant la dose est trop petite pour qu'on puisse en expliquer physiquement l'effet; il semble que la vitalité de l'humeur ait été modifiée et que la partie du fluide qui a été influencée ait ensuite irradié l'impression dans toute sa masse, etc.

(1) Tome XXII, page 72, 1818.

LEÇONS DE MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

AU POINT DE VUE DE LA MORALE ET DE LA CIVILISATION,

Servant d'Introduction à un Cours complet des Sciences Médicales,

PAR P. MORELLO, D. M. P.,

Secrétaire perpétuel de l'Académie Homœopathique de Sicile, auteur de l'*Histoire de la Médecine en Italie*, etc., etc.

Traduit sur le manuscrit de l'Auteur.

Avertissement.

Je me propose de publier une série de leçons relatives à l'homœopathie considérée sous le point de vue de la morale et de la civilisation. C'est assurément un spectacle tout à fait nouveau dans les fastes de la science de la médecine, que celui que je vais vous offrir en déroulant à vos yeux un cours exclusivement destiné à un but entièrement moral.

Cette idée, dont j'espère faire ressortir l'immense fécondité, je l'ai conçue à l'occasion d'un projet tenté l'année dernière à Rome, de fonder, dans cette grande capitale de l'Italie, un institut homœopathique. Quelques hommes épris de l'amour de l'humanité et de la science crurent pouvoir s'adresser à moi pour remplir les difficiles, mais honorables fonctions de l'enseignement. J'avoue que rien n'a jamais flatté mon amour-propre autant que cet appel. C'était pour moi un rêve doré, dont je n'aurais pas changé la réalisation contre toute autre mission, quelque brillante qu'elle fût. Je conçus alors un

plan d'études relatives à la science de la médecine, d'après la doctrine d'Hahnemann, que j'aurais conduit jusqu'au triomphe de l'homœopathie aux yeux des hommes de bonne volonté. Je n'exposerai pas ce plan, mais la partie la plus neuve étant celle que j'annonce et qui devait me servir comme d'introduction à un cours d'études médicales vraiment digne de notre époque, je ne veux pas renoncer à mon idée, comme il est arrivé qu'on a renoncé, à ce qu'il paraît, à l'institut homœopathique.

Sans me faire illusion sur la valeur de mon travail, je désire que ce que j'ai fait ne soit pas perdu, et quoique cette publication ne puisse avoir toute l'utilité qu'on peut en attendre quand la parole peut se faire entendre d'un centre de propagation et de réforme, cependant je dois me contenter de peu, puisque je ne puis avoir davantage.

En Italie, l'homœopathie est toujours le patrimoine de quelques individus; l'opinion générale la repousse comme une sottise. En Toscane, où je me trouve en ce moment, elle est l'objet d'une moquerie si vide, si nulle, qu'on ne peut se hasarder à discuter. Dans les autres parties de l'Italie où les médecins et les clients homœopathes sont un peu plus nombreux, les conditions sont à peu près les mêmes. La Sicile seule a gagné sous ce rapport plus que toutes les autres contrées réunies. Pourquoi? Parce que là on a eu recours aux moyens les plus énergiques de propagation. Néanmoins l'enseignement public y manque encore, quoiqu'il y ait une académie. Mais si on n'en vient pas à l'enseignement public, on ne réussira jamais à la tirer des bornes de l'individualité ni à lui donner des conditions d'universalité.

Quel centre plus propice que Rome pour l'Italie, dans un temps où tous les esprits sont appelés à se régénérer? Je ne désespère pas de l'avenir, parce que je crois à la vérité, et parce que si les hommes ne sont pas toujours assez forts ni assez unis pour la faire triompher, elle triomphera d'elle-même en dépit des hommes et des obstacles.

Il est seulement bien triste de penser que les choses doivent se passer ainsi !

Première Leçon.

DISCOURS D'OUVERTURE.

Opportunité de ce Cours au moment du réveil de l'Italie.

Messieurs,

Ce n'est pas sans raison que je tremble en me présentant devant vous pour me faire le défenseur et le propagateur d'une doctrine médicale contre laquelle il existe tant de préjugés, et je n'ose attendre de vous tous, qui m'écoutez, cette bienveillance à laquelle a droit toute science humaine. Aussi, je compte plutôt sur l'urbanité de votre cœur, disposé à sacrifier le temps et la patience, pour remplir un devoir de curieuse politesse, que sur la force et la sincérité de vos convictions. La plupart d'entre vous trouveront que rien n'est plus inopportun que de parler sérieusement d'homœopathie dans un moment où l'Italie se réveille et surtout à Rome, qui s'est placée à la tête du mouvement, et vous regarderiez, comme un insensé, celui qui soutiendrait une opinion entièrement opposée, c'est-à-dire, que jamais circonstance ne fut plus propice pour s'occuper d'homœopathie, ni aucun lieu mieux choisi que Rome.

Qu'une proposition aussi étrange, plus que toute autre raison, me procure de votre part cette attention généreuse, que je ne veux pas exiger autrement, et alors condamnez-moi au silence et l'homœopathie au mépris, si après avoir discuté et approfondi mes arguments, mon opinion vous paraît toujours une extravagance, et si elle n'est pas devenue pour vous une conviction.

Dépouillons-nous de toute passion et de toute partialité pour ou contre l'homœopathie, pour ou contre toute autre doctrine médicale. J'adresse aux médecins italiens une simple question que je ne puis faire que dans ce moment où l'Italie se réveille. Quel est le devoir de tout citoyen lorsque a sonné l'heure du réveil de la patrie ? Vous allez me répondre : Son devoir est de contribuer à rendre ce réveil vraiment grand et complet dans toutes ses parties. Mais comment croyez-vous que ce but puisse être atteint ?

Je pense que vous n'aurez rien de plus judicieux à me répondre que ceci : Tout citoyen doit employer ses facultés spéciales au bien de la République, parce que si un citoyen n'applique pas ses facultés aux besoins de la Patrie, il n'est pas vraiment utile. Admettez que chaque citoyen néglige ses propres devoirs pour s'occuper des affaires publiques, et alors vous aurez partout la confusion et le désordre. Que fera le citoyen médecin qui veut coopérer efficacement pour sa part au salut de la Patrie ? Abandonnera-t-il sa profession pour s'enfoncer dans les labyrinthes de la politique? Dans ce cas il rendra peu de services et fera beaucoup de mal. Quelle doit donc être l'œuvre du médecin ? Une pareille question a rarement été faite jusqu'ici, parce qu'on a supposé qu'elle était résolue d'avance, puisqu'on sait que le médecin ne doit faire autre chose que guérir les malades. Mais si je dis que ce qui paraît sa mission principale en est la partie la moins importante, et qu'il y en a une autre intimément liée, et qui en constitue comme l'esprit et la partie vitale, alors la question ne paraîtra pas hors de propos, et une réponse complète à ce sujet nous ouvre un champ tout nouveau de recherches et d'applications.

Je soutiens que là où les arts et les sciences humaines n'ont pas un but certain de moralité et de civilisation, ils sont indignes de l'humanité, ce sont tout au plus des cadavres sans vie. Ce principe pressenti instinctivement plutôt qu'il n'a

été démontré dans toute son étendue pourrait, ce me semble, être développé en ce moment dans un ouvrage qui représenterait quel est l'élément universel de moralité et de civilisation des arts et des sciences, et quelles modifications particulières il prend dans chacune, et quel champ plus vaste, plus beau et plus utile peut s'ouvrir devant l'homme qui aime vraiment sa patrie, que celui de faire converger toutes les forces vives au même but, c'est-à-dire, à une grande rénovation ? Et quelles sont ces forces vives, indestructibles et d'une efficacité naturellement infinie, soit pour leur intensité intrinsèque, soit pour leur étendue de rapports de toute nature et de temps ?

Ce sont uniquement les arts et les sciences. Excluez-les du mouvement de la civilisation, que devient celle-ci? Un mot vide de sens. Bannissez-les du développement de l'humanité et l'humanité n'est plus qu'une espèce plus singulière d'animaux. L'homme s'est civilisé parce que c'est un être essentiellement moral et politique, et le développement de l'humanité elle-même implique l'invention des arts et des sciences ; mais quel est le but des arts et des sciences ? Il est le même que celui de l'humanité, parce que de même qu'elles ne sont que des manifestations et l'accomplissement des lois mêmes de l'humanité, elles ne peuvent avoir un but différent de celui du sujet qui les produit. Or, quel est le but de l'humanité? Peut-être de satisfaire tous les besoins du corps et toutes les nécessités contre lesquelles lutte notre fragile existence ? S'il en était ainsi, quelle différence y aurait-il entre l'homme et la brute? Une société d'hommes qui penseraient exclusivement aux besoins matériels, en quoi différerait-elle d'une société de brutes? Pas autrement que par la manière de pourvoir aux besoins matériels plus ou moins grands qui se développeraient suivant l'organisation particulière de chacun. Quoi de plus vil ? Est-ce donc là la destinée de l'humanité, même sur cette terre? Mais ce qui

paraît un délire est non-seulement un fait dominant parmi les hommes qui constituent la sphère sensible de l'humanité, mais il est le vice radical des peuples et des nations qui ravagent et détruisent, en sorte que les arts et les sciences participent de ce vice destructeur; tous ont pour but les besoins matériels, et si par moment ils étendent la vue jusqu'à l'horizon moral, ce n'est pas cette vue élevée qui constitue l'élément vital de la science et de l'art, mais seulement un acte naturel de l'homme qui aspire à son véritable but et à ses plus réelles manifestations. En sorte que ce sont les vœux isolés de quelques hommes privilégiés et non des principes universellement répandus et acceptés de toutes les classes. Aussi, il arrive d'entendre dire que certains arts qui semblent destinés à satifaire les besoins de notre corps, sont la honte de l'humanité s'ils n'ont un but élevé de moralité et de civilisation; si une voix s'élève du milieu de ce chaos des hommes abrutis et croupissant dans la fange pour secouer cette torpeur et proclamer que l'art et la science qui n'ont pas un but moral, servent seulement à la servitude et à la tyrannie des peuples. On crie à l'extravagance, tandis que cela devrait paraître simple et naturel.

Dans cet état d'avilissement la France a précédé l'Italie et a matérialisé les arts et les sciences; celles qui étaient essentiellement morales, comme la métaphysique, la théologie, elle les a ridiculisées ou a essayé de les détruire de fond en comble; la logique, la science du droit qu'elle ne pouvait détruire, elle les a pliées aux mesquins besoins de l'organisme. Qu'est-ce que le sensualisme du dix-huitième siècle, sinon l'exclusion du principe moral de toutes les sciences? Qu'est-ce que le matérialisme, sinon la destruction du principe moral des sciences pour y substituer un principe opposé? Qu'est-ce que le principe proclamé avec tant de faste que toutes les parties de la science ne sont que des branches de l'histoire naturelle, en sorte que la partie matérielle exclut

la partie morale : personne n'ignore les erreurs dans lesquelles cette subversion de principes a entraîné la France et avec elle toute l'Europe qui les a adoptés. Deux révolutions, l'une séculaire et terrible, l'autre glorieuse et éphémère, n'ont pu sauver la France des conséquences épouvantables où l'a jetée cet oubli des lois de l'humanité, et la nation est forcée jusqu'à présent de lutter entre les élans de la générosité qui la rappelle sans cesse aux sublimes devoirs de l'humanité, et les conséquences de ce matérialisme qui se traduit par le trafic de l'honneur, de la conscience et de tout.

Si les philosophes du dix-huitième siècle, qui ont tant prêché la liberté, le droit, la raison, avaient compris qu'il n'y a rien de plus destructif de la liberté, du droit, de la raison des peuples que de se circonscrire dans les limites d'une prétendue philosophie sensualiste, se seraient-ils abandonnés à cette œuvre funeste, s'ils avaient compris qu'ils rendaient le plus grand service à toutes les tyrannies ? Pourquoi Napoléon, qui sauva la France, retomba-t-il dans les filets de la vieille tyrannie et releva-t-il les mesures (allures) des rois, lesquelles semblaient détruites ? C'est que les philosophes avaient laissé intactes les bases de la tyrannie en les donnant pour les bases de la liberté. Pourquoi Napoléon en vint-il à défendre ou à limiter les sciences morales et politiques ? parce que les philosophes n'avaient pas su les créer sur leurs véritables bases et qu'elles ne pouvaient se régir par elles-mêmes, ni par l'impulsion des hommes qui déjà courbaient la tête devant la volonté tyrannique d'un seul. Mais la tyrannie napoléonienne n'a été considérée jusqu'ici que comme l'erreur d'un homme, tandis qu'elle était le résultat d'un système et l'erreur de tant d'hommes.

Je m'arrête sur ces faits, présents à la mémoire de tous, pour montrer que ce n'est pas une chose de peu d'importance ce que j'ai adopté comme principe de mon cours, c'est que les sciences et les arts nuisent aux peuples quand

le principe moral, qui leur sert d'aliment, est perverti ou subordonné aux tendances matérielles, ou ce qui est encore pire, est entièrement effacé.

J'arrive à l'Italie. Où placez-vous, Messieurs, les causes de sa décadence, de son avilissement, de sa nullité politique? Je les trouve en cela seulement, c'est que la partie morale de presque toutes les sciences a été perdue de vue, et que nous nous sommes laissé dominer par les tendances matérialistes. Je ne chercherai pas à démontrer que toutes les institutions se sont perdues dans cette même tendance, au point que l'intérêt personnel en est devenu le terme final et l'égoïsme l'effet universel. Ce sont des faits désormais reconnus; mais tout le monde ne pénètre pas dans le fond de la cause première, et par conséquent ne s'attache pas au remède le plus efficace et le plus indispensable.

Réduisons ces causes aux termes les plus simples. En quoi consiste la décadence d'un peuple? Elle consiste dans la perte du sentiment moral et dans la prépondérance des tendances matérialistes. En quoi consiste le réveil d'un peuple et la reconstitution d'une nation? Ils consistent dans le retour du sentiment de la moralité et dans la subordination de tous nos besoins physiques à ce grand principe de moralité, qui est le triomphe de la raison et du droit. Or, quels sont les moyens? Ce sont précisément ceux qui révèlent et rendent toujours plus actif ce principe de moralité qui se trouve dans toutes les inventions humaines, et par conséquent dans tous les arts et toutes les sciences.

Alors vous avez élevé à la plus haute puissance toutes les forces dont vous pouvez disposer pour le bien de votre patrie; alors vous la sauvez et lui donnez une vie durable et féconde en fruits abondants.

Si j'ai cru devoir traiter rapidement cette question, je pense que chacun en a senti l'opportunité. Je puis donc en venir à mon but qui est universel et spécial. Je propose aux

Italiens, mes compatriotes, que désormais personne n'entreprenne un cours d'études et ne se destine à un art quelconque, sans faire connaître, comme une brillante introduction, le but moral et de civilisation de tous les arts et de toutes les sciences. Ce serait une institution tout-à-fait digne d'un glorieux réveil, celle qui fonderait, dans toutes les grandes universités, une chaire ayant pour objet de démontrer la liaison de tous les arts et de toutes les sciences, avec les fondements de la civilisation humaine et le complément de cette institution serait d'obliger tous les professeurs de commencer leurs cours en dévoilant la partie vitale de la science qu'ils enseignent, c'est-à-dire, de faire ressortir la moralité qu'elle renferme et d'enseigner comment elle doit tendre à moraliser ceux qui l'apprennent et par là augmenter le patrimoine de la civilisation nationale. Tel est le but général que j'envisageais et que j'abandonne à la discrétion de la fortune, ne pouvant le remplir moi-même. Mais comme médecin, mon but spécial est de l'effectuer dans ma partie ou du moins de l'indiquer de mon mieux. Cela pourtant ne dépend pas tout-à-fait de moi, et dans la partie qui m'est étrangère, je le laisse à la fortune ; mais il y a cette partie pour laquelle, ni la fortune, ni les hommes ne peuvent rien, et qui tient à ma volonté ; cet élan, je le suis avec cet amour d'un citoyen plein de la conscience de ses devoirs les plus spéciaux envers sa patrie. Peut-être cette idée, ainsi mise à exécution, ne paraîtra pas à dédaigner aux esprits d'élite qui pratiquent l'art d'Esculape avec un véritable amour de l'humanité.

Mais je comprends que plus d'une bouche murmure entre les dents : « Quel dommage qu'une idée si noble vienne d'un homœopathe ! Mais ce qui est pire, il ne s'aperçoit pas qu'il fait de vains efforts, et qu'il s'avise de vouloir greffer un joyau sur le plus vil des métaux. Ne finira-t-il pas par rendre la civilisation ridicule, s'il veut prouver que les médecins n'ont pas de meilleur moyen pour la seconder et l'ac-

croître que la science homœopathique! Que ne peut pas une préoccupation ! que ne peut pas l'esprit de système ! Jusqu'où va l'illusion ! »

Que feriez-vous, Messieurs, dans une telle situation? En supposant que l'homœopathie ait un grand tort à proclamer sa doctrine, comme seule capable de se mettre à l'unisson de la civilisation, en développant le principe intrinsèque de moralité qui est dans la science de la médecine, et en le greffant sur les grands principes de moralité qui constituent la partie vive de la civilisation. Que feriez-vous, de grace? Renonceriez-vous à l'insinuation qui vous vient de la bouche d'un homœopathe, uniquement parce qu'il est homœopathe? Renonceriez-vous à produire le principe moral de votre profession et à le combiner avec les grands principes de notre réveil, parce que c'est un homœopathe qui vous donne ce conseil? Et en quoi l'homœopathe a-t-il tort de vous faire cette proposition? Dites-le donc, et alors vous serez peut-être dispensés de relever votre science sur les bases de notre civilisation. C'est un malheur, selon vous, que je sois homœopathe ; plaignez-moi, mais votre pitié vous dispense-t-elle de diriger votre art et votre science vers un but moral et civilisateur? Je ne ne puis le comprendre, parce que c'est vouloir se réveiller aux dépens des autres, quand chacun, dans sa position, ne sait pas quelle est la valeur des instruments qu'il a sous la main pour aider au réveil. Pour le moment je ne veux pas vous affliger en vous appelant à l'homœopathie, non en vérité ; qui oserait forcer vos convictions? Mais comme je vous crois hommes raisonnables et pénétrés de l'importance de votre ministère, vous me permettrez de vous appeler à un honorable défi. Voici ce que je vous propose, non de faire cause commune avec nous, mais de montrer clairement au monde comment l'allopathie peut mettre en évidence le principe de moralité que renferme la science de la médecine. et comment le mi-

nistère du médecin (sans renoncer à sa science) peut servir à la moralisation universelle , au développement de la civilisation , à l'éclatant réveil des peuples. J'espère que vous ne vous effraierez pas de la grandeur du problème , parce que , soit que vous en soyez épouvantés , soit que vous en riiez, je me crois en droit de douter de vos forces , parce que l'effroi ou le rire, en ceci, ne peut provenir que de la certitude du peu de force dont on peut disposer pour un but aussi élevé. Pour moi, je m'apprête à cette entreprise avec les seules armes de l'homœopathie , et tandis que vous en riez (droit que personne ne peut vous contester , parce que personne ne peut dire que vous connaissiez la nature de nos forces quand tous savent que vous les ignorez), moi je n'en ris pas , et si quelque chose m'épouvante , c'est ma faiblesse personnelle ; mais si quelque chose m'encourage c'est assurément la connaissance des forces que renferme la doctrine que j'appelle à cette haute épreuve. Dans ce défi , voici les avantages que je vous donne : d'abord je serai le premier à vous donner l'exemple, et je vous laisse tout le temps que vous jugerez nécessaire pour descendre dans l'arène. En outre, vous connaitrez mon plan de guerre, vous découvrirez le côté faible , parce qu'il se montrera facilement à cause du champion qui ose vous défier tous (excusez mon audace); vous connaîtrez le côté fort à cause de la nature même des principes que j'entreprends de soutenir ; vous saurez quelles escarmouches il faut tenter , quels périls il faut éviter , quels sont les plus sûrs moyens de fuir , vous saurez tout , parce que je n'ai nullement l'intention de rien cacher. Je n'aurai recours à aucun artifice secret, ni à des détours d'aucune espèce ; je ferai tout à visière levée , prêt à recevoir les coups sur le front et non ailleurs. Peut-il y avoir un plus grand avantage que de connaître votre rival en tout et pour tout ? Vous ne pouvez dédaigner cette générosité. Je ne vous dis pas : voilà la lice où il faut descendre,

vous qui prétendez avoir des forces supérieures aux nôtres, présentez-vous les premiers.

Vous remplirez l'obligation à laquelle depuis vingt-cinq siècles vous appelle l'humanité, pour lui rendre compte de ce que la médecine a fait pour la moraliser et la civiliser. C'est un compte que toutes les sciences et tous les arts doivent rendre. Quel est le vôtre ? Je pourrais vous inviter à le rendre les premiers, et pourtant je ne le fais pas, et avec l'audace de la jeunesse (car la doctrine que je professe est si jeune auprès de la vôtre qui est si vieille), j'ose faire ce qui tenté pour la première fois, peut exposer aux plus grands risques.

En second lieu, je vous donne l'avantage de vous prévaloir de tout ce qui s'est fait en médecine dans les siècles passés jusqu'à nous, excepté le seul Hahnemann et son école, tandis que je prétends ne me prévaloir que de ce qui a été fait depuis Hahnemann jusqu'à nous, dans le sens de notre seule doctrine, en sorte que vous pouvez compter par siècles ce que nous comptons par années. Vous devez montrer en quoi tous ces siècles de médecine ont influé par l'action du principe moral scientifique sur la civilisation des peuples. Pour moi, quoique je me renferme dans un si court espace de temps, je me fais fort de démontrer que, dans tous les siècles, la médecine n'a jamais contribué à civiliser directement les peuples, parce que jamais elle n'a manifesté son principe moralisateur, et que par conséquent elle a influé en sens contraire, c'est-à-dire, a travaillé à démoraliser.

Quant à l'étendue du temps et à l'étendue des doctrines je vous donne l'avantage de vous servir de toutes les doctrines anciennes et modernes que l'on comprend sous la dénomition d'allopathie ; ou bien d'en prendre une, deux, trois, autant que vous voudrez parmi les modernes et les anciennes, peu importe, pour arriver à la solution du problème en

question, et si vous ne pouvez démontrer que l'une d'elles a réellement opéré dans l'action moralisatrice et civilisatrice, il me suffit que vous en dévoiliez la profondeur et la virtualité. Pour moi, je demande que vous ne me laissiez que la doctrine homœopathique. Voilà les conditions du défi, j'en ajoute deux autres que je ne puis négliger pour user de tous les égards possibles envers ceux qui croient devoir soutenir le parti contraire. La première est que si ces conditions ne vous satisfont pas, vous avez toujours la liberté de les fixer comme vous le jugerez convenable pour l'honneur de la science et l'avantage de l'humanité.

La seconde est que si vous ne croyez pas bienséant de descendre avec moi jusqu'à mesurer les armes, vous pouvez choisir dans nos rangs celui que vous croirez le plus vigoureux et le plus capable de se mesurer avec vous. En attendant votre décision, je vais remplir mes promesses en vous demandant, pour ma part, une seule condition, c'est que vous me fassiez successivement des concessions que je vous restituerai au fur et à mesure avec usure; et comment me refuser cela, quand la nouveauté de l'entreprise a tout contre elle et rien en sa faveur? Voici donc la première concession que je demande : quelle que soit l'aversion que vous pouvez avoir, supposez que l'homœopathie soit réellement la science médicale qui constitue la science de la médecine, quelles sont les conséquences qui dérivent d'un tel fait? Elles sont nombreuses et quelques-unes très-importantes. Mais je comprends que vous ne pouvez bonnement me faire une concession de cette nature et prévoyant quelles en sont les conséquences vous fermez la porte et vous dites : arrêtez! vous partez du point où vous devriez aboutir, vous abusez de notre temps et de vos paroles, et vous voulez prendre les devants en extorquant des conséquences qui, frappant par leur importance, entraîneront les malavisés à vous accorder aussi le principe desquels vous les avez déduites. Nous

ne voulons donc pas parler de conséquences qui peuvent nous tromper, quand il faut accorder un principe contre lequel nous protestons. Vous protestez contre ce principe duquel je pars. Vous protestez contre la vérité de la doctrine homœopathique. Mais comprenez-vous bien la force de votre protestation? On ne proteste pas contre une opinion, une doctrine, un système sans en avoir une connaissance entière, parce que toute protestation faite sans une pleine connaissance de ce qui fait l'objet de la protestation, peut être un obstacle de plus contre la vérité, une obstination dans l'erreur, un motif de plus de la perpétuer, en un mot, toute protestation sans convictions arrêtées est un préjugé de plus. Si vous protestez contre l'homœopathie, quelles sont vos convictions pour que je puisse raisonnablement accepter votre protestation comme une résistance courageuse à l'erreur? Je vous en supplie au nom de la science et de l'humanité. Comme je vous crois des hommes sans préjugés, des hommes de sens et de science, aimant la vérité et ayant en horreur l'erreur et tout ce qui peut y conduire, vous devez me croire aussi animé du même esprit.

Aucun de vous, je dois le croire, ne pensera que je sois venu ici pour insulter à votre bon sens et à vos doctrines, avec l'ignorance de la vérité et les préjugés d'une secte. En cela nous devons nous supposer dans les mêmes conditions, c'est-à-dire, animés du désir d'arriver à la vérité et d'éloigner l'erreur. Mais il n'est que trop vrai qu'il est dans la nature de l'homme de se tromper, lors même qu'il le veut le moins et de se faire illusion quand il croit marcher dans la voie de la lumière. Entre vous et moi qui professons la haine de l'erreur et l'amour de la vérité, il y a en médecine une grande différence; vous êtes allopathes et je suis homœopathe. Or, qui de nous se trompe? Qui est dans l'illusion? Vous pouvez affirmer que je suis dans l'erreur ou l'illusion, surtout ne voyant en moi qu'un individu isolé, mais je puis

également affirmer que vous êtes dans l'erreur de votre côté, quoique vous ne soyez pas un individu. Nous sommes donc en conflit, et certes, nous ne pourrons jamais nous accorder si, en regardant au fond de notre conscience, nous trouvons que ce sont des préjugés invétérés ou nouveaux qui nous préoccupent et non l'amour sincère de la vérité. Plaçons-nous donc sur ce terrain neutre pour tous les hommes d'honneur, parce que je vous crois tels, tous sans exception, et vous devez me croire tel, parce que je me sens tel devant ma conscience, devant vous et devant Dieu. Que vient faire ici celui qui ne me croit pas tel? Il est coupable devant sa conscience de s'exposer à la laisser profaner par le souffle pestilentiel d'un menteur ou d'un imposteur. Mais si parmi nous il se trouve quelque homme qui ne sente pas ce qu'est la conscience honorable du médecin, ce n'est pas à lui que je parle, et je ne désire pas qu'il m'écoute plus long-temps. Serrons-nous donc la main sur ce terrain de l'honneur et de la conscience, et alors nous pourrons nous entendre. Nous nous parlerons avec la franchise de gens qui n'ont qu'un intérêt, c'est-à-dire, de détruire beaucoup d'erreurs qui obstruent encore le chemin de la vérité et de faire triompher la vérité de quelque pays qu'elle vienne. Quand les raisons de part et d'autre seront exposées, chacun aura une conviction ferme et non un fantôme de conviction, alors nous aurons le droit de protester les uns contre les autres, parce que l'homme de cœur est en droit de protester alors seulement que sa conscience est éclairée. Voilà pourquoi je proteste contre vous, et vous ne pouvez protester contre moi, parce que les conditions où je me trouve sont plus avantageuses que les vôtres. Nous sommes convenus de parler franchement, je vous en donne l'exemple. Je connais toutes vos doctrines et j'ai cru devoir en donner une preuve en écrivant *l'Histoire de la Médecine*; ainsi, en cela du moins, nous sommes égaux, et je puis me flatter de connaître aussi bien

que vous les secrets de l'art que vous professez, et par conséquent, j'aurais le droit de protester contre certaines opinions erronées qui se sont glissées au sein de la médecine et qui passent pour des vérités. Mais de plus je connais suffisamment la doctrine homœopathique, et malgré le mépris, je ne me glorifie pas d'un autre titre que de celui de secrétaire perpétuel de l'Académie homœopathique sicilienne. Que pensez-vous que signifie cette ambition? En hommes d'honneur vous dites : c'est l'esprit de secte, et en homme d'honneur je vous réponds que vous avez raison. Mais quelle est votre secte? Quelles sont vos doctrines? Réfléchissez un instant : quelle est la secte à laquelle vous appartenez? Ou si la demande vous paraît insultante, quelle est la doctrine que vous professez? Quand vous l'aurez déterminé, vous verrez qu'en cela nous sommes encore d'accord, c'est-à-dire, que vous suivez les principes de quelque secte, et alors quel est votre devoir? C'est de nous détromper, comme nous sentons la nécessité de vous détromper vous-mêmes. Mais que devez-vous faire pour remplir ce devoir important? Vous auriez dû le comprendre : connaître d'abord l'homœopathie comme nous connaissons vos doctrines, parce qu'alors seulement vous acquerrez quelque droit sur nos convictions, comme nous croyons remplir envers vous notre devoir, parce que nous connaissons la portée de toutes vos doctrines.

Maintenant que nous avons parlé franchement, vous me permettrez de revenir à mon but, et quoique je pusse, avec plus de courage vous demander la concession : si l'homœopathie est la doctrine vraie en médecine, quelles sont les conséquences qui dérivent d'un tel fait? Je serai plus discret et je poserai ma question d'une manière plus large : la condition essentielle d'une doctrine vraie en médecine est-elle de contribuer efficacement à moraliser l'individu et l'espèce, et pour cela faire partie intégrante du mouvement civilisateur

des peuples ? Je ne crois pas qu'un seul de vous puisse répondre négativement à une telle question ; s'il trouvait un motif de le faire, ce serait une terrible condamnation de lui-même et de l'art qu'il professe.

Que chacun donc sente la profondeur de l'argument ; quand j'ai dit qu'il n'y eut jamais une époque où l'on pût aborder cette question plus propice que celle où l'Italie s'enflamme de l'esprit de réforme, ni un lieu plus opportun que Rome, j'avais la conscience de ne pas hasarder une parole vide de sens. Ma patrie se réveillant a fait naître dans mon esprit l'idée du grand réveil de toutes les sciences dont elle fut la mère et la nourrice. Médecin de quelque parti que ce fût, j'aurais senti le même désir de pousser la science que je professe dans la large sphère du réveil, je me serais agité avec les faibles forces que donnent des doctrines foncièrement erronées et d'une indéfinissable stérilité, mais j'aurais toujours proclamé la pensée qu'une science est vaine et parasite quand elle ne sait et ne peut porter un riche tribut de moralité dans le mouvement de civilisation des peuples. Si j'avais été abusé par une doctrine, j'aurais fait tous mes efforts pour l'élever sur les larges bases de la civilisation ; mais si j'avais été affligé, comme je l'ai toujours été, de la pauvreté de mon art, j'aurais déploré son destin, avec d'autant plus de douleur, en le voyant faire défaut au grand banquet du réveil. Mais subjugué par une doctrine que je crois vraie, parce que je l'ai interrogée dans tous les sens, elle m'a répondu de manière à satisfaire ma conscience, et j'ai cru devoir l'interroger solennellement au sujet de la civilisation. Les réponses qu'elle m'a données n'ont pas été moins satisfaisantes : je viens vous en faire part dans ce cours d'introduction. Que vous ignoriez ou que vous connaissiez la doctrine dont je vous parle, il n'est pas nécessaire, pour le moment, que vous en ayez une connaissance entière. Je vous invite seulement à faire, avec moi, une ex-

périence nouvelle et capable de contenter et de mettre à sa place votre dignité, puisque en substance le principe fondamental de ce cours se réduit à savoir quelle est la vraie dignité du médecin à l'égard de la civilisation, et comment il peut, plus que tout autre membre de la société, contribuer à établir, sur les plus sincères fondements, le véritable réveil des nations. Mais on ne parvient pas à cela sans une doctrine médicale proportionnée au but. Messieurs, j'ai cru que la doctrine qui peut conduire à ce grand résultat est celle des semblables, et c'est sur celle-là que je ferai mon essai.

Si je me trompe, le travail ne sera pas perdu, parce que certainement je démontrerai ceci, c'est que la science qui ne contribue pas à la civilisation des peuples n'est pas une science, et je susciterai parmi vous quelque grand esprit qui possédant une doctrine saine prouvera que la médecine moralise et civilise les peuples.

Médecins italiens, que sera pour vous le réveil de l'Italie quand on dira : la médecine n'a aidé en rien à cette rénovation des esprits et des classes (ordres); elle est restée toujours dans la boue et les extravagances lorsque tout resplendissait de lumière ?

Florence, 10 janvier 1847.

FRAGMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE;

PAR LE Dr CHARGÉ.

§ 1er.

Rien ne justifierait en ce moment des craintes sérieuses au sujet d'une invasion nouvelle du choléra; au contraire, les nouvelles officielles que nous avons reçues des lieux qui ont été, les derniers, le théâtre de ce rude fléau, sont tellement rassurantes, que nous devons éloigner de nous toute appréhension et espérer enfin que nous ne serons pas une seconde fois soumis à une aussi cruelle épreuve; mais les désastres causés par le choléra sont encore présents à notre esprit, et leur souvenir est si vivace, que nous pouvons reproduire, avec fidélité, les leçons que nous avons reçues de l'expérience et les vérités que nous ont acquises nos observations personnelles.

Je ne tracerai pas l'histoire particulière du choléra, je ne ferai pas la longue énumération de tous ses symptômes, je n'essaierai pas même de reproduire ce que l'anatomie pathologique nous a révélé d'appréciable sur les désordres internes laissés par lui dans l'organisme; si importantes que soient toutes ces questions, elles ne touchent pas immédiatement aux moyens les plus propres à combattre la maladie, et cette étude est la seule que je veuille aborder aujourd'hui. Ceux qui voudraient s'éclairer sur tous les autres points,

puiseront avec plus d'avantages dans les traités spéciaux ou les monographies écrites, hélas! sur le choléra, avec plus de profusion que de véritable richesse.

§ 2.

Que faut-il penser de la cholérine et du choléra ? — On a eu tort, à mon avis, de distinguer ainsi, par deux noms différents, des états morbides qui diffèrent entre eux par l'expression d'un danger plus ou moins imminent, mais qui ne sont en réalité que deux degrés différents d'une seule et même maladie. — On m'objectera que les symptômes ne sont pas les mêmes dans les deux cas. — Ils ne sont pas les mêmes, sans doute, si l'on veut dire par là que l'ensemble des symptômes du choléra est plus nombreux, plus effrayant, plus rapide dans sa marche et plus sûrement mortel que l'ensemble des symptômes qui caractérisent la cholérine, mais cette différence consiste dans l'addition de symptômes nouveaux, elle réside surtout dans l'exagération des symptômes primitifs ; or, si la cholérine offre à mon observation le rudiment de tous les symptômes du choléra, ne serai-je pas en droit déjà de considérer cet état morbide comme le premier degré de l'affection cholérique ? Une intensité différente est compatible avec la même nature, et deux maux ne cessent pas d'être identiques au fond pour apparaître sous des formes modifiées.

La pneumonie cesse-t-elle d'être pneumonie pour n'occuper qu'une partie restreinte du parenchyme pulmonaire, ou sera-t-on tenté de lui donner un autre nom, suivant qu'on l'observera aux degrés différents d'hépatisation rouge ou d'hépatisation grise? L'état morbide qui correspond à cette dernière lésion matérielle est certainement représenté par un cortége de symptômes autrement fâcheux, mais l'addition de ces symptômes est attribuée par tous aux progrès plus

avancés de la maladie, sans qu'on songe pour cela à lui donner une dénomination particulière.

§ 3.

La cholérine est un état morbide bien moins grave que le choléra ; mais je lui refuse l'honneur d'un diagnostic, d'un pronostic, d'un traitement particulier. Elle est le premier degré, je dirai plus, le degré nécessaire du choléra, et, sous ce rapport, on commet une erreur capitale, une erreur funeste en ne lui attribuant pas le même degré d'attention et en le prenant moins au sérieux que le choléra.

Je n'admets pas de diagnostic particulier à la cholérine parce qu'elle n'a pas de symptômes qui lui soient propres et exclusifs — Elle prend pour caractères les phénomènes suivants. — Malaise général, abattement insolite des forces physiques et morales. — Insomnie — Anxiétés épigastriques, sentiment de pesanteur et quelquefois d'ardeur qui s'étendent de la région précordiale jusqu'à la gorge. — Pouls faible, petit, mou et plus ou moins lent — Nausées, borborygmes, sécheresse pâteuse de la bouche. — Déjections alvines très-fréquentes. Quelquefois vomissements, selles presque toujours mêlées de mucosités blanchâtres, le plus souvent liquides, semblables à une décoction de riz un peu épaisse. — Encore quelques coups de pinceaux et vous avez le tableau du choléra.

Le pronostic de la cholérine sera-t-il constamment plus favorable que celui du choléra? — Pour répondre à cette question, il me faut établir le fait suivant.

§ 4.

Il n'y a pas de choléra foudroyant qui tue à l'improviste, sans avertir sa victime.

En 1832, j'ai vu se dérouler devant moi l'épidémie de Paris, et spectateur inutile, j'ai étudié la marche de la maladie avec tous les soins dont j'étais capable, et toujours j'ai vu et noté que les malheureux qui succombaient aux dernières étreintes du choléra, avaient passé par une période que j'appellerai d'incubation et qui se révélait, entr'autres symptômes saillants, par la diarrhée. — J'ai accompagné à Toulon le malheureux Lassis ; j'ai subi trois épidémies cholériques à Marseille, et partout j'ai fait la même observation. Je n'ai jamais rencontré un seul cas de choléra envahissant, d'une manière brusque et inattendue ; toujours la diarrhée avait préexisté, au moins de quelques heures ; donc je suis autorisé à recommander que le pronostic de la cholérine soit toujours très-réservé, puisque de la cholérine au choléra il n'y a qu'un pas, et que cette affection, si légère en apparence, contient en germe le vrai choléra.

« Les personnes atteintes de l'épidémie ont toutes une maladie provenant de la même source et par conséquent égale. » *Org.* 102, *page* 179, 3e *éd.*

§ 5.

Quand règne une épidémie cholérique, prononcer hardiment que toute diarrhée est une affection grave, c'est proclamer une vérité irrécusable, puis que cette diarrhée est le plus souvent le prélude du choléra, et guérir au début toute diarrhée, c'est arracher nécessairement des victimes à la mort, puisque sans la diarrhée le choléra n'est pas possible, le choléra ne s'est jamais montré.

Or, l'homœopathie possède, contre la diarrhée mêlée de mucosités blanchâtres, accompagnée de borborygmes et de douleurs ombilicales, de sécheresse pâteuse de la bouche, d'anxiétés épigastriques, de malaise général et d'abattement des forces physiques et morales, tout cortége de symptômes

qui complètent l'ensemble des manifestations morbides de la cholérine ou de l'influence cholérique au premier degré, l'homœopathie, dis-je, possède contre cette affection un spécifique qui, entre les mains de tous nos confrères du Midi, s'est montré spécifique, c'est l'acide phosphorique et non le phosphore.

Donc, comme premier bienfait de l'homœopathie dans le choléra, il faut compter la puissance d'enrayer la maladie à son début, d'enlever les premiers symptômes, et de sauver ainsi un très-grand nombre de malades en les mettant à l'abri des tortures que les progrès du mal engendrent nécessairement; en ne leur fesant pas courir les chances d'un danger qui deviendrait plus menaçant, mais qui, à son début, n'offre pas une grande gravité.

§ 6.

Dans le croup, qui offre avec le choléra quelque analogie par la rapidité de sa marche, sans offrir moins de danger pour le malheureux qu'il frappe, *iodium* et *hepar sulfuris* rendent certainement des services très-signalés et très-importants pour arracher aux conduits aériens la fausse membrane qui met en péril la vie des enfants; mais ne devons-nous pas nous féliciter davantage et avec plus de raison de posséder l'aconit qui, donné au début, enraye la maladie, prévient la formation de la fausse membrane. Aller au devant du danger, arrêter la marche d'une maladie qui, abandonnée à elle-même, serait toujours croissante, est un bienfait plus précieux encore que de combattre, même avec des chances de succès, le mal à son apogée. Or, ce que l'aconit fait dans le croup, l'acide phosphorique le fait à merveille dans le choléra, et sous ce rapport, je n'hésite pas à le placer en tête des médicaments qui font toute notre richesse pour combattre le choléra.

La matière médicale à la main, je proteste contre toute similitude que l'on essayerait d'établir entre phosphore et acide phosphorique. C'est l'acide phosphorique que mes confrères et moi avons unanimement employé dans l'épidémie de 1837, et ce serait encore à lui que nous nous adresserions avec toute confiance; tant nous avons eu à nous féliciter de ses résultats.—Son emploi n'a pas été restreint par nous aux cas où les évacuations claires conservaient encore une couleur excrémentitielle, jaune, brune, verte; nous l'avons trouvé encore éminemment utile dans la diarrhée d'un gris blanchâtre et exclusivement de cette nature. L'étude pathogénétique de ce médicament justifie pleinement notre choix, même dans ce cas, et le symptôme qui militait le plus en sa faveur, parce que, concurremment avec la diarrhée involontaire de matière grise et blanchâtre, il ne se trouve dans aucun autre médicament, c'est la douleur fixe à la région ombilicale, si fréquente, si commune, si universelle chez tous les cholériques au premier degré, accompagnée de borborygmes, de gargouillement qui se font entendre du malade lui-même et de tous ceux qui l'entourent.

§ 7.

VERATRUM ALBUM.

Après l'acide phosphorique, le premier médicament que notre expérience nous autorise surtout à recommander, aux praticiens, c'est le *veratrum*. Et au lieu de nous en tenir à cette faible déclaration émise par notre collègue et ami le dr Roth, dans son travail récent sur le choléra, publié dans le *Bulletin de la Société de Médecine homœopathique de Paris, janvier* 1848, que ce puissant remède *peut sauver la vie*, même dans les *cas légers* du véritable choléra, nous affirmons que le *veratrum* a été souvent d'une efficacité prompte et durable dans les cas de choléra, même désespérés, et que

nous le regardons comme le spécifique certain de cette redoutable maladie, alors qu'elle a franchi les limites qui la maintiennent sous l'empire de l'acide phosphorique, c'est-à-dire, quand elle offre les caractères suivants :

Soif inextinguible, désir immodéré de boissons froides, douleur constrictive à l'épigastre avec chaleur, pesanteur et pression, renvois, hoquet, vomissements des matières ingérées, malaise avant et pendant le vomissement, diarrhée involontaire de matières liquides, inodores et blanchâtres ; douleurs très-vives dans tout le ventre, tranchées, froid avec horripilation, faiblesse extrême, pouls filiforme ou nul, urines rares ou nulles, sueur froide, couleur bleuâtre de la peau, visage pâle, froid, yeux enfoncés dans leurs orbites.

Nous pourrions, en rapelant nos souvenirs, rapporter plusieurs faits, qui nous sont propres, et qui viendraient à l'appui de nos affirmations ; mais nous aimons mieux nous étayer d'observations recueillies ailleurs et par divers praticiens. Nous justifierons ainsi, sous tous les rapports, la confiance que nous réclamons, de la part de tous, pour le *veratrum* dans le traitement du choléra, non du choléra léger, mais du choléra grave.

Dans les observations que feu le dr Mabit, médecin de l'hôpital St.-André et professeur de pathologie à l'école secondaire de médecine à Bordeaux, a publiées (observations recueillies dans un service public, par des élèves qui sont demeurés attachés au lit des malades pendant tout le séjour de ces derniers à l'hôpital, et qui n'ont été démentis par personne), on peut voir encore que le *veratrum* a joué constamment le premier rôle, et que lui seul a préparé s'il n'a fini la guérison.

Dans le rapport authentique sur les succès obtenus dans le traitement du choléra par la méthode homœopathique, par le dr Jos. Bakodi, à Raab en Hongrie, le *veratrum* oc-

cupe encore la première place dans les médicaments choisis d'après le principe de l'analogie des symptômes et confirmés par une expérience constamment heureuse ; on peut bien s'exprimer ainsi quand il résulte de ce rapport que, sur 154 cholériques, 148 ont guéri et 6 seulement sont morts, et cela, dans les six premières semaines de l'invasion cholérique, époque pendant laquelle, comme on le sait, la maladie sévit avec le plus de violence.

Haubold, de Leipsick, s'exprimait ainsi le 25 mars 1832 : « quand il y a vomissement, diarrhée, soif que rien ne peut éteindre, extrême inquiétude, il faut employer le *veratrum*. En général jusqu'ici le *veratrum* est le médicament qui s'est montré le plus actif et le plus puissant, sans doute, parce que c'est lui qui, sur l'homme sain, produit les symptômes les plus semblables à ceux du choléra. »

Il n'avait pas un choléra léger cet Athénien, dont parle Hippocrate, qui évacuait par en haut et par en bas avec beaucoup de souffrance, sans que rien ne pût arrêter ni les vomissements, ni les déjections alvines. La voix lui manquait ; il ne pouvait pas bouger dans son lit ; ses yeux étaient ternes et creux, les convulsions des membres partaient de l'abdomen, il avait le hoquet ; cependant les déjections ventrales étaient plus copieuses que les vomissements. Il prit du *veratrum* et les symptômes diminuèrent, et il ne mourut point, et le lendemain il put manger. (*Hipp. popul.*, *lib.* V, § IV, *p.* 165, *v.* 1. *Vanderlinden*).

§ 8.

CUPRUM METALLICUM.

Ce que j'ai à dire du cuivre, concerne exclusivement le *cup. metall.* Car, je n'ai jamais employé que celui-là ; soit que l'on compare l'analogie des symptômes de ce médica-

ment avec ceux du choléra confirmé, soit qu'on invoque l'observation clinique de l'immense majorité des praticiens qui ont recouru à son emploi dans les épidémies cholériques, en des pays et en des temps divers, il ne me paraît pas permis de parler de lui avec indifférence, encore moins avec répulsion. Trop de faits accomplis le proclament un médicament précieux.

Pour notre compte, dans le traitement du choléra confirmé, ce médicament nous a encore rendu de très-grands services; son indication a paru consister, surtout dans la prédominance des crampes, avec mouvements spasmodiques ou convulsifs aux extrémités supérieures et inférieures, au point d'arracher des cris aux malades, et de les empêcher de demeurer dans la même position.

Je me souviens encore d'une femme de 45 ans, qui, depuis plus de 10 heures, était en proie à des mouvements convulsifs tels que deux hommes pouvaient à peine la contenir; deux globules de *cup. met.* déposés par moi sur la langue et non sans peine, car elle était sans cesse en proie à des mouvements désordonnés, amenèrent du calme dans son état dans moins d'une heure, calme qui fut suivi d'un sommeil réparateur, après lequel il ne resta plus rien que le souvenir de douleurs si actives, que la malade s'étonnait d'avoir pu les endurer si long-temps sans mourir.

Les effets pathogénétiques du *cuprum* complètent admirablement l'ensemble des symtômes du choléra, quand ils sont réunis à ceux du *veratrum*. Aussi, l'expérience a confirmé pour nous les avantages prévus d'avance, de l'association du *cuprum* au *veratrum*. Ce n'est pas que l'un doive être préféré à l'autre, ils se complètent l'un par l'autre, et alternés, ils assurent les résultats les plus heureux.

§ 9.

CAMPHORA.

J'ai très-rarement employé le *camphora* dans le choléra de 1837, et je ne sache pas que mes amis de Marseille ou de Toulon s'en soient servi davantage, ou s'ils l'ont employé, qu'ils aient eu beaucoup à se féliciter de son emploi.

Nous n'avons pas eu recours à ce médicament, uniquement parce que les symptômes de la maladie que nous avions à traiter, correspondaient peu à ses effets pathogénétiques, et cela pouvait tenir encore à l'abus que tout le monde avait fait de cette substance à titre de préservatif.

Mais dans mon impuissance à rien affirmer en faveur du camphre, je m'élève pourtant contre les prétentions exagérées de quelques-uns de nos amis qui ne tendent à rien moins qu'à rayer cet agent précieux de la liste des médicaments à consulter en face d'une nouvelle épidémie cholérique.

Je proteste, parce que Hahnemann a dit quelque part :

« L'emploi intérieur de l'esprit de camphre, à la dose d'une goutte, toutes les cinq minutes, avec quelques frictions à la tête et à la poitrine, amènent la guérison. C'est ce que m'ont prouvé d'innombrables faits transmis de près et de loin en Autriche, en Hongrie. »

.....Je sais de bonne source qu'à Vienne, à Berlin et à Magdebourg, des milliers de familles ayant suivi mes instructions sur le traitement par le camphre, ont rétabli souvent, en moins d'un quart d'heure, ceux de leurs membres qui étaient atteints par l'épidémie, si bien que la plupart du temps les voisins n'en apprenaient rien et encore moins les médecins, qui s'opposent de toutes leurs forces à ce traitement si simple, si rapide et d'un effet toujours sûr. »

D'un autre côté, le dr Quin a consigné dans son ouvrage

sur le *Traitement homœopathique du Choléra* de belles observations de guérison par le camphre seul.

On ne raye pas d'un trait de plume de si hauts et de si puissants témoignages; et des résultats pareils, quand ils sont affirmés par des hommes d'une autorité aussi respectable, ne peuvent être contestés par personne. Maintenant, si d'autres n'ont rien obtenu de pareil, il reste à déterminer les conditions sûrement toutes différentes, dans lesquelles ils ont opéré; des variétés dans les éléments de l'expérimentation expliquent suffisamment la différence des résultats obtenus.

CLINIQUE MÉDICALE,

PAR LE Dr CHARGÉ.

Hydrocéphale chronique.

Un enfant âgé de quatre ans et demi, nommé Bourelly Florent, fils de Bourelly, douanier, et comme tel logé à la caserne des Douanes, atteint d'hydrocéphale chronique, nous est apporté dans les bras de sa mère le 6 mai 1844.

Issu de parents sains, en apparence, l'enfant est né fort, bien constitué, et sa santé s'est maintenue bonne jusqu'à l'âge de cinq à six mois. A cette époque, on s'aperçut, pour la première fois, que sa tête était volumineuse relativement aux autres enfants de son âge; mais on n'y fit pas d'abord grande attention. Ce fut beaucoup plus tard que sa mère frappée des dimensions véritablement anormales que la tête

avait prises, étonnée de voir cet enfant ne pas acquérir la force nécessaire à la station, le conduisit à son médecin, dont les prescriptions furent variées sans jamais être suivies de résultats satisfaisants.

Il paraît qu'au début il y avait eu strabisme prononcé, et qu'à de très-courts intervalles de violents accès de convulsions générales avaient plusieurs fois mis en danger la vie de l'enfant.

Le 6 mai 1844, le malade fut soumis à notre observation; il était dans l'état suivant :

Embonpoint prononcé, cheveux blonds, yeux clairs, peau blanche et fine, teint coloré, formes arrondies, taille moyenne, poitrine large et bien conformée. Il est couché dans les bras de sa mère.

Le volume de la tête est considérable ; sa circonférence est de 58 centimètres.

La conformation du crâne est anormale, le front est proéminent, les bosses frontales et pariétales sont inégalement développées. Les bosses pariétales se laissent déprimer facilement ; l'écartement est très-grand entre les pariétaux et surtout aux fontanelles. Les intervalles des os sont occupés par une membrane mince, à travers laquelle on sent distinctement la fluctuation d'un liquide. La tête paraît être d'un poids si considérable que l'enfant ne peut la soutenir droite et la laisse pencher au moindre mouvement, à droite, à gauche et en arrière. La face est large, les joues sont volumineuses, tantôt d'un blanc mat et tantôt très-colorées.

Les yeux sont en l'état normal ; en ce moment l'ouïe nous paraît intacte.

La parole n'est point abolie ; l'enfant articule aisément quelques mots : ainsi, il demande à boire et à manger ; mais au demeurant, son intelligence est peu développée et son regard incertain, ajoute à l'ensemble de la physionomie l'expression d'une hébétude peu commune.

Il n'accuse aucune douleur. Rien de particulier ne s'observe aux fonctions de la vie organique qui toutes s'accomplissent bien, à part ce fait que l'enfant laisse souvent aller sous lui les urines et plus rarement les matières fécales.

Si les tissus graisseux abondent, les muscles sont comme atrophiés ; aussi c'est avec peine que l'enfant se tient debout, les mains appuyées sur une chaise. Assis, il se tient mal sur son séant, inclinant la tête, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; de préférence, il se tient couché, presque toujours immobile, les membres inférieurs surtout sont grêles.

Jambes arquées, extrémités articulaires volumineuses, le pouls est régulier, la chaleur molle, le bruit respiratoire est partout d'une parfaite pureté, la percussion sonore, le ventre est ballonné, la langue humide, l'appétit vorace.

Nous changeons le régime de l'enfant pour le soumettre exclusivement aux viandes rôties, et du 6 mai au 24 juin, *sulfur* et *calcarea* sont donnés chacun deux fois à la dose d'un globule, 30.

Le 24 juin, l'amélioration est notable ; l'enfant marche d'un pas ferme et presque assuré ; il monte et descend l'escalier. Repos.

Le 8 juillet, on nous l'amène toussant ; *pulsatilla*, 1|12 fait bientôt justice de la toux, et le 28 juillet, *sulfur* et *calcarea* sont de nouveau repris alternativement.

A la fin du mois de septembre, nous constatons l'état suivant. L'enfant n'a plus eu de convulsions. Physionomie plus ouverte et regard plus assuré. L'enfant se tient debout et marche dans l'appartement sans avoir besoin de soutiens. La tête est maintenue parfaitement droite ; son volume est réduit de 4 centimètres. Les sutures pariétales se touchent, mais en offrant une dépression considérable. Les fontanelles seules se laissent déprimer. *Merc. solub.* est alterné avec *sulfur* à plusieurs reprises.

Le traitement n'est pas continué avec beaucoup de soin.

Toujours est-il qu'à la fin de décembre de la même année 1844, l'enfant n'offre plus aucune trace d'hydrocéphale, et qu'au moment où nous écrivons ces pages (15 mai 1847), trois ans après le début du traitement homœopathique, ce malheureux enfant, qui offrait un si douloureux spectacle, nous réjouit aujourd'hui par sa physionomie riante et facilement impressionnable. Toutes les sutures des os du crâne sont dès long-temps parfaitement soudées; sa tête demeurée peut-être volumineuse n'offre plus cependant de dimensions anormales; sa circonférence est de 51 centimètres; l'intelligence est complète, la conception rapide, et sa santé n'est plus troublée qu'à de très-longs intervalles par l'apparition de quelques gourmes derrière les oreilles, ou par une toux grasse qui n'est que trop souvent l'attribut des enfants doués d'une constitution lymphatique.

Ainsi, par les effets et par les effets seuls de quelques globules homœopathiques, s'est évanoui, et dans bien peu de temps, un pronostic fâcheux qui pesait sur cet enfant depuis plus de trois ans, pronostic que le médecin traitant avait largement dévoilé et qui avait reçu encore la sanction officielle de la consultation des médecins de l'Hôtel-Dieu, un mois avant que la mère eût reçu le conseil de venir réclamer nos soins.

La maladie de Florent Bourelly était-elle une hydrocéphale? L'ampliation de la tête, le flot du liquide appréciable sous la membrane qui occupait l'intervalle des sutures pariétales, suffisent à notre première visite pour établir sûrement la nature de la maladie, et aujourd'hui que l'enfant est guéri, la dépression bien marquée que l'on observe aux fontanelles tardivement ossifiées, n'est-elle pas un indice certain de la disparition d'un liquide contenu jadis dans la cavité du crâne?

On a signalé comme pouvant simuler parfaitement une hydrocéphale, le rachitisme des os qui concourent à former

les parois crâniennes et l'hypertrophie cérébrale ; mais ni l'une, ni l'autre de ces affections ne présente le même concours de symptômes et de signes rationnels que nous avons rencontrés chez notre malade ; il existait donc bien réellement chez lui un épanchement dans le crâne.

Il nous a été difficile d'assigner au juste l'époque du début de la maladie ; on ne s'est aperçu de l'ampliation de la tête que quelques mois après la naissance ; mais tout le monde sait que dans les premiers temps de la vie, les fonctions de l'innervation sont trop faiblement développées pour manifester des troubles appréciables, et l'on conçoit, jusqu'à un certain point, que la cavité crânienne ait pu contenir une certaine quantité de sérosité progressivement croissante, sans aucun signe apparent ; par tous ces motifs, nous nous croyons fondé à considérer l'épanchement comme congénital.

Quelle en a été la cause ?

Jusqu'à ce jour, on a proclamé que l'hydropisie crânienne était tantôt essentielle, idiopathique, et tantôt symptômatique d'une autre maladie, suivant que l'on rencontrait ou non dans le cerveau des altérations pathologiques réputées capables de la produire.

Cette distinction, nous l'admettrions si elle avait uniquement pour but d'établir que l'épanchement peut exister sans lésion ou coïncider avec des inflammations circonscrites, des ramollissements, des tumeurs hydatiques ou des tubercules. Ceci est un fait d'observation, et à Dieu ne plaise que nous voulions le contester ; mais en distinguant l'hydrocéphale en idiopathique et symptômatique, l'allopathie a ajouté que, dans le premier cas, l'hydropisie était d'origine vitale, tandis que, dans l'autre, elle était le résultat d'une cause physique ou mécanique.

Cette proposition est fausse, et nous la repoussons de toutes nos forces.

Elle est fausse, parce que dans toutes les maladies la lé-

sion primordiale est essentiellement vitale, et que dans les hydropisies crâniennes en particulier, qu'elles soient ou non accompagnées de désorganisations cérébrales, la lésion primordiale qui préside à la production du liquide épanché est la même qui sert également à produire les autres lésions si variées qu'on veuille les supposer; de telle manière qu'entre ces altérations diverses il y a toujours coïncidence, origine commune et jamais simple rapport de cause à effet.

Il est vrai que l'examen cadavérique démontre rarement la présence d'un épanchement crânien un peu important, tel qu'il le faut pour constituer une hydrocéphale chronique, sans qu'il soit accompagné d'altérations matérielles plus décisives, plus graves ; mais il n'en est pas moins constant que des épanchements peuvent exister indépendamment de ces mêmes altérations. — Or, ces altérations, que l'autopsie seule découvre, qui pourra me dire si elles ne sont pas, les unes, le produit de la présence du liquide de jour en jour plus abondant, les autres les résultats nécessairement plus avancés de la lésion primordiale, laquelle doit avoir produit des désordres d'autant plus profonds que son action a été plus énergique et plus soutenue?

Si ce raisonnement est fondé, si l'augmentation de l'exhalation séreuse est l'effet le moins grave, mais l'effet constant d'une cause morbide interne, et personne ne peut nous le contester, puisqu'il est d'observation que l'hydrocéphale chronique ne se rencontre que chez des enfants cachectiques ; il est certain qu'on aura des chances d'autant plus favorables de guérison qu'on se hâtera plutôt d'en détruire la cause, avant que les altérations matérielles aient eu le temps de devenir plus profondes et plus variées; et par une conséquence nécessaire, il n'est pas moins évident que ces altérations, si légères qu'elles puissent être à leur début ; on ne peut espérer de les faire rétrograder et de les faire disparaître entièrement qu'à la condition que le principe engendreur en sera complétement détruit.

Or, le principe engendreur de l'hydrocéphale de Florent Bourrely était le miasme qui infectait l'économie, et dont la présence était encore rendue manifeste par l'atrophie du système musculaire. Si l'allopathie avait inutilement épuisé toutes ses ressources ; si elle en était réduite à se croiser les bras devant un désordre matériel, qui n'attendait pour entraîner sa victime dans la tombe, que des désordres plus profonds, c'est qu'elle avait méconnu l'origine du mal, et que sa thérapeutique, dirigée non contre l'affection mais uniquement contre ses résultats, avait été et avait dû être éternellement impuissante.

Mais, nous dira-t-on, la preuve que votre malade avait une hydrocéphale sans lésion cérébrale, c'est la guérison ; autant vaudrait-il exprimer cette naïveté, notre malade a guéri parce qu'il était curable.

Eh ! sans doute, il a guéri parce que les altérations organiques n'étaient pas tellement avancées que la mort dût nécessairement s'ensuivre, mais la maladie n'avait-elle pas empiré depuis son origine, et de nouvelles lésions ne seraient-elles pas infailliblement arrivées, si l'on avait attendu plus long-temps ; et ces lésions plus graves vous auraient-elles permis d'entrevoir en perspective autre chose que la mort, puisque déjà celles qui existaient, n'avaient que trop légitimé de votre part ce fatal arrêt ?

Qu'avait fait avant nous l'allopathie ? Rien, absolument rien ; et pour elle pourtant le succès aurait dû être plus facile, puisqu'elle avait assisté à l'origine de la maladie, tandis que nous, nous arrivions après qu'elle avait dit son dernier mot.

L'allopathie est puérile dans ses divisions et subdivisions quand on l'appelle à constater nos succès, elle est plus franche quand on la considère dans son propre domaine.

L'hydrocephalie est toujours une maladie grave, nous dirions volontiers toujours mortelle. (Barthez et Rilliet, o m. 1er p. 805.)

Ce n'est qu'avec une sorte de répugnance que nous abordons le traitement de l'hydrocéphalie chronique, car d'une part les médications que nous pouvons proposer, n'ont qu'une influence médiocre ou nulle, et d'autre part, l'évacuation directe du liquide, ressource suprême dans plusieurs cas, ne trouve guère ici son application. (Id. p. 809.)

Évacuation directe du liquide..... Hélas ! toujours la même faute, et aussi toujours la pratique enregistre les mêmes conséquences. Une médication s'adressant au résultat de la maladie, ne peut être suivie que d'un insuccès complet; dans l'hydrocéphalie en particulier, il s'agit moins d'évacuer le liquide contenu que de détruire la cause qui a donné naissance à ce liquide, et cela reconnu, que peut-on espérer d'une opération chirurgicale ? — La logique l'annonce, l'expérience le confirme, — une douleur plus vive, un désordre nouveau, un dénouement plus prompt !

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Précédées de quelques Réflexions sur les obstacles que rencontre l'Homœopathie,

PAR LE Dr RAMPAL.

On n'a jamais assez vu, quand il reste quelque chose à voir.

(SENNEBIER. — *Art. d'observ.*)

Bien souvent les médecins de la vieille école vantent les progrès de leur science, certains même les proclament parfois avec tant d'assurance, qu'il semble vraiment que le dernier mot ait été prononcé et que l'art médical ait été reculé jusqu'à ses plus extrêmes limites. Cependant un certain nombre parmi eux, savants pleins de bonne foi, ne peuvent s'empêcher de confesser et de déplorer le peu de ressource que l'homme de l'art possède, eu égard à la multitude de maux qui viennent affliger l'espèce humaine. Ceux-ci sont précisément les hommes qui ont le plus exploré le terrain scientifique et qui en ont sondé successivement toutes les parties. MM. Louis et Bouillaud, ces hautes réputations de l'époque, n'ont-ils pas, après bien d'autres, fixé l'attention des hommes de l'art sur les incertitudes de la médecine, en ce qui touche le traitement des maladies? On ne peut s'empêcher de signaler, dit le premier, *que bien qu'on s'occupe depuis des siècles de la thérapeutique, la thérapeutique est dans*

l'enfance. Les paroles du second sont-elles moins explicites ? De toutes les parties de la médecine, écrit-il, *celles dans lesquelles une entière certitude est la plus difficile à acquérir, sont la nature et le* TRAITEMENT *des maladies*.

D'où vient ce désaccord dans les disciples de la même école? C'est qu'il est des médecins qui font consister toute la science, comme tout l'art médical dans les découvertes anatomo-pathologiques, dans la considération et l'observation d'une dégradation organique, et que pour eux toute habileté, comme toute pratique médicale, consiste à diagnostiquer la lésion de l'organe, se mettant peu en peine d'avoir ou non des moyens pour la guérir. Sans doute pour ceux qui font consister les progrès de la médecine dans la connaissance plus approfondie des lésions de tissus qui accompagnent les maladies, on peut dire que la médecine a progressé, et, sous ce rapport, nous sommes disposés à émettre la même opinion; mais pour ceux qui considèrent le progrès médical dans ce qu'il doit être véritablement, c'est-à-dire, dans le perfectionnement des méthodes de traitement, dans une connaissance plus positive des agents de guérison, dans des notions plus certaines de leurs vertus, nous n'hésitons pas à affirmer que l'art médical tout entier ne fut jamais plus pauvre. Depuis Broussais et les anatomo-pathologistes qui l'ont suivi, fait-on autre chose dans toutes les maladies, que débiliter l'organisme par les évacuations de sang de diverses natures, et quand on abandonne ces moyens pour aborder ceux de la matière médicale, a-t-on d'autre règle à suivre que celle du caprice ou le hasard de l'empirisme ?

En face de ces vérités, bien cruelles sans doute pour l'humanité, il est difficile de comprendre comment une doctrine nouvelle qui vient combler ces immenses lacunes, n'a pas été accueillie avec plus d'empressement. C'est pourtant ce qui arrive et ce que nous verrons arriver encore.

Lorsque Hahnemann, ce savant illustre de l'Allemagne, que des esprits envieux ont présenté souvent comme un rêveur, eut découvert la loi de guérison qui doit à jamais l'immortaliser, lorsqu'après de longues et laborieuses recherches pour la justifier, il la présenta au monde médical, il lui dit : « J'apporte à la médecine de nouveaux principes, j'ai « dérobé à la nature le secret de ses guérisons, j'ai pu étu- « dier les lois qui les dirigent, leur connaissance ouvre une « voie large aux découvertes thérapeutiques; pour faire « fructifier le terrain scientifique il n'y manque que des « travailleurs, je viens vous associer à ces sublimes tra- « vaux ; je ne veux pourtant pas que vous m'en croyez « sur parole; ma découverte est toute d'expérience ; étudiez- « la, expérimentez-la, suivez la marche que je vous indi- « que, et, comme moi, vous arriverez à en reconnaître « l'exactitude. »

C'était, peut-être, la première fois qu'un novateur se présentait en face du monde médical avec des paroles empreintes d'autant de franchise, d'autant de bonne foi et ne semblait-il pas, après ces assurances aussi loyales, aussi consolantes pour la médecine que pour l'humanité, que le corps médical tout entier dût se précipiter au-devant de lui, et que chacun dût entrer aussitôt en activité pour coopérer à une œuvre aussi importante, celle de reconstruire la thérapeutique des maladies ?

Il n'en fut rien, tant l'égoïsme domine le cœur de l'homme ; l'appel ne fut entendu que du plus petit nombre, et ce n'est que lentement et au milieu de luttes passionnées que la vérité homœopathique a conquis ses droits en Allemagne. Aujourd'hui elle y est répandue d'une manière générale et forme une florissante et puissante école.

Les hommes sont partout les mêmes; en pénétrant en France, la doctrine homœopathique avait à lutter contre le mauvais vouloir de ceux qui préfèrent les douces quiétudes

de la vie aux peines du travail et qui ne craignent pas, pour éviter ces peines, de continuer à marcher dans une route incertaine et ténébreuse, mais battue encore par le plus grand nombre, plutôt que d'en prendre une plus sûre et toujours resplendissante de lumières, mais dans laquelle il faudrait apprendre à marcher.

Et pourquoi s'en étonner? L'histoire ne nous montre-t-elle pas qu'il est dans les destinées de l'humanité de retomber constamment dans les mêmes fautes? Aujourd'hui ne blâme-t-on pas grandement les contemporains d'Harvey, de Galilée, etc., pour avoir montré vis-à-vis de ces grands génies autant d'injustice? Et que fait-on de plus au dix-neuvième siècle, et de nos jours et au moment où j'écris, quand on répudie, quand on calomnie la doctrine que nous défendons.

Ceux qui se sont constitués nos adversaires sont tombés dans les mêmes erremens; ils suivent la même ligne de conduite. Emportés par la passion, ils nient les principes, ils nient les résultats, ils nient tout. Leur critique essaye constamment de s'exercer sur les faits que nous produisons, et nos faits, leur science n'a rien qui puisse les leur rendre intelligibles, rien qui puisse les leur expliquer, rien qui puisse leur servir de critérium pour pouvoir les apprécier; ils s'efforcent de ridiculiser la doctrine, ne reculant devant aucun moyen pour la déconsidérer; le sarcasme, l'ironie, le dédain, quelquefois même les injures, rien ne leur coûte, au lieu d'interroger eux-mêmes directement l'observation, au lieu de produire une opinion dictée par leurs propres expériences, ils préfèrent en produire d'erronées émises depuis longtemps par des hommes qui, comme eux, n'avaient rien voulu interroger. Leur tactique consiste ainsi à tromper le bon sens public en fesant publiquement parade d'une outrecuidance que rien ne justifie.

L'homœopathie repose sur des principes qui sont tout au-

tant de faits aussi sûrement expérimentables que ceux de la physique et de la chimie. Seulement, il faut apprendre à les interroger et les laisser parler eux-mêmes, au lieu d'interroger et de faire parler la raison humaine. Que dirait-on de quelqu'un qui nierait par avance, parce que sa raison ne le comprendrait pas, qu'en mettant en contact de l'acide sulfurique avec de la soude, on obtient un corps inoffensif, au lieu d'en avoir deux éminemment corrosifs et destructeurs, pendant qu'ils étaient séparés ? Ce phénomène peut paraître extraordinaire aux yeux du vulgaire et de l'ignorant et pourtant le chimiste n'y voit qu'un fait qui n'a rien de surprenant pour lui. Il en est de même dans la science homœopathique. Il ne s'agit pas de savoir si les faits qu'elle présente sont ou ne sont pas extraordinaires ; sont ou ne sont pas merveilleux ou accessibles à notre raison, il s'agit tout simplement de les constater. Ils sont ou ils ne sont pas. Ici pas de juste-milieu, pas de demi-concession, et pour le savoir il faut expérimenter, car la raison est radicalement impuissante à pouvoir prononcer.

Cependant, quand nous considérons ce qui se passe autour de nous, nous n'apercevons que des hommes qui n'ont pas le courage de pénétrer au fond de la doctrine, et qui préfèrent en appeler à cette raison plutôt qu'aux faits. Ce moyen facile leur permet de substituer le faux au vrai et de mettre leurs opinions à la place de la vraie science.

Si nos détracteurs étaient moins étrangers à la littérature de notre science, ils sauraient que les injures, les plaisanteries et autres méchants arguments qu'ils emploient, aussi vieux que la doctrine qui les a vus naître, sont trop usés, et qu'en aucun lieu du monde, ils n'ont pu faire la moindre brèche à l'édifice qu'ils avaient en vue de détruire.

Singulière aberration de l'esprit humain de vouloir tout juger avant de connaître ! Plus les hommes qui, les premiers, ont reconnu, par leurs études, la vérité du principe

hahnemannien, ont fait des efforts pour rendre sa lumière éclatante, plus leurs adversaires l'ont niée; plus ils se sont efforcés d'en démontrer les avantages, plus leur marche a été embarrassée. — Qu'ils restent donc au milieu des ténèbres, nos inflexibles détracteurs, mais ôtons leur le prétexte de nuire par leurs faux raisonnements, en mettant à découvert leur manière de faire, en montrant combien peu ils sont fondés dans leurs prétentions, en faisant ressortir surtout que la seule voie, l'infaillible voie qui puisse faire juger notre doctrine est celle de l'expérience, c'est-à-dire, celle qui consiste à se mettre en face d'un fait et à l'interroger avec les principes et les instruments de la méthode. Or, jusqu'à présent nous ne craignons pas de les défier de produire aucun fait qui atteste qu'ils ont procédé de cette manière, la seule pourtant qui donne la mesure du vrai ou du faux.

Alors qu'ils se seront placés sur ce terrain nous accepterons leur polémique, car ainsi établie, elle pourra devenir utile à la science, mais les suivre sur le terrain où ils se sont placés, ce serait éterniser une discussion qui ne serait jamais suivie ni de conviction, ni de conversion.

Si nous sommes assez heureux pour que quelques hommes se décident à examiner sérieusement ce qu'ils ont jusqu'ici méprisé sans le connaître, nous serons récompensés de nos efforts; c'est là tout ce que nous demandons. Nous n'avons pas la prétention de leur dire : *croyez-nous*, mais *étudiez*, *examinez avec loyauté* nos doctrines. Nous savons trop que les convictions sont personnelles et qu'elles ne peuvent en aucune manière se transmettre.

En attendant que le temps ramène tous les esprits à de meilleures conditions, et fasse justice de toutes les erreurs qu'on a semées sur son passage, nous qui avons la conviction des lacunes nombreuses de la vieille médecine et des progrès que le dogme homœopathique est appelé à faire faire à l'art

médical, nous n'hésiterons pas à le soutenir, et nous continuerons par l'exposition des faits à faire ressortir les inconvénients de la vieille médecine, et les avantages de la nouvelle, en mettant sous les yeux des lecteurs des faits dans lesquels la doctrine homœopathique n'est intervenue qu'après l'allopathie.

Première Observation.

Le 3 mai 1847 je fus appelé par le nommé Rougier, contre-maître de la fabrique à savon de M. Richaud, pour lui donner mes soins dans une maladie dont il désespérait de se débarrasser.

Ce malade, âgé d'environ quarante ans, d'une constitution habituellement vigoureuse, brun, de taille moyenne, d'un tempérament sanguin bilieux, ne se souvient pas d'avoir fait de maladie grave; il me raconte, ainsi que sa famille, qu'après avoir éprouvé, il y a trois mois, un refroidissement, il avait été saisi, immédiatement après, de malaise, d'endolorissement du corps, de perte d'appétit, et qu'après être resté quelques jours dans cet état, ne se voyant pas mieux, il avait fait appeler un médecin. Celui-ci, ayant remarqué de la fièvre, le mit à la diète, et de plus, jugea utile de lui faire une saignée, qui fut refusée. Quelques jours après, on lui prescrivit un purgatif avec l'eau de Sedlitz. Huit jours après, sauf un peu moins d'endolorissement des membres, rien n'était changé, la bouche était pâteuse, l'appétit toujours complétement nul, un malaise général se faisait sentir; on donna de nouveau une purgation, et ce fut sous forme de poudre qu'elle fut prescrite; mais l'état du malade ne s'améliorant pas, la même poudre purgative fut répétée encore sept fois à environ huit jours d'intervalle. A cette époque, le malade avait notablement perdu de ses forces, l'amaigrissement était survenu, il ne

pouvait prendre aucun aliment, car l'état des voies digestives loin de s'améliorer, s'était aggravé; la fièvre persistait, le sommeil était mauvais et fatiguant; impatienté de se sentir toujours plus malade, il voulut avoir recours aux lumières d'un autre médecin; celui-ci se contenta de faire de l'hygiène, et régla son régime; mais comment faire du régime, quand tout ce qu'on présentait au malade lui inspirait le plus profond dégoût?

Le régime ne pouvant amener aucun résultat favorable, son nouveau médecin lui donna le conseil d'aller à la campagne, lui faisant entrevoir qu'il avait tout à espérer d'un changement d'air. Mais ici nouvel embarras pour notre malade; comment se déplacer quand on se sent profondément souffrant, et qu'on ne prend aucune espèce d'aliment? Dans ces embarras, un de ses amis lui conseilla de recourir à la nouvelle médecine. C'est alors, trois mois après le commencement de sa maladie, que je fus appelé; voici l'état dans lequel je le trouvai : amaigrissement notable, face pâle, exprimant la souffrance, traits tirés, faiblesse profonde; dans le courant de la journée, le malade passe alternativement du lit sur un canapé et du canapé au lit. La conjonctive est légèrement injectée de jaune, il est inquiet, triste, ennuyé, et se considère comme au dessus de toute ressource médicale.

Il a un dégoût profond, tout lui cause de la répugnance, la bouche est pâteuse, la langue est d'un blanc tirant au gris, limoneuse et humide, la soif est continuelle, la peau n'est pas chaude le jour, mais le devient le soir et la nuit; les mains et les pieds sont froids; le pouls est petit et fréquent, il donne 104 pulsations. Le soir, la chaleur de la peau se prononce, la fièvre augmente; puis, vers une heure du matin, il survient une sueur abondante qui dure jusqu'à 9 heures ou 10 heures du matin, époque où il a l'habitude de quitter le lit. Sa sueur est froide et aqueuse. De loin en loin, dans la journée, il a une petite toux sèche.

La région épigastrique est sensible à la pression, ainsi que toute la région de l'hypochondre droite, les urines sont fortement colorées et peu abondantes, la tête est libre, les selles sont rares.

Le tableau que nous venons de faire des symptômes de cette maladie, ne peut laisser ici aucun doute sur la nature de la maladie, ni sur les organes qui se trouvent lésés. Il y avait évidemment, outre les symptômes généraux, une altération dynamique des fonctions digestives (estomac, duodénum et foie). Mais au lieu d'aller rechercher notre médication dans une dénomination morbide ou dans la supposition d'une maladie d'irritation, ou d'inflammation, ou autre encore, comme on l'avait déjà fait, nous avions un guide beaucoup plus certain, celui de la loi de similitude ou d'appropriation ; en effet, en comparant les symptômes qui ont été notés avec ceux que produit la noix vomique sur l'homme sain, je trouvai une si grande ressemblance, que je n'hésitai pas à annoncer au malade que la médecine homœopathique ne tarderait pas à lui rendre une santé qu'il avait vainement cherchée ailleurs. Je lui prescrivis la potion suivante : *nux vom.* 1/30 dans 6 onces d'eau distillée, pour en prendre chaque soir une cuillerée à bouche. Le régime du malade consista ensuite à prendre purement et simplement un léger bouillon toutes les quatre heures, et dans l'intervalle de l'eau fraîche sucrée, à discrétion.

Le médicament fut commencé le soir même du 3 mai, et deux jours après, il y avait déjà une amélioration prononcée ; l'espoir renaissait dans l'âme de ce moribond, parce qu'il se sentait moins malade ; la fièvre revenait moins forte, les urines avaient changé de couleur, elles étaient moins colorées, la répugnance pour les aliments était moins grande. La noix vomique fut ainsi continuée jusqu'au huit inclusivement, c'est-à-dire pendant six jours consécutifs. A cette époque, tous les symptômes sont excessivement

réduits; la fièvre est presque nulle (pouls : 85 pulsations), la chaleur et la sueur de la nuit ont presque cessé, la bouche est moins mauvaise, les urines sont de couleur naturelle ; il ne souffre plus ni de l'épigastre ni de l'hypochondre. Le malade commence de prendre avec plaisir quelques soupes légères.

Les 9, 10 et 11 aucun médicament; l'appétit augmente naturellement; il prend avec plaisir quelques fruits; le sommeil devient meilleur; les sueurs de la nuit tendent à s'effacer.

Le 12, pour relever les forces et dissiper les sueurs de la nuit, je lui fais prendre le matin un globule de kina 24. A partir de ce moment, l'appétit augmente notablement; le malade désirant des aliments, je lui permets quelques substances plus solides, telles que du poisson, de la volaille, et le 16 du même mois, c'est-à-dire douze jours après, il ne restait plus chez ce malade trace d'aucune maladie, si ce n'est encore de la faiblesse, pour laquelle il prit une deuxième fois, un globule de kina.

A la noix vomique sont dus tous les honneurs de cette guérison et sous son influence, avec une rapidité qui seule appartient à la méthode spécifique, se sont évanouis tous les symptômes morbides qui depuis plusieurs mois faisaient le désespoir du malheureux Rougier. Le fait est concluant en notre faveur ; ai-je besoin d'insister plus long-temps ?

Cet homme fort et robuste, comme le sont en général tous ceux qui se livrent aux travaux de la savonnerie, a vu sa maladie s'aggraver et sa vie s'amoindrir sous l'influence de médications diverses et toutes dangereuses ; tandis que peu de jours ont suffi à un médicament spécifique pour réparer tous les désordres et ramener l'équilibre de toutes les fonctions.

Qu'on se prononce entre les deux thérapeutiques ?

Deuxième Observation.

M. Arn..., 65 ans, grand, brun, à face colorée, d'une constitution forte et robuste, prit à la suite d'un refroidissement un mal de gorge assez vif, auquel il n'opposa, pendant les deux premiers jours, que des soins domestiques. Le troisième jour se sentant plus malade, il fut forcé de s'aliter. Le mal de gorge étant devenu plus violent, la céphalalgie vive, la fièvre forte, il eut recours à la médecine. Le dr F... appelé, pratiqua une saignée du bras, fit appliquer des sangsues autour du cou, prescrivit la diète et des boissons émollientes.

Le quatrième jour, aucune amélioration : le mal de gorge était devenu plus fort, la céphalalgie plus violente, la déglutition plus difficile; dans la journée, nouvelle application de sangsues, et au fur et à mesure que le sang coule, le délire survient.

Le cinquième jour, nuit mauvaise, le malade n'a pas cessé de délirer, grande inquiétude, jactation incessante : la déglutition est impossible; régurgitation des liquides; nouvelle saignée du bras. Dans l'après-midi le délire devient plus menaçant, et au moment de voir le malade succomber sous la gravité des symptômes cérébraux, je suis mandé vers les 5 heures du soir.

Etat : rougeur de la face, les yeux sont injectés, délire bruyant, loquacité incohérente, besoin de se lever, de quitter le lit, peau chaude et sèche, pouls à 120 pulsations langue humide, muqueuse, large, plutôt pâle que rouge, déglutition impossible; amygdales, luette, voile du palais d'un rouge écarlate, luisant; gonflement considérable; mucosités blanches à la surface, urines rouges et rares, absence de selles depuis l'invasion de la maladie.

Quiconque voudra étudier dans la matière médicale de

Hahnemann les symptômes pathogénétiques de la *belladone*, y trouvera facilement l'image de cette maladie; aussi la *belladone* dut-elle être choisie. Mais comme la fièvre était très vive, la peau sèche et brûlante, je dus aussi recourir à l'*aconit* dont l'action est plus directe sur le cœur, tandis que la *belladone* a une affinité plus grande pour le cerveau et l'isthme du gosier. Deux doses de *belladone* 5/12, sont prescrites à 5 heures d'intervalle, et dans l'intervalle, il sera pris par cuillerée une potion contenant *aconit* 6. 1 goutte dans 125 grammes d'eau distillée. Pour boisson, eau de guimauve édulcorée.

Le lendemain, le malade est plus tranquille. Quatre heures après la première dose de *belladone* le délire a cessé. Repos, sommeil; à l'heure de ma visite, déglutition facile, pouls à 90. L'*aconit* est continué de quatre en quatre heures

Le septième jour (deuxième du traitement homœopathique), M. Arn... avait dormi la plus grande partie de la nuit, la déglutition aisée, fièvre nulle. Du fond de la gorge se détachent des mucosités filantes. Merc. sol. 2/30. Bouillons. Le lendemain, guérison parfaite, aliments.

Ainsi, un homme de 65 ans a inutilement subi d'abondantes évacuations sanguines, sans que sa maladie ait jamais fait un pas en arrière, et cette même maladie, quand elle est arrivée à son plus haut degré d'intensité, disparaît en 48 heures devant *aconit* et *belladone*.

(*La suite au prochain numéro*).

BIBLIOGRAPHIE.

LA VIEILLE MÉDECINE ET SES DANGERS,

SURTOUT DANS L'APOPLEXIE, LA PNEUMONIE, LES FIÈVRES TYPHOIDES ET CÉRÉBRALES,

par le docteur GINESTET, *de Niort.*

in-8°. 1847.

Analyse par le d^r TURREL.

A mesure que l'humanité se dégage de ses entraves et rejette successivement loin d'elle les langes dont était enveloppée sa laborieuse enfance, on voit des idées nouvelles présider à ce développement de sa virilité, et marquer d'un signe indélébile la période d'acheminement qui s'accomplit à travers les siècles. L'idée existait lumineuse mais lointaine. La vérité se présentait à tous, mais on la repoussait dédaigneusement, et on l'appelait utopie, et voilà que tout à coup, l'idée s'incarne, la vérité passe dans les faits, elle ne cherche plus à se faire accepter, elle domine.

La période d'incubation qui prépare à l'utopie le rang de vérité, est ordinairement longue et douloureuse ; autour de son berceau, l'indifférence sommeille, la calomnie manœuvre, les intérêts hostiles s'agitent. Jésus-Christ a menacé des peines éternelles ceux qui tiennent la lumière sous le

boisseau. De quel crime ne se rendent pas coupables ceux qui ferment volontairement les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre, surtout lorsqu'il s'agit de la vie et de la santé, les biens les plus précieux qu'il soit donné à l'homme de posséder.

Par le fait de la ligue systématique d'intérêts menacés; par le concours de volontés divergentes sur tout autre point, mais unanimement hostiles à son endroit; par l'accord des médecins nos adversaires, qui se sont faits les détracteurs de l'œuvre grandiose de Hahnemann, l'homœopathie n'a pas encore dépassé la période d'épreuve et d'incubation, dans laquelle sont plongées à leur origine toutes les vérités. L'opposition qui lui est faite n'est pas, il faut cependant l'avouer, toute de parti pris et de malveillance; bien des médecins, qui auraient des sympathies pour la doctrine de Hahnemann et qui sentent le vide et l'incertain des idées thérapeutiques anciennes, ne viennent pas à nous parce que les facultés n'ont pas prononcé, parce que le consentement officiel ne s'est pas manifesté. D'autres se détournent de l'homœopathie comme le renard des raisins, par impuissance, par inaptitude, et je ne puis m'empêcher de classer dans cette catégorie quelques-uns de nos opposants, car j'ai lu quelque part et entendu dire quelquefois que la médecine homœopathique n'étant embrassée que par une imperceptible fraction du corps médical, il était impossible qu'elle eût en possession la vérité, comme si les minorités de la veille n'étaient pas toujours les majorités de l'avenir.

A la catégorie de nos opposants systématiques, nous n'avons qu'un mot à dire: c'est qu'il est sans exemple que le char du progrès, par quelles intelligences qu'il soit poussé en avant, n'ait pas trouvé sur son passage pour l'arrêter ou le détruire les cosaques de la pensée.

A ceux qui ne peuvent pas nous comprendre nous demandons, par respect pour eux-mêmes, de s'abstenir jusqu'au

lendemain qui peut-être leur prépare la nécessité d'une rétractation tardive et d'une adhésion sans gloire à la nouvelle majorité.

Les sympathiques qui attendent la décision des maîtres, n'ont qu'à parcourir avec nous la brochure du dr Ginestet de Niort, intitulée : *la vieille Médecine et ses dangers, surtout dans l'apoplexie, la pneumonie, etc.*

M. le dr Ginestet cite, dans sa dédicace, les paroles bien significatives qu'écrivait dans son examen des doctrines médicales le professeur du Val-de-Grâce : « l'Humanité devra « de la reconnaissance à Hahnemann pour les conquêtes que « son système fera sur ceux qui sont étrangers à la saine « raison. » Il rappelle que Broussais réclama pour lui-même les conseils de l'homœopathie, et après un avant-propos énergiquement écrit, dans lequel il divise son sujet et indique son but, il entre en matière en annonçant qu'il s'appuiera sur le témoignage des maîtres de la science allopathique, et sur les preuves qui ressortent des données de la statistique.

Il se propose de prouver : 1° que dans l'apoplexie les saignées et les sangsues proclamées indispensables par les médecins allopathes, qu'il appelle avec beaucoup de sens les *théoriciens* ont des effets nuisibles et très-souvent dangereux.

2° Que les anti-phlogistiques par excellence dont les *théoriciens* ne savent point se passer dans la fluxion de poitrine, sont funestes, surtout au début de la maladie.

3° Enfin, que la saignée et les sangsues que les *théoriciens* opposent à la fièvre typhoïde, à la fièvre cérébrale, etc., ont une action essentiellement pernicieuse et que leur emploi n'empêche pas la maladie de parcourir ses phases.

M. le dr Ginestet aborde la première partie de son sujet, en proclamant, que surtout dans l'apoplexie, les individus traités par la saignée ont, sans exceptions à sa connaissance, hérité d'une paralysie plus ou moins étendue, et vu s'abaisser leur niveau intellectuel. Tous se sont flé-

tris comme le végétal auquel on enlève le fluide nourricier. En regard de ce tableau, il cite un remarquable fait d'hémiplégie gauche chez un vieillard de 72 ans, guérie en 48 heures par *Bellad*. Le malade, ouvrier cordonnier, avait pu reprendre, après ce laps de temps, ses occupations habituelles. Y a-t-il, dans les annales de l'ancienne école, exemple d'un succès aussi net et aussi rapide? Ne nous présentent-elles pas au contraire des faits assez nombreux d'attaque d'apoplexie déterminées par une saignée préventive? (Andral, Cruveilhier).

Passant à l'étude statistique de la pneumonie et comparant les résultats obtenus sur près de 30,000 malades traités par diverses méthodes, l'auteur analyse les cliniques d'Andral de Bouillaud, de Guénaud de Mussy, de Cayol, de Chomel, etc., et arrive à poser ce chiffre effrayant de mortalité :

Sur 28,218 malades traités par les évacuations de sang, 8,468 morts ; en moyenne la mortalité est de 30 0/0.

Les données fournies par les docteurs Buchner, Wurm, Renzi, Rasori, Louis et Loolf, sur l'efficacité des méthodes de Brown et de Rasori, se résument en ces chiffres :

Sur 290 malades, 45 morts, ou en moyenne 15 0/0.

Enfin, l'homœopathie nous donne les résultats les plus favorables. Le docteur Horner, à l'hôpital homœopathique de Gyongyos (Hongrie), n'a pas eu de mortalité sur 20 pneumonies traitées.

Le dr Bless, à l'hôpital homœopathique de Guns (Hongrie), n'a perdu aucune des 32 pneumonies traitées par lui.

Marenzeller, à l'hôpital militaire de Vienne ; Herrman, à l'hôpital homœopathique de St.-Pétersbourg, ont guéri, tous les malades, au nombre de 72, et de 7 qui y furent admis du 20 septembre au 20 février 1840, par ordre de l'empereur.

Le dr Laburthe, chirurgien-major au 4me régiment de hussards, n'a perdu aucune des maladies inflammatoires de

la poitrine traitées homœopathiquement au nombre de 21, dans son régiment, de 1835 à 1837. Dans d'autres services, celui du docteur Fleischmann, à Vienne, nous trouvons 19 morts sur 300 individus traités de 1835 à 1840. Le chiffre total des divers relevés est de 679, sur lesquels il y eut 37 morts, ou en moyenne 5 0/0.

Ces chiffres sont assez éloquents pour ne pas nécessiter de commentaires.

L'étude statistique de la fièvre typhoïde nous donne des moyennes de mortalité effrayantes par l'allopathie. Dans les cas les plus favorables elle a perdu 20 p. 0/0 de ses malades. Dans les cas les moins favorables 50 0/0, la moitié! Tandis que l'homœopathie donne dans les cas les moins favorables 8 0/0, et dans les cas les plus favorables 6 0/0 de mortalité.

Nous avons vu ce que disent les chiffres ; voyons maintenant ce que disent les auteurs les plus en renom de l'ancienne école, surprenons-les encore en flagrant délit de contradiction entre les résultats désastreux de leurs expériences et leurs actes, et reconnaissons que s'ils ne sont pas excusables de n'avoir point le courage de demander à des doctrines plus fécondes la certitude qui leur échappe, ils ont au moins le mérite de la franchise qui sied aux grandes intelligences, quelqu'aveuglées qu'elles soient, par des intérêts d'amour-propre ou de position. Mais que penser alors de ceux qui se disent leurs élèves, de ceux qui marchent sur la même voie et qui en sont encore à ignorer la condamnation portée par leurs maîtres sur leurs pratiques, et à proclamer l'indispensable nécessité des évacuations sanguines dans la pneumonie?

Les expériences de MM. Andral et Gavarret ont mis hors de doute que dans la pneumonie, le sang se charge d'une quantité inaccoutumée de fibrine. Ce principe, qui n'y est contenu à l'état normal que dans la proportion de 3 0/0 augmente dans certaines pneumonies jusqu'au chiffre de 14 0/0.

Il semblerait donc, au premier abord, que cette augmentation de la fibrine est la cause des désordres fébriles et anatomiques de la fluxion de poitrine, et il semble que l'indication la plus pressante serait d'évacuer le sang ainsi modifié. Eh bien! dit Andral : *Quelqu'abondantes et quelque rapprochées que soïent les saignées, la fibrine n'en va pas moins toujours en augmentant.* Une fois que le sang s'est mis à produire de la fibrine, il faut un certain temps, *quoiqu'on fasse*, pour que cette disposition s'épuise, et l'on peut dire que la fibrine dont le chiffre représente dans le sang le degré de l'inflammation, obéit à la loi qui impose à celle-ci d'avoir une certaine durée, et de parcourir certaines périodes. (Traité d'hématologie, page 122).

Au sujet des congestions cérébrales, Andral et Dubois, d'Amiens, affirment que ce sont les individus faibles, sans vigueur, épuisés par des maladies chroniques, qui y sont le plus sujets. Pour M. Chomel, la pléthore n'est pas la principale cause des inflammations; elles se développent, au contraire, *plus facilement chez les sujets faibles et épuisés.*

Le dr Cazeaux dit, dans son Traité des Accouchements, que les femmes qui ont eu des hémorrhagies abondantes sont beaucoup plus disposées que toutes les autres *aux inflammations aiguës*, et surtout à la péritonite. A propos des émissions sanguines, M. Andral fait un aveu bien curieux et bien concluant, c'est : « qu'il ne resterait qu'une seule « goutte de sang dans l'économie, qu'en dépit des saignées, « elle fluerait là où l'appelle la cause stimulante ; c'est donc « celle-ci bien plus que la congestion qui n'est qu'un simple « effet, qu'il s'agirait surtout de connaître et de combattre. »

MM. Magendie, Chomel, Rostan, Marjolin, etc., ont tous dit des choses analogues ; mais de quoi serviront ces imposants témoignages à ceux qui ne veulent pas reconnaître que lorsqu'on ne sait pas, il vaut mieux s'abstenir qu'être actif au détriment du malade ?

Nous pourrions citer les opinions sur la saignée, surtout dans la pneumonie, de Lieutaud, de Sommé (d'Anvers), de Castel, de Laënnec, de Louis et de Cruveilhier, mais nous aimons mieux renvoyer à l'ouvrage, que nous n'analyserions plus, que nous serions obligés de transcrire si nous voulions relater les preuves écrasantes qu'il apporte de la condamnation des saignées, dans les cas pour lesquels nos adversaires les proclament indispensables.

Donc, les médecins allopathes versent le sang inutilement, au point de vue de la maladie qu'ils sont appelés à traiter, mais ce n'est pas envain qu'ils auront soutiré de l'économie cette chair coulante, ce *pabulum vitæ* qui ne se refait que lentement, surtout chez un individu épuisé par la lutte qu'il vient de soutenir contre la maladie. Aussi quelles longues convalescences, quelles constitutions affaiblies sortent des mains de l'ancienne médecine. Eh bien! nous le disons avec douleur, avec regret; il existe des médecins, et en assez grand nombre, qui ne connaissent contre tous les états morbides que la saignée. C'est un moyen commode pour le médecin et qui le dispense de rien faire, qui l'affranchit du travail et de la méditation, et qui le pose bien haut dans l'estime de son client ou de la famille, parce qu'on a vu ce qu'il a fait, et qu'il a fait beaucoup. Un de nos confrères de Marseille se vante d'avoir, dans une récente épidémie de grippe, traité tous ses malades avec quelques sangsues et des boissons émollientes. Ses malades et lui doivent s'estimer bien heureux d'en avoir été quittes à si bon marché.

Ceux d'entre nos confrères qui sont animés du désir de s'instruire, et qui cherchent dans la matière médicale des préceptes et des lois, sont bientôt dégoûtés du peu de certitude et du constant désaccord qu'ils rencontrent dans cet amas indigeste si énergiquement caractérisé par notre grand Bichat. Quel est donc le sentiment qui les retient sur la voie de l'homœopathie vers laquelle ils gravitent secrètement,

attirés par le noble désir de posséder la vérité ? Faut-il l'avouer ? C'est pour quelques-uns l'intérêt, la crainte de perdre une position acquise, pour d'autres, la peur du ridicule qu'ils ont eux-mêmes infligé en d'autres temps à nos petites doses : mesquines préoccupations vis-à-vis de généreuses tendances ! Et en attendant, le sang continue à couler, nos détracteurs s'étalent triomphalement dans leurs positions officielles et le pauvre public paie la folle-enchère. Espérons cependant ; une ère nouvelle a lui pour l'humanité ; l'instruction ne sera plus désormais le privilége des classes riches, et comme nous appelons de tous nos vœux la lumière ; que nous ne redoutons pas de soumettre nos doctrines et notre pratique au contrôle de l'opinion publique (ce qui semble irriter bien fort, et pour cause, nos adversaires), nous ne désespérons pas de voir tomber bientôt les oppositions officielles et les préventions calculées qui nous interdisent, en France, l'accès des hôpitaux et de l'enseignement. Il ne faut, pour arriver à ce résultat, que nous compter et vouloir ensemble.

M. le dr Ginestet donne une grande part, dans son livre, aux études physiologiques par lesquelles il arrive à la démonstration de la nécessité du sang pour l'entretien de la vie et la régularisation des forces dans la maladie. Nous ne le suivrons pas dans les déductions logiques et dans le développement de sa pensée, qui s'inspire aux sources les plus pures de la philosophie moderne. Nous terminerons cette analyse bien imparfaite mais capable cependant d'inspirer le désir de faire avec l'auteur une connaissance plus intime, par cette citation du dr Dessaix :

« Le sang est souvent toute la provision, tout le grenier,
« tout le garde manger de l'indigent ; là se sont accumulés
« son pain, son sel, et le bois de son foyer, et vous dila-
« pidez *sans mesure et sans remords* ce magasin précieux ! ! !...
« Jeunes médecins que semble animer une ardente philan-

« thropie, et dont le cœur, pour améliorer le sort des classes « peu fortunées, s'épanche souvent en utopies généreuses et « quelquefois imprudentes, connaissez-vous rien de plus « lourd, de plus ruineux que cette capitation du sang? Avez- « vous calculé combien de journées de travail sont néces- « saires pour combler ce déficit qui rend lui-même le tra- « vail presqu'impossible? Certes, notre excellent et profond « Villermé ferait un bon et beau livre sur cette grave ques- « tion, il vous effraierait en vous montrant la quantité de « pommes de terre et de pain noir dont se repaissent cha- « que jour vos lancettes et vos sangsues, et en évaluant les « forces vitales qui se sont usées à convertir cette chétive « nourriture en chyle et en sang » . . . . .

En résumé, le livre de M. le dr Ginestet n'aborde qu'un point bien circonscrit du grand débat entre la thérapeutique ancienne et l'homœopathie, mais ce point est capital; c'est lui, pour ainsi dire, qui va au cœur de la question, c'est sur lui que l'ancienne médecine s'appuie dans l'opinion publique, de toute la force du préjugé. Il y a donc un grand mérite à l'avoir aussi résolument abordé, il y a du mérite à l'avoir aussi rudement attaqué; voilà pourquoi nous espérons que la confiance de ceux de nos adversaires accoutumés à jurer sur la parole du maître, sera singulièrement ébranlée quand ils verront que le maître fait abandon d'une arme meurtrière ou tout au moins impuissante, et à ce point de vue la brochure que nous avons analysée et dans laquelle nous avons largement puisé, parce que les richesses y abondent, servira efficacement l'homœopathie, et contribuera pour beaucoup à l'avènement d'un triomphe qui n'aura pas de lendemain.

ENCORE UN MOT

SUR LES EFFETS DE LA SAIGNÉE DANS LA GRIPPE.

—

En prévision d'une nouvelle épidémie de grippe, nous recommandons aux partisans de la saignée les passages suivants :

« Dans ces dernières années, n'avons-nous pas tous, praticiens que nous sommes, *parfaitement* vu, de nos propres yeux vu, que, dans les pneumonies qui accompagnaient la grippe, les émissions sanguines étaient, la plupart du temps, plutôt nuisibles qu'avantageuses? Que beaucoup de sujets, même jeunes et dans la force de l'âge, tombaient, dès la première saignée, dans une prostration IRRÉMÉDIABLE? (Pag. 161. Tom. II. REQUIN. — *Pathol. méd.* 1846.) »

« L'an 1675, il y eut de tout côté un si grand nombre de toux que je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Presque personne n'en était exempt, de quelque âge et de quelque tempérament qu'il fût, et des familles entières s'en trouvaient attaquées en même temps... La matière fébrile se portant en grande quantité à la plèvre et aux poumons, à la faveur de la toux, elle causait des symptômes qui sont propres à ces parties-là... Et quoique la douleur piquante du côté, la difficulté de respirer, la couleur du sang que l'on tirait, et les autres signes ordinaires de la pleurésie, semblassent indiquer une pleurésie essentielle, toutefois la méthode de traiter la vraie pleurésie *n'y convenait nullement*... Les médecins qui voulaient attaquer la maladie à force ouverte, et employer quantité de remèdes, CAUSAIENT LA MORT

aux malades, où se trouvaient contraints, pour les sauver, d'avoir recours à un grand nombre de saignées qui *ne convenaient point* dans une pareille maladie, ou qui étaient même DANGEREUSES. »

(Toux épidémiques de l'an 1675, avec des pleurésies et des pneumonies symptômatiques. (SYDENHAM.) — (Edit. de l'*Encyclop. méd.*)

CHRONIQUE.

M. le professeur Risueno d'Amador, a ouvert cette année au mois d'avril dernier, son cours de pathologie et de thérapeutique générales, par un magnifique discours sur *le Progrès en Médecine*. Un auditoire inaccoutumé, composé de plus de 600 personnes, a écouté pendant une heure cet habile professeur, avec un recueillement difficile à décrire et qui trop long-temps contenu, a fini par éclater en applaudissements, témoignages sincères d'une approbation unanime.

Nos amis et avec eux, tous les hommes qui veillent avec sollicitude aux intérêts de la science, ont dès long-temps rendu une justice éclatante au mérite supérieur de M. Risueno d'Amador comme écrivain et comme professeur, mais ce n'est pas une raison pour que nous renoncions jamais au plaisir de constater publiquement un nouveau et splendide succès, fruit exclusif de ses labeurs.

Nous attendons avec confiance, de M. le professeur de Montpellier, la grâce que nous lui avons demandée, de pouvoir publier dans notre prochain numéro, sinon la totalité, du moins une partie de son dernier discours.

Pétition. — Depuis notre dernier numéro, notre correspondance s'est accrue d'un nombre infini de lettres de personnes qui nous étaient inconnues, et qui au premier signal d'une pétition à adresser à l'autorité compétente, pour obtenir d'elle le libre examen pratique de notre doctrine, se sont empressées de nous offrir leur assentiment et leur signature.

Nous n'avons donc pas eu tort de croire que le moment était venu de nous compter, nous et nos amis. — Agissons, — notre inertie serait désormais l'obstacle le plus sérieux qui s'opposerait au triomphe de la vérité.

Aux Représentants de la Nation. — Sous ce titre, notre digne ami, le dr Perrussel toujours infatigable dans la lutte, vient de publier un plaidoyer remarquable en faveur de notre cause. On y remarque les passages suivants :

« Nous savons très-bien qu'il n'est donné à aucun pouvoir en ce monde, de décréter de son plein droit, la valeur, la supériorité de telle ou telle doctrine médicale ; nous avons trop le sentiment du juste et des convenances scientifiques, pour appeler le gouvernement sur un pareil terrain ; mais nous savons aussi qu'il peut prendre, en fait d'*examen*, *d'enquête d'étude*, TOUTE INITIATIVE, et c'est à ce titre que nous l'implorons au nom de la science et de l'humanité.

« Nous venons donc en notre nom, comme ancien élève de Samuel Hahnemann et du docteur Des Guidi, comme un des plus anciens homœopathes de France, et comme membre de nos sociétés médicales, joindre notre voix à celle plus puissante et plus digne de la société homœopathique de Paris, pour obtenir justice, c'est-à-dire *un examen sérieux* sur notre doctrine et un jugement qui lui permette d'entrer dans l'Université, dans les hospices et dans l'enseignement.»

Quand la société homœopathique de Paris fera-t-elle donc entendre sa voix?...

CORRESPONDANCE.

—

Nice.—(*Extrait d'une lettre de M. le chanoine de Cessole.*)

Je suis bien aise que vous ayez été à même de reconnaître les bons effets de l'*hélianthus* et de la fleur du *lilium*. Je crois néanmoins utile de vous indiquer quelques cas dans lesquels j'en ai été très-satisfait. Pour l'*hélianthus*, le cas est de *gonflement extraordinaire de la joue et surtout de l'œil* dans une espèce de fluxion ; l'effet a été prompt et parfait dans plusieurs rencontres. Dans une, il y avait gonflement intérieur de la joue, et j'ai employé comme bain intérieur l'eau saturée de quelques gouttes de teintnre d'*hélianthus*, en tenant pendant quelques minutes une gorgée de cette eau dans la bouche et la crachant ensuite. Immédiatement l'effet a été parfait. Pour le *lilium*, je l'ai trouvé très-bon dans des douleurs d'estomac. Entr'autres, voici un cas récent. — Une femme, âgée de 64 ans, était sujette à des douleurs d'estomac, qui devenaient si violentes dans les moments de colère ou à la moindre indigestion, qu'elle était forcée de se replier sur elle-même. Je donnais *sulphur*, mais inutilement. 2 glob. de *lilium*, 6e dilution, l'ont parfaitement guérie.

Je désire vous faire goûter l'usage de la *clématis viticella*, dont l'emploi principal est l'application extérieure sur les brûlures, où elle est un spécifique infaillible, mais qui est aussi d'une grande utilité dans les douleurs des extrémités. Je ne puis m'empêcher de vous transcrire un traitement que je viens de faire à ma grande satisfaction. — Le 24 juin, un ouvrier boulanger, âgé de 27 ans, se dit malade depuis huit mois. L'incommodité était presque continuelle, et lorsqu'il se sentait mieux, il reprenait son travail qu'il

était aussitôt obligé de discontinuer. Il en était venu à croire que son métier était la cause de sa maladie. Gonflement avec douleur des chevilles et douleur des pieds qu'il ne pouvait appuyer à terre sans beaucoup souffrir. 2 glob. *clématis vitic.* 12e dilution; à prendre en 4 doses, une chaque jour. Après le second jour, gonflement de la main droite; le médius et l'annulaire sont si gros qu'il ne peut les plier. — Le 29 juin, le gonflement disparaît, mieux pour les chevilles. La douleur persiste sous le talon. — Le 3 juillet, *clemat. vitic.*, 2 glob. divisés en 5 matins. — Le mieux marche progressivement. Le 13 août, la douleur reparaît un peu sous le talon et durant un jour aux deux doigts de la main. Je redonne 1 glob. *clém.* à dissoudre dans un verre d'eau dont il n'a pris qu'une cuillerée un seul matin. La guérison est complète, se soutient, et l'homme travaille à son ouvrage.

Voici un autre cas d'un médicament bien connu; mais comme le symptôme ne l'est nullement et que je ne l'ai rencontré dans aucun livre, vous ne serez pas fâché, je pense, que je prenne la liberté de vous le décrire.

Le 26 novembre 1846, une femme de 27 ans, dit être atteinte d'une petite fièvre quotidienne avec aggravation de fièvre de type quarte. Leucorrhée par suite de frayeur avec règles faibles depuis un an. Depuis 3 mois, écoulement fréquent de sang par les mamelons à la quantité d'un demi-verre chaque fois. Je donne 2 gl. *calcarea carbon.* 30e répété deux fois. La fièvre disparaît. Restent les autres symptômes. Le 3 décembre, *sepia* 2 gl. en quatre matins, une cuiller chaque matin. L'écoulement de sang se change en un écoulement jaune. Le 14 décembre, je répète *sepia*. Le 12 janvier, le mieux est progressif; je répète *sepia*. Le 3 mars, retour de leucorrhée et de fièvre; *sepia* de nouveau. Le 9 août, elle est presque guérie; je redonne *sepia* par précaution. Je ne l'ai plus revue, ce qui me dit qu'elle est rétablie.

Je ne veux pas finir sans vous recommander un nouveau

médicament que j'ai trouvé un spécifique quasi infaillible dans les métrorrhagies : c'est la teinture d'*écorce de grenade*. Une seule goutte dans un bon demi-verre d'eau est la dose suffisante. J'ai dû quelquefois l'allonger dans une plus grande quantité d'eau. Nous avons essayé ce remède en dilution et en globules ; il y avait aggravation. Nous avons dû nous en tenir à la teinture.

Constantinople.—Un de nos amis nous écrit en date du 17 février dernier.

Nous venons d'avoir une très-bénigne épidémie de choléra ; elle règne ici depuis trois mois et demi et est à sa fin. Sur notre population de 800,000 âmes, il n'y a pas eu plus de 3,000 cholériques. — Il est vrai qu'entre les mains de l'allopathie plus des deux tiers sont morts.

Je n'ai eu pour ma part que 16 cholériques à traiter : c'est trop peu pour avoir pu tenter quelques expériences ; mais j'ai vu beaucoup de cholérines ou de choléra au début ; le remède qui m'a le mieux réussi, c'est l'*ipéca*. Je me suis bien trouvé aussi du *sous nitrate de bismuth* pour combattre l'influence de l'épidémie sur les voies digestives. Vous voyez que ces deux médicaments sont tout à fait homœopathiques dans ces cas.

Je vous dirai en passant deux faits qui m'ont frappé. Le premier est un marin qui depuis plusieurs jours était pris d'accès tétaniques généraux revenant chaque jour et même plusieurs fois par jour, avec pouls lent et abaissement très-sensible de la température du corps, mais sans autres symptômes. Je lui administrai un grain d'extrait de *veratrum* dans 4 onces d'eau à prendre par *cuill.*, de 2 en 2 heures. Après les deux premières doses, il fut pris d'accès *plus forts et très-rapprochés* les uns des autres ; mais le lendemain je le trouvai guéri, et il n'eut plus de nouvel accès.

Le second fait est celui d'une femme prise fortement de

choléra. Vomissements et selles caractéristiques, spasmes toniques et cloniques violents, froid, cyanose. On la traita par les stimulants (menthe, camomille) ; puis par les opiacés à haute dose. La chaleur revint, la réaction s'établit, mais les vomissements continuèrent et l'estomac était tellement sensible qu'il ne pouvait supporter aucun aliment. La sécrétion urinaire était revenue, mais en petite quantité ; il n'y avait plus de selles. Je supprimai l'opium. Je donnai une potion contenant une *petite quantité* d'extrait de *noix vomique*. Les vomissements continuèrent; alors je mis sur la langue de la malade 3 glob. de *noix vom.* 30, et *aussitôt* les vomissements cessèrent et la convalescence commença.

Turin. — Le dr M. Poeti si avantageusement connu de tous les médecins homœopathes, nous donne la bonne nouvelle qu'il va bientôt paraître à Turin, sous sa direction, un ournal homœopathique. Encore une richesse de plus !

Cet aimable confrère nous a fait hommage des deux derniers ouvrages qu'il a publiés, l'un en 1846, *sur les Abus de a Saignée*, l'autre en 1848, in-8° de 400 pages, l'*Homœopathie comparée aux autres méthodes de traitement*, suivie d'un mémoire sur l'*Action curative du Magnétisme animal.* Il en sera rendu compte dans un de nos prochains numéros.

ERRATA.

Nos occupations ne nous permettant pas toujours de revoir les épreuves avec tout le soin désirable, nous fesons un appel à la bienveillance et à l'intelligence de nos lecteurs.

Page 246 ligne 2e *lisez* inspirée.
» 248 » 20e *lisez* si chez elles.
» 254 » 12e *lisez* nous voyons la plus complète.
» 287 » 11e *lisez* différentes consultations.

HYGIÈNE.

Considérations Générales,

PAR LE Dr TURREL.

Résultats féconds d'une pensée souverainement intelligente, toutes les créations ont été jetées dans un moule harmonique d'où elles sont sorties, représentant le type le plus parfait de l'espèce qu'elles devaient commencer.

Une physiologie générale bien faite devrait traiter des influences variées que les diverses espèces exercent les unes sur les autres et des modifications que cette action incessante apporte dans les fonctions et dans les mœurs des races et des individus. C'est à ce point de vue si fécond et si neuf que s'est placé un illustre professeur du Muséum d'histoire naturelle, et cette consciencieuse étude appliquée à la création de nouveaux et plus intimes rapports entre l'homme et les animaux destinés à le servir, est un point de départ pour d'intéressantes observations et de fructueuses conquêtes.

Mais ces déviations pour ainsi dire physiologiques et nécessaires du type primitif, créées de toute pièce au sein des espèces que l'homme approprie avec plus ou moins d'intelligence à ses besoins ou à ses plaisirs, ne constituent que la partie curieuse et littéraire de la science de l'hygiène, qu'elles servent cependant à éclairer puissamment par loi d'analogie, lorsque l'expérimentation les applique à la conservation de la santé, à l'amélioration de l'homme physique et moral. Les maladies que nous voyons se produire parmi les espèces animales ou végétales soumises à la domestication et à la culture, alors que leurs représentants à l'état sauvage jouissent à cet égard d'une immunité à peu près complète, ne

nous révèlent-elles pas aussi quelques-unes des causes des détériorations progressives et effrayantes des races humaines, et ne nous mettent-elles pas sur la voie des barrières à opposer à cet envahissement du mal ?

En ce qui concerne les animaux soumis à notre domination, l'intérêt et l'amour du gain ont produit des résultats remarquables et que nous pouvons constater tous les jours. Une nourriture saine et abondante, des repas réguliers, un exercice suffisant, des abris commodes et réunissant toutes les conditions de salubrité que peut prévoir la science humaine, ont singulièrement diminué dans les contrées riches et où l'agriculture a reçu les plus grands perfectionnements, en Angleterre, par exemple, les grandes épizooties, si fréquentes dans les régions pauvres et mal cultivées ; ce qui n'empêche pas cependant, par une loi de rayonnement et d'influence, que nos législateurs devraient bien soigneusement méditer nos typhus et nos grandes maladies contagieuses de se répandre sur les espèces animales les mieux sauvegardées par l'intérêt, incessamment tenu en éveil, par les précautions hygiéniques les mieux entendues.

Malgré ces circonstances encore défavorables, l'hygiène des animaux progresse de jour en jour. Au gré de la mode ou des besoins, les formes du cheval deviennent fines ou massives, la charpente du bœuf se consolide ou s'amoindrit, la toison des brebis s'allonge et acquiert une finesse extraordinaire ; les races en définitive se perfectionnent et s'améliorent.

L'homme seul, par une affligeante exception, voit tous les jours dégénérer le type d'où il sort ; les monstruosités, les difformités congéniales ou acquises, les vices héréditaires, révèlent incessamment des causes puissantes de destruction ou d'avilissement de l'espèce, et accusent une incurie ou une insuffisance bien regrettables de la part de l'homme vis-à-vis de lui-même.

L'hygiène doit nous enseigner quelles sont les causes qui ont amené ces dégénérations successives, et quels sont les moyens d'y remédier et de ramener l'espèce à la pureté de son type primitif.

Un sujet d'études aussi vaste, un but aussi capital, nécessiteraient de longs développements, et deviendraient matière non pas à quelques pages, mais à plusieurs volumes, si nous voulions traiter à fond toutes les questions qu'ils soulèvent. Ce travail auquel nous n'avons pas renoncé, n'est pas ce que nous avons entrepris aujourd'hui. Nous voulons seulement montrer à quelles conditions d'ensemble et de haute généralisation peut atteindre l'hygiène homœopathique, et comment sous la puissante impulsion de Hahnemann, elle peut devenir, en s'unissant à la thérapeutique proprement dite, le seul moyen de cette régénération que nous avons posée pour but à la science qui fait l'objet de notre travail.

Tous les auteurs qui se sont occupés d'hygiène publique ou privée, ont fait preuve à coup sûr de science et de talent; la sagacité des illustres médecins de tous les pays, s'est révélée avec éclat, surtout dans les grandes épidémies, et il n'est sorte d'ingénieuses recherches qui n'aient été faites pour déterminer dans quelles conditions apparaissaient les calamités publiques qui décimèrent les civilisations les plus anciennes, qui portèrent la terreur au sein des populations du moyen-âge, et qui tiennent encore en alarmes, sous la pression de souvenirs trop récents, la civilisation moderne qui a payé à son tour un large contingent aux fléaux venus de l'Asie. Ces études sont incontestablement du domaine de l'hygiène, mais elles n'en constituent qu'un côté, qu'un point d'une importance limitée; nous voudrions que cette observation de conditions exceptionnelles se fût étendue aux circonstances ordinaires de la vie, de manière à ce qu'une relation bien étroite eût été établie entre les faits habituels

de l'hygiène publique, et la propagation des fléaux épidémiques au sein des populations. En d'autres termes, nous voudrions qu'il eût été démontré que ce qui semble une exception, une anomalie, est au contraire un fait régulier, un développement normal de vicieuses prémisses, et que l'invasion des épidémies est non-seulement favorisée, mais encore sollicitée par les conditions hygiéniques qui sont faites aux populations modernes.

Cette étude n'est jusqu'à présent qu'à l'état d'ébauches et nous la chercherions vainement faite aussi concluante que nous le voudrions, dans les traités les plus récents et les plus complets sur l'hygiène; les élémens en sont épars et disséminés, ils existent, mais ils attendent la coordination, ils ne demandent qu'à être exposés à ce point de vue que nous croyons le plus vrai, le plus fécond en résultats essentiellement pratiques. C'est là le but que nous nous sommes proposé. C'est le sujet d'études que nous abordons aujourd'hui.

Au point de vue physique, l'homme ne diffère pas essentiellement des animaux. La chaîne des êtres forme un tout harmonique et se compose sans interruption de toutes les espèces qui ont pour caractère distinctif de se mouvoir, de s'accroître, de sentir et de se reproduire, et qui sont soumises à la loi commune de réaction sur le monde extérieur, et d'équilibration des forces par un usage constant et régulier des puissances locomotrices et sensitives.

Au point de vue moral, l'espèce humaine se sépare de toutes les espèces vivantes par le libre arbitre. La raison et la volonté qui n'en sont que les attributs nécessaires, sont l'apanage de tous les hommes à des degrés divers, et chez l'homme nous trouvons, outre l'instinct de la conservation, poussé à son plus haut degré, l'amour du luxe, qui produit les sciences et les arts, l'amour des semblables, qui a pour résultat les diverses formes sociales, l'amour du créateur,

qui donne lieu aux religions. Nous ne voulons pas analyser les passions humaines, car nous n'avons besoin de la métaphysique que pour un seul point, à savoir : que les catégories et les classifications sociales ne parviennent jamais à effacer complétement dans l'homme ses tendances primitives, et que les goûts de bien-être et de luxe peuvent se rencontrer chez l'artisan le plus misérable, et, par conséquent, devenir pour lui la cause de sollicitations superflues vers un but qu'il ne peut atteindre, de luttes déchirantes pour conquérir ce luxe, auquel il lui est presque toujours défendu de prétendre.

Aussi, les moralistes et les statisticiens de toutes les époques ont-ils constaté le progrès des maladies mentales parallèle au progrès du luxe qui accompagne le développement des civilisations. L'histoire, à presque toutes ses pages, nous montre les individualités groupées d'abord dans un but de sociabilité et de défense ou d'aggression, se constituer en sociétés qui progressent sous la direction d'un seul ou de plusieurs, jusqu'à ce que l'usage abusif de la propriété ou du pouvoir, la multiplication de la race de ceux qui obéissent, constituent un état d'infériorité ou de servage pour la majorité de la nation. Alors naissent les luttes de la classe exploitée contre la classe exploitante. Le mot de ralliement est pour la liberté de conscience comme dans les guerres de religion, ou pour une autre espèce de liberté encore mal définie, qui produit les bouleversements politiques qu'enregistre l'histoire contemporaine, et qui résultent, quoiqu'on en dise, de cette recherche du bien-être dont les classes déshéritées sont non moins avides que les classes dites heureuses, et auquel elles ont droit en vertu de leurs attractions et de leurs destinées. Tant qu'elles n'auront pas atteint ce but, la lutte subsistera, l'hygiène homœopathique ne pourra pas se constituer. C'est ce qui ressortira de l'étude des besoins physiques de notre animalité.

Comme pour la satisfaction de ses besoins psychiques, l'espèce humaine se trouve dans la même impossibilité que nous venons de signaler, lorsqu'il s'agit de l'usage de ses aptitudes physiques ; l'animal recherche la lumière du soleil, l'air pur des champs, une nourriture saine et abondante. Son appareil d'oxygénation fonctionne dans un air purifié par l'action des végétaux, par les grands courants atmosphériques ; ses forces s'équilibrent harmonieusement par la gymnastique en plein air ; obéissant instinctivement à la loi de Dieu, il se développe intégralement et ne connaît ni la maladie, ni la difformité.

L'homme se groupe pour les besoins de sa défense contre les animaux et contre ses semblables. Les populations s'entassent sur un espace limité. Des constructions s'élèvent à la surface du sol, dont elles utilisent avarement la moindre parcelle, et des quartiers insalubres défendent au soleil de pénétrer jusqu'au sol de l'espace qu'ils occupent. Dans les maisons divisées avec la même parcimonie, avec la même imprévoyance, des familles viennent occuper un espace limité, insuffisant pour les besoins de la respiration, et où se dégagent des miasmes pestilentiels ; pour comble de malheur, au sein de ces habitations déjà si malsaines, se créent des professions exclusivement sédentaires, qui mettent en activité, d'une manière absolue, tel ou tel organe qui fonctionne aux dépens des autres. Aussi voyons-nous journellement sortir de ces bouges malsains, qui se rencontrent aux étages supérieurs des quartiers les plus luxueux dans les villes les plus modernes, des corps frêles et minés par la misère, par la privation des excitants naturels, et par la déviation des tendances natives, que les professions sédentaires et la pauvreté détournent de leur destination au profit de la débauche et de grossières excitations.

En dehors des villes, même imprévoyance, mêmes dangers. Les montagnes perdent leurs couronnes de forêts, les

sources se tarissent, et les pluies autrefois fécondantes se déroulent sur les flancs dénudés des terrains en pente, en torrents dévastateurs. Les fleuves grossis outre mesure, entraînent à la mer les terrains fertiles qui avoisinent leurs rives. Aux embouchures des cours d'eau, se forment des stagnations plus ou moins considérables, qui engendrent les plus cruels fléaux dont l'espèce humaine soit tributaire, les fièvres paludéennes, le choléra, le typhus, la fièvre jaune.

L'insouciance ou l'impéritie vis-à-vis de ses semblables, semble aussi s'emparer de l'homme vis-à-vis de lui-même. Par l'effet réuni de toutes ces causes que nous venons d'énumérer, d'autres maladies ont pris naissance, plus intimes, plus personnelles et plus terribles en ce que, sous l'influence de l'hygiène actuelle, elles se transmettent par la génération, et constituent les maladies chroniques dont Hahnemann a éclairé l'histoire d'une manière si puissante et si lumineuse, et que le père de l'homœopathie nous enseigne seul à combattre dans leur principe, à détruire dans leurs développements. Nous y reviendrons bientôt.

Voilà donc quelle est la matière de l'hygiène de l'homme, et si nous ajoutons à ces causes de maladies, l'usage habituel pour les classes pauvres d'alimens dénaturés et sophistiqués par les plus odieuses spéculations, nous verrons que le lot de l'espèce humaine est loin d'être magnifique, et que le roi de la création a bien des reproches à se faire, bien des erreurs à expier.

Analysons avec quelques détails les diverses influences que nous venons de signaler, et voyons comment elles contribuent à la dégénération de l'espèce. Nous signalons à l'attention de nos législateurs le but à poursuivre, en leur montrant le danger permanent.

Les influences physiques auxquelles est soumise l'espèce humaine sont de nature diverse, et peuvent se ranger dans les catégories suivantes.

Elles agissent :

1° En mode simple : aliments, atmosphère, température ;

1° En mode composé : alimens falsifiés, atmosphère viciée, médicaments, poisons.

3° En mode compliqué, miasmes et virus ;

A. Les miasmes produisent le typhus, les fièvres paludéennes, etc.;

B. Les virus sont *simples* comme dans la variole, la vaccine, ou *compliqués*, et se comportent comme les ferments vis-à-vis de l'organisme. La syphilis, la gale, etc.

1. MODIFICATEURS SIMPLES.

A. Température.

Les variations de température, si extrêmes sous nos latitudes, ont imposé à l'homme la nécessité de se couvrir de vêtements et de se construire des habitations.

Les vêtemens doivent être assez amples pour ne gêner ni la circulation, ni les mouvements, et appropriés à la climâture, pour soustraire le corps aux alternatives de chaleur et de froid. Dans certaines contrées, en apparence très-favorisées sous le rapport de la température, au Bengale par exemple, après une journée de chaleur accablante, surviennent des nuits fraîches et humides, qui sont mortelles aux individus endormis sans avoir pris la précaution de se bien couvrir. Dans nos climats, les variations de la température du jour à celle de la nuit, sont moins extrêmes, mais l'inclémence de notre ciel, surtout pendant l'hiver, fait une loi de se couvrir d'étoffes mauvaises conductrices de la chaleur. Or, à combien d'hommes est-il permis de suivre à cet égard les lois de l'hygiène, le spectacle des misères plus ou moins honnêtes qui se traînent sur les pavés de nos villes, et qui nous donnent un frisson involontaire, ne nous indique-t-il pas suffisamment l'une des causes de la plus grande somme de maladies pendant la saison rigoureuse.

L'habitation est pour la majorité des individus, malsaine ou insuffisante. Si l'on veut se faire une idée de ce qu'était Marseille il y a deux siècles, de ce qu'étaient la plupart des villes européennes, à l'époque où sévissaient dans leur sein les fléaux importés de l'Asie, il faut parcourir certaines rues des quartiers les plus populeux de la vieille ville. Là se trouvent encore aujourd'hui réunies presque toutes les conditions d'insalubrité, combattues à grand peine par les ressources de l'hygiène publique, et favorablement contre-balancées par une situation élevée, ainsi que par l'énergique ventilation du fléau de la Provence, appelé à jouer ici un rôle providentiel. Des rues étroites, tortueuses, constamment humides et souillées de matières excrémentitielles, au fond desquelles le soleil égare à peine pendant quelques minutes de faibles et impuissants rayons. Voilà pour l'extérieur. Pénétrons dans ces maisons abandonnées, sans réparations, par des propriétaires avides ou nécessiteux. Un escalier étroit et sombre économise l'espace aux dépens de la sécurité. La plupart des maisons se composent à chaque étage de deux pièces, où s'entasse le personnel de familles quelquefois nombreuses, et où l'on cherche à suppléer par l'encombrement au manque de feu pendant l'hiver, ou bien c'est le charbon du foyer disputé à la préparation de l'aliment qui est versé dans un vase de terre ou de fer, et autour duquel se presse la famille grelottante.

B. Atmosphère.

Quelle est, dans les conditions que nous venons d'indiquer, la part faite à la respiration ?

M. F. Leblanc, qui s'est occupé spécialement de ce point d'hygiène, a déterminé par de nombreuses expériences que, dans une atmosphère suffisamment renouvelée, pour que 6 m. c. d'air fussent fournis chaque heure à la respiration de chaque personne, l'air de la chambre ne contenait pas de

traces d'acide carbonique au-delà des proportions normales 0,0004. — Dans une pièce où se fait une ventilation plus ou moins énergique, par un fourneau d'appel, par une cheminée où se trouvent des matières en combustion, l'air se renouvelle suffisamment, même dans un espace très-limité, pour que la respiration s'exécute dans les conditions normales. Eh bien! dans la demeure du pauvre se rencontrent les circonstances les plus défavorables : espace limité et soigneusement fermé pour lutter le plus économiquement possible contre le froid extérieur, défaut de ventilation par l'absence presque constante de cheminées ou de bois dans le foyer, chauffage au moyen d'un poêle ou du brasier, d'où se dégagent quelqu'incandescens que soient les charbons, des vapeurs non plus d'acide carbonique, qui ne sont qu'impropres à la respiration, mais bien d'oxide de carbone qui ont des propriétés toxiques.

Voilà donc dans quel milieu vivent bon nombre de nos semblables, voilà comment ils préparent l'hématose, cette source du foyer intérieur, cette provision de résistance au froid du dehors! Faut il dès-lors s'étonner de la fréquence des maladies typhoïdes dans les classes pauvres, et de la forme adynamique qu'elles revêtent chez eux?

Ici encore y a-t-il pour les hommes une compensation suffisante dans les travaux de la journée qui remédient aux dangers de la nuit, mais les femmes et les enfants condamnés à vivre presque continuellement dans cette atmosphère, que deviendront-ils? Comment se comporteront-ils vis-à-vis une insalubrité permanente?

La médecine vous répondra en vous montrant ce nombre effrayant de rachitiques et de scrofuleux qui affligent la famille du pauvre; elle vous dira le chiffre de la mortalité parmi ceux qui manquent des choses les plus élémentaires de la vie, de l'air et de la lumière.

Mais si le pauvre est si mal partagé dès le berceau, le

riche l'est-il mieux? A-t-il une jouissance plus complète de ces biens primitifs que Dieu a si largement répandus autour de nous?

Les connaissances hygiéniques au sujet des besoins de la respiration sont si peu répandues, même parmi les classes aisées de notre pays, que nous avons vu, dans beaucoup de maisons, le berceau des enfants enveloppé de couvertures plus ou moins épaisses, sous prétexte de les soustraire à l'air froid d'un appartement. Nous avons vu ces enfants couchés dans la plus petite pièce de l'habitation, à côté de leur nourrice ou de leur gouvernante qui contribuait largement pour son compte à vicier une atmosphère soigneusement maintenue la même par l'absence de cheminées et par la fermeture mathématique des portes et des fenêtres; et l'on s'étonne que l'enfant soit chétif et délicat! L'on s'étonne qu'il soit tiré le matin du milieu de cette atmosphère malsaine dans laquelle il a été plongé toute la nuit, comme serait un cadavre de sa tombe, pâle, jaunâtre, les yeux cernés, la tête entreprise, pleurant et se lamentant au milieu d'un air plus vif, et n'ayant rien de cette pétulance et de cette bruyante vivacité des enfants bien soignés! En vain lui prodiguera-t-on les aliments les plus substantiels, l'aliment essentiel manque, celui qui doit utiliser l'autre et lui donner son emploi définitif.

C. Aliments.

L'homme est omnivore, et ce privilége de son organisation le porte souvent à rechercher, comme substances alimentaires, des médicaments ou des matières peu assimilables. Mais cette aberration du goût qui s'explique par l'abus des jouissances ou par le manque de modération dans l'usage, bien qu'elle ne soit pas exempte de dangers, en entraîne incomparablement moins que la privation des excitants naturels et nécessaires de l'appareil digestif. Des popu-

lations entières sont condamnées en plein dix-neuvième siècle à n'avoir pour unique nourriture que la pomme de terre ! Heureuses encore quand cette équivoque ressource ne leur fait pas défaut !

Après ce fait douloureux, qui est à la connaissance de tous et qui soulève le cœur d'indignation en même temps qu'il le touche de pitié, j'ose à peine aborder l'esquisse des privations du prolétaire de nos villes ; lui du moins a le pain pour base de son alimentation, et n'eût-il que du pain, il serait mieux nourri encore que ses frères d'Irlande et de la Flandre; mais comme un privilége entraîne forcément une dépendance, la faculté de se nourrir de tout implique la variété dans l'alimentation. Aussi, le pauvre recherche-t-il la viande et les légumes pour rehausser la saveur de son pain et soutenir ses forces usées par de rudes labeurs.

Or, les viandes qui sont à la portée de ses ressources sont ou les abattis que la spéculation utilise, ou des viandes altérées que la soif du gain et le principe d'égoïsme qui domine les esprits font introduire secrètement dans les villes, en dépit de la surveillance vénale d'une édilité impuissante. Il faut lire, dans Parent du Châtelet, mais surtout dans un livre peu connu : *des Falsifications des Substances alimentaires*, par Garnier et Harel, toutes les infernales sophistications par lesquelles sont dénaturées les substances les plus nécessaires à la vie de l'homme. Chaque petit débitant prélève une large dîme sur son client nécessiteux, qui souvent n'ose pas révéler l'adultération dont il est la victime, car notre complaisante législation ne punit que légèrement la fraude commerciale, et le client est enchaîné par une lourde dette que son empoisonneur dénoncé exigerait demain.

Nous insistons, on le comprend, sur les déviations de l'hygiène, plutôt que sur les règles à suivre, parce que se borner à dire ce qu'il faudrait faire, ne révèle pas le mal existant, et que ce n'est qu'en signalant le danger que l'on peut

engager les esprits généreux à entrer dans les voies qui ont été indiquées pour sortir de ces gémonies de la civilisation. Ici les indications de l'hygiène touchent au domaine de la philosophie expérimentale et pratique dans lequel notre sujet ne doit pas nous entraîner.

Mais après avoir signalé les dangers involontaires d'une alimentation viciée par la cupidité la plus sordide et la plus coupable, nous devons indiquer les inconvénients volontairement acceptés, recherchés même des substances douées de propriétés médicinales plus ou moins énergiques qui, presque exclusivement, entrent dans l'alimentation du riche. Nous pénétrons ici dans le domaine de l'hygiène privée hahnemannienne, qui se borne à proscrire l'usage des substances médicamenteuses, telles que le café, le poivre, l'alcool, l'ail, etc., qui excitent l'organisme extra-physiologiquement et à la manière des poisons.

C'est cependant à de pareilles exclusions, si simples et si rationnelles, que nos adversaires reportent tout le mérite des guérisons obtenues par les moyens homœopathiques : « Vous maniez admirablement l'hygiène, nous disent-ils, et c'est par l'hygiène seule que vous guérissez, car vos remèdes ne peuvent avoir aucune action. » Que penser d'affirmations pareilles, si ce n'est qu'elles accusent l'ignorance la plus complète de nos moyens d'action et de la sensibilité de l'organisme à l'influence des venins qui se trouvent en harmonie avec lui, ou bien une impuissance bien regrettable à obtenir, par des moyens parfaitement inoffensifs, des résultats souvent vainement cherchés par des médications aventureuses, empiriques et presque toujours dangereuses lorsqu'elles procèdent par la soustraction du sang.

Outre ces causes de maladies provenant de l'alimentation, nous voyons souvent, autour de nous, des empoisonnements volontaires ou par ignorance, et nous avons ici pour objet surtout, les empoisonnements par des substances végé-

tales auxquels sont exposés les enfants dans la campagne. L'homme n'a pas l'instinct qui éloigne l'animal d'une substance nuisible ; il puise ses répulsions dans le raisonnement, l'expérience et les données de la science. Mais, l'enfant qui n'a pas encore acquis ces résultats de nos devanciers, est l'objet de si peu de sollicitude de la part de notre civilisation, surtout quand il appartient à la classe des travailleurs obligés de l'abandonner à la Providence, que les exemples abondent d'empoisonnement par ces jolis fruits rouges ou bleus des halliers et des haies qui sollicitent l'appétit par une trompeuse beauté. La société, dans ces circonstances, est coupable d'homicide par imprudence.

Nous avons jusqu'ici borné nos études aux agents naturels, plus ou moins modifiés par l'imprévoyance humaine, au détriment de ceux qui y sont soumis par la loi de l'esclavage moderne, la misère et l'ignorance. Voyons maintenant quelles sont les calamités qui, produites par des sociétés, des nationalités tout entières, retombent sur la généralité des individus qui sont entrés accidentellement ou d'une manière permanente dans leur sphère d'activité, dans leur mouvement d'expansion. Ces modificateurs de l'homme agissent alors en mode compliqué

A. Miasmes.

Les nosographes modernes qui se sont occupés de l'étiologie des pyrexies à forme intermittente, rémittente ou continue, telles que les fièvres paludéennes, la fièvre jaune, la peste, les typhus, le choléra, sont unanimes à reconnaître que ces maladies ont leur raison d'être dans l'existence de foyers d'activité diverse répandus à la surface du globe, et qu'il serait possible à l'homme de détruire et d'annihiler. La loi de rayonnement des grandes épidémies de cette espèce n'a pas été jusqu'à présent à notre connaissance philosophiquement établie. Les populations effrayées par l'envahisse-

ment des fléaux épidémiques tendent, vers le ciel, des bras suppliants et se demandent pourquoi la colère divine semble les frapper? Pourquoi ces redoutables maladies viennent sévir sur des pays très-éloignés de leur lieu de développement, sans que la prévision humaine puisse déterminer leur loi de propagation et prévenir leur invasion?

Nous considérons cette marche effrayante et par soubresauts des grandes maladies épidémiques, comme une loi providentielle, comme une grande leçon de solidarité, de responsabilité humaines. Il ne suffit pas qu'une nation prenne l'initiative du progrès, il faut que ce progrès s'étende à tous les peuples.

Si la France s'occupe à dessécher ses marécages léthifères; si la Toscane convertit en riches rizières ses maremmes inhabitables, il faut aussi que l'Égypte apporte à la sécurité européenne son tribut de travail et d'assainissement. La plupart des loïmologistes modernes ont reconnu la nécessité de demander au gouvernement de l'Égypte un meilleur régime hygiénique pour prévenir le développement de la peste et favoriser les rapports internationaux. Nous ne désespérons pas qu'on ne prenne bientôt une semblable initiative vis-à-vis les populations du Bengale, où sommeille, dans ses intervalles de voyage autour du monde, le terrible choléra indien. Voilà quel devrait être l'objet des notes diplomatiques entre les divers gouvernements, et ces intérêts débattus aux conseils des nations seraient bien autrement sympathiques et féconds que les subtiles arguties des relations internationales actuelles.

Désormais les peuples ne peuvent plus vivre étrangers, hostiles les uns aux autres, chacun d'eux a besoin de tous, et cet accord n'aboutirait-il qu'à fonder les bases d'une hygiène préventive universelle, le résultat qu'il permettrait de poursuivre et d'obtenir, l'anéantissement des foyers épidémiques, serait assez beau, assez désirable pour attirer l'attention

de tous les cœurs généreux, de toutes les intelligences d'élite, de tous les hommes animés d'un ardent et sincère amour de l'humanité.

Les fléaux engendrés par l'incurie humaine, tels que les typhus, les fièvres paludéennes, le choléra, ne sont pas les plus cruels ennemis de l'espèce humaine. Il en est d'autres plus intimes, plus individuels, qui ont pris naissance dans la misère et toutes les conséquences qu'elle entraîne, et qui rayonnent encore, sous forme épidémique, sur l'espèce humaine : nous voulons parler des virus simples et uniquement contagieux, mais non transmissibles par la génération, tels que la variole, la rougeole, etc.

B. Virus simples.

Les virus ont pris naissance au milieu des peuplades vagabondes qui parcourent les plateaux de l'Asie-Centrale et les régions chaudes de l'Asie-Mineure ; ils se distinguent des miasmes en ce que ceux-ci ont ordinairement leur point de départ dans les effluves de végétaux en décomposition ou dans une atmosphère viciée par l'entassement des animaux ou des hommes, tandis que les virus naissent par le concours de la malpropreté, d'une nourriture malsaine insuffisante, et d'une hygiène mal entendue.

La découverte de Jenner, qui sera immortel, parce qu'il a fait une application partielle de la loi d'homœopathie, n'a pas cependant réussi à préserver l'homme de l'atteinte de la variole, c'est donc à des moyens plus généraux, mieux combinés avec cette pratique de l'inoculation, que nous devons demander d'arrêter ce fléau qui se propage encore quelquefois avec un développement formidable et qui vient souvent démontrer l'impuissance d'un moyen simple contre une cause compliquée.

Hahnemann a démontré que la *belladonna* était un spécifique contre la scarlatine, et que l'emploi préventif de ce

médicament, au milieu d'une épidémie de scarlatine, préservait les individus qui en fesaient usage.

La même observation expérimentale a été faite par le père de l'homœopathie au sujet de la *pulsatille* dans la rougeole.

L'une et l'autre substances, par un usage prolongé, dans certaines conditions hygiéniques, déterminent, chez l'homme, une éruption qui ressemble à celles de la scarlatine et de la rougeole.

Nous répéterons ici encore l'observation que nous avons faite au sujet de la variole; les moyens préventifs sont jusqu'à présent individuels, il s'agit de les généraliser, d'attaquer le mal dans son foyer, de le tarir à sa source.

Ces résultats si désirables ne seront obtenus que lorsque la misère aura disparu de la surface du globe, lorsque des nations encore aux prises avec les privations de l'état sauvage, avec le fatalisme de la barbarie, avec les entraves et les crimes de la civilisation, auront atteint, d'une manière complète et définitive, l'ère dont nous entrevoyons le seuil aujourd'hui, de l'harmonie et de la fraternité universelles.

Toutefois, en ce qui concerne la variole et la vaccine, nous devons, dès aujourd'hui, signaler un danger auquel il serait presque toujours possible de remédier avec les secours de la science homœopathique.

Il serait à désirer que le virus vaccin, qui développe par son inoculation une pustule *semblable* à la pustule variolique, et qui détermine, dans l'organisme, une remarquable résistance à l'influence du virus varioleux, fût constamment puisé au pis de la vache, et non colporté de bras à bras avec plus ou moins de discernement. Nous savons que la mauvaise organisatien des sociétés modernes ne permet pas de généraliser ainsi un moyen plus efficace et exempt de dangers pour la santé de l'enfant, mais du moins pouvons-nous, après avoir signalé les inconvénients de la pratique

actuelle, dire de quelle manière l'homœopathie peut et doit y remédier.

Cette explication sera notre transition naturelle à l'étude des virus compliqués.

L'étude des idiosyncrasies, qui a été faite avec tant de soin par l'école hippocratique, conduit forcément à la loi de l'individualisation dans les maladies; mais cette conséquence n'a été que partiellement acceptée par l'allopathie, elle n'est entière et principe que dans la doctrine de Hahnemann. Une même cause, en effet, produit chaque jour, sous nos yeux, non-seulement des maladies différentes, mais encore, même dans les maladies réputées identiques par les nosographes de l'allopathie, des symptômes variés et divers, en d'autres termes des manifestations morbides qui, pour porter le même nom synthétique dans de vaines classifications, n'en sont pas moins différentes. Comment se fait-il, par exemple, que sur un certain nombre d'individus travaillant près d'un marécage dans la Guyane, les uns furent exempts de toute atteinte, les autres eurent diverses maladies depuis un accès de fièvre intermittente simple jusqu'à la fièvre jaune et à la dyssenterie en passant par la fièvre rémittente et la fièvre continue? Comment arrive-t-il que plusieurs individus, souillés des caresses d'une femme vénale, soient diversement atteints de la maladie contagieuse, l'un d'entre eux jouissant d'une complète immunité? Pourquoi telle leucorrhée est-elle ou non contagieuse, alors qu'aucun soupçon ne peut s'élever contre la femme malade?

N'est-ce pas à dire qu'en vertu de prédispositions individuelles dont les lois ne seraient pas très-difficiles à déterminer, des causes en apparence identiques développent des effets divers, et que, sous l'influence de conditions encore mal déterminées, de véritables virus peuvent prendre naissance au sein des organismes.

Que si par un concours de circonstances, que la pré-

vision humaine ne saurait pas écarter, deux individus doués de prédispositions analogues viennent à s'unir, le virus se transmet par la génération et devient fixe, dès lors il a le droit d'exister et de se répandre de par l'insolidarité des hommes, et ses ravages s'exercent à leur aise au sein des populations qui ont proclamé nécessaire l'existence de leurs odieux moyens de propagation, et qui ont réglementé, organisé la prostitution, ne sachant pas ou ne voulant pas organiser le travail.

D'autres maladies ont pris naissance et se sont ainsi propagées au milieu des générations avilies. Privées des influences de l'air et du soleil, alimentées par une nourriture insuffisante ou meurtrière, elles ont vu se propager dans leur sein le rachitisme, les scrofules, la phthisie, les maladies de l'enveloppe cutanée.

Résultats d'un germe déposé dans le sang, produits d'une profonde aberration de la vie, ces maladies n'existent pas de toutes pièces chez l'enfant au berceau; souvent la manifestation morbide qui doit se faire plus tard, n'est accusée dans l'enfance que par quelques *croûtes de lait*, comme on dit, par quelques éruptions à la face ou au cuir chevelu auxquelles on ne prend pas garde. Tous les auteurs qui ont écrit sur l'anatomie pathologique, sont d'accord sur ce point qu'il est rare de trouver des tubercules chez les enfants avant l'âge de deux ans. Mais la prédisposition, pour être latente, n'en est pas moins virtuelle, et si l'atôme de liquide fécondant a pu emporter avec lui sur l'œuf humain la fatale condamnation héréditaire, la petite quantité de liquide séreux qui transmet au bras de l'enfant le virus vaccin, peut aussi le doter simultanément des germes d'une affection héréditaire psorique ou syphilitique.

Et cela n'est pas seulement une probabilité, c'est un fait trop avéré malheureusement et acquis par l'expérience. Tous les jours nous entendons le peuple nous dire, auprès de ses

enfants malades : « Il se portait bien, il a commencé à dépérir depuis la vaccine. » Le peuple constate le résultat, mais il ne se rend pas compte de la cause, et il entre en défiance vis-à-vis le préservatif dont le dota l'illustre médecin Anglais ; aussi, n'est-il pas rare de rencontrer des familles du milieu desquelles le bienfait de la vaccine est écarté comme un danger. Mais si à défaut d'un vaccin puisé directement au pis de la vache, on pouvait neutraliser les influences qui envahissent le jeune enfant en même-temps qu'il est préservé par le virus vaccin, nul doute que les parents rassurés n'acceptassent, avec empressement, l'inoculation qu'ils repoussent aujourd'hui.

Eh bien ! la science homœopathique nous donne les moyens de pallier, d'annuler les développements ultérieurs des germes morbifères inoculés. Ces moyens consistent à donner à l'enfant vacciné, deux ou trois semaines après l'inoculation, les remèdes homœopathiques indiqués contre les virus héréditaires qui se rencontrent le plus ordinairement au sein des générations contemporaines.

C. Virus compliqués.

Produits spontanément au sein de certains organismes, transmis par la génération ou par voie contagieuse, soit au moyen des membranes muqueuses, soit par l'intermédiaire de la peau, ces virus se comportent différemment chez les individus contaminés, en vertu de la grande loi de l'individualisation morbide. Se multipliant à la manière des ferments, et produisant une virtualité morbide qui ne demande que l'occasion pour éclater, ils déterminent, suivant la prédisposition individuelle organique ou psychique, tantôt une affection goutteuse, ou psorique, ou tuberculeuse, d'autres fois l'aliénation mentale, tantôt enfin les dégénérescences du tissu fibro-adipeux, connues sous les noms de squirrhe, d'encéphaloïde et de cancer. Toutes ces maladies

ont en général une marche lente, et c'est cette circonstance si insignifiante qui leur a valu la dénomination de *maladies chroniques*. Hahnemann les appelle, avec plus de raison, *maladies miasmatiques ou virulentes*.

Les observations que nous venons de faire n'avaient pas échappé au génie des grands médecins hippocratiques. Sydenham, Stoll, Fernel, l'École de Montpellier admettent un virus rhumatismal, un virus goutteux, comme ils admettent un virus syphilitique. Cette circonstance prouve qu'ils considèrent ces maladies comme spéciales et par conséquent exigeant une thérapeutique particulière. Mais quoique placés sur le chemin de la vérité, ils ne sont pas arrivés à ce degré de haute généralisation qui a permis à Hahnemann de rattacher toutes les maladies chroniques à quelques causes primitives, à des virus bien déterminés.

Nos adversaires, qui font si bon marché de la théorie de la psore, de la syphilis et de la sycose, prouvent seulement en cela, comme en beaucoup d'autres points, leur ignorance de la littérature médicale des écoles qu'ils revendiquent comme leurs modèles et leurs flambeaux. Cette théorie est implicitement contenue dans leur classification des maladies chroniques qu'ils rapportent presque toutes à un vice spécial, mais non déterminé. Du reste, en supposant que Hahnemann ait fait dans sa nosographie des maladies chroniques une trop large part à la psore, il n'en reste pas moins constant que ces maladies sont quelquefois, malgré leur apparence de gravité et de complication, qui fait douter de leur curabilité, parfaitement guéries par les remèdes dits antipsoriques. Le nom n'y fait rien, le fait subsiste.

Les maladies à principe virulent, sont donc en définitive les plus difficiles à guérir, les plus dangereuses pour l'espèce humaine dont elles modifient la vitalité, dont elles avilissent la race en semant au loin les scrofules, le rachitisme, le carreau, la phthisie et toutes les maladies chroniques

dont la vue donne à penser et à gémir au philosophe qui cherche dans sa tête et dans son cœur des plans de régénération sociale et individuelle.

L'homœopathie porte avec elle le secret de l'hygiène de l'avenir, de l'hygiène intrégrale qui doit faire disparaître les maladies chroniques en même temps que disparaîtront l'ignorance et la misère. L'homœopathie détruit, chez l'enfant au berceau, les aptitudes morbides héréditaires, mais elle ne peut pas le suivre dans la vie et le préserver des maladies contagieuses et virulentes, qui laissent toujours dans l'organisme un stigmate plus ou moins profond.

Le grand problème de l'hygiène sociale est donc porté sur son véritable terrain. C'est aux institutions solidaires et fraternelles de l'avenir qu'elle doit demander un auxiliaire nécessaire de la médecine du progrès.

Ce qu'il faut à l'homme, avant tout, pour qu'il recouvre sa force, sa beauté, sa dignité premières, c'est l'usage de ses excitants naturels, la lumière, l'air, l'aliment, c'est le contact sympathique de frères animés de sentiments affectueux au sein desquels se développe son être moral, c'est la culture intégrale de toutes ses facultés telles que Dieu les lui a départies dans un but providentiel; tant que ces besoins n'auront pas été satisfaits, tant que la solidarité ne se sera pas étendue à toutes les catégories du corps social, aux femmes, aux vieillards, aux enfants, l'espèce humaine méritera les malheurs qui pèsent fatalement sur elle depuis l'origine des sociétés.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

PAR LE Dr BECHET.

Étonnés de ce qu'ils appellent nos *prétendus* succès, et déterminés à refuser toute participation active à la thérapeutique homœopathique, nos adversaires sont très-riches en ressources pour expliquer les guérisons que nous obtenons par l'emploi des infinitésimalités; mais il faut convenir qu'en pareils cas, ils se montrent fort peu exigeants; la moindre circonstance suffisant pour donner à leurs yeux une explication très-plausible des cures les plus extraordinaires. Ne voulant pas convenir que notre pathologie est efficiente, ils préfèrent octroyer à la cause la plus insignifiante un brevet d'omnipotence thérapeutique.

Dans cette occurrence, quel est notre devoir? Devons-nous laisser nos adversaires sous la puissance de l'erreur, dont la domination paraît leur être méritée par une coupable obstination? Je ne le pense pas. Les hommes que le ciel a prédestinés à connaître les premiers une grande vérité, se doivent au culte de cette vérité, et l'erreur, incessamment minée par leurs efforts continus, quel que soit son empire, rentre, tôt ou tard, dans les ténèbres d'où elle était sortie.

Parmi les moyens propres à ébranler les médecins dissidents, les observations pratiques sont en première ligne; mais afin de ne point laisser prise à leur ingénieuse tendance à affaiblir la valeur de nos observations, les praticiens homœopathes doivent s'attacher à ne publier surtout que des faits pratiques qui aient une authenticité absolue, et puissent être comparés, avec de grands avantages pour notre

cause, avec des faits analogues, traités par l'allopathie. Ces diverses raisons m'ont porté à publier les deux observations suivantes :

§. I. *Erysipèle phlycténoïde de la face et du cuir chevelu, avec délire et coma : guérison en 7 jours.*

Le 31 janvier 1848, j'ai été appelé, le matin, chez M. Verdet, receveur général des finances du département de Vaucluse, pour visiter son neveu, M. Jules de Seyne, jeune homme âgé de 15 ans. Le malade, d'un tempérament lymphatico-sanguin, est indisposé depuis hier ; il a éprouvé quelques horripilations, de la pesanteur de tête et de l'inappétence. Il a mal dormi pendant la nuit ; le matin, il a éprouvé de la tension et une légère douleur au nez ; bientôt il s'est convaincu que cet organe était rouge et gonflé. La peau est chaude et sèche, le pouls est à 110 pulsations par minute, concentré et dur ; la langue est très-chargée de mucosités jaunâtres au centre, et rouge sur les bords ; soif modérée ; vomissements de matières bilieuses et porracées ; l'épigastre est très-sensible à la pression, mais il n'est pas gonflé ; le ventre est souple ; les urines sont très-rares, rouges et se décomposent rapidement. Céphalalgie intense. Le nez est gonflé et d'une rougeur violacée. (*Aconit* 12 *et belladona* 15, alternés de trois en trois heures ; eau d'orge pour boisson).

La journée s'écoule sans autres changements que l'extension du gonflement érysipélateux sur les paupières et le front ; la langue est devenue sèche au milieu ; il y a eu une épistaxis de faible importance ; continuation des mêmes médicaments pendant la nuit.

A ma visite du matin du 1er février, l'érysipèle a fait de nouveaux progrès, et s'étend sur le front et le cuir chevelu, les yeux sont complétement fermés par le gonflement palpébral ; plusieurs vésicules, remplies de sérosité roussâtre,

se montrent çà et là sur la surface enflammée; la peau est toujours chaude et sèche ; le pouls est plus accéléré ; il est dicrote d'une manière très-distincte , c'est ce qui me fait annoncer une nouvelle épistaxis. Les vomissements sont presque nuls et les malaises gastriques très-affaiblis. Le malade a un peu déliré pendant la nuit et n'a point dormi; son intelligence est parfaitement lucide au moment de ma visite. *Rhus* 6, 2 doses jusqu'à ma visite de trois heures.

A midi , une hémorrhagie nasale plus considérable que la première donne issue à une centaine de grammes d'un sang vermeil ; néanmoins l'érysipèle s'étend sur tout le cuir chevelu et les oreilles ; la face est le siége d'un gonflement considérable, d'un rouge livide; les traits sont méconnaissables ; les vésicules se sont affaissées et il n'en est pas survenu de nouvelles ; la peau est toujours chaude et sèche , le pouls très-accéléré et concentré ; la langue n'est plus sèche ; les vomissements ont cessé : coma alternant avec le délire; celui-ci consiste en hallucinations et divagations ; les mouvements des membres obéissent parfois aux désirs du malade qui croit saisir un objet , ou repousser une personne qu'il suppose présente. Ses réponses à toutes nos questions sont cependant très-lucides , quoique très-lentes et que la prononciation des mots soit très-difficile. 2 doses d'*opium* 3, jusqu'au soir 10 heures.

Les phénomènes propres de l'affection et sympathiques ont suivi leur marche croissante ; une nouvelle phlyctène assez grosse s'est montrée occupant tout le lobule de l'oreille droite et quelques petites à la naissance des cheveux sur le front. La tendance à la dépression des forces s'est arrêtée ; le coma est moins constant ; le malade parle dans son délire; mussitation moins fréquente ; le pouls s'est relevé et il est moins accéléré. Une dose de *rhus* et une de *belladona* à 3 heures du matin.

2 février. — La nuit a été fort mauvaise ; le malade n'a

point reposé ; il a été constamment en proie à ses divagations; il a parlé, il a crié, il a voulu se lever; tantôt il s'est cru enfoncé dans la neige, tantôt surpris par une roue de voiture ; ses bras sont sans cesse en mouvement pour éloigner ou saisir des objets. Malgré ce désordre, ses réponses n'ont cessé d'être parfaitement lucides, ainsi que celles aux demandes que je lui adresse par rapport à ses sensations et son état morbide. L'érysipèle occupe toute la tête ; les vésicules se sont toutes affaissées dans le courant de la nuit, le pouls est moins relevé qu'hier soir ; la peau est moins sèche. *Hyosciamus* 1. 2 doses dans la matinée.

A 11 heures du matin, le délire est moins loquace, portant moins le malade aux mouvements : coma plus constant ; le pouls a perdu de sa force ; mouvements tendineux très-rapprochés, semblables aux soubresauts des fièvres adynamiques; réponses lucides, mais très-lentes ; langue sèche; les urines sont toujours très-rares et très-chargées ; point de selles depuis le début de la maladie ; le ventre est cependant souple et non douloureux. *Datura stramonium* 12. 2 doses jusqu'à 4 heures.

Le pouls s'est relevé ; la peau est légèrement recouverte d'une sueur halitueue ; les mouvements tendineux sont très-rares ; le pouls est meilleur ; les réponses du malade sont moins lentes ; il est moins affaissé dans son lit ; son délire est plus actif et continue à s'exercer sur des objets qui ont trait à des choses pénibles ; la coloration de l'érysipèle qui occupe toute la tête et la partie postérieure du cou est moins violacée. 2 nouvelles doses de *datura*.

A 10 heures du soir, le malade me paraît généralement mieux ; la peau, le pouls, la couleur des surfaces enflammées ; la langue humide ; les urines moins rares ; l'absence de mouvements tendineux forme un ensemble plus rassurant. Néanmoins le délire continue par des hallucinations qui paraissent plus rares ; de nouvelles phlyctènes se sont

montrées çà et là. Une dose de *rhus* 12 et une de *belladona* 6 à 3 heures du matin.

3 février. — La nuit a été moins mauvaise que la précédente et que la journée d'hier ; les hallucinations ont sensiblement diminué de fréquence et d'intensité ; le pouls s'est relevé ; il ne bat plus que 100 pulsations par minute, tandis que depuis le début de la maladie, il avait été constamment de 110 à 130 ; les urines sont bien moins rares ; la peau est bonne ; la lèvre inférieure et les parties voisines commencent à s'affaisser ; le délire et la céphalalgie sont notablement amendés : coma presque nul. *Sulphur* 24, 2 doses dans la journée.

A midi, l'amélioration a fait quelques progrès ; l'érysipèle se flétrit sur les points primitivement envahis.

A 5 heures, continuation de l'amélioration, mais le délire persiste ; mussitations rares. Une dose *opium* 3.

A 10 heures du soir, le mieux se dessine de plus en plus.

4 février. — La nuit a été bonne ; le malade a dormi ; il a très-peu déliré ; le pouls ne me donne que 80 pulsations par minute ; peau bonne ; la langue se dépouille de l'enduit qui la recouvrait ; presque toute la face est recouverte de plaques écailleuses qui se détachent de la peau à la suite de la disparition de l'inflammation érysipélateuse. Bouillons ; point de médicaments.

A 11 heures, le malade a pris deux petits bouillons sans en être fatigué ; au contraire, l'état général s'est amélioré ; le pouls est à 70 ; le délire néanmoins persiste à un très-faible degré. Continuation du bouillon.

A 3 heures, je suis très-satisfait de l'ensemble de symptômes que présente mon malade ; cependant un certain caractère de pouls, que je ne puis définir, me fait craindre une hémorrhagie intestinale et vient troubler la joie que me causait un aussi beau succès ; certaines sensations abdominales que m'accusent vaguement le jeune de Seyne, la pâleur de

la face, font naître des craintes que je m'efforce de regarder comme chimériques. Une dose *sulphur* 18.

A 6 heures du soir, j'arrive au moment où on me mandait de tous côtés ; j'avais manifesté mes craintes contre une déperdition sanguine trop considérable, que le jeune malade ne pourrait certainement pas supporter. Une hémorrhagie nasale s'était déclarée. Arrivé auprès de lui, mes doigts sur le pouls, j'interrogeai les forces de la nature qui, par cette crise convenablement modérée, devait sauver mon malade, qui, au contraire, aurait pu le perdre si la perte sanguine avait été trop considérable. 450 grammes de sang environ s'étant écoulés, je tamponnai les fosses nasales.

A 10 heures du soir, l'état de M. de Seyne ne laissait rien à désirer, si ce n'est le retour des forces.

5 février. — La nuit a été très-bonne et le malade ne se plaint que de la présence des tampons. Urines abondantes : bouillons épaissis ; le 6, une selle dure : potages; le 8, aliments solides et le malade ne garde de cette grave affection que la difformation passagère des traits, qu'elle amène constamment et une grande faiblesse. Une dernière dose de *sulphur* lui a été donnée le 9 ; il a gardé quelques jours l'appartement, et il est allé ensuite dans sa famille, à la campagne, où il jouit aujourd'hui d'une excellente santé, sauf la présence de quelques symptômes psoriques auxquels il a toujours été sujet et que je détruirai plus tard.

Réflexions. Voilà une observation d'une authenticité irrévocable. J'ai vu seul le malade, mais sa famille nombreuse, d'une instruction et d'un talent d'observation, peu communs dans le monde, est là pour défendre à nos adversaires de penser que *j'ai cru traiter une maladie grave*. Cet argument, très-commode en vérité pour eux, est très-peu flatteur pour nous ; on s'en sert néanmoins souvent contre les partisans de notre école. A entendre ses détracteurs, les praticiens homœopathes sont de vrais Don Quichotte, qui croient n'a-

voir que des affections sérieuses à traiter, et qui érigent ainsi les plus simples indispositions.

Ce fait étant acquis que j'ai eu réellement à traiter un érysipèle *avec délire et coma*, osera-t-on avancer que la nature, non troublée par une médication négative, a seule fait les frais de la guérison, et que cette affection n'était point grave? Voici néanmoins comment s'expriment MM. Chomel et Blache (1) :

« L'érysipèle qui occupe la face et le péricrâne et qui a été « précédé d'un appareil fébrile intense, est une maladie grave; « il le devient davantage encore lorsqu'il est accompagné « de délire, de soubresauts des tendons et surtout de *coma*.»

Au reste, si la nature a seule droit de revendiquer l'honneur de cette guérison, il faut avouer que la guérison a été plus rapide, dans ce cas, qu'elle ne l'est dans les cas allopathisés ; car les auteurs déjà cités affirment « que la durée de l'érysipèle de la tête est généralement de 12 à 15 jours dans sa première invasion. »

On conviendra donc certainement de la haute gravité de cette affection. Mais aussitôt on félicitera mon malade de la puissante intervention de la force médicatrice de la nature qui a provoqué une épistaxis considérable pour la résolution de la maladie. Voyons si l'hémorrhagie nasale a eu l'importance qu'on a voulu lui attribuer dans le but de rendre à l'homœopathie le reproche d'être essentiellement inactive que lui octroyait un certain nombre de personnes qui sont en rapport avec M. le Receveur général et qui se préoccupaient beaucoup du sort du jeune de Seyne.

Cette hémorrhagie survenue au commencement du sixième jour de la maladie, jour que Galien appelait *tyran* à cause du danger des crises qui survenaient pendant sa durée, cette hémorrhagie s'est manifestée 24 heures après le début

(2) Dict. de Méd., t. 12, p. 233.

de l'amélioration notable qui a précédé la guérison ; il ne faut donc pas lui attribuer un changement dont elle n'a été que l'effet. Je conviens que l'évacuation qui a eu lieu a dû favoriser l'entière résolution de l'inflammation érysipélateuse, bien que les anciens qui, mieux que nous, ont étudié la question des crises, considérassent comme très-fâcheuses celles qui se déclarent au sixième jour. Hippocrate, Galien et d'autres médecins de l'antiquité, s'accordent à regarder les crises comme des phénomènes le plus souvent heureux, lorsque la médication n'est point venue porter atteinte à la force vitale par des procédés intempestifs. Si donc, cette épistaxis est la cause efficiente de la guérison, ce que je suis loin d'accorder, le mérite n'en revient pas moins à la médication que j'ai employée. Si j'ai été simplement médecin expectant, et si les médicaments homœopathiques sont sans action, quelle grave accusation ne surgit-elle pas contre les procédés cruellement actifs de l'allopathie? Comment, par cela seul que j'ai l'air de médicamenter un malade, j'obtiens sa guérison en sept jours, lorsque l'allopathie ne l'obtient que péniblement en quinze avec un traitement douloureux ! Mais on s'écriera aussitôt : Votre malade ne doit son salut qu'à une très-rare exception, et par votre inaction, vous l'avez exposé aux plus grands dangers. Voici ce que j'ai à répondre à cette *foudroyante* accusation :

Le jeune de Seyne est largement charpenté; issu de parents bien portants, sa constitution paraît ne rien laisser à désirer. Cependant ses chairs sont molles et les membres frêles; habituellement M. de Seyne se sent sans forces et sans énergie ; il est, en un mot, d'une débilité musculaire qui contraste singulièrement avec ses apparences de belle santé. A l'âge de 10 ans, M. de Seyne eut un érysipèle à Lyon qui dura environ un mois. L'année dernière, pendant son séjour dans un collége de Paris, et à peu près à la même époque que cette année, il a été également atteint d'un 2e

érysipèle à la tête. Un allopathe émérite l'a entouré de ses soins dès le début ; l'affection n'en a pas moins marché et est arrivée à un degré de gravité comparable à celle de l'érysipèle que j'ai traité. La première invasion a duré de 15 à 20 jours ; bientôt une rechute l'atteint et une deuxième rechute vient ensuite éloigner encore sa convalescence ; en tout, le jeune de Seyne a été malade pendant trois mois.

Voilà un point de comparaison qui j'espère laissera sans restriction aucune, au traitement homœopathique, toute la magnifique part d'action qu'il a eue dans ce beau succès. Economie de temps, de souffrances et de dépenses ; tels sont les résultats matériels, inévitables, qu'amène la pratique de l'homœopathie. Je livre ces réflexions aux méditations des économistes républicains. La profusion de la pratique homœopathique ne serait pas le moindre moyen à employer pour améliorer le sort des classes pauvres ; les classes riches ont depuis long-temps reconnu sa supériorité dans bien des localités.

§. II. *Carie du tarse et du métatarse. Guérison.*

Le 1er mai 1846, je fus prié par une dame charitable d'aller visiter à Noves (Bouches-du-Rhône), une jeune veuve très-malade et fort malheureuse. Je trouvai la femme Ginouse dans un appartement au rez de chaussée fort humide et malsain ; elle était assise, le pied droit sur une chaise. Son facies est pâle et altéré ; la peau est brûlante ; le pouls accéléré et misérable ; elle est sans appétit ; les nuits se passent presque sans sommeil. Elle me rapporte sur l'origine de l'affection qu'elle porte, les détails suivants : Pendant la dernière moisson, elle glanait dans les champs ; tout à coup une averse survint et elle fut fortement mouillée par la pluie. Peu de temps après, elle éprouva de la gêne dans le pied droit ; du gonflement, de la rougeur et de la douleur suivirent de près. Elle consulta ; on lui fit faire

diverses applications. Mais un abcès s'ouvrit ensuite, et successivement plusieurs autres ouvertures se formèrent donnant issue à une abondante suppuration. Elle perdit son mari ; le chagrin parut aggraver sa position, et elle est allée jusqu'à aujourd'hui de mal en pis. Voici quels désordres physiques j'ai pu constater :

Le volume du pied malade s'est accru considérablement ; j'eus la pensée de le mouler ; mais ne croyant pas la guérison probable, je renonçai à employer un moyen d'investigation qui, dans aucun cas, ne pouvait profiter à la malade. Des ouvertures fistuleuses, au nombre de huit, sont disséminées çà et là sur toutes les faces du pied, et me donnent la conviction que presque tous, sinon tous les os qui le forment, sont frappés par la carie. La dépression des plaies, la rougeur livide des téguments, le raccourcissement apparent des orteils par leur accroissement de volume et celui du pied donnaient à ce membre le plus hideux aspect ; la suppuration consiste en une sérosité mal liée et fétide. Nul mouvement de cette partie n'est possible ; néanmoins l'articulation tibio-astragalienne ne me paraît pas ankylosée. Je ne crus pas devoir sonder ces divers trajets fistuleux ; ce mode d'exploration, fort douloureux, ne pouvait rien ajouter à mon diagnostic ; des fragments d'os étaient quelquefois sortis et avaient été retrouvés sur les appareils. Les douleurs sont continues, mais elles ne sont pas très-vives.

Ginouse, âgée de 24 ans, d'un tempérament lymphatique, avait consulté plusieurs docteurs allopathes ; chacun lui avait ordonné un traitement et l'affection n'avait cessé de s'aggraver ; enfin on lui avait proposé comme extrême et seule ressource l'amputation de la partie malade.

Ayant arrêté son hygiène, en rapport avec ses faibles moyens et les secours charitables qui lui étaient donnés, d'après la diététique homœopathique, ne prescrivant d'autres soins locaux que ceux commandés par la propreté, je

lui ordonnai de prendre tous les trois jours un millionième de grains (*mercurius solub.* 3) de mercure soluble.

Je vais la revoir le 8 juin (elle a pris huit doses de mercure soluble) ; le pied a notablement diminué de volume ; la suppuration est moins liquide ; la douleur est moindre, et elle peut faire quelques pas en s'appuyant sur le talon seulement. Le facies est meilleur; la peau n'est plus chaude; le pouls est moins accéléré et meilleur ; l'appétit est un peu revenu , le sommeil plus suivi ; les forces reparaissent. Huit doses de *mercurius solub.* 2, c'est-à-dire un dix millième de grain tous le 3 jours.

Le 7 août , l'amélioration a fait d'immenses progrès ; le pied est presque revenu à son volume normal ; plusieurs plaies se sont fermées ; la marche est possible avec un peu de claudication. L'état général est très - satisfaisant ; les règles qui étaient supprimées depuis plusieurs mois ont reparu. Un centième de grain de *mercure soluble* tous les trois jours (8 doses).

A la mi-septembre , Ginouse est venue elle-même me consulter ; à peine en la voyant marcher s'aperçoit-on d'un reste de maladie à son pied qui peut chausser un soulier pareil à celui du côté opposé. Deux plaies fistuleuses continuent à donner issue à une suppuration de bonne nature et en très-petite quantité. Même prescription.

Le 28 novembre, j'ai revu Ginouse qui était complétement guérie ; elle porte les traces indélébiles de la cruelle et fâcheuse maladie dont le traitement homœopathique l'a si heureusement débarrassée ; elle a repris ses occupations ordinaires ; ensuite elle est venue à Avignon en qualité de domestique chez la dame à laquelle elle doit sa guérison, qui ne s'est pas démentie jusqu'au mois de février dernier où il lui est survenu un petit abcès sur une cicatrice. Huit nouvelles doses de *Mercurius solub.* l'ont rapidement débarrassée.

Le 19 décembre 1846, j'ai reçu la visite et les remercîments de Mme Moreau de Beley, née Castinel, dont la charité a si heureusement veillé sur cette intéressante victime de la misère et de la médication allopathique.

Vouloir faire suivre cette observation de commentaires qui en fissent ressortir le mérite, ce serait insulter à l'intelligence de mes lecteurs; puis-je taire cependant l'inconcevable opiniâtreté des docteurs allopathes qui l'avaient soignée avant moi, et qui ont pensé qu'il n'y avait rien d'étonnant dans cette guérison, parce que les ressources de la force médicatrice de la nature sont incalculables? Si je ne craignais d'imprimer sur leur front le sceau de la stupidité la plus aveugle, je traduirais leur nom devant le tribunal du bon sens public.

Que nos adversaires puisent dans de tels faits des éléments de conviction, en les laissant s'élever contre eux comme des monuments accusateurs qui leur enlèveront toute excuse aux yeux de la postérité: peu nous importe; en les publiant, nous nous acquittons d'un devoir. Mais la dernière observation présente quelque intérêt même pour les praticiens homœopathes; la question de la répétition des doses y est résolue en faveur des doses fréquentes. En outre, un seul médicament a été administré contre des lésions matérielles qui avaient paru rendre l'ablation du membre indispensable; que serait-il advenu si, pensant qu'un médicament devient l'antidote de lui-même, j'avais eu recours à d'autres substances pour continuer l'œuvre si favorablement commencée par le *Mercure soluble*?

Eu égard à la nature de l'affection que j'avais à combattre, cette guérison a été rapide. Dans le début de ma pratique homœopathique, je n'ai jamais obtenu un pareil succès dans des cas analogues en observant religieusement les conseils de notre MAÎTRE. Ayant reconnu l'homœopathicité du *Merc. sol.* contre ces désordres osseux, j'ai préféré administrer cette

substance aux basses triturations, parce que depuis longtemps l'expérience m'a prouvé que contre les lésions des tissus le *Merc. solub.* est plus efficace aux basses triturations qu'aux hautes dilutions. L'affection chancreuse syphilitique que j'ai souvent occasion de traiter, cède très-rapidement aussi aux basses triturations mercurielles, tandis qu'elle résiste davantage aux dilutions élevées. La répétition des doses est intimement liée, je crois, au choix de la préparation des médicaments ; la considération de la gravité admise comme exigeant une fréquente répétition des doses, je crois que la circonstance qui vient immédiatement après pour les rapprocher, c'est le choix de la préparation des substances. En somme, mon expérience m'a convaincu de cette vérité que plus une affection est aiguë et rapide dans sa marche, plus les médicaments doivent être donnés à de courts intervalles; de même, plus un médicament choisi est administré près de l'état brut, plus il doit l'être souvent.

Je livre ces résultats de ma pratique à l'examen de mes confrères ; bien des faits m'autorisent à donner à l'énoncé ci-dessus la valeur d'une loi. Si j'ai mal observé, je me rendrai volontiers à des observations plus nombreuses et mieux faites que les miennes. Il est très-important qu'une question aussi capitale soit toujours à l'ordre du jour parmi nous ; tous les débutants en homœopathie sont arrêtés par les difficultés qu'elle présente. Si elle est confirmée par les observations des autres, la solution que je présente est d'une grande simplicité. Par rapport à la maladie, le degré d'acuité, par rapport au médicament, le degré de préparation, doivent fixer le praticien dans la répétition des doses. Ainsi pour terminer par un exemple que j'emprunte à Hahnemann lui-même, l'*ipécacuanha*, le *camphre*, l'*opium* qu'il recommande aux basses préparations, sont indiqués par lui comme devant être administrés à de courts intervalles ; les substances, au contraire, qu'il dynamise jusqu'à la trentième doivent être

donnés à de longues distances de temps. L'*aconit*, la *bryone*, l'*arnica* etc. qui conviennent dans des cas aigus, sont désignés comme pouvant être fréquemment répétés.

Avignon, 19 avril 1848.

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES,

PAR LE Dr PERRUSSEL.

(*Suite*).

Esprit pratique de l'Homœopathie.

Si la méthode à adopter dans l'étude des principes de la médecine nouvelle, doit être perfectionnée, comme nous croyons l'avoir démontré ; une pareille modification doit aussi être appliquée à la pratique de ses moyens.

Ainsi, nous désirerions que se généralisât davantage l'habitude que nous croyons très-physiologique, de ne pas voir seulement, dans la maladie, des symptômes apparents et locaux, mais celle de considérer également, avec une scrupuleuse attention, les phénomènes éloignés, divers, moraux ou physiques qui révèlent, surtout dans leur ensemble, l'état réel de l'organisme; il ne suffit pas, en effet, de recueillir les signes morbides de chaque cas, de les grouper et de s'arrêter même au symptôme principal, générateur; cette voie a son mérite quelquefois, souvent même ; mais il faut encore et en même-temps voir l'ensemble de l'être, embrasser, d'un même coup d'œil, le physique et le moral, les symptômes et l'organisme, le malade et son être, son esprit et ses habi-

tudes, son tempérament et sa famille, sa profession et ses aptitudes, etc. ; il faut en un mot analyser et synthétiser en en même-temps ; cette méthode d'agir est la seule, nous le croyons avec les praticiens expérimentés, qui puisse amener à la découverte *composée* de l'état maladif et par suite à celle du médicament destiné à réveiller, non pas sur un seul point, mais dans toute l'économie, la réaction du principe vital..... C'est bien là que réside aussi, il faut l'avouer, la supériorité physiologique de notre doctrine, sur tous les systèmes glorifiés et abandonnés tour à tour et dont le tort a toujours été de ne s'occuper trop exclusivement que de la localisation des maladies et de l'application de remèdes locaux.

Il est difficile, en effet, quand on s'est bien pénétré de l'esprit qui anime la doctrine du maître, de penser et d'agir autrement ; nous dirons même que c'est déjà là la seule voie que suivent nos habiles confrères ; mais nous tenons à insister sur cette direction à suivre, parce que nous y voyons des enseignements d'une haute portée.

Nous croyons que ce qui a fait errer si long-temps nos devanciers, ce fut moins peut-être l'absence d'une *loi positive*, que l'absence de la conception réelle des lois et fonctions de la vie, et celle d'une méthode pour les imiter.

On a pu ignorer pendant des siècles *la loi des semblables*, mais on ne devait pas méconnaître les phénomènes de *solidarité, d'unité* organiques qui se formulaient dans le jeu de la vie ; les recherches, les expériences minutieuses faites sur le système nerveux par les médecins naturalistes et physiciens, auraient dû amener l'école physiologique à rayer d'un trait de plume les décrets qui séparaient les fonctions les unes des autres ; à renverser les murailles et les cordons sanitaires qui n'ont jamais eu mission d'arrêter les sympathies vitales, pas plus que les infections miasmatiques.

Comprend-on, en effet, qu'un homme du mérite de Brous-

sais ait pu oser, de notre temps, proclamer et *écrire* que des sangsues appliquées au creux de l'estomac, enlevaient la douleur et guérissaient la gastrite ? ! !... Comme si le siége de la douleur n'était pas dans le cerveau ; comme s'il pouvait y avoir le même rapport entre l'épiderme, le tissu cellulaire de l'épigastre et l'estomac lui-même ; qu'entre celui-ci et les sympathies étroites qui le lient au système nerveux et au dynamisme vital, seul distributeur et réparateur de la vie, seul principe auquel doivent être adressés les agents modificateurs.

Oui, ce n'est pas en agissant comme le célèbre fondateur de l'école prétendue physiologique, mais bien comme l'immortel auteur de la loi des semblables qu'on arrive à la vérité en médecine. Avec le premier, on reste étroitement enlacé dans le cercle vicieux du *simplisme* qui isole et parque la vie, tandis qu'avec le second on s'élève par l'*unitéisme* aux conceptions les plus larges sur l'ensemble des fonctions solidarisées de l'être, comme sur les évolutions partielles mais *dépendantes* de chaque point de l'organisme.

Nous ne saurions donc trop le redire : de ces deux méthodes, l'une est condamnée désormais, parce qu'elle n'a produit que des systèmes et des erreurs ; l'autre, au contraire, est pleine de vie et d'avenir parce que seule elle consolide ce qu'elle découvre, hiérarchise ce qu'elle établit et vitalise ce qu'elle consacre.

Avec l'une, l'humanité s'est égarée sans cesse dans des routes sans issue quoique riantes et faciles à parcourir ; avec l'autre, le passé, pauvre il est vrai de preuves fécondes en ce genre, possède heureusement des découvertes sublimes, phares lumineux placés à distance sur l'océan des âges et qui doivent conduire à leurs destinées les générations futures.

Qu'une juste part d'éloges revienne donc aux hardis pionniers qui ont fait les premiers efforts sans pourtant réussir...

Mais gloire éternelle pour tous ceux qui ont éclairé la route du flambeau de leur génie et qui ont créé les sciences. Oui, à ces derniers, toute notre admiration et notre foi dans leur doctrine, car c'est avec elle seule que nous ferons de grandes choses.

C'est avec elle que les savants et les artistes, les philosophes et les poètes ont conduit l'humanité à travers les périls qu'elle a traversés et qu'ils ont marqué leur passage, de siècle en siècle, par les découvertes, les chefs-d'œuvre, les merveilles qui font la gloire de l'esprit humain !

C'est en obéissant à la voix de l'*unitéisme* que Socrate a voulu mourir en confessant un seul Dieu ! . . . que Christ a donné sa vie pour le salut de tous ; que sa religion a fait des martyrs, etc.

C'est sous la même loi que Michel-Ange, souscrivant à la prière de Jules II, fit sortir d'un bloc de Paros, la belle figure de Moïse si pleine de poésie et de majesté.

C'est ainsi que Colomb en traçant de notre horizon une perpendiculaire inspirée, arriva à la découverte d'un autre monde que l'étude de l'unité de la sphère lui avait révélé.

Enfin, c'est toujours sous l'empire de la même loi que la civilisation a marché, que l'Europe se fraternise, et que l'humanité ne peut manquer d'arriver, à l'aide des socialistes modernes, à ne former un jour qu'une belle et grande famille !

Le médecin, mieux que tout autre, est appelé à jouer un rôle immense dans ce travail de géant, et, on aurait tort de vouloir restreindre au lit du malade les limites de sa puissance.

Sans doute, il faut que le médecin soit *guérisseur*, beaucoup même peuvent n'être que cela. . . Mais dans cette classe d'intelligences il y a une gradation continue, et nous pouvons avoir dans cette chaîne non interrompue de penseurs, de praticiens, de politiques, de socialistes, des degrés d'une variété infinie.

Or, nous demandons pour tous d'abord les mêmes études et surtout le même esprit de doctrine... Puis arriveront et se grouperont à leur rang respectif, les anatomistes, les physiologistes, les praticiens, les philosophes, etc... De ma-manière à comprendre dans cette digne et puissante famille tous les degrés hiérarchiques de la société.

Nous aimons tellement notre profession, nous la trouvons si noble, si belle, si élevée, si féconde, si pleine d'avenir, que nous ne voyons pas de terme à sa gloire, à sa destinée. De même nous voulons le médecin aussi grand, aussi haut placé que possible, parce que nous ne croyons personne mieux en droit et en fait que lui d'être à la hauteur de toutes les positions.

Il y a long-temps déjà que nous l'avons écrit, c'était en 1835, sur l'opuscule que nous fîmes au retour du choléra de Marseille : « L'homœopathie comme médecine et philoso-« phie est appelée a régénérer le monde. »

Eh bien ! nous croyons plus que jamais aujourd'hui a ces paroles, et quand l'heure appellera au pouvoir des hommes éclairés comme eux sur les lois d'ordre, d'organisation, d'harmonie, alors seulement la société jouira des découvertes et des ressources fécondes qu'elle possède.

A nous donc l'avenir, médecins de la nouvelle Ecole, prenons hardiment notre place au milieu et à la tête de tous, et pour réussir partout et toujours, adoptons de bonne heure la méthode de l'*unitéisme* qui seule donne l'idée juste de chaque chose et fait progresser.

Imitons la nature qui distribue à tous ses rouages, les fonctions et les sucs nourriciers ; imitons le remède qui, en contact d'abord, avec le système nerveux, propage par tout l'impulsion ressentie, unitarise la sensation, le mouvement et ne rétablit la *partie*, qu'après avoir réhabilité le *tout*. Ce n'est pas là seulement du mécanisme, c'est de la science, de l'ordre, de la vérité d'où dépendent pour nous des facultés

nouvelles, incontestables et supérieures, car, outre les avantages que le médecin retirera de cette voie nouvelle d'observation, pour la connaissance de la maladie, son esprit en s'habituant de bonne heure à voir ainsi les choses, sous leurs deux côtés, acquerra bientôt une puissance de lucidité, de logique pour les questions les plus graves, les plus complexes qu'on pourra lui soumettre dans les administrations ou dans les pouvoirs de l'État.

En effet, la physiologie est l'étude de la vie, de ses lois, de son organisation, et l'homme est le centre sur lequel s'opèrent le mieux ses merveilleux phénomènes; la société humaine à son tour n'est qu'une réunion d'hommes, de vies et d'instruments divers qu'il est dès lors impossible d'associer, de diriger avec fruit, si on n'a pas la connaissance première de l'homme, élément alvéolaire de toute société.

Et, quel potentat, quel ministre possède mieux que le médecin la notion de la vie et de son code vital? Qui donc, mieux que lui alors, arrivera jamais à associer heureusement les hommes? Qui donc, mieux que lui, saura entretenir, dans leurs cours réguliers, les fonctions de l'organisme et diriger avec fruit les facultés, les passions de son âme et de son cœur, quand elles lui seront connues dans leurs tendances natives.

Et, si le milieu social n'est qu'une réunion d'hommes, ou pour mieux dire, de facultés, de passions, tendant toutes vers des foyers différents, sous des impulsions particulières, qui donc, mieux que le médecin socialiste, pourra trouver les conditions favorables aux unes, le milieu indispensable à l'heureuse évolution de toutes, pour une harmonie commune?

Nous croyons donc que, pour arriver à ce beau résultat, pour accomplir cette haute mission, comme pour apporter dans les sciences et dans les sociétés, l'ordre hiérarchique

d'où naît l'unité, le philosophe moderne doit renoncer à la voie *simpliste* et adopter désormais la méthode *composée* qui donne seule le cachet de la vérité intégrale.

Nous proposons donc, pour l'enseignement des études médicales :

La méthode philosophique, *en mode composé*, pour
- le dogme : ou exposition des principes ;
- la pratique : ou application de la loi ;
- la propagande : ou vulgarisation des idées par les sociétés, les journaux, etc.

Nous avons essayé d'appliquer nos idées aux deux premières parties de cette méthode ; dans notre prochaine lettre nous aborderons la troisième, celle de l'organisation d'une société, ou d'une école médicale nouvelle.

Nantes, le 15 novembre 1847.

(*La suite au prochain numéro*).

CLINIQUE MÉDICALE.

—

(Pneumonie. — Fièvre Péripneumonique. — Fluxion de Poitrine.)

Par le Dr Chargé.

> Certaines gens mal intentionnées tiennent contre moi de mauvais discours, sans que j'ai rien fait qui ait pu m'attirer leur haine, n'ayant jamais offensé personne ni de paroles, ni autrement. Aussi comme je suis entièrement innocent de ce côté là, et que j'espère l'être toujours, je ne veux nullement me chagriner des fautes d'autrui, mais penser uniquement à remplir les devoirs d'un honnête homme et ceux d'un bon médecin, autant que j'en suis capable.
>
> (Lettre de Sydenham à Robert Brady. Cambridge, 1679.)

Première Observation.

Emile A..., âgé de huit ans, ressent dans la soirée du 8 février dernier, une douleur vive au-dessous du sein droit. Dans la nuit il éprouve des alternatives de froid et de chaleur; il tousse, et dans la matinée du 3 février, je suis appelé à le visiter.

Etat : Grande jactation, peau chaude et sèche, pouls peu résistant mais accéléré, à 120 puls. par minute, respiration courte et accélérée; douleur au-dessous du sein droit, augmentant d'une manière notable par les mouvements inspiratoires, par la percussion, même par le toucher; toux brève,

peu fréquente. On m'assure que l'enfant n'a pas craché. J'ausculte la poitrine et je trouve du râle crépitant à droite, et en arrière, depuis le niveau de l'angle inférieur de l'omoplate jusqu'à la base de la poitrine. La respiration vésiculaire est nettement entendue partout ailleurs. Sonorité normale. (Diète. *Aconit* 3/24 dans 125 grammes d'eau distillée, à prendre par cuill. toutes les deux heures. Eau gommée pour boisson.)

Le 10, l'enfant a peu dormi, mais l'agitation générale est moins grande, le corps est moins chaud, et à la sécheresse de la peau a succédé, dès la deuxième cuill. de la potion, une douce moiteur, suivie plus tard dans la nuit de sueurs assez abondantes. Le pouls est à 105 puls. La respiration est plus libre, mais la douleur de côté n'a rien perdu de son acuité. Toujours râle crépitant dans la même étendue, crachats rouillés, visqueux en petite quantité, mais tellement caractéristiques, que tous les membres de la famille reconnaissent à leur aspect la nature de la maladie, et que quelques-uns d'entre eux s'affligent hautement de ce que la mère est assez aveugle pour confier à l'homœopathie l'avenir de son enfant dans une maladie qui *évidemment exige sans retard la saignée. Sic!...* (*Diète. Bryon* 3/12 dans 125 grammes d'eau distillée, une cuillerée à bouche toutes les deux heures. *Eau gommée pour boisson.*)

Le soir même, le pouls est descendu à 90. La douleur a diminué, les crachats ont perdu de leur viscosité et de leur teinte rouillée. La potion est suspendue. (*Diète. Eau gommée.*)

Le 11, nuit calme et passée en grande partie dans un sommeil réparateur. Douleur de côté presque nulle, soit à la percussion, soit dans les plus fortes inspirations. Le râle crépitant a fait place entièrement au bruit naturel de la respiration. Mouvement fébrile très-peu marqué. (*Bouillon. Eau gommée.*)

Le 12, l'enfant a bien dormi, il est gai et demande à manger. Aussi cesse-t-on de veiller sur lui avec la même sollicitude; il abuse de la liberté, il s'agite, il passe plusieurs heures assis sur son lit, la poitrine et les bras trop légèrement couverts. A midi, léger frisson; il accuse la même douleur de côté, fièvre, toux, crachats rouillés, râle crépitant, légèrement sensible, mais aussi parfaitement appréciable dans la partie inférieure du côté droit de la poitrine. (*Diète. Phosph.* 3/24 dans 125 grammes d'eau, une cuill. toutes les deux heures.

Le 13, absence complète de toux et de crachats. Respiration libre, pouls normal, appétit.

Rétablissement immédiat.

Réflexions.

On est habitué dans le monde à distinguer de plusieurs autres maladies la fluxion de poitrine, par la gravité toujours croissante de ses symptômes au moins pendant les premiers jours; on la reconnaît encore à la mort, qui en est, en certain temps, la terminaison la plus ordinaire, ou aux longues convalescences, qui dans les cas les plus heureux, affligent inévitablement les personnes qui en ont été atteintes. Aussi, n'est-il pas rare que ceux-là même qui jouissent des bienfaits de notre doctrine appliquée au traitement de cette maladie, n'ont pas la conscience le plus souvent de l'étendue du service rendu. Le court espace de temps qu'a duré la maladie, est presque toujours pour eux, quand le danger est passé, la preuve la plus certaine que la gravité du mal était plus apparente que réelle; de telle sorte, qu'au lieu de les entendre bénir la thérapeutique puissante et certaine qui a enrayé la marche de leur maladie, il nous faut les surprendre tournant en plaisanterie les craintes qui les avaient fait recourir à nous, comme si ces craintes étaient chiméri-

ques par cela même que nous avions été prompts à les dissiper.

Les gens du monde sont entretenus dans cette erreur grossière par les affirmations mensongères des médecins; à ces derniers seuls il est utile que nous nous adressions pour les éclairer ou pour les confondre.

« Les crachats rouillés constatent par leur présence l'exis-
« tence de la pneumonie..... Les crachats rouillés ne se
« rencontrent que dans le cas d'inflammation du poumon,
« ils sont donc pathognomoniques. »

« Parmi ces signes stéthoscopiques, le seul qui soit véri-
« tablement pathognomonique, est, ainsi que l'a démontré
« M. Grisolle, le râle crépitant. Lorsqu'on le reconnaît, on
« peut être sûr qu'il y a une pneumonie. »

(Valleix. Pathol. interne. Tome II, p. 288. Article *Pneumonie.*)

« Le râle crépitant est un symptôme pathognomonique de
« la pneumonie; fût-il seul, il suffit pour révéler l'existence
« d'une pneumonie. »

« Les crachats pneumoniques ont pour double caractère
« 1° d'être visqueux, 2° d'être doués d'une teinte particulière
« due au mélange intime d'une certaine quantité de sang,
« teinte ordinairement rouillée, le sang n'y étant fondu qu'en
« faible proportion. »

(Pneumonie Lobaire. *Requin*. Elem. de pathol. méd. 1846. Pag. 129. Tom. II.)

« Les crachats présentent des caractères tellement tranchés
« et tellement propres à la pneumonie, que dans beaucoup
« de cas il suffit de les voir pour la reconnaître. »

« Les crachats péripneumoniques, aussitôt que le pre-
« mier degré de la maladie est bien caractérisé, recueillis
« dans un vase, forment une masse tellement visqueuse et
« colante qu'elle adhère aux parois du vase, au point qu'on
« peut le renverser et l'agiter en tous sens sans la détacher.

« La couleur des crachats, ainsi réunis en masse, est tantôt « dure, jaune et safranée, tantôt rouillée...»

(Bouillaud. Art. pneumonie. Dict. de méd. et de chir. pratique, t. 13, p. 370.)

Ces citations et d'autres analogues que nous pourrions aisément multiplier à l'infini, démontrent suffisamment qu'il est universellement admis par les princes de la science que les crachats rouillés et le râle crépitant sont les signes pathognomoniques de la pneumonie, et que toutes les fois qu'on en constate la présence, on peut être sûr qu'il existe une pneumonie, ou autrement dit, une inflammation pulmonaire.

Or, les crachats rouillés et le râle crépitant ont été bien évidemment observés chez notre enfant ; donc, il avait bien une pneumonie.

L'allopathie s'obstinerait-elle à le nier? Mais pour avoir raison contre nous, il lui faut, ou changer son enseignement, ou nous convaincre que nous avons mal vu, ou nous surprendre en flagrant délit de mensonge.

Sur les deux derniers points, nous lui jetons le gant ; à elle de le ramasser !

Oui, notre enfant avait une pneumonie ; mais, il est vrai, une pneumonie au premier degré, une pneumonie au début, une pneumonie qui offrait au moment où nous l'avons combattue, le moins de gravité possible ; mais en allopathie, voit-on beaucoup de pneumonies, même au premier degré, être enlevées dans 48 heures? Il est, au contraire, excessivement rare, quelle que soit la méthode de traitement mise en usage, que le premier degré ne soit pas inévitablement suivi du second, et ce n'est guère qu'après être restée quelque temps stationnaire à ce second degré, que la maladie progresse ordinairement vers son déclin.

« Quel que soit son degré d'intensité, la pneumonie pré- « sente dans son cours des périodes d'accroissement, d'état « et de déclin.... Quant aux périodes considérées en par-

« ticulier, l'accroissement a lieu, en général, pendant trois « à quatre jours, quelquefois pendant un temps plus long, « quels que soient les moyens de traitement qu'on emploie.»

(Chomel. Article pneumonie. *Dict. de Méd.* en 21 vol.)

La durée moyenne assignée à la pneumonie par Laennec et Chomel est de 7 à 20 jours, avec cette annotation : *Il est rare qu'elle n'atteigne pas le premier terme ou qu'elle dépasse le second.*

M. Bouillaud croit pouvoir établir que la durée moyenne de la pneumonie aiguë, traitée par la méthode des saignées coup sur coup, n'est que de 8 à 12 jours.

Je ne vois rien d'indiqué nulle part qui soit, à beaucoup près, comparable aux résultats obtenus dans la pratique homœopathique et dont nous sommes prêt à fournir, en compagnie de l'enfant Emile, de nombreux échantillons.

Est-ce à dire que la pneumonie au premier degré constitue un état morbide peu digne d'intérêt et d'une gravité contestable ?

M. le professeur Andral a publié dans sa clinique neuf observations de pneumonies au premier degré :

La 1re guérit le 10me jour, suivie de convalescence.
La 2me — 8me — —
La 3me — 20me — —
La 6me — 14me — —
La 7me — 14me — —
La 4me ne quitta l'hôpital que le 30me jour.
La 5me — — 48me —
La 8me mort le 9me jour.
La 9me — 8me —

Ces chiffres officiels, parce qu'ils sont fournis par une autorité irrécusable, nous dispensent de relever avec plus de soin l'inconvenance et l'injustice qu'il y aurait à affecter du dédain, sous le point de vue pathologique, pour la pneumonie au premier degré.

Elle mérite bien de fixer l'attention du plus savant pathologiste comme du praticien le plus répandu, une affection qui entre les mains des plus habiles ne guérit pas ou ne guérit qu'à la condition de placer l'individu dans les fâcheuses conditions d'une convalescence toujours pénible et souvent interminable.

Concluons : La pneumonie au premier degré cède facilement dans le plus grand nombre de cas, et l'observation précitée en est un exemple, à un traitement approprié ; mais ce traitement, l'allopathie ne le connaît pas.

Deuxième Observation.

Isabelle ***, âgée de 10 ans, d'une forte constitution, sentit, dans la matinée du 9 février 1848, un violent frisson; puis elle eut chaud, fut prise de fièvre et toussa beaucoup le jour et la nuit. Le 10, à ma première visite, *État* : décubitus dorsal, angoisse, plaintes continues, fièvre ardente, peau sèche, pouls plein et fréquent, 120 pulsations par minute, douleur au-dessous du sein droit et qui s'étend à toute la partie latérale droite du thorax; cette douleur augmente par la toux, par l'inspiration et par le toucher. Toux fréquente avec expulsion de crachats transparents, visqueux et rouillés; dyspnée légère. La poitrine percutée avec soin rend un son mat en arrière, du côté droit, à peu près dans toute l'étendue du lobe inférieur du poumon. Dans cette même étendue, il est difficile d'apprécier aucun bruit d'expansion pulmonaire. (*Diète, eau gommée pour boisson, aconit.* 3/12 *dans* 100 *grammes d'eau, une cuillerée toutes les* 3 *heures.*) A la visite du soir, commencement de sueur ; l'aconit est continué.

Le 11, nuit mauvaise, absence complète de sommeil, rêvasseries bruyantes, grande inquiétude ; respiration paraissant plus gênée, toux incessante, crachats difficiles à expec-

torer et fortement rouillés, adhérents au vase ; douleur de côté plus vive ; son mat à droite sous le mamelon et en arrière au niveau de l'épine de l'omoplate ; râle crépitant dans la même partie, sans mélange de bruit d'expansion pulmonaire ; pouls fréquent et plein, peau couverte de sueur. (*Bryonia* 3/24 *dans* 125 *grammes d'eau, une cuillerée toutes les* 2 *heures. Diète, eau gommée.*) La journée se passe dans le même état.

Le 12, délire pendant la nuit ; matité encore plus prononcée dans le côté droit de la poitrine ; respiration évidemment accélérée ; toux fréquente, accompagnée de l'expulsion de crachats fortement visqueux et rouillés ; la douleur de côté est le seul symptôme qui se soit amendé ; angoisse extrême, inquiétude vive. (*Phosphor.* 3/24 *dans* 125 *grammes d'eau, une cuillerée toutes les* 2 *heures. Diète, eau gommée.*) Dans l'après-midi, sueur et repos.

Le 13, amélioration marquée ; l'enfant a dormi ; la douleur de côté nulle ; les crachats ne sont plus teints de sang ; les mouvements inspiratoires sont moins rapprochés ; râle muqueux ; le pouls à peine fébrile. (*Bouillon.*)

Le 14, la sonorité de la poitrine est rétablie ; quelques crachats blancs et muqueux ont été seuls expectorés ; pouls normal ; chaleur naturelle de la peau ; encore du râle muqueux ; la mère me fait remarquer un suintement derrière les oreilles de l'enfant. (*Sulf.* 2/30. *Bouillons et potages.*)

Le 15, le bien persiste.

Le 16, la santé est parfaitement rétablie ; l'entrée de l'air dans les vésicules pulmonaires nous paraît aussi libre que dans l'état physiologique ; l'enfant mange avec appétit et digère comme si elle n'avait jamais été malade. Elle reprend immédiatement ses occupations ordinaires.

Réflexions.

Cette observation diffère de la précédente par un degré de

plus de gravité. Le son mat, la grande viscosité des crachats, l'absence de tout bruit d'expansion pulmonaire prouve suffisamment que l'inflammation pulmonaire avait, au moment de notre première visite, franchi le passage du premier au second degré.

Les résultats du traitement n'ont été ni moins prompts, ni moins complétement satisfaisants.

L'*aconit* a, comme toujours, admirablement rempli l'indication qui nous avait fait recourir à son emploi et sous son influence ; la chaleur sèche de la peau a fait place à une sueur favorable à la résolution de la maladie ; la *bryone* et le *phosphore* par leur action directe, spécifique, sur la vésicule pulmonaire, ont ensuite dissipé complétement l'hépatisation commençante contre laquelle l'allopathie n'aurait trouvé d'autres ressources que ses inévitables saignées, suivies de vésicatoires et peut-être encore de tartre stibié.

Or, en supposant que cette dernière médication eût eu, pour dernier résultat, la guérison de l'enfant, il reste encore, en faveur de l'homœopathie, les précieux avantages : 1° d'avoir enrayé la maladie, 2° d'avoir soustrait cet enfant à une pénible convalescence, en conservant intactes toutes ses forces.

Qu'est-ce donc qu'enrayer une maladie? C'est lui interdire formellement de suivre la marche qu'elle aurait inévitablement suivie, abandonnée à elle-même.

Mais nous avons entendu l'allopathie balbutier quelque part, par la bouche de ses représentants et de ses représentants les plus dignes, que la résolution d'une maladie, sans l'épuisement complet de ses périodes naturelles, était aussi impossible que l'évolution complète du fœtus avant le terme naturel de la grossesse.

Cette comparaison est vicieuse et pèche par la base. Nous pourrions démontrer son absurdité par des considérations physiologiques; mais il est plus court, en ce moment, de

confondre nos adversaires par l'exemple de faits tirés de leur propre pratique.

Confrères de toutes les écoles, nous vous le demandons, et de grâce, répondez-nous. Ne vous est-il pas souvent arrivé d'enrayer par le mercure une affection chancreuse syphilitique qui, sans votre interven tion aurait souvent rongé des parties demeurées intactes ? Ne vous est-il pas arrivé d'enrayer par le quinquina une fièvre intermittente pernicieuse qui, sans vous, aurait infailliblement, au troisième accès, entraîné la mort du pauvre malade? Eh! sans doute, au milieu de vos cruelles déceptions vous êtes bien fiers et bien heureux d'enregistrer de pareils succès; ce sont eux qui font toute votre gloire, et avec raison vous ne manquez pas de les citer quand vous voulez vous relever dans l'opinion publique ou montrer aux incrédules la puissance de votre art et la grandeur de vos ressources.

Dans ces cas, les seuls complétement heureux de votre pratique, vous ne songez pas à nier qu'il soit possible d'enrayer la maladie, puisque, d'un côté, vous avez évidemment posé des limites infranchissables à la dégradation organique, et que de l'autre, vous avez sauvé votre malade d'une mort, sans vous, inévitable.

Donc, enrayer une maladie est une chose possible, et non seulement elle est possible, avérée, mais elle est le triomphe de l'art, et ce triomphe que vous voudriez nous contester à nous qui possédons les moyens de le reproduire presque à volonté, et que vous exaltez si haut quand vous l'obtenez par hasard, est dû tout entier à l'homœopathie.

Oui, à l'homœopathie, car appliquer à un cas donné de maladie, un remède dont les symptômes pathogénétiques offrent le plus de rapports, de ressemblance avec les symptômes morbides du malade; voilà toute l'homœopathie dans son essence, et toute pratique thérapeutique qui reconnaît ce point de départ, est une pratique homœopathique.

L'emploi des médicaments dynamisés constitue certainement à nos yeux la thérapie la plus sagace et la plus heureuse ; mais *similia similibus* — là est la grande loi. Toute l'homœpathie est dans ce principe, hors duquel il n'y a pas, il n'y a jamais eu de véritable guérison.

Forts de cette vérité que nous affirmons, parce que nous avons pris la peine de vérifier les faits, nous vous répétons, à vous tous qui repoussez l'homœopathie comme une étrange nouveauté, que l'homœopathie est aussi vieille que la première guérison obtenue directement par un remède. Quand vous élèverez-vous donc sérieusement à l'encontre de cette proposition qui fait toute notre force et qui dévoile toute la misère de l'allopathie, à savoir : que les annales médicales ne relatent pas une seule guérison prompte, directe, radicale, qui ne soit une guérison homœopathique ?

Le docteur Fleischmann, médecin de l'hôpital homœopathique de Vienne, nous a dit, il y a quelques mois, qu'il attaquait indistinctement toutes les pneumonies par le *phosphore*, sans *aconit* et sans *bryone*.

Quelque recommandable que soit à nos yeux l'autorité de ce praticien, nous ne comprenons pas comment il a pu méconnaître à ce point le précepte du maître ; le grand principe vraiment caractéristique de notre science, qui est l'individualisation constante, nécessaire, de la maladie et du remède.

Poser de pareils préceptes, quand on est pourvu d'une certaine autorité, c'est à notre avis fonder de fâcheux antécédents pour ceux qui nous suivent dans la carrière, et s'exposer soi-même gratuitement à commettre de graves erreurs, à compter de cruels mécomptes.

Troisième Observation.

Jean-Baptiste Verrier, cocher de M. J. Guigou, avocat, (Long-Champ, 51), âgé de 35 ans, assez faiblement cons-

titué, mais jouissant d'ailleurs habituellement d'une bonne santé, était, depuis une huitaine de jours, atteint de la grippe qui régnait alors, sans y faire la moindre attention. Le 25 janvier, après s'être livré jusqu'à ce moment à son travail accoutumé, il sentit un frisson violent qui fut bientôt suivi d'une chaleur brûlante; d'où obligation pour lui de garder le lit.

Le 26, je le visitai pour la première fois. *Etat* : Decubitus snr le dos, face rouge, céphalalgie, yeux brillants, toux fréquente, respiration précipitée, douleur vive aux deux côtés de la poitrine, mais plus marquée au niveau des neuvième, dixième et onzième côtes du côté gauche; pouls fréquent, peau chaude et sèche, langue jaunâtre, ventre indolent et souple, pas de selles depuis deux jours. On ne peut me montrer aucun crachat. (*Diète, eau gommée, aconit* 6, *une goutte dans* 125 *grammes d'eau distillée, une cuillerée toutes les deux heures.*)

Le 27, fièvre intense avec moins de sécheresse à la peau ; mouvements inspiratoires courts et très-rapprochés ; toux fréquente; crachats fortement rouillés, adhérens au vase ; son mat à gauche, en avant, depuis la clavicule jusqu'au niveau du cœur, et en arrière, dans les fosses sus et sous épineuses; au-dessous de la clavicule et sous l'aisselle, râle crépitant; douleur de côté très-vive augmentant cruellement à chaque mouvement inspiratoire. (*Bryonia* 12, une goutte dans 125 grammes d'eau distillée, une cuillerée toutes les deux heures. *Diète. Eau gommée.*)

Le 28, même état. La toux retentit douloureusement à la tête, comme si, chaque fois, la tête allait se briser en éclats. Toux très-fréquente ; expectoration difficile de crachats adhérens, visqueux et rouillés. (*Nux vom* : 2/30 en une seule fois. Dans le reste de la journée *aconit* 4/12 dans 125 grammes d'eau, une cuillerée toutes les deux heures.)

Le 29, délire pendant la nuit, face abattue, la gène de la

respiration est plus grande; crachats orangés, en très-grande abondance; le pouls se laisse déprimer; matité complète dans la moitié supérieure de la poitrine du côté gauche. Respiration bronchique en arrière et sous l'aisselle; insomnie; agitation; la douleur de côté plus vive que jamais; pas de selles. (*Bryonia* 4/12, dans 100 grammes d'eau distillée; une cuillerée toutes les deux heures. *Diète. Eau gommée.*)

Le 30, stupeur et perte de connaissance au point de ne pas me reconnaître; renversement de la tête en arrière; pouls faible et fréquent; grande sécheresse dans la bouche; épistaxis léger; toux fréquente que le malade cherche inutilement à contenir, suivie de l'expulsion de crachats orangés, safranés et diffluens; sans avoir besoin d'appliquer l'oreille sur la poitrine, on entend du râle muqueux dans toute la poitrine; déglutition difficile; peu d'urine; pas de selles. (*Bellad* : 3/12.) Dans l'après-midi, amélioration du côté de la tête; le malade reprend sa connaissance; il accuse une douleur très-vive dans toute la poitrine; la gêne de la respiration est extrême; pouls très-faible et très-fréquent; la peau est sans chaleur; découragement absolu, le malade se prépare à la mort qu'il croit très-prochaine. (Phosphor : 4/12.)

Le 31, l'état n'a rien perdu de sa gravité. (Phosphor : 3/24.)

Le 1er février, crachats d'un gris sale; altération profonde des traits de la face; refroidissement du visage et des membres; pouls misérable; suffocation imminente; sueurs froides et visqueuses. (*Sulfur*. 3/30. Bouillon.)

Le 2, l'état général est meilleur, mais la face est toujours livide, le corps froid; l'expectoration qui avait cessé, a reproduit des crachats fortement rouillés. Dyspnée très-grande. (*Phosph.* : 3/12. *Bouillon.*)

Le 3, les crachats ont tout-à-fait changé d'aspect, ils sont visqueux mais blancs, comme de simples crachats de catarrhe. L'oppression, quoique très-pénible, a pourtant

diminué; le pouls est moins faible et moins fréquent. (*Bouillon*. Sulf. 3/30.)

Le 4, le malade a reposé pendant la nuit; pouls à 80 puls. Râle muqueux dans toute la poitrine; l'expansion pulmonaire est appréciable en arrière et en avant; toux rare qui n'amène que des crachats insignifiants. Le visage du malade est souriant. (*Bouillons.*)

Le 4, amélioration croissante.

Le 5, la poitrine ne présente plus à l'auscultation aucun phénomène morbide. La toux a cessé complétement. Appétit. (Potages. Eau rougie pour boisson.)

Le 6, le malade demande à se lever. Pas eu de selles depuis qu'il est au lit. (*Lycopode* 2/30. Aliments légers.)

Le 7, le 8, les forces se rétablissent.

Le 9, impatient de reprendre son travail, il aide à atteler la voiture.

Le 10, le 12, il vaque à ses occupations habituelles, sans autres ménagements que ceux que lui impose la sollicitude bienveillante et éclairée de M. Guigou.

Depuis ce moment, sa santé n'a pas été troublée un seul instant.

Réflexions.

Quand on a été cent fois témoin de pareils faits, quand on a vu des désordres aussi graves que ceux relatés dans cette observation, se dissiper sûrement et avec promptitude sous l'influence d'un remède homœopathique approprié, on s'irrite malgré soi de la déloyauté des ennemis de la vérité que nous avons pris mission de propager, et qui s'obstinent à ne parler de l'homœopathie qu'avec dédain, ou de la représenter comme bonne, tout au plus à triompher, de phénomènes nerveux sans importance, sans gravité.

On épuiserait tous les cadres nosologiques connus, sans y trouver nulle part une maladie plus sérieuse que celle, qui

fait le sujet de notre troisième observation ; car, ce n'est plus seulement ici un simple engouement pulmonaire, ni une phlegmasie légère. Les crachats *gris sale* caractérisent l'inflammation pulmonaire au troisième degré, aussi sûrement que les crachats rouillés caractérisent le premier et le deuxième degré. — Arrivent ensuite les phénomènes cérébraux et après eux tout le cortége des symptômes les plus graves qui semblaient annoncer comme très-prochaine une terminaison fâcheuse.

Sulfur a été dans ce cas le médicament décisif ; c'est à lui que nous devons la vie du malade.

Preuve nouvelle de l'admirable sagacité de notre maître qui, en nous dévoilant les infections miasmatiques dont nous sommes presque tous imprégnés, a doté la science d'une vérité immense dans ses résultats pratiques...

Quoique je ne veuille nullement m'occuper, en ce moment, de la question des doses, je signalerai pourtant ici quel a été mon étonnement quand j'ai lu dans *la thérapeutique homœopathique de Hartmann*, que, dans la pneumonie, le phosphore devait être répété *toutes les deux ou trois heures, à la dose de* 2 *à* 3 *gouttes de la troisième ou quatrième dilution.*

Il m'est souvent arrivé de donner le phosphore à la dose d'une goutte, sixième dilution ; mais à cette dose je n'ai jamais eu besoin de le répéter, et même, je n'ai pas eu toujours à m'en féliciter.

Comme l'ouvrage de Hartmann fait avec raison autorité dans la science, qu'il se trouve entre les mains de tous les homœopathes commençants, j'en appelle à tous les praticiens pour décider sur la valeur d'un précepte qui, pris à la lettre et appliqué dans toutes sa rigueur, me paraît devoir amener les plus fâcheuses conséquences.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE

DE LA DOCTRINE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE,

Son état actuel dans les principales contrées de l'Europe, et **Application pratique** *des principes et des moyens de cette doctrine au traitement des maladies ;*

PAR LE Dr AUG. RAPOU, DE LYON.

(2 vol. in-8° de 700 pages ; à Marseille, chez M. Chaix, libraire.)

Cet ouvrage est du petit nombre de ceux que l'on est fier de présenter, en toute confiance, à ses amis et à ses ennemis. Son auteur, dût-il, nous en vouloir, tant sa modestie dépasse encore son talent ! a mieux fait que de se créer un titre de gloire rendu incontestable par de savantes et consciencieuses recherches, par de pénibles investigations et par des preuves multipliées d'un excellent esprit de critique, il a bien mérité de la science et de l'humanité.

Toute analyse est insuffisante pour donner une idée juste de ces deux volumes que nous avons entre les mains depuis le premier jour de leur apparition, et dans lesquels nous puisons chaque jour de nouveaux et utiles enseignements. Il faut suivre notre confrère pas à pas, pour ne rien avoir à regretter du magnifique spectacle qu'il déroule à nos yeux en nous montrant successivement l'établissement et les progrès de notre doctrine en Saxe, en Prusse, en Hongrie, en Autriche, en Bohème, en Sicile, en Italie, en Angleterre, etc.

Il faut l'entendre raconter lui-même les luttes vives, incessantes que le mensonge et la vérité se livrèrent trop souvent sans amener le triomphe définitif de la vérité, tant l'erreur a, parmi les hommes, de profondes racines ; il faut admirer avec lui le courage de notre maître et de ses premiers disciples, pour n'oser plus nous plaindre, nous, des traits émoussés qui sont lancés contre nous sans pouvoir nous atteindre ; il faut peser une à une chacune de ses idées pour en apprécier la justesse et l'importance ; il faut retenir gravés dans sa mémoire tous les faits qui fécondent son récit ; les morceler, serait les retrécir ; les diviser, serait s'exposer à en perdre la valeur et les conséquences.

Le docteur Rapou satisfait à toutes les exigences : il développe, agrandit, confirme la théorie homœopathique ; là il éclaire la pratique par des dissertations profondes sur les points les plus difficiles, par des monographies complètes, et toujours son récit est clair, son style sévère, sa logique inattaquable.

Notre *Revue* étant une œuvre de propagande, fondée uniquement pour servir les intérêts de la vérité, nous ne saurions mieux faire pour intéresser, charmer et instruire nos lecteurs que de reproduire souvent des pages entières de cet ouvrage que nous regrettons de ne pas avoir plus tôt recommandé à ceux qui savent et à ceux qui ont à apprendre ce que c'est que l'homœopathie.

Indocti discant et ament meminisse periti.

Nous y reviendrons bientôt ; mais en terminant, aujourd'hui, nous signalerons de quels bienfaits l'homœopathie française est redevable à nos collègues de Lyon. C'est en cette ville que l'homœopathie a jeté ses premières racines par les soins et le dévouement du vénérable docteur des Guidi, puis aussitôt surgissent pour la défendre et la propager, le spirituel et savant Desaix, qui avait, à un si haut degré, le

privilége de se faire aimer lui et ses doctrines ; le docteur Rapou père, praticien distingué de l'ancienne école, mûri par une expérience de trente années, et qui, à l'âge où tant d'autres n'aspirent plus qu'après le repos, a le courage de multiplier ses veilles, d'aller en Allemagne à plusieurs reprises pour y puiser, auprès de Hahnemann en personne, une instruction plus sûre et plus profonde. Le choléra menaçait-il la France pour la première fois, le docteur Rapou père allait en toute hâte et *à ses frais* vérifier de ses yeux ce que l'on pouvait espérer de notre doctrine dans ce terrible fléau, et, à son retour, il livrait généreusement à ses collègues, le fruit de ses labeurs, de ses voyages si pénibles, je dirais volontiers, si contraires à ses intérêts ; mais les hommes d'énergie, de conscience, comme le docteur Rapou, ne reconnaissent d'autres intérêts, d'autres mobiles que l'amour de l'humanité.

Après un tel père vient un digne fils qui, presque au début de la carrière, prélude à ses travaux par un ouvrage précieux, dont la lecture est aussi profitable qu'elle est pleine de charmes.

L'homœopathie française serait à bon droit fière de plus brillantes et de plus nombreuses conquêtes, si elle comptait beaucoup d'aussi valeureux champions que les collègues Lyonnais que nous avons eu le bonheur de citer.

C.

CORRESPONDANCE.

—

Alost (Belgique).— Remercîments au docteur de Moor pour nous avoir fait hommage des ouvrages qui suivent :

1° du Croup et de son traitement homœopathique ;

2° Un mot à M. le docteur Bulckens, en réponse à son discours sur les erreurs et l'empirisme en médecine, ou lettre à un détracteur de l'homœopathie;

3° Tableau pathogénétique des symptômes du Thuya Occidental produits sur l'homme bien portant;

4° Sur la Pleuro-Pneumonie, ses relevés statistiques et son traitement.

5° Empoisonnement par l'acide sulfurique, autopsie.

Palerme. — Le Dr Biaggio Tripi a rendu un éminent service, à ses compatriotes surtout, en publiant un volume de matière médicale homœopathique, qui renferme la traduction des symptômes pathogénétiques de tous les médicaments contenus dans le grand ouvrage de Noack et Trinks, et qui ne se trouvent pas dans les matières médicales de Hahnemann et d'Iahr. Ce volume est de plus enrichi de la pathogénésie de plusieurs poissons.

Carlsruhe. — Remercîments à notre savant confrère le Dr Griesselich, pour la grâce toute particulière qu'il a mise à échanger notre revue naissante avec son journal l'*Hygie*, qui a aujourd'hui plus de quinze ans d'existence. Nous lui savons un gré infini des paroles flatteuses dont il a bien voulu nous honorer, et qui sont pour nous un puissant encouragement.

Nice. — M. le chanoine de Cessole a bien voulu nous communiquer quelques-uns de ses travaux d'expérimentation à l'état sain; dans notre prochain numéro nous publierons la pathogénésie d'un médicament tout-à-fait nouveau.

Journal de Médecine Homœopathique,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS,

Sous la direction du docteur M. POETI, *à Turin.*

N° 1. Avril 1848.

—

Le dr POETI a tenu parole; TURIN a décidément son journal homœopathique... Heureuse nouvelle pour tous ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences médicales, et qui soupirent après l'avènement de notre doctrine dans les hôpitaux et dans les écoles. Plus il s'élève, de toutes parts, de combattants, plus la grande lutte, la lutte décisive est prochaine, et plus nos vœux sont accomplis.

Le premier numéro renferme :

1° Un appel chaleureux aux amis de l'homœopathie par le docteur Poeti, qui se fait remarquer par les sentiments les plus généreux et les plus dévoués au bien de l'humanité.

2° Un long article du docteur P. Morello, dans lequel l'auteur s'élève avec force contre les classifications de médicaments et de maladies, admises dans l'école allopathique.

3° Un article de polémique du docteur Poeti dirigé contre le docteur Freschi. Il est fait justice de ce dernier avec esprit et avec logique.

4° Des observations pratiques du docteur Poeti; soit des chancres syphilitiques guéris par le *mercure soluble*, le *thuya* et l'*acide nitrique*.

Nous adressons à nos collègues de Turin nos félicitations sincères avec nos vœux les plus ardents pour le succès de leur entreprise.

REVUE DES JOURNAUX HOMŒOPATHIQUES FRANÇAIS.

—

Le *Bulletin de la Société de Médecine Homœopathique de Paris*, contient dans ses cahiers des six premiers mois de 1848 :

1° Des travaux originaux; 2° Des reproductions d'articles des journaux allemands.

Les travaux originaux sont : 1° Un mémoire sur le choléra par le docteur *Roth* ;

2° Un article du docteur *Gastier* sur la dynamisation des agents homœopathiques ;

3° Une note sur la psoïte par le docteur *Gueyrard* ;

4° Un mémoire du docteur *Godier* sur le traitement des déviations de la taille.

Les matériaux puisés dans les feuilles périodiques allemandes sont beaucoup plus nombreux. Mais nous sommes loin de nous en plaindre, parce que, indépendamment des avantages qu'il y a pour nous à connaître les travaux de nos confrères d'outre-Rhin, la science se doit à elle-même pour être conséquente avec ses principes de haute impartialité, d'enregistrer sans acception de personnes, de provinces, ni de nationalités, tous les efforts qui convergent vers le but commun de la propagation et de la défense des vérités sur lesquelles elle s'appuie.

Que la presse parisienne continue donc à exercer noblement et largement une généreuse hospitalité, nous l'en félicitons, pourvu qu'elle n'en vienne pas à désespérer de la science homœopathique dans notre pays, et à mettre complétement en oubli les travaux qui s'accomplissent plus près d'elle sur le sol français.

Dans le numéro de janvier, nous trouvons le mémoire du

docteur Roth sur le choléra. Ce travail, d'une haute importance, contient une description minutieuse et fidèle des diverses formes que revêt cette terrible maladie, soit qu'elle se borne à une cholérine plus ou moins grave, soit qu'elle devienne choléra.

Il admet six formes de cholérine, qu'il désigne d'après les remèdes qui leur répondent par les dénominations de :

1. Cholérine de *ipécacuanha* ;
2. » de *phosphorus* ;
3. » de *veratrum* ;
4. » de *secale cornutum* ;
5. » de *mercurius* ;
6. » de *colocynthis*.

Quant au choléra, le docteur Roth croit que, dans certaines conditions, il se déclare d'emblée et sans symptômes précurseurs ; il en décrit cinq formes :

1. Le choléra de *veratrum* ;
2. » de *arsenicum* ;
3. » de *cuprum* ;
4. » de *carbo-veget.* ;
5. » de *camphora*.

Enfin, il donne l'énumération des médicaments qui conviennent contre les maladies secondaires et dans la convalescence. Il nomme ces affections typhoïdes, et il distingue les trois formes qu'elles affectent le plus souvent : 1° cérébrale ; 2° pneumothoracique ; 3° abdominale.

Il recommande l'emploi des médicaments fraîchement préparés à de basses dilutions de la 3ᵉ à la 18ᵉ, et proscrit les globules.

Nous avons remarqué avec étonnement dans ce travail si complet, du reste, qu'il n'était fait nulle mention de l'acide phosphorique, si utile dans la diarrhée aqueuse de la cholérine et du choléra, lorsqu'elle s'accompagne de productions gazeuses abondantes. Cette omission a du reste été signalée déjà dans notre revue par le docteur Chargé.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CLINIQUE MÉDICALE.

PAR LE Dr GILLET.

—

Première Observation.

En mai 1845, M. X...., voyageur de commerce, à la suite d'un coït impur, vit apparaître un chancre à la couronne du gland.

Ce chancre, cautérisé profondément dès les premiers jours, fut amené à une cicatrisation complète par des cautérisations successives; mais après sa disparition, le médecin jugea qu'il était opportun de soumettre le malade à un traitement préventif et prescrivit les pilules de Sedillot, dont le nombre, progressivement croissant, fut porté jusqu'à neuf par jour.

Le traitement fut ainsi continué pendant un mois et demi environ, sans inconvénients apparents; seulement alors, il se manifesta une ulcération légère sur chacune des amygdales. Ce nouveau phénomène était, aux yeux du médecin traitant, le résultat des progrès de l'infection syphilitique; la première forme sous laquelle le mercure avait été administré fut jugée impuissante; les pilules de Dupuytren remplacèrent celles de Sedillot, et de plus, le malade fut soumis à la *diète sèche*.

Sous l'influence de cette dernière médication, qui fut continuée pendant vingt jours environ, les ulcères s'agrandirent, devinrent plus profonds; des douleurs à la gorge et à l'estomac se déclarèrent vives, incessantes, et le malade effrayé de sa position vint réclamer mes soins.

Quand les antécédents que je viens de relater me furent

connus, j'examinai avec soin, les désordres matériels dont les amygdales étaient le siége et involontairement je me posai la question suivante :

Ces symptômes sont-ils dus aux progrès incessants de l'infection syphilitique malgré l'emploi du mercure, ou ne sont-ils rien autre que les effets pathogénétiques du médicament employé ? Si l'aspect des ulcérations pouvait me laisser dans le doute, la marche de la maladie et la connaissance des effets physiologiques du médicament employé, me fournissaient amplement des éléments de conviction. En effet, comment admettre que ces ulcérations de la gorge, symptômes secondaires de la syphilis, qui ne se montrent ordinairement que long-temps après les symptômes primitifs, se soient manifestés un mois et demi après la guérison du chancre, et surtout pendant un traitement capable de les prévenir ? Il était plus probable que, la quantité de mercure absorbée ayant été trop grande par rapport à la réceptibilité de l'individu, c'était à ce médicament lui-même qu'il me fallait demander la raison des symptômes existants, quand je savais surtout qu'il était capable de les produire.

A la vérité les ulcères des amygdales ne sont pas le phénomène que produit ordinairement le mercure dans les circonstances trop fréquentes où l'on abuse de son emploi; on a bien plus souvent l'occasion d'observer l'inflammation, le gonflement, l'ulcération des gencives et la salivation, mais l'expérimentation à l'état sain, n'est-elle pas là pour nous apprendre que tous ces symptômes peuvent également exister, les uns aussi bien que les autres ?

D'un autre côté, la marche progressivement croissante que les ulcérations avaient suivie au fur et à mesure que les préparations mercurielles avaient été continuées, n'était-elle pas encore pour moi une preuve de la réalité de l'affection mercurielle?

Je suspendis l'usage du mercure pour recourir à un agent

thérapeutique capable d'être le spécifique du cas actuel, par la similitude de ses symptômes pathogénétiques avec les symptômes de la maladie et doué en second lieu de la propriété d'antidoter ou de neutraliser l'action exagérée du médicament qui avait été donné.

L'*acide nitrique* se présenta tout naturellement à moi, comme remplissant les deux conditions demandées ; le symptôme 374 de sa pathogénésie mentionne spécialement les ulcérations de la bouche et de la gorge ; l'expérience et l'observation clinique ont encore classé ce médicament parmi les médicaments anti-syphilitiques ; son choix ne pouvait être douteux, et il fut prescrit à la dose d'une goutte de la sixième dilution dans 150 grammes d'eau distillée, à prendre une cuillerée matin et soir. *Régime doux et substantiel.*

Huit jours après, l'état des ulcères était amélioré ; les douleurs d'estomac avaient cessé ; le même médicament fut répété à la même dose, mais cette fois, à la douzième dilution, et pris de la même manière ; quelques jours après, le fond des ulcères était relevé au niveau des bords, les chairs étaient vermeilles, la cicatrisation faite à moitié. L'acide nitrique fut de nouveau prescrit à la dose d'une goutte, dix-huitième dilution. A la fin de la potion, la cicatrisation des ulcères était complète, le malade se trouva entièrement guéri après 22 jours de traitement.

On m'opposera sans doute qu'il aurait suffi de suspendre l'usage du mercure pour voir s'effacer les symptômes que son action exagérée avait produits, et que la guérison du malade doit être plutôt attribuée à la cessation de l'emploi du premier remède qu'aux effets du second. A cela je réponds : Si l'on prenait la peine de comparer la durée du traitement au temps qui eût été nécessaire pour l'épuisement complet de la maladie abandonnée à elle-même, on ne conserverait aucune espèce de doute sur l'influence directe exercée par le médicament employé. Le *sublatâ causâ tollitur effectus* ne m'est pas sorti de la mémoire ; mais ce que je sais aussi,

c'est que dans bien des circonstances, une cause délétère ayant été donnée, ses effets se prolongent encore assez long-temps pour déterminer dans l'organisme des désordres matériels d'une gravité toujours croissante. L'histoire des affections mercurielles fournit à notre affirmation des preuves nouvelles et incontestables, et c'est pourquoi les praticiens de tous les temps nous ont signalé les avantages qu'il y aurait à les prévenir ou à en arrêter le cours.

Que si l'on voulait élever en principe que la cautérisation était le moyen le plus efficace pour hâter la cicatrisation des ulcères que j'avais à traiter, fort de l'expérience et du résultat obtenu dans ce cas en particulier, je m'élèverais de toutes mes forces contre cette assertion hasardée, et j'ajouterais, de plus, que ces ulcères n'étant que le symptôme local d'une affection générale, il était d'une saine pratique de ne chercher à obtenir leur guérison que par l'influence d'un traitement adressé à l'ensemble de l'organisme. Avec un traitement exclusivement local, quelles craintes n'eussent pas été légitimes, si l'affection que nous avions évidemment lieu de croire mercurielle, avait été encore syphilitique ?

Deuxième Observation.

M. X..... avait à la couronne du gland plusieurs ulcères syphilitiques ; il se confia à un pharmacien, qui, par des applications de diverses pommades mercurielles, obtint la cicatrisation des ulcères ; mais quelque temps après survint un bubon très-douloureux que l'on combattit d'abord par des applications réitérées de sangsues et ensuite par des frictions mercurielles ; le bubon ne s'abcéda pas moins, et le pus se fit jour par une ouverture naturelle. Les frictions d'onguent napolitain et la tisane de salsepareille furent continuées pendant deux mois environ.

A cette époque la résolution des glandes engorgées du pli de l'aine était bien avancée, mais la cicatrisation de la plaie était lente à s'opérer ; cet état stationnaire fut attribué au peu d'énergie du traitement et les doses d'onguent mercuriel furent rapidement augmentées. Il s'écoula ainsi un certain temps sans que l'on pût reconnaître un changement dans l'état des parties. Plus tard, il parut un nouvel engorgement; la tumeur acquit de plus fortes dimensions, et la plaie suppurante loin de se fermer, s'agrandit. On jugea que l'infection syphilitique était la cause de ces nouveaux désordres; le mercure fut continué à doses croissantes, mais alors les symptômes locaux offrirent une gravité plus marquée, les téguments s'enflammèrent, cette inflammation s'étendit au loin, l'ulcération fit des progrès en largeur et en profondeur ; les mouvements de la cuisse devinrent très-douloureux ; les frictions mercurielles ne purent être continuées plus long-temps; on appliqua des cataplasmes émollients. Huit ou dix jours s'écoulèrent ainsi sans aucune amélioration, et le malade; toujours plus inquiet sur son avenir, se décida à me faire appeler.

Ce fut de lui que j'appris les commémoratifs que je viens de rappeler ; il n'avait que trop raison; après six mois de traitement son état était plus grave qu'au début de la maladie.

C'était encore une affection mercurielle que j'avais à combattre, et le mercure si puissant à enrayer l'affection chancreuse-syphilitique quand il est donné dans de justes proportions, n'avait encore servi cette fois qu'à aggraver la situation de ce pauvre malade, parce qu'il avait été donné avec une profusion vraiment condamnable.

J'avais à choisir parmi les antidotes du mercure, et l'acide nitrique dut fixer ma préférence par son symptôme 580. Ma prescription fut donc celle-ci : *acide nitrique*, sixième dilution, une goutte dans eau distillée 150 grammes, à prendre une cuillerée matin et soir. Durant la première

semaine, aucun changement notable ne survint dans l'état des parties ; l'acide nitrique fut répété à la neuvième dilution. Peu de jours après le malade me dit avec bonheur, qu'il ne souffrait plus, et qu'il pouvait marcher sans difficulté. Le quinzième jour du traitement, la rougeur des téguments s'était presque entièrement effacée; l'engorgement du tissu cellulaire était plus circonscrit. *Acide nitrique, douzième dilution.*

Le vingt-troisième jour, l'engorgement des glandes du pli de l'aine fut à peine appréciable, la plaie se réduisit aux trois-quarts de son étendue. *Acide nitrique, quinzième dilution.*

Le trentième jour, la plaie est fermée, engorgement nul, les téguments seuls ont une teinte violacée. *Acide nitrique, vingt-quatrième dilution.*

Le quarantième jour il ne resta aucune trace de la maladie.

Réflexions.

Ces deux observations nous conduisent à passer en revue les opinions régnantes sur les avantages et les inconvénients de la cautérisation des chancres primitifs, par rapport au développement des symptômes secondaires, et sur l'opportunité d'un traitement général préventif.

M. Ricord soutient qu'il ne connaît pas un seul cas dans lequel l'accident primitif ayant été complétement détruit avant les cinq premiers jours de son existence réelle, des phénomènes d'empoisonnement général aient eu lieu; dès lors, il est évident pour lui que tout traitement général est inutile, et que la meilleure indication est ce qu'il appelle de détruire la *maladie sur place.*

S'il faut en croire Dupuytren et d'autres non moins recommandables, la destruction des chancres par le caustique ou toute autre médication locale, doit être regardée comme cause pouvant favoriser le développement des accidents gé-

néraux par la répercution du virus dans l'économie ; sous ce dernier rapport, Dupuytren l'a qualifiée de méthode pernicieuse.

Suivant *Delpech*, la cautérisation est très-utile en ce qu'elle détruit un foyer de reproduction du principe matériel de la contagion et diminue d'autant l'importance de l'infection générale ; mais il ajoute que, quelle que soit l'espèce de chancre qui se manifeste, on ne doit point perdre de vue que ces symptômes marquent l'invasion de la syphilis, et qu'on ne peut se dispenser d'en poursuivre les conséquences dans l'ensemble de la constitution ; aussi, recommande-t-il de faire pénétrer, au plus tôt, le spécifique par les mêmes voies qui ont pu ou dû servir d'introduction au virus syphilitique.

Cullerier et *Ratier* ne prescrivent point de traitements pour prévenir les symptômes de l'infection générale, l'expérience ayant démontré, disent-ils, qu'il ne se développait pas toujours de syphilis constitutionnelle à la suite des symptômes primitifs, tandis qu'on avait vu plus d'une fois cette même syphilis constitutionnelle se manifester après les traitements mercuriels les plus complets.

Si l'on consulte *Rust*, le traitement mercuriel n'a jamais empêché le développement des accidents secondaires, tandis que les observations de *M. Casenave* sont en faveur d'un traitement mercuriel complet. Enfin, *M. Valleix* trouve, qu'à l'égard de ces divers points de doctrine thérapeutique, les auteurs les plus estimés n'apportent pas de preuves à l'appui de leurs opinions.

Après la cautérisation des chancres, un traitement général préventif étant jugé opportun, quelles doivent être sa force et sa durée ? Elles doivent être proportionnées, disent les auteurs, au degré présumé de l'affection ; mais le moyen de juger approximativement ce degré, aucun ne nous le donne; aussi *M. Valleix* déclare-t-il qu'il faut nécessairement laisser à l'appréciation du médecin, la force et la durée du

traitement, jusqu'à ce que des recherches exactes aient été faites.

Voilà donc la médecine allopathique livrée à la plus grande incertitude pour le traitement de l'une des maladies les plus fréquentes et les plus désastreuses. En effet, après la destruction du symptôme primitif par un traitement local, le malade n'offrant plus aucun signe extérieur qui permette de conclure à l'action du traitement sur l'affection générale qu'il est utile de combattre, deux écueils surgissent, également difficiles à éviter.

Le premier consiste à laisser le malade exposé aux chances de la période secondaire de la syphilis, en restant dans le traitement en-deçà de la limite convenable; le deuxième, non moins grave et non moins périlleux, est d'aller au-delà du but que l'on se propose, de donner plus de médicaments qu'il n'en aurait fallu pour détruire l'infection morbide et de provoquer ainsi l'apparition de symptômes nouveaux, capables d'en imposer d'autant plus, qu'en vertu de la spécificité du mercure, la plus grande analogie existe entre les effets pathogénétiques de ce médicament et les symptômes de la syphilis.

La médecine homœopathique nous affranchit-elle de cette incertitude que nous avons à déplorer dans l'école allopathique et nous offre t-elle les moyens de guérir plus sûrement la maladie et d'éviter les accidents signalés?

Oui, sans doute; en considérant le chancre comme l'effet de l'infection syphilitique dont l'organisme est imprégné en entier, les médecins homœopathes n'emploient jamais de traitement local, résolus à attendre la guérison de la lésion matérielle du traitement général. De cette manière le chancre dont ils ne changent jamais la surface par des moyens artificiels est pour eux un guide certain du temps qu'il faut insister sur le traitement, et quand ils ont obtenu l'effacement complet du symptôme local par l'effet seul d'une médication

interne, ils peuvent alors assurer, en toute connaissance de cause, que l'infection syphilitique est bien complétement guérie.

Il nous reste à revendiquer pour nous un autre avantage, c'est que le remède n'étant jamais administré à doses massives, nous n'avons jamais à craindre le développement de symptômes pathogénétiques susceptibles d'aggraver à notre insu, la maladie naturelle.

Conclusion : Dans le traitement des affections syphilitiques, le traitement homœopathique offre des résultats positifs, et n'expose pas aux inconvénients graves, inhérents aux diverses méthodes allopathiques.

CLINIQUE MÉDICALE

PAR LE Dr CHARGÉ.

—

Première Observation.

Gaspard Lévy, demeurant à la porte Saint-Victor, âgé de 18 mois, nous fut apporté dans les bras de sa mère, dans un état si déplorable, qu'au moment même de la visite, je craignis de lui voir rendre le dernier soupir. La mère dit encore aujourd'hui en rappelant ses souvenirs, qu'elle ne croyait pas le ramener vivant.

Ce malheureux enfant s'était bien porté jusqu'à l'âge de 6 ou 7 mois, mais à cette époque, sa nourrice étant enceinte, la mère le retira avec l'idée de le sevrer. Un mois après l'enfant avait maigri; il était jaune et ridé, et une diarrhée incessante minait ses forces de jour en jour; une seconde nourrice lui fut donnée, et bientôt l'enfant reprit des forces;

à 13 mois, il marchait, et jusqu'à 17 mois, sa santé fut irréprochable.

Sa mère voulut alors le sevrer définitivement, mais huit jours s'étaient à peine écoulés, que, par l'abus d'une nourriture trop abondante ou de mauvaise qualité, soit encore sous l'influence d'une cause inconnue, il survint de la diarrhée, de l'assoupissement et des convulsions. Un docteur fut appelé, qui prescrivit la diète, des lavements de mucilage de graines de lin, de la tisane de mauve, et un sirop balsamique.

Ces conseils furent fidèlement suivis, mais, hélas! ils ne furent suivis d'aucun résultat favorable; l'enfant empira de jour en jour, la diarrhée devint plus considérable, la fièvre plus ardente, l'amaigrissement plus prononcé, et quand je le vis, trois semaines après, il était dans l'état suivant :

Etat le 16 *novembre* 1846 : Emaciation extrême, la peau est entièrement flétrie, et conserve partout les plis qu'on imprime à sa surface; les yeux battus et cernés sont enfoncés dans leurs orbites, la face est terreuse et ridée; selles fréquentes nuit et jour, diffluentes, verdâtres, précédées et suivies de cris plaintifs, chaleur sèche et brûlante, pouls fréquent et petit, soif vive, mais vomissements dès qu'il a bu, insomnies, grande inquiétude, érythème aux fesses et aux cuisses avec érosion de l'épiderme sur plusieurs points. Depuis trois jours, la membrane muqueuse buccale, y compris celle des lèvres, est recouverte par une substance molle, pultacée, d'un blanc jaunâtre assez analogue au caséum, qui résiste à un léger frottement.

Il y a trois jours seulement, l'intérieur de la bouche ne présentait rien autre qu'une vive rougeur, quand tout d'un coup se sont manifestés des points blanchâtres, isolés d'abord, qui se sont ensuite réunis pour former des plaques grandes et irrégulières, lesquelles se sont étendues de proche en proche, et se propagent aujourd'hui aussi loin que l'œil peut pénétrer.

Le *borax* est prescrit à la dose de 2 globules, 12e dilution, dans 150 grammes d'eau, à prendre par cuillerée à café toutes les 4 heures.

Après les premières cuillerées, la diarrhée paraît augmenter, le ventre se ballonne, les vomissements sont plus abondants; mais le remède est continué et l'enfant nous est amené de nouveau le 25 novembre. La potion est terminée; la bouche est détergée; la membrane muqueuse est seulement lisse et d'une rougeur assez marquée; la diarrhée a cessé, une seule selle par jour et moulée; soif moins vive; l'enfant ne vomit plus, il a pris avec plaisir quelques cuillerées de soupe; il ne lui reste de son état maladif, que la maigreur excessive, une mauvaise humeur, une grande agitation avec grincements de dents, le jour et la nuit; au lit, sur le point de s'endormir, mouvements convulsifs des yeux; la nuit il se réveille trois ou quatre fois en gémissant et en jetant des cris. *Bellad* 1/30.

Le 2 décembre, les convulsions ont cessé, selle moulée tous les jours; il n'a plus eu de grincements de dents, il exprime un grand désir d'aliment; la nuit, quand il se réveille, la mère est obligée de lui donner à manger; l'inquiétude persiste. *Sach. lact.*

Le 9 décembre : Depuis quatre jours la diarrhée est revenue, mais cette fois, les selles sont glaireuses et accompagnées de ténesme, de pression sur le fondement, plus fréquentes la nuit que le jour. L'évolution dentaire s'est complétée par l'apparition de la dernière canine. *Merc. solub.* 1/30.

Le 18 décembre, l'enfant est bien sous tous les rapports; il mange, il digère. La mère se plaint uniquement de le voir encore quelquefois s'agiter, inquiet, avec une rougeur circonscrite à l'une des joues; le sommeil est souvent interrompu. *Cham.* 1/12.

Le 30 décembre le sommeil est parfait, l'appétit bon, les

selles normales, la rougeur de l'une des joues n'a plus été remarquée.

Le 13 janvier j'ai revu cet enfant, dont le rétablissement était complet. Malgré un développement très-rapide, sa santé n'a pas été depuis lors troublée un seul instant.

Réflexions.

La diarrhée chez les enfants est une affection très-commune, et dont il est important d'apprécier les formes diverses, parce que toutes n'étant pas de la même nature, elles sont loin d'offrir la même gravité. Tantôt la diarrhée résulte simplement de troubles fonctionnels de l'intestin, sans modification organique de son tissu, et tantôt elle relève de ces altérations. La première, par sa persistance seule, peut jeter un malade dans un épuisement qui le conduise à la mort, mais en général, il est vrai de dire que la surveillance du régime et des soins hygiéniques convenables, suffisent dans le plus grand nombre des cas pour la calmer et la guérir; tandis que la seconde, qui est liée à une modification de texture, est toujours une maladie fort sérieuse. C'est celle qu'on est convenu d'appeler diarrhée inflammatoire ou entéro-colite.

Dans l'observation qui précède, il n'est pas possible de conserver la moindre incertitude sur la nature de la maladie. Nous avions certainement sous les yeux une victime de la diarrhée inflammatoire, et une victime d'autant plus à plaindre, que sa faible constitution était totalement épuisée, et que la phlegmasie intestinale était arrivée à ce haut degré d'intensité où la vie n'est plus guère possible. Pour preuves, rappelons-nous la diarrhée, les vomissements, l'érythème des fesses et des cuisses, la fièvre, l'amaigrissement et le muguet.

Le muguet surtout. Considérerons-nous ces taches blan-

châtres déposées à la surface de la membrane muqueuse de la bouche, comme étant de nature membraneuse ou comme un produit de nature cryptogamique, n'importe ?

Quelle que soit l'idée que nous acceptions sur la structure anatomique de la production du muguet, toujours est-il que, au point de vue médical, cette maladie aggrave le pronostic quand elle survient chez des enfants atteints d'ailleurs par une maladie aiguë ou chronique, puisqu'elle est presque toujours le précurseur de la mort.

Ce n'est pas nous qui le disons. Sur 140 enfants atteints du muguet symptomatique ou lié à une affection viscérale, 109 ont succombé. (M. Baron.) Sur 24 malades, 22 décès. (M. Valleix. *Clin. des mal. des enfants nouveau-nés.*) Et enfin M. Bouchut, dans son *manuel pratique des maladies des nouveau-nés* (Paris 1845), nous raconte que, sur 28 enfants portant un muguet symptomatique qu'il a observés à l'hôpital Necker, 20 sont morts, et que les autres huit sortirent de l'hôpital ayant encore le muguet.

Chez tous ces enfants qui ont succombé, l'affection viscerale a été la cause de la mort, et non le muguet, nous ne le contestons pas, et aussi nous ne sommes nullement tentés d'avancer que chez notre enfant la vie fut compromise par le muguet lui-même. Nous disons seulement que l'apparition de ce produit était d'un fâcheux augure pour la terminaison de la phlegmasie intestinale ; qu'elle signalait une mort prochaine.

Ainsi, nous n'exagerons rien, nous restons dans les limites de la plus stricte observation.

Nous avions seulement intérêt à faire ressortir toute la gravité de la maladie, pour rendre plus éclatants les bienfaits du traitement.

Depuis trois semaines il existait une phlegmasie intestinale, qui avait inévitablement suivi sa marche sans se ralentir un seul moment ; il a suffi de quelques jours au

spécifique dirigé contre elle pour l'arrêter quand la mort était si proche, et pour en effacer les symptômes les plus fâcheux. Lui seul a décidé de la vie et de son administration; dans ce cas, il découle un fait pratique, que l'aggravation homœopathique qui suit les premières doses d'un remède, ne doit pas toujours en faire suspendre l'emploi. On s'exposerait souvent à perdre ainsi un temps précieux.

Autre considération : L'altération des fonctions digestives de notre enfant aurait pu trouver son analogue dans plus d'un médicament, mais le borax seul offrait dans sa pathogénésie une similitude parfaite, non-seulement avec les déjections alvines considérées sous le point de vue de leur fréquence et de leurs qualités physiques; mais avec les symptômes de la bouche, et c'est pourquoi il fut choisi, ayant toujours présent à la pensée ce précepte du maître que notre expérience a confirmé, à savoir : qu'un médicament n'est le spécifique d'une affection, qu'à la condition d'offrir la plus grande similitude possible, non pas avec plusieurs ni avec les principaux, mais avec la totalité des symptômes.

M. Trousseau se vante de guérir le muguet par le borax appliqué directement sur la partie malade; s'il est jaloux de connaître enfin la cause de ses succès, il la trouvera suffisamment exprimée dans la pathogénésie du borax par les symptômes 149, 158, 160, 161, 162, 163, 164. (*Mal. chron.* de Hah. 2e édition, tom. 1er, page 524.)

Ainsi surgissent à chaque pas de nouvelles preuves de notre affirmation, qu'il n'est pas un seul remède vraiment utile dans une maladie qu'il ne nous soit possible de démontrer, par l'expérimentation à l'état sain, que ce remède a la puissance de produire des symptômes analogues à ceux de la maladie contre laquelle il a été dirigé.

Or, ce fait constant, s'il était bien compris, suffirait à lui seul pour démontrer la vérité de la loi d'analogie, et toute thérapeutique qui obéit à cette loi, est une thérapeutique homœopathique.

Deuxième Observation.

M. Rossety, gendarme à cheval, à la Bourdonnière (commune d'Allauch), âgé de 54 ans, vint se présenter le 9 décembre 1845 au dispensaire homœopathique, et là, il nous raconta qu'il avait fait une chute de cheval, des suites de laquelle il se ressentait encore depuis 5 ans.

Cet accident n'avait occasionné aucune fracture, mais tout le corps avait été horriblement contusionné, et depuis cet ébranlement, mille souffrances diverses étaient venues le tourmenter. Au mois de juillet dernier, il a vomi des matières sanguinolentes, qu'on lui a dit provenir d'un abcès interne, occasionné par la chute; mais avant l'ouverture de ce prétendu abcès, il avait été déjà sujet à des vomissements fréquents; il vomit encore aujourd'hui, et c'est à l'effet de trouver un remède à ces vomissements, qu'il se décide à venir nous consulter.

Etat le 9 décembre : Maigreur très-prononcée, pâleur de visage, les lèvres sont entièrement décolorées, appétit nul, bouche pâteuse, langue blanche, pas de soif. C'est un supplice pour lui que de se mettre à table, et immédiatement après avoir mangé, angoisses prœcordiales, ballonnement considérable du ventre, rapports amers, éructation. La nuit, vomissement des aliments pris dans la journée, et mêlés à une grande quantité de matières amères et bilieuses. Autrefois, les vomissements avaient lieu indifféremment le jour ou la nuit; depuis 6 mois, ils n'ont plus lieu que la nuit, de 11 heures du soir à 1 heure du matin. Constipation, selles dures et difficiles, tous les 4 ou 5 jours seulement; les gaz le fatiguent.

Après avoir mangé, il prend habituellement du thé, sans réussir jamais à rendre sa digestion plus facile ni moins douloureuse.

L'image la plus complète de cet état morbide, se trouvait

assurément dans le *lycopode*, remarquable surtout par les vomissements nocturnes d'aliments et de bile, 268. Le gonflement du ventre après avoir mangé, 289, 290. — Les flatuosités 337, 338. — La constipation, etc.

Notre prescription fut *lycopode* 230 mêlé à 150 grammes d'eau distillée, à prendre une cuillerée à bouche tous les matins. Pour le régime, il fut prescrit à M. Rossety de s'abstenir de toute infusion après avoir mangé, et de n'user que d'aliments très-substantiels. — Eau sucrée pour boisson.

Le 16 décembre le malade arrive plus chagrin et plus abattu. Il a vomi plus que jamais, tandis que les vomissements avaient exclusivement lieu pendant la nuit; ils se sont reproduits et la nuit et le jour. Constipation plus pénible; les renvois ont été incessants, et la veille, vers les 5 heures du soir, après avoir mangé et vomi, le malade a eu des frissons tels, qu'il ne pouvait plus parvenir à se réchauffer.

Sach. lact. Le 23, grande amélioration, il n'a plus vomi; malgré un lavement pris tous les deux jours, il n'a pas eu de selle; à cela près, il est enchanté, il ne se plaint plus de ballonnements à l'épigastre, ni de flatuosités: il a mangé en plus grande quantité, avec moins de répugnance, et ses digestions n'ont pas été laborieuses. Même prescription : *Sach. lact.*

Le 30, les vomissements n'ont pas reparu, et dans la semaine, il y a eu trois selles naturelles sans beaucoup d'efforts; mais le malade se plaint de manger avec moins d'appétit depuis deux ou trois jours, et en marchant, il accuse une douleur vive de meurtrissure à l'épigastre. *Bryonia* 2/24.

Le 6 janvier, diminution notable de la douleur de l'épigastre en marchant; absence complète de vomissements; appétit soutenu; sommeil réparateur; sentiment de bien-être; forces musculaires plus grandes. Jusqu'à présent, il

avait été obligé de prendre une voiture pour se rendre auprès de nous, et cette fois, il est venu de la Bourdonnière à pied ; deux heures de marche ne l'ont pas fatigué. *Sach. Lact.*

Le 13, le malade nous dit avoir eu une indigestion à la suite d'un refroidissement, et il a vomi plusieurs fois; mais depuis ce jour, qui était le 9 janvier, les vomissements ne se sont plus reproduits. Pesanteur à l'épigastre ; pression à l'épigastre comme par une pierre; d'autrefois, douleurs de crampe, surtout le matin ; constipation. *Nux-Vom.* 2|24 dans 15° grammes d'eau à prendre une cuillerée tous les soirs en se mettant au lit.

Le 27 janvier, il a fini la noix vomique, et son état est très-satisfaisant ; il a eu quatre selles dans la semaine.

Les 3, 10 et 17 février, ce malade continue à venir nous voir, et son rétablissement est parfait. Il digère avec facilité; il mange de tout, et ses selles sont régulières ; il ne ressent plus aucune douleur nulle part. Nous cessons tout traitement.

Réflexions.

La *Gazette des Hôpitaux*, dans son numéro du 1er mai dernier, nous a fait la gracieuseté d'un feuilleton assez lourd, malgré la légèreté d'esprit qui a présidé à sa rédaction, et dans lequel, à propos de l'ouvrage de notre collègue le docteur Rapou, de Lyon, ouvrage si plein de faits et qui témoigne de si généreux efforts, l'auteur ne trouve rien de mieux que de tourner en ridicule la matière médicale pure de Hahnemann, ce trésor de patience et de courage. Le feuilletonniste était en verve, et de toutes ses saillies, celle-ci n'est pas la moins ridicule :

« Le *lycopode*, ce malheureux lycopode que nous, allo-
« pathes indignes, avions la barbarie de ne faire servir

« qu'aux usages les plus infimes de la pharmacie, le lyco-
« pode a été réhabilité et a été classé parmi les médicaments
« énergiques; il possède une centaine de propriétés. »

Ce ton de persifflage est assurément déplacé dans une question sérieuse comme doit l'être toujours une question médicale, et tout homme de conscience devrait, par pudeur au moins, s'abstenir, quand même il ne voudrait pas comprendre combien il est inutile et combien il laisse subsister debout, toutes les difficultés que l'on aurait mieux fait de vaincre, mais que l'on n'a pas eu le courage d'aborder.

Le rire est de peu de valeur ; on ferait mieux d'apprendre à raisonner.

Qu'importe que le lycopode ait été condamné par les allopathes aux usages les plus infimes de la pharmacie? Cela prouve-t-il quelque chose pour ou contre les vertus curatives du lycopode? Et de plus, nous en appelons à votre loyauté. Avez-vous jamais rien entrepris qui puisse de votre part légitimer une conclusion, à ce sujet? Nous vous défions de l'affirmer.

Si vous voulez mériter d'entrer en lice avec nous qui apportons dans les débats des affirmations positives, si vous vous croyez fondés à nier que le lycopode soit un médicament puissant, ayez le courage de nous montrer au grand jour des expériences faites par vous et qui rendent témoignage de l'inertie du lycopode. Répétez les travaux de notre maître, et si en passant par les mêmes épreuves vous arrivez à des résultats négatifs, alors vous serez en droit de vous faire écouter; mais jusque-là vos dénégations seront impuissantes, et nous vous répéterons avec notre maître :

« Il est temps que tous ceux qui se disent médecins, ces-
« sent enfin de tromper les pauvres humains, par des paroles
« vides de sens et qu'ils commencent à agir, c'est-à-dire
« à soulager et à guérir réellement les malades. » (*Organ. de Hah.*, pag. 1.)

Troisième Observation.

Borel, François, âgé de 13 ans (Canebière, 28), malade depuis un an, nous est présenté dans l'état suivant, le 9 mai 1844 :

Rougeur et gonflement du nez à l'extérieur et à l'intérieur.

Croûtes dans les deux narines.

Perte de l'odorat.

Ecoulement du nez abondant et fétide.

Les paupières des deux yeux sont enflammées, excoriées, suintantes, comme corrodées, surtout dans l'angle interne,

Les deux conjonctives oculaires et palpébrales d'un rouge intense, parsemées de vaisseaux sanguins.

Ardeur, surtout le matin en s'éveillant ; douleur d'écorchure ; cuisson ; prurit aux paupières.

Les paupières sont collées le matin par du mucus puriforme.

Photophobie.

Taie à la cornée de l'œil droit.

Cet enfant avait eu l'hiver dernier plusieurs abcès froids dans différentes parties du corps.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, la scrofule était là ; la physionomie seule du malade l'indiquait, et pour le combattre, nous choisîmes un des plus puissants antipsoriques. Hepar. sulf. 4. 1 goutte dans 150 gr. d'eau ; une cuill. par jour.

Le 16, amélioration.

Le 23, la rougeur du nez a totalement disparu ; les croûtes sont tombées ; le gonflement persiste ; les douleurs constantes, dont les yeux et les paupières étaient le siége, ont perdu de leur intensité; le malade se plaint d'avoir éprouvé, sans cause connue, depuis quelques jours, des tranchées

ombilicales suivies de deux et trois selles dans les vingt-quatre heures.

Les selles sont blanchâtres et répandent une odeur d'aigre bien désagréable.

Nous nous demandons encor aujourd'hui si ce symptôme nouveau pour notre malade qui n'avait jamais rien éprouvé de pareil était bien réellement un effet primitif du médicament ; nous sommes tentés de le croire à cause de la dose massive qui avait été donnée, et si nous n'osons l'affirmer, c'est que la matière médicale de Hahnemann ne fait pas mention de ce symptôme, tandis qu'il se trouve en entier retracé en caractères italiques dans le manuel d'Iahr.

Des observations ultérieures nous ont appris qu'un médicament pouvait enlever sans aggravation les symptômes morbides qui en avaient exigé l'emploi, et manifester ensuite son action pathogénétique par des symptômes étrangers à la maladie. Ainsi, nous avons vu l'aconit donné à haute dose, faire tomber le pouls à l'état normal ; mais fatiguer le malade par des angoisses et des sueurs continuelles; le mercure dans l'ictère, enlever la teinte jaune de la peau, et plusieurs jours après, donner du ténesme et des selles glaireuses, sanguinolentes ; le phosphore enlever la toux et la raucité de la voix et priver le malade de sommeil ou le fatiguer par des rêves effrayants.

Nous ne voulûmes faire aucune prescription contre la diarrhée de notre malade, et 48 heures après, elle avait entièrement cessé. La disparition de cette diarrhée coïncida avec la guérison du nez et des paupières.

Caicarea allait être donné pour appuyer l'action du premier médicament. Quand ce jeune homme fut atteint d'une maladie aiguë caractérisée par la fièvre, une douleur pongitive au côté droit de la poitrine, sous le sein, toux brève et sèche, gêne très-grande dans la respiration. Nous fûmes appelé à le visiter ; et nous constatâmes le premier jour un épanchement pleurétique.

Aconit répété à de courts intervalles et deux doses de *sulfur* amenèrent en 12 jours la disparition complète de cette nouvelle maladie.

Les inflammations aiguës de la poitrine, soit pleurésies, soit pneumonies, sont assurément les maladies contre lesquelles l'allopathie déchaîne avec le plus de bonheur sa médication antiphlogistique ; mais dans ces cas mêmes, nous sommes loin d'avoir rien à lui envier.

Nous ne parlerons pas des inconvénients et même des dangers de ces longues convalescences qui sont dues uniquement aux évacuations sanguines toujours trop abondantes et trop répétées ; les malades échappés au danger de perdre la vie, se consolent de la pensée que ce mal était nécessaire et la force vitale, aidée d'un régime succulent, se suffit assez souvent à elle-même pour réparer le mal qu'on lui a fait ; mais sur des sujets à fibres molles et à constitution lymphatique, la soustraction du sang est loin d'être aussi indifférente, et plus d'un travail désorganisateur a pris sa source dans ces états de langueur que l'allopathie engendre avec tant de hardiesse, nous pourrions dire avec tant de cruauté.

DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'HOMŒOPATHIE EN RUSSIE,

PAR LE Dr JOHANNSEN, DE SAINT-PÉTERSBOURG.

(Traduit de l'HYGEA ; janvier 1848.)

—

Vous me demandez des détails sur l'état de l'homœopathie en Russie, et je suis d'autant plus disposé à vous communiquer ce que je sais là-dessus, qu'il n'existe encore à l'étranger que des idées très-vagues sur l'extension qu'a prise la

nouvelle doctrine dans ce pays-ci, et que, même en Allemagne, on ne sait absolument rien de l'état de l'homœopathie en Russie.

Les essais tentés par Hermann ont fait beaucoup de tort à la bonne cause. D'un autre côté, il faut reconnaître que les ordonnances émanées à cette époque du gouvernement russe ont attiré l'attention générale sur une chose qui, sans une pareille démonstration venue de haut, serait restée encore long-temps inconnue dans ce pays-ci. La voie fut alors tracée, et, après Hermann, se présentèrent d'autres champions qui trouvèrent un sol déjà mieux aplani, et l'homœopathie se répandit et se répand encore en Russie comme elle ne l'a fait que dans un petit nombre d'autres pays.

Quoique je considère comme une chose peu avantageuse, et je dirai même comme une chose nuisible, que les personnes étrangères à la médecine, s'occupent de l'exercice pratique de cette science, je dois avouer cependant que c'est à cette passion qui s'est emparée des gens du monde, que l'on est redevable de l'extension extraordinaire que l'homœopathie a prise en Russie. Les conditions dans lesquelles se trouve le pays ont, pour conséquence immédiate, qu'une foule de personnes incompétentes s'occupent de l'art de guérir. Si l'on en excepte les grandes villes, le manque de médecins se fait partout vivement sentir dans le plat pays en Russie. Même dans les gouvernements situés autour de Moscou et de Pétersbourg, et entre ces deux villes, on ne trouve point de médecins à une distance de cent et quelquefois même de plusieurs centaines de werstes, et cela, dans des contrées qui sont assez peuplées. Il est naturel que les vieilles femmes jouent un grand rôle dans de semblables contrées et qu'elles causent souvent beaucoup de mal par des traitements empiriques avec le mercure, le cinnabre, le vitriol et l'acide nitrique, comme j'en ai, par ma propre expérience, acquis la triste certitude dans le gouvernement de Twer.

Ce sont principalement les nobles qui, pour le bien de leurs paysans, exercent l'homœopathie dans leurs propriétés, et il en est quelques-uns qui sont une vraie bénédiction pour le pays.— D'une année à l'autre, on voit augmenter le nombre des propriétaires qui traitent leurs serfs homœopathiquement, et si jusqu'à présent quelques-uns d'entr'eux seulement ont un médecin homœopathe attaché à leur maison, cela tient uniquement au manque d'homœopathes.

On peut se faire une idée du nombre extraordinaire de malades traités homœopathiquement en Russie, par la quantité de médicaments homœopathiques que l'on expédie en province de nos pharmacies centrales de Pétersbourg et de Moscou.—L'excellence de l'homœopathie en elle-même et les brillants résultats qu'elle a obtenus ne sont pas les seules causes qui ont si puissamment favorisé la propagation de l'homœopathie en Russie, et l'on doit attribuer en grande partie au peu de persécutions et de haine que cette doctrine a rencontrées chez nous, les rapides progrès qu'elle y a faits. — Hermann peut ne s'en prendre qu'à lui de ce qu'il a souffert, et, à tout prendre, on l'a traité encore avec assez de modération. Je me réserve de me prononcer prochainement, dans un article spécial, sur l'action exercée par Hermann, car quoique ce soit une vieille histoire, elle est cependant bonne à savoir et jette du jour sur bien des circonstances actuelles.— Je ne nie pas qu'on ne puisse alléguer une foule d'excuses en faveur d'Hermann, mais la confiance du gouvernement qui l'avait autrefois puissamment secondé, était perdue, et les adversaires absolus de l'homœopathie purent alors relever la tête en toute liberté et sans la moindre opposition.

....Il n'est difficile, ni courageux, ni le moins du monde spirituel, d'employer l'insulte et l'injure contre une chose que l'on ne comprend pas, et cela ne contribue nullement à présenter le caractère de celui qui insulte sous un jour plus

favorable aux yeux de la personne insultée. Et cependant, bon nombre de ces courageux messieurs qui traitent par l'homœopathie, se glissent souvent en soupirant dans notre pharmacie centrale, et prennent pour leurs malades un médicament homœopathique, parcequ'ils se trouvent à bout de moyens avec toute leur érudition raide et empesée. Un tel manque de loyauté et de bonne foi doit grandement surprendre chez des gens qui sont censés n'avoir d'autre but que le soulagement de l'humanité souffrante.

Du reste, la propagation de l'homœopathie dans les campagnes en Russie, dépend uniquement du népotisme, pour ainsi dire des classes nobles pour cette doctrine. Le paysan russe ne sait ni lire ni écrire, et toutes ses pensées se bornent aux choses qu'il peut toucher au doigt ; il ne peut donc être question ici, comme c'est le cas en Allemagne, d'un entraînement des hommes de la classe inférieure du peuple vers l'homœopathie ; ils veulent uniquement retrouver la santé et sont satisfaits lorsque leurs maîtres les soulagent promptement à l'aide d'une poudre qu'ils ne cherchent pas même à connaître, car ils auraient sans s'en enquérir davantage, tout aussi bien avalé un sceau plein de la plus dégoûtante mixture, et peut-être même auraient-ils préféré ce dernier moyen ; car il eût été à lui seul capable de les rendre malades.

L'action si extraordinairement puissante que les médicaments homœopathiques exercent sur des paysans, vivant de la manière la plus simple du monde, explique pourquoi l'homœopathie fait et continuera de faire de rapides progrès en Russie parmi les nobles qui vivent à la campagne.

Les choses vont tout autrement dans les villes de la Russie. Mainte grande ville ne possède pas un seul médecin homœopathe, quoique les amateurs ne manquent peut-être dans aucune. On connaît certainement à l'étranger les heureux progrès que l'homœopathie a faits dans les villes princi-

pales, telles que Pétersbourg, Moscou et Riga. La capitale surtout doit être mise en première ligne.

Elle ne pourra pas de long-temps, sans doute, soutenir la concurrence avec Vienne, mais le temps viendra cependant. Vous pourrez vous imaginer combien les médicaments homœopathiques sont appréciés, quand je vous dirai que 18,000 prises sortent annuellement de notre pharmacie homœopathique. L'homœopathie a été adoptée surtout par les classes élevées et instruites de la société, et ce sont elles qui ont contribué d'une manière extraordinaire à son développement en Russie. Il ne vous paraîtra sans doute pas étonnant que nous ayons à lutter ici contre des persécutions de tout genre ; mais je dois avouer franchement qu'elles ne sont plus maintenant bien graves, et que, si l'homœopathie a exercé quelque part une influence incontestable sur la simplification des traitements allopathiques, c'est sans contredit dans ce pays-ci. Ce n'est pas sans raison que nos quarante apothicaires se lamentent sur les ordonnances simples et peu coûteuses des médecins ! Il existe, il est vrai, dans l'ancienne école, une certaine extrême droite qui continue à nous laisser de côté et à ne faire nullement attention à nous.

Il paraît à Pétersbourg une soi-disant *Gazette médicale de Russie*, écrite en allemand, et relatant des découvertes et des cures merveilleuses, ainsi que des cas de médecine de toute espèce, et comme cette Gazette est, à ma connaissance, la seule de ce genre qui se publie en Russie, ce devrait être, ce me semble, une feuille importante et d'un contenu universel. Cependant, il n'y est absolument jamais question d'homœopathie ; celle-ci n'existe pas pour messieurs les éditeurs qui ne veulent pas se risquer à sortir de l'ornière de la routine, et dont nous ne pouvons par conséquent pas exalter les connaissances universelles dans la science. On remarque, dans cet organe de la médecine en Russie, une connaissance si superficielle de tout ce qui a rapport à l'art

de guérir, et un style si pitoyable, que nous, homœopathes considérerions maintenant comme beaucoup moins digne d'envie d'être cités dans une feuille qui n'accueille que des créatures d'une espèce déterminée. C'est la crainte inspirée par l'importance que prend tous les jours la science actuelle dont les traces se retrouvent partout, et une sorte d'inquiétude causée par cette puissance nouvelle, tendant à précipiter de son trône l'ancien dogmatisme, qui seules empêchent le soi-disant hyppocratisme de se rapprocher de nous et d'abandonner le culte de leurs vieilles idoles. Il leur serait bien facile de reconnaître, s'ils avaient des organes pour le voir, que craindre une chose c'est admettre son existence. Ce que l'on débite contre l'homœopathie, vient naturellement de gens étrangers à cette doctrine, et ne peut, par conséquent, l'intéresser en aucune manière. Il est vraiment incompréhensible et fort affligeant de voir tant de médecins qui ont des connaissances et de la loyauté, et qui possèdent, du reste, une intelligence élevée, se détourner avec mépris d'une doctrine qui ne les choque que par la prescription de doses relativement petites et peu fréquentes; d'une doctrine, dis-je, qu'ils ne veulent pas mettre à l'épreuve et dont ils ne veulent pas *voir* les surprenants résultats.—Le médecin en chef, Dr Sedlitz, connu comme médecin d'une grande capacité (le même qui déchira Hermann dans une brochure, et qui, comme Achille, le traîna attaché à son char, sept fois autour des murs de Troie), se trouvant ici dans une maison où l'on voulait lui donner les preuves palpables d'une cure merveilleuse obtenue à l'aide de médicaments homœopathiques, mit la main devant ses yeux et se sauva en criant : je ne veux rien voir, je ne veux rien savoir.

Il existe à Pétersbourg un hôpital impérial pour les femmes, qui contient cent lits et dans lequel la moitié des malades est, depuis bientôt deux ans, traitée homœopathiquement. Le ministre de l'intérieur voulait que les cent ma-

lades fussent traités homœopathiquement. Et ce n'est que d'après le désir exprimé par le médecin en chef, le très-estimable docteur Slender, que la moitié des malades fut, dans le but d'établir des comparaisons, traitée allopathiquement. Il est maintenant question de faire des expériences complétement officielles pour établir la supériorité de l'homœopathie; des témoins dignes de foi, choisis dans les deux doctrines, seront invités à y assister, et l'on a rédigé pour cela, dans le conseil médical, un programme spécial que je pourrai vous communiquer plus tard avec les résultats obtenus.

A Moscou, l'homœopathie est maintenant dans de moins bonnes conditions qu'elle ne l'était il y a quelques années; dans ce moment il n'y a, à ma connaissance dans cette ville, que trois médecins homœopathes, ce qui est assez étrange pour une ville aussi grande et peuplée en grande partie par la haute noblesse. Le prince Galitzin institua l'année dernière dans cette ville, avec le consentement de l'Empereur, un petit hôpital homœopathique dirigé par le Dr Schweikert, et dans lequel, d'après le prospectus qui parut à son ouverture, l'ancienne et la nouvelle doctrine doivent être simultanément mises en pratique. *Sapienti pauca.*

Il existe depuis long-temps à Moscou une pharmacie homœopathique importante, dans laquelle on peut se procurer même les *hautes dilutions*, ce qui donne matière à beaucoup de réflexions; dans la pharmacie homœopathique de Pétersbourg, au contraire, on ne peut pas trouver de *hautes dilutions*, ce qui laisse également beaucoup à réfléchir.

....L'exercice de l'homœopathie loin d'être entravé par le gouvernement, est, au contraire, légalement autorisé, et ce qui le prouve, c'est l'établissement des pharmacies homœopathiques avec privilége, qui sont taxées par le gouvernement et jouissent des mêmes droits que les autres pharmacies. On a du reste mis un médecin homœopathe parmi les membres du conseil médical de Russie.

Chacun est libre de préparer et de distribuer des médicaments, ce qui se comprend facilement, attendu qu'il n'existe ici dans les campagnes absolument aucune pharmacie. Quoiqu'il soit encore difficile d'assigner l'époque à laquelle on peut espérer de voir fonder une chaire homœopathique dans l'une des universités russes, on peut dire cependant que les chances sont plutôt pour que contre la réalisation de cette espérance.....

DE L'ANCIENNE ET DE LA NOUVELLE MÉDECINE,

PAR LE Dr AUG. RAPOU, DE LYON.

(*Extrait de l'Histoire de la Doctrine médicale homœopathique*).

—

Chapitre 1er.

Sommaire. — Coup d'œil rétrospectif sur la loi des semblables. — Examen comparatif de l'ancienne et de la nouvelle méthode. — Expérimentation des remèdes sur l'homme sain. — Des Doses. — Dynamisme médicamenteux. — Spécialisation, Généralisation. — Matière médicale. — CITO, TUTO ET JUCUNDÈ SANARE.

La loi homœopathique ne fut jamais complétement ignorée et ne pouvait l'être, car elle se présente naturellement à l'esprit, et il a fallu toute la force des préjugés répandus par l'école de Galien pour la voiler et l'obscurcir jusqu'à présent. On se souvient du *vomitus vomitu curatur* d'Hippocrate et de ces paroles remarquables du livre : περὶ τοπων κατ' ανθροπων : διὰ τα ομοια νοσους γινεται καὶ διὰ τὰ ομοια προσφερομενα

ἐκ νοσευντων υγιαινονται. — Ce qui revient à dire que les maladies sont guéries par les substances qui produisent les mêmes symptômes chez l'homme sain. Après ce grand homme, plusieurs médecins signalèrent en passant cette vérité, peut-être sans s'en rendre compte à eux-mêmes, mais exprimant ainsi le résultat de quelques observations. — Paracelse, Vanhelmont, l'anatomiste Sylvius, Thomas Erastus, le danois Stahl furent un peu plus explicites : « On « a donc été souvent très-près de la grande vérité, mais on « s'est borné à des idées passagères, et c'est ainsi que la ré- « génération si nécessaire de cette vieille thérapeutique en « un art de guérir véritable, pur et certain, est restée sans « exécution jusqu'à nos jours » (1).

Le plus simple raisonnement conduit à penser que toutes es substances qui modifient une fonction normale ou un organe sain, peuvent également les modifier lorsqu'ils sont malades, de manière à les ramener à l'état de santé, et c'est aussi ce que l'expérience clinique, la physiologie et la pathologie s'accordent à prouver.

Nous n'invoquons pas notre expérience, les allopathes l'ont faite eux-mêmes, et nous la recevons de leurs mains peu suspectes. On lit, dans l'*Enchiridion* d'Hufeland, archiatre de Prusse, dont aucun médecin ne contestera l'éminent savoir : « La plupart des maladies nerveuses ou névroses ne peuvent être efficacement traitées que par l'emploi des substances qui produisent chez l'homme sain des souffrances semblables. » Le professeur Trousseau, dans son nouvel ouvrage de matière médicale, reconnaît qu'une foule de médicaments guérissent les maladies analogues à celles qu'ils ont la faculté de produire eux-mêmes : « car l'expérience a prouvé qu'une multitude de maladies étaient guéries par des agents thérapeutiques qui semblent agir dans le même sens que la cause du mal auquel on les oppose » (2). Le profes-

(1) Hahnemann. *Organon*, traduction de Brunow. 109

(2) Trousseau et Pidoux, t. 12, p. 73, 2e édition.

seur Jœrg, de Leipzick, met les praticiens en garde contre l'emploi de l'*assa-fœtida* dans l'hystérie, dans l'hypocondrie, et de l'acide prussique dans les inflammations des voies aériennes, *parce que ces substances produisent des affections semblables sur l'homme sain.*

En Allemagne, il est aujourd'hui généralement admis que la *belladonne* qui produit une éruption scarlatiniforme avec angine, est le meilleur préservatif, ainsi que le meilleur remède à opposer à la scarlatine et à l'angine scarlatineuse. Plusieurs allopathes distingués publient que l'*aconit* qui, administré à l'homme sain, développe une violente réaction fébrile, est aussi le meilleur moyen à employer contre les affections franchement inflammatoires et la fièvre angéioténique. Quelques-uns avouent maintenant que le *quinquina*, cet anti-périodique par excellence, produit quelquefois des accès marqués de fièvres intermittentes, etc., etc.; tous aveux arrachés à nos adversaires par l'évidence de notre loi thérapeutique, et même avant qu'elle ne fût découverte, la proclamaient-ils en guérissant avec les moyens capables de produire des souffrances analogues sur le corps en santé; seulement, il ne venait à l'idée de personne de se demander l'explication de ce fait. Pourquoi, par exemple, le *mercure*, si efficace contre la syphilis, offre-t-il dans ses symptômes d'intoxication tant de similitude avec cette maladie? Ne devait-on pas chercher à savoir si ce fait ne résultait pas de quelque loi générale, réglant l'action de tous les agents spécifiques? Loin de là, l'on attendait tout du hasard qui jusque-là les avait fournis, et nous entendons le grand Sydenham dire, en parlant des spécifiques : *Si talia inveniri possint* ! S'il était possible d'en trouver ! Mais :

« Vienne un homme qui, pénétré de cette importante vérité, ne se bornant point à répéter après Sydenham : on emploierait les spécifiques, de préférence à tout, s'il pouvait s'en trouver, *si quæ talia inveniri possint*, ait le courage de

s'écrier : *inveniri possunt , invenientur, inveniam.*» Ce généreux penseur, que ne mériterait-il point déjà pour oser seulement secouer ainsi le marbre sépulcral de l'art et réveiller le noble espoir de fonder ainsi la médecine sur une base certaine ! Oui, bien mieux que Varon, sans doute, il mériterait des couronnes; mais la tourbe des savants, les eunuques, et les nains accroupis aux portes du vieux sérail, souriraient de pitié à cet homme d'un autre monde.

« Que si, néanmoins, sans les voir ni les entendre, et tout entier à sa conscience et à son génie, il sortait enfin d'une solitude profonde, et après des labeurs inouïs, pour nous dire : « Je l'ai trouvé ! j'ai trouvé la loi des spécifiques connus et à connaître ; j'ai trouvé le moyen sûr de découvrir tous les spécifiques encore cachés dans les trésors de la Providence ! Quel progrès pour l'art, quel bienfait pour l'humanité ! »

« Cette découverte sublime a conquis, en un demi siècle, des admirateurs dans toutes les régions habitées ; les livres qui l'exposent sont traduits et étudiés dans toutes les langues ; ses œuvres sont bénies partout, et partout implorées..... et pourtant les eunuques et les nains accroupis aux portes du vieux sérail font encore semblant de sourire de pitié à cet homme de l'autre monde (1) » et à ses nombreux disciples.

Maintenant que les effets physiologiques des remèdes sont étudiés et connus, on sait que toutes les fois que l'ancienne médecine a guéri radicalement au moyen des spécifiques, elle a employé la voie homœopathique. Hahnemann a commencé son *Organon* par un très-long chapitre où il n'est question que de pareilles cures effectuées par les allopathes et il est bien loin d'avoir épuisé le sujet. Ainsi donc, c'est de nos adversaires eux-mêmes que nous tirons la preuve de cette assertion : tous les médicaments spécifiques guérissent par voie de similitude; toute médication spécifique est

(1) Dessaix, *de la Médecine conjecturale soi-disant rationnelle, et de la Médecine positive.*

une médication homœopathique. Voilà pour l'expérience clinique.

Je dis encore que la vérité de notre doctrine ressort des plus saines notions de physiologie et de pathologie. Ces sciences enseignent que la vie, ce principe des phénomènes organiques et du jeu des fonctions, est aussi la source de cette résistance de l'économie aux influences délétères; qu'elle n'apparaît pas seulement comme force vitale, mais encore comme force médicatrice que les symptômes morbides représentent les efforts, ou plutôt, ne sont autre chose que les efforts qu'elle fait pour repousser, détruire la cause du mal et rétablir l'harmonie des fonctions. Ainsi donc le bon sens veut que, pour guérir, nous donnions des remèdes qui opèrent dans le sens de la nature, c'est-à-dire, conformément aux indications symptômatiques. Ce que nous faisons, en administrant les substances qui produisent sur l'homme sain un état analogue à celui qu'il s'agit de dissiper.

Tel est le principe fondamental de la médecine, tous les autres points de la doctrine n'en sont que les conséquences naturelles, et d'abord se présente : l'expérimentation sur l'homme sain.

Cette première conséquence de la loi homœopathique lui est si intimement liée, qu'il est impossible de se représenter l'une sans supposer l'autre, puisque cette loi est fondée sur l'étude comparative des maladies et des effets simples des remèdes. D'illustres médecins des temps passés, entre autres le grand Haller, ont proclamé l'importance de cette expérimentation ; mais cette étude absolument nécessaire pour les homœopathes, est plutôt nuisible que profitable à l'ancienne école. Elle la conduirait à se détruire elle-même ou à renoncer à l'emploi des spécifiques, comme nous le prouvent certains passages de Trousseau où ce professeur, remarquant tel effet physiologique d'un remède, se hâte de mettre le praticien en garde contre son emploi, lorsqu'il

existe des symptômes morbides analogues, bien que l'expérience ait prononcé sur l'efficacité de l'agent thérapeutique en pareil cas (1).

Aussi, voyons-nous l'allemand Jœrg, professeur de matière médicale à l'université de Leipzick, se livrant à l'essai des remèdes sur l'homme sain, dans l'intention de prouver, par l'expérience, la fausseté de l'homœopathie, arriver bientôt à confondre sa propre école, en obtenant des résultats en tout semblables à ceux qu'avait publiés Hahnemann. D'où l'on peut conclure que l'homœopathie réclame les connaissances les plus exactes sur l'action physiologique des remèdes, tandis que l'ancienne méthode veut au contraire, dans l'intérêt de sa propre conservation, que l'on reste à cet égard dans l'ignorance la plus complète. Donc, par cette première conséquence seulement, il est déjà facile de juger de quel côté se trouve la vérité. Mais poursuivons l'exposé des oppositions flagrantes que présentent les deux écoles.

Puisque l'homœopathe prescrit des remèdes qui agissent dans le sens des efforts que la nature fait pour guérir, il doit toujours les administrer à la *plus petite dose possible*, pour ne point amener d'exacerbations dans le mal. L'allopathe, donnant des remèdes qui agissent dans le sens inverse de la nature, qui en enrayent les mouvements, ou en produisent de contraires, doit les administrer, pour user de violence, aux plus hautes doses possibles Mais si tout remède est aussi substance toxique, ce qu'il n'est pas possible de nier, laquelle

(1) « L'opium est un des meilleurs moyens à opposer aux symptômes de « vomissements; mais il faut se souvenir qu'il est lui-même une cause très- « puissante de vomissement.

« Whytt préconise l'opium dans les métrorrhagies qui suivent l'avorte- « ment ou la couche; nous avouons que nous expliquons mal cette in- « fluence, lorsque surtout nous avons constaté par l'expérience que l'o- « pium provoque le flux menstruel. »

Trousseau et Pidoux. *Thérapeutique*, nouvelle édit., t. 2, p. 38 et 43.

des deux méthodes méritera la préférence, de celle qui prétend guérir avec peu de médicaments, ou de celle qui, pour cela, a besoin d'en saturer l'économie ? Et quelle est celle qui offre le plus de sécurité ? Là cependant n'est pas la question.

Nos adversaires accusent notre médication d'inertie, à cause de l'exiguïté de nos doses ; mais il est surprenant qu'une telle assertion ait pu être émise et soutenue jusqu'à ce jour dans de sérieuses discussions ; car, ou nous employons les doses minimes que nous disons et n'obtenons point de succès, quand nous pourrions réussir en administrant des doses plus fortes, et alors nous nous rendons ridicules et sommes des insensés ; ou bien, nous nous servons de quantités plus considérables que celles que nous formulons, et alors nous sommes des hommes de mauvaise foi, des trompeurs. Mais cette convention rigoureusement observée, cet accord parfait entre les médecins de la nouvelle école serait bien plus étonnant, pour tromper le monde, plus extraordinaire encore que cette espèce de merveilleux attaché à l'action de nos remèdes, et dans aucun cas, il n'y a lieu à un débat raisonnable.

Le fait est, que nos doses sont telles que nous le proclamons, et qu'elles nous réussissent : chacun peut s'en convaincre. Que dit le précepte homœopathique ? De se servir des doses les plus petites possibles ! Ne deviennent-elles pas impossibles du moment où elles sont trop petites pour agir ? Tel est, en effet, le sens de ce précepte, et n'est-ce pas alors une absurdité que d'appeler trop petit ce qui ne l'est jamais au point de ne pas être suffisamment efficace. Si cette quantité n'est pas suffisante, augmentez-là, vous ne sortirez pas de l'homœopathicité ! L'expérience vous conduira bientôt, comme elle a conduit Hahnemann, à l'emploi des petites doses. C'est une question que l'observation seule doit décider et non le raisonnement. Cependant, je ferai remarquer que nous ne pouvons poser de limites à l'excessive divisibilité

de la matière, qu'il ne nous est point permis de dénier à la dernière des molécules, une certaine puissance d'action sur nos organes.

Diverses autres considérations que nous développerons dans cet ouvrage, élucideront cette doctrine, au point de ne laisser aucun doute aux personnes de bonne foi. Qu'il me suffise ici de dire qu'on se fait en général une fausse idée de nos doses, en les prenant pour billionièmes, décillionièmes de grains. Il n'y a rien de fondé dans cette assertion, car en cela, on part à tort de l'élément mathématique de la subdivision, sans considérer qu'il s'agit ici d'une opération vitale, d'une force spéciale, vivante, renfermées dans les substances d'où elles sont dégagées par trituration, succution, dilution et transportées tout entières sur un nouveau support, de manière que, quand la matière primitive disparaît, l'essence médicamenteuse qu'elle renfermait, se retrouve tout entière sur le corps neutre qu'elle sature ou infecte. L'on est aussi peu fondé à dire de l'enfant inoculé, lui trentième, sur un vaccin transmis jusqu'à 29 fois d'un individu à un autre, qu'il a reçu la décillionième partie de la goutte primitive du cowpox, que de soutenir que la trentième dilution renferme la décillionième partie du grain de médicament. Il ne s'agit pas de la matière, de l'enveloppe sous laquelle nous l'apercevions d'abord, mais bien du virus, du principe médicamenteux qui y était renfermé.

L'homœopathie n'emploie que des spécifiques, c'est-à-dire, que des substances médicamenteuses qui jouissent d'une action spéciale, caractéristique pour chacune d'elles, et qui échappent ainsi à toute classification. Il en résulte qu'elle retire ses indications thérapeutiques de l'observation des faits de détail, et ne conclut jamais sur des généralités. Son point de départ uniforme, et que l'expérience accumulée des âges ne changera pas, c'est la *spécialisation*, c'est-à-dire, la comparaison des effets propres des remèdes avec les symp-

tômes de la maladie à traiter, c'est là qu'on revient toujours, quels que soient les résultats généraux que la clinique ait donnés. Ces résultats peuvent fournir des matériaux pour composer une théorie complète et satisfaisante de la méthode, mais sur le domaine de la pratique, ils cessent d'être utiles, il n'est plus question que de l'application exclusive de la loi de similitude.

Ainsi donc, pour le médecin homœopathe, point de théorie générale des maladies; point de ces systèmes divers et variables sur lesquels l'allopathie, cherchant une base, se voit ballottée depuis son origine (1). Notre doctrine, fondée sur la nature, est immuable comme elle. Pour nous, chaque cas morbide est un cas nouveau, quand bien même nous en aurions traité mille fois de semblables, nous le mettons en parallèle avec la pathogénésie médicamenteuse; et qu'on ne dise pas que l'expérience ne nous est d'aucune utilité, que nous sommes destinés à végéter au jour le jour sans pouvoir profiter des observations de la veille, car la clinique perfectionne la pathogénésie, et la grande habitude de comparer celle-ci avec les maladies, permet enfin de reconnaître au premier coup-d'œil le remède convenable; talent du praticien consommé auquel nous arrivons par l'expérience, mais sans nous élever au-delà des simples observations de détail.

L'allopathie, au contraire, transporte les aperçus généraux de la physiologie (fonctions, propriétés de tissus), à la pathologie, puis à la thérapeutique; aussi parle-t-elle d'état inflammatoire, nerveux, ataxique, adynamique, gastrique, putride, etc., etc., et proclame conséquemment les antiseptiques, les stomachiques, les toniques, les antiphlogistiques, etc. Ces généralités, grossièrement déduites de la théorie des fonctions animales, manquent de fondement solide et ne ces-

(1) L'homœopathie ne rejette pas absolument la nosologie et les dénominations générales des maladies, seulement elle leur dénie toute valeur réelle, comme source d'indication thérapeutique.

sent de vaciller et de changer sur ce terrain mobile des hypothèses.— Tel médecin, par exemple, voit partout état inflammatoire, tel autre gastricité ; celui-ci prétend que les forces sont en excès ; celui-là les trouve en défaut. — On comprend que le traitement est la conséquence forcée de ces opinions diverses. Source féconde des plus déplorables erreurs! Cette *généralisation* est dans la nature de l'allopathie, qui en sent le vice, mais quoi qu'elle fasse pour y renoncer, elle ne le peut, sans se détruire encore elle-même.

Le médecin allopathe ne voit que l'indication qui ressort de la dénomination nosologique générale applicable aux différents cas morbides, et d'ailleurs, quand bien même l'esprit de son école ne lui interdirait pas une plus grande spécialisation, à quoi lui servirait-elle, puisque ses ressources thérapeutiques restent toujours à peu-près les mêmes ? Bon gré malgré, il faut que, sous sa main, la nature s'accommode des exigences de sa nosographie.

La loi de similitude, dont l'application exige une comparaison exacte entre les symptômes du mal et les effets du remède, conduit nécessairement le praticien du nouvel art à prendre en considération tous les phénomènes morbides, en un mot, à spécialiser. Il n'a garde de s'arrêter aux symptômes généraux ; il pousse plus loin ses investigations, il fait la part des points de ressemblance et de différence, et de l'ensemble de tous les phénomènes, il tire les indications de son traitement spécial, il prête une oreille attentive à toutes les expressions de la nature malade, que le médecin allopathe néglige et ne sait point apprécier.

Si, quittant ces grandes questions de pathologie et de médecine générale, nous portons nos regards sur la *matière médicale*, nous voyons cette partie de l'art de guérir changer complétement de face sous l'influence vivifiante de l'homœopathie, et de son principe d'unité. La matière médicale allopathique est une collection informe de prescriptions et de

formules accumulées pêle-mêle, un chaos dans lequel une classification arbitraire cherche en vain à repandre quelques éléments d'ordre et de clarté. On y voit l'arcane à côté du remède connu ; des moyens purement diététiques figurent auprès des substances spécifiques, et celles-ci, soumises à mille préparations diverses qui en altèrent les propriétés. Les médecins chimistes y ont apporté leurs recettes, les iatromécaniciens les leurs ; les humoristes n'ont pas été les moins féconds ; et du milieu de ces mixtures, on voit surgir des compositions monstrueuses, où dix, vingt, cinquante médicaments différents entrent à la fois. Chefs-d'œuvre du genre qui jouirent en leur temps de la plus grande faveur, attendu que le bon remède devait avoir le plus de chance de se trouver du nombre de ceux qui constituent ces incroyables mélanges. Chaque pays ou plutôt chaque famille a ses onguents, ses sirops, ses emplâtres héroïques contre certains maux, chaque époque a ses remèdes favoris. Tel se voit aujourd'hui préconisé sans mesure, qui demain est laissé dans l'oubli. Rien de fixe, rien d'arrêté, point d'unité, on dirait que l'esprit de désordre a pris plaisir à former lui-même cet assemblage hétérogène qu'on appelle matière médicale; digne production d'une vaine science !

Le moindre inconvénient qui résulte de ces mixtures est de nuire à l'expérimentation clinique, en ne permettant pas d'attribuer avec certitude les effets curatifs à telle ou telle substance ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces remèdes se nuisent toujours entre eux, tiraillant en plusieurs sens, impressionnant de diverses manière l'unité vitale, ils troublent ses opérations salutaires, et compromettent gravement la guérison, qui résulte de l'harmonie et du *consensus* des fonctions. Souvent il arrive que le mélange selon la formule, réunit des médicaments à propriétés antidotaires dont l'action est réciproquement pervertie, affaiblie, ou tout-à-fait annulée.

Nous reconnaissons, il est vrai, que ces mélanges sont une nécessité de la méthode allopathique, un correctif de ses doses exagérées et de ses indications erronées. L'opium, le camphre et le tannin, atténue chacun à sa manière mainte action toxique funeste. Mais ce qui constitue, sous le rapport scientifique, un vice essentiel de la matière médicale ordinaire, c'est une classification arbitraire des remèdes. Une propriété souvent accessoire et fort secondaire, l'effet purgatif par exemple, lui suffit pour rassembler sous le même titre une foule de substances médicamenteuses qui diffèrent les unes des autres par un grand nombre de propriétés bien plus importantes que l'action évacuante. Ces substances classées, casées, encadrées, sont désormais dans l'impuissance de faire valoir leurs droits. On ne leur demande que la purgation ; on n'en veut pas d'autres effets ; du reste, on ne pense pas même à les rechercher. On creuse ainsi une fosse où l'on précipite la pharmacie dynamique comme dans un tombeau, et l'on crée une pénurie déplorable là où la Providence a multiplié des agents divers, et des vertus médicinales en rapport avec la variété de nos maux ! Aussi, voyons-nous les plus illustres allopathes attaquer avec force cette misérable matière médicale, et Bichat, le dernier, venant à jeter sur elle un regard en passant, le retire avec mépris, et s'étonne qu'un homme raisonnable puisse en faire un objet d'étude.

Combien est différente la matière médicale homœopathique ! Pleine de clarté, de précision, de logique, elle défie la critique la plus sévère.— Tous ses éléments proviennent d'une même source : l'application des SPÉCIFIQUES d'après la loi des semblables, d'où résulte une homogénéité, une unité parfaite. Les prescriptions ne portent jamais que sur une seule substance à la fois, et loin de la soumettre à des préparations qui altèrent plus ou moins ses propriétés naturelles, comme fait l'allopathie avec ses mixtures grasses,

sucrées, amilacées, elle recommande le suc des plantes en essence ou en teinture, et les matières minérales dans leur pureté chimique. — Si elle prescrit des préparations composées de plusieurs éléments, les sels, par exemple, ce n'en sont pas moins des médicaments simples qui ont été expérimentés comme tels sur l'homme sain. Ainsi, voyons-nous l'unité, l'ordre et la précision scientifiques régner dans notre matière médicale, tandis que celle de l'ancienne école, présente un ensemble confus de faits et de préceptes hétérogènes, où chacun peut déposer ce qu'il veut, comme aussi trouver ce qui lui plaît. On y voit les spécifiques figurer en spécifiques et en agents divers des procédés rationnels; par exemple, le mercure antisyphilitique, altérant, purgatif; le quinquina, fébrifuge, tonique, excitant, etc.; il y a pour tous les goûts, pour tous les systèmes.

La matière médicale homœopathique apprend seulement à connaître les effets purs des substances toxiques ou médicamenteuses sur l'homme sain, et leur action sur le malade. Combien ce simple exposé est au-dessus des bizarres théories que l'allopathie débite sur les remèdes, et ses pompeuses et ridicules divisions d'*antispasmodiques*, *d'altérants*, *d'excitants*, *diurétiques*, *évacuants*, *fondants*, *stimulants*, *etc.*, *etc.*, lesquels, cependant, grâce à l'heureuse influence que notre méthode exerce déjà sur l'ancienne, commencent à tomber en désuétude.

Si nous comparons les deux méthodes sous le point de vue du *citò, tutò et jucundè sanare*, de cette expression aphoristique des qualités d'un parfait art de guérir, nous voyons l'homœopathie s'en rapprocher autant que l'allopathie s'en éloigne, et les oppositions les plus tranchées surgir encore sur ce point entre les deux méthodes rivales.

Citò. (Promptement). L'allopathie, cette fille dégénérée de la médecine hippocratique, a conservé de celle-ci, le précepte de considérer les maladies comme des phénomènes

sujets à des évolutions déterminées dont il est dangereux, et le plus souvent impossible, d'arrêter ou de troubler la marche. Modérer leur intensité est tout ce qu'elle doit faire. Son intervention se borne à favoriser leur développement régulier et à prévenir toute complication fâcheuse jusqu'à ce que la force vitale, triomphant seule de l'influence morbide, rétablisse la santé. Ainsi donc, entre les mains des allopathes les plus sages, les maladies aiguës, fièvre et inflammation, suivent leur marche naturelle, et les affections chroniques dans lesquelles la vie agit faiblement et ne peut surmonter le mal, persistent indéfiniment sans guérison.

Telle est la méthode du véritable médecin hippocratique, mais elle se réduit à la théorie pour le plus grand nombre des allopathes ; ils font grand cas de la nature médicatrice; de ses tendances salutaires qu'il faut respecter ou favoriser; sujet inépuisable de vains discours académiques, mais en fait, ils sont loin de suivre ces préceptes. On les voit s'immiscer en aveugles dans le travail morbide qu'ils contrarient et prolongent le plus souvent par leurs médications des contraires. Le procédé expectant ou hippocratique, abrégeait un peu la durée de la maladie, mais celui des allopathes la prolonge dans une foule de cas. Par exemple, dans une affection inflammatoire qui, d'elle-même ou sous l'influence des médicaments appropriés, se fût dissipée bientôt, l'allopathie ne voit d'autre ressource que l'émission du fluide vital, les forces s'écoulent avec le sang : si le malade guérit, la convalescence traîne en longueur. Ici c'est un état d'atonie réelle ou apparente qu'on traite par les prétendus toniques et qu'on transforme en une subirritation tenace. Là, c'est une éruption, un ulcère récent, un chancre que les répercussifs, les cautères, font promptement disparaître, mais qui sont remplacés, le plus souvent, par une diathèse générale dont l'économie reste quelquefois infectée pendant la vie entière. Où donc est le *citò*, ce caractère du véritable art de guérir?

L'homœopathie, au contraire, pousse à la réaction dans le sens de la nature. Loin de troubler la marche de la maladie, elle l'accélère et l'amène bientôt à terminaison, épuisée, détruite par cette évolution forcée. Telles ces plantes de serre-chaude, dont la sève étant activée outre mesure par un climat artificiel, développent avant le temps des fleurs et des fruits chétifs et se dessèchent avant la saison ou avant l'âge qui devait les voir dépérir. Ainsi l'homœopathie hâte la terminaison des maladies en accélérant le cours des manifestations symptomatiques.

Tutò (sûrement). Ceux de nos détracteurs qui ont quelque idée de notre méthode, savent bien qu'elle ne peut nuire même dans les cas rares où elle est inefficace ; tandis qu'ils ne peuvent nier que la leur ne soit souvent dangereuse. Ses moyens les mieux indiqués agissent avec violence ; car leur action curatrice repose sur une perturbation plus ou moins forte de l'économie. Au dire même de Barthèz, célèbre professeur de Montpellier, l'allopathe, au milieu des ténèbres qui l'environnent, frappe en aveugle, tantôt sur la maladie et tantôt sur le malade, et quand bien même il est assez heureux pour ne frapper que sur la première, ce n'est jamais sans que le patient n'en ressente aussi quelque contre-coup : « Nous devons malheureusement compter au nom-
« bre des maladies chroniques ces affections si répandues
« que les allopathes font naître par l'usage prolongé de mé-
« dicaments héroïques à doses élevées et toujours croissan-
« tes ; par l'abus du *calomélas, du sublimé corrosif, de l'on-*
« *guent mercuriel, du nitrate d'argent, de l'iode, de l'opium,*
« *de la valeriane, du quinquina* et de *la quinine, de la di-*
« *gitale, de l'acide prussique, du soufre* et de *l'acide sulfuri-*
« *que, des purgatifs* prodigués pendant des années entières,
« *des saignées, des sangsues, des cautères, des sétons, etc., etc.*

« Tous ces moyens débilitent impitoyablement la force
« vitale, et quand elle n'y succombe pas peu à peu et d'une

« manière particulière à chacun d'eux, ils altèrent le rhyth-
« me normal au point que, pour préserver l'économie d'une
« destruction totale, elle provoque des mouvements violents,
« désordonnés, dont la conséquence est de produire çà et là
« la perte de quelque organe, quelque lésion de tissu, en
« un mot de mutiler le corps tant à l'extérieur qu'à l'inté-
« rieur. Il ne lui reste pas d'autres ressources au milieu des
« attaques sans cesse renaissantes de puissances si destruc-
« tives. (*Organon de Hahnemann*). »

Dans les cas mêmes où l'allopathie fait un judicieux usage des médicaments proprements dits, c'est-à-dire, des spécifiques, elle produit souvent par ses fortes doses, des infections médicamenteuses de la plus haute gravité. En saturant l'économie, elle dépasse la quantité de remède nécessaire pour développer l'action médicinale, et détermine ainsi des effets toxiques ou médicamenteux. C'est ce qu'il est facile de démontrer par quelques courtes réflexions.

Nous devons considérer les substances médicamenteuses administrées dans le but de produire des effets médicaux, comme prenant une sorte de vie au foyer de notre propre vie.— Leurs effets pathogénétiques ne se produisent qu'au contact de l'organisme vivant ; cela est de toute évidence. Les substances inertes, sans aucun rapport avec l'organisme, en sont chassées sans participer à sa vie. Les substances alimentaires qui sont avec lui dans un rapport parfaitement harmonique se changent, se transforment en notre propre substance, et perdent tout-à-fait leur nature et leurs propriétés dans cette nouvelle vie qu'elles revêtent ; tandis que les agents médicamenteux, réfractaires à nos organes d'assimilation et néanmoins pourvus d'un rapport relatif avec notre être, se vivifient à son contact, sans toutefois se confondre avec lui ; ils gardent une vie propre et spéciale. Mais pour que cette vie des médicaments devienne apparente, il faut que l'économie en soit saturée comme

elle l'est de ses principes réparateurs. De même que les fonctions languissent, lorsque les matières alimentaires ne sont pas prises en quantité suffisante pour fournir à l'entretien et au jeu des organes, ainsi la vie ou diathèse médicamenteuse a besoin, pour se manifester, que la substance médicinale soit administrée à dose massive pour être mêlée à toutes les molécules du corps, et se présenter à l'action de tous les organes. Sans cela elle n'amènera qu'une modification, une impression passagère de la force vitale et ne se manifestera que par la réaction de celle-ci pour chasser une vie parasite qui veut s'imposer à elle. Cette modification passagère est la seule action thérapeutique, la seule dont la médecine doive faire usage.

La diathèse médicamenteuse n'est pas autre chose que cette vie parasite d'un médicament, imposée à notre existence propre, à son grand détriment. Elle devient modification intégrante de notre être, comme les constitutions morbides, les syncrasies. On pourrait dire : voilà un homme mercuriel, iodeux, sulfureux, etc. Comme : voilà un vénérien, un scrofuleux, un galeux, etc., etc. Le danger, le grand tort de l'allopathie est de saturer souvent les malades au point d'étouffer la réaction et de produire ces constitutions médicamenteuses, maladies souvent plus graves que celles qu'on se proposait de guérir ; inconvénients que les allopathes instruits redoutent, et ne peuvent le plus souvent prévenir. Nos moyens homœopathiques n'amènent jamais de tels résultats, car ils ne produisent que la modification passagère excitatrice de la réaction vitale.

Jucundè (agréablement). Sur cette troisième condition de l'art de guérir, la vieille doctrine médicale est bien loin encore de pouvoir soutenir le moindre parallèle avec l'homœopathie ; en effet, qui pourrait raisonnablement comparer nos puissances médicamenteuses administrées sur des bases, ou excipients neutres (l'eau distillée ou le sucre de lait), sans

odeur ni saveur, absorbées, inaperçues par les muqueuses, et qui agissent le plus souvent d'une manière purement dynamique ; qui pourrait, dis-je, les comparer avec ces drogues qui révoltent la vue, l'odorat et le goût ; ces potions, pilules, juleps, mixtures, tisanes, électuaires plus ou moins désagréables et souvent si répugnants, que beaucoup de malades les repoussent obstinément, ne pouvant vaincre le dégoût qu'ils leur inspirent ? Mais qui oserait surtout comparer l'action de nos remèdes avec les effets violents de ces *purgatifs, vomitifs, sudorifiques, des moxas, sétons, cautères, vésicatoires, etc.* ?

Dira-t-on de ces moyens que, s'ils sont pénibles, douloureux, cruels même, ils sont cependant nécessaires, indispensables ? Ce serait là un bien déplorable arsenal thérapeutique que nous aurait fourni l'auteur de tout bien ; ainsi, l'on ne pourrait se guérir de ses maux qu'en se soumettant à de nouveaux tourments, à des maux souvent plus douloureux, plus dangereux encore ? Non, non ; la Providence qui a donné aux animaux sans intelligence, l'instinct qui leur fait trouver et choisir les substances simples les plus propres à les guérir de leurs maladies, n'a pu traiter l'espèce humaine avec autant de rigueur.

Elle a doué la plupart des corps de la nature, tous peut-être, de facultés curatives spéciales, afin que l'on pût guérir relativement, d'une manière douce, prompte et sûre.

L'homœopathie seule a donc le droit de graver, sur le fronton du majestueux temple qu'elle s'est déjà élevé, ce beau précepte du célèbre médecin de Rome : *Citò, tutò et jucundè sanare*, parce qu'elle seule remplit cette triple condition, la plus sanglante épigramme, la plus amère critique de la vieille école sur l'édifice ruiné de laquelle on n'a jamais pu lire que cette triste et désespérante inscription : *Tarde, periculosè et dolenter.*

L'HOMŒOPATHIE

DEVANT LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (1).

Depuis à peine dix-sept ans, deux révolutions ont appelé la France à l'accomplissement de nouvelles destinées. Si quelques ressemblances rapprochent l'un de l'autre juillet 1830 et février 1848, de nombreuses différences séparent ces deux grands événements. Ce n'est ni le temps, ni le lieu de signaler, à plus forte raison de discuter, les ressemblances et les différences de ces deux révolutions si rapides dans leur marche, si logiquement enchaînées, et encore si incertaines quant à leur résultat définitif. Disons, seulement, que le gouvernement de 1830 se signala par l'horreur instinctive que lui inspirait toute idée nouvelle. Sa conduite à l'égard de l'homœopathie en est une preuve. Mauvaise volonté de la part des pouvoirs constitués, persiflage stupide et insultant de la part des corps savants, refus positif et réitéré de tous les hommes de science, à de rares exceptions près, d'examiner cette doctrine si nette et si précise dans l'exposé de ses principes, d'une économie si simple et tout à la fois si rigoureuse, d'une application si minutieuse, et si frappante

(1) Ce travail, dû à la plume de l'écrivain le plus habile, le plus fécond et le plus populaire de l'homœopathie française, renferme tant de vérités, que nous nous sommes fait un plaisir de le reproduire en entier. Nos lecteurs nous en seront reconnaissants; ils verront avec bonheur, que *la Société Hahnemanienne de Paris*, prenant à cœur les intérêts de notre doctrine a déjà songé à adresser d'une part, des mémoires au Ministre de l'instruction publique, et de l'autre, une pétition à l'Assemblée nationale. — C'était-là notre vœu.—Puissent le talent et la bonne volonté de nos dignes collègues ne pas avoir tenté des efforts inutiles!....

dans ses résultats ; en un mot, opposition continue et systématique à l'introduction de l'homœopathie dans l'enseignement, dans les hôpitaux, et, autant qu'on l'a pu, dans la pratique civile : voilà l'histoire de cette doctrine en France, depuis seize ans qu'elle y a pénétré.

L'ère nouvelle qui commence à luire sur la patrie et répand ses reflets sur tout le continent, sera-t-elle plus propice au libre développement de l'homœopathie? Nous aimons à l'espérer ; et cependant, nous ne croyons pas que toutes les difficultés soient aplanies; qu'il nous suffira d'en appeler aux principes récemment proclamés pour que les écueils dont notre route fut semée s'évanouissent sans retour. Il y a plus : à ne considérer que l'état présent des choses, qu'y a-t-il de changé dans la Faculté, dans les corps savants et dans l'administration? Ce sont à peu près les mêmes hommes, les mêmes idées, et, par conséquent, les mêmes sentiments. Si M. Orfila fut hostile à l'homœopathie, qui pourrait croire que M. Bouillaud lui sera plus favorable? Si M. Double rédigea pour l'Académie de médecine la triste réponse aux demandes adressées par M. Guizot, faudrait-il s'étonner que sur de semblables questions, M. Carnot rencontrât, dans l'Académie, vingt ou trente doublures de M. Double, capables de lui rédiger une réponse aussi peu fondée et surtout aussi peu honorable pour le corps savant qui la souscrirait? Si M. Carnot est monté sur le siége de M. de Salvandy, a-t-il songé, jusqu'ici, à l'organisation de cette grande et puissante liberté qui est l'anneau principal de la chaîne de toutes nos libertés, je veux parler de la liberté d'enseignements? Aujourd'hui, comme il y a trois mois, l'astre ministériel ne décrit-il pas sa révolution escorté de la docte pléiade des conseillers titulaires et des conseillers ordinaires; ne subit-il pas la pression des avis académiques et des délibérations des facultés? Hélas ! jusqu'ici les noms ont varié, mais les institutions restent à peu près ce qu'elles étaient. Les faibles

changements qu'elles ont subis sont plutôt un accroissement du despotisme universitaire qu'elles n'en sont un allégement. N'avons-nous pas une commission des hautes études scientifiques et littéraires qui n'a réussi qu'à bouleverser le Collége de France, distribuer des rameaux fleuris aux élèves des écoles primaires et transformer le ministre en directeur des bonnes d'enfants qui vont être instituées dans les salles d'asile désormais nommées écoles maternelles ?

Tout ce qui se passe au sein de l'Université devrait donc nous inspirer peu de confiance dans l'avenir, si les idées n'étaient plus puissantes que les hommes, et si la main adorable, la main de Dieu, qui a laissé le trône de juillet s'affaisser sur lui-même, ne nous menait, à travers mille agitations, au but que sa bonté a voulu pour nous, à la pleine jouissance de toutes les libertés légitimes.

De deux choses l'une : ou la révolution de février aboutira à un triste avortement, ou elle doit avoir le double résultat de détruire tous les despotismes et de fonder toutes les libertés. C'est là son œuvre; elle n'en a pas d'autre.

Droits sacrés de la famille, droits inaliénables de la propriété individuelle, droits de la conscience, droits de la parole, droits d'association, tous ces droits et, par conséquent, toutes ces libertés, la révolution de février est appelée à les consacrer non-seulement par une reconnaissance implicite ou passive, mais par une protection efficace et tutélaire. Elle doit les protéger et non pas les diriger; leur donner les moyens de fournir leur carrière sans prétendre être leur inspectrice; les garantir de toute violence de la part de leurs ennemis aveugles ou intéressés, sans jamais demander en retour de ses bonnes grâces le plus léger sacrifice à chacune de ces libertés.

Protéger toutes les branches de l'activité humaine, accueillir toutes les idées qui demandent à faire leurs preuves et ne sont pas des idées purement spéculatives, c'est là le premier

devoir du gouvernement établi; c'est la conséquence légitime et directe de notre dernière révolution.

Protéger l'homœopathie n'est pas seulement lui laisser sa place à l'air et au soleil et lui dire : Marche à ton gré, obéis à ton destin, sans secours aucun de notre part, sans encouragement ni bienveillance. Protéger l'homœopathie, c'est écouter ses prétentions, en prendre acte sérieusement et l'obliger à faire ses preuves. Lorsque l'homœopathie réclame, comme elle n'a cessé de le faire, qu'on lui ouvre un vaste champ pour combattre, et qu'elle donne rendez-vous à ses ennemis de toute couleur et de toute position sur le double terrain de la doctrine et de la pratique, lui refuser sa part des libéralités dont les doctrines rivales surabondent serait plus qu'une faute, ce serait un déni de justice à l'égard d'une pensée qui mérite examen, et vis-à-vis de la nation et de l'humanité ce serait un crime. De deux choses l'une : ou l'homœopathie a droit d'élever ses prétentions aussi haut qu'elle le fait, ou ses succès prétendus ne sont qu'illusion. Dans le premier cas, le devoir d'un gouvernement est de favoriser son développement; dans le second cas, il doit tout faire pour rendre évidente aux moins clairvoyants l'erreur dont l'homœopathie les berce. Comme vérité, l'homœopathie ne produit pas tout le bien qu'elle a puissance de produire, malgré sa diffusion chaque jour croissante ; si elle est une erreur, ceux qui la partagent sont déjà trop nombreux, et le mal qu'elle porte avec elle est déjà bien grand.

Je le répète à dessein : le sens réel, profond, évident de la révolution de février est l'affranchissement. Affranchir la commune, le département des liens de la centralisation ; affranchir l'éducation du despotisme abrutissant de l'Université; affranchir les sciences, les lettres et les arts du servage de ces coteries privilégiées qu'on appelait académies, facultés, écoles publiques : telle est la solution unique qu'attendent la commune, le département, l'éducation, les

sciences, les lettres, les arts, du travail qui s'élabore dans le cerveau de nos hommes d'Etat. Ils ne peuvent échapper à ces conséquences obligées des principes qu'ils ont eux-mêmes posés. Ils veulent, disent-ils, affranchir le prolétaire des incapacités politiques dont le passé l'a frappé, affranchir le travail de la servitude du capitaliste; et ils promettent de donner à tous et à chacun l'instrument de travail, sans lequel, il faut en convenir, l'activité la plus grande et le talent le plus élevé ne sont que des qualités stériles. Mais alors, comment laisseraient-ils gémir la science sous le poids accablant d'institutions vieillies, et lui refuseraient-ils, avec la liberté, les encouragements efficaces, qui sont pour elle ce qu'est le capital pour le prolétaire?

Le but ainsi posé, et voulant traiter en ce moment l'unique question qui intéresse notre science, comment s'y prendre pour donner à la médecine l'affranchissement dont elle a besoin, et qu'elle a essayé de conquérir par quelques tentatives très-insignifiantes en elles-mêmes, et fort peu intelligentes, il faut en convenir? Deux moyens se présentent : l'un consiste à faire de l'Université un corps distinct des facultés et des académies, les dominant par le fait, comme aujourd'hui elle les domine par le droit; corps tellement élevé qu'il soit le protecteur obligé de tout ce qui n'est ni académie, ni faculté. Ce moyen, proposé il y a quelques années, dans la question de l'enseignement secondaire, est mauvais, en ce qu'il organise un despotisme au-dessus d'un autre despotisme, et fait courber la majorité des savants sous le joug de deux maîtres. L'autre moyen consiste à donner à la science le caractère démocratique. Qu'y aurait-il de si étrange, en effet, à voir le corps médical constitué en corporation, ayant pour attribution de régler souverainement tout ce qui touche aux intérêts de l'enseignement proprement dit (facultés), aux intérêts du perfectionnement de la doctrine et de l'art (académies); régler également en souverain l'en-

seignement clinique (hôpitaux), et organiser le service des institutions de bienfaisance? Pourquoi le recrutement des facultés, des académies, des médecins d'hôpitaux, au lieu de se faire par la voie souvent trompeuse des concours, ne se ferait-il pas par voie d'élection, et d'élection par ceux qui seuls ont capacité de la faire bonne et irréprochable? Aujourd'hui, nous reconnaissons que l'élection doit nous donner des représentants irréprochables. On parle de soumettre à ce mode de nomination les fonctions de la magistrature ; quelques-uns même l'étendent à l'armée. Si même on écoutait certaines prétentions, nous verrions le spécifique électoral parcourir toutes les artères, et jusqu'aux dernières radicules veineuses du corps social. On voudrait même que toute fonction fût temporaire. Pourquoi le corps médical serait-il placé en dehors de ce mouvement, qui entraîne d'une course rapide tous les éléments de la société française aux destinées nouvelles que soixante années de travail ont préparées? Chose étrange ! il fut un temps où l'art de guérir était représenté par deux corporations. D'un côté, se trouvait le corps des chirurgiens, ayant son collége, ses attributions, ses priviléges : il lui manquait la souveraineté. Le premier chirurgien du roi était alors maître du corps chirurgical. Mais ce premier chirurgien du roi, toujours choisi parmi les notabilités de son art, par cela seul qu'un lien de confraternité l'unissait à sa corporation entière, en comprenait mieux les intérêts, et les gouvernait plus équitablement que jamais ne l'a fait l'Université depuis quarante ans qu'elle est instituée. Les docteurs régents étaient pour le corps médical une autre institution beaucoup plus libérale et plus démocratique que tout ce que nous avons eu depuis. Eux-mêmes choisissaient dans leur sein ceux qui devaient être chargés des fonctions de l'enseignement ; et ce choix, si j'ai bonne mémoire, se faisait à des époques très-rapprochées. La révolution arrive, les corporations sont anéanties. De criants et nombreux abus

justifiaient, il est vrai, toutes les critiques qui avaient été faites. On confondit, dès lors, l'abus avec l'usage; et, dans cette passion de détruire qui fut la rage de notre première révolution, les deux corporations de la chirurgie et de la médecine furent mises à néant. Il y eut encore des médecins, il n'y eut plus de corps médical. De nombreux et dommageables inconvénients résultèrent de cette destruction. Sur les débris des corporations enseignantes, s'éleva le corps de l'Université, corps illustre, à ne considérer que le mérite personnel de ses membres; corps misérablement despotique et fatal aux sciences, aux lettres et aux arts, si on l'envisage dans son institution, dans ses tendances et dans les fruits qu'il a portés.

D'autres diront tout ce qu'a perdu de sa gravité, de sa moralité, de sa profondeur, l'enseignement secondaire. Qu'il nous suffise de dire qu'aucune des illustrations de notre temps n'a réussi à faire oublier le cours d'études de Rollin. Pour ce qui est de la médecine prise en particulier, qu'avons-nous gagné à l'abolition des corporations? La dignité de notre profession s'en est-elle accrue? Mais il est plus digne pour celui qui exerce une profession de se sentir relié à tous ses confrères, que de se débattre dans les angoisses de l'isolement. Chacun sent alors qu'il réfléchit en lui-même quelques rayons de cette atmosphère d'estime et de considération dont toute corporation est nécessairement entourée. Nos rapports de confrères y ont-ils gagné quelque chose? Vit-on jamais la généralité des médecins plus tourmentée qu'elle ne l'est, de nos jours, par l'aiguillon de la jalousie? Nous avons assisté aux tristes séances de ce fameux congrès qui, il y a trois ans, affligea tous ceux qui furent témoins de ses séances si vides de bon sens, si remplies de discussions incohérentes, de grossièretés échangées et de décisions inutiles. Depuis la révolution de février, nous avons vu de nouvelles réunions de la généralité des médecins, où les amis du congrès de

l'Hôtel de Ville sont venus apporter leur projet d'association monstre de tous les médecins français. Des écoliers de sixième, appelés à délibérer sur les intérêts de l'enseignement, le feraient avec plus de calme, plus de sens, une plus grande entente de leurs besoins, que ne le font chaque lundi les médecins réunis à la Faculté, sous la présidence de M. Bouillaud. Il n'est pas jusqu'aux réunions des médecins d'arrondissement, où se discutaient les titres de ceux qui voulaient être chirurgiens de la garde nationale, dans lesquelles ne se soient échangées les discussions les plus violentes, et qui n'aient donné lieu aux pamphlets les plus grossiers. Tels sont les fruits de la vie d'isolement où se débattent, aujourd'hui, les médecins.

La science et l'art y ont-ils gagné davantage? Hélas! je ne le pense pas. Depuis notre première révolution, nous avons eu dans Pinel, Corvisart, Broussais et Laënnec, de grandes renommées et de beaux talents. Chez l'un brillait l'esprit de petite analyse condilacienne, faite avec élégance et mesure. Le second fut un grand observateur; et nul ne posséda un plus haut esprit de critique que celui de Broussais. Laënnec fut, sans aucun doute, un anatomo-pathologiste dont le nom ne sera jamais oublié. Mais Bordeu fut aussi un grand médecin; Sénac était un grand observateur; Lorry, Desbois de Rochefort, jouissaient aussi d'une renommée justement acquise. Le dix-huitième siècle, il faut, d'ailleurs, en convenir, ne fut pas la belle période de la médecine française. Elle avait ses hommes de grand renom, et le corps médical offrait un ensemble doué d'une instruction autrement large que celle qui est possédée, de nos jours, par le commun des médecins. Il n'y avait pas, il est vrai, cette morgue vaniteuse qui confond toutes choses, et fait que chacun ne pense qu'à s'exalter lui-même. On ne voyait pas alors un homme se poser en fondateur d'école et de doctrine pour avoir entrevu quelques faits partiels, comme seraient l'endocardite

ou la méthode des saignées coup sur coup. Personne n'aurait osé non plus s'ériger en célébrité pour quelque travail de nomenclature, où le ridicule le dispute à l'ignorance la plus complète des règles philologiques.

C'est qu'alors le sentiment médical régnait encore ; on comprenait que le médecin doit allier en sa personne le talent d'observation et la puissance de spéculation, l'érudition et l'esprit de critique, la logique et le talent d'analyse. On comprenait aussi la dignité de la profession et la juste considération dont ceux qui l'exercent doivent être entourés. Si, au siècle précédent, l'homœopathie s'était montrée en France, croyez-vous qu'elle n'eût pas reçu un accueil différent de celui que lui a fait notre époque, si insoucieuse de tout progrès véritable et si dédaigneuse de toute pensée excentrique ? Certes, une lutte animée se serait engagée, une discussion en forme se serait établie, et la victoire serait demeurée à la vérité.

Mais, en ce temps-là, l'Université n'avait pas jeté son manteau de plomb sur la pensée des savants. La science avait d'autres allures, allures assez gênées, il faut le dire, mais cependant plus indépendantes que celles d'aujourd'hui. Si vous saviez, comme nous le savons nous-mêmes, combien de jeunes hommes de brillante espérance et de talent réel, se refusent à faire de l'homœopathie une étude sérieuse, parce que l'homœopathie n'ouvre la porte ni de la Faculté, ni des hôpitaux, ni de l'Académie, vous en seriez affligés ! C'est qu'en effet, on n'arrive à la Faculté et dans les hôpitaux qu'en traversant l'épreuve mensongère du concours ; que les juges du combat sont tous hommes ayant ce qu'ils nomment une doctrine, et que celui qui se présenterait à eux avec une doctrine qui ne serait pas la leur, se trouverait dans l'alternative d'échouer ou de défendre des idées auxquelles il n'ajoute aucune foi. Le concours est un tournoi d'avocats où les candidats viennent plaider la cause de leurs juges. Portez

donc l'homœopathie devant un semblable aréopage ! Vous n'aurez pas même l'honneur d'être écouté avec patience et bienveillance. Consentirez-vous, dans un but que je ne veux pas qualifier, à dissimuler vos convictions et à parler le langage commun, espérant, une fois nommé, reprendre la liberté de votre pensée et de vos actes, que vous n'auriez rien fait encore. Non, de par l'Université, l'Etat, qui veut tout observer, se fait médecin. Il y a ce qu'on nomme une médecine et un enseignement officiels, ennemis jurés de tout ce qui est médecine et enseignement non-officiels. C'est ainsi que la société devient la pâture d'un petit nombre d'hommes se recrutant entre eux, tantôt par un lien de camaraderie, le plus souvent par suite d'obséquiosité où la science et l'art n'ont rien à démêler.

La cause de tant de maux est moins dans les hommes que dans les institutions ; c'est donc à elles qu'il importe, aujourd'hui, de s'attaquer, et toutes nos demandes peuvent se résumer en une seule : introduire l'élément démocratique dans la constitution du corps médical, c'est-à-dire, abandonner aux médecins le soin de constituer souverainement leurs académies, leurs facultés, leurs hôpitaux d'enseignement, ou plutôt leur donner les moyens de constituer leur propre famille.

Certes, les débuts ne seront pas heureux, et nous, homœopathes, n'aurons pas, tout d'abord, à nous féliciter de la mesure. Nous y aurons gagné cependant, ce que nous ne possédons pas encore, le droit de plaider notre cause devant la famille médicale assemblée. Rejetés, comme nous l'avons été jusqu'ici, dans les derniers rangs de la *plebecula medicalis*, nous avons inutilement frappé à la porte des académies et des facultés. Plus tard, se sont établies des sociétés d'arrondissement qui nous ont expulsés de leur sein, déclarant nos personnes indignes de s'asseoir au foyer de la commune médicale ; ce n'était pas, disait-on, que nous eussions

démérité comme hommes, mais nos doctrines avaient démérité ! Ainsi, on nous enfermait dans un cercle vicieux, nous enlevant tout moyen d'action sur l'opinion générale des médecins. Pauvres parias scientifiques, il nous fallut grandir par nos œuvres et prendre notre point d'appui sur ces masses souffrantes dont nous avons soulagé la misère. Cela n'est plus assez. L'homœopathie a déjà trop témoigné d'elle-même pour qu'elle ne soit pas favorablement accueillie. Ses œuvres si multipliées lui confèrent des droits, et le droit qu'elle réclame c'est de faire ses preuves, de les faire elle-même et non par fondés de pouvoirs, quand même ceux-ci se nommeraient Andral, Trousseau ou autres ; de les faire comparativement avec les autres doctrines. Ce droit, elle le réclame, en ce moment, de l'Université, de l'Assemblée nationale, c'est-à-dire des deux seuls pouvoirs restés debout après la chute de tous les autres pouvoirs. Vis-à-vis de l'Université, son langage doit être nécessairement différent de celui qu'elle tient à l'Assemblée nationale. Prenant l'Université comme pouvoir de fait, devenu une anomalie au milieu du mouvement profondément démocratique qui entraîne la société française, elle lui demande cet appui réel et positif dont je parlai au début. Elle lui demande un hôpital, elle lui demande un enseignement. A l'Assemblée nationale, elle demande de briser le joug universitaire et de laisser au corps des médecins le soin de se constituer lui-même, réservant à l'État une action de simple police qui garantisse la société sous le rapport de la tranquillité, de la moralité des membres du corps médical, de la capacité de ceux qui réclament le titre de médecin. La collation des grades et l'exacte surveillance des faits et gestes du médecin, sont les seuls priviléges que doive conserver l'Université.

Dans notre prochain numéro, nous publierons les mémoires adressés par nous, d'une part au ministre de l'instruction publique, et de l'autre notre pétition à l'Assemblée nationale

Quel sera le résultat de nos démarches? Dieu le sait! Notre jeune République s'essaie en ce moment sur des questions d'une complexité plus grande encore et d'une importance supérieure à l'importance de nos réclamations. Elle s'essaie, et sa marche sera long-temps vacillante et incertaine. Elle se cherche, et ne s'est pas trouvée; elle se cherche et se débat au milieu des exigences d'une situation difficile, discute des expédients et laisse dormir les principes. Bientôt, elle se trouvera placée en face de deux principes ennemis qui se disputeront sa rançon. La lutte ne peut plus être entre l'aristocratie ou l'oligarchie et la démocratie; mais entre la démocratie et la démagogie. Le premier de ces principes part de Dieu et de la destinée humaine en Dieu; le second part de l'homme et aboutit à la barbarie. Pour le présent, notre poupon républicain est encore enveloppé des langes du passé, et veut en retenir beaucoup de choses, surtout quant à la liberté de conscience et à la liberté d'enseignement. Sous ce double rapport, on veut tout simplement nous faire changer de maître et de joug. A l'instruction arriérée de la restauration a succédé l'instruction éclectique et panthéistique de l'établissement de juillet, instruction qui nous était imposée au lieu de nous être offerte. Aujourd'hui, on essaie d'une éducation soi-disant républicaine, qu'on nous imposerait à tous, si la liberté devait continuer à être un mensonge. Vain espoir! l'atmosphère de liberté que nous respirons déjouera de semblables projets. Notre jeune République est appelée à changer plus d'une fois de nourrice.

En face de nos nouvelles institutions, l'homœopathie n'a qu'un acte à remplir, celui de demander pour tous, et de demander pour elle-même l'affranchissement des liens universitaires, la constitution du corps médical en corporation indépendante; et l'air de la liberté lui sera aussi favorable que lui fut défavorable l'air appesantissant des priviléges universitaires, des influences de coteries scientifiques.

Dr Léon Simon.

REVUE DES JOURNAUX HOMŒOPATHIQUES FRANÇAIS.

(*Suite.*— Voir la page 448).

Les mémoires du docteur Watzke et du docteur G. Schmid ayant pour titre: *Antithèses aux hautes puissances et traitement par des médicaments non dilués*, plairont, nous n'en doutons pas, aux nouveaux initiés de la doctrine homœopathique, qui n'ont pas encore pu s'habituer à nos petites doses et qui ne conçoivent la possibilité d'action par les médicaments que lorsqu'ils frappent leurs sens d'une manière énergique.

Nous l'avons dit souvent, l'homœopathie n'est pas une question de doses, et nous acceptons comme homœopathes, quoiqu'en disent quelques fanatiques, tous les médecins qui traitent les maladies d'après le principe de similitude, qu'ils emploient les teintures mères, les triturations ou les dilutions plus ou moins élevées. Ce n'est là qu'une question de clinique, d'observation, et il est incontestable que chez certains malades les doses massives produiront d'heureux résultats que l'on ne saurait obtenir par les dilutions extrêmes. —Le contraire est aussi prouvé par l'expérience. Nous devons par conséquent ne nous faire les esclaves d'aucune opinion, et ne prononcer aucune exclusion. — Nous pensons que les mémoires dont nous nous occupons en ce moment ne sont pas l'expression d'une idée de proscription vis-à-vis les hautes dynamisations, car l'esprit le plus large et les tendances les plus rationnelles s'y font remarquer. — Nous les considérons comme très-utiles comme contrepoids aux exagérations dans lesquelles la thérapeutique homœopathique a failli récemment se jeter.

La suite du mémoire du docteur Wielobicky d'Edimbourg sur l'éclampsie, termine le fascicule de janvier. Elle traite du diagnostic, du pronostic et du traitement de cette terrible affection. — Après avoir fait une revue critique des traitements employés jusqu'à Hahnemann, l'auteur déclare que c'est l'impuissance de la médecine contre l'éclampsie qui l'a poussé à l'étude de l'homœopathie. — Nous attendons la fin de ce mémoire pour examiner le traitement auquel il s'est arrêté.

Le numéro de février contient un article du docteur Gueyrard sur la psoïte. Le diagnostic de la maladie est soigneusement tracé, mais le traitement ne nous paraît pas institué avec beaucoup de rigueur scientifique.

Une note du docteur Wurzler sur l'emploi des cantharides dans les deux premiers degrés de la brûlure et dans la deuxième période de la congélation, nous a paru très-digne d'intérêt. L'auteur emploie la deuxième ou la troisième dilution en applications locales. — Il combat les phénomènes généraux par les médicaments appropriés. Lorsque la brûlure a désorganisé la peau, il a recours de préférence au savon neutre fait avec l'huile d'olives.

Le docteur Mayrhase préconise, comme moyen auxiliaire pour faciliter le choix des médicaments dans les névroses, l'olfaction des médicaments. A ce point de vue, nous croyons ce moyen très-utile, surtout lorsqu'il s'agit de choisir entre deux ou plusieurs agents thérapeutiques qui diffèrent peu dans leurs symptômes essentiels. — Les observations publiées dans ce mémoire prouvent l'efficacité de ce moyen diagnostique ; mais elles montrent aussi que l'auteur emploie trop complaisamment les basses dilutions, ce qui a produit chez ses malades des agravations inutiles pour la guérison.

L'ivrognerie est-elle une mauvaise habitude ou une maladie ? Telle est la question que le docteur Kaesemann ré-

sout en indiquant les causes qui déterminent ordinairement ce vice, dont la prédominance finit par devenir une cause de nombreuses maladies. Il croit que ce vice peut et doit être attaqué par des moyens médicamenteux. Il indique le traitement isopathique du docteur Schreibers, qui consiste à mêler de l'eau-de-vie à tous les aliments et à toutes les boissons de l'ivrogne qui finit par s'en dégoûter dès le cinquième jour. Il recommande *nux vom.*, *sulf. acid.*, *et carbo veget*.

Nons citerons un article en deux parties du docteur Schneider sur la prophylaxie dans les maladies épidémiques. Il indique la *belladonna* dans la scarlatine, la *pulsatilla* dans la rougeole. — Il croit que l'agent médicamenteux pour devenir prophylactique doit développer des effets pathogénétiques. Ainsi, le vaccin ne devient préservatif que lorsqu'il a développé la fièvre vaccinale. Examinant les procédés de la doctrine allopathique, il conclut que l'ancienne médication n'est que prophylactique, l'homœopathie seule est curative.

Un mémoire du docteur Godier sur le traitement des déviations de la taille traite, avec beaucoup de développement, ce sujet, qui se lie d'une manière si intime avec l'histoire des maladies chroniques du rachitisme et des scrofules. Aussi, l'auteur conseille-t-il, avec raison, d'allier au traitement mécanique un traitement hygiénique qui développe convenablement les puissances musculaires, et un traitement médical qui combat et annule les vices héréditaires ou acquis.

Après avoir passé en revue les appareils et les moyens de redressement, après avoir apprécié à sa juste valeur la ténotomie de M. J. Guérin, l'auteur indique un mode de gymnastique qui consiste à porter le corps dans l'attitude opposée à celle qu'il prenait vicieusement, et à faire des mouvements en sens inverse de ceux dont la prédominance pa-

rait avoir contribué à produire la déviation. — Un appareil portatif construit sur le même principe que le fauteuil de Levacher, maintient la direction nécessaire pour le redressement de la difformité. — Quant aux remèdes, l'auteur cite *Sulph.* et *Calc.* comme ceux dont il a obtenu les meilleurs effets ; des altérations dans le système osseux indiquent *silicea, assa fœtida, phosphor, aurum.* — Il nous semble que M. le docteur Godier aurait dû ne pas oublier une place distinguée pour le *mercure* dans cette série de médicaments ; deux observations de guérisons obtenues par l'application de ces principes, servent de corollaire obligé et de confirmation aux doctrines émises dans cet intéressant travail.

Le docteur Gastier, dans un mémoire de la dynamisation des agents homœopathiques, continue le sujet qu'il a commencé avec tant de logique et de si ingénieux aperçus dans le bulletin de 1847.

Ce qu'il s'est proposé dans ce travail c'est :

1° De déterminer l'effet des préparations subies par les agents médicamenteux à l'usage de l'homœopathie ;

2° D'établir la condition physiologique générale de tout état pathologique ;

3° De fixer, sur les données à la fois théoriques et expérimentales, les conditions de rapport du remède avec le mal, relativement au choix du remède, à sa dose, à sa répétition, à son alternation avec d'autres.

Ce travail, non encore terminé, sera lu avec fruit par les amis de l'homœopathie. Il échappe par ses développements à une analyse qui serait imparfaite, si elle ne le suivait pas dans toutes ses déductions logiques. Nous lui reprocherons quelque tendance à la subtilité, mais il est difficile d'attaquer la question si controversée de la dynamisation, sans s'exposer à ce reproche qui tient au sujet plutôt qu'à celui qui le traite.

Des observations pratiques par les docteurs Haustein et

Sommer, viennent offrir une pâture suffisante aux amis comme aux détracteurs de l'homœopathie ; les premiers, parce qu'elles révèlent de beaux succès ; les seconds, parce qu'ils sont avides, disent-ils, de contrôler par des faits les assertions de la théorie.

Une note sur les effets de *stannum* dans l'insomnie apyrétique avec agitation, par le docteur Kuchenmeister ; sur l'étranglement des hernies traitées par des moyens purement médicaux par le docteur Traut ; sur la faim canine et sur la boulimie guéries par *calcarea*, par le docteur Schelling, et enfin une étude sur le *veratrum album*, par le docteur Wolff, complètent le numéro de mars. L'auteur signale d'une manière spéciale l'effet du *veratrum* sur le nerf vague (toux férine, angine de poitrine, etc.)

Le numéro d'avril contient une bonne étude sur le traitement homœopathique de la migraine, par le docteur Tietzer de Kœnigsberg. — Parmi les remèdes déjà connus, il cite *thuja* comme répondant avantageusement à une forme de migraine avec sensation d'un clou enfoncé dans les sutures, améliorée en regardant en l'air et en renversant la tête en arrière.

Le docteur Roth, en faisant l'histoire de dix ans de l'homœopathie de 1822 à 1832, a indiqué dans quel ordre d'emploi les médicaments homœopathiques ont été successivement introduits dans notre matière médicale ; travail d'érudition et de recherches consciencieuses.

Fragments par le docteur Rummel.— Sous ce titre, nous avons lu, dans le numéro de mai, quelques bonnes observations pratiques. L'auteur s'élève avec raison contre la manie de généraliser qui s'empare des médecins écrivains lorsqu'ils ont pu rassembler quelques faits pratiques.

Enfin, le numéro de juin contient deux études pathogénétiques : l'une sur le *nux juglans regia* par le docteur Clotaire Müller, l'autre sur le bichromate de potasse, par le docteur Arneth.

Le docteur Müller signale l'action du brou de noix dynamisé sur la peau, surtout des aisselles, où il détermine des éruptions herpétiques, papuleuses, vésiculeuses et même ulcéreuses, et sur l'appareil génito-urinaire sur lequel il détermine un effet constant de fréquents besoins d'uriner sans que la quantité d'urine augmente.

Le travail sur le bichromate de potasse devant se compléter dans un prochain numéro, nous n'en mentionnerons, que lorsqu'il sera terminé, les principaux résultats.

TURREL, D. M. P.

(La suite à un prochain numéro.)

Nouvelles du Choléra.

On lit dans le *Journal de Constantinople*, en date du 26 juin dernier :

Le nombre des cas de choléra diminue de jour en jour à Constantinople, et l'on peut dire que la recrudescence que nous avions signalée et qui, d'ailleurs a été très-peu meurtrière a, à peu près, disparu. La plus légère circonspection dans le régime, suffit pour se garantir de la maladie.

Il y a environ huit mois que le choléra est à Constantinople, et en le voyant ainsi stationnaire, on aurait pu croire qu'il allait s'y éteindre. Les localités attenantes à la capitale étaient seules attaquées ; mais depuis quelque temps, cette maladie a repris son mouvement d'irruption en irradiant dans plusieurs directions. On sait qu'elle exerce ses ravages à Galatz, depuis quelque temps, et, par les dernières lettres venues de cette ville, nous avons appris que ce fléau venait de faire son apparition à Bucharest, où le chancelier du consulat autrichien, M. Schweiger, avait été une de ses premières victimes. Nos correspondances nous annoncent que le choléra a également envahi Brousse, Ismitd, Ghemlek

et Gallipoli. Voici ce qu'on nous écrit de Brousse, à la date du 21 juin :

« Depuis dimanche dernier, le choléra s'est montré dans « notre ville avec une intensité effrayante ; il a envahi tous « les quartiers, et l'on compte de 120 à 130 cas par jour. « Heureusement que la mortalité n'est guère que d'un dixiè- « me; ce qu'il y avait de fâcheux dans ces tristes circonstan- « ces, c'est que la ville se trouvait dans un état d'extrême « malpropreté. Le ravin qui traversait la ville était rempli « d'immondices, et il s'en exhalait un air putride qui ne pou- « vait que favoriser les ravages du choléra. Il était temps « que l'autorité locale s'inquiétât de cet état de choses, et « prît des mesures pour le faire cesser. Aussi, a-t-elle or- « donné qu'on procédât sans le moindre retard aux travaux « d'assainissement les plus urgents, et au nombre de ses tra- « vaux se trouvait surtout le curage du ravin.»

A Gallipoli, le choléra qui s'y est montré le 19, c'est-à-dire en même temps qu'à Brousse, présente un caractère moins violent que dans ce dernier lieu ; le 19 on y a constaté douze attaques; le 20, un nombre à peu près égal, et le 21, la progression sur les jours précédents était de huit. Notre correspondance nous dit qu'il n'y avait eu encore aucun cas suivi de mort.

Il n'en est pas de même à Tchardak, district situé vis-à-vis l'île de Marmara, sur la côte d'Asie. Les lettres que nous avons reçues de cette localité nous annoncent que le choléra qui venait d'y apparaître y était très-violent, et toutes les attaques mortelles.

On dit aussi que le choléra a éclaté à Tchesmé avec assez d'intensité : une quinzaine de cas, dont dix suivis de mort, avaient été constatés parmi les troupes qui venaient d'y arriver de Constantinople. Tchesmé est à dix lieues de distance de Smyrne.

REVUE DES JOURNAUX ALLOPATHIQUES (1).

PAR LE Dr BECHET.

Dans son numéro du mois de mars dernier, la *Revue médico-chirurgicale de Paris*, publie un mémoire sur l'érysipèle et l'action de la *belladonne* contre cette affection; j'y ai remarqué les lignes suivantes : « Il est peu de médecins, jaloux « des progrès de l'art, et désireux surtout d'avoir entre les « mains le plus d'armes thérapeutiques possible, qui n'aient « pris en secrète considération et soumis à la pierre de « touche de l'expérimentation pratique les idées hahnema- « niennes, quelque bizarres qu'elles fussent. Pour mon comp- « te, j'ai bien passé trois ans à consacrer mes moments per- « dus à rechercher si, dans le pêle-mêle un peu impur de la « matière médicale pure, je ne trouverais pas quelque agent « inconnu de nos devanciers qui pût enrichir ma thérapeu- « tique. J'avoue que la promesse de nouveaux spécifiques « m'avait alléché, et que la doctrine de la substitution en « thérapeutique m'avait semblé, et me semble encore, la « meilleure explication que l'on puisse donner de l'action des « remèdes spécifiques contre les maladies spécifiques, du « mercure contre la syphilis, du quinquina contre la pério- « dicité, du soufre contre la gale, des arsénicaux contre « les dermatoses, etc.

« La *belladonne*, par la propriété dont elle jouit de déter- « miner presque constamment à la peau une rougeur vive, « scarlatiniforme, érysipélateuse, la *belladonne* me semblait

(1) Voir la page 288.

« merveilleusement propre à être choisie comme *criterium* « de la doctrine homœopathique, et j'étais résolu à l'essayer « contre tous les cas d'érysipèle qui s'offriraient à mon « observation. »

Dans ce mémoire, l'auteur présente une observation très-détaillée d'un cas d'érysipèle chez un nouveau-né, terminé par la guérison : cette affection a été combattue par des applications grasses ou émollientes, à l'extérieur ; et à l'intérieur, par l'administration de la teinture alcoolique de *belladonne*, continuée pendant six jours ; ensuite, du sel de nitre, du sulfate de quinine, à cause de phénomènes intermittents ; de la tisane de bourrache, de l'infusion de digitale, ont été donnés à la jeune malade ; deux vésicatoires ont été appliqués dans le cours du traitement qui dura plus d'un mois et demi.

L'auteur cite encore d'autres observations ; dans la première, une saignée de 365 grammes précéda l'administration de la *belladonne*, et l'érysipèle facial guérit en cinq jours ; dans la deuxième, la *belladonne* seule a été administrée, mais l'érysipèle était consécutif à une névrose de l'arcade sourcilière ; dans la troisième, la *belladonne*, donnée à assez haute dose, n'exerça aucune influence sur l'état et la marche de l'érysipèle ; enfin, dans un quatrième cas, la *belladonne* se montra impuissante comme les autres remèdes ; le malade succomba.

Ayant apprécié la part d'action qu'a pu avoir la *belladonne* dans ces diverses observations, l'auteur formule cette conclusion : « Pour mon compte, la *belladonne*, dût-elle souvent « échouer, me paraît toujours un moyen de plus à tenter « contre cette maladie si redoutable chez les nouveau-nés. »

Si j'avais à m'occuper de ce travail, remarquable à plus d'un titre, du point de vue allopathique, ma tâche serait bien brève ; je citerais le nom de l'auteur, mon ami le docteur P. Yvaren, dont la plume élégante vient de doter la littéra-

ture médicale d'une traduction du poème de Fracastor sur la syphilis : réputation oblige ; littérateur distingué, médecin érudit, mon compatriote ne peut être praticien médiocre. Mais sous le rapport pratique, il vient de se placer sur un terrain, où les lauriers qu'il doit y cueillir sont encore à l'état de germes. Faut-il s'en étonner, puisque les excursions qu'il y a faites n'ont occupé que *ses moments perdus de trois ans* ?

Voilà donc comment les meilleurs esprits de l'ancienne école se présentent pour juger la doctrine d'Hahnemann : *quelques moments perdus* leur paraissent suffisants pour connaître une science nouvelle, dont l'étude doit nécessairement être hérissée de difficultés sans nombre ; en effet, notre école n'a point encore de livres didactiques qui aient effacé les imperfections de détails qui sont inhérentes à toutes les productions du génie que le talent n'a pas eu le temps d'élaborer. La pathogénésie, science absolument neuve, est aussi vaste que la pathologie, la séméiologie homœopathique, est beaucoup plus étendue que celle de l'ancienne école, et quelques *moments perdus* suffiraient pour s'initier à ces immenses conquêtes du génie d'Hahnemann. Que sont au reste les *moments perdus* d'un médecin très-occupé ?

Les sénateurs de Gènes, les cours de Portugal et d'Espagne daignèrent à peine sacrifier *quelques moments perdus* à l'examen des projets de Christophe Colomb, et Colomb fut traité comme un aventurier.

Le docteur Yvaren appelle la matière médicale *pure* un *pêle-mêle un peu impur*. Je conviens, et tous les médecins homœopathes conviennent aussi, je crois, que notre matière médicale *pure* attend encore un esprit méthodique et classificateur qui en fasse disparaître les redites innombrables, les superfétations inutiles, et dispose les symptômes des médicaments dans un ordre propre à en faciliter l'étude. De ce point de vue, le reproche que lui adresse notre con-

frère est très-mérité. Je ne puis en dire autant de la qualification d'*impureté* qui lui est octroyée.

Tout le monde sait qu'Hahnemann a dit que la matière médicale qu'il publiait était *pure*, parce que l'énumération des symptômes qu'il avait enregistrés était le résultat d'expérimentations faites sur l'homme *sain* avec un *seul* médicament, ou d'intoxications accidentelles : quant aux symptômes recueillis d'après l'*ab usu in morbis*, il les a toujours séparés des précédents. Devant une affirmation aussi solennelle, tombée de la plume de notre MAITRE, il n'est qu'un seul homme qui ait le droit de déclarer que la matière médicale homœopathique n'est point *pure*, c'est celui qui aura le courage de répéter toutes les expérimentations d'Hahnemann, dans les mêmes conditions rigoureuses, et qui n'ayant pas obtenu les mêmes résultats, pourra affirmer que le *pêle-mêle* dont Hahnemann a cru enrichir l'art de guérir est absolument *impur* ou seulement *un peu impur* : Hahnemann a usé *quarante ans de sa vie* à ses travaux d'expérimentation ; j'ose douter que l'étude de *quelques moments perdus de trois années* suffise pour ébranler ou renverser l'édifice qu'il a élevé.

La bonne foi n'est pas ce qui distingue nos adversaires, lorsqu'ils parlent ou écrivent contre notre doctrine ; je félicite sincèrement le docteur Yvaren de n'avoir pas imité tous ces grands jugeurs de notre école, qui trop souvent ne lui ont accordé que *quelques moments perdus*, et néanmoins ne doutant plus de leur compétence, ont décrété l'inanité de la médication hahnemanienne. Avec un peu de la bonne foi du docteur Yvaren, l'Académie de médecine de Paris n'aurait pas dans ses comptes-rendus l'humiliante réprobation qu'elle a formulée contre les disciples du vieillard de Cothen, et la vérité médicale n'aurait pas subi une aussi laborieuse incubation en France.

Les lignes que j'ai citées plus haut du mémoire du docteur Yvaren, se terminent par ces mots : *la belladonne me*

semblait merveilleusement propre à être choisie comme criterium de la doctrine homœopathique, et j'étais résolu à l'essayer contre TOUS LES CAS *d'érysipèle qui s'offriraient à mon observation.*

Si votre loyauté ne nous avait dit : cher confrère, que vous n'avez sacrifié que *vos moments perdus* pour méditer les œuvres d'Hahnemann, ces lignes eussent été sans explication possible pour moi, qui connais quels peuvent être à peu près *vos moments perdus* et qui ai pu souvent apprécier les rares qualités de votre intelligence. Essayer un médicament d'après le principe homœopathique contre *tout une classe de maladies !!* Mais c'est monstrueux ; l'homœopathie n'admet pas de maladies identiques, comme l'allopathie, rangées en classe ou ordre, contre lesquelles un même médicament convient. La *belladonne* n'est pas la seule substance que vous eussiez pu choisir de préférence : le *rhus*, le *soufre*, le *graphite*, etc., produisent également des phénomènes cutanés qui les rendent propres à la curation de l'érysipèle. N'osant vous donner moi-même des conseils, permettez-moi de vous rapporter celui d'Hahnemann lui-même : « l'ho-« mœopathie repose uniquement sur l'expérience. Imitez-« moi, dit-elle, à haute voix, *mais imitez bien* et vous « verrez à chaque pas la confirmation de ce que j'avance. »

Les numéros de janvier et février derniers, de la *Revue médico-chirurgicale de Paris*, contiennent un long mémoire du professeur Bouillaud, sur l'*albuminerie cantharidienne*. Cet important travail, dû à un homme haut placé dans l'allopathie, présente un grand intérêt pour le pathologiste ; mais la thérapeutique en reçoit-elle le moindre bénéfice ? Nullement. La stérilité de l'ancienne école se révèle dans toutes ses productions, même dans celles de ses plus illustres membres.

Est-il bien possible que des recherches, longues et consciencieusement poursuivies, sur l'action pathogénétique

d'une substance d'un fréquent usage en médecine allopathique, soient d'un intérêt thérapeutique aussi borné, et qu'elles viennent à peine nous apprendre que l'action de la cantharide, absorbée par la peau dénudée, s'exerce sur tel ou tel tissus des reins? Un tel fait, entre mille autres, constate que l'allopathie est très-habile à raisonner sur les affections de l'homme, mais que là s'arrête son importance. Néanmoins, depuis quelques années, depuis que l'influence de l'homœopathie s'exerce manifestement sur sa rivale, de toutes parts on proclame que l'*expérimentation pure*, *la pathogénésie*, que dis-je, que *la notion des effets physiologiques des médicaments*, est essentiellement nécessaire à la science; car l'allopathie a une puissance scientifique suffisante pour changer le mot *pathogénésie* par ceux-ci : *effets physiologiques*, de même qu'elle a remplacé le mot *homœopathie* par celui de *substitution*. Triste influence des mots, qui persuade à des esprits d'ailleurs éminents, qu'ils prendront place dans l'histoire de la science..... pour avoir travesti l'œuvre d'un grand homme.

Mais quel bénéfice l'allopathie peut-elle retirer de la *notion des effets physiologiques* des médicaments? Quel principe la guidera au lit des malades pour leur application? Qu'importe au professeur Bouillaud et à ses élèves que la cantharide exerce une espèce de *vésication interne* sur le rein, puisqu'ils ne veulent pas proclamer la loi des semblables? Quel fait pathologique sera le *contraire* de la vésication interne? Évidemment aucun. La stérilité radicale de l'allopathie est donc dans la privation de la grande loi thérapeutique *similia similibus*. Fertilisées par elle, les expérimentations des homœopathes n'ont pas été vaines pour le soulagement des malades, car, chaque jour, l'homœopathie combat avec succès certaines affections des organes génito-urinaires avec les préparations cantharidiennes. M. Morel-Lavallée, qui a cru *inventer* la *cystite cantharidienne*, ainsi

que Bouillaud qui a *inventé l'albuminerie cantharidienne*, auraient pu s'épargner de longues recherches en se donnant seulement la peine de lire la pathogénésie homœopathique de la cantharide. Je n'ai garde de penser qu'ils l'eussent fait sans citer leur source.

Mais, je me suis trompé, je le reconnais, en affirmant que ces intéressantes recherches sur l'action de la cantharide n'ont aucune valeur clinique pour M. Bouillaud et ses élèves; en effet, avec cette sévérité de détails qui caractérise les travaux d'anatomie pathologique de nos jours, M. Bouillaud nous signale que l'absorption des cantharides à la suite des applications vésicantes peut produire les désordres suivants : « La surface des reins est d'un rouge sombre; leur capsule « fibreuse, même transparente, se détache facilement, laissant à nu les *étoiles de verhegen* fortement injectées, et se « détachant en teinte noirâtre sur la surface rouge de la substance rénale, laquelle, exempte de toute granulation est « parfaitement lisse, la rougeur de l'extérieur des reins pénètre dans la substance corticale. Les mamelons offrent « une couleur rosée et sont très-allongés et pointus. *La « membrane interne des bassinets et des calices est abondamment « injectée, en quelques points violacée, comme ecchymosée; sa « surface est inégale, grenue et parsemée de points blancs un « peu saillants, irréguliers, formés par des pseudo-membranes « très-petites. Sur chaque rein on trouve, dans un des calices, « une fausse membrane d'un blanc jaunâtre assez résistante, « libre dans une partie de son étendue, adhérente dans le « reste à la membrane sous-jacente. La surface interne des « deux urétères, est semblable à celle des bassinets, et tapissée « aussi de quelques fausses membranes disséminées dans toute « leur longueur. A l'embouchure vésicale de chacun des uré- « tères, on trouve un paquet de fausses membranes d'un blanc « jaunâtre, assez résistantes, du volume d'une petite noisette « et adhérentes à la muqueuse, sur laquelle elles forment un*

« *relief très-prononcé. La surface de ces paquets est inégale, et* « *la muqueuse est peu injectée à leur voisinage.* »

Voilà donc ce que s'expose de produire l'allopathie, lorsque bercée par l'esprit souvent trompeur des bienfaits de la dérivation, elle torture ses malades par des applications cantharidiennes. De semblables désordres, qui perturbent profondément une des plus importantes fonctions de l'économie, sont-ils étrangers *aux terminaisons funestes qui permettent d'en constater l'existence sur le cadavre*? Tous les esprits sages sont à même d'apprécier la valeur de ce doute, et la valeur d'une école médicale qui s'expose à faire tant de mal pour obtenir un bienfait problématique. Au reste, si l'absorption cantharidienne produit des effets matériels aussi nombreux et aussi graves, quels ne doivent pas être les désordres vitaux qu'elle cause et qui ne tombent pas sous la puissance de l'observation matérielle de l'allopathie.

Mais il a fallu, sans doute, de nombreuses applications vésicantes pour opérer les lésions anatomiques que j'ai rapportées; nullement, trois vésicatoires, de dimension ordinaire, ont été appliquées sur les parois de la poitrine pour combattre une pneumonie ; deux d'entr'eux l'ont été sur des points scarrifiés par des ventouses, et quelque impondérable que soit la partie absorbée, son action a été violente sur l'organisme.

Qu'on apprécie par là quels bienfaits doit retirer l'allopathie des copieuses applications vésicantes qu'elle se permet quelquefois. Quel est le malade, et quel est le médecin qui ne devra réfléchir sur un point d'une aussi haute gravité ?

Un enseignement plus relevé ressort des travaux du docteur Morel-Lavalée, sur la *cystite cantharidienne*, et de ceux du professeur Bouillaud sur *l'endomphiste albumineuse*. Leur talent d'observation a réellement rendu un grand service à la science, au point de vue pathologique, ainsi que je l'ai déjà dit ; quant aux résultats thérapeutiques, ils sont à peu près

nuls; car, à part la circonspection que ces travaux peuvent inspirer dans l'application des vésicatoires, la pratique allopathique ne peut en recueillir d'autres fruits. Cependant, la pathologie génito-urinaire est riche en infirmités bien douloureuses contre lesquelles l'ancienne école est presque désarmée. L'action élective de la cantharide sur ces organes, connue depuis très-long-temps, et sanctionnée par les récents travaux dont je m'occupe, n'est-elle pas de nature, à cause de sa constante fixité et de son analogie avec quelques modes pathologiques génito-urinaires, à diriger les esprits vers l'interprétation de ce fait? Il n'a fallu à Jenner, pour découvrir la vaccine, que la comparaison exacte de l'éruption varioleuse avec celle qui atteint le pis de la vache, et un fait complétement semblable se reproduit fréquemment et chaque jour sous les yeux observateurs de tous les médecins, et aucun d'eux n'a assez de puissance d'invention pour s'élever jusqu'à la loi de *spécificité* en vertu de laquelle le fait se manifeste toujours le même ! Si les esprits timorés craignent de s'avancer sur son autorité isolée, qu'ils compulsent la volumineuse littérature médicale allopathique, et d'autres observations. Celles de Bretonneau, entre autres, que j'ai citées dernièrement, à propos de l'action du mercure, viendront corroborer leur conviction chancelante.

Mais la loi de *spécificité* n'est autre que celle inscrite sur notre bannière : *similia similibus* ; l'horreur qu'inspire l'homœopathie à nos confrères d'autrefois, l'emporte sur leur amour pour l'humanité, et ils préfèrent, semblables à certains avares, entasser des recherches complétement stériles, au lieu de les vérifier par la loi homœopathique. Dans les sciences comme en religion, l'erreur a une puissance négative constante ; les faits les plus riches perdent toute virtualité sous son empire, et les meilleurs esprits sont aveuglés sur la voie même de la vérité.

En effet, la question des doses a toujours éloigné de nous

la matérialiste allopathie qui veut *palper*, *voir*, *sentir* la puissance médicamenteuse qu'elle administre ; et cependant je lis dans le travail de M. Bouillaud ces paroles du docteur Morel-Lavalée : « *J'en ai vu* (*des vésicatoires*) *d'aussi petits* « *qu'une pièce de deux francs et posés sur le front, déterminer* « *des fausses membranes dans la vessie.* » Quelque adroites que puissent être les subtilités scientifiques qu'on invoquera pour légitimer aux yeux de l'allopathie de semblables observations, elles seront toujours inhabiles à satisfaire l'esprit sévèrement observateur, qui ne pourra se les approprier fructueusement qu'en se soumettant aux inductions du vitalisme régénéré par le génie d'Hahnemann.

Dans la *Revue des Journaux de médecine, le Journal des Connaissances médicales pratiques et pharmacologiques* (décembre 1846), cite un travail du professeur Trousseau, sur l'abus des alcalins : que je rapporte les paroles du rédacteur ou celles du professeur Trousseau, la valeur de l'allopathie n'en ressortira pas moins ; je vais donc tour à tour en citer de l'un et de l'autre, désirant que ce curieux article fût lu par beaucoup de malades. « *La gent médicale de notre époque* «*est-il dit, est tellement disposée à abuser des médicaments,* « *même les plus énergiques, que nous ne croyons mieux faire,* « *dans l'intérêt des praticiens* (*des malades surtout*), *que de* « *présenter ces quelques lignes empruntées à un travail publié* « *récemment dans la Gazette des Hôpitaux.* » Voici les conclusions du professeur Trousseau : « *On donne des alcalins* « *avec une légèreté singulière. Un médecin prescrira à un* « *malade un ou deux mois d'eaux de Vichy, de Carlsbad ou* « *d'Ems, comme ils conseilleraient une tisane d'orge ou de* « *bourrache ; mais est-il donc si indifférent de changer, d'un* « *seul coup, toutes les sécrétions du corps ?* »

Décidément,

La critique est aisée et l'art est difficile,

en allopathie surtout; j'ai voulu, dans l'absence de tout précepte à côté de cette critique, revoir le chapitre de la médication altérante du traité de thérapeutique du professeur Trousseau, et j'ai pu m'édifier richement dans ce curieux chapitre ; je défie le sectaire le plus complaisant d'y découvrir une ligne, un mot qui jette le moindre jour dans l'emploi des altérants, parmi lesquels figurent les alcalins, et ce sont là les livres de la loi allopathique ! ! et c'est bien un des grands prophètes qui ose faire de la critique, qui a écrit dans un livre, bréviaire de l'étudiant, ces quelques lignes résumant en quelque sorte tout l'enseignement allopathique sur la matière médicale : « *Certes, nous nous garderions bien* « *d'affirmer que l'iode et les alcalins guérissent le goître et les* « *maladies du foie par le mécanisme que nous venons d'indi-* « *quer; mais enfin on peut ici hasarder une explication qui* « *n'est pas absolument ridicule, tandis que le mécanisme de la* « *guérison de la vérole par le mercure et l'or échappe à toute* « *explication un peu raisonnable* (1) ».

L'école de Montpellier et celle de Paris se partagent depuis des siècles, comme tout le monde le sait, la prépondérance allopathique. Voici quelques lignes où la valeur de ces deux écoles est singulièrement appréciée ; je préviens les lecteurs de notre *Revue* que je les extrais de la *Revue médico-chirurgicale de Paris*, publiée sous la direction du docteur Malgaigne, *membre de l'Académie de médecine de Paris*.

Le professeur Broussonet, de Montpellier, a mis en vogue, dans ces dernières années, l'appareil de Scott, contre les tumeurs blanches ; à cette occasion, la *Revue médico-chirurgicale de Paris* (p. 298. 1847), s'écrie : « Nous ne pou- « vons que nous étonner de voir la docte cité de Montpel- « lier, celle qui se prétend hippocratique par excellence,

(1) Trousseau et Pidoux. *Traité de thérap.*, t. 2, p. 184.

« donner ainsi complaisamment la main à ce que nous ap-
« pellerons, sans hésiter, le plus dégoûtant empirisme. »
Voici pour les allopathes parisiens : « Après tout, continue-t-
« elle, la thérapeutique généralement suivie dans l'école de
« Paris, pour les tumeurs blanches, n'est pas beaucoup
« plus rationnelle, et elle n'a pas même l'excuse du succès. »
Après un aveu aussi naïf, n'est-il pas plaisant d'entendre la rigoriste *Revue* s'exclamer sur un ton de haute supériorité : « Ombre de Delpech, où es-tu ? »

Les tumeurs blanches, personne ne l'ignore, sont le plus souvent un mode de terminaison de l'affection rhumatismale, mais toujours elles sont consécutives à l'action d'un principe morbide constitutionnel ; énoncer ce fait pathologique, c'est dire combien est vaste et complexe la question des tumeurs blanches ; les ravages multipliés qu'elles produisent dans la société sont la mesure des services que rendrait une saine thérapeutique ; sera-ce l'école de Paris ou celle de Montpellier qui nous en dotera ? La *Revue* de Malgaigne s'est chargée de répondre à cette question en nous signalant sur ce point le grossier empirisme de l'allopathie. A défaut de faits pratiques déjà publiés et connus des praticiens homœopathes, nos adversaires pourraient largement puiser dans la pathogénésie homœopathique où l'induction leur fera découvrir de précieuses substances pour la cure des tumeurs blanches ; engagés dans cette voie, ils n'auraient pas à déplorer les funestes incertitudes de l'empirisme ; ils seront soutenus par une force vraiment scientifique, et rejetant le fer rouge, les caustiques les plus violents et tant d'autres tortures qu'ils imposent à leurs malades, ils auront la satisfaction d'épargner à la société bien des souffrances perfides et bien des mutilations regrettables.

Ceci me ramène insensiblement à la question du rhumatisme contre lequel j'ai démontré, dans mon précédent article, que l'allopathie n'avait aucune médication scientifique,

c'est-à-dire, que livrée à l'empirisme le plus désordonné, elle avait tour à tour préconisé et délaissé les moyens les plus disparates. Démontrer qu'une science n'en est pas une, qu'elle ne donne aucun des résultats qu'on est en droit d'en attendre, est chose facile; là ne doit pas se borner l'office des disciples d'Hahnemann; la thérapeutique qu'il nous a léguée, marquée au sceau véritable de la science, doit être mise en opposition avec le chaos allopatique, et son excellence doit être démontrée par des faits nombreux. La consécration de l'expérience est le juge suprême auquel en appelle notre école; je suis jaloux de ne laisser échapper aucune occasion d'en référer à son autorité, soit pour mettre à nu l'infériorité de l'allopathie, soit pour constater la suprématie de la médication homœopathique.

Je regrette qu'un sujet d'une si haute gravité soit comme fatalement porté sous une plume aussi peu exercée que la mienne, et aussi peu enrichie encore par l'expérience clinique. J'ai certainement la plus entière confiance dans les observations de mes confrères en homœopathie, mais je m'impose de n'avoir recours, pour étayer mes assertions pathologiques, qu'à des faits personnels, et je suis loin d'avoir recueilli toutes les observations des rhumatismes que j'ai traités heureusement par l'homœopathie, c'est dire que je suis loin de prétendre à donner une monographie thérapeutique complète de l'affection rhumatismale.

Cette dénomination embrasse un cadre nosologique très-vaste; l'esprit de la doctrine homœopathique ne me permet pas d'admettre les distinctions de pathologie spéculative auxquelles tant d'esprits ont sacrifié tant de temps et de talent; il importe peu au véritable thérapeute, que le rhumatisme soit attribué au génie inflammatoire nerveux ou hémorrhagique, etc., ou que son siége soit dans le tissu fibreux, sur le système synovial ou séreux, ou bien que ce siége soit complexe. Je suis loin de blâmer les tentatives des

hommes dévoués à la science, qui espèrent dévoiler la nature intime des maladies, mais en présence des désordres et des douleurs que cause le rhumatisme, je crois que l'humanité gagnera davantage à la découverte de substances capables de calmer ces douleurs, ou de guérir les désordres articulaires que nous observons chaque jour. L'esprit de l'allopathie plonge ses partisans dans le fol espoir d'obtenir tout succès de la notion de la nature intime de la maladie; l'homœopathie, au contraire, plus humble mais plus fructueuse, se borne à recueillir, par de rigoureuses observations, l'expression symptômatique des cas morbides et l'expression pathogénétique des modificateurs de l'économie: la loi des semblables la guide ensuite invariablement au lit des malades.

Ceci exposé, quel ordre suivrai-je dans ce travail? Evidemment chacun des symptômes rhumatismaux doit être passé en revue, selon son importance, et les indications thérapeutiques qu'il réclamera, seront signalées aussitôt.

Que l'affection rhumatismale soit aiguë ou chronique, qu'elle soit accompagnée d'une fièvre légère ou intense, ou qu'elle soit apyrétique, la douleur domine certainemet tous les autres symptômes. Je passerai sous silence les variations de son intensité, qui ne fournissent que de bien faibles éléments d'indications thérapeutiques et qui me paraissent se rattacher aux dispositions morales des rhumatisants; ces dispositions du moral sont d'une grande importance pratique dans tous les cas; j'en étudierai plus loin les diverses modifications, par rapport à la thérapeutique anti- rhumatismale.

Le caractère propre de la douleur, par rapport aux moments de la journée où elle s'exaspère, vient en première ligne.

L'aggravation nocturne de la douleur rhumatismale est très-ordinaire; bien des malades présentent ce phénomène à un

degré très-saillant. Dans ce cas, qu'il y ait de la fièvre ou non, le patient supporte facilement ses maux pendant la journée; le sommeil vient quelquefois les lui adoucir; mais à peine le crépuscule survient-il, que la douleur se réveille; bientôt elle est violente, et la nuit s'écoule dans les tortures. Vers le matin, la remittence se déclare; les sensations sont moins vives et le malade peut goûter un peu de sommeil.

Plusieurs substances conviennent pour combattre efficacement cette manifestation de la douleur : *chamomilla*, *mercurius solub.*, *ledum palustre* et *china* sont au premier rang.

La circonstance de l'aggravation de la douleur par le repos, par le mouvement, est une importante source d'indication ; *bryonia* surtout contre l'aggravation par le mouvement, et *rhus* dans le cas contraire, ne m'ont jamais trompé dans mon attente.

L'aggravation par la chaleur ou le froid et *vice versa*, est une circonstance plus rare que les deux précédentes, mais que la pathologie rhumatismale présente assez souvent à l'observateur. *Mercurius*, *china*, *pulsatilla* sont de puissants moyens contre la douleur aggravée par la chaleur. *Bismuthi magisterium* est la substance par excellence contre la douleur que l'eau froide soulage.

L'influence que la position assise ou couchée exerce sur le symptôme de la douleur donne des indications certaines pour l'emploi de quelques substances : *nux* est le premier des médicaments dans les cas où le malade sent tous ses maux s'amoindrir par la position couchée : *rhus*, *mercurius*, *pulsatilla* ne sont pas moins efficaces lorsque la douleur est soulagée par les positions hors du lit.

Si le bruit, la parole ou le mouvement d'autrui ont une action aggravante ou suspensive de la douleur ; si celle-ci s'amende ou devient plus vive avant ou après l'ingestion des aliments, de nouvelles indications se présentent; mais je dois l'avouer, ces circonstances ne m'ont point paru, dans la

pratique d'une valeur aussi grande que celles que je viens de signaler plus haut. Il en est de même de l'aggravation vespertine ou matutinale. Néanmoins, il est vrai de dire que *nux*, surtout, a une action particulière contre les aggravations rhumatiques matutinales, et que *bryonia*, *belladona*, agissent plus particulièrement contre les douleurs qui augmentent vers le soir.

L'influence que les modifications atmosphériques exercent sur la douleur rhumatismale est assez fréquente ; deux médicaments surtout conviennent dans ces cas ; se sont le *rhus toxicodendron* et le *rhododendron chrysanton*.

La nature des sensations qui caractérisent la douleur sont fort importantes à étudier et donnent de précieuses indications thérapeutiques ; mais je me hâte de le dire, quelque féconde que soit cette notion pathologique pour enrichir l'arsenal du praticien, elle est loin de donner les résultats pratiques qu'elle promet. Les médicaments éprouvés sur l'homme sain impriment tous à la sensibilité un mode particulier de sentir, que les expérimentateurs, le plus souvent hommes instruits, ont pu exprimer par des mots. Il n'en est pas de même chez les malades ; l'individualité de leurs sensations est loin de se traduire constamment en paroles lucides et capables de mettre le médecin à même d'en reconnaître la similitude ou l'analogie avec celle de tel ou tel médicament. Le manque d'instruction et l'âge seront toujours des obstacles presque invincibles, et qui forceront les homœopathes à invoquer, non de meilleurs, mais de plus faciles éléments d'indications.

Cependant, si dans l'anxiété des douleurs, le tumulte des sensations ne permet que difficilement au malade d'en déterminer la nuance, il n'en est pas de même dans les affections rhumatismales chroniques, où le malade a, en quelque sorte, le temps de s'écouter souffrir. Dans le début des tumeurs blanches, par exemple, il est très-important de re-

cueillir quel est le mode de souffrir des malades. Ici le champ est vaste ; je n'essayerai pas d'en marquer les limites. Les observations pathologiques peuvent cependant toujours trouver leurs analogies dans la pathogénésie homœopathique, et j'affirme que je n'ai jamais administré en vain un médicament sur l'indication des sensations ; je citerai surtout le *sentiment de quelque chose de lourd*, *d'une pesanteur*, *d'une sensation de contusion* sur l'articulation malade qui réclame *arnica montana*, et je rapporterai plus loin une de mes observations où cette substance a produit un effet thérapeutique remarquable (1).

La douleur, ai-je dit plus haut, soit qu'elle ait son siége sur les articulations ou sur les muscles, ou les viscères, est un des symptômes les plus caractéristiques de l'affection rhumatismale. La fièvre intense, qui l'accompagne très-souvent dans les cas aigus, est cependant une circonstance qui réclame une médication spéciale, et qui prime sur les indications résultant des manifestations particulières de la douleur. Dans ces cas, l'*aconit* est le médicament par excellence. Néanmoins, si les caractères de la douleur réclament avec précision une autre substance, l'*aconit* administré seul, à doses fréquentes ou éloignées, n'a plus qu'une médiocre efficacité ; il faut en alterner l'administration avec celle de la substance mieux indiquée par le caractère de la douleur, substance qu'elle-même n'aurait qu'une action lente, si elle était donnée isolément.

La douleur est souvent isolée, c'est-à-dire, qu'elle ne s'accompagne pas de désordres articulaires apparents, le plus souvent un gonflement plus ou moins considérable, plus ou moins inflammatoire l'accompagne, et même persiste quelquefois après sa disparition. Ce n'est que dans les cas où la

(1) La douleur de brûlure exige impérieusement *ars.* (C.).

douleur manque de caractère précis, que ces lésions matérielles sont en première ligne comme sources d'indications pratiques.

La douleur rhumatismale est le plus souvent fixe et quelquefois erratique; dans ces cas, est-ce le gonflement articulaire qui, par une sorte de métastase, voyage d'une articulation à l'autre, ou bien, celui-ci n'obéit-il qu'à la douleur qui est errante, qui envahit et quitte tour à tour, de la manière la plus inattendue, toutes les articulations du corps? Cette question étant purement spéculative, je n'ai pas à m'en occuper; je me borne à dire que l'affection rhumatismale erratique trouve un spécifique infaillible dans l'administration de *pulsatilla*. La précision de cette indication, qu'aucune autre n'égale, ne doit pas cependant être signalée d'une manière absolue, car quelquefois le praticien la trouverait fausse. Quoique erratique, la douleur peut présenter certains caractères que la *pulsatilla* ne peut combattre avec efficacité, et alors l'administration de cette substance contre l'*erratisme* reste à peu près sans effet; de même, la substance qui serait convenable à cause des autres caractères de la douleur, perd de son action curative, si elle est administrée toute seule. Il faut alors, pour opérer favorablement, avoir recours à l'alternative des deux substances indiquées, ainsi que je l'ai dit à l'occasion de l'*aconit*.

Quelquefois la douleur rhumatismale est accompagnée de copieuses sueurs qui n'améliorent nullement l'état du malade, malgré la confiance qu'on est généralement porté à accorder à la diaphorèse dans les affections rhumatismales. En ce cas, l'action de *mercurius solubilis* est vraiment remarquable, elle ne fait jamais défaut. Cependant, il faut ici présenter l'exception que j'ai signalée par rapport à la *pulsatilla* et à l'*aconit*, et quelquefois l'efficacité de *mercurius* ne se manifeste qu'à la condition d'une heureuse alternation de deux substances.

Par rapport à son siége, la douleur offre encore au praticien d'assez précieuses sources d'indications; bien des médicaments, dans leur riche pathogénésie, promettent une efficacité polyarticulaire incontestable; cependant, il est vrai de dire que l'affection rhumatismale siégeant dans les articulations *scapulo-humérale* réclame surtout *bryonia*, *mercurius* et *belladona*; s'il n'y a que scopulalgie *rhus* ou *pulsatilla*; les souffrances des genoux sont plus spécialement détruites par *pulsatilla* ou *jodium*; celles de la plante des pieds par *bryonia* et *sulphur*; celles des lombes par *pulsatilla* et *sulphur*; celles des articulations coxo-fémorales par *chamomilla*, *mercurius solub.*, *rhus*, *colocynthis*; les souffrances viscéralgiques par *bryonia*, *colocynthis*, et celles qui siégent sur les tissus musculaires par *arnica*, *bryonia* et *dulcamara* si elles occupent les membres; par *belladona* lorsqu'elles ont leur siége sur les muscles du cou; par *ranunculus bulb.* si elles ont envahi les muscles pectoraux, etc., etc.

Tels sont les principaux caractères de la douleur, qui peuvent guider les praticiens d'une manière certaine dans l'art difficile de guérir l'affection rhumatismale. Je crois inutile de dire qu'il est une infinité de nuances que je n'ai pas même signalées, soit à cause de mon inexpérience, soit à cause du manque de précision dans une observation au double point de vue pathologique et pathogénétique.

Il est difficile de concevoir une affection morbide quelconque sans qu'aussitôt la perception sensoriale ne soit altérée: la sensibilité spécialisée, en quelque sorte, dans chacun de nos sens pour veiller à notre conservation et nous protéger contre les forces nombreuses qui tendent à nous détruire, la sensibilité se spécialise de nouveau dans toutes les maladies, et la douleur, ce cri de l'organisme attaqué par une force désorganisatrice, est un langage fort difficile à comprendre, mais que le médecin doit étudier sans cesse; je crois même, je ne crains pas de le dire, que c'est là la source des plus précieuses découvertes thérapeutiques.

L'allopathie en général, et l'école anatomo-pathologiste surtout, ont complétement méprisé cette étude, les praticiens allopathes ne s'occupent de la douleur que pour l'étouffer sous d'effroyables doses de narcotiques ; ils croient, ces insensés, qu'ils ont guéri des organes parce qu'ils les mettent dans l'impossibilité de crier. Les lésions matérielles organiques absorbent exclusivement leur attention ; ils vont à la lueur des hypothèses et de l'induction à la recherche de la nature de ces lésions, et dans les cas où l'affection reste purement dynamique, ils en admettent d'imaginaires. Il est facile de comprendre qu'une telle conduite est au moins bien périlleuse pour les malades, et qu'elle n'est nullement scientifique, car elle a constamment recours aux hypothèses.

Les thérapeutes vitalistes, au contraire, c'est-à-dire, les homœopathes procèdent avec une rigueur évidemment scientifique; l'organisme vivant est un composé de forces et d'organes matériels qui les animent; lequel de ces deux éléments a la prééminence? La réponse ne peut être douteuse, l'un ne peut exister sans l'autre, je le sais; mais les forces qui organisent et conservent sont assurément au premier rang. Une cause morbide, même mécanique, agit-elle contre l'organisme vivant? Aussitôt les forces se mettent en activité, soit pour repousser ou détruire les effets de cette cause. Dans l'immense majorité des maladies, les perturbations sont d'abord virtuelles, organiques ou vitales; il est donc de toute raison de s'occuper des lésions de ces forces, avant d'étudier les désordres matériels qu'elles ont provoqués. Le vrai médecin est le ministre et non le maître de la nature ; il n'a donc pas le droit de devancer celle-ci dans la marche qu'elle affecte dans ses maladies. Au reste, la douleur étant l'expression de la souffrance organique, bien connaître les manifestations sensorielles morbides, c'est la voie la plus sûre pour connaître les désordres matériels dont elles ne sont que la traduction extérieure. En un mot, tout agent, médicateur qui peut guérir, non calmer, une douleur

doit, par ce fait seul, guérir la cause interne de cette douleur, quelle qu'elle soit. Cette proposition, qui a la force d'une loi, est chaque jour démontrée par la pratique homœopathique et même par celle de nos adversaires, lorsque leur thérapeutique est essentiellement efficace; ainsi, les douleurs diverses qui sont la manifestation extérieure de certaines affections intermittentes, les douleurs syphilitiques disparaissent sous l'influence du quinquina et du mercure, et avec elles disparaissent aussi les désordres matériels qui les accompagnent; si ce n'était qu'en agissant contre ceux-ci que le mercure, par exemple, dissipe les douleurs nocturnes syphilitiques, son action serait nulle avant que les gonflements périostiques soient survenus; l'observation démontre tous les jours le contraire. Ainsi, de même qu'en l'état physiologique, les forces préexistent à l'organisme qu'elles vont animer, dans l'état pathologique l'altération de ces forces, traduite au dehors par les lésions sensorielles et fonctionnelles préexistent à tout désordre pathologique matériel. Il est donc vrai de dire que la science médicale ne peut être parfaite qu'à la condition de ne pas intervertir les rôles des deux éléments de notre être.

Ces considérations, susceptibles de détails plus étendus et que ne me permettent les bornes de cet écrit, suffiront, je pense, pour faire ressortir l'importance de l'étude de la *douleur*, par rapport au progrès de l'art de guérir en général, et par rapport à la thérapeutique rhumatique en particulier.

Il n'est pas toujours facile, tous les médecins le savent, de distinguer au lit du malade, si la douleur dont il se plaint est rhumatique où névralgique; dans cette dernière classe de maladies, où la *douleur* est toute la maladie, l'allopathie avoue journellement son impuissance. Voilà un aveu bien précieux pour légitimer la marche toute scientifique de l'homœopathe qui étudie avec tant de soins toutes les nuances de la *douleur*, soit au lit du malade, soit dans son expérimentation pure. (*La suite à un prochain numéro.*)

OBSERVATIONS PRATIQUES.

PAR LE Dr RAMPAL.

(*Suite.*)

Troisième Observation.

Rhumatisme aigu.

Mme Nic...., âgée de 38 ans, de constitution lymphatico-nerveuse, blonde, d'un caractère vif, impatient, parfois colère, très-impressionnable, mais se portant habituellement bien, contracta, pendant les temps humides et froids qui régnèrent dans l'hiver de 1843 à 1844, des douleurs rhumatismales qui se fixèrent sur les reins, la hanche, la cuisse et la jambe gauche. Le médecin auquel elle se confia les combattit par des applications de sangsues plusieurs fois répétées, la diète et les boissons délayantes. Quinze jours de ce traitement ne changèrent en rien sa situation ; les douleurs persistèrent, elles prirent plus d'intensité, surtout la nuit, le sommeil devint impossible à cause des vives souffrances ; et désespérée de ne trouver aucun repos, elle se voua à l'homœopathie, espérant y trouver sa guérison. C'est alors que je fus appelé à lui donner mes soins ; voici l'état dans lequel je la trouvai :

Le 3 *février* 1844, jour de ma première visite : la malade accuse une vive douleur qui occupe la région lombaire, elle s'étend jusqu'au milieu de la fesse gauche ; son point de départ est dans la symphise *sacro-iliaque* ; deux autres douleurs se font encore vivement sentir : l'une dans l'articulation du

genou, l'autre dans celle du pied, du même côté. Ces deux articulations sont gonflées, légèrement rouges, sans grande chaleur; le mouvement ne les aggrave pas notablement, mais le soir et la nuit, elles deviennent intolérables; elle éprouve alors une sensation de déchirement qui lui arrache, malgré elle, des cris, et ce n'est que lorsqu'elle a quitté le lit qu'elle semble éprouver un certain soulagement. Il y a de la fièvre, le pouls donne 108 pulsations; cette fièvre augmente vers six heures du soir et dure ainsi une partie de la nuit; la face est rouge, animée, la bouche sèche, la soif prononcée, l'appétit nul, les selles difficiles, sans toutefois qu'il y ait constipation.

Ce tableau de symptômes ne me permettait pas de voir autre chose qu'une affection rhumatismale articulaire, à laquelle il fallait opposer le remède approprié.

La matière médicale homœopathique est féconde en substances qui affectent les articulations, et produisent des maux analogues, mais il fallait arriver à déterminer celle dont les effets sur l'homme sain avaient, avec le cas présent, le plus d'analogie, soit dans la forme soit dans la marche; et parmi les diverses substances qui se présentaient, je fis choix de la *chamomille*, comme étant la plus homœopathique; en effet, si l'on ouvre la *Mat. Méd.*, article *chamomille*, on trouvera facilement le rapport que je recherchais dans les symptômes qu'elle produit; en effet, à l'état physiologique, elle engendre des douleurs de diverses natures qui augmentent la nuit et forçant à agiter les membres par l'effet de l'anxiété qui pénètre les parties affectées. (Voir article chamomille sympt., 330, 376, 377, 378, 379, 406, 416, 453, 454, 455, etc. Hahnem. (*mat. méd., art. cham.*). Ce fut donc cette substance qui fut prescrite à la dose de deux globules de la 12e dilution en une seule dose, dissoute dans une cuillerée d'eau fraîche; pour boisson, une simple infusion de guimauve édulcorée, la diète.

4 *Février*, 2me jour du traitement. — Sous l'influence de cette médication, une amélioration sensible s'est manifestée ; la nuit a été bonne, les souffrances fort légères, la fièvre moindre, la malade elle-même a été surprise du calme qu'elle a éprouvé ; par rapport à la fièvre qui reste, je prescris une potion avec aconit. 3 *glob.*, 6e *dil.* à prendre par cuillerées toutes les trois heures ; trois bouillons dans le courant de la journée, même boisson.

5 *Février*. — Le calme est complet, les articulations sont libres de souffrances, la fièvre a cessé, l'appétit se fait sentir ; deux soupes, aucun médicament.

6 *Février*. — Même calme, même alimentation.

7 *Février*. — La malade a ressenti la nuit dernière un accès de douleurs dans les mêmes articulations malades ; elles se sont fait sentir de une à deux heures du matin ; le pouls et les autres phénomènes généraux sont tranquilles ; le matin le calme étant rétabli, rien n'est prescrit, seulement on ajoute aux soupes quelques fruits cuits.

8 *Février*. — Dans la nuit, à la même heure, les mêmes douleurs ont apparu, le reste dans le même état. Je prescris en une dose *merc. solubl.* 2 *gl. de la* 12e *dilution*, qui est le médicament qui correspond à ce type de douleurs.

9 *Février*. — Le calme et la tranquillité de la nuit ont reparu, la malade se sent bien, désire se lever et augmenter ses aliments; rien ne s'y opposant ; il lui est permis de joindre à ses soupes un peu de poisson. A dater de cette époque, elle peut se lever tous les jours, elle est contente, elle sent ses forces augmenter ; elle conserve seulement la nuit une légère transpiration (effet du mercure) qui se dissipe peu de jours après.

Madame N... commençait de vaquer à ses affaires, était parfaitement rétablie lorsqu'elle se reveille, quelques jours après, avec une douleur au devant de la jambe, la partie

est comme meurtrie, sensible au toucher ; cette douleur qui n'intervertit en rien la consolidation de ses forces, est enlevée par une prise d'*arnica*, depuis elle est parfaitement guérie, sans que jamais elle ait éprouvé le plus léger ressentiment.

Voilà un nouvel exemple de maladie rhumatismale enlevée par les spécifiques, alors que les saignées et les débilitans avaient été employés sans nul succès. N'ont-ils pas grande raison, nos adversaires, de repousser l'étude de l'homœopathie ? Eh ! de quoi notre doctrine est-elle donc si coupable à leurs yeux?.... D'être difficile à apprendre et de donner, à ceux qui la possèdent, la faculté de guérir ce qu'ils ne guérissent pas.

—

Quatrième Observation.

Rhumatisme aigu.

Mme Arn..... artiste, âgée de quarante ans environ, petite, forte, colorée, d'une constitution lymphatico-sanguine, d'un caractère sensible, irritable, contracta par suite des temps froids et humides qui régnèrent dans le printemps de 1843, des douleurs dans les articulations auxquelles se joignirent peu de temps après, des gonflements avec fièvre vive qui la forcèrent de garder le lit et de recourir à la médecine. Le docteur F. qui fut d'abord chargé de lui donner ses soins, reconnaissant une affection rhumatismale, jugea convenable de lui faire une saignée, et fit observer la diète, en même temps qu'il prescrivit, en abondance, les boissons délayantes.

Ces premiers moyens restant sans résultat, une deuxième saignée fut pratiquée sans un meilleur succès ; peu de jours après, de nouvelles articulations furent envahies, et les douleurs devinrent très-vives la nuit ; des sangsues sur les parties souffrantes furent alors appliquées, ainsi que des cataplasmes laudanisés. Ces moyens semblèrent donner quel-

que soulagement, mais au moment où la douleur paraissait s'éteindre sur le point affecté, elle reparaissait plus vive et plus forte dans une articulation voisine. C'est ainsi que les articulations du pied et du genou droit et de l'épaule gauche furent successivement le siége de la maladie. Douze jours se passèrent ainsi sans que la marche de la maladie, ni des douleurs fut modifiée le moins du monde par ce traitement, et c'est alors qu'elle voulut recourir à la médecine homœopathique qu'elle avait vue soulager si rapidement son mari.

Appelé auprès de la malade le 7 avril, je la trouvai dans l'état suivant : douleur dans l'articulation de l'épaule gauche, datant de trois jours, ayant un peu diminué depuis l'apparition d'une nouvelle douleur dans l'articulation du genou droit. Ces parties sont chaudes, gonflées, tendues, sensibles à la pression, moins douloureuses dans le repos que dans le mouvement. La nuit, les douleurs s'exaspèrent extraordinairement, le changement de place semble devoir lui donner un peu de soulagement, mais à peine a-t-elle pris une nouvelle position qu'elle souffre davantage, et ne sait plus quelle attitude tenir. Elle accuse une sensation de rongement et de tiraillement continuel ; la fièvre est vive et forte, le pouls est tendu (128 pulsat.), la peau est en général chaude, tantôt sèche, tantôt légèrement humide, sans cependant arriver jamais jusqu'à la transpiration. La face est rouge et injectée, la langue humide, blanche, le goût fade, la soif modérée, les urines peu copieuses, absence de selles depuis le commencement de la maladie. Cet ensemble de symptômes ne nous permettait pas de voir autre chose qu'une fièvre rhumatismale avec caractère erratique. Pour le combattre nous avions à rechercher les spécifiques qui pourraient être en rapport avec la maladie, et parmi le grand nombre de substances que la matière médicale homœopathique nous offrait comme exerçant une action directe sur les articulations, il en était deux qui s'a-

daptaient parfaitement à la forme morbide que nous avions sous les yeux, c'était l'aconit et la pulsatille (1), eu égard à l'intensité des phénomènes inflammatoires, je choisis d'abord la première de ces substances, et je prescrivis la potion suivante : *aconit*, 6e *dilution gutt. j.*, étendue dans six onces d'eau distillée, pour en prendre une cuillerée à bouche toutes les quatre heures, et dans l'intervalle à prendre pour boisson, une infusion légère de fleur de guimauve.

8 *Avril.* —Le matin à ma visite, je trouvai la malade couverte d'une transpiration abondante qui s'était manifestée après la seconde prise d'aconit ; et avait eu pour résultat de rendre les douleurs plus supportables et de diminuer notablement la fièvre. Je ne changeai rien à la prescription ; la potion aconitisée fut continuée et prise aux mêmes intervalles.

9 *Avril.*— La fièvre est très-modérée, le pouls est souple, la transpiration a continué, les urines sont plus claires, les douleurs sont beaucoup moindres dans la journée, pendant la nuit elles sont un peu plus prononcées. Cependant, à divers intervalles, elle a eu du repos. Le malade désire prendre du bouillon. On lui en donne deux dans le courant da la journée et ne lui prescris que trois cuillerées de la potion.

10 *Avril.* Les douleurs du pied sont presque nulles, le gonflement est, à peu de chose près, effacé, la fièvre est à peine sensible, mais dans la nuit, les douleurs se sont portées dans l'articulation coxo-fémorale, elles ont été très-vives,

(1) L'aconit a pour caractère de produire chez l'homme sain des douleurs déchirantes dans les articulations avec gonflement insupportables la nuit ; mais ces douleurs ne changent pas de place, et de plus, des symptômes très-prononcés de fièvre inflammatoire (*Hah. mat. méd.* tom. 1er pag.).

La pulsatille a pour caractère spécifique de produire des douleurs avec gonflement, plus vives la nuit aussi, mais les douleurs ont cela de particulier qu'elles se portent d'une articulation à une autre. (*Hah. mat. méd* tom. 3, pag. 310).

n'ont pas permis de repos, et cependant elles n'ont pas augmenté l'excitation générale. Prescription : prenant en considération ce caractère particulier des douleurs de se porter d'une articulation à une autre, je supprime l'aconit et je prescris le matin une demi-goutte pulsatille de la 12e dilution, à prendre en une seule dose, trois bouillons à prendre dans la journée et de l'eau sucrée pour boisson.

11 *Avril*. — La pulsatille a ramené un calme parfait, la nuit s'est passée sans souffrances, à diverses reprises la malade a dormi plusieurs heures, elle commence à se mouvoir dans son lit avec facilité. La fièvre a cessé. Je ne prescris que deux légères soupes et la continuation de l'eau sucrée.

Le 13 et le 14, le calme s'est parfaitement maintenu, mais dans la nuit du 14 au 15, elle a éprouvé un ressentiment de douleurs dans l'articulation scapulo-humérale, elle a eu de l'anxiété, de l'agitation. Et je la trouve le matin avec une excitation fébrile légère. Je fais réitérer la pulsatille, 1/2 goutte en une dose comme précédemment ; dans cette journée, la malade est remise à deux soupes.

Le 16, toute douleur a cessé, l'excitation fébrile est tombée, la nuit a été parfaite, l'appétit se prononce, la malade désire des aliments. On lui donne trois soupes et des fruits cuits.

A dater de ce moment, la maladie est vaincue, et la convalescence s'établit d'une manière franche et solide. Les articulations successivement envahies, reprennent de la force et peu de jours après la malade peut quitter le lit.

Les affections rhumatismales aiguës sont cruelles et terribles. Pour combattre celle-ci, qu'a-t-on fait dans le début? On a saigné, sangsué et les douleurs ont continué. Que surviendrait-t-il de pire, en pareil cas, si on s'abstenait de toute médication ? Assurément rien, et les malades conserveraient

au moins leurs forces. — Après ces moyens infructueux, les spécifiques ont seuls procuré du soulagement et amené la guérison ; pourquoi donc ne pas recourir à leur emploi dès le début de la maladie?

—

Cinquième Observation.

Aménorrhée.

Le 8 mai 1846, Mlle Joséphine M..., se présenta dans mon cabinet pour y être soignée d'un état maladif qui avait succédé à la suppression des règles et qui, depuis trois mois, était allé en s'aggravant.

Cette jeune personne âgée de 22 ans, brune, d'une constitution molle, lymphatique, mais bien développée, ne se souvenant pas d'avoir fait de maladie grave, se sentit profondément indisposée à la suite de diverses émotions morales tristes qui provoquèrent la suppression de sa menstruation. Elle sentit d'abord ses forces diminuer ; l'appétit se perdre, devenir irrégulier, son embonpoint aller en décroissant, la face prendre un état de pâleur inaccoutumé, son caractère rester en proie à la tristesse, à la mélancolie, et disposée aux pleurs. En cet état un médecin fut consulté, et des préparations ferrugineuses, sous diverses formes, furent prescrites ; mais continuées un mois et demi, elles ne furent suivies d'aucun résultat heureux. Bientôt après elle devint plus malade, la région des reins devint douloureuse ; des douleurs contractives se dirigeant vers l'utérus s'y firent sentir; on aurait dit de légères douleurs d'accouchement.

En même temps que ces nouveaux phénomènes, du côté des reins et du bas-ventre, se développèrent, d'autres se manifestèrent aussi du côté de la poitrine et de la tête ; elle ressentit des palpitations qui devenaient plus fortes pendant le mouvement et la marche, la respiration fut gênée et par moment ressentit des essoufflements très-forts. Pourtant le cœur

ni le poumon ausculté ne présentaient de lésion, la tête était habituellement douloureuse ; aux régions temporales, elle ressentait souvent des élancements, des serrements ; les yeux étaient fatigués, la vue trouble, elle avait souvent des étincelles de feu devant les yeux.

Le sommeil était mauvais, agité, elle tournait et retournait sans cesse dans son lit ; les extrémités inférieures depuis plus de 20 jours étaient œdématiées, les pieds restaient habituellement froids.

Au moment où elle me consultait, elle avait cessé, depuis 15 jours, les ferrugineux qu'on lui avait prescrits ; car, sous leur influence, le dégoût était survenu et tous ses maux s'étaient aggravés.

Ce tableau de symptômes résultant de la suppresion menstruelle avait succédé à des perturbations vitales causées par des troubles moraux, si varié qu'il fût, je conçus l'espoir de le supprimer rapidement, parce que ces symptômes se trouvaient tous représentés dans ceux qui caractérisent l'action de la *pulsatille* administrée à l'homme sain ; cette substance fut donc prescrite à la malade de la manière suivante : *puls.* 3 *glob.* de la 12e dilution à mettre en dissolution dans six onces d'eau distillée, à prendre une cuillerée à bouche chaque matin.

Huit jours après, la potion se trouvait terminée et la malade vint me rendre compte de son action. Elle me raconta que le troisième jour du remède, ses règles avaient reparu et fort abondantes, que, dès ce moment, tous les symptômes qu'elle éprouvait avaient été en décroissant, et que, ce qui avait le plus ajouté à sa satisfaction, c'était l'absence des douleurs violentes qui d'ordinaire les accompagnaient.

L'état d'amélioration remarquable qu'elle avait éprouvé ne permit pas de lui prescrire autre chose qu'un régime doux et substantiel, et le 23 mai, lorsque je la revis, elle se trouvait entièrement bien, et toutes ses fonctions rentrées dans l'état normal.

Combien de fois n'abuse-t-on pas des préparations de fer par cela seul qu'elles ont été quelquefois utiles. La faute en est dans l'absence d'une loi thérapeutique. Cette loi nous l'avons, et l'allopathie n'a pour elle que l'empirisme.

—

Sixième Observation.

Mutisme.

Mlle B....., demeurant place Vivaux, âgée de 21 ans, grande et bien constituée, d'un tempérament lymphatico-sanguin, ayant toujours joui d'une bonne santé, devint tout à coup muette à la suite d'une émotion morale forte. Voici les circonstances qui présidèrent au développement de cette affection.

Cette jeune personne était fiancée et sur le point de se marier ; presque au moment de la célébration du mariage, le fiancé tomba gravement malade, une fièvre typhoïde avec prédominance de symptômes cérébraux se manifesta, et vers le huitième jour de la maladie, à la suite d'un violent paroxisme de délire, il succomba en présence de celle à laquelle il devait donner son nom.

Cette catastrophe inattendue produisit une telle commotion chez Mlle. B...., qu'au même moment, elle tomba foudroyée, sans connaissance et agitée de mouvements convulsifs dans tous ses membres. Les soins les plus empressés lui furent prodigués ; peu de temps après elle revint à elle, mais ce fut pour ne plus parler; il lui fut impossible d'articuler un seul mot, d'émettre le moindre son, elle fut forcée de se faire comprendre comme les muets, par signes.

Son médecin, le docteur B., fut bientôt appelé ; il crut devoir pratiquer une saignée, prescrire des applications de sangsues, tantôt sur le trajet des jugulaires, tantôt derrière les oreilles, des pédiluves synapisés, des infusions ré-

putées calmantes. Ces premiers moyens ne changèrent en rien la situation; il en vint alors aux purgatifs, aux antispasmodiques, aux topiques synapisés autour du cou, à l'application d'un vésicatoire à la nuque; mais malgré l'emploi de ces nouveaux moyens, la maladie n'éprouva pas le moindre changement, et la malade, lasse de souffrance, se résigna à conserver son infirmité et refusa toute espèce de moyen analogue à ceux qui pendant deux mois lui avaient rendu la vie si pénible; ce ne fut que lorsqu'elle eut eu connaissance de la médecine homœopathique qu'elle se décida quelque temps après à en réclamer les secours.

C'est le 20 septembre 1842, trois mois après l'accident qui avait déterminé sa maladie, que je fus consulté. Voici l'état où elle se trouvait à cette époque : mutisme complet ; aucun son, aucune parole ne peut être émise ; elle éprouve une gêne prononcée dans les mouvements de la langue ; c'est une espèce d'engourdissement qui, pourtant, ne gêne en rien ni la mastication ni la déglutition. Dans le courant de la journée elle ressent une douleur de tête comme une espèce d'élancement qui n'est que passager, mais qui se répète fréquemment ; l'ouïe est dans l'état normal ; les autres fonctions ne sont pas troublées, à part cependant les voies digestives qui se ressentent encore de la fatigue des purgatifs réitérés dont elle a fait usage et qui ont amené, selon la malade, l'inappétence et les difficultés de digérer dont elle se plaint. Le sommeil est normal, la menstruation continue régulièrement comme à l'ordinaire.

Tel est le tableau de cette affection qui, si elle n'était pas de nature à compromettre la vie, laissait au moins cette jeune personne sous le coup d'une infirmité grave.

Le trouble dynamique qui avait précédé le développement de la maladie, avait-il donné lieu à quelque lésion du cerveau? Rien ne l'indiquait bien nettement ; il était plutôt à

présumer qu'il n'y avait ici qu'une perturbation de l'action vitale des nerfs linguaux, une sorte de paralysie par suite de la perversion de la sensibilité, qu'il existait enfin ce que les pathologistes ont appelé une névrose. Quoi qu'il en soit, il s'agissait de rechercher le médicament qui pouvait modifier cette situation et prenant pour considération d'un côté les symptômes que nous avons notés, et de l'autre les symptômes des médicaments fournis par la matière médicale de Hahnemann, nous fumes conduits à faire choix de deux substances qui étaient les plus homœopathiques à la maladie. C'étaient la *belladonne* et la *jusquiame*. Il était difficile de prime abord, eu égard au petit nombre de sympômes de la maladie et à l'analogie d'action de ces deux substances (1) de donner la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre ; nous dûmes donc commencer par l'une et dans le cas d'insuccès passer à l'autre.

La belladone fut la première employée, nous en prescrivîmes 3 globules de la 12e dilution dissous dans six onces de liquide, pour la malade, en prendre chaque matin une cuillerée à bouche. La potion commencée le 21 septembre fut terminée le 29; pendant son usage comme après, il ne survint aucun changement, à part quelques bouffées de chaleurs, effets primitifs du médicament, tout resta dans le même état. Nous la laissâmes alors une dizaine de jours sans médicaments, et au bout de ce temps vint le tour de la *jusquiame* ; une potion fut prescrite avec 5 globules de la 9e dilution, la malade en prit comme de la précédente une cuillerée chaque matin.

Le médicament fut commencé le 10 octobre ; arrivée à la 5e cueillerée la jeune malade éprouva, la nuit, un mouvement

(1) Bell. 441, sensation d'engourdissement et de mort à la langue.— 453 aphonie, il ne rend aucun son.— 455, mutisme.

Jusquiame. — 102 mutisme. — 104 il ne peut parler. — Les douleurs élançantes dans la tête sont communes aux deux substances.

Voir: *Mat. Méd.* Hah., art. bell. et Jusquiame.

convulsif qui imprima une vive secousse à tout son corps; encore à demi endormie, mais ayant conscience de son état, elle s'asseoit sur son lit, et, dans son effroi, se met à appeler son père à son secours; ce qu'elle fait à voix très-intelligible. Depuis ce moment elle a continué de parler, sans que jamais elle n'ait plus rien éprouvé.

Ainsi se termina d'une manière brusque une maladie qui avait résisté long-temps aux moyens énergiques et réputés rationnels de la médecine allopathique.

—

Septième Observation.

Névralgie temporale.

M. Ch., négociant de cette ville, âgé de 25 ans, jeune homme fort et bien constitué, de tempérament lymphatico-sanguin, d'un caractère calme, tranquille, est atteint depuis deux mois d'une douleur névralgique au côté droit de la tête, pour laquelle il vient réclamer les secours de la médecine homœopathique. Voici le récit qu'il me fit de sa maladie :

A la suite d'une impression de froid, il se sentit pris dans les premiers jours de février 1846, d'une vive douleur siégeant sur les parties latérales droites de la tête, qui n'a plus cessé malgré l'emploi régulier des moyens qui lui ont été conseillés par ses médecins; ces moyens ont consisté en saignées du bras, application de sangsues, purgations, pilulles, vésicatoires à la nuque, etc. —Aujourd'hui, fatigué plus que jamais de ses souffrances, il vient s'adresser à la médecine spécifique, et voici l'état dans lequel il se trouve :

La douleur occupe toute la région temporale droite, elle s'étend jusqu'à la région occipitale, pénètre ensuite dans le conduit auditif pour descendre sur la partie latérale du cou; la douleur a un caractère élançant et térébrant; c'est comme

si on lui perçait le crâne avec une vrille, elle est supportable pendant la journée, mais elle acquiert une telle intensité le soir, et surtout la nuit, qu'elle ne lui permet pas le moindre repos. Pendant le paroxisme, sa tête est comme engourdie, et l'intelligence fatiguée ne se prête à aucun travail. Les autres fonctions, sauf un affaiblissement général, ne sont pas perturbées.

Était-il permis d'espérer une guérison rapide de cette névralgie? Pour le médecin familier avec notre matière médicale, la réponse ne pouvait être douteuse; en effet, l'action de la *pulsatille* sur l'homme sain produit des symtômes tellement analogues au genre de souffrance dont ce malade était affecté, qu'il était permis d'en espérer, sous peu, la guérison. Aussi, donnâmes-nous cette substance avec confiance, et l'effet curatif ne tarda pas à se manifester. Le malade prit, chaque matin, à la fin du paroxisme, une cuillerée à bouche d'une dissolution de deux globules de la vingt-quatrième dilution de cette substance, dans 6 onces d'eau, et il n'avait pas achevé sa potion, qu'il fut et resta parfaitement guéri, sa tête libre de toute espèce d'embarras.

Si, au lieu de saignées, sangsues, purgatifs, etc., on avait, de prime abord, donné ce *médicament*, n'est-il pas certain que ce jeune homme aurait évité deux mois d'atroces souffrances?

—

Huitième Observation.

Affection cérébrale.

L'enfant de M. Mélé, âgé de 8 ans, demeurant rue Bernard du Bois, 14, brun, coloré, d'un caractère vif, sensible, de constitution peu maladive, tempérament lymphatico-sanguin, joue toute la journée du 21 juillet 1839, par un soleil très-fort, à faire voler un cerf-volent. En rentrant chez son

père pour dîner, il se plaint, peu de temps après, d'un violent mal de tête, refuse toute nourriture et demande à se coucher. Bientôt après il tombe dans l'assoupissement, la fièvre apparaît, et augmente vers le soir avec tous les autres symptômes. Les parents effrayés appellent le docteur D., qui prescrit une application de sangsues sur les parties latérales du cou, des compresses froides sur la tête et la diète. Application de sangsues faite dans l'après-midi même donne lieu à une abondante évacuation de sang ; mais le lendemain lieu matin rien n'est changé ; la nuit a été mauvaise, l'assoupissement a continué, l'enfant n'en est sorti momentanément que pour pousser des cris aigus et prononcer des paroles incohérentes. Le docteur D., à sa visite le lendemain matin, prescrit une nouvelle application de sangsues aux tempes, de la glace sur la tête.

Le soir, à 6 heures, rien n'est changé, la maladie semble au contraire empirer; le père, très-inquiet sur le sort de son fils unique, et redoutant, d'ailleurs, de nouvelles évacuations de sang, vient me prier de le visiter. Je me rendis auprès du malade à 7 heures du soir. Voici l'état où je le trouvai : assoupissement profond, dont rien ne le tire : ni le bruit, ni le parler, de quart en quart d'heure ou demi-heure au plus, réveil en sursaut, en poussant un cri aigu et en articulant quelques paroles incohérentes ; l'enfant porte machinalement les mains à la tête, comme pour indiquer une vive douleur, les pupilles sont inégalement dilatées, la droite l'est plus que la gauche, la face est médiocrement colorée, la peau et la paume des mains sont chaudes, la fièvre est vive, le pouls donne 120 pulsations, la cavité abdominale ne présente rien de particulier.

Cet ensemble de symptômes décelait une affection très-grave du cerveau ou plutôt de ses méninges, à laquelle on avait opposé déjà largement des évacuations de sang qui étaient restées sans résultat.

Bien convaincu des avantages inappréciables des moyens plus directes de la médecine homœopathique et guidé par la grande loi de spécificité, nous fûmes conduit à prescrire la *belladone* et l'*aconit* (1), le premier comme exerçant directement son action sur le cerveau, le second sur le cœur et l'état fébrile. Chaque substance, à la dose de 6 globules de la sixième dilution fut dissoute dans 6 onces d'eau distillée et administrée alternativement par cuillerée à bouche, toutes les deux heures, on donna pour boisson de l'eau froide sucrée.

Cette médication continuée sans interruption ne tarda pas d'amener les résultats les plus favorables ; quelques heures après les premières prises, une sueur abondante se manifesta, elle dura toute la nuit, l'enfant fut plus tranquille ; le lendemain matin à 6 heures, il s'éveilla semblant sortir d'un profond sommeil, s'assit sur son lit et demanda des aliments.

A ma visite, vers 8 heures du matin, l'enfant est dans la situation la plus satisfaisante ; tout le cortége de symptômes effrayants que j'avais noté, avait disparu et avait fait place à un bien-être remarquable, car il ne conservait qu'un mouvement fébrile léger. Dès ce moment, tout médicament fut supprimé, l'enfant prit plusieurs bouillons dans la journée, et le lendemain il était complétement rétabli.

—

Neuvième Observation.

Affection catarrhale grave.

Mlle. Amélie J., âgée de 11 ans, tombe malade, à Aix, pendant qu'elle se trouvait auprès de son grand-père, d'une affection catarrhale aiguë qui la mit, au bout de peu de jours,

(1) Dans la pathogénésie de ces substances consignée dans la matière médicale d'Hahnemann, on trouvera facilement l'image de cette maladie.

à deux doigts de la mort. Son père, averti de la gravité de la maladie et du pronostic fâcheux que venait de porter une consultation, vint me prier de l'accompagner auprès de sa fille pour examiner si la médecine homœopathique ne pourrait pas encore quelque chose pour elle, et pour alléger ses regrets dans le cas où elle viendrait à succomber.

Partis immédiatement, nous ne tardâmes pas d'être auprès de la malade. Voici l'état dans lequel je la trouvai, à 11 heures du matin : prostration des forces, absence d'énergie physique et morale ; la malade est plongée dans une sorte de stupeur, d'assoupissement ; les yeux sont à peu près constamment fermés, elle est indifférente à ce qui se passe autour d'elle, c'est à peine si elle répond aux questions qu'on lui adresse; la nuit elle délire continuellement.

L'amaigrissement est notable et peu en rapport avec le temps de la maladie; la face est pâle, amaigrie, les joues sont par moment le siége de rougeur comme plaquée. Elle est couchée sur le dos, mais penchée sur le côté gauche ; elle est comme peletonnée dans son lit, le tronc courbé en avant, la tête penchée sur la poitrine, les cuisses fléchies sur le ventre et les jambes sur les cuisses. La respiration est courte, accélérée, la toux est fréquente, elle revient à de courts intervalles et à peu près aussi souvent le jour que la nuit ; elle est moins sèche que dans le commencement de la maladie, sans cependant être suivie toujours d'expectoration, on entend un râle muqueux continuel dans les bronches, le côté droit en est plus spécialement le siége ; ce râle est si fort qu'il est par moment entendu à distance ; la percussion donne de la sonoréité partout, l'auscultation ne décèle pas de lésion du tissu pulmonaire.

La peau est sèche, flasque, d'une température peu au-dessus de l'état normal dans le jour, plus élevée la nuit ; le pouls est faible, petit, filiforme, très-fréquent (120 pulsations ; la soif peu vive ; on a de la peine à la faire boire. Le

ventre est tendu, météorisé, débordant par son élévation le niveau des côtes; la pression ne paraît pas y développer de la sensibilité; absence de selle depuis 8 à 9 jours; urines peu abondantes et médiocrement colorées.

A cet ensemble de symptômes, je dus joindre les renseignements qui me furent fournis par la famille touchant le développement et la marche de la maladie, ainsi que sur les médications employées. Voici ce qui me fut raconté : cette jeune personne, grande pour son âge, un peu maigre, d'une constitution délicate, mais cependant n'ayant jamais été malade, était alitée depuis environ 14 jours. Sa maladie a paru survenir à la suite d'un refroidissement qui ne donna lieu d'abord qu'à du malaise, à un sentiment de brisement général et à de la toux; mais bientôt après, ces premiers symtômes prirent plus d'intensité, la fièvre survint et elle se vit forcée de garder le lit. Le docteur C., d'Aix, fut appelé et chargé de lui donner ses soins; il diagnostiqua une affection catarrhale intense, à laquelle il crut convenable d'opposer une saignée du bras, la diète et les boissons émollientes. Aucune amélioration ne survint, la toux et la céphalalgie, qui étaient vives, ne perdirent rien de leur intensité. Deux jours après, des sangsues furent appliquées sur la poitrine, puis sur le trajet des jugulaires; des loochs furent prescrits. Elle ne fut pas mieux après ces moyens; les nuits devinrent plus mauvaises, et les quintes de toux si vives, qu'elles provoquaient quelquefois des vomissements. Des vésicatoires aux bras, des synapismes aux jambes furent appliqués, on donna de la marmelade de Tronchin à titre de laxatif et de pectoral; on ne fut pas plus heureux après l'emploi de ces nouveaux moyens; la fièvre persévéra, la toux resta très-vive; on donna alors, pendant plusieurs jours, des potions diacodées, des loochs avec le sirop de Thridace. Ces derniers moyens semblèrent apaiser un peu la violence de la toux; elle devint plus humide, mais, le dé-

périssement augmentait, la malade resta plus assoupie. C'est à ce moment que la famille, effrayée, provoqua une consultation composée des sommités médicales d'Aix, et c'est le lendemain de cette consultation que je me trouvai auprès de la jeune malade, le 5 octobre 1843, 14 jours environ après l'invasion de la maladie.

Le récit qu'on venait de me faire, joint à ce que je venais de constater moi-même par l'observation, ne me permettait pas de voir autre chose qu'un état maladif fort grave, qui pouvait avoir une issue rapidement funeste. Aussi ne fus-je pas surpris du pronostic fâcheux qu'avaient porté et le médecin traitant et la consultation. Mais rassuré un peu par notre matière médicale homœopathique qui fournit, pour combattre les maladies, des moyens autrement puissants que ceux de la vieille médecine, j'osais conserver quelque espérance, fondée sur le rapport que j'apercevais entre les symptômes de la maladie et ceux du tartre stibié, qui paraissait ainsi devoir être le spécifique du cas que j'avais sous les yeux (1).

Ce fut donc l'emploi de ce sel que je proposai à mon confrère d'Aix, qui l'accepta sans difficulté, et pour lui montrer que la spécificité était plutôt dans le rapport du médicament à la maladie que dans l'exiguïté des doses, nous convinmes de le prescrire de la manière suivante : tartre stibié, un quart de grain, à mettre en solution dans 150 grammes d'eau distillée, à prendre par demi-cuillerées à bouche toutes les deux heures. Inutile d'ajouter que toute

(1) Voici les symptômes principaux de ce sel, observés sur l'homme en santé : catarrhe avec accumulation abondante de mucosité et râle muqueux dans la poitrine. — Râle muqueux dans la poitrine en respirant. — Plénitude dans le ventre et production abondante de flatuosités, avec borborygmes ; constipation, urines rouges. — Somnolence invincible avec sommeil profond et assoupissement. — Pouls accéléré, faiblesse ; fièvre avec absence de soif et somnolence excessive.

JAHR. *Mat. médicale.*

autre médication, tout looch, tout sirop furent supprimés. La malade fut mise à l'usage d'une simple infusion de fleurs de guimauve édulcorée et, de plus de quelques cuillerées de bouillon pour soutenir ses forces.

Les prescriptions furent exactement suivies; le surlendemain je reçus les nouvelles les plus satisfaisantes; la famille me marqua que le soir même du jour où je l'avais laissée, l'amélioration s'était manifestée; que pendant l'usage de son remède, qui avait duré 30 heures une légère moiteur était survenue, que la toux ainsi que le râle avaient notablement diminué, que le ventre était devenu souple, que la jeune fille parlait et restait éveillée; que la fièvre était modérée, qu'elle reposait tranquillement quelques heures, qu'un mieux très-notable, enfin, existait et se soutenait; qu'en l'état, le médecin avait augmenté les prises de bouillon, lesquelles étaient trouvées fort bonnes.

Sans entrer dans d'autres petits détails de peu d'importance, qui n'ont trait qu'au régime, je dois dire qu'à dater de l'administration du tartre émétique, la guérison commença et marcha sans interruption. Au cinquième jour de ce traitement elle commença de prendre des soupes et sa guérison fut assurée. La convalescence qui suivit fut bonne, l'appétit se soutint, elle n'eut plus besoin que d'une prise de noix vomiques pour enlever un restant de toux qui apparaissait le matin.

Ainsi s'évanouit, sous l'action du tartre stibié, un état maladif qui menaçait vivement la vie de cette jeune personne, état pour lequel on avait employé beaucoup de remèdes inutilement, et qui, certainement, n'aurait pas eu cette durée, si le médecin avait été familier avec les ressources de l'homœopathie.

Cette jeune personne n'a plus été malade et a toujours joui de la meilleure santé.

Dixième Observation.

Le 6 septembre 1842, je fus appelé par la famille B..., demeurant rue Montaux, pour visiter leur fille Eulalie, demoiselle de 18 ans, malade déjà depuis trente-six jours, d'une fièvre grave, qualifiée de typhoïde par les deux médecins qui lui donnaient leurs soins, les docteurs B... et B...

Cette demoiselle, née d'une mère rachitique, elle-même d'une constitution lymphatique, d'un caractère paisible et doux, sans avoir été gravement malade, ne jouissait pas toujours d'une bonne santé; réglée à l'âge de 14 ans, elle n'avait pas toujours vu sa menstruation s'effectuer avec régularité; elle souffrait parfois de l'estomac, ses digestions étaient souvent difficiles et quelquefois suivies de vomissements. Au mois de mars 1842, la menstruation devint plus irrégulière encore, elle fut retardée et manqua même quelquefois; en juin et juillet, divers troubles fonctionnels se manifestèrent encore à la suite de chagrins, les forces n'étaient plus aussi prononcées, l'appétit avait diminué notablement, la bouche était souvent amère, pâteuse; elle avait plus fréquemment des nausées et des vomissements; elle maigrissait, elle se plaignait plus vivement de l'estomac, et, à la fin de juillet, tous ces symptômes s'aggravèrent tellement qu'elle fut forcée de garder le lit. La fièvre alors éclata; peu forte les premiers jours, elle acquit insensiblement plus d'intensité: la tête devint douloureuse, de la surdité se manifesta ainsi que de la stupeur et du délire. Les vomissements qui ne s'étaient manifestés qu'à de longs intervalles se répétèrent souvent dans le cours de la maladie, surtout le soir et pendant la nuit; elle évacuait des liquides tantôt jaunes et tantôt verts; les urines étaient peu abondantes, mais fortement colorées; la cavité du ventre paraissait sensible à la pression.

Ces symptômes, qui apparurent peu de jours après qu'elle se fût alitée, persistèrent à quelques nuances d'intensité près

et furent combattus par les médecins qui lui donnaient des soins, par des applications de sangsues, tantôt à l'épigastre, tantôt autour de la tête, au bas-ventre, à la partie interne des cuisses, puis vint le tour des ventouses sèches et scarifiées, celui des applications synapisées, des vésicatoires aux extrémités supérieures et inférieures. A l'intérieur on avait donné des boissons émollientes de diverses nature, du petit-lait, tantôt seul, tantôt aiguisé avec la pulpe de tamarin, quelques laxatifs avec la manne et l'huile de ricin.

Au trente-sixième jour, lorsque j'arrivai auprès de la malade, sauf la fièvre, qui était moins aiguë, et la douleur de tête, moins vive, la plupart des autres symptômes subsistaient et de plus la malade était, à cette période, dans un état d'exténuation si complète, qu'on craignait à tout instant de la perdre.

Voici les symptômes que je constatai à cette époque :

1° Amaigrissement considérable de tout le corps; face décolorée et traits tirés exprimant l'angoisse; abattement complet des forces, elle ne peut se mouvoir dans son lit, sans éprouver un profond sentiment d'anxiété qui paraît dépendre du bas-ventre.

2° Peau froide pendant le jour, chaude pendant la nuit; pouls petit, filiforme, donnant 96 pulsations; peu de soif.

3° Tête lourde, sans douleur, bouche pâteuse et amère, langue blanche-grise; éructations fréquentes, quelquefois sans goût, quelquefois amères. Il y a des nausées fréquentes et depuis douze à quinze jours, elle éprouve des vomissements réguliers dans la soirée et dans la nuit; les matières vomies sont tantôt vertes et tantôt jaunes; le dégoût est profond; elle prend, de loin en loin, quelques crèmes et quelques bouillons qu'elle vomit le plus souvent.

4° Toute la cavité ventrale est tendue, météorisée, sensible dans tous ses points, mais plus vivement à la région épigastrique; la main qui la palpe, même légèrement, cause

de vives souffrances. Les selles sont nulles ; depuis l'invasion de la maladie, elles ont été très-rares et peu copieuses ; elle ne peut rester couchée sur le dos.

5° La nuit elle éprouve une anxiété générale ; elle est plus chaude, la bouche est plus mauvaise ; elle n'a que de courts moments d'un sommeil agité.

6° Les règles sont absentes depuis trois mois ; la poitrine est libre.

7° Les jambes lui causent souvent des douleurs, à cause de deux plaies de vésicatoires dont on a entretenu la suppuration ; ses pieds sont légèrement œdématiés.

Le tableau que nous venons de produire indiquait une maladie qui, après avoir revêtu une forme aiguë tendait à reprendre la forme chronique par laquelle elle avait débuté, terminaison redoutable, sans doute, si nous considérons le peu de ressources de la médecine ordinaire et le peu de moyens qu'elle possède pour s'opposer à des tranformations de cette nature. L'homœopathie, par contraire, avait à sa disposition de nombreux moyens, avec la presque certitude d'en triompher.

La *pulsatille* était le médicament qui s'harmonisait le mieux avec les symptômes existants ; elle fut donnée, le 6 *septembre*, à la dose de deux globules de la vingt-quatrième dilution en une seule cuillerée d'eau. De plus, les crêmes furent supprimées et remplacées par des bouillons de bœuf donnés toutes les quatre heures. La malade ne prit plus que de l'eau fraîche sucrée pour boisson ; les plaies des vésicatoires furent pansées avec le cérat pour en obtenir le plus promptement la cicatrisation, afin d'éviter une source de perte de forces.

7 *Septembre*. — Après la prise de *pulsatilla* les vomissements, hier soir, ont été plus fréquents et plus copieux que les jours précédents ; ils ont continué jusqu'à une heure du matin (effet du médicament) ; la nuit a été aussi plus

agitée, les souffrances du ventre plus vives, mais, malgré cela, le matin elle dit se sentir mieux ; en effet, le ventre examiné est moins sensible, moins douloureux, on peut le presser plus facilement, le pouls est plus développé; il y a eu deux selles copieuses dans la matinée, de 4 à 7 heures du matin, à peu de distance l'une de l'autre; l'action de la *pulsatille* n'étant pas terminée, je ne donne aucun médicament. Bouillons et eau sucrée comme hier.

8 *Septembre.* — La nuit a été bonne ; elle a dormi tranquillement à diverses reprises et assez longuement chaque fois, il n'y a pas eu de vomissement ; aussi le matin se montre-t-elle contente ; le ventre est devenu souple, on peut le palper partout, l'épigastre seul reste sensible. Le pouls est moins fréquent, plus développé (92 pulsations) ; la bouche reste pâteuse, presque amère ; l'appétit s'éveille ; la malade demande à prendre quelque chose, on lui concède une cuillerée à café de gelée de pomme après chaque bouillon.

9 *Septembre.* — La nuit n'a été tranquille que jusqu'à 3 heures du matin ; à ce moment elle a vomi deux fois dans l'espace d'une heure quelques matières bilieuses vertes. Le matin elle ressent, de loin en loin, quelques nausées, mais le ventre est tout-à-fait revenu à l'état normal; l'épigastre et l'hypocondre droit restent légèrement douloureux. Bouillon comme hier, et pour ce soir, 5 heures, la prise d'un globule de noix vomique de la trentième dilution.

10 *Septembre.* — Nuit passée dans un sommeil irrégulier; la malade a été plus souvent éveillée que les nuits précédentes. Hier au soir, à 9 heures, un petit vomissement plutôt muqueux que bilieux, ayant un goût aigre (effet primitif de la noix vomique) ; pouls presque normal (84 pulsations). La malade désire vivement des aliments ; je lui accorde deux soupes légères.

11 *Septembre.* — Calme parfait ; elle a pris, avec grand

plaisir, hier, les soupes accordées, je lui en concède trois pour la journée. A dater de ce jour, sixième du traitement, elle va de mieux en mieux. Tous les symptômes morbides aigus se sont effacés; le pouls est bien, les forces seules sont encore peu développées et ne pourront l'être davantage que par l'effet d'une bonne alimentation continuée long-temps.

Ainsi se sont avanouis, en six jours, des symptômes déjà fort graves et qui menaçaient de plus en plus les jours de cette jeune personne qui, depuis cette époque, a toujours joui d'une bonne santé; cependant je dois ajouter que, pendant la convalescence, qui a eu quelque longueur à cause de l'état maladif antérieur à l'état aigu, elle a pris quelques médicaments pour combattre l'infection miasmatique qui entretenait quelques symptômes du côté de l'estomac et rendait parfois les digestions pénibles et laborieuses et quelquefois même suivie de vomissements éloignés.

OBSERVATIONS PRATIQUES.

PAR LE Dr PERRUSSEL.

1re Observation.

Pemphigus chronique.

Un jeune enfant de 8 ans, fils d'un lieutenant de vaisseau, nous est amené par sa mère de Lorient à Nantes, pour être traité d'un *Pemphigus squammosus* qui date de son enfance.

Toutes les ressources de l'allopathie avaient été employées en vain, et la science des Alibert, Biet et autres *grands médecins* de l'école ancienne avait été épuisée sans succès.

Heureusement que la nature, puissante et active chez cet enfant, avait résisté avec instinct et énergie contre les procédés antipathiques mis en usage, et que le petit malade avait conservé une assez belle santé, à part le supplice que lui imposait cette affreuse maladie.

La peau du corps était sèche, parcheminée, se couvrait de légères écailles de poisson qui, en se dépouillant, laissaient l'épiderme à vif et légèrement humide ; le prurit était insupportable la nuit, les accès se renouvelaient deux à trois fois dans le mois, et aux nouvelles lunes ils étaient surtout intenses.

La mère, interrogée avec beaucoup de soin et de précaution, ne put me mettre sur la voie de la cause ; rien de pareil n'avait existé dans sa famille et celle du mari ; la psore était rejetée comme une horreur ! L'enfant avait été nourri par sa mère et avait présenté cette maladie avant l'opération du vaccin, qui ne changea rien à son état.

Sauf à m'éclaircir plus tard, en écrivant en particulier au mari, je me décidai non pas pour *sulf.*, dont on avait abusé, mais suivant un conseil que me donna en pareil cas Hahnemann en 1837. Je donnai *sassap.* 6., 12me., 24me, pendant six semaines, etc.

L'amélioration fut notable et telle, que la mère m'écrivait qu'elle était sûre à présent de la guérison de son fils.

Tout heureux que j'étais moi-même du résultat déjà obtenu, je restais inquiet sur le remède à faire suivre et que je ne trouvais pas dans la *série* des parents de *sassap.*

Le caractère de l'enfant ne m'indiquait rien de bien précis, et le père était parti avec un commandement pour nos colonies....

Je m'arrêtai alors à la pensée, que j'ai trouvé bien souvent fondée, que le principe syphilitique pouvait bien être la cause réelle du mal; quelques questions adressées à la mère sur ses fonctions génitales, sur ses mentrues, sur

la couleur de la leucorrhée, etc., m'avaient singulièrement prévenu.

Je me décidai donc pour la famille des *mercures*, et commençai par *solub.* 12., 24, puis *dulcis* id., et enfin, *vivus* 30 et 200...., et en moins de deux mois la guérison était proclamée par la joie et les expressions de reconnaissance de toute une famille.

J'ajouterai comme avantage complet de l'homœopathie sur les méthodes opposées :

Que plus de 5,000 fr. avaient été dépensés sans succès au milieu des mille et une drogues, plus dégoûtantes les unes que les autres, dont on l'avait saturé!!

Et que la guérison n'a coûté, par l'homœopathie, que 150 fr. d'honoraires!!

—

2me Observation.

Épilepsie.

Le nommé B...., ouvrier à Indret, 20 ans, fort, est atteint d'*épilepsie* depuis l'âge de 12 ans, par suite de frayeur et de coups sur la tête.

Renvoyé de l'hôpital comme incurable, il allait être enfermé comme idiot dans la maison des aliénés, quand il nous fut adressé.

Trois mois de traitement par *bellad.* 6 et 12 *hepar.*, 12 et 24, *silicea* id., et *lachesis* id., tous donnés en une seule goutte sur un morceau de sucre (la dose donnée tous les 15 jours), ont suffi pour guérir ce jeune malade qui, tombé au sort de la conscription, est aujourd'hui un des beaux grenadiers de la République.

Au sujet de cette observation, qui est la 2me. ou 3me. seulement, je crois que je possède comme succès dans cette affreuse maladie, depuis 15 ans que je traite des épi-

leptiques : je dois dire que dans une consultation que je demandais à Hahnemann, en 1842, pour un épileptique, le maître me répondit, pour m'éclairer sur l'insuccès dont je me plaignais dans ce cas : vous avez donné à trop fortes doses.

Or, quelles étaient les fortes et les faibles doses? Je ne m'avisais pas de le demander dans la consultation suivante; je savais que depuis que Hahnemann était circonvenu et qu'il n'écrivait plus, la réponse qui se faisait *oralement* ne se faisait plus du tout par *écrit*.

Je me mis donc à réfléchir, et je pensai que les fortes doses ne pouvaient être que les hautes dynamisations, et qu'en raison de la perturbation où se trouvait le système nerveux, l'action permanente, progressive, géométrique des atômes dynamisés, pourrait bien être exténuante et ne pas permettre de réaction convenable au principe vital, trop long-temps surexcité et débilité par le remède.

Je me décidai alors à ne donner qu'une seule dose au lieu d'une tous les jours, et je ne cherchai à produire dans l'organisme qu'un élan, au lieu d'une série de mouvements réactionnaires. De là, l'administration des gouttes à la 6, 12, 24, etc., suivant la susceptibilité nerveuse ou morale du sujet.

Je crois vraiment que nous n'arriverons à bien préciser la dose pour chaque cas, que lorsque nous aurons découvert, par une série d'expériences cliniques, l'action, le phénomène physiologique qu'opère le remède dans les constitutions *malades*.

Mais je crois aussi que, pour faire comme le sage, nous devons nous abstenir, dans le doute, et donner chez les enfants et les vieillards, dont la vitalité, quoique sensible, n'est plus assez puissante pour résister, des doses basses plutôt que hautes, celles-ci décrivant un cercle d'effets plus étendu, plus révolutionnaire.

De même, dans les maladies aiguës, les doses basses doivent être préférables, et plus souvent répétées.

En un mot, l'analogie ne doit pas être seulement entre le remède et le mal, mais bien encore entre l'intensité, l'acuité de la maladie et l'activité aiguë, spontanée du remède.

Notre pratique, modifiée bien des fois et s'exerçant sur 12 à 1500 malades par an, nous a conduit à ce sujet à des notions presque mathématiques.

—

3me. Observation.

Incontinence d'Urine.

Jean-Marie R...., âgé de 18 ans, frêle et d'une taille au-dessous de la moyenne, brun et sec, n'ayant plus été malade depuis son enfance, qui a été assez débilitée par la misère, est atteint, depuis son bas-âge, d'une incontinence d'urine, qui a résisté à tous les moyens allopathiques.

Nous avions obtenu de trop beaux résultats en ce genre, par *puls.*, *sep.*, *sulf.*, *rhus*, suivant les indications, pour reculer devant le service à rendre à ce malade; aussi après l'examen fait des symptômes, nous nous décidâmes pour *kréosote*, parce que nous avions lu dans la *Bibliothèque homœopathique de Genève*, dans des mémoires allemands *ad hoc* et dans l'énumération des cas, où agissait le mieux *kréosote*, que la dégénérescence des tissus ou l'émaciation des constitutions était un cas d'indication spéciale.

Nous avons donc donné une goutte de la 6me. dilution qui, prise en six doses, dans 125 grammes d'eau, a produit une amélioration subite d'abord, et la cessation de l'accident après.

Mais, le mois suivant, la maladie est revenue, *sulf.* 30 a été alors administré comme anti-psorique, avec cessa-

tion...., puis récidive nouvelle qu'une dose seconde de *kréosote* 7me. a complétement enlevée sans retour.

Les seules réflexions à faire au sujet de ces guérisons, se réduisent à dire que l'homœopathie est la *seule vérité en médecine*, et qu'il est du devoir de notre jeune République, de l'installer à la tête de l'Université et des hôpitaux, comme pouvant seule concourir à améliorer la cause du Peuple, et à sortir enfin l'humanité de son lit de Procuste, où la dilacèrent les ministres de l'erreur.

Note sur l'hygiène morale,

PAR LE Dr TURREL.

Les études qui ont l'homme pour objet ont toujours pris et prendront de plus en plus une large place dans la sphère des connaissances que l'intelligence humaine est appelée à conquérir. Mais les acquisitions successives qui sont faites dans cette voie procédant, comme toujours, du matériel au spirituel, il s'ensuit que les notions anatomiques et physiologiques précèdent de beaucoup la science philosophique en développement et en certitude.

Il n'est donc pas étonnant que l'hygiène morale soit encore à l'état d'enfance dans les livres qui traitent spécialement de la science de l'hygiène. Si les préceptes rationnels appliqués aux besoins du corps n'ont pu être formulés avec quelque rigueur scientifique avant que la connaissance de l'homme matière fût complète, à plus forte raison la véritable hygiène morale ne pourra être solidement constituée que lorsque l'homme aura été le sujet d'une analyse philosophique, exacte, et que le jeu de ses passions aura été

sainement apprécié au point de vue du rôle qu'il est appelé à jouer dans le présent et dans l'avenir.

Ce n'est que par de longs et pénibles labeurs que l'anatomie et la physiologie, sciences presque entièrement d'observation, ont pu être assises sur des bases solides. Mais que d'erreurs se sont abritées pendant de longues années sous l'autorité de noms respectables, avant que des études plus consciencieuses eussent fait justice des théories improvisées par le besoin qu'éprouvaient les fondateurs de la science de ne pas la laisser incomplète et de remplir toutes les lacunes!

Cette impatience de tout savoir ou de tout s'expliquer, qui a conduit des esprits supérieurs à cette étrange aberration de nier l'utilité ou la nécessité de certains organes à fonctions douteuses, doit nous mettre en garde contre de pareilles négations quand elles se reproduisent soit dans l'ordre matériel, soit dans l'ordre moral.

C'est dans les spéculations métaphysiques si incertaines, si argutieuses, que se rencontrent surtout ces assertionss tranchantes, ces négations aveugles qui tendent à mutiler l'âme au profit de telle ou telle théorie dans laquelle certains ressorts ne sauraient être utilisés. Telle faculté psychique n'a pas son emploi actuel ou apercevable; il faut donc l'étouffer soigneusement où en nier avec audace l'opportunité, parce qu'on ne sait pas se rendre compte de son utilité, de son rôle important. L'hygiène de cette faculté ne pourra donc pas se faire ou sera tracée tout de travers et à contresens.

Le savant, animé du véritable esprit philosophique et pénétré du sentiment religieux, croit que la main de Dieu n'a rien édifié en vain; devant les secrets que sa raison ne peut pas pénétrer, il s'arrête respectueusement, mais avec la conviction que ce dont il ne peut pas se rendre compte a son emploi nécessaire et son incontestable utilité; s'il voit

dans l'ordre moral des facultés énergiques, produire des résultats désastreux, il ne fait pas remonter jusqu'à l'auteur de toutes choses une accusation sacrilége, il confesse humblement que l'homme dans son imperfection n'en a pas encore trouvé l'emploi utile dans toutes les circonstances, qu'il n'en a pas encore déterminé convenablement l'hygiène.

L'ancienne médecine, procédant avec cet aveuglement qui naît d'opinions préconçues et d'une observation incomplète, ne voit dans les symptômes d'une maladie que des effets d'une cause locale plus ou moins matérielle, résidant quelquefois dans les liquides, le plus souvent dans les solides, d'autrefois dans le système nerveux. Elle attaque donc la cause locale, ou les symptômes qu'elle ne fait taire que par de moyens violents.

L'homœopathie considère les symptômes comme les traducteurs matériels de la lutte engagée entre l'organisme et une cause de troubles ; partant de ce principe que rien ne se fait en vain dans les organismes, elle accepte ces manifestations symptômatiques comme des efforts les plus efficaces possibles dans l'espèce pour ramener l'équilibre vital, et elle vient en aide à l'économie dans la lutte trop souvent inégale qu'elle soutient ; agissant dans le sens de la nature, elle n'emploie que des moyens simples, que des agents convenablement atténués, pour ne pas augmenter outre mesure la portée de la réaction.

L'ancienne médecine fait taire violemment les manifestations morbides.

La médecine nouvelle les utilise pour mettre fin à la lutte.

Il est facile de voir quel sera le principe philosophique qui guidera dans l'hygiène morale les sectateurs de l'ancienne école et les partisans de l'homœopathie.

Pour l'allopathe, les passions se manifestant par des actes plus ou moins violents et produisant des troubles de diverse

nature dans l'organisme, ces éléments de lutte seront considérés comme mauvais. Il sera rationnel d'étouffer ces puissances révolutionnaires, de mutiler ces agents de mouvements et de vie, et de réduire l'homme au rôle d'une machine fonctionnant dans un cadre plus ou moins étroit, suivant les besoins du moraliste ou du législateur.

Pour le médecin homœopathe, ces désordres, naissant de la lutte des passions, révèlent une impossibilité absolue pour ces puissances que Dieu a mises en nous, de s'exercer d'une manière utile pour l'individu et pour la société. S'il accepte que leur essor dangereux doive être réprimé actuellement pour la sécurité de tous, il n'admet cette répression que comme moyen transitoire en attendant que les formes sociales aient pu s'harmoniser avec la nature humaine, et que nos lois et nos coutumes aient pu s'établir conformément à la volonté de Dieu. Le philosophe animé de l'esprit de Hahnemann ne permet pas qu'il soit rien négligé dans cet admirable microcosme que Dieu a créé avec tant d'amour ; il ne croit pas que l'homme soit éternellement condamné à retourner dans sa plaie un poignard ensanglanté ou à nourrir de sa chair, comme ce jeune Spartiate, le renard caché sous ses vêtements.

Lorsque l'enfant vient au monde, entouré de tant de causes de souffrances et de destruction, il est initié à la vie par la douleur ; il pleure parce qu'il a froid, parce qu'il a faim, parce que ses langes grossiers, comparativement au liquide dans lequel il flottait, impressionnent péniblement sa peau. Vient-on à écarter ces causes de peine, l'enfant rit et s'endort ; est-on impuissant à le satisfaire, il continue à pleurer. C'est un enfant méchant, dit-on de lui ; on n'a pas su lui rendre la vie supportable, et les parents s'en prennent à lui de leur propre maladresse ou de leur insuffisance.

L'enfant grandit ; il aime d'instinct l'air pur et le soleil ; il aime les fleurs et les arbres ; il suit avec passion l'insecte

dans les herbes, le papillon autour des corolles; il recherche ses jeunes amis; il aime à former avec eux des groupes actifs dont tous les membres combinent leurs efforts vers un but commun.

Au lieu d'utiliser cette pétulance qui va s'exercer au détriment des victimes qui s'offrent à ses effets, au lieu de lui donner pleine et entière jouissance de ces biens dont il est si avide, l'air, le soleil, le jeu en commun, le législateur et les parents conspirent contre cette nature active et vivace, cherchent à la dompter par un travail aride et répugnant. On enferme l'enfant dans un collége sous la surveillance d'un homme triste, austère et ennuyé; on tue son imagination, on étouffe sa spontanéité sous une règle démoralisante, et l'on s'étonne que ce petit peuple, si turbulent d'instinct, s'insurge si volontiers contre l'homme honorable qui traîne le boulet en compagnie avec lui, ou qu'il s'incline pâle, souffreteux, à demi-mourant, vieux avant l'âge, sous ce joug de fer qui flétrit la jeunesse et tarit la vie dans sa source la plus pure.

Nous qui n'avons pas encore oublié la vie de collége, nous nous rappelons que ceux qu'on appelait alors les bons élèves étaient de pauvres enfants à demi-stupides, qui n'ont pas tenu dans le monde les espérances prématurées qu'ils avaient données, et que ceux que l'on appelait les indisciplinables, les mauvais élèves, c'est-à-dire, ceux qui s'échappaient de la classe pour aller jouir, en liberté, de leurs biens naturels, sont devenus souvent des sujets fort distingués et des citoyens très-recommandables par l'énergie de leur caractère et la noblesse de leurs sentiments.

Une éducation incomplète, qui tend à tuer le corps au profit de l'esprit; une hygiène morale, exclusive qui essaie de retenir l'être pensant et agissant dans un cercle de Popilius, produisent donc une révolte permanente de l'enfant énergiquement doué, ou une soumission inerte et dégradante de

la part de l'enfant dont les aptitudes sont moins puissantes.

Voyons ce que fait la société, qui est le régulateur de l'hygiène morale, pour l'enfant devenu homme fait.

Nous naissons tous avec des aptitudes diverses; nous avons en nous des dispositions morales et intellectuelles qui devraient raisonnablement être consultées lorsqu'il s'agit de diriger le jeune homme vers la carrière qu'il remplira le plus avantageusement pour lui-même et pour la société. Mais il arrive rarement qu'une étude sérieuse soit ainsi faite qui permette de solliciter le jeune homme vers des travaux pour lesquels il est apte : devant sa vocation mal déterminée, quelquefois contre des goûts bien prononcés s'élève l'inflexible volonté d'un père désireux de se donner un successeur dans son fils, ou bien le préjugé social qui ne veut pas que le fils d'un homme, appartenant à une profession dite libérale, soit destiné à vivre du travail de ses mains. Nous savons, il est vrai, que quelle que soit la carrière que l'on embrasse, libérale ou manuelle, qu'elle soit imposée ou qu'elle résulte d'une vocation bien prononcée, il n'y a pas pour l'homme une satisfaction complète à exercer exclusivement son esprit ou ses bras. La loi du travail attrayant c'est l'alternance dans les fonctions, et cette loi ne peut pas recevoir son application dans la société actuelle; mais il est incontestable que, même avec la monotonie d'un état exclusif, l'homme serait plus heureux s'il choisissait celui pour lequel il a le plus d'aptitude. Ici encore on méconnaît un élément de sa nature, et on lui fait éprouver un dommage plus ou moins considérable.

On a prêché à l'enfant le devoir, le renoncement, l'abnégation, la pauvreté et le désintéressement. A peine initié au monde, il entend un langage tout nouveau. On lui dit qu'il doit s'enrichir, que la fortune rehausse les médiocres, et couvre les mauvais d'un vernis respectable. On lui apprend à préférer à tout la richesse; on lui prêche une morale facile,

et on l'engage à se laisser aller à son amour pour les plaisirs à condition qu'il ne se compromettra pas. Lancé sur le terrain dérivant de la concurrence, il cherche à dépasser ses rivaux; tout moyen lui sera bon pour arriver à ses fins et son être moral ne sortira pas pur de cette rude épreuve. Placé entre le témoignage de sa conscience, les leçons de ses premiers maîtres, et les exemples funestes, les moqueries dédaigneuses contre les niais et les dupes de vertu, le jeune homme deviendra ce que sont la plupart de nos contemporains, des déclamateurs de morale, des défenseurs des choses saintes qu'ils violent secrètement et derrière le rideau pour leur plus grand intérêt.

Que devient en effet l'être moral dans cette série de contradictions scandaleuses entre les prescriptions de la religion, de la morale, et les sollicitations d'un égoïsme qui ne peut trouver sa satisfaction qu'au détriment d'un prochain, qu'il nous est prescrit d'aimer comme nous-mêmes? Que fera l'homme de ses qualités qui le conduiraient à la misère, de ses nobles tendances qui l'exposeraient à la risée du public? Bravera-t-il ces deux terribles choses, et revêtira-t-il courageusement la livrée de Job? Hélas! le mendiant, le pauvre ne transmettent que la honte à leur postérité, leur héritage est une maison de détention ou une médiocre place d'emploi subalterne pouvant à peine joindre les deux bouts; il faut donc imiter le voisin qui trompe et s'enrichit, et c'est ainsi que s'établit cette grande école de vice et de tromperie qui domine insolemment notre civilisation gangrenée.

Cette contradiction flagrante entre les préceptes et la conduite que nous venons de signaler dans les relations sociales, nous la retrouvons encore dans le for intérieur. Ici comme ailleurs, la loi de contrainte et le mensonge de convention produisent des effets subversifs dont tous les développements ne sauraient être mesurés. Le mauvais emploi des facultés, leur essor contre lequel toute compression est impuissante,

mais qui se fait jour par une résistance plus ou moins déviée du plan divin, les désordres monstrueux et les explosions effrayantes qui viennent épouvanter, de loin en loin, les populations ignorantes des causes de ses débordements, tels sont les principaux résultats de cette fausse morale et de cette éducation incomplète qui ne craint pas d'étouffer les mobiles dont elle ne sait pas tirer parti, agissant en cela comme le ferait un enfant qui voudrait placer ses épaules sous le balancier d'une machine à vapeur.

Ce serait donc une œuvre de philosophie politique que l'exposé du milieu dans lequel l'homme fonctionnerait librement et intégralement d'une manière digne de sa noble nature. Ici comme dans notre esquisse d'hygiène physique, nous ne saurions que signaler le vice sans essayer d'esquisser des préceptes qui nous entraîneraient hors de notre sujet. Nous devons nous borner ici à dessiner, d'après le plus grand des philosophes modernes, un tableau des principales facultés humaines, convaincus que nous sommes, que chacun de nos lecteurs, en descendant au fond de sa conscience, reconnaîtra l'exactitude de nos prémisses et la justesse de nos aperçus.

Les mobiles humains sont de deux sortes : ils appartiennent à l'ordre matériel et à l'ordre moral.

Les passions de l'ordre matériel sont du ressort des sens. Elles se résument dans une tendance unique : la tendance au luxe.

L'amour du bien-être physique est donc un besoin naturel, et nous ne comprenons pas que de faux moralistes abondamment pourvus de tous les biens matériels, prêchent le renoncement et l'abstinence. Il est vrai que, conséquents avec les nécessités de l'ordre social, ils comprennent que le bien-être n'étant accessible qu'à quelques-uns et au détriment de plus grand nombre, il importe d'éloigner des lèvres trop avides la coupe tentatrice à laquelle ils s'abreuvent eux-mêmes à longs traits.

Les passions animiques peuvent s'appeler affections : elles comprennent l'amour de la famille, l'amour de la femme et l'amitié.

Enfin, les passions de l'esprit ou distributives sont la passion émulative, la passion de l'alternance ou du changement, et la passion de l'enthousiasme : toutes les nuances de passion, toutes les variétés de caractères viennent se grouper autour de ces trois pivots, et les innombrables séries de goûts et de mœurs dépendent de la dominance de l'une ou de plusieurs de ces passions.

La phylosophie hahnemanienne nous apprend, qu'au lieu de dicter la loi à ces forces que Dieu a mises en nous, l'homme doit s'étudier à leur trouver un emploi utile et à créer le milieu le plus favorable à leur développement harmonique et intégral. C'est la grande loi de similitude de l'homœopathie qui nous guide encore dans la question d'hygiène morale ; seule, elle nous donnera le moyen d'en tracer sagement les préceptes ; seule, elle nous mettra sur la voie des réformes sociales que nos législateurs s'épuisent vainement à chercher dans les lois de violence et de compression.

Nous n'ajouterons qu'un mot : la loi hahnemannienne, la loi d'harmonie et de similitude domine toutes les questions physiologiques, thérapeutiques, sociales et philosophiques, et, cela, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est marquée de ce sceau indélébile que Dieu imprime à ce qui émane de lui. Nous avons cherché à le démontrer aujourd'hui dans l'ordre moral, puissions-nous avoir apporté quelque lumière dans les esprits, et avoir éveillé quelques doutes dans les cerveaux présomptueux qui ne craignent pas de jeter sur Dieu, lui-même, la responsabilité de leurs sottises et de leurs erreurs.

Médecine Vétérinaire (1).

OBSERVATIONS PRATIQUES,

PAR M. PLANTIN,

Médecin vétérinaire à Marseille.

Première Observation.

Phlegmon parotidien.

Le 17 février 1846, M. le commandant d'O...., me fait appeler pour donner des soins à son cheval malade depuis le 10. Ce cheval avait eu à supporter une petite pluie froide le 9. On lui avait prescrit des boissons blanches miellées, des embrocations d'huile d'olive chaude à la gorge, et mis une peau d'agneau en guise de cravatte.

C'est un cheval hongre, bai-cerise, à deux fins, cinq ans, bonne complexion.

Symptômes.—Grand abattement, gorge très-douloureuse, bouche chaude, humide, grande difficulté pour avaler; l'animal allonge le cou toutes les fois qu'il veut déglutir un liquide, tête basse, il la relève de temps en temps vivement et tout à coup, conjonctives injectées, pouls plein et fréquent à 65 pulsations à la minute (2), respiration normale, extrémités froides. *Belladonne* 12, gouttes 3; bonne cou-

(1) Dès 1845, notre ami M. Plantin a publié, dans le *Bulletin de la Société de médecine homœopathique de Paris*, plusieurs observations dignes d'intérêt et entre autres la guérison d'un éparvin sec par *Cannabis*.

La date est précieuse, en France surtout, où Mrs. les Médecins vétérinaires, qui se sont occupés d'homœopathie, sont encore en si petit nombre. C.

(2) L'état normal est de 32 à 38.

verture, diète, boisson blanche tiède que l'animal prend avec difficulté.

Le 18, même état, même médicament à prendre toutes les quatre heures. Vers le soir, une tumeur dure, chaude, très-douloureuse, apparaît au bas de la parotide droite. Plus grande difficulté pour avaler les liquides, la salive sort de la bouche. Pouls à 75 pulsations, peau chaude, sèche, yeux fortement injectés. *Aconit* 12, gouttes 3, à prendre toutes les deux heures.

Le 19, même état général, mais les symptômes locaux plus intenses, la tumeur de la région parotidienne s'étend jusqu'à l'oreille dans l'auge et descend jusqu'au tiers supérieur de l'encolure; elle est excessivement douloureuse et chaude; on dirait les mâchoires collées tellement leur écartement est difficile; la salive écumeuse sort abondamment de la bouche qui est brûlante; l'animal aime à tremper le nez dans un baquet plein d'eau blanche qui est constamment à sa disposition, mais il ne peut avaler. *Bryon.* 12, gouttes 15, dans 30 grammes d'eau distillée, à prendre dix gouttes sur un morceau de sucre, toutes les deux heures. Le sucre que l'animal appète beaucoup, a l'avantage de se fondre dans la bouche fortemement humectée par la salive et en ayant soin de tenir la tête relevée, le médicament a le temps de produire son action sur la muqueuse buccale. Le soir la tumeur a diminué d'un quart, elle est toujours très-douloureuse; on éloigne les doses d'une heure.

Le 20, la tumeur a diminué de moitié ainsi que sa chaleur; l'animal est moins abattu, il commence à prendre la boisson. Pouls à 55 pulsations. Même médication.

Le 21, la tumeur a presque entièrement disparu, mâchoires libres, plus de salivation, gaité, envie de manger, l'animal ronge le ratelier. On cesse toute médication. Barbotage et un kil. de foin coupé menu.

Le 22, nulle trace de maladie. Demi-ration.

Le 23, l'animal est rendu à son régime ordinaire.

Deuxième Observation.

Laryngite.

Le 14 février 1847, je suis appelé par M. B....., pour donner mes soins à son cheval qu'il a reconnu malade la veille au soir. C'est un cheval corse, hongre, bai-brun, quatre ans, tempérament musculo-nerveux, difficile à approcher en santé. La veille, ce cheval a été soumis à une allure précipitée au milieu de laquelle il a été arrêté étant en sueur et exposé à l'air pendant demi-heure.

Symptômes. — Peau chaude, sèche, abattement, face exprimant la souffrance, bouche sèche, chaude, conjonctives injectées, toux laryngée fréquente, rauque, la pression du larynx provoque la toux et cause une douleur violente pendant laquelle l'animal se défend, respiration courte. L'auscultation n'indique aucune lésion dans la poitrine, pouls fort, plein et fréquent, 80 pulsations à la minute; défécations nulles, urines rares, fortement colorées. *Acon*, 12, goutt. 20 dans 250 grammes d'eau distillée, à prendre en cinq fois dans la journée, diète, boissons tièdes blanchies par la farine d'orge; couvertures chaudes; le 15, à 7 heures du matin, aggravation de l'état du malade, pouls à 100 puls., bouche brûlante, sèche, soif très-forte, déglutition difficile, respiration ronflante, naseaux fortement dilatés, larynx plus douloureux, toux très-fréquente sans expectoration, poitrine saine, selles nulles. *Acon.* teinture mère 5 gouttes toutes les heures. Le soir, légère diminution des symptômes généraux, respiration la même, l'animal a fait quelques crottins durs et secs, même médication pour la nuit. Le 16, à 7 heures du matin, la respiration est tellement bruyante qu'on l'entend à quinze mètres de distance; il y a crainte de suffocation dans la journée, très-grande anxiété, naseaux dilatés outre mesure. *Spong.* 12, goutt. 3, à prendre toutes les deux heures. A midi la respiration est moins bruyante, même

médication. Le soir, il faut être à côté du malade pour entendre le bruit respiratoire; la peau est moite, les naseaux à l'état ordinaire; l'animal s'aperçoit de ce qui l'entoure, il se laisse approcher plus difficilement, en un mot, il reprend ses habitudes. *Spongia* 12, goutt. 2 toutes les quatre heures; boisson blanche.

Le 17, à 7 heures du matin, plus de fièvre, respiration normale, bouche encore un peu sèche, envie de manger, point de défécation. *Nux. v.* 12, goutt. 3, deux barbotages dans la journée. A 5 heures du soir l'animal rend des crottins serrés, forte envie de manger, il se jette avidement sur un brin de paille qu'on lui présente; gaîté.

Le 18, demi-ration de foin et barbotages.

Le 19, ration entière.

Le 20, il sort attelé pour une petite promenade.

Troisième Observation.

Le 9 juin 1847, M. R...., notaire, me fait amener un cheval bai, cinq ans, présentant une masse compacte de verrues sur la face, de manière à rendre la tête de ce cheval hideuse. Ces verrues existent depuis quelque temps et leur nombre va toujours en augmentant. Un collègue, consulté avant moi, a mis en pratique la resection partielle; mais trois à quatre jours après chaque opération, il en sort de nouvelles et en plus grand nombre. C'est dans cet état que l'animal m'est présenté. *Calc. Carb.* 30, goutt. 3. Le 10, même médication Le 15, même état. La même médication est suivie jusqu'au vingt-deux.

Le 26, point d'amélioration. Pensant toutefois que *calc. carb.* est bien le médicament indiqué, je donne une basse dilution. Je commence par donner *calc. carb.* 4, goutt. 3, et je continue tous les jours ce médicament jusqu'au 30, en

ayant soin d'augmenter chaque dose d'une goutte. J'arrive ainsi à 7 goutt. A cette dose les verrues disparaissent comme par enchantement.

Le 1er juillet, le cocher en me présentant le cheval, me dit : je ne sais comment cela se fait, les verrues ont diminué de moitié depuis hier. Trois jours après il n'en restait aucune.

—

Quatrième Observation.

Le 9 mai 1845, M. L.... vient réclamer mes soins pour un chien épagneul, gris, âgé de trois mois; il est très-joyeux, et a un appétit vorace. Lorsqu'il a fait quelques pas à la course, il s'arrête et rampe par terre, ses membres ne peuvent plus le soutenir : on dirait qu'il est cloué au sol; dans cette position, il relève la tête, regarde les personnes qui l'entourent comme pour leur demander du secours; cinq minutes après il se relève de lui-même, mais il ne tarde pas à tomber dans le même état. Toutes les autres fonctions s'exécutent bien. *Sulf.* 24, goutt. 1, améliore son état le jour même. Le 10, *sulf.* 24, goutt. 1. Le 11, je le rends à son maître ; il est entièrement guéri.

—

Cinquième Observation.

En novembre 1845, M. R...., de St.-Jérôme, m'amène un chien d'arrêt, âgé de 6 mois, taille moyenne, pour me consulter sur la maladie, dite maladie des chiens, dont l'animal se trouve atteint en ce moment; il a en outre une taie qui lui recouvre une partie de l'œil droit. *Kalj. carb.*, *bryon.* et *bellad.* sont successivement employés, et la maladie et la taie disparaissent en peu de jours. Deux mois après en-

viron, ce même chien m'est représenté; un seul symptôme inquiète son maître; l'animal est très-gai, a bon appétit, toutes ses fonctions s'exécutent à merveille, il chasse bien, mais dès l'instant qu'il veut prendre de la nourriture sur laquelle il se jette toujours avec avidité, une douleur aiguë, sans siége connu, traduite par des cris perçants, l'empêche de continuer le repas et l'oblige à se retirer. Quatre ou cinq secondes après il est à son état normal; si alors il veut se rapprocher de l'aliment, le même phénomène se renouvelle. En donnant à manger à l'animal avec le soin de tenir l'aliment à la portée de sa tête, il peut prendre son repas sans douleur. J'ai fait moi-même l'expérience, et le résultat est en tout conforme à la déclaration du maître. J'ordonne *sulf.* 2/30 dans du sucre de lait, une prise tous les soirs pendant trois jours. Le chien m'est ramené le quatrième jour. On n'a pas jugé nécessaire de lui donner la troisième prise, l'animal est complétement guéri. Plus tard j'ai revu ce chien, il a constamment joui d'une bonne santé, et la douleur n'a jamais reparu.

—

Sixième Observation.

Le 25 octobre 1846, à 11 heures du matin, je suis appelé par Mme. D...., pour visiter un chien qui, la veille, est tombé du deuxième étage sur les dalles du vestibule. L'animal a été recueilli sans donner signe de vie.

Race maltaise, âgé d'un mois, point de fracture, pouls nul; l'animal n'a pas changé de place, il ne donne signe de vie que par une respiration rare. En le touchant on croirait toucher un cadavre qui a encore sa chaleur. Pronostic très-grave. Je fais transporter ce chien dans mon infirmerie, et en arrivant je lui administre une cuillerée d'une potion composée avec *arn.* 3/6 dans 100 grammes d'eau. Le soir, je répète la dose.

L'animal ouvre les yeux demi-heure après et change de place. Deux heures plus tard il est debout et essaie de marcher.

Le lendemain matin il court, en boitant légèrement du membre postérieur droit. Même dose; il mange une soupe. Le soir, il était complétement guéri.

—

Septième Observation.

En mars 1847, Mme. R.... me fait appeler pour me consulter sur sa chienne dont l'état l'inquiète beaucoup. Chienne levrette, 4 ans; elle a fait une seule portée.

Depuis la veille au soir cette chienne vomit à chaque instant, en faisant des efforts extraordinaires. Les matières rejetées sont glaireuses, blanches et parfois striées de sang. Soif inextinguible; elle ne peut supporter l'eau qui peu de temps après son ingestion, est rendue mêlée à des matières glaireuses. Abattement extraordinaire, nez sec et chaud, ventre contracté et douloureux, les nausées ne la quittent pas. *Verat. alb.* 3/24 dans 100 grammes d'eau, à prendre toutes les demi-heure, par cuillerée à bouche.

La première cuillerée arrête les vomissements, la bête s'endort d'un sommeil profond; le lendemain elle commence à prendre des aliments qu'elle digère très-bien.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

PAR M. CORDOUAN,

Médecin vétérinaire à Marseille.

Première Observation.

Le 21 novembre 1847, je suis appelé, à 2 heures du matin, pour traiter un cheval de voiture de remise, appartenant à l'Administration des *Phocéennes* à Marseille, qu'on me dit

être affecté de vertiges. Arrivé à l'écurie, je trouvai le sieur Frédéric Grosson occupé, avec sept à huit de ses cochers, à contenir avec des cordes, des entraves, ledit animal contre les transports et les violences auxquels il se livrait depuis environ trois heures. Les premiers renseignements que j'obtins du sieur Grosson, furent que ce cheval était depuis 4 ou 5 jours dans un état de somnolence et de paresse; qu'en cet état il avait cru devoir l'abandonner à un repos absolu, et en dernier lieu, le faire saigner pendant deux fois, coup sur coup; il ajouta que quelques heures après ces émissions sanguines l'animal était entré dans un état de fureur tel, qu'il se jetait contre les murs avec la plus grande violence, qu'il enjambait les crèches, qu'il tombait de tout son poids et faisait la culbute; enfin, qu'il était fou, et que le voyant dans cet état il avait cru devoir me faire appeler pour le confier entièrement à mes soins. J'acquiesçais à cette marque de confiance, sous la réserve que je ne voulais pas être contrarié dans le mode de traitement que je me proposais d'entreprendre. L'animal présentait alors les symptômes suivants : tête élevée, oreilles droites, yeux flamboyants et sortant des orbites, impatience, jactation des membres antérieurs, tremblement des muscles de l'avant-main, salivation blanche, écumeuse, craquement de dents continuel, raideur des membres postérieurs et mouvements désordonnés; le bruit l'excite, la lumière l'effraye, il se cramponne la tête contre le mur, une sueur froide ruisselle sur tout le corps, mais principalement à l'avant-main. N'ayant dans ma boîte que *chamomille* qui pût lui convenir, je lui en administrai deux gouttes dans environ deux cents gouttes d'eau du puits qui se trouvait dans l'écurie, et je dis au sieur Grosson que, dans moins d'une heure, il devait s'opérer un changement notable. Demi-heure après, le cheval fut tout-à-fait tranquille et tous les symptômes que j'ai énumérés plus haut, disparurent pour faire place à la stupidité, à l'a-

battement et à l'absence de tout mouvement. Cet état d'hébétude dura environ deux heures, après lesquelles je m'aperçus qu'un nouveau délire allait se développer. Ce qui eut lieu. J'administrai aussitôt deux gouttes de *belladona*, et tous les symptômes qui s'étaient prononcés comme auparavant, mais avec moins d'intensité, disparurent en moins de deux minutes. Le cheval reprit encore son état de stupéfaction et d'hébétude, et resta jusqu'à 10 heures du soir sans changer de position; lorsqu'à cette heure un nouvel accès se manifesta, mais moins fort encore que le dernier. Nouvelle administration de *belladona*, même calme un instant après. Ce mieux se soutint jusqu'à 3 heures du matin du 22, où une nouvelle crise céda encore instantanément sous l'influence de *belladona*, et ce fut la dernière. Alors je m'aperçus que la joue droite portait une tuméfaction assez étendue vers la commissure des lèvres, ce qui me fit présager une terminaison heureuse. En effet, cette tuméfaction se dissipa peu à peu, l'animal prit, pendant cette journée, un peu d'eau blanche, et toutes les fonctions se rétablirent au fur et à mesure que nous nous éloignions du dernier accès. Le 25, il fut conduit à la promenade, et le 30, il put reprendre son service, comme d'ordinaire, sans qu'il ait montré, depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, 1er. septembre 1848, qu'il court encore dans la ville, aucun dérangement dans ses fonctions demeurées normales.

Hahnemann a bien raison de dire qu'il n'y a pas constamment de convalescence dans les maladies aiguës, lorsqu'on a le bonheur de faire choix du bon médicament. Les chevaux que l'allopathie guérit du vertige sont très-rares, et ceux-là même restent convalescents pendant plusieurs mois quand ils ne deviennent pas immobiles ou impropres à tout service.

Deuxième Observation.

M. Dupont, demeurant à Marseille, place aux OEufs, confie à mes soins un chien de race épagneule, qui, depuis un mois environ, était soumis au traitement allopathique. Les symptômes qui caractérisaient la maladie dont il était affecté, au moment où il fut porté chez moi, étaient les suivants : cécité, perte totale de l'appétit, tête renversée sur le dos, jactation des membres antérieurs, station debout impossible ; s'il essayait de se relever, il tombait à l'instant ; paralysie du train postérieur, rétraction des dernières phalanges, aboiement continuel ; couché, il se tenait roulé sur lui-même, et si on essayait de le relever, en le soulevant par la peau du dos il restait dans le même état ; maigreur extrême.

Je lui administrai quelques globules de *belladona* 30. Pour toute nourriture et boisson, pendant dix jours, il ne prit que deux verres de lait par jour à l'aide d'une bouteille à sirop. Chaque fois qu'il avait avalé cet aliment, les jactations des quatre membres se renouvelaient et duraient environ quatre minutes. Dans ces moments désordonnés, il se roulait à terre, sa tête était renversée, les yeux, très-ouverts, roulant dans les orbites, les mâchoires s'ouvraient et se fermaient spasmodiquement. L'accès passé, il restait tapi et toujours roulé sur lui-même, les pattes rétractées et sans faire aucun mouvement.

Après la seconde administration de *belladona*, qui eut lieu le lendemain, le chien ne hurla plus ; mais point d'appétence, aucune défécation alvine, somnolence continuelle, insensibilité pour tout ce qui se passait autour de lui, la voix même de son maître ne le tirait pas de cet état soporeux.

Le quatrième jour, nouvelle administration de *belladona* ; mêmes symptômes ; le sixième jour, nouvelle dose ; alors je reconnus un léger amendement ; quand je l'appelai, il re-

muait un peu la queue, il soulevait un peu les paupières qui étaient constamment fermées. Aucun autre mouvement du corps ni des membres ne se manifestait. Le dixième jour une selle a lieu, il témoigne le désir de prendre des aliments. Une soupe claire lui est présentée; il refuse de la prendre seul, attendu qu'il ne peut ouvrir les mâchoires qui sont encore frappées de spasme; il la prend à l'aide de la fiole. Alors les jactations avaient cessé ainsi que la rétraction des pattes, la tête ne se renversait plus, la peau était souple, le poil plus luisant, et l'animal fut de mieux en mieux. Le quinzième jour, il essaye de se relever, mais ses forces peuvent à peine le soutenir, le train de derrière était paralysé; j'administrai quatre globules de *rhus*. Le vingtième il marche assez librement. A cette époque, quoique toutes ses fonctions se fissent parfaitement, il était encore privé de la vue. Le trentième jour de sa sortie de l'infirmerie, il y voyait comme auparavant, et il avait gagné de l'embonpoint. Depuis ce jour, le chien n'a plus été malade

—

Troisième Observation.

M. Arnaud (Félix), rue Ferrari, vient, le 15 avril 1848, me dire qu'un de ses chevaux a eu des coliques et craignant que ce ne soit la trop grande abondance de sang qui les lui occasionne il réclame de moi une saignée. J'examine le cheval et je trouve que le pouls est un peu plein, mais pas fiévreux. Les conjonctives ne sont pas injectées, l'animal mange de bon appétit, ses fonctions respiratoires se font d'une manière régulière. Enfin, je lui atteste que le cheval ne présente aucun signe de maladie, et qu'il n'y a par conséquent aucune indication de pratiquer la saignée. Néanmoins, il persiste à ce que je fasse cette opération.

Je cède malgré moi à ses obsessions, et lui tire six livres de sang. Deux jours après sa femme vient, tout essoufflée, me dire que les coliques tourmentent affreusement ce même cheval; je me rends aussitôt auprès de lui, et le trouve ayant brisé son licol et mangeant de bon appétit le foin qui était dans son râtelier; j'examine très-soigneusement l'animal, et ne reconnais encore aucun signe de maladie, et je me retire. Le 18, au rapport du propriétaire, le même cheval est frappé, par deux fois, des mêmes symptômes que les jours précédents. Je fais tous mes efforts pour découvrir en lui quelques signes de maladie; mais en vain, j'interroge alors celui qui le conduisait, pour savoir d'une manière mieux détaillée les symptômes d'une maladie si spontanée et si éphémère. Voici ce qu'il me rapporta : le cheval tremble subitement, chancelle, tombe, se roule; fait des mouvements convulsifs avec les jambes, raidit son encolure et ses membres, les mâchoires sont serrées, il frappe des pieds, les yeux sont pivotants et hagards, il sue abondamment, et après dix minutes environ il se relève en tremblant, il est raide dans ses membres, la vue est troublée, il a peur, il tient la tête relevée tournant les oreilles à droite, à gauche, sa démarche est mal assurée, enfin, il finit avant une demi-heure par reprendre son appétit et rentrer dans son assiette ordinaire. Après avoir fait le relevé des symptômes que je viens d'énumérer, je reconnus que l'animal avait été frappé d'accès d'épilepsie. Pour mieux m'en convaincre, je le fis conduire dans mes infirmeries. Aussitôt arrivé je lui donne *belladona* 2 goutt, 25, dans l'intention de provoquer la maladie. En effet, une heure après un accès a lieu en ma présence et dure environ 15 minutes avec les mêmes symptômes que ci-dessus; mais cet accès est le dernier qu'ait eu le cheval, jusqu'à ce jour.

—

Quatrième Observation.

Un cheval gris, de race percherone, appartenant aux *Messageries Nationales*, fut amené chez moi pour cause d'immobilité, ce dont il me fut facile de me convaincre par les symptômes suivants : l'animal est dans un état de stupeur, les jambes rapprochées du centre de gravité; grande difficulté de reculer; si on lui croise les jambes, il reste indéfiniment dans cette position, le corps et l'encolure sont raides, les oreilles droites, un air effaré; tantôt il mange, tantôt il refuse les aliments, il garde parfois une bouchée de foin entre les lèvres pendant des heures entières, il ne peut relever la tête pour prendre le foin dans le râtelier, sa tête est constamment penchée sous la crèche, il fait entendre des craquements de dents, les mâchoires sont serrées spasmodiquement.

Six doses de *bryonia* 30, 2 gouttes, ont suffi dans l'espace de quinze jours pour lui rendre l'intégrité de ses fonctions.

Considérations philosophiques,

PAR LE Dr PERRUSSEL.

(*Suite.*)

DE L'ORGANISATION NOUVELLE D'UNE SOCIÉTÉ MÉDICALE.

2e Lettre

Au docteur CHARGÉ.

Cher confrère et ami,

Les événements ont tellement marché et grandi depuis novembre dernier où je vous adressai ma première lettre, que vous me pardonnerez sans doute de vous entretenir

aujourd'hui, toujours pourtant au point de vue de notre école, des péripéties par où la France vient de passer, et des hommes qui semblent destinés à jouer le rôle supérieur qui convient désormais à notre *Napoléon de la paix*.

Et ne croyez pas que je cède ici à un besoin de causerie ou de manifestation oratoire, comme celui qui semble dominer notre Assemblée Nationale; loin de moi pareille monomanie. Dieu merci, je ne veux qu'insister sur ce qui se passe autour de nous pour donner à mes raisons, en faveur de mon idée d'*organisation*, les preuves les plus authentiques, les plus palpitantes d'intérêt, d'actualité. Certes, où faut-il puiser pour trouver en ce moment plus de sujets d'études, de réflexions, d'épreuves, si ce n'est dans les faits dont nous sommes témoins depuis trois mois déjà?

J'avais l'honneur de vous dire dans ma première lettre que *sans l'ordre il n'y avait pas d'organisation possible*, et il semble que la Révolution de Février soit venue tout exprès pour donner la preuve évidente de cet axiome, si peu goûté encore aujourd'hui. Je disais aussi qu'*un Etat était comme un organisme*, et qu'il fallait pour sa longévité harmonique une solidarité dans ses rouages, pareille à celle qui existe dans la constitution de l'homme. Inutile d'insister pour affirmer que c'est faute de cet équilibre qu'est tombée la dynastie dernière, comme tomberont tous les pouvoirs futurs qui n'auront pour base que les simulacres de la vérité, de la justice et de l'ordre.

Il n'était donc pas bien nécessaire d'être doué de la seconde vue de Cassandre pour annoncer le cataclysme qui vient de faire table rase de notre royauté, et remettre à l'étude nos lois et nos principes.

Enfin, nous voilà entrés dans une époque nouvelle; l'air semble frais et pur partout sur nos têtes; le ciel, quoique parsemé de nuages, laisse apercevoir sa coupole azurée; le soleil de mai sourit au printemps; l'horizon est magnifique;

la mer s'étend au loin comme un lac aux eaux miroitantes et écumeuses, et le vaisseau de l'Etat, toutes voiles dehors, cingle entre des îles et des écueils dirigé par des pilotes hardis... Rien n'annonce encore le naufrage, malgré les gros vents qui contrarient la manœuvre et les éclats du tonnerre qui au loin semblent prédire la tempête!... Le vaisseau file, court sur la lame étincelante; tout semble promettre un heureux voyage et belle arrivée au port... Et pourtant il faut bien le dire, le navire n'arrivera pas à destination; il doit périr infailliblement!... Les malheureux nautonniers ne se doutent pas qu'il leur manque le meilleur des moyens pour réussir... une boussole!... Oui, c'est triste à dire, malgré leurs qualités éminentes, spéciales, les hommes qui sont à la tête du pouvoir ne possèdent pas la boussole qui peut sauver le pays. Et dans l'Assemblée Nationale, composé informe de mille diversités, bien peu sont à la hauteur des circonstances et de l'avenir.

Je disais encore que le médecin pouvait être seul capable de coordonner, de hiérarchiser les pouvoirs; mais qu'il fallait surtout qu'il fût plus que médecin *simpliste*, et qu'il possédât le criterium de la méthode *composée* qui permet seul de se servir avec fruit des procédés d'ordre et de distribution sériaire que la nature nous enseigne par la physiologie. Eh bien! la preuve de ce que j'avançais nous est surabondamment fournie aujourd'hui; car nous avons à la présidence de l'Assemblée et au ministère des médecins dont les calculs sont incontestables, mais dont l'impuissance cependant fera *chorus* avec celle de leurs collègues, faute de cette boussole indispensable.

Si le président de l'Assemblée avait la science qui organise par groupe, par séries, par phalanges; malgré, et à cause peut-être des éléments divers, hétérogènes, qui la composent; en huit jours, en usant de son autorité privée et dans l'intérêt de tous, il aurait pu établir certainement dans cette

foule bruyante et divisée, une distribution graduée, par départements ou par positions prises dans l'enceinte, des députés en divers groupes, affectés à chaque genre de travaux. Ainsi il aurait pu obtenir par le vote :

Des groupes de travailleurs divisés en Agricoles,
— — — Industriels,
— — — Manufacturiers;
Des groupes de Légistes, — Constitutionnels,
— — — Civils,
— — Judiciaires;
Des groupes de Savants, — Médecins,
— — — Artistes,
— — — Socialistes, etc.

Etc., etc., etc.

Il aurait pu trouver dans les 900 membres qui représentent la puissance intellectuelle de la France, toutes les manifestations de l'esprit humain, et par conséquent tous les besoins de la société.

Puis, comme il n'y a pas de série sans pivot, de circonférence sans centre, il y aurait eu un groupe *pivotal*, formé d'un membre de chacune des diverses réunions, et qui, composant une espèce de puissance synthétique, serait chargé de revoir les travaux élaborés par chaque groupe et de les compléter.

Avec une organisation ainsi établie, dans cette réunion solennelle des représentants de la première nation du monde, il est plus que probable que les séances se passeraient avec un calme et une dignité qu'on est en droit de désirer; les délibérations s'exécuteraient avec plus de suite, les solutions arriveraient à une fin plus heureuse.

Mais qu'il y a loin de cet accord plus ou moins parfait au *tohu-bohu* que présentent chez nous les réunions de gouvernants, d'administrateurs et de savants !

Comment, en effet, arriver à l'ordre, à l'unité, dans une

assemblée où les questions de législation sont confiées à des manufacturiers; celles de chemins de fer, des ponts et chaussées à des agriculteurs, et ainsi de suite, sans qu'il y ait même un groupe suprême chargé de revoir le travail avant d'en faire voter l'exécution. Vraiment si, dans l'époque où nous vivons, les éléments d'ordre, les instruments de travail, les connaissances techniques abondent, on peut bien dire que c'est la méthode de s'en servir qui manque.

Ainsi, personne ne peut douter de la bonne volonté de tous, des efforts intelligents qui se produisent; mais au milieu de cette armée de combattants, où est le plan stratégique des évolutions, où est le chef, qui entend sa voix, où est l'état-major ?

Tous s'agitent, s'avancent, se reculent, avancent encore, obliquent, puis s'arrêtent.

Tous proposent, disposent, crient, discutent, votent... et aucun ne proclame, ne démontre, ne réalise.

Pas un n'a pu encore et j'en sais pourtant heureusement qui le diront... personne n'a su dire que l'organisation d'une République ne peut se faire de toute pièce et spontanément... qu'il y avait une transition, une lacune indispensable; qu'il fallait d'abord exposer l'*idée* pour développer les *moyens*.

Que l'idée était l'*unité dans la puissance, l'accord entre tous les rouages, produisant l'harmonie, la paix, le bonheur pour tous* : RES PUBLICA; que les moyens étaient: l'*association, la combinaison des forces vers ce but.*

Or, dans les lois de la physiologie, que trouvons-nous de plus vrai que cette logique?... Les médecins, *républicains sans le savoir*, ne savent-ils pas que leur science a pour idée l'*accord des rouages, des fonctions, la* SANTÉ, *cette paix du corps et de l'âme*?

Que les moyens sont l'*association et la combinaison des forces, des fonctions en vue de cette admirable unité,*

Les médecins sont donc déjà préparés à cette science d'organisation par les admirables phénomènes d'ordre que leur révèle la nature et par les moyens qu'elle leur enseigne pour y arriver.

Mais les médecins savent surtout que, pour arriver à la santé, à l'harmonie, ce n'est pas en agissant sur toute la constitution organique, prise dans son ensemble comme corps unique, qu'on réussira; mais bien en opérant sur chaque organe, entraînant avec lui les organes correspondants... En agissant ainsi, par progression, par groupe, par série, de manière à ce que stimulés, avertis, tous les rouages produisent d'abord leur cercle respectif de mouvement en concours progressif, corrélatif avec celui de chaque correspondant, pour arriver enfin à un ensemble de fonctions qui, par la réunion des forces tangentes, produiront l'UNITÉ, l'HARMONIE.

Or, dans une réunion de ressorts aussi *heureusement* variés, divers, infinis, que ceux offerts par un gouvernement, les médecins socialistes doivent comprendre qu'on ne réussira qu'autant qu'au lieu d'agir sur la masse des forces à la fois, on opérera de la partie au tout, en commençant par un point de l'organisme social, pour perpétuer et coordonner graduellement le mouvement dans toute son étendue.

Je tiens à constater l'analogie parfaite qui me paraît exister entre l'organisme *social* et l'organisme *humain*.

Je répéterai donc ce que je n'ai fait que mentionner plus haut :

Que pour agir sur le corps de l'homme, il faut bien éveiller la sensibilité, la vitalité générale ; mais il faut surtout que l'agent modificateur, après avoir stimulé tout l'être, concentre spécialement son action sur un des points malades ou à réorganiser.

De même pour le corps social, il faut bien que le médecin éveille aussi la sensibilité, l'attention, l'esprit de tous

par ses lois, sa propagande, etc.; mais il faut surtout qu'il dirige et applique sa puissance administrative d'abord sur un des points, pour ensuite hiérarchiser sériairement l'ordre partout.

Or, dans le corps social, quel est le point, l'organe alvéolaire dont l'organisation, la mise en jeu, stimulerait, engrènerait la chaîne des diverses parties qui forment le tout?... N'est-ce pas la commune?

C'est donc dans cette enceinte réunissant très-bien tous les éléments nécessaires, que l'idée doit être dirigée tout d'abord, et le moyen mis en pratique ; une commune une fois associée dans tous ses ressorts, *travail*, *capital*, *talent*, rétribuée dans une justice distributive, proportionnelle au *travail*, au *capital* et au *talent* ; le mécanisme s'étendra facilement aux autres communes pour former le département, etc., et on arrivera ainsi à l'organisation intégrale de tout l'empire.

Tel est le plan qui offre le plus de chances de réussite à la pratique de la science sociale qui doit seule sauver notre pays de sa ruine.

Hors de cette méthode et de cette science, il n'y a pas de salut ; les intérêts, au lieu d'être confondus dans un même dévouement par l'association, se livreront éternellement la guerre ; toutes les passions continueront à se fausser, et le règne de Satan perpétuera les germes de discorde, de misères et de douleur.

Le Christ a dit aux hommes : « *Soyez frères, aimez-vous,* « cherchez le royaume de Dieu et la justice, et vous aurez « par surcroît les choses qui vous manquent... cherchez « et vous trouverez... »

Depuis 1800 ans, les savants, les moralistes, les praticiens, ont cherché, les catholiques ont prêché..., qu'a-t-on trouvé ou plutôt qu'avait-on trouvé en 1796?... Rien, rien, rien... C'est douloureux à dire pour la vanité et l'am-

bition prétentieuse des Apôtres ; mais c'est pourtant là une sanglante vérité.

Heureusement qu'à l'aurore du XIXe siècle, le *fils d'un marchand de draps*... a crié aux hommes : SOYEZ ASSOCIÉS, et leur a donné la LOI qui pourra seule réaliser sur la terre le royaume de Dieu et sa justice, et faire des hommes, au lieu d'une *race de vipères*, comme le disait le FILS DU CHARPENTIER, une *Race de frères*, unis dans le même amour, pour le même but : le bonheur par l'association des facultés physiques et morales dont Dieu les a doués.

N'allez pas croire, cher confrère, que tout ce que je viens de vous dire soit seulement de la politique sociale, c'est bien de la belle et bonne médecine, comme vous allez le reconnaître, à propos de la question de l'organisation nouvelle d'une société médicale que je vais tâcher de traiter tant bien que mal.

Je disais donc plus haut, en parlant de l'Assemblée Nationale, que le président aurait dû arriver à la formation de groupes divers avec un centre pivotal, formant ainsi un cercle de forces se combinant et s'aidant par une action simultanée et continue.

Eh bien! il doit en être ainsi pour une société de médecine, même distribution, même concours, même ordre, même but. Qu'est-ce, en effet, qu'une réunion de médecins? Un composé plus ou moins hétérogène de savants à diverses nuances, offrant tous des spécialités, des forces opposées, différentes et qu'il faut *unitariser* cependant.

Or, pour que cette réunion agisse avec ensemble, avec succès, avec une certaine justice distributive, il faut arriver à lui donner la puissance d'agir dans toute son intégralité de force, et, pour cela, la disposer de manière à ce que ses facultés entrent dans toute leur virtualité.

La première chose à faire est donc, pour le président *provisoire*, de tracer le tableau des membres de l'Assemblée,

avec leurs qualités, spécialités, couleurs personnelles, pour les grouper ensuite en diverses séries.

Ainsi, soit une réunion de 60 à 100 membres, tous versés à divers degrés, dans les sciences dites naturelles et dont la plupart joindraient des études spéciales accessoires à celles-ci, et même en dehors des sciences médicales, soit la législation, la politique, la stratégie, l'industrie, etc., etc. La liste une fois dressée avec la nuance scientifique, caractérielle donnée à chaque membre, il sera procédé à la formation renouvelée chaque mois, des groupes et séries, comme suit :

ORGANISATION NOUVELLE

D'UNE SOCIÉTÉ MÉDICALE.

—

1re SÉRIE.

Anatomistes.

1er groupe : Ostéologistes.
2e — Myologistes.
3e — Splanchnologistes.
4e — Angeiologistes.
5e — Nevrologistes, etc.

2e SÉRIE.

Physiologistes.

6e groupe : Dermistes.
7e — Phlegosistes.
8e — Circulationistes.
9e — Sensualistes.
10 — Psychologistes, etc.

3e SÉRIE.

Pathologistes (internes)

11e groupe : Nosologistes.
12e — Diagnotistes.
13e — Dynamistes.
14e — Organistes.
15e — Etc., etc., etc.

4e SÉRIE

Chirurgiens.

16e groupe : Otistes.
17e — Oculistes.
18e — Lithotritistes.
19e — Prosectistes.
20e — Résolutistes, etc.

5e SÉRIE.

Médicastres.

21e groupe : Expérimentistes.
22e — Posologistes.
23e — Pharmaceutistes.
24e — Spécifistes.
25e — Thérapeutistes.

6e SÉRIE.

Dogmatistes.

26e groupe : Théoriciens.
27e — Spiritualistes.
28e — Magnétistes.
29e — Philosophistes.
30e — Socialistes.

7e SÉRIE.

31e groupe pivotal :

UNITÉISTE.

Composé d'un membre de chacun des groupes.

Cette disposition n'est pas donnée comme modèle, mais qien comme idée et pourrait être formée de plus ou moins de membres, de groupes, de séries, suivant le nombre de la réunion, mais du moins devrait l'être dans ce sens pour avoir une valeur, un jeu de mouvement d'une certaine puissance, d'une constante efficacité.

On comprend dès-lors que le président nommé par l'élection, à plusieurs degrés, arriverait à être, en passant par le scrutin de tous, une certaine autorité qui imprimerait à l'Assemblée une majesté, une direction, une lumière supérieure.

On entrevoit déjà aussi que les questions mises à l'étude

iront de plein droit, suivant leur couleur, à la série, au groupe de travailleurs correspondant au groupe pivotal unitéiste, et que dès-lors il y aura des chances pour qu'elles soient mieux traitées.

Il arrivera aussi qu'un ouvrage de chirurgie ou de philosophie médicale, adressé à la société, ne sera plus la proie du président qui le confie ordinairement, suivant l'effet qu'il veut en obtenir, à qui bon lui semble; mais que cet ouvrage ira le premier à la série des chirurgiens, le second à celle des dogmatistes.

On verra encore que ces mêmes ouvrages ne seront plus abandonnés, pour leur compte-rendu, au caprice d'un seul, mais bien aux lumières d'une réunion de travailleurs compétents.

Ce qu'il faut dans toute collection de forces, ce n'est pas la confusion, le caprice, l'incohérence, mais bien l'ordre le mieux organisé.

Pour les ouvrages à imprimer, pour les journaux à publier, il faudrait adopter la même méthode, afin que la lumière ne perdît aucun de ses puissants rayons.

L'homœopathie est, nous le savons tous, une science bien démontrée; chaque jour nous en reconnaissons, au lit des malades, la merveilleuse puissance; mais il ne s'ensuit pas pour cela que nos malades et nos ennemis soient pénétrés de la même conviction que nous; or, s'il est beau de guérir, j'ajouterai qu'il est nécessaire que la guérison soit connue, propagée.

Les journaux de médecine que nous avons, remplissent bien le but scientifique d'apporter la science à tous les appelés à la professer; mais qu'apprennent-ils à la société, au monde malade? Où vont-ils? dans nos cabinets. Qui les lit? nous seuls, ou à peu près.

Or, est-ce ainsi qu'on doit propager une vérité quand on la croit aussi utile, aussi humanitaire que la nôtre?

Reconnaissons-le donc, nous avons tous des sentiments à la hauteur de notre mission ; mais, tous, nous sommes arrêtés par des considérations secondaires, par des préjugés sous lesquels nous plions. Ceux d'entre nous qui possèdent des positions brillantes et dont le nom est porté par les cent voix de la renommée, ceux-là, drapés superbement dans leur manteau, crient au charlatanisme, quand un confrère lance un journal ou une monographie, pour faire connaître la doctrine dans sa réalité; c'est là, il faut le dire, un puritanisme qui se sent trop de son succès et que rien ne justifie.

Quand le Christ, il y a 1800 ans, pénétré de la vérité sainte qu'il fallait annoncer au monde pour le sauver, appela à lui de simples pêcheurs, qu'il envoya de bourgade en bourgade, certes, il ne s'arrêta pas à l'idée qu'on pourrait bien condamner la forme; il leur dit : allez et enseignez les nations ; et grâce à eux la barbarie a fait place à la civilisation qui n'est pas notre perfection dernière, et l'esclavage, après avoir cédé la place au servage, a disparu en partie sous les douleurs du prolétariat ; le succès sans doute n'a pas été aussi complet que l'avait rêvé le maître, mais du moins les efforts ont été grands et généreux, les déceptions incessantes et défiées, et depuis la chaumière du paysan de la Bretagne et des rives de l'Amérique, jusqu'aux palais des rois et aux dômes de St.-Pierre de Rome et du Vatican, partout la parole véridique a été semée comme une nourriture céleste ; partout elle est tombée sur des âmes attristées, gémissantes sous le poids de leurs douleurs ; partout, enfin, l'apôtre, l'évangéliste a fait entendre et a propagé, sous toutes les formes, la parabole du maître.

Pourquoi donc, nous seuls, conserverions-nous dans le sanctuaire notre doctrine évangélique ; douterions-nous de sa puissance ou de l'opportunité de ses effets? Ah! loin de nous pareille crainte ! A l'œuvre donc, pour organiser no-

tre armée pacifique; à l'œuvre, frères, voici l'heure des sublimes pensées, des pratiques généreuses; courage tous, et en proclamant à la face de la France régénérée, la sainteté de notre cause, nous avancerons l'heure du royaume de Dieu et de sa justice, et sauverons l'humanité.

Nantes, le 25 mai 1848.

F. PERRUSSEL, D.-M.

APPRÉCIATION DES MÉDICAMENTS ALLOPATHIQUES ET HOMŒOPATHIQUES,

PAR LE Dr DEVERGIE, AÎNÉ,

Professeur honoraire des Hôpitaux militaires de Paris, etc., etc., etc.

« Le médecin est le ministre de la nature, n'importe ce qu'il médite, n'importe ce qu'il fasse; si la nature n'obtempère pas, il ne commande pas à la nature (Baglivi.) » Ce précepte si sage, d'un de nos meilleurs médecins, évite dans la pratique de la médecine allopathique de commettre beaucoup d'erreurs et préserve les malades de l'abus des médicaments. C'est lui qui guida Broussais dans la réforme immense qu'il fit dans la pharmacopée; c'est lui qui doit être le guide de tout médecin éclairé, n'importe à quelle école il appartient, n'importe la doctrine qu'il ait embrassée. Si dans l'étude des agents médicinaux sur l'homme malade, ce précepte avait toujours été suivi, la matière médicale ne serait pas aussi informe, aussi monstrueuse, aussi compliquée, aussi incohérente, comme l'écrivait Bichat en 1801. Les

essais tentés depuis pour la simplifier, n'ont abouti à aucun résultat satisfaisant. La raison en était simple, l'application des médicaments n'a toujours lieu que chez l'homme malade; toutes les méthodes se réduisaient à ce principe faux : *Déterminer les propriétés des médicaments d'après la nature des maladies contre lesquelles ils se montraient salutaires.*

A cette méthode vicieuse d'étudier les médicaments sur l'homme malade, se joint, en allopathie, un autre principe non moins erroné, et qui avait déjà été signalé souvent avant Hahnemann et depuis par l'école de Broussais : nous voulons parler de l'emploi des mélanges médicamenteux. Jamais, ou très-rarement, ils ne sont employés seuls. Le médecin prescrit-il une tisane? rarement elle est simple, le plus souvent composée de plusieurs plantes. Est-ce une potion qu'il formule? sous les titres *de base*, *d'excipient*, *d'adjuvant*, *de correctif*, il réunit toujours quatre à cinq substances sans avoir égard aux propriétés particulières dont elles jouissent. Sans parler des altérations que ces mélanges doivent faire éprouver aux médicaments, lors même qu'il ne se passe pas entre eux aucune réaction chimique, ce qui arrive souvent, peut-on se fier aux effets qu'ils produisent, et est-il possible au médecin, quand il guérit, d'attribuer ses succès à telle ou telle substance employée dans la formule complexe prescrite ?. Répétons avec Montaigne : « De tout cet amas ayant fait une mixture de breuvage, n'est-ce pas quelque espèce de rêverie d'espérer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et mélange, pour courir à charges si diverses? Je craindrais infiniment qu'elles perdissent ou échangeassent leurs étiquettes et troublassent les questions. »

Une seule voie se présente : c'est celle tracée et suivie par Hahnemann pour arriver à un résultat certain. C'est l'expérimentation sur l'homme sain des substances médicatrices,

Il a fait connaître la nécessité d'opposer aux maladies naturelles, des médicaments qui produisent des symptômes analogues, et agissent suffisamment pour modifier les maladies et les guérir. Cette nécessité entraîne le besoin de connaître rigoureusement tous les effets que peut produire chaque médicament, et cependant tous les traités de matières médicales qui ont été faits jusqu'à ce jour, sont loin de fournir cette connaissance; les données qu'ils fournissent sur la propriété des médicaments sont incomplètes, conjecturales ou fausses. En pouvait-il être autrement, puisque les sources auxquelles ont été puisés les éléments de la matière médicale sont impures. En effet, dit Bichat, à quelles erreurs ne s'est-on pas laissé entraîner dans l'emploi de la dénomination des médicaments ? On créa des désobstruants quand la théorie de l'obstruction était en vogue; les incisifs naquirent quand celle de l'épaississement des humeurs lui fut associée. Les expressions de délayants, d'atténuants, furent mises en avant à la même époque. Quand il fallut envelopper les âcres, on créa les invisquants, les incrassants, etc.; ceux qui ne virent que relâchement ou tension des fibres dans les maladies, que *taxum et strictum* comme ils le disaient, employèrent les astringents et les relâchants; les rafraîchissants et les échauffants furent mis en usage, surtout par ceux qui eurent spécialement égard, dans les maladies, à l'excès ou au défaut de calorique, etc.

« Des moyens identiques ont eu souvent des noms différents, suivant la manière dont on croyait qu'ils agissaient : désobstruant pour l'un, relâchant pour l'autre, rafraîchissant pour un autre, le même médicament a été tour à tour employé dans des vues toutes différentes et même opposées, *tant il est vrai que l'esprit de l'homme marche au hasard quand le vague des opinions le conduit.* »

N'avait-on pas été jusqu'à déduire l'action des médicaments de leurs propriétés physiques, chimiques ou botani-

ques. Faut-il rappeler la folie de ces anciens médecins qui attribuaient à l'orchis la propriété de ranimer la puissance virile à cause de la forme de ses deux tubercules, au curcuma une action dans la jaunisse par sa couleur jaune ; qui employaient le millepertuis comme efficace dans les plaies et contusions, parce qu'il laisse suinter un suc rouge ? Les modernes n'ont-ils pas fait aussi des tentatives ridicules pour deviner les vertus des médicaments à l'aide de l'odorat et du goût ?

Certaines substances n'ont été considérées que sous tel ou tel de leurs caractères physiques, d'après lesquels on a inféré, par analogie, leurs vertus médicinales. Ainsi, sous le nom d'*amers*, on a fait une grande classe d'agents pharmaceutiques remarquables par leur amertume, auxquels on a attribué les mêmes propriétés *excitantes*, *toniques*, *antiseptiques* reconnues au quinquina, et on les emploie à peu près indifféremment pour la même médication, sans calculer le moins du monde les autres effets qu'ils sont susceptibles de produire.

D'autres substances ne sont connues que par leurs propriétés chimiques et par une grossière analogie des réactions obtenues dans nos laboratoires ; on leur a attribué la propriété de fondre, dissoudre des humeurs, des engorgements dans l'organisme vivant : de là une classe de médicaments fondants, dissolvants, etc.

D'autres substances, et c'est le plus grand nombre, ont été classées d'après leurs propriétés thérapeutiques ; mais ces propriétés n'ont été déduites que de l'action des médicaments contre telle ou telle maladie. Ainsi, les antiphlogistiques, les antiscorbutiques, les antispasmodiques, les dérivatifs, les antelminthiques, etc. Mais que conclure de l'action de ces médicaments qui n'ont jamais été employés seuls, mais toujours mêlés à un grand nombre de substances actives, soit dans les potions, les tisanes, les emplâtres,

etc., etc., sans parler des saignées, des vésicatoires et des autres moyens qu'on associe aux premiers? Comment discerner, entre tant de modificateurs, l'action spéciale et curative de l'un d'eux?

La matière médicale est donc toute à refaire. On ne peut attribuer aucune vertu médicatrice à une substance d'après sa propriété physique, chimique et botanique; l'expérience dément complétement cette opinion. Bichat reconnait que jusqu'à lui la matière médicale a manqué de base, parce que toujours on a conclu de la pathologie (maladie) à la thérapeutique (traitement); vice capital, qui avait pour point de départ de prendre la maladie pour mesure de la puissance du médicament, et, pour résultat, de prêter au médicament des propriétés qu'il pouvait ne pas posséder, puisque dans ce système il y avait impossibité de faire une part exacte à l'énergie vitale, aux symptômes de la maladie et au médicament lui-même; enfin, de soumettre l'art de guérir aux inconcevables fluctuations qu'ont subies les doctrines médicales.

Depuis Bichat (1801), malgré les efforts tentés par Barbier (d'Amiens), Alibert, Nysten et autres auteurs, la matière médicale n'est pas plus avancée, et nous en avons la preuve. Le dernier Traité de thérapeutique que la science possède (1841), contient les mêmes erreurs, les mêmes incohérences, les mêmes fautes reprochées par Bichat : des classifications fausses, inexactes; des dénominations nouvelles qui ne sont pas plus explicites que les anciennes. Ainsi nous avons des médicaments *reconstituants*, *des altérants*, jetés pêle-mêle avec les évacuants, les irritants, les astringents, les excitants, etc., etc.: cependant on y trouve quelques progrès pour certains médicaments; le mercure, l'arsenic, l'or, etc.; on a essayé de placer en regard de l'action thérapeutique sur l'homme malade, l'action du médicament sur l'homme sain; on a fait une classe de *médicaments substitutifs ou homœo-*

pathiques ; mais ces tentatives sont si inexactes , si incomplètes, si loin de la vérité , si peu en rapport avec la véritable homœopathie, qu'on ne sait si l'on doit féliciter les auteurs de cet essai. Je pencherais plutôt pour le blâme ; car cette partie de l'ouvrage est manifestement hostile à la doctrine d'Hahnemann , à ses travaux les plus réputés qu'on rejette avec un superbe dédain. MM. Trousseau et Pidoux sont bien arriérés et ignorent complétement ce qui se passe en homœopathie, même à Paris.

Le langage de l'homœopathie se glisse à pas lents dans le camp de ses adversaires. Les uns sont forcés , malgré eux, d'en reconnaître la vérité tout en la critiquant ; d'autres se sont livrés de bonne foi à des essais dont ils n'ont qu'à se louer. Quelques-uns , en silence , commencent à constater la valeur des doses infinitésimales.

La *Gazette Médicale* (août et septembre 1841) contient des expériences faites avec les diverses renoncules ; le mémoire de M. Moreau , de Tours , sur son traitement des hallucinations avec un médicament homœopathique , le *datura stramonium* ; la *Gazette de Genève* fournit beaucoup d'essais tentés sur l'homme sain avec divers médicaments. M. Bossu , dans son nouveau compendium (1842), rapporte à la loi des semblables tous les médicaments confondus sous les noms d'altérants , de fondants , substitutifs ou homœopathiques.

Les citations suivantes viennent encore corroborer ce que nous avons dit sur la nécessité d'une étude nouvelle de la matière médicale , pour la rendre utile à l'homme malade : « Loin de s'enrichir dans la proportion des autres branches de la médecine, dit Bayle , qui en a parlé avec connaissance de cause , la matière médicale a réellement fait des progrès rétrogrades : une foule d'agents et de substances qui jusqu'alors avaient été regardés comme salutaires , sont tombés dans l'oubli ou bien ont été proscrits ; les nombreuses

recherches qui avaient été faites jusqu'à nous sur les vertus des médicaments ont cessé d'être consultées ; et l'on a été jusqu'à ce point de scepticisme et d'incertitude, qu'on a révoqué en doute l'efficacité des substances les plus héroïques.

« La médecine actuelle est déviée de ses voies naturelles : elle a perdu de vue son but, son noble but, celui de soulager ou de guérir. La thérapeutique est rejetée sur le dernier plan. Sans thérapeutique, cependant, le médecin n'est plus qu'un inutile naturaliste passant sa vie à reconnaître, décrire, classer et dessiner les maladies de l'homme. C'est la thérapeuthique qui élève et anoblit notre art ; par elle, par elle seule il y a un but, et j'ajoute que par elle seule cet art peut devenir une science. » (*Amédée Latour.*)

« La thérapeutique est la partie de la médecine qui s'est montrée la plus rebelle au joug des systèmes, et qui a fourni les armes les plus puissantes pour les détruire.... Celui qui au lieu de soulager augmente le mal ; celui qui laisse périr au lieu de guérir les malades, celui-là ne pourra jamais faire triompher des doctrines qui le conduisent à de si déplorables résultats. La thérapeutique est la pierre de touche de toutes les théories ; *c'est au nombre des guérisons qu'ils opèrent qu'on doit juger du mérite des praticiens.* » (Bégin.)

Faut-il ajouter ici ce que nous avons déjà cité de Bichat : « On dit que la pratique de la médecine est rebutante ; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales, etc. »

Ce qui vient d'être rapporté n'est-il pas assez juste, assez explicite pour prouver toute l'incohérence de notre matière médicale et souvent ses inutiles ressources ? Ces citations ne prouvent-elles pas le besoin d'une réforme générale dans la manière dont les médicaments sont employés en médecine ? N'est-ce pas assez pour justifier les praticiens qui, soumis aux inexactitudes et aux dénuements de la matière

médicale actuelle, vont chercher ailleurs des enseignements plus positifs? Ne doit-on pas, d'après cela, une éternelle reconnaissance à l'homme de génie qui a entrepris de reconstituer la matière médicale sur de nouvelles bases, et à ceux qui, comme lui, continuent des travaux si utiles à la science et à l'humanité? D'ailleurs n'avons-nous pas l'exemple d'un auteur estimé (Barbier d'Amiens) qui, le premier, donne l'exemple et le conseil d'étudier l'action des médicaments sur l'homme sain avant de les employer sur l'homme malade? Dans son traité de matière médicale il met en parallèle les effets de la *belladone*, de la *jusquiame*, de l'*arnica*, de l'*aconit*, de la *noix vomique*, de la *douce-amère* sur l'homme sain, et les affections que ces plantes guérissent. Ce parallèle prouve que si la loi des semblables ne se trouve pas formulée dans les livres de l'allopathie, ses moyens de démonstration y sont établis d'une manière irréfragable. Ce parallèle démontre à l'évidence tout le mérite de la réforme d'Hahnemann; et justifie l'importance de ses longs et pénibles travaux pour reconstituer la matière médicale sur une base solide et durable (1).

De l'expérimentation à l'état sain.

L'expérimentation à l'état sain est le moyen à l'aide duquel l'homœopathie se flatte de connaître d'une manière certaine les vertus positives des agents thérapeutiques.

Jusqu'aux travaux de Hahnemann, les sources les plus fécondes de la matière médicale ont été :

(1) On trouve, dans Ettmüller (1699), les effets produits sur l'homme, en santé par la jusquiame noire, le solanum furiosum, etc., déterminant des symptômes en tout semblables à ceux reconnus par Barbier d'Amiens et Hahnemann.

1° L'étude des qualités physiques, chimiques, botaniques ou zoologiques, que peuvent présenter les différentes substances médicamenteuses ;

2° L'expérimentation clinique, *ab usu in morbis*.

Ces deux voies sont également impropres à nous conduire à rien de précis, à rien de fixe sur la détermination des propriétés curatives des médicaments ; l'homœopathie l'a suffisamment démontré.

Reproduirai-je ici les preuves exubérantes qui nous servent à établir ce fait? Mais c'est une fatigue plus grande qu'on ne croit que de parler dans le désert, et que de reproduire sans cesse des arguments qui sont restés jusqu'à ce jour sans réponse de la part de nos *habiles* détracteurs.

Deux mots aux hommes de bonne volonté.

Les qualités physiques, chimiques, botaniques ou zoologiques des médicaments peuvent bien nous éclairer sur le corps minéral, végétal ou animal qui fait le sujet de notre étude; elles peuvent bien nous faire connaître la densité de ces corps, les éléments qui les constituent, les caractères qui les différencient ; mais assurément elles ne peuvent rien nous apprendre de leur action sur l'organisme vivant, et cette action est pour le médecin la plus essentielle à connaître.

Les propriétés thérapeutiques des médicaments sont la résultante et l'énergie propre du médicament sur le corps vivant et de la manière dont ce corps vivant réagit contre le médicament lui-même. Or, on aura beau connaître parfaitement d'un côté l'organisme, de l'autre le médicament dans ses qualités physiques ; je dis et je soutiens que tant que l'on ignore la relation qui existe entre l'organisme et le médicament, on est forcément dans l'impossibilité de déterminer les propriétés thérapeutiques du médicament.

Qu'on m'énumère avec autant de science qu'on voudra les qualités physiques du quinquina, je défie bien qui que ce

soit de conclure jamais de ces qualités aux admirables bienfaits que nous rend tous les jours cette précieuse substance.

La chimie est-elle plus habile à nous faire connaître les vertus thérapeutiques des médicaments?

Ecoutons la voix de notre maître. Il avait arraché à la chimie trop de trésors pour que son autorité sur la valeur de cette science puisse être contestée par personne.

« La chimie organique ne peut extraire des matières animales que des parties mortes, qui varient dans leur manière de se comporter à l'égard des réactifs. Mais ce ne sont pas ces principes immédiats qui, dans le désaccord de l'organisme vivant et la guérison de ses maladies, agissent tels que les chimistes nous les montrent après les avoir séparés. Les parties que la chimie retire de la chair musculaire, savoir : La fibrine, la lymphe coagulable, la gélatine, l'acide lactique et divers sels, diffèrent infiniment de ce que le muscle vivant et irritable était chez l'homme sain ou malade quand il jouissait de son intégrité organique. Ce que le chimiste en a séparé n'a pas même l'analogie la plus éloignée avec lui. Quelle conclusion tirer de ces parties mortes, qui puisse s'appliquer à l'organisme vivant, ou à ce que les médicaments auraient été capables de produire en elles lorsqu'elles faisaient partie du cercle de la vie? La digestion, cette surprenante conversion des substances les plus hétérogènes en un liquide propre à réparer les pertes des organes si prodigieusement diversifiés du corps humain, s'expliquerait-elle par la présence d'un peu de soude et de quelques phosphates dans le suc gastrique? Ce que la chimie découvre dans ce suc, rend-il raison des altérations morbides de la digestion et de la nutrition, à tel point qu'on puisse fonder là-dessus une méthode de traitement digne d'inspirer la confiance? Il n'est rien de tout cela.

« De même, les principes immédiats que la chimie orga-

nique retire des plantes médicinales n'offrent rien, ni dans leur odeur, ni dans leur saveur, qui puisse exprimer et mettre au jour ces effets si différents que les remèdes végétaux produisent, et surtout cette influence qu'ils exercent sur ia manière d'agir et de sentir de l'homme en santé et en maladie.

« L'huile essentielle, l'eau distillée ou la résine qu'on tire d'une plante, n'est pas le principe actif du végétal. Ce principe résidait seulement d'une manière invisible dans les matériaux que la chimie a isolés, et par lui-même il n'est pas susceptible de frapper nos sens. Ses effets ne deviennent appréciables pour nous que quand l'eau distillée, l'huile essentielle, la résine ou surtout la plante elle-même est prise par un homme vivant, sur l'organisme sensible duquel elle agit d'une manière dynamique et virtuelle.

« Quelle importance médicale pourraient avoir les autres principes qu'on extrait des végétaux, la fibre végétale, les terres, les sels, la gomme, l'albumine, etc., qu'on rencontre à très-peu de chose près les mêmes partout, même dans les plantes les plus différentes les unes des autres sous le rapport de leurs propriétés médicinales? Est-ce que la petite quantité d'oxalate calcaire, dont la chimie constate l'existence dans la rhubarbe, peut annoncer que cette substance produit chez l'homme bien portant une altération si morbide du sommeil avec une si singulière chaleur du corps, sans soif, et qu'elle est susceptible de guérir les états maladifs analogues?

« Quelles données tous ces principes immédiats, avec quelque soin qu'on procède à leur extraction chimique, peuvent-ils nous fournir touchant la vertu que chaque plante a dû produire dans le corps humain vivant, une modification virtuelle particulière qui modifie sa manière de sentir et d'agir?

« Les chimistes s'obstineraient en vain à vouloir persuader

aux médecins qu'on ne peut connaître la manière d'agir des médicaments qu'autant qu'on a été informé par la chimie de la nature des principes constituants qui dominent en eux.

« Eh ! que nous apprend la chimie à l'égard des principes immédiats morts des médicaments ? Elle nous fait uniquement connaître le rôle qu'ils jouent dans ses propres opérations ; elle nous enseigne la manière dont ils se comportent avec tel ou tel réactif, et ce qui fait qu'on doit les appeler gomme, résine, albumine, mucus, sels, etc., toutes choses fort indifférentes pour le médecin. Ces dénominations ne disent rien de ce que le végétal ou le minéral, chacun suivant le caractère propre de son invisible nature virtuelle, peut produire, en fait de changement, dans l'état de l'homme vivant. Et cependant c'est uniquement là-dessus que repose l'art tout entier de guérir. Il n'y a que les effets provoqués par l'esprit actif de chaque substance médicinale appliquée à l'homme qui puisse éclairer le médecin sur la sphère d'activité des médicaments, et lui indiquer les résultats curatifs auxquels chacun d'eux peut conduire. On ne tire aucune lumière à cet égard des noms imposés aux principes immédiats que la chimie en extrait, et qui sont à peu près les mêmes dans la plupart des plantes.

« Ainsi, la chimie peut bien nous apprendre que le calomélas est composé de huit à dix parties de mercure et d'une de chlore réunies ensemble par la sublimation, et qu'il noircit quand on le broie avec de l'eau de chaux ; mais la chimie, comme telle, ne sait et ne peut pas nous apprendre qu'il excite chez l'homme une abondante salivation, accompagnée d'une puanteur particulière de l'haleine. Cet effet dynamique du mercure doux sur le corps humain ne nous est révélé que par l'application médicinale qu'on en fait, et l'observation des phénomènes qui résultent de son action sur l'organisme vivant. L'expérience peut donc seule prononcer, relativement à l'influence dynamique, des médicaments sur

nous, c'est-à-dire, à leurs vertus médicinales, et la chimie est tout-à-fait impuissante sous ce rapport, puisqu'elle n'opère jamais que sur des substances inorganiques en conflit les unes avec les autres.

« La chimie peut bien nous apprendre une chose fort peu importante à savoir, que les feuilles de la *belladonne* ont à peu près les mêmes principes constituants que celle du chou rouge et d'une foule d'autres plantes ; qu'on en extrait de l'albumine, du gluten, de l'extractif, de la résine verte, un acide, de la potasse, de la chaux, de la silice, etc. Mais si cette connaissance des matériaux prédominants, telle que la chimie nous la procure au moyen des réactifs, pouvait servir à déterminer l'activité médicinale des médicaments, il s'ensuivrait qu'on pourrait manger une salade de feuilles de *belladonne* sans plus d'inconvénient qu'une salade de chou rouge. Est-ce là ce que prétend le chimiste? Cependant si la chimie s'arroge le droit de déterminer les vertus médicinales d'un corps naturel d'après ceux des principes immédiats que l'analyse y constate, elle ne peut se dispenser, quand ses réactifs lui indiquent l'existence de principes semblables, d'admettre aussi l'identité de l'action médicinale, et elle doit, par conséquent déclarer que le chou rouge et la *belladonne* sont tous deux ou des plantes également innocentes, ou des végétaux également vénéneux, ce qui met en pleine évidence le ridicule de ses prétentions, et démontre, de la manière la plus claire, son incompétence à prononcer sur les propriétés médicinales des corps (1). »

Ma citation est longue, mais elle n'a rien de superflu malheureusement, tant les ouvrages de notre maître sont ignorés ou méconnus !

Passons à l'appréciation de l'expérimentation clinique dans

(1) HAHNEMANN, *prolégomènes de la matière médicale.*

sa valeur relative à la détermination des propriétés thérapeutiques des médicaments.

L'expérimentation clinique a, au moins sur les rêveries physiques ou chimiques, le précieux avantage de poser en principe la nécessité d'expérimenter les substances médicinales sur l'homme vivant, avant de conclure à leurs propriétés thérapeutiques.

Elle est un progrès incontestable, mais à elle seule elle est insuffisante.

Insuffisante..... le mot est impropre, j'aurais dû dire incapable de conduire la science à aucun résultat satisfaisant, et, pour preuve de mon assertion, ai-je besoin d'autre chose que du témoignage des plus grandes autorités allopathiques sur la valeur des résultats obtenus? Toutes, et Bichat à leur tête, conviennent unanimement que la matière médicale a manqué de base, parce que toujours on a conclu de la pathologie à la thérapeutique.

Or, l'impuissance de l'expérimentation clinique est bien démontrée, et plus d'une raison l'explique.

Une seule entre toutes.

Quand aux effets propres du médicament se mêlent les symptômes de la maladie, quelle autorité souveraine séparera les uns des autres?

« La raison indique que le propriétés d'un corps, quel qu'il soit, ne peuvent être connues qu'autant que vous étudiez ce corps en lui-même, sans mélange d'aucun autre élément susceptible d'altérer le résultat. Or, dans la recherche dont il s'agit, la maladie devient un élément étranger qui ne permet plus de rien conclure quant aux vertus médicatrices de la substance mise en expérimentation. L'état sain est, sans contredit, une mesure invariable qui peut être adoptée; car l'homme sain est toujours le même dans tous les moments de l'expérience. Mais l'homme malade! que de changements

imprévus ne subit-il pas dans tous les moments de sa maladie, selon les différentes heures de la journée et les différentes périodes de son état pathologique ! On sait, direz-vous, que, la maladie étant une fois donnée, tous les changements que j'indique sont connus à l'avance. Ils ne le sont point, ils ne peuvent pas l'être. Songez quelque peu aux complications dont toute maladie est susceptible, et supposez que ces complications surviennent après l'administration d'un agent thérapeutique dont les propriétés vous sont inconnues ; à quoi les attribuerez-vous ? A l'action du médicament ou au développement de la maladie même (1) ?

L'organisme sain est le seul qui puisse dire quelles modifications a produites sur lui un médicament dans sa manière d'être, de sentir et d'agir ; or, ces modifications, ces changements constituent les vertus pathogénétiques d'un médicament, et si, comme il n'est plus permis d'en douter, il y a corrélation manifeste entre ces dernières et les vertus thérapeutiques du même médicament, la conséquence rigoureuse à tirer, c'est que L'EXPÉRIMENTATION PURE OU A L'ÉTAT SAIN EST LE SEUL MOYEN DE PARVENIR A DÉTERMINER LES VERTUS POSITIVES DE TOUT MÉDICAMENT.

Dr CHARGÉ.

(1) Docteur Léon Simon.

EFFETS

DE LA MARJOLAINE

(ORIGANUM MAJORANA)

SUR L'HOMME BIEN PORTANT.

EXPÉRIENCES FAITES

par M. le chanoine de Cessole, de Nice (sur mer.)

PREMIÈRE EXPÉRIENCE

Sur lui-même.

1842.

Le 3 mars. Je prends une goutte de la teinture mère. La nuit je suis réveillé 2 heures après m'être mis au lit.

4 » Je prends de nouveau une goutte. Rêves nombreux dont je garde le souvenir.

5 » Réveillé quatre fois par le besoin d'uriner. Rêves.

6 » Rêves. Un homme me menaçait : j'ai crié fort pour appeler au secours ; cela m'a réveillé.

7 » Rêves. Réveillé par le besoin d'uriner.

8 » Les mêmes symptômes se reproduisent.

9 » Id. mais moins prononcés.

10 11 » Id. besoin d'uriner moins fréquent.

12 » Douleur crampoïde sous la plante des pieds de temps en temps.

16 » Douleur de foulure aux doigts de la main droite ; six boutons d'un rouge vif peu élevés et douloureux au toucher ; ils forment une ligne horizontale à la partie externe de la jambe gauche, au-dessous du molet, de la longueur d'un pouce et demi.

1842.

Le 17 *mars*. Les symptômes de la nuit ont cessé. Même raie de boutons plus longue, en ligne perpendiculaire sur la partie externe de la jambe droite. Taches rares, éparses sur les cuisses, les jambes et le ventre, d'un rouge moins vif, plutôt rose, d'une longueur de 2 à 3 centimètres. Dans la matinée douleur comme de rhumatisme à l'articulation de la cuisse gauche. Après midi, douleur pareille dans tous le bras gauche.

18 » La douleur de la main droite a disparu ainsi que celle de la cuisse gauche.

19 » Sensation de serrement et de tremblement du bout du nez.

20 » La douleur du pied droit, de la cuisse et du bras gauche reparaît assez forte, surtout celle du pied. La sensation au nez continue.

21 » Comme hier. La croute (comme une pellicule sèche) des boutons tombe.

23 » Les douleurs, malgré le froid très-vif, ne se font pas sentir ; le soir elles se représentent au pied droit.

24 » Comme hier.

29 » Tous les jours un peu de douleur au pied.

30 » Depuis quelques jours gonflement du bout des seins le soir.

Le 1*er avril*. La douleur au pied droit se fait ressentir tous les jours.

3 » Id. Id. Id.

6 » Légère hémorrhagie nasale le matin.

12 » Aujourd'hui la douleur du pied ne s'est pas fait sentir.

15 » Depuis trois jours elle a reparu. Démangeaison du bout des seins.

1842.

Le 16 *avril*. La douleur du pied manque.

28 » La douleur s'est montrée quelquefois, mais moins fréquemment jusqu'à aujourd'hui, ainsi que le symptôme des seins.

29 » Voulant faire cesser les symptômes, j'ai pris *camphora* ; ils n'ont cessé que vers le 20 mai.

—

DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

Sur une jeune fille de 24 ans, tempérament lymphatique, naturellement gaie, aimant à rire, danser et s'amuser.

SYMPTOMES PHYSIQUES.

1842.

Le 3 *mai*. Une goutte teinture mère. Douleur sous l'omoplate droit.

4 » Une goutte id. Hoquet. Démangeaison au bout des seins.

5 » Deux gouttes. Douleur sur l'articulation des orteils du pied droit.

6 » Cinq gouttes. Douleur à la main droite.

7 » Douleur au gros orteil droit qui remonte au bras droit et s'étend jusqu'à la main.

9 » Doul. sous le sein droit et démangeaison au bout id.

10 » Démangeaison id.

11 » Répétition de la douleur du pied.

12 » Id. Id.

13 » Douleur à la main droite. Démangeaison au bout des seins.

15 » Douleur à la main.

16 » La démangeaison reparaît. Exaltation de l'appétit vénérien.

SYMPTOMES MORAUX.

1842.

Le 16 *mai*. Ils commencent et durent dix à douze jours. Pendant cinq à six jours elle a éprouvé les symptômes suivants : très-concentrée, pensive, taciturne, triste, désespoir. Désir de se jeter par les fenêtres, désir de marcher continuellement. Impossibilité de se tenir tranquille. Tout est pour elle une contrariété. Désir de la mort. Dégoût de la vie, rien ne peut la distraire. Grande chaleur à la tête. Lorsque cette chaleur augmentait la tête tournait involontairement d'un côté et d'autre. Idées extravagantes. Désir de marcher très-vite, d'aller chercher la fraîcheur, parce que l'air la soulageait. Désir de changer d'état (elle s'est consacrée au service des pauvres dans un hospice). Désolation. Manque d'appétit, grande soif pendant la nuit. Réveil fréquent, songes continuels, et toujours des choses extravagantes. Réveil en sursaut avec tremblement.

24 » Grande vivacité et besoin de grand mouvement.

—

TROISIÈME EXPÉRIENCE

Sur une autre jeune personne, compagne de la précédente.

1847,

Le 16 *avril*. Deux glob. 30. Tristesse. Abattement physique tout le jour.

17 » Grande gaîté. Allégresse folle. Entraînement à courir.

20 » Douleur de côté. La douleur est si forte, que je crois devoir donner, comme antidote, *camphora* 2 glob.; la douleur cesse.

21 » Douleur à la cuisse.

1847.

Le 22 avril. Deux glob. origanum 30. Dans la journée grand abattement physique et tristesse durant quatre heures. Ensuite grande allégresse. Idées de mariage. Dissipation. Ensuite douleur d'estomac qui est descendue au ventre pour une heure. Vertige en allant se coucher.

23 » Forte excitation de l'appétit vénérien. Rêves lascifs.

24 » Réapparition de la douleur à l'estomac puis au ventre comme le 22 précédent. Besoin de courir. Grande vivacité.

25 » Dans la nuit forte douleur au bas-ventre qui réveille,

26 » Exaltation de l'appétit vénérien. Vers le soir, céphalalgie.

27 » La céphalalgie comme hier, dans la région des tempes.

Doses et Effets curatifs.

Un glob. dissol. dans quatre cuillerées d'eau a donné une très-forte augmentation de l'appétit vénérien. Ayant ouï dire qu'Hahnemann préparait des médicaments de la manière suivante, je m'y suis conformé. J'ai mis un glob. de la 30me. dans 1 goutte d'eau pour le faire dissoudre. Ensuite j'ai ajouté 100 gouttes *alcool*, et toutes les fois qu'on a dû se servir du médicament, on a donné une forte secousse au flacon avant de le présenter sous le nez pour le flairer. De cette manière, j'ai beaucoup soulagé et tranquillisé plusieurs personnes qui étaient tracassées et terriblement tourmentées par des tentations d'impureté. Entre autre, une femme mariée, forcée de vivre séparée de son mari, n'avait ni repos, ni trève par l'exaltation de l'appétit vénérien ; une seule olfaction a suffi pour faire cesser ses tourments.

Elle m'a dit être tranquille comme si elle n'avait jamais connu d'homme.

Un mois après, ses peines ont recommencé, et une olfaction l'a de nouveau délivrée, et maintenant elle est tranquille. Deux jeunes personnes ont souvent calmé ce feu importun par l'olfaction de ce flacon. Une, entre autre, y eut recours avec succès, et en même temps se débarrassa d'une maladie morale qui donnait de fortes inquiétudes à ses proches. Voici ce qu'elle éprouvait : Profonde tristesse avec idée fixe qu'elle était perdue, qu'elle était réprouvée ; lorsqu'elle sortait de l'état de stupeur apparente où ses idées noires l'absorbaient, c'était pour crier que le démon approchait, elle se croyait déjà dans les flammes ; elle se sentait enchaînée ; elle paraissait folle, et je craignais qu'elle ne le devînt réellement. Dans les premiers jours, durant lesquels il y avait plus de calme, lorsqu'elle était plongée dans cette profonde tristesse, elle m'avait confié ses peines et avait parfois l'idée du suicide. Le premier médicament employé fut *pulsatilla* 30me. ; l'effet étant nul, on passa à la 6me., et cela étant sans résultat, on donna la teinture mère; mais le mal s'aggravant toujours on s'adressa à *métall. album*. Ce ne fut que par l'olfaction de la *marjolaine* qu'elle sentit le calme renaître dans son esprit. Trois jours s'étaient passés dans cet état, et elle m'a dit qu'elle s'apercevait de l'effet du médicament dès qu'elle le passait sous son nez ; elle est maintenant revenue à un état moral parfaitement calme et tranquille.

NÉCROLOGIE.

Le docteur Molin, président de la Société de Médecine homœopathique de Paris, est mort le 7 septembre dernier, à Bièvre, près Paris. C'est une perte à jamais regrettable, non-seulement pour tous ceux qui, comme nous, avaient été à même d'apprécier la distinction de son caractère relevée par les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, mais encore pour tous les amis de l'homœopathie.

Le docteur Molin était un des plus anciens et des plus fermes soutiens de l'homœopathie française : instruction profonde et variée, pénétration et sûreté dans le coup d'œil, ce qui était le secret de l'excellence de sa pratique; amour du bien, amour des hommes, fermeté inébranlable dans ses convictions, dignité irréprochable : il avait tout ce qu'il fallait pour lui assurer une première place parmi les premiers défenseurs de nos doctrines.

Je ne dirai pas que le docteur Molin avait eu le privilége d'approcher, le plus long-temps et de plus près, notre maître Samuel Hahnemann, et que cette distinction dont il était digne à tous égards, avait ajouté à son instruction de puissantes richesses; je ne dirai pas que notre excellent confrère, depuis la première réunion de la Société homœopathique gallicane, à Lyon,

avait non-seulement appelé de tous ses vœux les progrès de notre école, mais qu'il les avait provoqués, sollicités, et soutenus de ses propres ressources ; les publications périodiques faites en France, jusqu'à ce jour, rendent témoignage de ses travaux théoriques et pratiques ; je ne dirai pas que dans un moment où l'homœopathie française, découragée, lassée par la force d'inertie que lui opposent impitoyablement ses adversaires, était demeurée sans voix, lui seul resta sur la brèche avec tous le poids d'un journal (*Journal de la doctrine hahnemanienne* 1840). Tous ces titres à notre souvenir et à notre reconnaissance s'effacent devant ceux plus impérissables encore que lui ont mérités ses travaux de matière médicale. Ayant eu le bonheur de recevoir ses confidences les plus intimes, je déplore, plus que personne, qu'il ait été ravi à la science d'une manière si désespérante et si inattendue, parce que je savais la valeur des recherches qu'il avait entreprises et qu'il n'a malheureusement poursuivies qu'avec une trop vive ardeur.

Espérons que tant de travaux ne seront pas perdus, et que, recueillis avec soin, ils seront publiés un jour par son fils. Ils suffiront à la gloire de celui qui en a eu la première idée, et de celui, plus heureux encore, qui aura pu en répandre les bienfaits.

BIBLIOGRAPHIE.

COUP D'OEIL

SUR LE

CHOLÉRA MORBUS ASIATIQUE.

TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURATIF DE CETTE MALADIE,

PAR LE Dr **VARLEZ**, DE BRUXELLES,

Ancien Médecin en chef de l'Hôpital des Cholériques.

Bruxelles 1848.

L'allopathie, ordinairement si fière, si superbe dans ses allures, nous offre un spectacle bien digne de pitié, au moment où elle est menacée de se mesurer de nouveau avec le choléra. Le cœur ne lui manque pas, c'est justice à lui rendre ; mais elle sait très-bien qu'elle est sans armure pour le combat, et dans sa détresse pour en obtenir une, elle tend les deux mains à l'Orient et à l'Occident, aux juifs et aux chrétiens, aux savants et aux ignorants, aux femmes, aux enfants, etc. Voyez-la comme elle mendie une recette, une formule, un cataplasme, un emplâtre qui alimente sa misère, ou qui fasse encore une fois prendre le change aux populations sur les oripeaux dont elle se pare.

Arrière !.... Elle a saigné à outrance les pauvres cholériques jusqu'à ce jour, et maintenant elle proclame LES SAIGNÉES DOIVENT ÊTRE ABSOLUMENT PROSCRITES ET SONT CONTRAIRES A TOUS LES PRINCIPES THÉRAPEUTIQUES (*Gazette des Hôpitaux*, 12 septembre 1848.)

Ici elle recommande les infusions de *menthe poivrée* comme un souverain spécifique, et là elle confesse que les boissons chaudes, telles *que l'infusion de menthe, etc., sont plutôt nuisibles qu'utiles, car elles occasionnent toujours des nausées et souvent même des vomissements.* L'aveu est naïf. (*Gazette des Hôpitaux*, 12 septembre 1848).

Un jour elle espère (Dieu sait pourquoi) dans le *trichlorure de carbone* ; le lendemain, par l'entremise de l'Académie des sciences et par la voix de M. Dumas, elle dispense généreusement aux populations étonnées de tant de richesses, *une note sur le choléra aussi intéressante par sa curieuse origine que par ses merveilleux résultats* (sic), *laquelle note, copiée à Smyrne sur un parchemin appartenant à un savant rabbin, et écrite depuis plus d'un siècle*, a pour but de préconiser le traitement suivant :

1° *Frotter les mains et les pieds du cholérique avec un morceau de flanelle trempé dans un mélange de* sel commun *et d'*esprit de vin ;

2° *Pour étancher la soif, on fait prendre, au patient, une infusion de* menthe ;

3° *Appliquer sur l'estomac un synapisme de* poivre noir *et de* semence de moutarde ;

4° Enfin, et c'est le coup de grâce, *une personne* (on ne dit pas de quelle dimension et de quel poids) S'AGENOUILLE *au bas de la poitrine du malade pour faire cesser les vomissements.*

L'absurde le dispute au ridicule !

Qu'on se rassure ! l'homœopathie a fait ses preuves dans le choléra comme dans toutes les épidémies contre lesquelles elle a eu à se défendre, et c'est même du moment où le fléau asiatique a sévi sur l'Allemagne avec le plus de vigueur, que son triomphe n'a plus été douteux.

Le docteur Varlez, qui fait autorité et par sa longue expérience et par la sévérité consciencieuse qu'il apporte dans

l'appréciation des résultats de sa pratique, nous a donné une preuve de sa constante sollicitude, en publiant une nouvelle brochure, qui a pour but de répandre, sous la forme la plus simple et la plus utile, les enseignements de l'homœopathie.

Ce travail est exact, précis et clair; il se recommande par toutes ces qualités aux gens du monde et aux médecins qui voudraient essayer de notre doctrine; il sera moins utile aux médecins homœopathes français suffisamment éclairés par leur propre expérience, et par les monographies déjà si anciennes et si remarquables des docteurs des Guidi, Rapou, etc., etc.

Le moment n'est pas venu pour nous de répandre ce que nous savons sur le traitement préventif et curatif du choléra; mais nous ne manquerons pas de le faire, au premier signal du danger.

Inutile donc d'analyser le travail pratique de notre ami le docteur Varlez. Nous le remercions toujours de la communication qu'il a bien voulu nous en faire, et nous nous permettrons de lui emprunter les pages qui suivent.

PREUVES

DE LA

SUPÉRIORITÉ DE L'HOMOEOPATHIE SUR L'ALLOPATHIE,

DANS LE TRAITEMENT DU CHOLÉRA.

> « Nous vivons dans un siècle où la logique
> « des faits doit être, dans l'ordre intellectuel,
> « la puissance en crédit. »
> GUIZOT, *Cours d'histoire moderne*, p. 28.

J'aurais peut-être dû, avant d'entrer dans les détails du traitement, prouver que l'homœopathie est plus efficace que l'allopathie; car à quoi pourrait servir ma dissertation, si elle n'est pas utile aux malades?

Cette preuve n'est pas difficile à établir; je la puiserai dans les faits et je la baserai sur des chiffres, comme vous la verrez dans les tableaux suivants

Résultat des traitements allopathiques.

CONTRÉES.	ÉPOQUES.	NOMBRE de Cholériques	NOMBRE de Guéris.	NOMBRE de Morts.	PROPORTION DES DÉCÈS sur 100 Choléric.	AUTEURS.
Russie.....	Jusq. sept. 1831.	616,617	52,951	63,666	55	Dr Lombard, *Notes Historiques*, 1832.
Prusse.....	Jusq. nov. »	39,208	16,075	23,133	60	Id
Autriche, Vienne.....	Jusq. oct. »	4,500	3,140	1,360	31	Dr Schweickert, hom *Zeitung*, 1832.
Hongrie.....	Id. »	318,128	175,452	142,676	45	Id.
Moravie.....	Janvier 1832.	151	96	55	36	Id.
Pologne.....	Juin 1831.	2,569	1,107	1,462	56	Brière de Boismont, relations, etc.
Hambourg.....	Novembre »	710	330	380	54	Id.
Paris, hôpitaux.....	Id. »	10,275	4,990	5,285	50	Dr Schweickert, *Gazet. médicale de Paris*, 1832.
Bordeaux, hôpitaux.....	Août 1832.	104	32	72	69	Registre de l'hôpital de l'état civil.
Bordeaux à domicile.....	»	294	58	236	80	Mairie de Marseille, 1832.
Marseille.....	1834 et 1835.	1,297	499	898	61	*Bulletin thérapeutique*, juillet 1835.
Toulon.....	20 juillet 1835.	11,174	58	1,116	95	Rapport de la mairie et registre de l'état civil.
		495,027	254,788	249,239	49 sur 100	

Résultat des traitements homœopathiques.

CONTRÉES.	ÉPOQUES.	NOMBRE de Cholériques.	NOMBRE de Guéris.	NOMBRE de Morts.	PROPORTION DES DÉCÈS sur 100 Choléric.	AUTEURS.
Russie	Septembre 1831.	109	86	23	21	Dr Seider, archives, 1842.
Prusse, Berlin	Novembre »	31	25	6	19	Dr Steeker, Archives, 12e vol.
Autriche	Id. »	581	552	49	8	Les docteurs Lichtnfeltz, P. Weith, etc.
Hongrie, Raab	Septembre »	154	148	6	6	*Voyez* I r. hom. de ch. Quin.
Moravie, Tischnowitz	Id. »	581	532	59	10	Dr Bakody, archives, IIe vol.
Brunn	Novembre »	56	56	3	5	Les docteurs Gerstel et Wreeka, hom. Zeitung.
Bohème, Prague	Août »	84	84	6	7	Dr Quin.
Bordeaux, hôpital	Décembre »	31	31	6	19	Dr Anusch.
Angers, hôpital St.-Jean.	1834	12	12	1	8	
Espagne	1834	600	600	11	2	Dr Mabit, registre de l'hôpital, cahiers des visites et d'observations, correspondances du professeur Ouvrard, chirurgien en chef.
	TOTAUX...	2,232	2,069	170	$7\frac{1}{2}$ sur 100	Dr Battles, correspondance de M. Magendie, journaux espagnols.

Les chiffres et les tableaux que je viens de rapporter, sont plus éloquents que les plus admirables pages, car pour les siences pratiques tout gît dans les faits.

Pourquoi, me direz-vous, n'indiquez-vous pas les moyens curatifs de l'allopathie ? C'est parce qu'elle n'en possède aucun qu'on puisse recommander en conscience ; ce qui le prouve, c'est qu'après avoir vainement mis en usage toutes les ressources pharmaceutiques et autres, l'Académie de Médocine de Paris déclare, dans son rapport officiel, *qu'il n'est donné qu'à la lumineuse pénétration et au tact exercé, de s'élever aux applications qui appellent le succès*. Que peut-on dire de cet aveu officiel du corps le plus savant du monde ? N'est-il pas assez explicite ? Ne prouve-t-il pas surabondamment que ses succès sont bien rares? *Apparent rari nantes* !

Que faut-il faire *pour exercer son tact, pour s'élever aux applications qui appellent le succès* ? Hélas ! la savante Académie se tait ; et ceux qui connaissent ses ressources, prétendent qu'elle a d'excellentes raisons pour ne pas rompre le silence. Oh ! quelle différence on remarquerait dans son langage, si l'allopathie avait queique pouvoir sur le choléra ! Vous ne verriez pas l'Académie se réfugier sous le toit de son temple, pour cacher son impuissance ou pour voiler ses imperfections.

A l'œuvre ! vous tous, amis du progrès ; venez saisir la nature sur le fait ; demandez-lui ses secrets, observez l'action des remèdes sur vos corps sains et vigoureux, et vous apprendrez ainsi à manier les instruments dont on doit se servir pour combattre les maladies, ces cruelles ennemies qui font le malheur de l'humaine espèce ; venez contribuer par vos veilles et par vos travaux au perfectionnement d'un art progressif qui, en 58 ans, a déjà fait plus pour le bonheur de l'humanité, que l'allopathie, dans sa marche à rebours, n'a pu faire dans l'espace de trente siècles ! Ne vous laissez pas décourager par des traits d'esprit, par des épigrammes publiques ou cachées ; méprisez les artifices dont on se sert pour attaquer la bonne foi des homœopathes ou pour les rendre suspects ; étudiez l'homœopathie jour et nuit, *nocturnâ versate manu, versate diurnâ* ! Faites des expériences sur vous-mêmes, et vous vous énorgueillirez un jour de posséder tous les secrets de la découverte la plus utile à l'homme.

OBSERVATIONS PRATIQUES.

PAR LE Dr TURREL.

Tous les grands médecins se sont préoccupés de l'étude des tempéraments ; ils ont étudié avec un scrupule fort louable les différences qui résultaient chez les divers individus de la prédominance de certaines humeurs ou du développement exagéré de certains appareils organiques. Ces études ont eu il faut l'avouer un résultat avantageux ; c'est de rendre le praticien un peu plus réservé sur les émissions sanguines, chez les individus lymphatiques, mais en revanche elles l'ont fait devenir singulièrement prodigue d'évacuants chez les individus bilieux. Il est incontestable que les tempéraments, la constitution, la prédominance de certains appareils influent remarquablement sur le caractère et la marche des maladies. Mais, ce que les médecins allopathes n'ont que faiblement entrevu, c'est que ces circonstances doivent aussi modifier profondément la médication. En quoi consistent ces changements ? C'est ce qu'il est difficile pour un médecin allopathe d'établir autrement qu'en restant dans des termes très-vagues, et dans d'oiseuses banalités. On dirait qu'il obéit en recherchant ce nœud du problème qui le préoccupe, plutôt à la nécessité de donner satisfaction à cette idée qui est devenue populaire, qu'à une véritable conviction scientifique; et du reste en supposant qu'il ait cette conviction, à quelle doctrine aura-t-il recours, à quel oracle s'adressera-t-il pour avancer sûrement au milieu du chaos de la matière médicale ? Nous savons quel est le résultat de sa science et nous avons dit comment il saura modifier sa médication. L'homœopathie donne au mé-

decin la sûreté de l'appréciation, et la netteté du sens médical pour les changements qu'entraînent dans le traitement les différences morbides.

L'individualisation est un principe fondamental de la thérapeutique hahnemannienne, et l'appropriation du médicament au tempérament, à la constitution, à l'état moral du malade, est un des plus beaux titres de gloire du médecin allemand. Hahnemann a reconnu en effet, que non-seulement les différences de constitution et d'humeur imprimaient à l'ensemble des symptômes d'une maladie un cachet spécial, mais encore que certains médicaments développaient chez les individualités constitutionnelles, des effets pathogénétiques plus ou moins marqués.

On conçoit l'étude des tempéraments à ce point de vue et l'on voit de suite à quoi elle est bonne ; le génie médical a fécondé une donnée jusqu'ici incertaine et sans application possible ; aussi tout malade devient-il pour le médecin homœopathe un sujet nouveau de méditations, et toute maladie une occasion d'études originales et d'observations nouvelles. Nous ne saurions par conséquent trop publier d'histoires de maladies, parce que chacune d'elles comporte un enseignement spécial, et contient la contre-épreuve des vérités à la propagation desquelles Hahnemann avait voué sa vie entière et nous ses disciples, d'ardentes et énergiques convictions. Nous ne pouvons pas nous livrer comme nos adversaires, sur la nature des maladies, à d'éblouissantes généralisations qui n'apprennent rien et ne font rien oublier ; nous nous contentons de faire briller quelques vérités utiles et de jalonner par de nouvelles démonstrations la route glorieusement frayée par nos devanciers.

—

1re Observation.

Mademoiselle Rosine C... 12 ans, pensionnaire, Grande rue Marengo, est sujette depuis son enfance à une inconti-

nence d'urine pendant la nuit; depuis deux ou trois ans elle souffre d'une migraine qui revient tous les 2, 3 ou huit jours et qui se manifeste le matin au lit, avec chaleur, pression et sensation d'arrachement des cheveux, au vertex, ainsi que par une sensation de tiraillement dans l'œil gauche; ces symptômes s'accompagnent d'une chaleur générale, et s'amendent à la suite d'un vomissement verdâtre ; l'appétit est bon, les digestions se font bien.

Le 15 *Septembre* 1847, *met. alb.* 3|200, *aq.* 125, une cuillerée tous les matins. L'hémicranie ne reparaît que le 1er octobre; l'incontinence d'urine n'est pas modifiée: *nux vom.* 3|30, *aq.* 125, une cuillerée *sero*. Le 16 octobre, la malade n'a eu qu'un accès d'hémicranie très modéré; même état, du reste.

Le 25 *Octobre*, la migraine n'a plus reparu, la malade a uriné au lit cinq nuits de suite pendant le premier sommeil : *sepia* 3|12; l'incommodité nocturne ne reparaît plus pendant quelques jours, mais elle revient presque aussi fréquente dans les premiers jours de novembre ; la malade nous apprend qu'on la réveille souvent dans la nuit, mais qu'elle ne se rappelle jamais cette circonstance : *Créosote* 6me 1 goutte; *sepia* 6me 1 goutte, 2 paquets de chaque alternés.

L'incontinence d'urine n'est qu'un moment arrêtée, elle reparaît vers la mi-décembre ; la santé générale s'améliore beaucoup : *puls*, 3|12.

Le 24 *Janvier*, la migraine reparaît plus intense que jamais à l'occasion d'un peu de vin doux bu la veille au soir ; *sulph.* 3|30, *aq.* 150 gr., une c. bis.

Cette potion produit une exacerbation considérable qui effraie et décourage la famille, mais qui s'apaise peu à peu, et laisse la malade complétement guérie. Le traitement avait duré 3 mois et demi.

Ce fait nous semble intéressant à plus d'un titre. L'âge de la malade explique la ténacité de la maladie dont elle était

atteinte. D'autre part, l'action limitée des agents les plus homœopathiques et l'effet puissant de l'antipsorique, par excellence, prouvent qu'il y avait chez la malade une cause dominante qui annulait, presqu'aussitôt, les bons effets obtenus par les autres médicaments.

Hahnemann aurait appelé cette cause *psore*; le nom importe peu; ce qui subsiste, c'est que le *soufre* seul a pu triompher d'une maladie contre laquelle tous les efforts de l'ancienne médecine avaient été impuissants.

—

2e observation.

Antoine Brun, boulanger, rue des Cyprès, n. 6, affilié à une société de bienfaisance, me fait appeler le 9 octobre 1847. Il est âgé de 40 ans, a deux enfants bien portants; il m'apprend qu'il a eu la gale à deux ans, et des fièvres d'accès à Bordeaux. Depuis 4 ou 5 ans, il souffre d'hémorrhoïdes qui fluent à divers intervalles, et l'an dernier, il a eu, au milieu des douleurs les plus cruelles, une procidence du rectum. Depuis cette époque, le seul effort de l'émission des urines détermine la sortie de l'intestin, et le malade ne peut, qu'à de rares intervalles, se livrer aux travaux de sa profession. Au moment où je l'examine, l'anus présente un bourrelet bleuâtre entouré d'une marge rouge et saignante. La saillie de l'intestin est de 3 à 4 centimètres. Il n'y a du reste ni fièvre ni constipation. Le malade manifeste de l'appétit. ..... | Sulph. 3/200, aq. 150 gr.

Je lui recommande le repos, le régime homœopathique et reviens le voir 5 ou 6 jours après. Je le trouve en proie aux plus vives souffrances.

Le médecin de la société était venu le visiter après moi, et trouvant auprès de son lit la potion homœopathique, il avait alarmé le malade en lui disant, qu'on ne lui donnait que de

l'eau, alors qu'il était menacé de la gangrène, et que quelques heures d'expectation pouvaient devenir mortelles pour lui. Irrité contre moi, effrayé de la terrible perspective qu'on lui fait envisager, le malade supplie le médecin allopathe de ne pas l'abandonner, de sauver un père de famille.

Notre confrère se laisse toucher. Il prescrit une application de sangsues, puis il applique sur le bourrelet hémorrhoïdal un caustique pulvérulent. Je recueille ces renseignements le 23 octobre, quatorze jours après ma première visite, rappelé que je suis par le malade auquel l'application du caustique a donné la fièvre, et qui ne voyant pas d'amélioration dans son état, malgré les souffrances par lesquelles il avait cru acheter la santé, se décide, en désespoir de cause, à se remettre entre les mains de celui qu'il avait naguère insulté.

Je retrouve le malade couché, souffrant, désolé; il n'a plus de fièvre, mais l'état local est, à un peu moins de turgescence près, le même qu'à ma première visite ; il y a de plus, à la circonférence du bourrelet hémorrhoïdal, dont la saillie est la même, une ulcération superficielle, demi-circulaire, due à l'effet du caustique. *Nux vomica* 3ȷ200, *aq.* 150 *gr.*

4 *Novembre.*— Le bourrelet hémorrhoïdal a considérablement diminué. Un peu de pesanteur sur l'estomac, appétit; prurit et formication à l'anus. *Nux vomica* 3ȷ30, *aq.* 150 *gr.*

15 *Novembre.*— Le bourrelet hémorrhoïdal est presque entièrement rentré, saignement à chaque selle. — Formication à l'anus. *Kali carb.* 3ȷ30, *aq.* 150 *gr.*

25 *Novembre.* — Le bourrelet hémorrhoïdal ne forme plus un cercle continu ; il se compose de boutons séparés ; picotement au rectum. — Je permets au malade de reprendre son travail. — *Pas de remède.*

4 *Décembre.*— Les hémorrhoïdes ne saignent plus, les boutons hémorrhoïdaux sont flétris. — Prurit à l'anus pendant le travail. *Kali carb.* 3ȷ200, *aq.* 150 *gr.*

15 *Décembre.*—Il n'y a plus à l'anus traces d'hémorrhoïdes. — Le prurit a cessé. — *Pas de remède.*

19 *Janvier* 1848.— Quelques démangeaisons se font sentir, surtout la nuit. *Lycop.* 3ȷ200, *aq.* 150 *gr.*

9 *Février.* —A la suite des fatigues d'un déménagement et d'un mauvais régime, le malade a encore quelques boutons hémorrhoïdaux peu saillants, et une excoriation à la marge de l'anus, qui disparaissent en peu de jours, avec *Graphites* 5ȷ30, *aq.* 150 *gr.*

Depuis, la guérison au mois de juillet 1848, ne s'était pas démentie malgré un travail fatigant.

L'homœopathie peut-elle revendiquer le mérite de cette guérison, ou n'est-elle due qu'aux conséquences de l'appli-tion des sangsues et du caustique ? Cette alternative est for-cée, nous l'avouons ; mais elle doit se présenter à l'esprit de nos confrères endurcis. Nous ne nous arrêterons pas à la discuter ; car, pour peu que l'allopathie lui eût fait espérer sa guérison par une amélioration appréciable, le malade se serait bien gardé de faire appeler celui contre lequel on lui avait inspiré de si injustes préventions. C'est parce que l'allopathie avait été faux prophète, parce que sa doctrine avait été impuissante, que le patient s'était décidé à affronter les dangers du traitement homœopathique qu'on lui avait fait si terrible : *ab uno disce omnes.*

—

3me Observation.

Mlle Turin, âgée de dix ans, demeurant rue Saint-Vincent-de-Paule, no 7, m'est présentée le 21 mai 1847. Elle a depuis deux mois une éruption de papules coniques, de la grosseur d'un grain de millet, entre les épaules. Cette éruption, qui occupe un espace d'à peu près dix centimètres carrés, s'ac-

compagne, surtout le soir, d'un prurit désagréable qui s'améliore par le grattement, mais est suivi alors de cuisson. Lourdeur de la tête le matin, yeux cernés, voix enrouée : appétit, désir de lait, constipation. La malade est habituellement bien portante et d'une bonne constitution.

Une potion avec *staphysagria* 3/30, *aq.* 150 gr., fait disparaître l'éruption au bout de dix jours.

—

4me Observation.

Simon....., âgé de cinq ans, fils de cultivateurs des environs de Toulon, dont la santé est excellente, a eu des croûtes de lait; mais il s'est habituellement bien porté depuis la dentition. C'est un enfant rose et frais, comme le sont habituellement ceux de nos campagnes. Le 20 octobre 1848, il m'est amené dans l'état suivant :

Blépharite purulente de l'œil gauche ; croûtes jaunâtres, formées par le pus desséché à la paupière inférieure. D'autres croûtes jaunes et humides, occupent la tempe et le sourcil du même côté.

On a conseillé aux parents un vésicatoire, mais ils n'osent l'appliquer sans mon avis ; régime homœop. *Causticum* 3|30, aq. 150, 1 c. matin et lotion avec le remède tous les soirs.

30 *Octobre* ; loin de s'améliorer, l'état local s'est aggravé, les croûtes se multiplient, rougeur et gonflement de la paupière et du sourcil gauche s'étendant jusqu'à la joue: photophobie, épiphora.

Kali carb. 3|30, aq. 150 gr.

Je cessai de voir le malade jusqu'au 20 novembre, époque où sous l'influence de *kali carb.* seul, il était entièrement guéri.

—

5me Observation.

Mlle C..., Félicie, demeurant 90, boulevart Long-Champ, âgée de dix ans, constitution lymphatique, est sujette aux maladies éruptives (elle a eu la rougeole, la scarlatine, la variole), et à de fréquentes épistaxis. La mère a eu des hémoptysies; le père est aussi d'une santé compromise par de fréquentes libations.

Appelé auprès de cette enfant le 22 décembre 1847, je la trouve couchée, la figure animée, le pouls fébrile, elle est malade depuis 10 jours et, bien qu'ayant la diarrhée, elle a continué à manger des alimcnts indigestes (noix, amandes, figues); céphalalgie et insomnie par des rêves effrayants, anorexie, adypsie.

Pulsatille 3|12, aq. 150 gr., 1 c. de 4 en 4 heures; diète, eau sucrée.

25 *Novembre*; l'abdomen devient douloureux, la diarrhée continue, matières jaunâtres dans lesquelles on reconnaît les graines de figues sèches; facies typhique, bouche sèche, langue rouge, soif, peau chaude et sèche, pouls fréquent. *Bryone* 3|12, aq. 150 gr., 1 cueillerée de 4 en 4 heures

Le 28 *Décembre*, j'avais dû m'absenter quelques jours, laissant la malade entre les mains d'un habile confrère; je la retrouve dans l'état suivant, le 28 au matin. Perte complète de connaissance depuis hier; prostration extrême, yeux ternes, respiration bruyante accompagnée de gémissements plaintifs, langue sèche et blanche, fuliginosités sur les dents, abdomen sensible, gargouillement vers la fosse iliaque droite, constipation, peau sèche, terreuse, brûlante, pouls petit, très fréquent, dicrote, tremblottant. Pendant la nuit, elle a eu de l'agitation, et elle a déliré; elle a eu d'abondantes épistaxis, soif ardente et insatiable. Eau sucrée modérément. *Met. alb.* 3|30, aq. 150 gr.; 1 cuillerée d'heure en heure.

Le 29, la nuit a été meilleure, le matin la malade a recou-

vré sa connaissance; cinq selles noires et poisseuses, la langue est un peu humide.

Le 30, délire hier soir et dans la nuit, la malade voit des spectres, des fantômes, elle se cache sous les couvertures et éprouve des frissons dès qu'on la découvre. *Bellad.* 3ß30, aq. 150 gr.

Le 1er. *Janvier* 1848, même état, toux fatigante la nuit.

Le 2 *Janvier*, mieux ; la malade a conservé hier sa connaissance pendant plus long-temps, elle répond avec justesse aux questions qu'on lui fait, mais elle délire dès qu'elle est livrée à elle même; la diarrhée continue avec le même caractère. *Sulph.* 3ß30, aq. 150 gr. ; 1 c. de 2 en 2 heures.

Le 3, amélioration sensible, la malade est gaie, elle demande à manger, on ne peut la tenir à la diète qu'en lui promettant de satisfaire son appétit; 2 selles diarrhéiques, abdomen indolore et souple, le gargouillement ne s'entend plus dans la fosse iliaque droite.

4 *Janvier*; le mieux se soutient, le délire ne reparaît plus que la nuit, le pouls est toujours fréquent, mais moins faible ; du reste dans l'état de santé il est habituellement vite.

China 3ß12, aq. 150 gr.; 1 c. de 4 en 4 heures.

5 *Janvier* ; la nuit a été meilleure, mais la toux est toujours fatigante. L'appétit étant très-vif, nous permettons du bouillon de poulet pour tisane.

6, sommeil de 4 heures cette nuit. La diarrhée a cessé, constipation depuis hier, la toux n'a pas diminué.

1ß2 lavement émollient.—Bouillon de poulet.

La toux est le symptôme qui domine maintenant; les fuliginosités de la bouche ont disparu ; la langue est humide et le délire ne s'est plus remontré. *Phosph.* 2ß30, aq. 150 gr.; 1 cueill. de 4 en 4 heur., bouillon de veau

8, mieux; la toux est moins fatigante, l'appétit vif. Soupe de semoule légère.

9 et 10, le mieux se prononce de jour en jour davantage,

et la convalescence marche désormais régulièrement. A la fin du mois de janvier, la malade était complétement rétablie.

Sulphur a joué un rôle important dans le traitement. C'est à partir de l'administration de ce remède que l'amélioration a été durable. C'est l'anti-miasmatique par excellence.

—

6me observation.

Mme R....., de Toulon, tempérament bilieux, habituellement bien portante, est sujette depuis 3 ans à de violentes douleurs faciales, du côté droit. La douleur suit le trajet du nerf facial, envahit l'arcade dentaire inférieure et détermine un gonflement des gencives et de la joue, ainsi qu'une raideur tétanique du cou. Les accès d'abord éloignés sont devenus fréquents. Ils se montrent presque tous les jours et apparaissent à des heures variables ; quelquefois le soir, plus souvent le matin. Cet état a fini par détériorer la santé, qui était robuste, et la malade est devenue triste, maigre et jaune. Dans la crainte de réveiller la douleur, elle n'ose pas mâcher les aliments du côté malade. Elle a pris divers remèdes, parmi lesquels le sulfate de quinine, mais sans succès. En désespoir de cause, elle a recours à l'homœopathie. La dentition de la malade est parfaitement saine; Mme R..... m'apprend que la maladie s'est déclarée à la suite d'un froid humide.

5 *Septembre* 1848, *zinc.* 3|60, 1 prise ; *zinc.* 3|30, 1 prise ; à prendre le matin, avec deux jours d'intervalle.

Le 12 *Septembre,* pas de changement décisif. *Rhus* 6|30.

Les accès qui s'étaient éloignés ne reparaissent que deux fois du 15 au 30 septembre. *Rhus* 3|12.

Le 15 *Octobre,* pendant la 1re quinzaine d'octobre la malade est à peu près bien, elle va à la campagne le 15, et elle est saisie dans la nuit d'un accès violent comme elle n'en avait pas eu depuis long-temps. *Bellad.* 3|30 deux prises égales.

Aujourd'hui, 1er *décembre*, l'accès n'a plus reparu, la santé de la malade s'est singulièrement améliorée, elle a repris des couleurs et de l'embonpoint.

L'analyse philosophique des traitements dont nous venons de faire l'histoire, nous entraînerait trop loin ; elle ne serait d'aucune utilité pour nos confrères homœopathes, aux yeux desquels l'application des remèdes est suffisamment justifiée par le seul énoncé des symptômes ; elle n'apprendrait rien à nos confrères allopathes qui, n'admettant pas la loi de similitude, ne peuvent être conduits à s'occuper de nos doctrines que par la comparaison de leur propre impuissance, surtout dans les maladies *sine materiâ*, avec les succès de notre pratique. Il leur faut encore bien du temps pour arriver des généralisations ambitieuses de leurs médications aux patientes et épineuses individualisations de notre doctrine, et aux laborieuses investigations de notre thérapeutique dont ils invoquent quelquefois pour eux-mêmes les bienfaits.

DES DOSES DES REMÈDES ET DE LEUR RÉPÉTITION,

PAR LE Dr VESPIER (DE NISMES).

Le diagnostic de la maladie à traiter, non au point de vue de la nosologie, mais à celui de la thérapeutique, et le choix du remède le plus exactement homœopathique, sont bien incontestablement les deux choses principales qu'ait à faire le médecin au lit du malade. Pourtant, l'appropriation des doses, non-seulement à chaque sujet, mais à chaque maladie du même individu, et quelquefois aux différents temps de la

même maladie, et la répétition plus ou moins rapprochée des remèdes, aussi évidemment avantageuse dans certains cas que préjudiciable dans d'autres, sont des questions d'une grande importance, quoique heureusement d'un ordre secondaire ; car leur solution complète risque de se faire longtemps attendre, si jamais nous sommes assez heureux pour y arriver.

Les faits concis qui vont suivre, prouveront, je crois, et l'importance de ces questions, surtout de celle de l'appropriation des doses, et les difficultés qu'elles présentent.

Plus d'un lecteur se demandera, peut-être, quelle sera l'utilité d'un travail dont le but principal est de faire saillir quelques-unes des difficultés de la pratique homœopathique dans un journal dont la belle mission est de la propager? Il nous a paru qu'il pourrait ne pas être inutile aux collègues qu'un pénible septicisme, fruit ordinaire de la pratique allopathique, pousse vers nous, et surtout à ceux qui font les premiers pas dans cette consolante voie de l'homœopathie.

Aux premiers, attirés par les faits pratiques remarquables et variés dont sont remplis nos journaux, ce genre d'articles peut montrer la gravité de la détermination qu'ils ont à prendre. Quel homœopathe n'a vu des collègues qui avaient paru se rendre aux arguments pressants de notre belle doctrine, l'abandonner aussitôt qu'ils ont été en contact avec les difficultés de son application, pour revenir à la méthode décourageante par les résultats, mais d'un emploi plus facile, de la généralisation en pathologie et par conséquent en thérapeutique?

Aux seconds, qui se croyant consciencieusement obligés à chercher le mieux sans se butter aux difficultés, font les premiers pas dans une pratique si supérieure à celle des vieilles écoles, nos observations doivent être un encouragement à lutter contre des difficultés dont ils ne sont pas seuls à se plaindre. Pour mon compte, elles m'auraient

plus d'une fois découragé, si, à travers les peines qu'elles donnent, je n'avais été soutenu par de nombreux résultats heureux, ainsi que par l'obligation que me faisait ma conscience, de marcher dans une voie où je me sentais beaucoup plus de pouvoir pour accomplir ma mission de médecin auprès de ceux qui avaient recours à mes soins. Je ne me rappelle pas avoir manqué une seule occasion de parler des difficultés d'une méthode qui a toutes mes sympathies, à des confrères plus expérimentés, plus habiles que moi. Leur aveu que ces difficultés ils les rencontraient eux aussi dans leur pratique, avait quelque chose qui m'encourageait.

—

1re Observation.

Deux malades, un frère et une sœur, tous deux fort robustes, ayant même tempérament bilieux (la sœur plus impressionnable, du moins de légers tremblements nerveux des mains semblaient l'indiquer), avaient l'un et l'autre des traces de psore héréditaire; seulement elles étaient beaucoup plus étendues et plus anciennes chez la dernière. Elle avait 44 ans et son frère était son aîné de 4 à 5 ans. Elle avait quasi continuellement souffert, depuis son enfance, de prurit plus ou moins fort, suivant les saisons, occasionné par une dartre squammeuse qui siégeait principalement au cuir chevelu, aux tempes, au cou, au-dessous des seins et au bas-ventre. Il lui arrivait souvent de se mettre tout en sang, sans pouvoir résister au besoin qu'elle éprouvait de se gratter. A peu près à l'époque de la puberté, sa maladie de peau se compliqua d'une surdité incomplète. Un traitement du professeur Baumes, consistant principalement en dérivatifs sur le tube digestif, lui procura, quelques années, non pas une guérison complète, mais une palliation considérable, avec disparition de la surdité.

Peu d'années après, les symptômes cutanés reparurent avec violence; le traitement de Baumes n'eut plus le même résultat. Depuis, la malade a souffert plus ou moins continuellement; elle allait quasi tous les ans dans divers établissements d'eaux sulfureuses qui n'ont produit que des effets palliatifs. De guerre lasse, M. Maya lui ordonna le remède Leroy dont elle prit une quarantaine de doses en peu de temps. Rien ne pouvait amener cette guérison tant désirée. Ce qui rendait les douleurs plus tolérables c'étaient des bains simples; elle en prenait plusieurs par semaine, dans ses mauvais temps, et y restait jusqu'à trois et quatre heures; après, elle était plus calme pendant un ou deux jours.

Le 3 novembre 1845, je fus appelé auprès de cette dame; elle commença par me dire que s'il fallait, pour l'action des remèdes homœopathiques, la foi de ceux qui les prenaient, il serait inutile de commencer un traitement; car elle n'y croyait pas; elle était bien-aise de m'avertir qu'elle n'essayait l'homœopathie qu'en désespoir de cause. Dans l'hiver, elle eut plusieurs catarrhes auxquels elle était très-sujette; et pendant le cours de l'un desquels son ancienne surdité revint, mais elle céda avec la maladie de peau.

Le 30 mai, elle était guérie et allait passer l'été à la campagne. Je lui donnai par précaution deux doses de *merc.* et autant de *causticum*, à prendre, en les alternant; elle n'en usa pas. Après l'été, à son retour à la ville, elle m'apprit que son état avait été si satisfaisant, qu'elle n'avait pas voulu prendre ce que je lui avais donné, afin de ne pas s'astreindre au régime gênant qu'elle avait suivi l'hiver avant. J'aurais cru prudent de continuer un peu plus son traitement; mais elle était si contente de sa santé, qu'elle ne se rappelle pas avoir eu jamais aussi bonne, qu'elle n'a plus rien voulu prendre, sauf pour quelques indispositions passagères qu'elle a éprouvées depuis bientôt trois ans que sa guérison ne s'est pas démentie.

Sa tête qui, toute sa vie, avait fourni une quantité de squammes suffisante, peut-être dans les temps les plus mauvais, pour remplir une coquille d'œuf par jour, est, depuis, d'une propreté extrêmement remarquable. Elle reste des semaines sans se passer le peigne fin dont elle était obligée d'user plusieurs fois par jour. Elle se mettait aussi plusieurs fois par jour de la graisse douce au cuir chevelu qui l'absorbait avec une rapidité étonnante.

Chez cette malade les remèdes employés ont été *phosphor., nux. v., alum., bryonia, silicea, sulf., sepia, merc. viv., calc. carb., hepar sulf., ledum palust., lycop., creoz., graph.; pulsat. et bellad.* dans les catarrhes. Dans le commencement du traitement, je donnai les hautes dilutions (24 à 30); plus tard, je descendis jusqu'aux 12 et 9; des doses éloignées des *anti-psoriques* alternées avec les *apsoriques*, je vins à ne donner que les premiers à doses isolées, puis 1 goutte en potion à prendre par cuillerées tous les matins. Jamais la malade n'a été fatiguée par les remèdes, et d'une semaine à l'autre elle sentait diminuer son mal; c'est tellement ainsi, que les bains auxquels elle n'avait pas voulu me promettre de renoncer, mais qu'elle était résolue d'espacer autant qu'elle pourrait; elle n'en prit, dans tout le traitement, qu'un ou deux en décembre, dans un retour passager un peu pénible qu'il y eut de la maladie.

Le frère à la malade, officier supérieur, vint passer le mois de décembre en permission chez sa sœur; encouragé par son exemple, il voulut utiliser ce mois pour se débarrasser d'un prurit qu'il ressentait par le corps, surtout au printemps, ainsi qu'un peu de dartre farineuse aux parties du visage occupées par la barbe, sensible surtout lorsque celle-ci avait un peu poussé.

Le 8 décembre, il reçoit *sulf.* 3β30 qu'il prend le 9 au matin; il riait beaucoup de la ténuité du remède pour un corps aussi fort que le sien; mais peu de temps après l'avoir pris, il se sent l'estomac un peu soulevé et le corps brisé : lorsqu'il

veut se lever, des faiblesses dans les membres et des vertiges l'obligent à se remettre au lit et à déjeuner avec un bouillon. L'après-midi, le calme revint et il put manger un peu à dîner.

Le 10, à ma visite, il était à peu près remis ; seulement il ne pouvait revenir de l'effet que lui avait produit un si petit remède, et de son impressionnabilité plus grande que celle de sa sœur. Il prit dans la suite à la même dose *sulf.*, *sepia*, *calc. carb.* et *merc. viv* ; elles furent toutes mieux supportées; plusieurs même passèrent inaperçues.

La tolérance pour les remèdes a augmenté chez ce malade, en avançant dans le traitement. Cette disposition, il l'a présentée encore pendant les soins que je lui ai donnés l'hiver dernier, dans la convalescence d'une très-forte maladie qu'il avait fait dans le nord, et pour laquelle il avait obtenu de venir passer l'hiver dans le midi. Cette dernière fois, après avoir été d'abord péniblement éprouvé par *rhus* t. 2/30 et la même dose *graphites*, prises successivement, il usa sans fatigue de *nux. v.* et *sulf.*, même dose, et, plus tard, *nux. sulf.* et *sepia* 3/30.

Voilà deux malades, issus des mêmes parents, ayant même constitution, à peu près même âge, soignés en même temps, suivant le même régime, traités pour des maladies analogues. La sœur qui, à priori, semblait devoir être plus impressionnable, tolère les remèdes et guérit sans éprouver aucun désagrément de leur action. Le frère, à deux époques différentes, est éprouvé violemment par eux en commençant le traitement, et ils passent ensuite sinon inaperçus, du moins sans souffrance.

2me Observation.

M. Reco, agriculteur à Tarascon, d'un tempérament lymphatique, se présenta chez moi, le 22 juillet 1846, pour des souffrances, consistant en sensation d'ardeur, de vide et de fai-

blesse à la partie inférieure moyenne et antérieure de la poitrine, et à l'épigastre, avec sensibilité de cette dernière région à la pression du pantalon. De temps à autre il éprouvait aussi une douleur de fatigue à la région sacro-coccygienne, et alors celles de l'épigastre et de la poitrine étaient moins fortes. Ces symptômes étaient exaspérés par le travail qui, plusieurs fois les avait rappelés, alors que les moyens allopathiques avaient procuré du calme. Cette maladie datait de la fin du mois de février précédent, et le malade l'attribuait à un effort qu'il aurait fait environ 20 jours avant, en chargeant un fardeau trop lourd qu'il ne put porter jusqu'au but quoiqu'il fût très-rapproché.

Une saignée, des sangsues, deux vésicatoires, avaient été employés; il n'en était résulté que des améliorations passagères et incomplètes, que les moindres reprises du travail faisaient disparaître.

Sulf., *stannum*, *cocculus*, *phosphorus et nux. v.*, successivement administrés permirent au malade de reprendre, avant la mi-septembre suivant, ses travaux habituels qu'il a pu continuer depuis. Seulement en janvier il éprouva encore un léger retour de ses malaises, dont *sulf. stannum*, une dose de chacun firent définitivement justice.

A ma première consultation, le malade avait reçu chaque dose de 3 globules 30 ; à ma deuxième, s'étant plaint que chaque remède avait exaspéré considérablement ses souffrances pour la journée qui avait suivi son administration, je ne donnai que des doses de deux globules chaque.

Au commencement de septembre, à la troisième fois qu'il se présentait chez moi, il me dit que les dernières doses l'avaient tout autant travaillé que les premières, et que, si ce n'était le mieux considérable que lui avait procuré chaque dose de remède, après l'exaspération des souffrances, il se refuserait à en prendre de nouvelles. Je ne lui donnai

cette fois qu'un globule de *cocculus* 30 , et de *sulf.* 24 , à prendre à longs intervalles.

2 oct., il vint me dire que, depuis 3 semaines, il travaillait aussi fort qu'avant sa maladie et sans éprouver plus de fatigues. Il m'apprit aussi que, quoiqu'à un degré un peu moindre, il avait été encore travaillé par les derniers remèdes. Je lui prescrivis encore *nux vom.* 6|24, pour un gonflement épigastrique après les repas et ne revis plus le malade qu'en janvier suivant.

Dans l'observation précédente, la tolérance pour les remèdes a augmenté chez le frère en avançant dans le traitement, et, au moins, elle n'a pas diminué chez la sœur.

Chez le sujet de cette observation , le contraire a eu lieu ; évidemment l'impressionnabilité à l'action des remèdes a augmenté en avançant vers la guérison. Toutefois, je n'ai pas su si les deux doses de deux globules, données en janvier, des mêmes substances que celles prescrites en juillet, avaient été aussi accompagnées de l'aggravation passagère qui avait eu lieu après les autres.

—

3me Observation.

Mme de N., âgée de 46 ans, tempérament nerveux , est sujette depuis long-temps à des métrorrhagies considérables, soit à l'époque des règles , soit à d'autres moments, par suite de fatigues physiques, ainsi qu'à des bouffées de chaleur, des sensations de défaillance par tout le corps, mais surtout à l'épigastre, et à d'autres malaises nerveux-hystériques, que des peines morales et les pertes de sang paraissent avoir développés.

Le 7 août 1843, je fus appelé chez cette dame. Depuis une quinzaine de jours elle était alitée pour un gonflement rosé, siégeant au-dessus du genou droit, en dehors ; elle éprouvait des douleurs parfois lancinantes qui allaient dans la par-

tie correspondante de l'os, mais surtout une sensation qu'elle comparait à la pression d'une vrille enfoncée dans l'os jusqu'à une certaine profondeur.

Mon diagnostic fut grave; j'étais dans la conviction que j'avais affaire à une ostéite. La malade était très-inquiète. Une application de sangsues avait aggravé les souffrances, les cataplasmes émollients, employés depuis le commencement ne faisaient rien, et des frictions mercurielles, répétées déjà quelquefois, paraissaient exaspérer le mal plutôt que faire concevoir l'espoir de le résoudre. Le chirurgien qui l'avait soignée jusque-là, un des plus répandus à Nîmes, l'avait avertie qu'il fallait prendre patience, que sa maladie pourrait être longue.

Sans promettre à la malade que nous éviterions la suppuration, je lui fis espérer qu'au moins les remèdes que j'allais employer la borneraient, je prescrivis *bellad*, 18e 1|2 goutte dans eau dist. 80 gr., à prendre une cuillerée toutes les 8 h. A partir de ce remède, les souffrances qui toujours allaient en augmentant diminuèrent un peu, il y eut un peu de sommeil.

Le 10, *merc. viv.* 12e 1|2 goutte dans 80 gr. liquide, par cuillerée comme la précédente potion.

Le 11 et le 12 le mieux continue.

Le 13, de nouveau *merc. v.* 12e 1|2 goutte dans 70 gr. liquide. Les souffrances allaient toujours en diminuant, mais le gonflement était à peu près le même.

Le 15, je donnai, *mezereum* 1 goutte 15, liquide 80 gr. administré de la même manière.

Le 16, je conçois l'espoir de la résolution.

Le 17, répétition de la potion précédente.

Le 20, *mercurius* 1 goutte 12, liquide 80 gr., à prendre 2 cuil. par jour. La malade n'éprouvant aucune espèce de fatigue des remèdes qu'elle a reçus, en prend trois cuillerées dans l'espoir de guérir plus vite.

Le 23, *merc. viv.* 1 goutte 12, liquide 80 gr. 2 cuillerées par jour.

Le 26, les souffrances sont à peu près nulles depuis plusieurs jours, le gonflement est considérablement diminué. La malade, qui par habitude et par l'impatience que lui donnent ses malaises nerveux, ne peut pas se sentir au lit, avait passé une partie de ses journées sur une chaise longue où elle se rendait en s'aidant d'une chaise et de sa femme de chambre. Depuis plusieurs jours un fauteuil a remplacé la chaise longue, et elle marche seule sans beaucoup boiter.

L'arrivée des règles ne permet pas d'achever la dernière potion; elles sont comme d'habitude exagérées.

Le 27, dans le but de les modérer, je donnai *bellad*, 3|18.

Le 1 septembre, dans l'espoir de modifier cette malheureuse disposition, je prescrivis le même remède, goutte 1|18 dans 70 gr. liquide, à prendre 2 cuillerées par jour.

Le 9 du même mois, lorsque je cessai mes soins, la malade allait et venait dans sa maison, et devait sortir ce jour là ou le lendemain, à pied, dans la ville. Elle avait, par conséquent été guérie en 32 jours, d'une maladie dont le traitement allopathique aurait duré immanquablement plusieurs mois, si même il n'eût pas fallu arriver à la cruelle nécessité de sacrifier le membre.

Voilà bien un des plus beaux succès qu'ait obtenus l'homœopathie entre mes mains. Eh bien ! chez cette malade j'ai échoué à peu près complétement dans les soins que je lui ai donnés pour combattre sa fâcheuse disposition aux métrorrhagies.

Le 29, après avoir laissé couler ses règles 6 à 7 jours, elle me fit appeler; je prescrivis, *secal. corn.* 6|30, eau distillée 70 gr. à prendre par cuillerée.

Le 2 octobre, la perte était bien passée, je donnai *pulsatille*, 5|12 en deux matins.

Le 4, *sepia* 4|12 pour prendre le 5 au matin.

Le 9, *pulsatille*, 4|12 pour le 10 au matin.

Enfin le 12, *lachesis*, gouttes 1|24, liquide 90 gr., 1 cuil. soir et matin.

Tous ces remèdes dont l'administration rapprochée n'est pas sans reproches, je le confesse, et en cela j'ai probablement cédé à l'influence de la malade qui s'était si bien trouvée du traitement antérieur durant lequel ils avaient été fort rapprochés; tous ces remèdes, dis-je, n'ont pas produit grand résultat, ainsi qu'on va le voir.

Le 29 *Décembre* 1844, je suis appelé en toute hâte auprès de la malade pour des faiblesses, des évanouissements avec vacuité à l'épigastre qui se renouvellent fréquemment et l'obligent à se tenir demi étendue sur un voltaire, elle a aussi de l'oppression. Je prescris *ignat.* 1|2 goutte 12, liquide 65 gr. par cuil. d'une demi heure à une heure d'intervalle, en s'arrêtant aussitôt les souffrances calmées. Peu d'heures après je revois la malade, elle était bien, et n'avait pris que deux cuillerées du remède qui fut supprimé. Elle m'apprit que, comme par le passé, ses règles étaient trop abondantes et la mettaient dans un état de faiblesse dont elle n'avait pas le temps de se relever dans l'intervalle d'une perte à l'autre qui allait rarement à 20 jours.

Le 8 *Mars* 1845, très-affaiblie par la métrorrhagie, fatiguée par une pesanteur avec endolorissement dans la région de l'utérus, elle me fit de nouveau appeler; je prescrivis, *merc. viv.* 3|24. Pour la première fois la malade fut éprouvée péniblement par le remède, au point qu'elle m'avertit qu'elle ne prendrait plus rien.

Le 27 *Juillet* suivant, je fus rappelé pour une douleur sciatique qui la faisait beaucoup souffrir ; je donnai *pulsatille*, 3|12 dans 50 gr. liquide à prendre par cuillerée.

Le 28, *rhus*, 2/30.

Le 29, *acon.* 3|30.

Le 30, *lycop.*, 2|30.

Le 1er août, *aconit* 3|30. Je n'obtenais que des calmes passagers; je n'osais donner des doses plus fortes dans la crainte d'ébranler de nouveau cette constitution si déli-

cate, qui pourtant s'était montrée si tolérante pour mes remèdes jusqu'au huit mars précédent. Le 2, lassé du peu de résultat de tout ce que j'avais administré, je prescrivis : *ruta*, gr. 10/12, dans liquide édulcoré 80 gr. par cuillerée. Je n'eus pas les inconvénients que j'appréhendais, et ce remède fut celui qui procura le calme le plus durable. Le 6, elle partit pour la campagne, où elle devait aller lorsqu'elle fut prise de sa douleur ; elle n'était pas guérie complétement, mais elle était sensiblement mieux.

Depuis je n'ai plus revu cette dame, qui a succombé, il y a plus de deux ans, soignée par l'allopathie, à la suite, m'a-t-il été dit, d'une aggravation considérable de ses anciennes souffrances nerveuses-hystériques.

Ce fait paraîtrait plutôt favorable à l'opinion qui admet, d'une manière générale, les basses dilutions comme plus appropriées dans les maladies aiguës, et les hautes dans les maladies chroniques ; mais, pourtant, dans les soins que je donnai à la malade, pour sa disposition très-ancienne aux ménorrhagies, moins d'un mois après son ostéite, elle toléra les basses dilutions aussi bien que dans l'affection aiguë. Ce ne fut que le 8 mars 1845 qu'elle montra une grande susceptibilité ; la potion avec *ignatia*, 12, donnée deux mois avant, n'avait pas fatigué ; il est vrai qu'il n'en avait été administré que deux cuillerées.

—

4me Observation.

Mme B. avait été soignée par moi dans les années 1843 et 1844, pour une affection psorique congéniale dont les symptômes cutanés existaient à la face (rougeur des parties inférieures du nez, petits boutons rouges sur un fond de même couleur, avec pellicules squammeux à leurs sommets, principalement autour de la bouche, surtout au menton) ; elle

avait aussi une surdité qui datait de sept ou huit ans, et éprouvait une faiblesse aux reins et une certaine pesanteur à la région de l'utérus.

Elle reçut successivement et plusieurs fois : *sulfur.*, *sepia*, *merc.*, *bellad.*, *ledum palustre*, *calcar. carb.*, etc., d'abord à de hautes dilutions, puis la ténacité de la maladie me fit descendre jusqu'aux 12e, 9e et même 6e dilutions, données plusieurs fois par gouttes, dans liquide 100 gr., à prendre de une à deux cuillerées dans les vingt-quatre heures. Tous ces remèdes avaient été parfaitement tolérés par la malade, seulement ils n'avaient pas produit grand résultat.

Le 21 février 1845, je fus appelé auprès de la même malade, atteinte d'une dyssenterie aiguë : fièvre, abattement moral et physique, soif assez forte, sensibilité de l'épigastre et du ventre, surtout à ses côtés, borborygmes, tranchées, principalement au moment des selles qui se composaient de très-peu de matières fécales, de mucosités et de sang, et étaient accompagnées de ténesme. J'ordonnai *merc. v.* 3ʃ12, en deux fois.

Le 22, la malade n'est pas mieux ; au contraire, pour la première fois elle a été travaillée par le remède de hier, à chacune des cuillerées, et l'exagération du mal n'a pas été remplacée par le mieux qui, si souvent, suit les aggravations homœopathiques. Je donne, principalement comme antidote, de *merc. v.*, *aconit* 1ʃ30, et la malade se trouvant à une certaine distance de Nîmes, je laisse *ars.* 2ʃ30, à prendre en deux fois, en commençant six à huit heures après *aconit.*

Le 23, à ma visite, tous les symptômes sont diminués ; je donne *merc. v.* 2ʃ30, en deux fois ; je permets de petites doses de bouillon bien léger d'abord, et plus nourrissant le lendemain, si le premier passe bien.

Le 25, à ma visite, il ne reste quasi plus de symptômes d'une maladie qui avait été grave pendant quarante-huit heures. Je donne encore 1 *glob. merc.*, et permets de petites

soupes. Depuis le commencement de la dyssenterie, la malade a été désaltérée avec de l'eau albumineuse de blanc d'œuf, il avait été aussi administré quelques lavements, surtout de suite après les selles, d'un demi-verre d'eau fortement amidonée.

Le 27, le mari vint m'apprendre que la malade était tout-à-fait bien. Je ne la revis que le 3 mars, qu'elle vint passer quelques jours à Nîmes ; je lui donnai, pour quelques petits vestiges de sa maladie, *sulf.* 2ǧ30. La malade se trouvait alors au quatrième mois de sa quatrième grossesse ; elle fit son enfant sans accident à la fin de juillet.

Le 12 novembre suivant, un exprès m'arriva dans la nuit, avec prière de me rendre en toute hâte auprès de Mme, atteinte depuis la veille d'une violente métrorrhagie. Le sang était noirâtre et contenait des caillots peu consistants ; la perte augmentait pendant le mouvement de la malade qui était fort effrayée et très-faible. Par moment, elle devenait plus forte, quoique la malade ne remuât pas ; alors elle éprouvait comme un mouvement, quelquefois avec borborygmes qui partaient des côtés de l'abdomen, se dirigeant vers l'utérus : c'était le signal de l'augmentation de la perte. Prescription : *secale corn.* 6ǧ30, en trois fois, à trois ou quatre heures de distance, bouillon. A ma visite du soir, l'hémorrhagie était légèrement diminuée : *secale corn.* 4ǧ30, en deux fois.

Le 13 au matin, ce mouvement avec borborygmes, précédant l'exaspération de la perte, était plus marqué : *crocus sativus* 6ǧ30, en trois fois.

Le 14 au matin, mieux général, mais perte encore considérablement plus forte que n'étaient les règles ordinairement : *secale corn.* 0000ǧ30, en deux fois. Je permets un peu de fécule dans le bouillon. La malade étant encore effrayée, je la revis le soir, le mieux est plus sensible. Administrer la deuxième dose du remède laissé le matin.

Le 15 au soir, à ma nouvelle visite, le mieux a pro-

gressé depuis la veille. La perte n'est pas plus forte que les règles ordinaires. Je ne donne rien et permets un peu plus d'aliments.

Le 17, je revois encore la malade : la perte est à peu près finie, il y a encore quelques borborygmes, une certaine sensibilité de l'abdomen et quelques selles diarrhéiques avec ténesme : *nux vom.* 000/30, en une seule fois.

Je ne vis plus la malade que le 26, à Nîmes. Pour un reste de diarrhée, je prescrivis *merc. v.* 3/24, et lui donnai, en retournant chez elle, pour prendre quelques jours plus tard, s'il en était besoin, *calc. carb.* 3/24.

Le 20 mars dernier, pendant une maladie de sa demoiselle, Mme B. éprouvait, depuis quelques jours, des nausées, des borborygmes avec selles plus nombreuses, moins consistantes que d'habitude, accompagnées d'un peu de ténesme : *nux vom.* 00/30.

Le 22, l'état était à peu près le même : *ipecac.* 3/30, en deux fois.

Le 24, mêmes symptômes, plus un peu de sang dans les selles. Jusque-là la malade avait pris des potages; elle fut mise au bouillon : *arsen.* 0000/30, en trois fois, dont elle ne devait prendre qu'un tiers, le reste étant pour sa demoiselle.

Le 25, l'état empire, il y a un peu plus de fièvre, à peine sensible la veille ; les selles sont plus fréquentes, accompagnées de plus de ténesme, et contiennent plus de glaires et de sang : *merc. viv.* 3/30, dans huit cuillerées à café d'eau, en donner une cuillerée toutes les quatre ou cinq heures, et s'arrêter, ou au moins éloigner davantage les doses dès qu'il y aura un mieux sensible; pas de bouillon, tenir le lit. C'était à peu près midi, je ne devais revoir la malade que le 27 au matin. Le 26 au matin, un exprès m'arriva avec une lettre de M. B., dans laquelle il m'apprenait que sa malade, calmée par la première cuillerée du remède, avait été vive-

ment travaillée par la deuxième, bien que donnée six ou sept heures après la première. Il me priait de venir de suite auprès d'elle. J'y arrivai de neuf à dix heures, je trouvai la malade considérablement mieux que la veille ; depuis avant minuit, il n'y avait eu qu'une selle, avec moins de ténesme et pas de sang. Mais, après la deuxième cuillerée du remède, il y avait eu, pendant quelques heures, une exaspération de tous les symptômes, surtout des coliques, qui l'avait effrayée. Le remède fut suspendu, et je permis un peu de bouillon maigre.

Le 27, le mieux de la veille se confirmait. Peu de selles diarrhéiques jaunes, à peu près sans ténesme, et précédées de quelques coliques encore; je prescrivis : *bry.* 0ǀ30, en deux fois. Le mieux fit de rapides progrès, la malade reprit vite ses forces en revenant, d'un jour à l'autre, aux aliments. Je ne lui donnai plus que *sulf.* 0ǀ30, le 4 avril, pour quelques petits malaises ressentis encore du côté de l'estomac.

Ainsi, cette observation présente un sujet d'une grande tolérance dans une maladie chronique, et d'une grande susceptibilité dans deux atteintes d'une maladie aiguë. Dans le traitement de la métrorrhagie, la tolérance a été très-convenable.

Une chose que je crois devoir signaler, c'est que, dans le traitement de l'affection chronique, depuis la trentième jusqu'à la sixième dilution, quasi toutes ont été employées, et même tolérance pour toutes. Dans les maladies aiguës, le premier remède, *nux vom.*, le fut à la douzième, les autres à la trentième ; ces dilutions différentes ont rencontré la même susceptibilité.

Une autre particularité de ce fait me semble aussi devoir fixer l'attention. Des homœopathes très-habiles admettent que les retours de la même maladie, chez le même individu, guérissent ordinairement par le remède qui a été curateur la première fois. Eh bien ! je ne dis pas que les deux dyssenteries aient été accompagnées chez cette malade par des symp-

tômes exactement identiques, parce qu'alors elles auraient dû,en effet, guérir parl e même remède ; mais ce que j'affirme, c'est que je n'ai pu reconnaître les symptômes ou leurs nuances qui différenciaient les deux cas ; et, pourtant, la première fois *arsenic* a enrayé le mal, il a été le remède curateur. La deuxième atteinte de la même maladie a été guérie promptement par *merc. viv.*; *arsenic*, donné avant, n'avait produit aucun bien.

Les deux observations qui vont suivre, que j'abrégerai autant que possible, de peur de donner trop d'étendue à ce travail, rapprochées de celle-ci, prouveront, une fois de plus, l'obligation de suivre la recommandation faite par notre illustre maître, d'individualiser toujours en pathologie et en thérapeutique.

5me Observation.

M. de V., âgé de 45 ans, tempérament bilieux-nerveux, avait eu, pendant trois hivers consécutifs, à partir des premières fraîcheurs de l'automne jusqu'au commencement du mois d'avril, une toux sèche, ébranlante, accompagnée quelquefois de vomissement, lorsque les quintes prenaient après les repas, ce qui serait arrivé très-souvent, s'il n'avait eu la ressource de pouvoir souvent les retarder d'un certain temps en tenant la bouche pleine d'eau. Elle était provoquée par une constriction spasmodique à la base de la poitrine ; le son en était sifflant et pénible pour les personnes présentes. A la chaleur du lit elle était nulle, ne reprenait qu'en se levant pour s'habiller ou soulager un besoin. La digestion et toutes les autres fonctions se faisaient d'ailleurs très-bien.

Pendant les deux premiers hivers l'allopathie déploya, contre cette singulière maladie, toutes ses ressources par l'intermédiaire d'un des médecins les plus capables de Nîmes, aidé des conseils d'un professeur de l'école de Montpellier, passant pour un des plus habiles praticiens de cette ville. Le malade est persuadé qu'on ne lui a pas épargné une quinte,

et qu'on n'a pas retranché un jour de la durée que devait avoir sa toux.

Le troisième hiver, les mêmes soins furent repris jusqu'au milieu de la saison : même résultat. Alors une des renommées chirurgicales de Nîmes fut appelée. Quoique le malade lui assurât qu'il sentait la toux partir du bas de la poitrine, ce praticien vit, dans la longueur et le volume de la luette, la cause de la toux, et proposa la section que le malade accepta. L'opération faite, il s'ensuivit une inflammation traumatique dans les parties environnantes, la toux cessa et le malade atteignit le printemps sans retour de celle-ci. Le chirurgien et le malade s'applaudissaient du résultat.

Mais la fin d'octobre suivant ramena, avec les fraîcheurs, la toux tout aussi violente que les années précédentes. Le chirurgien voulait extirper, cette fois, les amygdales, un peu volumineuses chez le malade. Les deux médecins consultés dissuadèrent le malade de se soumettre à cette nouvelle opération. Ils le soignèrent jusqu'à la mi-décembre avec le même résultat que les hivers précédents.

Ce fut le 20 de ce même mois, de l'année 1844, qu'on eut recours à mes soins. A la fin du mois, le malade était considérablement calmé. Il ne fut complétement débarrassé de sa toux qu'à la fin février. Les remèdes administrés avaient été : *nux v.*, *pulsat.*, *sulf.* et *calc. c.* Le premier nous parut faire plus que tous les autres pour la guérison.

Depuis, le malade a continué à payer, chaque année, son tribut à l'hiver, malgré un traitement prophylactique, avec *china*, *sulf.*, *calcarea c.*, alternés, à seize jours d'intervalle, que je lui fis faire en juillet, août et septembre de l'année 1846. Seulement, en peu de jours, je lui ai toujours calmé considérablement la toux, dont la disparition complète a eu lieu pendant les trois derniers hivers, le plus tard, du 15 au 20 février.

Pour les quatre atteintes que j'ai soignées de cette ma-

ladie, ayant présenté exactement les mêmes symptômes, atteignant le même individu, se développant sous les mêmes influences, j'ai dû varier les remèdes d'une année à l'autre, et même pendant la durée de la même atteinte. Le premier hiver, *nux v.* me parut le principal curateur ; le deuxième, le remède précédent fut à peu près sans effet, *sulf.* et *calcar.* guérirent; le troisième, *lachesis* et *nux vom.* calmèrent ; mais *drosera* fut celui qui guérit, et enfin, le quatrième et dernier hiver, *sulf.* a été très-efficace dans le commencement, plus tard ç'a été *drosera*, qui avait été inutile au début ; à la fin, *sulf.* est encore redevenu le remède curateur.

La tolérance pour l'action des remèdes, est allée en augmentant chez ce malade. La première dose du remède (*nux vom.* 2/30) qu'il reçut en 1844, lui donna des tiraillements dans le bras droit, qu'il n'avait jamais éprouvés et qu'il n'a plus ressentis, ni autre chose analogue depuis. D'un hiver à l'autre j'ai été obligé d'augmenter les doses ; je lui ai donné jusqu'à 4 globules 15me dil., sans éprouver autres choses qu'un changement en mieux.

—

6me Observation.

Je ne place cette observation après les deux précédentes, que pour faire saillir davantage l'obligation où nous sommes de nous tenir continuellement en garde contre l'esprit de généralisation dans la pratique de l'homœopathie.

Depuis 9 ans que je marche à la lueur de ce flambeau dont Hahnemann est venu éclairer les obscurités de l'ancienne thérapeutique, j'ai traité un bon nombre de pneumonies, j'en ai rencontré de fort graves, entre autres, deux compliquées d'affection cérébrale. Toujours mes soins ont été couronnés du plus complet succès.

Dernièrement j'ai eu à donner mes soins à une fille âgée d'environ 35 ans, cuisinière, pour une pleuro-pneumonie à

droite à la partie inférieure, mais sans symptômes du côté du foie. Violents frissons dans le début, douleur lancinante très-vive aggravée par la respiration tant soit peu profonde, le mouvement, et surtout par la toux, avec crachats visqueux et fortement rouillés; son demi-mat à la percussion, et râle muqueux à l'auscultation à une place grande à peu près deux fois comme une pièce de 5 f., avec quelques crépitations au centre où avaient lieu les élancements.

Du 9 septembre, que je commençai à la voir, jusqu'au 15, la malade avait pris *aconit*, *bryone*, puis *mercurius* pour une sueur considérable qui l'inondait depuis 36 heures sans produire aucun soulagement, et que ce remède fit cesser. *Sulfur* avait été ensuite administré. Ces remèdes qui, en général, m'avaient suffi dans les autres cas ordinaires de ce genre, n'avaient pas produit dans celui-ci un résultat satisfaisant.

Le 15 au matin, une douleur de *meurtrissure* à l'extérieur et aux environs de la partie malade, qui avait toujours plus ou moins existé depuis le début, avait acquis une grande intensité; le moindre contact était très-douloureux pour la malade. Je donnai *ranunculus bulb.* 4/12 en 6 cuillerées toutes les 3 ou 4 heures. Ce remède que je n'avais jamais administré, ni vu administrer, dans les pleuro-pneumonies, a été dans ce cas, j'en ai la conviction, celui qui a guéri; jusqu'à lui, je n'avais obtenu que des calmes passagers de la douleur intérieure; les crachats, toujours visqueux, étaient encore, le plus souvent, aussi rouillés que les premiers jours. Le 15 au soir, les crachats ne contenaient plus de sang et elle n'en a plus rendu un seul rouillé, quoique pendant quelques jours encore ait continué une toux pénible et fréquente, surtout la nuit. La douleur à l'extérieur et à l'intérieur et la fièvre, encore forte le 15, étaient tellement diminuées en 24 heures, que le 16, je pus permettre à la malade, qui le demandait, quelques cuillerées de bouillon de courge, au maigre, avec un morceau de pain grillé, toutes les 3 ou 4 heures.

Le 17, comme la veille, pas de remède ; bouillon gras léger. Le 18, bouillon plus nourrissant; elle se lève pour faire son lit et reste levée une heure et demie.

Le 21, ses maîtres partent pour un voyage, retardé par rapport à sa maladie; elle reste seule pour répondre et faire le peu qu'il y aura en leur absence.

Le traitement et la convalescence ont duré par conséquent 12 jours. En général ç'a été moins long dans les autres cas que j'ai traités de la même maladie. Peut-être aurais-je mieux fait d'administrer *ranun. bulb.*; le 14, ou même le 13 à la place de *sulf.* 12, qui me paraissait mieux couvrir les symptômes, alors que la sensation de meurtrissure quoiqu'existante, était moins prononcée.

Ce qui, peut-être, n'a pas été complétement étranger à la résistance que j'ai rencontrée, un peu plus grande dans ce cas, c'est que la malade avait eu, il y a 10 à 12 ans, la même maladie et dans le même point, ce qui est prouvé par de nombreuses cicatrices de piqûres de sangsues qu'on lui appliquapendant le traitement. Elle fut soignée à l'hôpital de Nîmes, et se rappelle y avoir gardé un mois consécutif le lit.

Avant de passer à la seconde partie de ce travail, *la répétition des doses*, il serait convenable de prouver, par quelques faits, combien l'allopathie expose plus que l'homœopathie les malades aux souffrances, quelquefois aux dangers de l'action exagérée des remèdes. Seulement nos aînés ne s'arrêtent pas à ces misères. A leurs yeux, le sulf. de quinine ne fait que guérir l'affection périodique; les narcotiques, que donner du sommeil ou au moins du calme ; le mercure, que guérir la syphilis, et ainsi de suite. Les souffrances qui semblent aux malades être un résultat des remèdes qui leur ont été administrés, nos collègues les nient ou, tout au moins, nient les sources d'où les font partir les malades dont la conscience ne se trompe guère en pareil cas.

Ainsi, une dame chez laquelle l'allaitement d'un premier

enfant avait déterminé des souffrances chroniques à l'estomac et à la poitrine, que trois autres grossesses rapprochées rappelèrent plusieures fois, justifie l'exactitude de l'observation que je viens de faire. Elle avait été traitée efficacement dans ses trois premières grossesses; mais à la quatrième, la susceptibilité de la malade pour l'action des remèdes fut beaucoup plus grande qu'aux manifestations précédentes de la même affection. Soit pour cette raison, soit parce que le résultat ne s'annonçait pas aussi avantageux, puis qu'elle succomba quelques mois après à une affection chronique de poitrine, qui avait déjà enlevé plusieurs de ses parents, la malade voulut avoir recours à l'allopathie. Je ne la vis plus que de temps en temps comme ami de son mari.

Pour calmer une toux sèche qui la fatiguait beaucoup, le médecin ordonna : extrait de jusquiame 1 grain 1|2 dans 110 gr. de liquide, par cuillerées, en assurant qu'elle ne risquait pas d'être travaillée par le remède ainsi qu'elle l'avait prétendu plusieurs fois. La première cuil. la fatigua déjà un peu ; mais la deuxième, qui fut la dernière, lui donna des hallucinations. Le confrère nia que ce phénomène extraordinaire, qui était un symptôme tout nouveau chez la malade, fût le résultat de son remède.

Le 7 novembre 1847, j'étais consulté par un jeune licencié en droit qui avait quitté l'école avec une affection syphilitique ; il ne lui restait, depuis plus d'un mois, que des souffrances à la gorge (surtout sécheresse et chaleur sans altération), que le médecin considérait comme un reste de sa syphilis, et traitait avec des préparations mercurielles, qu'il disait devoir être continuées jusqu'à la disparition complète du mal. Je donnai *china* 3/30 pour le 8 et *lachesis*, tous deux antidotes de *mercurius*, même dose, pour 7 ou 8 jours après.

Le 24, seconde visite du malade, les souffrances étaient quasi complétement disparues : *bellad.* 3/30, pour le 25 ; *lachesis* 3/30, pour le 1er décembre. Je ne l'ai plus vu ; mais

le parent qui l'avait accompagné la première fois m'apprit, peu après, qu'il était tout à fait bien.

M. B., traité par moi, en juin et juillet 1847, pour des accès de fièvre qu'il avait pour la quatrième fois, depuis un an, fut guéri d'abord par *puls.*, *nux et belladona* et peu de jours après par *arsenic*, d'une rechute qu'il se donna en prenant, pendant sa convalescence, environ une heure après son repas du soir, une glace qui lui procura une indigestion.

M. B., jusqu'à l'usage qu'on lui avait fait faire du sulfate de quinine, avant mes soins, pour combattre ses accès, avait eu, m'assurait-il, un estomac très-bon, digérant sans aucune espèce de souffrance. Depuis l'usage de ce remède, il ne pouvait prendre un repas, sans avoir un ballonnement à l'épigastre; ses digestions étaient longues et pénibles, avec chaleur à la tête, et son caractère naturellement gai était devenu triste, irritable. Il avait besoin, me disait-il, de faire de grands efforts de volonté pour ne pas s'irriter fréquemment contre les personnes qui l'entouraient. Après la guérison de la rechute à laquelle il s'était exposé par son imprudence, le malade n'a plus eu de retour, ni de sa gastralgie, ni de ses accès de fièvre. Un jour que le médecin ordinaire de ce malade me soutenait l'innocuité du *sulfate de quinine*, je lui citai ce fait à lui bien connu, cela ne l'a pas fait changer d'opinion, car il s'est bourré lui-même, il y a peu de temps, de ce sel qui coûte à présent, par suite de l'abus qu'on en fait, quatre fois plus qu'il y a 10 à 12 ans, et duquel j'ai entendu dire sérieusement, par des praticiens, que bientôt on ne pourra pas traiter une maladie sans le concours de ce remède héroïque.

RÉPÉTITION DES DOSES.

Cette question est présentée dans ma pratique comme d'une importance moindre que celle de leur appropriation,

en ce sens que j'ai été moins souvent en présence des inconvénients résultant du trop de précipitation à répéter le même remède ou à le faire suivre d'un autre. Je ne veux, certes, pas dire pour cela qu'elle doit être négligée. Notre illustre maître insiste trop sur les avantages, et, dans certains cas, l'obligation de laisser au remède épuiser son action, surtout dans les maladies chroniques; il a trop admirablement saisi les enseignements de l'expérimentation pure et ceux de son expérience clinique et de celle des praticiens qui l'avaient précédé, pour qu'il soit possible de douter qu'il n'ait été aussi dans le vrai, en conseillant de laisser au remède le temps d'opérer tout le mieux qu'il est apte à produire, et quelquefois même la guérison.

Je n'ai pas eu besoin de suivre long-temps la doctrine de Hahnemann pour être convaincu qu'une seule dose de remède suffisait souvent pour guérir une maladie aiguë ; mais la guérison d'une affection chronique obtenue par une seule dose du remède homœopathique m'avait paru, pendant plusieurs années, aussi impossible que de suivre, pendant 20, 30 jours et plus, l'action de 2 ou 3 globules de *sulf.*, 30, ou d'autres substances à long effet.

Les quelques observations abrégées qui suivent ne me permettent plus, depuis bien des années, le doute à cet égard. Deux d'entre elles prouveront une fois de plus que ce n'est pas toujours sans inconvénient pour le malade qu'on s'écarte des préceptes de Hahnemann sur la répétition des doses.

7me Observation.

M. P. me consulta, il y a un peu plus de 6 ans, pour des souffrances chroniques du côté de l'estomac, avec digestions longues et pénibles. Je lui donnai *sulf.* 3/30. Les jours suivants, il éprouva quelques malaises nouveaux dans la partie malade, en même temps il sentait s'opérer, pour ses souffrances

ordinaires, un changement en mieux assez sensible ; l'amélioration se prononça davantage d'une semaine à l'autre; mais les malaises nouveaux pour le malade, consistant en une espèce d'angoisse partant de l'estomac, qu'il m'a toujours dit être dans l'impossibilité d'analyser et qu'il sentait parfaitement tenir à l'action du remède, continuent encore après 30 jours de son administration.

Je le vis plusieurs fois pendant ce temps ; il me priait de retarder l'administration des nouveaux remèdes, j'en étais moi-même bien aise. Il y avait bien près de 40 jours que l'unique remède avait été pris, il se trouvait si soulagé qu'il me pria de le laisser dans cet état, se trouvant alors trop bien, disait-il, pour aller de nouveau se soumettre pour encore peut-être un mois au travail de ces remèdes qui, sans être précisément douloureux, avait quelque chose de pénible. Quand vous nieriez, me dit-il plusieurs fois, que ce que j'éprouve tient à ce que vous m'avez donné, je n'en serais pas moins convaincu de la chose.

Cette seule dose de soufre a-t-elle guéri une maladie qui durait depuis bien des années? Je n'oserais l'affirmer ; mais il y a quelques mois seulement, une sœur de M. P., sans rattacher à mes soins le fait qu'elle constatait, me disait : c'est singulier, mon frère qui était si maladif, si délicat, est devenu très-robuste depuis un ou deux ans après son mariage. Il est marié depuis environ huit ans, la date se rapporte bien à l'époque du traitement.

—

8me Observation.

M Arn., ancien maître d'escrime, rentré dans ses foyers depuis deux ou trois ans, profita de quelques visites que je fis à sa femme, atteinte d'un érysipèle, pour me consulter sur une douleur lancinante, que la fatigue, les temps

froids et humides aggravaient. Elle siégeait immédiatement au-dessus de l'articulation tibio-péronière droite, avec un léger gonflement douloureux à la *pression* qui paraissait être à l'os ou au moins au périoste.

Cette douleur devenait plus forte d'un hiver à l'autre ; elle datait d'un écart forcé qu'il avait fait, cinq ans avant, dans des exercices d'escrime. Etant encore au service, il avait fait, pour être soigné de cette espèce d'entorse, neuf mois d'hôpital dans différentes villes. Des frictions mercurielles et un grand nombre d'autres remèdes avaient été employés, tous avaient complétement échoué.

Le 22 juin 1847, la première fois que je le voyais, je lui donnai : *sulf.* 3/5 pour le lendemain. Le 27, il vint me voir chez moi ; la marche était plus facile, la douleur presqu'insensible : pas de remède. Le 5 juillet, il revint me voir ; le mieux progressait de jour en jour : *sacch. lac.*, pour répondre au désir qu'a le malade de prendre un remède.

Le 4 août, je vis le malade pour la quatrième fois; la marche s'opérait sans aucune espèce de douleur, il fallait une pression assez forte sur la partie pour en rappeler un peu. Je donnai encore *sulf.* 2/30 dont j'aurais pu probablement me passer. Aucune douleur n'a reparu dans l'hiver suivant. Sa femme m'apprit, le 20 juillet dernier, en venant me voir pour elle, que son mari n'avait souffert, depuis mes soins, que deux ou trois jours de son ancienne douleur, il y avait peu de temps, après s'être mis à l'eau pour pêcher.

2ème Observation.

Il y a un peu plus de 6 ans, je fus consulté par une dame de Meillargue ; âgée de 44 ans, elle avait fait un seul enfant, il y avait cinq ans, dont l'allaitement l'avait considérablement fatiguée. Les symptômes principaux qu'elle accusait et à peu près les seuls étaient à l'estomac, où elle éprouvait par fois

des battements, mais fréquemment une sensation de vacuité fort pénible, et la digestion était longue et douloureuse. Je lui donnai *sepia* 3,30, pour le lendemain au matin, et une autre dose de sucre de lait pour prendre 6 ou 7 jours après la première. Une douzaine de jours après, cette malade revint me voir et me dire que, depuis peu de jours, après le premier remède elle se trouvait si bien, qu'elle serait très-heureuse de rester comme elle était; ce qui la préoccupait, c'était qu'une guérison si prompte d'un mal si ancien ne pourrait pas être de durée. Je lui prescrivis encore la même dose de *sepia*, qu'elle devait ne prendre que quelques jours plus tard pour consolider sa guérison. Peu de jours après cette dernière dose, elle vint m'apprendre que depuis qu'elle l'avait prise les souffrances étaient revenues. Je donnai : *tart. émet.* comme antidote du remède précédent, et comme paraissant répondre homœopathiquement aux souffrances que j'avais eu le malheur de rappeler. Je dus combattre, pendant quelque temps, ce retour de la maladie qui diminua considérablement; mais je ne pus plus obtenir une disparition complète des souffrances, comme l'avait donnée la première dose de *sepia* qui aurait suffi pour guérir, j'en ai la conviction.

10me Observation.

M. . . . . ., témoin d'un mieux considérable qu'avait procuré M. des Guidi à un membre de sa famille, pour des souffrances chroniques de l'estomac que l'allopathie avait aggravées, chaque fois qu'elle avait été appelée à les combattre, tâcha de s'initier un peu dans la thérapeutique homœopathique. Peu avant que je ne fusse fixé à Nîmes, il s'administra *arsenic* 2,30, d'une boîte de remèdes qu'il avait reçus de Lyon, sur les données qu'il avait puisées dans le manuel de Jarh, pour une légère éruption psorique, ancienne, occu-

pant principalement le front; les tempes et la région des favoris. Très-peu après l'administration de ce remède, il eut un teint posé comme il ne s'était pas vu depuis plusieurs années; il n'éprouvait ni les prurits, ni la chaleur qui étaient très-fréquents avant. Mais en même temps qu'il constatait avec satisfaction le mieux de la face, il ressentait à l'estomac une douleur, non pas violente, mais pénible et continuelle. Après 10 à 12 jours, il se lassa de la supporter, et prit un ou deux globules de *nux vom.*, comme antidote du remède précédent. La douleur épigastrique se calma bien vite; malheureusement, en même temps, le mieux du visage disparut. Depuis, il a été soigné long-temps par moi. La santé, de très-délicate (il était sujet à des catarrhes qui le tenaient chaque fois 6, 8 jours au lit), est devenue fort bonne. J'ai obtenu des mieux qui ont été très-marqués pendant plusieurs mois consécutifs; le malade m'a pourtant toujours affirmé que nous n'étions jamais arrivé, pour les symptômes cutanés, à un résultat aussi bon que celui que lui avaient procuré les 2 premiers globules d'*arsenic*.

Il m'a toujours paru très-sensible aux remèdes dans le traitement de la maladie de peau, il l'a été d'une manière marquée dans des accès de fièvres et quelques maladies aiguës pour lesquelles je l'ai aussi soigné. Il a à peu près toujours reçu les 30es dilutions.

Depuis un an, le même malade est soigné par mon ami le Dr Bechet, pour son affection cutanée. Les remèdes qu'il a administrés l'ont été, je crois, à des dilutions plus basses, elles ne l'ont pas plus éprouvé que celles que j'avais moi-même, administrées avant. Il me semble que le mieux a été plus sensible et plus soutenu cette année que les autres; mais je ne pense pas qu'il soit arrivé au point qu'avait, au rapport du malade, produit le premier remède.

Ce fait indique assez clairement que nous devons ne faire usage des antidotes de nos remèdes qu'avec la plus grande

réserve. Si on n'avait, dans ce cas, que flairé légèrement un globule de *nux vom.*, on aurait peut-être calmé les souffrances de l'estomac, sans neutraliser complétement l'action d'arsenic.

Je pourrais citer d'autres observations dans lesquelles une maladie, à marche chronique, bien qu'il y ait des symptômes d'une certaine acuité, durant depuis plusieurs mois, avait cédé à une seule dose de remède. Mais, d'un autre côté, dans bien d'autres cas, surtout dans les affections aiguës, j'ai eu prescrit de 4 à 6 globules dans 3 ou 4 cuillerées d'eau, à donner à intervalles plus ou moins rapprochés, ordinairement suivant le plus ou moins d'acuité du mal à combattre, depuis 1/2 heure jusqu'à 12, 24 heures, j'ai appris que ce n'était qu'après la troisième ou quatrième cuillerée que le mieux s'était manifesté. J'ai l'habitude, dans ces cas, de recommander de cesser ou, du moins, d'éloigner les cuillerées du remède aussitôt que le calme arrive.

Que conclure de tout ce qui précède? Il me semble que la seule conclusion qui puisse logiquement en être tirée, c'est que l'appropriation des dilutions des doses, et la distance à mettre entre les doses du même remède, et entre celles de remèdes différents, sont des difficultés qui pourront, avec le temps diminuer, mais contre lesquelles le praticien aura toujours à lutter.

Les très-hautes dynamisations sont encore une nouvelle complication dans l'étude de ces importantes questions. Un désir ardent que j'exprime en terminant, c'est que beaucoup d'homœopathes décrivent ce que leur pratique leur a appris sur ces mêmes sujets, et que de toutes ces publications il jaillisse une lumière que j'appelle de tous mes vœux.

Nîmes, 28 octobre 1848.

REVUE DES JOURNAUX ALLOPATHIQUES,

PAR LE Dr BECHET.

Suite (1).

En remplissant la tâche que je me suis imposée de faire de temps en temps un inventaire sommaire des brillants haillons thérapeutiques de l'allopathie, la question du rhumatisme s'est présentée par deux fois à mon appréciation. D'abord je me suis contenté de passer en revue les médications préconisées de nos jours par l'école allopathique; mais dans mon dernier article, à propos des tumeurs blanches, j'ai cru devoir esquisser le tableau des ressources que présente et promet l'école homœopathique pour la curation de l'affection rhumatismale. Ayant signalé l'illogique conduite de nos adversaires, qui ne font aucun cas des variétés infinies des lésions de sensation ou de la douleur, j'ai rapidement énuméré les principales nuances de l'expression sensorielle dans le rhumatisme étudiée au lit du malade et dans *l'expérimentation pure*. Énoncer deux modes de faire aussi différents, c'est, je crois, dire de quel côté est la marche véritablement scientifique : un ramassis de spéculations plus ou moins prétentieuses, autorisées par une vétusté plus ou moins grande, décorées de dehors plus ou moins savants, mais qui veulent soumettre les faits à leur autorité, n'est point une science; la vraie science est la servante des faits, quelque minimes qu'ils soient. Son degré de perfection, au point de vue médical surtout, peut se mesurer sur la possibilité où elle est d'en admettre le plus possible sans les altérer dans leur valeur.

La même raison qui dirige si diversement les praticiens homœopathes et allopathes sur la question de la *douleur*, dans

(1) Voir la page 513.

les affections rhumatismales, doit nécessairement les porter dans une appréciation opposée des désordres articulaires rhumatiques. En effet, pénétrés de la haute vérité de cet axiome du père de la médecine, *ubi dolor ibi fluxus*, nous convenons tout bonnement en homœopathie que la douleur, qui est *cause*, doit d'abord occuper notre attention, nous réservant de ne point dédaigner l'étude du gonflement articulaire, qui n'est qu'*effet*. Les allopathes, qui se piquent de connaître si bien leur Hippocrate, en agissent autrement. Les sensations morbides sont vainement exprimées par leurs malades; les phénomènes matériels seuls leur paraissent dignes d'attention. *L'anatomie pathologique des tissus et des liquides* est tout pour eux, *l'anatomie pathologique de la sensibilité*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'est à leurs yeux qu'un vain rêve.

Ces deux parties d'une même science ne doivent cependant pas être disjointes, elles doivent se compléter mutuellement. Je conviens que *l'anatomie pathologique matérielle* est d'une confection longue et difficile, mais celle de la *sensibilité* est hérissée de difficultés plus nombreuses encore. Devons-nous nous laisser arrêter par les obstacles? L'école homœopathique a déjà prouvé qu'ils ne sont pas insurmontables; à elle seule appartient la gloire d'avoir fondé cette partie intéressante de *l'anatomie pathologique*, et c'est sans aucun doute à cette heureuse initiative qu'elle doit en grande partie sa supériorité sur l'allopathie.

Précisément à cause de cette ardeur des homœopathes à faire avancer *l'anatomie pathologique sensorielle*, nos adversaires nous ont accusés de ne faire aucun cas de l'*anatomie pathologique* créée par leur école. Ce reproche n'est cependant point mérité, car l'homœopathie ne néglige aucune des données du grand problème thérapeutique, mais, ainsi que je l'ai dit, elle se conforme à la marche de la nature. Les altérations de la sensibilité préexistent à celles des tissus; elle fait preuve d'une grande logique en faisant passer *l'anatomie pathologique matérielle* après celle de la sensibilité,

Il y a par le monde intellectuel une telle tendance à préférer tout ce que les sens peuvent apprécier, au détriment de tout ce qui est exclusivement du domaine intellectuel et exprimé par des mots qui ne représentent rien aux sens, que j'ai pensé qu'il n'était pas hors de propos de légitimer par quelques considérations et surtout par l'indication de la marche de la nature malade, le caractère essentiellement, mais non exclusivement vitaliste de la thérapeutique homœopathique.

Cela dit, une autre objection se présente à l'occasion des lésions matérielles articulaires qui surviennent pendant ou après un rhumatisme. L'homœopathie n'emploie chez le malade que des médicaments expérimentés chez l'homme bien portant, et ayant causé chez celui-ci les phénomènes que l'on a en vue de guérir chez celui-là. Evidemment notre matière médicale, à ce point de vue, est d'une imperfection notable; l'expérimentation n'a jamais pu être poussée assez loin, malgré le dévouement de notre MAITRE et de quelques-uns de ses disciples, pour obtenir des lésions articulaires graves telles que celles que nous sommes souvent appelés à combattre. Les intoxications mortelles ne peuvent combler que très-imparfaitement la lacune que je viens de signaler; il faut donc en cette occurrence que l'homœopathe recoure à l'*ab usu in morbis*.

Cependant le fondateur de l'homœopathie s'est élevé avec juste raison contre l'importance que l'allopathie a toujours accordée à cette source trompeuse pour connaître les propriétés des médicaments; en y puisant, ne nous rendons-nous pas coupables des torts reprochés à nos adversaires ? Nullement.

Inspirée par des vues généralisatrices, dans ses nosographies, l'allopathie range des affections bien différentes dans une seule et même classe, parce que ces affections présentent quelques phénomènes analogues. D'un autre côté, reportant

les mêmes vues généralisatrices sur le champ de la matière médicale, elle range en classes analogues les médicaments qu'elle oppose ainsi aux maladies en vertu de la loi des contraires. Mais laissant même de côté la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de trouver toujours dans la matière médicale le contraire d'une maladie, il est facile de juger à quels mécomptes l'esprit généralisateur de l'allopathie doit la conduire. En effet, ce mode de faire, délicieux oreiller de la paresse du pathologiste et du thérapeute, ne peut être fructueux dans une science qui est toute d'individualisation. Les notions les plus vulgaires en médecine ont élevé cette assertion à la hauteur d'une vérité incontestable ; tel médicament guérit dans un cas et laisse persister une maladie en apparence semblable chez un autre sujet.

L'année dernière une substance a été efficace contre telle affection qu'elle ne peut guérir cette année, etc. Les tendances généralisatrices de l'allopathie frappent donc forcément de stérilité *l'ab usu in morbis*.

Le médecin homœopathe, au contraire, spécifie chaque cas morbide, non-seulement quant aux phénomènes matériels qui le constituent, mais encore quant aux modifications de la sensibilité, quant aux circonstances étiologiques, barométriques etc., etc., qui l'ont précédé ou l'accompagnent; il répète avec la même rigueur, la même opération sur le médicament qu'il va employer seul et sans aucun mélange ; en un mot, ayant individualisé la maladie, il individualise le médicament qui doit la guérir. Cette double opération peut ne pas être absolument exacte, sans perdre de son excellence; ainsi à propos d'une hydartrose du genou, il peut trouver un médicament qui ait causé sur l'organisme sain tous les phénomènes qui constituent cette maladie, moins l'épanchement séreux dans la synoviale du genou. Evidemment en vertu de cet aphorisme du père de la médecine, *ubi dolor ibi fluxus*, deux douleurs identiques ou analogues, qui doivent être sui-

vies d'épanchement intersynovial, donneront lieu à un épanchement identique ou analogue; il n'est donc pas absolument nécessaire que, dans tous les cas, le tableau pathogénétique soit complétement identique ou analogue au tableau pathologique. Ainsi guidé, le praticien spécificiste guérit et obtient l'autorité de l'*ab usu in morbis* sans aucun mécompte possible.

Ayant cherché à légitimer la place que donne l'homœopathie à l'importance des lésions matérielles en général, voyons quelles indications pratiques lui fournissent les lésions articulaires rhumatismales.

Pendant toute la période d'acuité de l'affection rhumatismale, la tuméfaction arthritique reste sans importance pour l'indication des substances qu'il convient d'administrer. Les symptômes qui l'ont précédée sont presque toujours suffisants pour guider sûrement le jugement du médecin. Cependant une tuméfaction rouge ou rénitente et très-sensible à la pression, même la plus légère, réclame *belladona* ou *mercurius*. Si des battements, mêlés d'élancements, comme s'il y avait suppuration, se font sentir, il convient d'administrer *hepar sulf.*

Si la tuméfaction paraît siéger surtout sur les tissus fibreux articulaires, c'est-à-dire, s'il n'y a pas rénitence ni sensibilité à la peau, *bryonia, rhus, chamomilla, pulsatilla*, etc. seront mieux indiqués.

Si au contraire la tuméfaction est produite par une accumulation de liquide synovial, *pulsatilla* et *iodium* seront plus appropriés.

Quant au siége du gonflement rhumatismal, je n'ai recueilli que fort peu de données pratiques; cependant l'inflammation avec tuméfaction des articulations du gros doigt du pied réclame plus spécialement *bryonia* ou *sabina*; celle du talon et de la plante des pieds, *bryonia* ou *sulphur*; celle des articulations tibio-tarsiennes et fémoro-tibiales, *pulsa-*

tilla ; celle des articulations coxo-fémorales, *mercurius*, *colocynthis*, *rhus*; celle des mains et des poignets, *pulsatilla*, *chamomilla*, *graphites* ; celle des articulations huméro-cubitales, *antimonium crudum*; celle des articulations scapulo-humérales, *bryonia*, *mercurius*, *belladona*; celle des articulations rachidiennes, région cervicale, *belladona*, région dorsale, *bryonia*, région lombaire, *pulsatilla*, *sulphur*, *rhus*, *hepar*, etc.; celle de l'articulation temporo-maxillaire, *veratrum alb.*, *mercurius* et *belladona*.

La tuméfaction articulaire erratique cède toujours à l'administration de *pulsatilla*.

Dans la période de chronicité, les gonflements articulaires réclament une attention exercée ; isolés le plus souvent des perturbations de la sensibilité, ils ne présentent que des caractères vagues et peu susceptibles de diriger dans le choix du médicament. Cependant, en dehors des sources d'indications où puise le praticien dans toutes les maladies chroniques, et de l'exposé sommaire que je viens de faire pour la période d'acuité, les tuméfactions arthritiques pourront présenter quelques caractères importants. Si elles sont dures, comme osseuses, *mercurius*, *silicea*, *calcarea*, *sulphur* ; si elles présentent une moindre densité, et qu'elles soient comme fluctuantes, *iodium*, *pulsatilla*, *antimonium crudum*, *aruica*, présentent plus de chances d'efficacité; les tuméfactions tophacées réclament surtout l'emploi de *graphites*.

Il est incontestable qu'une expérience plus mûrie que la mienne par de longues années de pratique, pourrait retirer de plus grands avantages que ceux que je viens de signaler de l'étude des gonflements arthritiques, soit à l'état aigu, soit à l'état chronique. Mais les limites que les dangers de l'expérimentation pure imposent aux médecins, seront toujours un obstacle qui retardera la perfection de la thérapeutique anti-rhumatismale. Espérons qu'un jour, mieux éclairée sur ses propres intérêts, la société imposera à ceux de

ses membres dont elle se débarrasse aujourd'hui par la guillotine, l'important mandat de se réhabiliter dans son sein, en dotant l'art médical d'expérimentations pures plus complètes que celles que nous possédons aujourd'hui ; on pourrait ainsi découvrir des médicaments héroïques contre une foule de maladies qui font la honte de notre art, et le désespoir des familles.

Les modifications que présente le moral sont quelquefois tellement caractéristiques, qu'à elles seules elles suffisent pour indiquer un médicament efficace. Ainsi, l'humeur colère, avec disposition à se fâcher, à pleurer sans raison, à se décourager, à désespérer de pouvoir supporter ses douleurs, indique avant tout autre médicament *chamomilla*, *bryonia* ou *nux*. Au contraire l'humeur douce, résignée, tranquille réclame *pulsatilla* ou *rhus*. Si aux dispositions morales les plus diverses, il se joint la crainte de la mort, *aconit*, *pulsatilla*; si c'est la crainte de perdre la raison, *mercurius* ; s'il y a des inquiétudes de conscience, ce sera *lycopodium*, *arsenicum*.

Cet ordre d'études pathologiques, absolument propre à l'homœopathie, est certainement susceptible de plus grands développements à l'occasion du rhumatisme ; je n'ai indiqué que quelques nuances tranchées, ne voulant rien avancer qui ne soit issu de ma pratique.

Les phénomènes non articulaires qui compliquent ou complètent l'affection rhumatismale sont, sans aucun doute, l'objet d'une attention vigilante de la part du praticien homœopathe. Les désordres gastro-intestinaux fournissent d'importantes indications que *ipeca.*, *bryonia*, *nux*, *pulsatilla*, etc., remplissent parfaitement selon les cas.

Une complication que j'ai rarement rencontrée est celle de la péricardite rhumatismale. A quoi faut-il attribuer la rareté de ce phénomène, tandis que les allopathes doivent souvent la combattre ? Evidemment l'excellence du traitement ho-

mœopathique ne permet pas au principe rhumatismal, atteint dans son essence, d'opérer cette dangereuse migration. Une seule fois j'ai eu à combattre une péricardite rhumatismale intense; *bryonia* la dissipa promptement.

Tous ces détails minutieux, dans l'appréciation desquels je suis entré, présentent des difficultés incontestables au lit du malade, et cependant ils sont réellement plus nombreux. L'homœopathie en imposant une telle tâche aux praticiens, doit leur offrir des avantages incontestables, pour les dédommager des études incessantes qu'elle impose. C'est cette vérité qu'il me reste à prouver par des faits cliniques.

Rhumatisme polyarticulaire aigu.

Guérison en huit jours de traitement.

Le 16 juin 1838, je fus appelé à 9 heures du soir, auprès de M. Veissière, rentier. Ce malade, âgé de 50 ans environ, est d'une constitution forte et d'un tempérament bilioso-sanguin; il a toujours joui d'une bonne santé.

Il y a 3 jours que, sans cause bien appréciable, il a été saisi de douleurs dans diverses articulations, avec fièvre; il s'est lui-même prescrit un purgatif, dont il n'a obtenu d'autres effets que quelques évacuations alvines; l'affection rhumatismale a pris de l'extension et de l'acuité; il me fait donc appeler, et je le trouve dans l'état suivant :

La peau est très-chaude, le facies très-rouge; le pouls est plein, dur et fréquent à 95 pulsations; céphalalgie pulsative, soif assez vive, langue blanche, bouche pâteuse; l'épigastre est légèrement douloureux ainsi que l'abdomen; les urines sont rares et très-foncées; presque toutes les articulations du corps sont envahies par le gonflement rhumatismal, celles du

bras gauche surtout ; le moindre mouvement réveille les douleurs, et le malade est comme cloué dans son lit, n'osant se permettre le plus léger déplacement, même partiel ; le sujet est très-colère et irritable; il se lamente; il ne croit pas pouvoir résister à la violence de ses douleurs ; il redoute surtout la nuit pendant laquelle ses souffrances s'exaspèrent. L'intensité de la fièvre me paraissant dominer tous les autres phénomènes, je prescris deux doses d'*aconit* 30, l'une à prendre immédiatement, l'autre à trois heures du matin; eau sucrée pour boisson.

Le 17, j'apprends que peu de temps après l'*aconit*, le malade est entré en diaphorèse; que l'aggravation nocturne des douleurs a été moins vive que la veille ; que le malade n'a pas été absolument privé de sommeil.

Le pouls est moins dur, moins plein et moins fréquent; le facies n'est presque plus rouge, la céphalalgie moins intense; les douleurs articulaires sont moins vives , le gonflement a diminué sur quelques articulations et s'est accru sur d'autres. Je ne fais aucune prescription ; le soir, l'amélioration sous le rapport fébrile a augmenté ; les phénomènes rhumatismaux sont à peu près comme le matin ; nulle prescription.

18, le malade est sensiblement mieux par rapport à la fièvre, qui, au reste, n'a pas complétement cédé, mais l'aggravation nocturne a été vive , la peau est redevenue un peu sèche, la bouche est amère, le malade est excessivement irritable et impatient; *chamomilla*, une seule dose.

Le soir, l'impression de *chamomilla* 12 me paraissant trop vive, parce que le retour de l'aggravation nocturne a eu lieu dans l'après midi, je prescris une dose de *coffea*.

19, le malade est sensiblement mieux ; la nuit a été comparativement excellente; plusieurs articulations sont presque libres , et les autres sont mieux ; le facies est meilleur, les dispositions d'esprit sont plus normales, les urines sont moins rouges et un peu plus abondantes; la journée est bonne.

20, mieux croissant, la fièvre a complétement disparu, le malade a dormi convenablement, il ne reste de sérieusement atteints que les articulations du bras gauche et celles du genou et du pied droits, qui néanmoins sont moins enflées et moins douloureuses que les jours précédents ; dans le repos parfait, il n'éprouve plus de douleurs, mais le mouvement les réveille, même dans les articulations qui paraissent être délivrées; une dose *bryonia* 30.

21, mieux, bouillons légers ; il se lèvera.

22, mieux croissant, je prescris *nux* 30, parce qu'étant levé il ne se trouve pas bien, tandis qu'au lit, il se sent parfaitement; les tuméfactions articulaires disparaissent très-bien avec la douleur.

23, il lui reste une sensation de brisure générale, comme s'il avait reçu des contusions; *arnica* 6.

Le 25, le malade sort de chez lui et va passer plusieurs heures au café, n'éprouvant que de la faiblesse et un peu de raideur articulaires.

Le 2 juillet, je prescris une dose *rhus* 30, à cause de douleurs légères et vagues qu'il éprouve dans plusieurs articulations lorsqu'il est en repos et qui se dissipent en marchant.

J'ai revu long-temps après M. Veissière, qui ne s'est plus ressenti de son affection rhumatismale. La sensation que produisit cette rapide guérison m'a valu de nombreux malades, et m'a rendu mes débuts très-faciles.

Rhumatisme du genou droit avec hydartrose considérable.

Guérison.

Dans le courant du mois de mai 1839, j'ai été consulté par M. Joseph Orgeas, de Theziers (sud). Ce jeune homme, âgé

de 17 ans, est d'une très bonne santé habituellement ; il me paraît de mœurs assez pures.

Il y a environ deux mois, s'étant mouillé aux champs où il travaillait, il éprouva, quelques jours après, de la raideur dans le genou droit, qui ne tarda pas à se tuméfier. Le médecin qui le soigna prescrivit le repos absolu, les applications émollientes, ensuite des sangsues et, plus tard, plusieurs vésicatoires. A la suite de l'emploi de ces moyens la douleur fut moins vive, la raideur moins sensible, mais le gonflement ne se dissipa point.

L'examen auquel je me livrai ne peut me laisser de doute sur l'épanchement synovial considérable dont cette articulation est le siége; en haut, en bas et sur les côtés, la cavité synoviale distendue fait une saillie très-sensible. La rotule est soulevée par le liquide, et la percussion qui la porte sur les surfaces articulaires, dont elle est éloignée par la synovie épanchée, me donne manifestement la sensation de la résistance que lui oppose le liquide ; d'ailleurs le malade se porte très-bien.

Pulsatille 30 et *iodium* 12 alternés réduisirent sensiblement cet épanchement en trois semaines; la marche devint possible, quoique la fatigue longuement éprouvée amenât de la douleur et de la gêne. Arrivée à ce point, la guérison fut lente à se compléter; j'administrai plus tard *silicea* 30, je revins plusieurs fois aux premiers médicaments, et après trois mois de traitement environ, la guérison fut entière.

Ce malade, que j'ai revu plusieurs fois depuis, n'a pas éprouvé le moindre retour de cette maladie, dont les suites sont quelquefois si funestes; les rudes travaux de la campagne ont toujours été impunément supportés par lui, à son grand étonnement, car il craignait d'être obligé d'y renoncer.

Trismus rhumatismal chronique,

Guéri en peu de jours.

Le 5 juin 1838, je suis consulté par une jeune femme, dans la rue Tarasque, qui ne peut ouvrir la bouche. Cette affection date chez elle de plusieurs années; elle ne sait à quoi l'attribuer; elle a consulté souvent, mais sans aucun succès. Les diverses questions que je lui adresse me portent à penser qu'un principe rhumatismal siége sur l'articulation temporo-maxillaire droite, ainsi que sur le masseter de ce côté; de là, difficulté très-grande ou impossibilité d'ouvrir la bouche. Ces accidents n'avaient pas toujours la même intensité; quelquefois même elle passait plusieurs semaines sans éprouver ni douleur, ni raideur pendant les mouvements de la mâchoire. Rien ne pouvait m'autoriser à admettre une contraction tétanique du masseter; tous les renseignements, au contraire, ainsi que je l'ai dit, me donnèrent la conviction que cette malade avait un rhumatisme sur cette région. Peu soucieux au reste de la cause intime du désordre que j'avais à guérir, j'interrogeai la pathogénésie homœopathique, et je prescrivis à ma malade une dose de *veratrum* 30; trois jours après, la malade était guérie.

Dans le courant du mois d'avril dernier, elle est revenue me consulter pour la même maladie; le même médicament a opéré aussi efficacement et aussi rapidement que la première fois.

Tumeur blanche commençante du genou gauche.

Guérison.

Dans le courant du mois de juillet 1839, M. Léon Cabias, tanneur, âgé de 32 ans environ, d'une bonne santé, mais d'un tempérament lymphatique, me fait appeler pour le

traiter d'une maladie au genou, qu'il porte depuis trois mois environ.

Le séjour dans sa tannerie est probablement la cause déterminante de la douleur rhumatismale qui s'est fixée sur le genou malade; bientôt un gonflement s'est manifesté, avec difficulté dans l'extension et marche très-difficile.

M. Cabias s'est hâté, dès les premiers jours de l'apparition de cette gonalgie, d'appeler son médecin allopathe; celui-ci l'a soigné avec talent et dévouement, sans aucun succès; un deuxième médecin est mis en consultation avec le premier, et leurs efforts réunis ne produisent aucun résultat favorable.

Je crois très-inutile d'énumérer tous les moyens mis en usage par ces deux confrères pendant environ trois mois; en frictions ou en applications, je crois que toutes les ressources de l'allopathie ont été épuisées; les caustiques cependant n'avaient pas encore été employés.

Voici dans quel état je trouvai M. Cabias : fonctions généralement un peu languissantes, soit à cause de l'inquiétude alimentée par la persistance du mal, soit à cause des médications mises en usage; le genou malade est beaucoup plus gros que l'autre, la cavité synoviale ne contient aucun épanchement; les tissus fibreux articulaires sont gonflés et à peine douloureux à la pression; l'extension complète de la jambe est impossible; ce membre est un peu plus grêle que l'autre; la marche est difficile et ne peut s'accomplir qu'à l'aide d'une béquille, encore doit-elle être très-bornée. La douleur que le malade éprouve n'est pas vive : elle se fait sentir au commencement du mouvement; quelquefois même pendant le repos elle se fait sentir, et alors le mouvement la dissipe.

Pulsatilla 30 répétée plusieurs fois et *hepar sulf* 6 produisirent une rapide amélioration; *silicea* 30, *calcarea* 30, et *pulsatille* intercallée triomphèrent complétement de cette affection en deux mois et demi.

M. Cabias n'a depuis lors éprouvé la moindre atteinte rhumatismale sur cette articulation qui est revenue aussi vigoureuse que sa congénère; mais il a eu plusieurs fois des gonflements articulaires aigus aux articulations tarso-phalangiennes, qui ont une physionomie goutteuse presque évidente. *Bryonia* et *sabina* m'ont toujours suffi pour guérir cette affection. Traitée par l'allopathie n'eût-elle pas pris de l'extension et de la gravité? Bien des exemples autoriseraient à le croire. D'un autre côté, la profession de ce client n'est-elle pas une cause qui met obstacle à ce que je guérisse absolument la diathèse qui me paraît si bien établie chez lui? La réponse affirmative me paraît plausible. J'ai deux autres clients que j'ai soignés au début de ma pratique pour des accès goutteux à peu près pareils à ceux qu'éprouve M. Cabias, et qui depuis une huitaine d'années n'en ont plus rien ressenti. MM. Remier, officier invalide, et Rigaud, relieur, rue des Chevaliers, avaient eu d'autres accès goutteux avant d'être soignés par l'homœopathie, et ces accès n'avaient point mis un aussi long intervalle de temps entre leur manifestation.

Je n'ai certainement pas l'intention de rapporter ici toutes les observations des cas de rhumatisme que j'ai eu à traiter depuis le début de ma pratique; les limites d'un article de journal m'interdisent un aussi long travail. J'ai à dessein cité quelques observations parmi les premières que j'ai recueillies depuis que j'exerce l'homœopathie; je terminerai par l'exposé des observations les plus récentes. En comparant ainsi ma conduite de praticien homœopathe, à dix ans d'intervalle environ, nos adversaires pourront se convaincre qu'il n'y a pas dans notre école une mobilité telle que celle dont ils donnent de si déplorables exemples. La stabilité des principes qui nous guident ne nous permet pas de donner une année du chaud, une année du froid contre une même maladie; la variation permise à notre thérapeu-

tique est celle que se permet la nature dans ses souffrances. Dans cette période de dix ans, l'allopathie a tour à tour prôné les acides, les alcalins, les évacuations sanguines, les vésicatoires, les sudorifiques, les opiacés, le sulfate de quinine à hautes doses et des applications de toutes sortes, même celle de la *bouse de vache!!* Je supplie mes lecteurs de comparer les traitements que j'ai dirigés en 1838 et 39 contre le rhumatisme diversement manifesté, aux traitements de 1848; je ne parle pas des résultats que j'ai obtenus, que l'on devrait comparer à ceux obtenus par la versatilité allopathique; les moins perspicaces seront rapidement édifiés sur ce point.

(*La suite à un prochain numéro.*)

NOTE SUR L'ACTION DES DOSES INFINITÉSIMALES,

PAR LE DOCTEUR SOLLIER.

Docet enim experientia et non ratio.

(SYDENHAM.)

La question des doses infinitésimales a été jusqu'ici et sera pendant long-temps encore le terrain sur lequel se placent volontiers les adversaires de l'homœopathie, non pour la combattre loyalement, face à face, au grand jour, ils n'oseraient, et pour cause, mais pour lancer contre elle, traitreusement, dans l'ombre et par derrière, quelque triste plaisanterie, plus ou moins surannée : *Telum imbelle et sinè ictu.*

Vainement s'est-on efforcé de mettre tour à tour à contribution la physiologie et la pathologie, la physique et la chimie, les observations microscopiques, etc., etc., pour jus-

tifier le mode d'action des doses hahnemanniennes; qu'en est-il résulté? Nos adversaires persistent à se boucher les oreilles pour ne pas entendre; et puis d'ailleurs, pour tout homme consciencieux, cette action, que l'on s'obstine à nier, constitue un fait tellement positif, tellement incontestable, qu'il suffit, pour toute démonstration, d'en appeler à l'observation sérieuse, dégagée de toute préoccupation, de tout parti pris d'avance : *docet enim experientia et non ratio*, a dit avec beaucoup de sens l'Hippocrate anglais, *Sydenham*.

Mais voilà que les gens du monde, poussés par cet insatiable besoin de savoir qui domine notre siècle essentiellement raisonneur, ne se contentent plus de jouir en paix des avantages que leur procure chaque jour, l'application pratique d'une loi générale si féconde en heureux résultats; ils veulent à toute force connaître le *pourquoi* et le *comment* de nos guérisons. Pour satisfaire cette curiosité inquiète (car garder le silence serait infailliblement considéré par la plupart comme une preuve d'impuissance), devons-nous, au risque de n'être pas compris, nous livrer à une dissertation scientifique, hérissée de mots techniques, partant fort ennuyeuse? Je ne le pense pas ; mieux vaudrait, ce me semble, en pareille occurrence, procéder par voie d'analogie, à la condition expresse que les points de comparaison devraient être choisis en rapport avec la sphère des connaissances habituelles des questionneurs.

L'exemple suivant expliquera ma pensée :

Un professeur de musique, témoin de la guérison presque instantanée de sa fille chérie, qu'une seule dose de *pulsatille* 2|30 venait de délivrer d'une névralgie temporale qui, pendant vingt-deux jours, avait résisté opiniâtrément aux efforts combinés de deux habiles confrères allopathes (Voyez p. 192), me tourmentait pour savoir comment il se faisait qu'une dose aussi minime eût amené la guérison de cette névralgie, alors que des doses infiniment plus fortes et fréquemment répétées étaient demeurées tout-à-fait impuissantes.

Ma position était difficile ; aussi, répondant à la question qui m'était adressée par une autre question, je priai mon interlocuteur de vouloir bien me dire d'où vient, ainsi que le rapporte quelque part *Hahnemann*, que lorsque parmi plusieurs instruments à corde, on touche la corde *la*, par exemple, de l'un d'eux, on entend aussitôt vibrer tous les *la*, tandis que les autres cordes restent muettes? Il me répondit que ces cordes ne résonnent que parce qu'elles sont montées à l'*unisson* de la première.

Semblable réponse me fut faite par un confrère, musicien consommé, qui, dans l'occasion, fait de l'homœopathie, non pas comme tant d'autres sans le savoir, mais en parfaite connaissance de cause, quoiqu'il se refuse obstinément à employer les doses infinitésimales, parce que, dit-il, sa raison répugne à croire qu'*avec le moins on puisse faire le plus*. Ce langage qui, pour le dire en passant, est familier à nos adversaires, pèche évidemment par sa base, car il ne s'agit pas ici de *faire plus avec moins*, mais de *faire autrement* en employant des doses différentes. L'homœopathie, pour absurde qu'on veuille la supposer, n'a jamais dit, ni pu dire que cinq centigrammes de tartre stibié, par exemple, pèsent plus dans la balance qu'un décigramme ou un gramme de ce sel d'antimoine ; mais elle soutient avec raison que le tartre stibié, comme du reste toute autre substance médicinale, se comporte différemment dans l'organisme vivant suivant les doses auxquelles on l'administre, suivant aussi les conditions actuelles de l'organisme. C'est ainsi que, chez un pneumonique ou un rhumatisant, quatre ou cinq centigrammes de tartre émétique occasionneront une purgation plus ou moins forte, que dix ou quinze centigrammes donneront lieu à des vomissements plus ou moins violents, tandis que cinquante, soixante centigrammes seront parfaitement tolérés et ne provoqueront ni selles, ni vomissements. C'est encore ainsi que lorsqu'on veut agir sur

les organes génito-urinaires, au moyen des cantharides, on a bien soin de ne les administrer qu'à faibles doses, attendu qu'à doses plus fortes, ce coléoptère phlogose la muqueuse gastro-intestinale, et n'agit alors que peu ou même pas du tout sur l'appareil génito-urinaire, les effets dynamiques des médicaments étant toujours, comme chacun le sait, en raison inverse de leurs effets mécanico-irritants.

Mais revenons. Ce confrère me confirma donc la vérité du fait précité, il fut même plus loin et me dit comme quoi, en frappant la corde *do* d'un clavier, on fait aussi résonner le *do* de l'octave en dessus, mais encore, quoique plus faiblement, le *mi* et le *sol*, par la raison que ces sons, formant l'octave, la tierce et la quinte du son fondamental au grave, se trouvent entre eux en *rapport harmonique* et constituent ainsi l'*accord parfait* : *do*, *mi*, *sol*, *do*; il ajouta de plus que dans le cas où la corde *do* se trouverait seule, une oreille exercée pourrait distinguer chacun de ces sons dans sa résonnance.

La réalité de ce phénomène une fois constatée, je demandai à mon tour une explication; voici celle que j'obtins : comme j'ai retrouvé plus tard cette explication dans le dictionnaire de musique de *J.-J. Rousseau*, article *Unisson*, je crois devoir la transcrire ici en entier, pour ne pas m'exposer, moi profane, au risque d'en altérer le sens.

« C'est une observation connue de tous les musiciens, dit « *Rousseau*, que celle du frémissement et de la résonnance « d'une corde au son d'une autre corde montée à l'unisson « de la première, ou même à son octave, ou même à l'oc- « tave de sa quinte, etc.

« Voici comment on explique ce phénomène:

« Le son d'une corde A met l'air en mouvement; si une « autre corde B se trouve dans la sphère du mouvement de « cet air, il agira sur elle. Chaque corde n'est susceptible, « dans un temps donné, que d'un certain nombre de vibra-

« tions ; si les vibrations dont la corde B est susceptible « sont égales en nombre à celle de la corde A, l'air ébranlé « par l'une agissant sur l'autre, et la trouvant disposée à un « mouvement semblable à celui qu'il a reçu, le lui com- « munique, les deux cordes marchant ainsi d'un pas égal, « toutes les impulsions que l'air reçoit de la corde A, et « qu'il communique à la corde B, sont coïncidentes avec « les vibrations de cette corde, et par conséquent augmen- « teront son mouvement, loin de le contrarier: ce mouve- « ment, ainsi successivement augmenté, ira bientôt jusqu'à « un frémissement sensible ; alors la corde B rendra du son; « car toute corde sonore qui frémit, sonne; et ce son sera « nécessairement à l'*unisson* de celui de la corde A.

« Par la même raison, l'octave aiguë frémira et réson- « nera aussi, mais moins fortement que l'*unisson*; parce « que la coïncidence des vibrations et par conséquent l'im- « pulsion de l'air y est moins fréquente de la moitié : elle « l'est encore moins dans la douzième ou quinte redoublée, « et moins dans le dix-septième ou tierce majeure triplée, « dernière des consonnances qui frémisse et résonne sensi- « blement et directement; car quant à la tierce mineure et « aux sixtes, elles ne résonnent que par combinaison. » (T. 2, p. 302).

On comprend aisément tout l'avantage que me donnait cette explication, et le parti que je devais en tirer pour entraîner la conviction, bien mieux que n'aurait pu le faire l'exposé le plus complet, le plus lucide des principes que professe l'homœopathie. Ces messieurs se montraient tellement satisfaits de l'explication qu'ils venaient de me donner, qu'ils auraient eu mauvaise grâce à ne pas accepter une explication équivalente. Aussi, calquant en quelque sorte ma réponse sur la leur, je commençai par établir, comme *une observation comme de tous les médecins*, que bien que la vie soit une dans l'organisme animal, elle se manifeste pour-

tant si diversement dans les différents organes ou systèmes d'organes, qu'il est rigoureux de dire que chacun possédant son mode particulier de sentir et d'agir, jouit d'une vie spéciale, expression diversifiée de l'unité vitale. D'autre part, c'est une *observation* tout aussi *connue* que tout ce qu'on nomme médicament, c'est-à-dire toutes les substances non assimilables des trois règnes de la nature, exercent, chacune à leur manière, sur la force vitale en général et spécialement sur la vitalité de tel ou tel tissu organique, une action élective, *sui generis*, qui se traduit par un ensemble de phénomènes toujours identiques. Exemple : l'action des cantharides sur les organes génito-urinaires, du mercure sur les glandes salivaires, etc.

Ceci posé, n'est-il pas logique d'admettre que, de même que le son de la corde A, en ébranlant l'air ambiant, agit sur la corde B et l'a fait sonner à l'unisson, parce que les vibrations de celle-ci étant, dans un temps donné, *égales* en nombre à celles de la corde A, elle se trouve disposée à un mouvement *semblable*, et que cette même impulsion communiquée par la corde A, fait aussi frémir et résonner successivement l'octave aiguë, la tierce, la quinte, etc. ; mais *de moins en moins fortement*, attendu que la *coïncidence des vibrations*, et par conséquent l'impulsion de l'air y est *de moins en moins fréquente* ; n'est-il pas, dis-je, logique d'admettre, ne fût-ce que par analogie, que dans un état pathologique donné, affectant plus particulièrement telle ou telle partie de l'organisme, l'action d'un médicament sera d'autant plus *sûre*, en même temps plus *énergique*, et il devra par conséquent être administré à doses d'autant *plus faibles* (afin de ne provoquer qu'une réaction modérée, suffisante à amener la guérison, en évitant soigneusement une aggravation toujours inutile quand elle n'est pas dangereuse), que ce médicament sera plus *homœopathique* à la maladie ; en d'autres termes, qu'il aura puissance de produire dans un orga-

nisme sain l'ensemble des symptômes qui constituent l'état morbide et le caractérisent ; tandis que cette action ira en *s'affaiblissant* de plus en plus, au fur et à mesure que le médicament sera de moins en moins en rapport *d'appropriation* ou de *similitude* avec la maladie, d'où la nécessité, pour l'allopathie, de recourir à ses doses massives qui, n'agissant jamais que d'une manière indirecte sur les parties affectées, ne peuvent les modifier qu'à la condition de perturber violemment l'organisme ?

Pour peu qu'on réfléchisse à ce qui précède, on sera forcément amené à conclure que, pour faire vibrer *également*, avec le *même degré de force*, l'*unisson*, l'*octave*, la *tierce*, la *quinte*, la *douzième*, la *dix-septième*, il faut de toute nécessité imprimer à la base fondamentale un mouvement de plus en plus énergique, en raison directe avec le plus ou moins de coïncidence des vibrations de chacune de ces cordes. Or, n'est-ce pas là précisément la différence qui existe, quant à la force des doses, entre les diverses méthodes thérapeutiques ? L'analogie est parfaite. On comprend, en effet, que s'il suffit de toucher avec une force *médiocre* une corde pour faire aussitôt vibrer et sonner toute autre corde qui se trouve montée à l'*unisson* de celle-ci (*méthode homœopathique*; *doses infinitésimales*) ; il faudra employer une force *double*, *triple*, *quadruple*, pour que le son agisse sur l'octave, la tierce et la quinte (*méthode semi-homœopathique* ; elle exige déjà des *doses plus élevées*) ; sextuple, décuple, pour mettre en mouvement la douzième ou quinte redoublée, et la dix-septième ou tierce majeure triplée (*méthode palliative* ; elle ne fait taire momentanément les symptômes morbides qu'au moyen de la *répétition fréquente de doses plus fortes encore*). Quant aux cordes intermédiaires *ré*, *fa*, *la*, *si*, qui ne sont nullement en *rapport harmonique* avec l'accord parfait *do*, *mi*, *sol*, *do*, on ne parviendra à les faire vibrer qu'en *ébranlant* fortement le clavier, au risque de le *briser* (*méthode allopa-*

thique ; c'est là ce qu'elle fait trop souvent avec ses *doses énormes*, si violemment *perturbatrices*.

En publiant cette note, je ne me dissimule pas que le parallèle que j'ai voulu établir entre ce qui se passe dans l'organisme vivant et dans un clavier inerte, pourra paraître étrange, paradoxal même, à quelques esprits difficiles. Que faire à cela, et qu'importe après tout leur opinion sur ma manière de procéder? Si jamais le succès a légitimé le moyen, je dois me tenir pour complétement satisfait, puisque par là j'ai atteint le but auquel je tendais, celui de faire comprendre et accepter la réalité d'action des doses infinitésimales.

FACULTÉ DE MONTPELLIER.

DU PROGRÈS EN MÉDECINE.

Discours d'ouverture de M. BISUENO D'AMADOR,

Professeur de pathologie et de thérapeutique générales.

1843.

Dans un moment où, dominés par une turbulente agitation, les esprits cherchent dans un stérile mouvement la satisfaction du besoin qui les presse, et soulèvent, au nom du *progrès*, des problèmes dont l'absurdité ne le cède qu'au danger, il n'était pas sans intérêt, bien que notre science se mêle rarement aux luttes bruyantes de la politique, d'examiner le *progrès en médecine* et les lois qui président à son développement. Ce sujet qui, sous plus d'un rapport, pouvait offrir, dans la bouche du savant professeur qui l'a

traité, cette année, à l'ouverture de son cours, l'occasion d'une spirituelle critique, n'a cependant été développé qu'au point de vue médical. Mais, même dans ces limites que les exigences académiques traçaient au talent de M. R. d'Amador, le plaisir qu'on éprouve toujours à l'entendre et un enseignement utile sont résultés pour nous de cette première leçon.

Egalement éloigné des deux extrêmes, c'est-à-dire, se tenant sur le terrain de la vérité, M. R. d'Amador ne voit le progrès ni dans une course aveugle et rapide, ni dans un état de permanente station. *Le progrès médical, pour lui, ne consiste pas simplement à marcher, mais à marcher vers le but aussi noble qu'utile de la guérison des maladies.* Telles sont les belles paroles par lesquelles il a caractérisé non-seulement le progrès en médecine, mais encore, suivant nous, les véritables tendances de l'art : l'alliance de la théorie à la pratique, des idées à l'application, dont il signale sans cesse l'importance, et qui se retrouve à chaque page de son enseignement. Car, avouons-le tout haut, le prétendu progrès accompli dans une pratique que n'a pas fécondé la pensée, n'est qu'une routine empirique peu digne de notre ambition. Trop souvent, un vil intérêt de cupidité a donné l'impulsion à ce mouvement rétrograde, plus préjudiciable à la science, qu'utile à l'humanité. Dans cette voie, où s'engage malheureusement quelquefois la noble profession médicale, l'enthousiasme s'éteint, le jugement s'aveugle et s'égare, et l'on prend pour le progrès tous les pas qui souvent conduisent moins à la considération qu'à la fortune. Ajoutons qu'une quiétude funeste à l'esprit et une indifférence, ou plutôt un oubli complet des principes, sont les résultats mortels pour la science de cette fausse et exclusive direction ; car le *progrès médical, qui ne peut naître comme la Minerve antique, armée de pied en cap, ne s'opère pas sans lutte ni bataille.*

M. d'Amador, en nous parlant des lois qui régissent le

progrès médical, s'est, dans cet examen, attaché plutôt au progrès accompli, qu'aux conquêtes de l'avenir. Il a examiné ce qui a été et ce qui est, plutôt que ce qui peut être ; *car souvent*, a-t-il dit, *ce qui peut être ne se réalise jamais.*

Trois lois sont, d'après l'éminent professeur, les sources principales du progrès en médecine. La première est celle qu'il formule ainsi : *Loi du développement graduel.* La médecine, différant sur ce point de quelques branches de nos connaissances, aurait, suivant M. d'Amador, acquis, dès son origine et sous l'influence du vaste génie d'Hippocrate, le germe de toutes les vérités qui, plus tard, ont reçu d'utiles commentaires et de remarquables développements. Mais la synthèse et l'aphoristique concision de style, sous lesquelles le père de la médecine a caché d'aussi sublimes vérités, ne permettent pas aujourd'hui, aux yeux de l'interprète érudit, de les confondre avec les découvertes nouvelles. Ce sont, qu'on nous permette cette expression, d'anciens amis qui ont adopté, suivant les circonstances et les lieux où ils ont vécu, des vêtements et une coiffure dont le mérite est d'en augmenter la taille en apparence, sans changer les traits auxquels ils sont toujours reconnaissables. Il n'est pas besoin, pour établir cette filiation, de remonter aux principes de toutes les sectes, puisés à la source hippocratique; des preuves matérielles et plus palpables, nous sont offertes de cette parenté. Ainsi, pour n'en citer qu'une, contentons-nous de rappeler la circulation du sang, constatée par Hippocrate, bien long-temps avant que le célèbre Harvey l'eût rangée au nombre de nos découvertes. Mais, en général, comme l'a dit M. d'Amador, avec autant de vérité que d'esprit, « *La médecine ancienne nous a légué plus d'anticipations hardies que de déductions solides, plus de découvertes en germe que de découvertes démontrées, plus de faits isolés que de lois déduites par un procédé logique à l'abri de la critique.* » Une semblable proposition, en faisant une large part à l'antiquité, n'a pour but,

on le voit, ni de ternir la gloire des hommes qui ont jeté un vif éclat sur la science médicale dans les siècles précédents, ni d'attiédir le zèle de ceux dont notre époque s'honore. Avec l'éminent professeur, nous voyons en médecine *plus d'un problème, et même plus de deux*, dont l'analyse et la solution n'attendent que l'application des facultés de quelques-uns de nos contemporains.

La seconde loi établie par l'habile professeur de pathologie et de thérapeutique générales, est celle *de la permanence du progrès médical*, alliée à une irrégularité dans la marche et à la diversité dans l'application. Peu apparent quelquefois, à cause de cette circonstance, le progrès médical, en effet, a été nié par quelques esprits superficiels dont les frivoles investigations n'ont qu'effleuré la couche extérieure des phénomènes. Cependant, ces lacunes, plus apparentes que vraies, ces *hiatus*, sans preuve dans la lignée généalogique des connaissances médicales, disparaissent aux yeux du philosophe qui, sans préjugé comme sans prévention, remonte aux premières conquêtes de la science, pour en établir la relation avec celles dont notre âge s'enorgueillit. Alors se lient et s'étendent les anneaux de cette chaîne qu'on croyait rompue, faibles sur quelques points, plus forts et plus résistants sur d'autres, mais partout étroitement unis ; ainsi se continue le progrès en médecine. *Tel*, nous a dit M. d'Amador, *qu'un chemin qui, sinueux, paraît et disparaît dans un pays boisé, sans cesser jamais cependant d'avancer toujours et de tendre vers un but.* Mais ajoutons que ce chemin a des embranchements chez tous les peuples, et sinon simultanément, du moins d'une manière graduelle dans toutes les parties de la science.

M. R. d'Amador, en parlant de la perfectibilité, a peint avec des couleurs pleines d'élégance et de vérité, la faiblesse de notre pauvre humanité, si peu compatible avec l'*absolutisme* dans les applications du progrès. Cette faiblesse, cause de plus

d'une décadence *qui faisait pâlir les doctrines hippocratiques, à Alexandrie, à la même époque que la chirurgie y faisait de rapides progrès ; qui inspirait Paracelse, brûlant en place publique les anciens, de la main dont il faisait avancer l'art ; qui proscrivait l'émétique quand apparaissait la théorie de la circulation ; enfin, qui faisait naître Harvey à côté de Molière.* Condition fatale et capricieuse faite à l'humanité, et qui toujours tempère l'excès de bien par un peu de mal.

La troisième loi signalée par M. R. d'Amador, est celle de *l'alliance de la tradition et du progrès.*— Retracer la grandeur et l'importance de la doctrine hippocratique, et sa liaison intime avec les résultats obtenus dans l'art de guérir : telle était la tâche que s'imposait l'éminent professeur, par le développement de cette troisième loi. Elle a été remplie avec la facilité et la logique auxquelles nous a habitués, depuis long-temps, le talent de M. d'Amador, interprète habile, défenseur dévoué et apôtre plein de zèle des doctrines que la tradition a léguées à l'école de Montpellier; M. d'Amador n'avait qu'à puiser dans son propre enseignement les preuves de l'alliance de la tradition et du progrès en médecine. Il nous serait facile, en rappelant toutes celles qu'il a semées dans ses leçons, de compléter ce que la modestie d'un mérite incontestable, lui faisait un devoir de taire à un nombreux auditoire accouru autour de sa chaire ; mais ce que nous ne pourrions, peut-être, rendre aussi facilement, c'est la parole élégante, la finesse d'esprit, la profondeur philosophique, et l'entraînante vérité des aperçus qui ont valu à M. d'Amador d'unanimes et sympathiques applaudissements à cette première leçon sur le *progrès en médecine*, et à nous l'inappréciable avantage de l'avoir entendu.

E. FARRAT,

Docteur Médecin de Montpellier.

ANALYSE DU RAPPORT

PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ HAHNEMANNIENNE DE PARIS,

INTITULÉ :

DU CHOLÉRA MORBUS ÉPIDÉMIQUE,

De son traitement préventif et curatif, selon la méthode homœopathique.

Il y a un an, la société hahnemannienne de Paris eut l'heureuse idée de nommer, dans son sein, une commission spéciale à laquelle elle confia le soin de réunir en un faisceau étroitement et méthodiquement lié, tout ce qu'il a été donné aux médecins homœopathes de connaître jusqu'à ce jour, sur la nature et le traitement du choléra-morbus épidémique. Elle avait pensé avec raison qu'un résumé exact, précis, qui renfermerait en substance tous les enseignements de l'expérience, recueillis déjà par des praticiens recommandables, mais divisés sur une grande surface, consignés dans les publications de notre école, mais rendus stériles pour le plus grand nombre, parce qu'ils étaient épars dans des volumes de dates variées et de langues différentes ; la société hahnemannienne, dis-je, avait pensé qu'un pareil travail serait d'une immense utilité pour faciliter, à tous les hommes de bonne volonté, l'application au lit des malades des agents homœopathiques, dans le cas malheureusement trop probable où nous aurions à lutter en France contre ce terrible fléau.

Ce travail a été achevé par les soins des docteurs : *Giraud, Chancerel, Hureau* et *Léon Simon,* rapporteur. Il a paru dans le dernier n° du *Journal de la Société Hahnemannienne*.

Après en avoir pris connaissance avec toute l'attention que comporte la gravité du sujet, je me suis demandé un moment s'il n'y aurait pas avantage pour une revue de province à reproduire en entier un rapport rédigé par un des écrivains les plus habiles dont s'enorgueillit l'homœopathie parisienne, et publié sous les auspices d'une société qui renferme un si grand nombre de praticiens. La reproduction était d'ailleurs un travail facile ; mais j'ai dû y renoncer.

Malgré les qualités éminentes qui le distinguent, ce rapport m'a paru insuffisant pour atteindre le but que ses auteurs s'étaient proposé, de rendre facile au lit du cholérique, l'application des agents homœopathiques. De plus, il copie des pages de la *matière médicale pure*, superfluité exubérante dont l'utilité peut être facilement contestée; enfin, il renferme quelque part des omissions graves et des inexactitudes que mon expérience personnelle, fortifiée par celle de tous les médecins homœopathes du midi qui ont traité des cholériques, ne me permettait pas de passer sous silence. Par tous ces motifs, j'ai préféré me livrer ici à un travail d'analyse qui me permît de louer le *rapport* dans les pages qu'il renferme pleines de sens, de logique et de vérité, et de le discuter alors qu'il m'a paru être défectueux.

Introduction. Le choléra est bien près de nous; aucune raison de quelque poids ne peut nous autoriser à croire que, par un privilége quelconque, la France échappera au fléau qui la menace; d'où le *rapport* conclut à la nécessité pour tout médecin à la hauteur des devoirs de sa profession de dire ce qu'il sait de cet ennemi si redoutable et si justement redouté.

Logique irréprochable!

« A Paris comme à Londres, comme à Berlin, à Péters-

« bourg et à Moscou, on a observé qu'il s'attaquait *tout* « *d'abord* aux classes mal logées, mal vêtues, mal nourries, « à celles qui étaient épuisées par les excès de toutes les sor- « tes; tandis qu'il est d'observation *constante* qu'une vie bien « ordonnée, régulière, calme, occupée et sobre, a beaucoup « contribué à préserver du choléra. » Cette assertion est plus flatteuse et plus rassurante pour les *classes bien logées*, *bien vêtues*, etc., qu'elle n'est fondée sur l'observation exacte des faits historiques. Il est au contraire d'observation que le choléra se joue aussi aisément des distinctions établies dans la société qu'il déroute toutes les prévisions de la science; ici, il épargne complétement une population vivant dans l'encombrement et la misère; là, il sévit avec une impitoyable rigueur dans une cité voisine, opulente et soigneuse avec intelligence de sa propre conservation; dans la même ville, ceux-là sont parfois les premières victimes qui, par le confort de leur existence et la sagesse de leurs habitudes, paraissaient aux yeux de la science, les moins susceptibles de devenir et les premiers, la proie d'un mal épidémique. Ainsi, à Marseille, en 1835, d'une part, les premières victimes furent un banquier et un juge, et de l'autre, les rues les plus modernes, les plus larges, les plus irréprochables, celles habitées surtout par les classes les mieux nourries et les mieux vêtues payèrent à la mort, pendant toute l'épidémie, un tribut relativement plus fort que les quartiers infects et insalubres de la vieille ville, etc., etc. Mais passons... Si le logement étroit, privé d'air et de lumière, si le vêtement incomplet, si la nourriture insuffisante ne donnent pas la raison du choléra et de ses ravages; il n'en est pas moins vrai que notre désir est de recommander à tous la soumission aux lois de l'hygiène, et que trop souvent spectateurs des maux qu'engendre la misère, les médecins de toutes les écoles doivent à leur conscience et au sentiment de leur propre dignité d'homme, d'appeler de tous leurs vœux et en toute circons-

tance, l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et malheureusement la plus nombreuse.

Pour rassurer les populations justement effrayées à l'approche du choléra, le moyen le plus efficace serait de leur inspirer la confiance qu'il est juste d'avoir dans les agents curatifs et préventifs que possède l'homœopathie, que l'homœopathie a éprouvées un grand nombre de fois entre les mains de ses disciples les plus dignes de faire autorité, par leur science et par leur bonne foi.

Telle est la pensée du rapport, telle est aussi la nôtre, à nous tous médecins homœopathes du midi, qui avons traité le choléra et qui ne sommes pas indignes de toute créance.

Pourquoi faut-il que notre voix soit étouffée par le plus grand nombre! eh! non-seulement les préjugés d'écoles, l'ignorance de la généralité des médecins s'opposent à ce que la confiance que mérite l'homœopathie se répande, mais encore il n'est que trop à craindre qu'en face de l'épidémie, les mêmes causes ne persistent et ne soient un obstacle sérieux au bon emploi, à l'emploi général des ressources de notre doctrine. « Et, cependant, quelle circonstance fut jamais « plus propice à juger une question toujours pendante devant « le tribunal de la raison et de la science? Est-il une maladie, « parmi les infirmités qui pèsent sur notre espèce, où l'an- « cienne médecine ait plus complétement échoué? En est-il « où la mort frappe avec plus d'assurance, et enlève plus « rapidement ses victimes? En regard d'une impuissance si « notoire et d'une maladie ayant tous les caractères d'une « calamité publique, n'y a-t-il pas obligation étroite de « conscience à faire taire les préjugés, les controverses « d'école et à essayer cette homœopathie si souvent et si « injustement dédaignée? Ceux qui se qualifient les princes « de la science dédaigneraient-ils d'ajouter à leur gloire ac- « quise la consolation d'avoir soustrait bon nombre de leurs « frères à l'ennemi commun?

Voilà le digne langage des médecins de notre école; que nos adversaires se lèvent au grand jour, qu'ils nous répondent?

Sur quoi repose notre confiance dans le traitement préventif et curatif du choléra par l'homœopathie? Sur quoi nous fondons-nous pour convier tous les médecins, amis de la vérité, de la science et de leurs semblables à user de nos ressources?

Notre confiance et la légitimité de notre appel reposent sur des faits dont personne ne peut récuser l'authenticité; dans les pays du nord surtout, à deux reprises différentes, les homœopathes ont victorieusement combattu le choléra, et ont obtenu des succès incomparablement supérieurs à ceux des écoles rivales. Ces succès sont incontestables et incontestés.

Il résulte de documents exacts, que de 1831 à 1837, les traitements homœopathiques et les traitements allopathiques comparés entre eux peuvent se résumer ainsi qu'il suit :

Sur un chiffre de 901,413 malades, on perdit par le traitement de la médecine ordinaire 462,581 individus, soit en moyenne : 51, 31 p. 0/0.

Nous possédons (voir le *rapport*) le relevé de 17,168 cholériques traités homœopathiquement, sur lesquels 15,486 guérisons et 1,682 décès, soit en moyenne, une perte de 9, 84 p. 0/0.

L'allopathie a donc perdu 41, 47 p. 0/0 de plus que l'homœopathie.

D'après cela, sommes-nous, oui ou non, autorisés, comme le dit si bien le rapporteur, avec l'élévation de style et de pensée qui lui est familière, « à engager ceux de nos « confrères toujours hostiles à l'homœopathie, et qui nient « depuis tant d'années son efficacité et sa réalité, sans l'a- « voir jamais étudiée, à sortir de leur hostilité; et, dans « l'intérêt de leurs malades, à éprouver par eux-mêmes les « ressources véritables de la nouvelle doctrine.

« Si, méconnaissant l'intention qui nous anime, ils se « refusent, eux dont la thérapeutique est si misérable en « face d'un ennemi aussi redoutable que le choléra, de « puiser aux richesses de l'homœopathie ; nous aurons au « moins la satisfaction d'avoir rempli, à leur égard, les « devoirs que nous imposent la solidarité qui lie entre eux « tous les membres d'une même profession. »

—

CHAPITRE PREMIER.

Qu'est le choléra morbus asiatique?

L'homœopathie a dès long-temps victorieusement établi combien était follement prétentieuse et stérile la recherche de la nature intime et essentielle des maladies; aussi M. le rapporteur a-t-il bien soin d'établir qu'en se demandant ce qu'est le choléra, son intention n'est pas de rechercher ce qu'il est en lui-même, mais bien ce qu'il est par rapport à nous, en d'autres termes, de *déterminer, d'après les caractères qu'il présente, l'espèce et non pas la nature de l'agent cholérique, l'espèce et non pas la nature de la modification qu'il imprime à l'organisme.*

Que la recherche des déterminations d'espèces soit raisonnable, je l'accepte, mais qu'elle soit *féconde en résultats pratiques*, je le conteste dans l'état actuel de la science; aussi je me bornerai à cette déclaration : LE CHOLÉRA EST UN EMPOISONNEMENT MIASMATIQUE, PRODUIT PAR UN MIASME SPÉCIFIQUE. Un empoisonnement miasmatique, parce que la cause qui l'engendre, quelque mystérieuse qu'elle soit, se comporte à la manière des miasmes ; et ce miasme, je soutiens qu'il est spécifique, *sui generis*, parce que le point de départ de la maladie, son itinéraire, l'indépendance où il est des climats et des variations atmosphériques, tout autorise à reconnaître dans le choléra une cause qui lui est propre.

Je dis cela et rien de plus.

Quant à déterminer si le choléra est d'espèce typhoïde, phlegmasique ou spasmodique, j'hésite à me prononcer et je n'en vois pas la nécessité.

Que peut une opinion préconçue sur l'espèce pathologique d'une maladie, dans le traitement? Rien; elle s'oppose plus qu'elle ne facilite le travail d'individualisation, toujours si nécessaire, de la maladie et du médicament.

Similia similibus curantur. Au lit du malade, voilà mon guide unique, et je soutiens que plus on est libre de préoccupations anatomiques, plus on est exempt d'opinions fixes et arrêtées d'avance sur l'espèce pathologique de la maladie; plus on a d'aisance dans le choix du remède auquel il convient de s'arrêter, et plus on a de certitude.

—

CHAPITRE II.

Conditions de développement du Choléra.

On se flatte étrangement, à mon avis, quand on croit connaître les causes qui favorisent le développement de la maladie; sur ce point, comme déjà j'ai eu l'occasion de le faire pressentir, nous sommes encore plus riches en conjectures et en assertions hasardées qu'en faits positivement établis et rigoureusement observés.

Le rapport de l'Académie de médecine de Paris sur le choléra-morbus avait dit :

« L'action de l'air froid et humide, et particulièrement « des inclémences de l'air pendant la nuit; les transitions « brusques du chaud au froid et réciproquement; le pas- « sage subit de la sécheresse à l'humidité et l'inverse; l'ha- « bitation dans des lieux bas et humides; l'intempérance des « individus; la fatigue; les veilles; les contentions d'esprit « trop fortes ou trop prolongées; les affections tristes de « l'âme; la crainte, la frayeur, etc., etc.; voilà autant de

« causes qui favorisent singulièrement le développement de « la maladie.»

Le rapport de la société hahnemannienne ne s'en est pas tenu à des termes aussi absolus, et il a eu raison d'en agir ainsi. Même, si besoin était, je protesterais avec plus de vigueur encore que mes collègues de Paris, contre les prétentions ambitieuses de telles propositions.

On ne sait rien de positif sur la nature des causes secondes du choléra. On a tour à tour, et sans plus de raison, accusé le sec et l'humide, le chaud et le froid, le plus ou le moins d'élévation du sol, l'exposition de l'habitation au nord ou au midi, les professions, etc., etc. Partout on rencontre, quand on veut regarder de plus près, des résultats qui se contredisent.

On a aussi singulièrement exagéré la toute-puissance de la peur comme cause productrice du choléra ; chacun de nous a soigné beaucoup de cholériques dont le courage n'a jamais faibli, et beaucoup de poltrons qui avaient tout excepté le choléra.

Plus tard, j'aurai le soin d'indiquer les précautions qu'il est raisonnable de prendre pour amoindrir en soi l'action de l'influence épidémique, mais je dirai d'avance toute mon opinion : pour être praticables et vraiment utiles, les recommandations ne doivent être ni trop rigoureuses, ni étendues au delà de certaines limites.

—

CHAPITRE III.

Pathologie du Choléra.

Ce cadre a été bien rempli, mais il ne renferme rien de neuf pour les médecins, et il n'est d'aucune utilité pour nous et pour nos lecteurs de le reproduire en entier; le tronquer serait un crime, parce que la description d'une maladie ne saurait être vraie si elle n'était pas complète.

Une seule observation que je ne me pardonnerais pas de passer sous silence, c'est que, pour nous médecins homœopathes, le pronostic du choléra est bien moins grave que pour les médecins des autres écoles. Comment pourrait-il en être autrement? L'issue d'une maladie est d'autant plus funeste que le traitement dirigé contre elle est plus impuissant; or, l'homœopathie possède contre le choléra de précieuses ressources, c'est un fait; il nous reste à l'établir.

—

CHAPITRES IV ET V.

Matière médicale, thérapeutique du Choléra.

C'est surtout à l'occasion de ces chapitres, les plus essentiels sans contredit, puisque leur but est d'arrêter le traitement du choléra, que je me crois fondé à adresser à mes collègues de Paris les graves reproches d'inexactitude et d'omission.

Il y a omission grave, quand on se propose de donner la symptomatologie des médicaments qui ont été utilement employés dans le traitement du choléra épidémique (*sic.* page 788), à passer sous silence *aconitum*, *acid. hydrocyan.*, *bellad.*, *canthar.*, *cicuta virosa*, *cham.*, et *china*.

C'est une erreur, et une erreur qui menacerait d'être bien funeste si elle s'accréditait, que de vouloir rayer d'un trait de plume le *camphre* et *l'acide phosphorique*; deux médicaments précieux qui mériteront de fixer l'attention des médecins homœopathes, aussi long-temps qu'on aimera mieux arrêter le mal à son début, que d'avoir à le combattre à son plus haut degré de développement.

Nos collègues de Paris sont sans expérience personnelle à l'endroit du choléra, puisque le choléra avait fui loin d'eux quand ils se sont convertis à la nouvelle doctrine; ils l'avouent eux-mêmes en tête du *rapport*. Je prends acte de

cette déclaration, parce qu'elle suffit à expliquer ce que leur travail a d'inexact et d'incomplet.

Ils étaient sans expérience personnelle, mais alors fallait-il au moins être assez bien inspiré pour tenir un compte exact et sérieux de tout ce qui avait été dit et fait par les médecins de tous les pays divers qui ont eu le douloureux privilége de traiter avant eux le choléra. Rien ne manquait à la possibilité d'écrire sur le choléra une monographie excellente, une monographie presque complète ; les matériaux étaient nombreux, et beaucoup d'une grande valeur, mais pour *résumer tout ce qui est connu en homœopathie*, il fallait les réunir, les peser, n'en dédaigner aucun de ceux qui étaient fournis par les praticiens dignes de foi, etc. Il fallait tout cela et, je ne crains pas de le dire, c'est ce que ne me paraît pas avoir fait la commission de la société Hahnemannienne.

Avec des investigations plus complètes et en ne s'appuyant que sur des autorités irrécusables, mais en s'appuyant sur elles, elle ne se serait pas contentée de fournir au praticien novice et inexpérimenté la symptomatologie de quelques médicaments, elle aurait établi l'importance de chaque substance en particulier et lui aurait assigné la place qui lui convient dans le traitement.

Veratrum.

Ainsi, la commission aurait bien pu se prononcer hautement en faveur de ce médicament, et le reconnaître comme le remède principal contre le choléra. Elle avait pour cela deux raisons excellentes : 1° la parfaite analogie des symptômes pathogénétiques de cet agent avec les symptômes du choléra confirmé ; 2° les succès *incontestables et incontestés* des médecins du nord et *du midi*, qui, tous, ont été unanimes à vanter les merveilles du *veratrum* dans l'épidémie cholérique. Démontrer cette analogie par la reproduction de la matière médicale c'était bien quelque chose, mais aurais-je donc

tort de penser qu'on eût évité aux praticiens et surtout aux homœopathes de fraîche date des tâtonnements inutiles et dangereux, en insistant un peu plus sur les données fournies par l'expérience ?

Dr Rummel.—« Le remède principal contre le choléra est *veratrum*. Il faut l'administrer à doses répétées et assez fortes, et continuer jusqu'à ce que les vomissements et la diarrhée cessent. Souvent j'ai dû en donner dans l'espace de douze à seize heures, de 6 à 8 doses 4|12, 5|12. Quelques malades même s'avisèrent d'en prendre, contre mes prescriptions, lorsque le mieux avait déjà commencé, sans avoir cependant à s'en repentir.» (*Cliniq. de Beauvais*, 527e observ.)

Dr Gerstel.— « Dans les cas de choléra véritable, pas un remède ne m'a rendu plus de services que *veratrum* 2|12, 3|12. Je faisais mettre le malade dans un lit médiocrement chaud, et je lui administrais le remède ; en attendant le résultat, un quart d'heure après seulement, je lui donnais de l'eau à la glace pour apaiser sa soif dévorante. Chaque fois arrivèrent bientot la chaleur sur les joues et la langue, la transpiration, la sueur. La soif et les vomissements cessaient souvent au bout d'une demi-heure, d'une, de deux ou de quatre heures, selon qu'on avait fait prendre le remède de suite après l'attaque ou seulement quelque temps après. Si la chaleur revenait au bout de trois ou six heures, il n'était pas rare que le malade pût retourner à ses occupations dès le lendemain. (Si le froid, la raideur des membres, les crampes, l'engourdissement prédominaient, l'effet était prompt et énergique.) Dans plusieurs cas où la maladie s'était déclarée depuis 24, 36 heures, et où l'on avait déjà employé inutilement l'opium, les clystères, les synapismes, etc., Une seule dose *veratrum* suffit pour opérer une guérison complète. (Je n' ai fait usage ni de frictions, ni de thé, ni de boissons chaudes, etc., qui ne servaient qu'à augmenter les angoisses du malade.» (*Eodem loco*, 521e observ.)

Dr Seider.— « *Veratrum* s'est montré vraiment spécifique dans les cas où la maladie avait commencé par la diarrhée, et où les crampes étaient très-violentes.» (520e observ.)

Dr Lichtenfel.—« Dans le cas de violentes évacuations par le haut et par le bas, *veratrum* mérite incontestablement la préférence.» (525e observ.)

Dr Stuler.— « De 32 cas de choléra que j'ai eu à traiter, six seulement sont arrivés au dernier période, et deux ont été mortels, par suite de négligence dans la diète. La plupart ont été guéris par *veratrum*, même quand la diarrhée n'avait pas précédé les vomissements.» (536e observ.)

Dr Caspary.— « De 55 malades que j'ai traités, il n'en est mort qu'un; tous les autres furent parfaitement guéris. *Ipeca* et *veratrum* étaient les remèdes les plus efficaces. » (541e observ.)

Enfin, tous les médecins homœopathes qui ont traité le choléra, et de ce nombre sont des médecins français, tels que les docteurs Rapou, Mabit, Jal, Perrussel, Rampal, Sollier, Daniel, Duplat, Chargé, etc., etc., tous s'accordent à regarder le *veratrum* comme le principal spécifique de cette maladie.

A la lecture du rapport de la Société hahnemannienne on ne se douterait guère que tant de voix unanimes eussent déjà proclamé les bienfaits du *veratrum*. Serait-ce trop exiger de nos collègues de Paris, que de leur demander de vouloir bien tenir un compte plus sérieux de l'expérience des autres, quand ils sont à court d'expérience personnelle?

Cuprum.

Donner la pathogénésie de ce médicament, c'est assurément faire pressentir les bons effets que l'on doit en attendre dans le traitement du choléra, mais ici encore, nous n'en sommes plus à concevoir des espérances, nous avons touché du doigt la réalité. Or, un fait accompli a plus de puis-

sance d'entraînement qu'un fait prévu, et quand il s'agit d'aplanir le chemin dans lequel on convie les autres d'entrer, on ne saurait trop insister sur les difficultés vaincues.

Dr Barody. — *Cuprum* produit les plus heureux effets quand la maladie présente les symptômes suivants : pression douloureuse dans le creux de l'estomac augmentée par le mouvement ; vomissements accompagnés d'une pression pénible et précédés d'une contraction dans la poitrine allant jusqu'à la suffocation ; crampes cloniques dans les doigts des mains et des pieds. (526e observation).

Dr Rummel. — J'ai fait prendre avec succès *cuprum* dans des cas qui se distinguaient par de nombreuses crampes des muscles, ou par des crampes accompagnées de crampes du bas-ventre au lieu de vomissements .(527e observation).

Dr Stuler. — *Cuprum* agissait plus efficacement en cas de mouvements convulsifs, d'agitation extrême, de soubresauts. (536e observation).

Dr Lichtenfel. — Quand la maladie se manifestait principalement par des crampes, surtout aux extrémités, ou bien quand ces crampes restaient après la disparition des autres symptômes, le remède qui m'a rendu le plus de services est *cuprum* ; ses effets sont vraiment merveilleux. (525e observation).

Les docteurs Rapou (voir sa brochure *du choléra*) Des Guidi, (*id.*) Mabit, Jal, Perrussel, Duplat, Daniel, Sollier, Rampal, Chargé, etc., ont eu également à se louer du *cuprum*, dans l'épidémie cholérique de 1835, 1836 et 1837. — (Voir la *Bibl. de Genève*, 1838).

Arsenicum.

Il est vrai que ce médicament abonde en symptômes déterminants, mais pour apprendre à multiplier le nombre des indications spéciales n'est-ce donc rien que l'opinion des témoins oculaires?

Dr Lichtenfel. — *Arsenic* m'a rendu principalement des services quand le symptôme dominant était une grande angoisse dans la région du cœur. Administré dès le principe dans deux cas, il a coupé court à la maladie ; dans plusieurs autres, il s'est montré efficace comme remède intermédiaire. (525e observation).

Dr Bakody. — *Arsenic* doit être préféré quand le malade éprouve une douleur cuisante, pénible, précédant les vomissements et s'étendant depuis le creux de l'estomac jusqu'au nombril; quand les doigts des mains et des pieds sont agités de crampes toniques; quand il sent ses forces diminuer tout à coup d'une manière inquiétante; quand il se jette avec inquiétude de côté et d'autre dans son lit; enfin, quand il sent des angoisses trop vives. (526e observation).

Dr Rummel. — *Arsenic* convenait dans le cas d'agitation continuelle, accompagnée d'une soif ardente, sans boire beaucoup, ou d'abattement extraordinaire. (527e observ.).

Dr Stuler. — *Arsenic* convenait surtout quand les vomissements étaient accompagnés, dès le principe, de symptômes graves, comme d'une grande faiblesse, d'une agitation continuelle, d'enrouement, de douleur, surtout dans le creux de l'estomac et dans le ventre (plus rarement dans les mollets), d'une sueur visqueuse et froide.

Dans le choléra de Marseille, *arsenicum* a complété de belles guérisons, quand il obéissait aux mêmes indications que celles signalées par nos collègues d'outre-Rhin. (Voir la *Bibl. hom. de Genève*, 1838).

Ipécacuanha.

Le *Rapport* décide, de son autorité privée, que ce médicament n'est réellement indiqué qu'au début de la cholérine, et encore, ajoute-t-il, *il ne couvre pas non plus les symptômes essentiels de cette période de la maladie.*

Cette assertion n'est pas fondée; loin de là, elle est dé-

mentie par la *matière médicale pure* et par l'expérience clinique.

Dans la pathogénésie de *l'ipécacuanha*, nous lisons les symptômes qui suivent :

1. Vertige en marchant.
6. Mal de tête, élancements et pesanteur.
9. Céphalalgie pressive.
14. Pâleur du visage, avec cercle bleu autour des yeux et grande faiblesse, comme à la suite d'une maladie grave.
26. Afflux abondant de salive, pendant quelques heures.
34. Goût fade dans la bouche.
38. Envies de vomir et vomissements.
41. Sensation de vacuité et de relâchement à l'estomac.
48. Mal de ventre pinçant dans les deux hypocondres et dans la région du creux de l'estomac.
49. Mal de ventre sécant autour de l'ombilic, avec frissons.
53. Douleurs lancinantes dans le ventre, avec ardeur et élancements dans le rectum, et envie d'aller à la selle.
55. Selle liquide, avec douleur lancinante, brûlante, dans le rectum et l'anus.
57. Selles diarrhéiques.
62. Urine peu abondante.
85. Douleurs pinçantes, de courte durée, dans le côté droit de la poitrine.
86. Douleur de crampe entre les omoplates.
87. Douleurs pinçantes dans le bras droit.
88. L'une des mains est froide.
91. Lassitude des cuisses et des membres inférieurs.
92. Tressaillement dans les muscles des mollets et fourmillement semblable à celui qu'on éprouve quand un membre est engourdi.
93. Douleur pinçante dans le pied droit.
103. Quand elle veut dormir, secousses dans tous les membres.

110. Extension raide de tout le corps, à laquelle succède un sursaut spasmodique des bras.
118. Froid continuel.
29. Dégoût, nausées, vomissements.
32. Nausées qui semblent partir de l'estomac, avec éructations et afflux d'une grande quantité de salive à la bouche.
42. Douleurs insupportables dans l'estomac.
52. Fréquentes envies d'uriner, avec émission peu abondante d'urine.

En voilà bien assez pour autoriser le choix de *l'Ipeca*, dans les atteintes premières du choléra, et si nous consultons l'expérience clinique, nous verrons que ce médicament convient non-seulement dans les vomissements bilieux et amers, mais aussi avec la diarrhée et les coliques, les selles liquides, jaunâtres et abondantes. Il convient également quand ces symptômes sont accompagnés de crampes légères dans les mollets, dans les doigts, les orteils.

Exemple.

Dr Bakody. — « *Ipeca* m'a rendu les services les plus signalés contre les symptômes précurseurs du choléra et contre le choléra lui-même, au premier degré. Une seule dose faisait cesser les douleurs comme par enchantement. Je l'administrais à la dose de 1[3, 2[3, 3[3, selon la sensibilité, l'âge, la constitution du sujet, en la répétant toutes les demi-heures ou toutes les heures au plus.....

Quand le choléra était parvenu au second degré, j'administrais encore *Ipeca* de la même manière et à la même dose. Il faisait disparaître ordinairement, en une demi-heure ou trois quarts d'heure, les symptômes les plus menaçants.» (V. *la clinique de Beauvais.*)

Dr Seider. —« *Ipeca* m'a rendu surtout des services quand les vomissements étaient le symptôme principal de la ma-

ladie, et duraient long-temps. Je l'ai administré à la dose 3. »

Les autres médicaments cités dans le rapport, comme pouvant être utiles dans le traitement du choléra sont : *bryonia, colocynthis, carbo veget., hyosciam, lachesis, merc. solub., opium, rhus, secale.* Je ne conteste pas que chacun de ces médicaments ne puisse rencontrer un ensemble de symptômes qui relève plus spécialement de sa sphère d'action ; mais il en est qui peuvent être plus souvent utiles et dont je suis étonné qu'il n'ait pas été fait mention. Ce sont : *aconit., acid., hydrocyan., bellad., cham., cicuta, china, canthar., stramonium.*

Aconit., le régulateur par exellence de la circulation, trouve son indication, à peu près dans tous les cas, au moment de la réaction; et, à ce titre seul, je m'étonne qu'il ait été oublié.

Bellad. est sûrement d'une application plus fréquente que *colocynthis*, etc.

Mais l'omission grave que je tiens surtout à relever est celle qui a été commise à l'égard de l'*acide hydrocyanique*.

Acidum hydrocyanicum.

La pathogénésie de ce médicament publiée *in extenso* par les soins de la Société hahnemannienne, dans les feuilles de matière médicale annexées à son journal, présente les symptômes les plus caractéristiques, les plus déterminants pour la période la plus grave du choléra, la période asphyxique.

Le docteur Quin avait déjà suffisamment démontré son utilité, quand le même témoignage fut rendu en sa faveur dans l'épidémie cholérique de Marseille, notamment par MM. les docteurs Duplat et Sollier.

Pourquoi faut-il que nos collègues parisiens aient omis de l'appuyer de leur recommandation ? Il n'en mérite pas moins de fixer l'attention des praticiens, attention qu'il justifiera plus d'une fois dans les cas les plus désespérés.

Camphora.

La commission ne me paraît pas avoir une haute idée des services que peut rendre le *camphre* dans l'épidémie cholérique ; cette impression résulte du soin qu'elle a mis, cette fois, à reproduire textuellement l'opinion du docteur Roth qui, si elle était vraie, tendrait à faire croire *que ce médicament aurait perdu la réputation qu'on lui avait faite ; qu'il se serait montré tout à fait insuffisant tant dans la cholérine que dans la plupart des formes du véritable choléra.* Reproduire une telle opinion sans la combattre, c'est être bien près de l'adopter. Or, l'adopter ou la préconiser, c'est méconnaître l'analogie palpable des symptômes du *camphre* avec les symptômes du choléra; c'est aller directement et par caprice contre des faits.

Qui le premier a fait au camphre sa réputation? C'est HAHNEMANN lui-même, écrivant de Cœthen, en date du 28 août 1831 :

« Lorsque le choléra survient pour la première fois, il commence toujours par sa première période, caractérisée par des crampes toniques, il y a prostration subite des forces du malade ; il ne peut plus se tenir debout ; son visage est décomposé ; les yeux sont cassés ; la face devient bleue et froide aussi bien que les mains; tout le corps aussi devient froid; le découragement, l'angoisse, le désespoir, s'emparent du malade et se peignent dans tous ses traits; à moitié étourdi et privé de sentiment, il se lamente ou bien il crie d'une voix creuse et rauque sans pouvoir clairement exprimer les douleurs, les brûlements qu'il ressent dans l'estomac, l'œsophage, et les crampes qui le tourmentent aux mollets et dans les autres muscles ; il crie dès qu'on lui touche le creux de l'estomac ; il n'a ni soif, ni mal de cœur, ni vomissements, ni diarrhée. »

« C'est dans cette première période qu'on peut apporter un prompt secours en administrant le *camphre*... Plus vite

on emploie le *camphre* à la première atteinte de l'infection, plus vite aussi et plus certainement on guérit le malade. Cela peut avoir lieu dans l'espace de deux heures. Alors reviennent la chaleur, les forces, la connaissance, le repos, le sommeil, et le malade est sauvé. »

Je ne jure pas sur la parole du maître, mais j'ai pour elle assez de respect pour ne reconnaître qu'à l'expérience, à elle seule, le droit de lui donner un démenti.

Eh bien ! que nous dit l'expérience ?

Docteur Lichtenfel. Administré dès le principe de la maladie, le *camphre* est incontestablement le meilleur remède contre le choléra ; il en arrête sur-le-champ les progrès et détermine une sueur critique qui amène une guérison complète... J'ai rarement eu besoin d'administrer, pour opérer la guérison, plus de 3 ou 4 doses *spirit. camph.* gutt. 1 ou 2 sur du sucre à des intervalles de 5 minutes.

Notez ceci que le docteur Lichtenfel, qui parle avec cette assurance, a traité quarante-quatre cholériques, dont trois seulement sont morts. L'un a succombé à une inflammation du cerveau; le second était malade depuis douze heures quand il fut appelé auprès de lui; le troisième mourut le 7e jour, de la fièvre nerveuse.

Le docteur Attomyr, le docteur Quin, ont publié des guérisons remarquables obtenues avec le *camphre* seulement.

Donc personne n'est autorisé à effacer les services rendus, ni à nier les services que le *camphre* peut rendre encore en se conformant toutefois aux conseils du maître, *en l'administrant au début de la maladie*; car, dit-il, « si on a laissé passer ce moment si précieux pour l'utilité du camphre, le cas est plus grave; le *camphre* a perdu son pouvoir salutaire. » Et il a perdu son pouvoir salutaire parce qu'il n'est plus homœopathique à la maladie.

Disons cela, mais rien de plus.

Acide phosphoricum.

Ce médicament, indiqué par plusieurs praticiens, ne répond ni au tableau de la cholérine, ni à celui de la période algide. Il ne présente que quelques traits isolés, insuffisants pour déterminer son emploi. Cependant, on prétend l'avoir employé avec succès. Ce doit être chez les malades qui ressentent l'influence épidémique sans en être encore atteints.

La citation était ici de rigueur, tant le langage de la commission est incroyable; il nous est une preuve, mais une preuve douloureuse de l'égarement dans lequel peuvent tomber des hommes bien intentionnés, nous aimons à le croire, mais coupables de vouloir trancher une question dans laquelle ils sont sans expérience personnelle, et cela, sans même avoir aucune espèce de considération pour des confrères qui ne sont pas tout-à-fait indignes.

Oui, messieurs de la commission, l'*acide phosphorique* a été indiqué par *plusieurs praticiens* comme ayant rendu les plus éminents services dans la première période du choléra. *Indiqué*, ce n'est pas assez, il a été vanté, préconisé, exalté par eux, et à ces *praticiens* vous donnez hardiment un démenti; de quel droit? Parce que vous ne voyez dans la pathogénésie du médicament que *quelques traits isolés, insuffisants* pour déterminer son emploi; mais à qui la faute? A vous ou aux praticiens qui diffèrent d'opinion avec vous.

1—12. Abattement, tristesse, crainte de devenir sérieusement malade, découragement, anxiété.
38. Faiblesse d'esprit, vertige en réfléchissant.
43. Etourdissements.
45. Toute la tête est entreprise, incapacité de penser.
50. Vertiges.
71. Pesanteur de tête.
74. Céphalalgie sourde, au front et aux tempes.
77. Hébétude avec bruissement dans la tête.

105. Douleur comme si les tempes étaient serrées par un étau.
181. Aspect vitreux des deux yeux; yeux ternes, affaiblis.
220. Tintement dans les oreilles.
224. Bourdonnement dans les oreilles.
238. Froid au nez.
241. Pâleur de la face.
243. Cercles bleus autour des yeux.
245. Yeux affaissés.
284. Grande sécheresse de la bouche, malgré l'abondance d'une salive muqueuse et insipide.
285. Beaucoup de salive muqueuse dans la bouche.
287. Goût de mucus.
311. Goût putride, pâteux.
319. Soif violente.
322. Défaut d'appétit.
327. Après avoir mangé, accablement tel qu'elle s'affaissa sur elle-même et qu'il fallut la mettre au lit.
331. Plénitude, malaise, et anxiété après avoir mangé.
333. Après avoir mangé, éructations répétées, précédées de borborygmes dans le ventre.
340. Nausées avec afflux de salive à la bouche.
343. Fortes nausées, précédées de tortillements dans l'estomac qui obligent à se coucher.
344. Vomissements des aliments, puis vomissements presque toutes les heures, le jour et la nuit.
349. Elancement au creux de l'estomac et tiraillement qui s'étend vers le sacrum.
350. Froid dans l'estomac.
351. Ardeur dans l'estomac.
352. Pression dans les hypocondres, avec grande anxiété surtout en se tenant debout.
366. *Serrement fortement pressif et continu à la région ombilicale.*

369. *Constriction pinçante dans les intestins, des deux côtés de l'ombilic.*
375. Tranchées, élancements, etc., etc.
390—395. Borborygmes, gargouillements.
398. Fréquentes envies d'aller à la selle.
405. Selles molles et fréquentes.
508. Selles diarrhéiques fréquentes, tous les quarts d'heures, avec mal de ventre.
409. *Selles diarrhéiques grises.*
410. Selle involontaire, féculente, d'un jaune clair, en croyant rendre un vent.
413. Après avoir été à la selle, tension prolongée, sans mal de ventre.
419. Rétention d'urine les sept premières heures, puis mixtion fréquente, mais moins copieuse que d'habitude, avec ardeur au col de la vessie.
420. Envie d'uriner et mixtion peu copieuse.
428. Urine foncée en couleur, qui forme un nuage.
500. Respiration difficile et oppressée, avec petits élancements entre les fausses côtes.
503. Grande anxiété sur la poitrine.
531. Elancement pinçant dans toute la poitrine.
555. Elancements violents, tressaillants dans le milieu de l'épine du dos.
580. Tiraillement dans les deux bras, à partir des épaules.
583. Déchirement vulsif douloureux dans les bras, les doigts.
585. Sensation de froid glacial au bras droit.
609. Douleur de crampe dans les doigts de la main gauche.
617. Engourdissement du bout des doigts.
636. Douleur pressive de crampe dans la cuisse droite.
657. Tiraillement spasmodique dans la jambe, qui oblige, le soir, de se lever, et la nuit de changer à chaque instant le membre de place.
683. Froid continuel aux jambes.

722. Tressaillements musculaires çà et là, surtout aux jambes.

732. *Amaigrissement, mauvaise mine, enfoncement des yeux dans les orbites.*

739. Faiblesse physique et morale.

788. Fréquents accès de froid avec horripilation et battements de cœur.

738. Froid avec mains bleues et glacées.

801. Pouls irrégulier, etc., etc.

Tels sont les symptômes que *plusieurs praticiens* avaient avant vous et mieux que vous, relevé dans la pathogénésie de l'*acide phosphorique*, et au lieu de ne voir là que *quelques traits isolés et insuffisants,* ils ont reconnu entre les symptômes du médicament et ceux du premier degré du choléra (choléra qu'ils avaient sous les yeux), une analogie telle qu'ils n'ont pas hésité à recourir à l'*acide phosphorique*, et le résultat a prouvé qu'ils avaient bien vu en voyant autrement que vous.

Cependant, on prétend l'avoir employé avec succès.

Cependant, le mot est sans valeur, sous la plume qui l'a écrit; il avait pour signification, *malgré son défaut d'homœopathicité,* et nous avons vu ce qu'il fallait penser de cette assertion. *On prétend.....* Quelques écrivains de l'Europe qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient *prétendu* que le gouvernement de Pékin était athée; les homœopathes partisants de l'*acide phosphorique* dans le traitement du choléra au premier degré, se sont prononcés en connaissance de cause, *de visu.* — On..... L'anonyme est de mauvais goût quand il n'est pas injurieux. Eh! qui couvre-t-il en cette circonstance! des praticiens dont le jugement est sain aussi bien que leur parole est digne de foi.

Exemple : tous les praticiens qui ont traversé la douloureuse épidémie cholérique de Marseille et de Toulon; mais, avant eux, pesait surtout en faveur de l'*acide phosphorique*

l'autorité d'un nom à qui personne, pas même le *rapport* ne voudra contester le droit de juger de l'homœopathicité d'un médicament; ce nom est celui de STAPF, écrivant en 1832, au vol. XI des *Archives homœopathiques* :

Acid. phosph., 3, a rendu les plus grands services dans les cas de cholérine caractérisés par les symptômes suivants : Teint décoloré, embarras dans le front, enduit visqueux sur la langue, borborygmes, diarrhée devenant plus tard d'un blanc verdâtre, acqueuse, glaireuse, diminution de l'urine. — (Voir la clinique de Beauvais, 522e observation.)

Le chapitre 6 du rapport, *Prophylaxie du choléra*, pourrait encore donner lieu à des considérations dont les plus importantes seraient relatives au *phosphore* et à *l'arsenic* dont l'utilité, comme moyens préventifs, a été à mon avis exagérée; mais cette analyse est déjà trop longue, et je la finis avec la confiance d'avoir suffisamment motivé mon opinion sur l'insuffisance et les inexactitudes du rapport.

Nous étions en droit d'attendre mieux et de la Société hahnemannienne et de son honorable rapporteur.

Dr CHARGÉ.

La *Revue Homœopathique du Midi* a traversé sa première année d'existence au milieu de circonstances pénibles et de préoccupations graves, qui nécessairement ont dû lui enlever une grande part de l'intérêt qu'elle pouvait se flatter d'inspirer.

Elle n'en continuera pas moins ses efforts pour défendre et propager la doctrine qu'elle a embrassée avec ardeur, puisant de nouvelles forces dans l'amour de la vérité et dans la sincérité de ses convictions.

Elle demande seulement à ses amis la continuation de leur bienveillante sympathie, à ses ennemis, de rompre la force d'inertie derrière laquelle ils retranchent leur impuissance, et surtout de placer la discussion sur un terrain où elle puisse descendre sans compromettre sa dignité.

TABLE

DES

MATIERES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

Introduction par le Dr Chargé..... 3

A Tous, par le Dr Chargé..... 9

Etudes historiques et médicales sur l'Homœopathie, par le Dr Taxil..... 19 109

De la Grippe qui a régné à Marseille en 1847, par le Dr Sollier... 30

Profession de foi par le Dr Turrel..... 39

Un mot sur les Hémorrhoïdes, par le Dr Gillet..... 51

Observations pratiques, par le Dr Rampal..... 67 357 534

Variétés.— Correspondance... 74 76 160 238 306 320 381 444 511

Que peuvent faire les petites doses, par le Dr Perrussel..... 76

Souscription pour élever une statue à Hahnemann..... 80

Prix décernés et proposés par la Société de médecine Homœopathique de Paris..... 81

Prix proposés par la Société Hahnemannienne de Paris..... 83

Une Visite à M. le Dr Bœnninghausen à Munster, par le Dr Chargé. 87

Traitement médical d'un Abcès, par le Dr Turrel..... 123

Des causes qui s'opposent à la propagation de l'Homœopathie, par le Dr Béchet..... 127 202

Succès de l'Homœopathie en Autriche et en France..... 144

Thèses homœopathiques soutenues à la Faculté de médecine de Paris par les Drs Molin et Simon fils..... 148

Pages.

Effets de la saignée dans les maladies inflammatoires, démontrés par l'autorité et par les faits..... 153

De l'*Arnica* (mat. médicale), par le Dr Turrel..... 161

Observations pratiques, par le Dr Sollier..... 185 359

Observations pratiques, par le Dr Vespier..... 196

Une promenade en Belgique, par le Dr Chargé..... 214

Quelques réflexions d'un homme du monde sur l'Homœopathie... 230

Lettre à tous les médecins homœopathes de France, par le Dr Chargé..... 241

Considérations sur l'esprit philosophique et pratique de l'Homœopathie, par le Dr Perrussel..... 245 420 584

Traitement homœopathique des hémorrhoïdes, par le Dr Gillet. 274

Revue des journaux allopathiques, par le Dr Béchet.... 288 513 664

Polémique, par le Dr Sollier..... 308

Chronique locale..... 315 379

Leçons de médecine homœopathique au point de vue de la morale et de la civilisation, par le Dr Morello, de Florence ; traduction du Dr Chargé..... 321

Fragments pour servir à l'Histoire du Choléra-Morbus épidémique, par le Dr Chargé..... 339

Clinique médicale, par le Dr Chargé..... 349 427 457

Bibliographie. — La vieille médecine et ses dangers, surtout dans l'apoplexie, la pneumonie, les fièvres typhoïdes et cérébrales, par le Dr Ginestet, in-8° 1847. — Analyse par le Dr Turrel... 369

Encore un mot sur les effets de la saignée dans la Grippe..... 378

Hygiène. — Considérations générales, par le Dr Turrel..... 385

Observations pratiques, par le Dr Béchet..... 407

Bibliographie. — Histoire de la doctrine homœopathique, son état actuel dans les principales contrées de l'Europe, 2 vol. in-8°, par le Dr Rapou fils..... 442

Bibliographie. — *Journal de la médecine homœopathique*, publié à Turin, sous la direction du Dr Poeti..... 446

Revue des journaux homœopathiques français..... 447 506

Clinique médicale, par le Dr Gillet..... 449

Pages.

De l'état actuel de l'Homœopathie en Russie, par le Dr Johannsen, de St.-Pétersbourg, traduit de l'*Hygea* ; janvier 1848..... 469

De l'ancienne et de la nouvelle médecine, par le Dr A. Rapou..... 476

L'Homœopathie devant la République Française, par le Dr Léon Simon 494

Observations pratiques, par le Dr Perrussel..... 553

Note sur l'Hygiène morale, par le Dr Turrel..... 562

Homœopathie vétérinaire. Observations pratiques par M. Plantin. 572

Id. Id. Id. Id. par M. Cordouan. 578

Appréciation des médicaments allopathiques et homœopathiques, par le Dr Devergie aîné 596

De l'expérimentation à l'état sain, par le Dr Chargé..... 603

Effets de l'*Origanum vulgare* sur l'homme bien portant, expériences faites par M. le chanoine de Cessoles, de Nice 611

Mort du Dr Molin, président de la Société de médecine homœopathique de Paris..... 617

Bibliographie.— Coup-d'œil sur le Choléra-Morbus asiatique, par le Dr Varlez, de Bruxelles ; analyse par le Dr Chargé..... 619

Observations pratiques, par le Dr Turrel..... 625

Des doses des remèdes et de leur répétition, par le Dr Vespier, de Nîmes..... 635

Note sur l'action des doses infinitésimales, par le Dr Sollier..... 678

Du progrès en médecine. – Discours d'ouverture de M. Risueno d'Amador, professeur de pathologie et de thérapeutique générales..... 685

Analyse du rapport publié par la Société hahnemannienne de Paris, intitulé du *Choléra morbus épidémique*.— De son traitement préventif et curatif, selon la méthode homœopathique, par le Dr Chargé..... 690

FIN DU PREMIER VOLUME.